

LA PERSONNALITÉ

DE

WILLIAM JAMES

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

MAURICE LE BRETON

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ

BORDEAUX

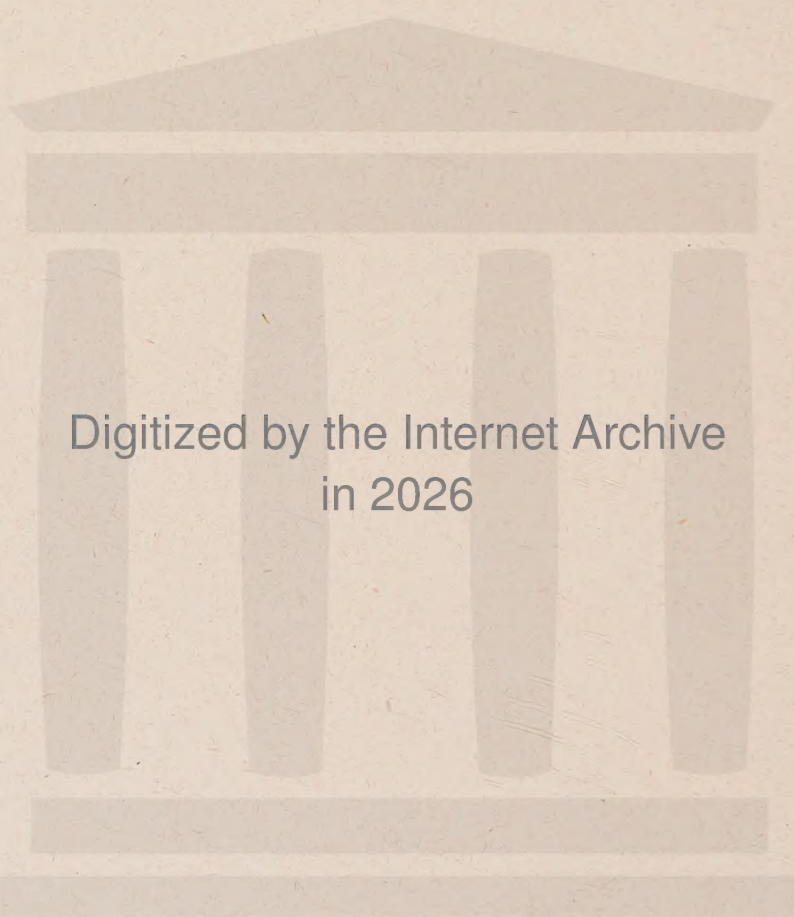
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ

Y. CADORET

17, RUE POQUELIN-MOLIÈRE, 17

—

1928



Digitized by the Internet Archive
in 2026

LA PERSONNALITÉ
DE
WILLIAM JAMES

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
PRÉSENTÉE
A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR
MAURICE LE BRETON
AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ

BORDEAUX
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ
Y. CADORET
17, RUE POQUELIN-MOLIÈRE, 17
—
1928



INTRODUCTION

INTRODUCTION

On n'aborde pas sans appréhension la personnalité d'un William James. Il y a des auteurs qui s'imposent presque immédiatement à la critique par un génial mélange de hardiesse et de retenue et la maîtrise avec laquelle ils tracent d'une main ferme, dans une matière solide, de magnifiques perspectives qui semblent continuer la tradition classique en lui ouvrant des horizons nouveaux. William James, lui, est d'un abord plus fruste, plus abrupt. On le sent moins soucieux d'ensembles, plus préoccupé de s'exprimer tout entier que de construire un tout harmonieux. Son œuvre n'a ni l'ampleur, ni la continuité, ni la sérénité qu'on trouve ailleurs. On y rencontre moins d'arguments et plus d'envolées lyriques, moins de certitudes et plus d'inquiétudes, moins de raison, en un mot, et plus de passion. Et, aux yeux de beaucoup, il semble que cela suffise pour que James reste toujours un philosophe discutable et discuté. On tombe volontiers d'accord sur l'attrait indéniable qu'il exerce sur le lecteur, on reconnaît qu'on ne peut ouvrir un de ses livres sans se sentir dès l'abord en contact intime avec la personnalité même de l'auteur. Tel qui sourira de ses naïvetés ou s'indignera contre sa façon de traiter les problèmes philosophiques se laissera prendre au charme de mainte page d'une fraîcheur si reposante. Mais nous sommes ainsi faits que nous ne saurions goûter en toute paix d'esprit les visions les plus merveilleuses : elles gardent pour nous l'amertume de l'irréel, et nous éprouvons toujours quelque méfiance à l'égard de l'enchanteur qui nous les montre. Or, s'il est, en philosophie, un enchanteur, c'est bien James. Son creuset magique dissout nos conceptions les plus solides, brasse et malaxe les philosophies, qu'il amalgame en un tout étrange et captivant. Il fait reluire de mille feux des idées jusqu'alors ternes et demi-éteintes. Il présente aux yeux éblouis une vision totale du monde, trop riche, semble-t-il, et trop consolante pour être autre chose que le beau rêve d'une vie. Voyez-le devant la critique : il n'est pas de ceux qui la négligent. Il se campe, au contraire, devant

elle d'un air provocant, l'attend de pied ferme, joue avec elle, lui jette mille banderilles, la fatigue par sa souplesse, esquive ses coups par une voltige habile, arrache, enfin, par son jeu brillant des applaudissements à ses adversaires. Qu'est-ce à dire, sinon que sa personnalité est toujours là, infatigablement sur la brèche, suffisant à tout, tantôt s'illuminant en une fulgurante vision, tantôt luttant pied à pied, frappant d'estoc et de taille, au premier rang, au cœur de la mêlée?

Et c'est bien là qu'est le danger. Ce brio et cette souplesse même, ces larges visions qui lui ont gagné le cœur et l'imagination simples du grand public le desservent auprès de la critique. Sa hardiesse? Pur paradoxe! Son éclectisme? Impuissance à tirer de soi une philosophie originale! Ses appels à l'intuition? Naïveté! Certes, il est ingénieux, habile à varier les éclairages d'une même pensée, plein de ressources, non dépourvu de fantaisie, et possède par-dessus tout l'art de tailler en facettes brillantes les diamants qu'il trouve à l'état brut. Mais cette pensée étincelante a-t-elle de solides fondements? Ces pierreries sont-elles autre chose que du clinquant, cette dialectique autre chose que du vent? Son succès même, à notre époque où la pensée se relâche et s'effrite, ne semble-t-il pas indiquer que le public sent là un auteur à sa mesure? James ne travaille-t-il pas consciemment pour un certain public, pour une certaine mode? Ne se glisse-t-il pas dans sa pensée si nuancée un reflet de dilettantisme? Et quel contact, enfin, garde avec la sobre réalité et le sévère appareil de la science celui qui n'écoute que la voix intérieure et construit ses hypothèses sur l'espoir, fragile, et l'intuition, plus vaine encore?

Voilà ce que pensent ceux qui ne retiennent de James que l'aspect le plus extérieur. Ils ont bien vu qu'ici la personnalité dominait l'œuvre, et cette emprise leur paraît un obstacle à une philosophie vraiment profonde et vitale. Ce sera, au contraire, l'idée générale des pages qui vont suivre que de faire sentir comme la pensée tout entière de James — si une du début à la fin, et concentrée autour d'un petit nombre de problèmes connexes — plonge de profondes racines dans notre vie à tous; nous verrons que sa personnalité, loin d'étouffer en lui la rigueur philosophique, lui a suggéré, au contraire, ses vues les plus profondes, qu'il n'a eu qu'à lui rester fidèle pour être tour à tour enthousiaste ou angoissé, pathétique ou rieur. Epouser du plus près les replis de sa conscience lui paraissait le comble de la rigueur en philosophie, et l'on peut estimer qu'il n'avait pas tout à fait tort. C'est de sa personnalité même, en tous cas, qu'il a tiré — en poète qu'il était — ce que son œuvre a de plus humain et de plus substantiel.

Soit, dira-t-on, j'y consens. Jamés, dans les pages où s'exprime le plus pur de sa personnalité, est un lyrique à qui manque simplement le don poétique (1). Mais, ne voyez-vous pas que cet enthousiasme, cet optimisme, cette foi un peu téméraire dans la réalisation finale des généreux idéals que l'esprit a conçus, si éloignée du scepticisme académique de la plupart de nos philosophies européennes, ne sont que les équivalents dans le domaine intellectuel de l'énergie, de l'esprit d'entreprise, de cette audace à ne douter de rien, qui sont les qualités les moins contestées du peuple américain dans le domaine de la pratique? Cette personnalité de James, si débordante de vie, si exubérante, si intrépide, n'est-elle pas un pur produit du nouveau monde venu récemment à la pensée abstraite, qu'il manie sans luxe de précautions comme il ferait de la matière concrète? Et plutôt que de voir en James une personnalité qui tranche sur celle des autres penseurs, par un vigoureux génie qui lui serait propre, n'est-il pas plus simple et plus vrai de le considérer, pris dans son milieu, comme un heureux composé des qualités particulières à l'esprit américain? L'engouement extraordinaire dont a bénéficié cette philosophie au début du xx^e siècle ne vient-il pas justement de ce qu'on a cru y voir, non pas tant l'expression passionnée d'une âme, que la profession de foi d'une nation entière? Et s'il est juste et bon d'admirer la hardiesse des Américains à dominer la matière, ne ferons-nous pas nos réserves quand, par une généralisation téméraire, nous les voyons aborder avec la même brusquerie souriante les choses de la pensée qui exigent un doigté délicat et d'infinis ménagements?

Nous conviendrons volontiers que James présente, en effet, certains de ces caractères généraux de race et de milieu qui font qu'un homme ne peut renier ses origines. Peut-être, même, fut-il un de ces « hommes représentatifs », comme il en paraît de temps en temps en tous pays. Mais, d'abord, il est bien rare en ce cas que celui qu'on distingue ainsi n'ait pas ajouté quelque chose à ce qui était avant lui et enrichi la personnalité collective des apports tirés de sa personnalité propre. Et l'on ne saurait dire que James fut le passif et brillant interprète d'un état d'esprit auquel il participait par son origine même; les violentes polémiques qu'il s'attira de son vivant en son propre pays et l'espèce de respect sans chaleur qu'on a aujourd'hui pour l'ensemble de son œuvre suffiraient à prouver

(1) V. *Collected Essays and Reviews*, « Philosophical Conceptions and Practical Results », un rapprochement de James entre le rôle du poète et celui du philosophe.

que toute l'Amérique ne s'est pas reconnue en lui. On s'est même effrayé de le voir si hardi et, tandis que l'Europe applaudissait cette philosophie si typiquement américaine, beaucoup d'esprits en Amérique craignaient l'influence de ces innovations européennes sur les générations à venir. Qu'est-ce à dire sinon que la personnalité de James ne s'insère dans aucun des cadres qu'on voudrait lui donner, brise tous les moules et, considérée dans ses rapports avec l'Amérique, se détache plutôt comme un point brillant sur un fond par trop uniforme?

Car la hardiesse dans la pensée n'est pas, semble-t-il, un trait américain. L'évolution de l'esprit américain dans tous les domaines a été très lente. Loïn d'avancer par bonds rapides, comme a progressé la civilisation matérielle, il a procédé, au contraire, avec une remarquable prudence, une certaine méfiance de soi et des autres, une humilité presque excessive. Loïn d'oser, on a été longtemps à tâtonner, à prendre conscience de soi, et ce n'est guère qu'avec William James — si l'on excepte un Walt Whitman demeuré sans écho — que la pensée américaine arrive à la pleine originalité, au niveau de la pensée internationale.

Dans le domaine politique n'a-t-on pas longtemps agité la question de savoir si, malgré l'émancipation de la tutelle européenne, on devait persister, dans les vieilles formes de société et de pensée ou rompre résolument avec elles? L'esprit public a été lent à s'accommoder aux conditions nouvelles, à se rendre compte qu'à ce jeune organisme il fallait une âme neuve. Dans un pays qui s'étendait de l'Atlantique au Pacifique, les passions étaient restées à l'échelle des treize colonies primitives. L'unité n'était pas encore la nation, mais l'état. L'Union, mise en danger par le Massachusetts en 1814, est rompue en 1860 par la Caroline. Avant d'en venir aux mains, Nord et Sud se font, sur le terrain politique, une guerre d'escarmouches. On ne s'entend ni sur le sens de la constitution, ni sur la question de l'esclavage (2), ni sur les tarifs douaniers. Les discus-

(2) « Notre grande république de l'ouest avait dès son origine présenté une anomalie singulière. Terre de liberté, disait-on, non sans quelque jactance; mais, avec l'esclavage humain qui s'y étalait en plein cœur et soumettait tous les autres organes vitaux à son pouvoir discrétionnaire, était-ce autre chose qu'une pure hypocrisie et un atroce illogisme? Et pourtant cela a duré trois quarts de siècle, étayé par l'intrigue politique, les compromis et les concessions. » (W. JAMES, *Memories and Studies : Robert Gould Shaw*, p. 42.)

« Aux environs de 1860, notre pays était secoué par la fièvre de l'esclavage, comme un voyageur harassé qui s'est couché le soir près d'un marécage pestilentiel et se trouve au matin dévoré de fièvre jusqu'à la moelle des os. » (*Ibid.*, p. 40.)

sions théoriques cachent mal les égoïsmes particuliers. Il faudra la liquidation de la Guerre Civile, les communications plus faciles, le développement de l'industrie et surtout la venue au pouvoir d'hommes nouveaux dégagés des traditions néfastes pour préparer le grand essor économique moderne. Ces discussions intérieures, ce provincialisme étroit, un William James, qui naît en 1842, n'a pu les ignorer. Tout cela était dans l'air, créait une ambiance, pesait sur la vie matérielle, morale et, jusqu'à un certain point, intellectuelle du pays.

La génération d'Irving et de Cooper a conscience qu'elle n'est pas encore émancipée. « Notre caractère national est encore en état de fermentation, écrit le premier⁽³⁾ ... Nous sommes un peuple jeune, nécessairement voué à l'imitation, et nous devons prendre dans une large mesure nos exemples et nos modèles chez les nations européennes. » C'est l'époque des personnalités un peu effacées, sans grande envergure, qui se tiennent à l'écart des mouvements de pensée contemporains. D'ailleurs, le public fait défaut. Les loisirs manquent, l'instruction reste négligée, inorganique. A part l'Université de Virginie qui anticipe un peu sur l'avenir, les institutions qui vont s'échelonnant d'année en année, n'ont d'universités que le nom, et les méthodes rappellent fâcheusement les belles heures de la scolastique.

La deuxième génération d'écrivains, qui vient à maturité, en Nouvelle-Angleterre principalement, durant les années de jeunesse de James, est caractérisée par un élargissement de l'horizon intellectuel. Certes, leurs œuvres reposent encore pour la plupart sur des événements locaux, dans le présent ou le passé, mais on sent un effort pour élargir un provincialisme trop étroit et leur donner un caractère philosophique général. Whittier, dans ses *Poèmes* (1849), J. R. Lowell, dans ses *Biglow Papers* (1848), Longfellow, dans la série qui va d'*Evangeline* (1847) à *Miles Standish* (1858) se font de leur rôle une conception nouvelle et plus haute. Il ne leur suffit plus d'être abolitionniste, chroniqueur satirique ou de raconter en vers des scènes du passé. La cause qu'on défend, le travers qu'on critique, les événements qu'on relate doivent dépasser l'intérêt local et avoir une portée générale. En même temps, il y a une curiosité plus intelligente des choses d'Europe. C'est cette période que Henry James a appelée « l'âge d'or des précurseurs. »⁽⁴⁾ On se renseigne, on se met à l'école de l'ancien monde.

(3) *The Sketch Book* : English Writers on America.

(4) *A Small Boy and others*, 271.

Les impressions de voyage, les traductions, se multiplient. On accumule des matériaux, on prépare le terrain à la génération qui vient. Avec la prospérité, naissent les loisirs et le goût des choses intellectuelles. Mais pour opérer une transformation radicale, il faut plus que l'influence de quelques penseurs, plus même que l'effort d'une élite. Il faut un public. Or, la masse ne répond pas à l'appel des intellectuels. Son éducation ne l'y a pas préparée et ses préoccupations, presque exclusivement matérielles ou religieuses, sont ailleurs⁽⁵⁾. Son esprit paresseux n'a pas encore acquis le goût de la nouveauté, ne s'est pas encore ouvert à la culture, ne s'intéresse qu'à ce qui le touche de près. On ne manque pas de *leaders* en politique : en littérature, il n'y a qu'un chef, sans école, Emerson, et une école sans chef, celle des poètes de la Nouvelle-Angleterre. Quant au public, il n'aime dans Emerson qu'une religiosité vague et ne goûte chez un Whittier ou un Longfellow que le parfum de terroir et le charme de la tradition. Les innovateurs qui rompent avec les données anciennes n'ont pas sa sympathie. Poe meurt ignoré en 1849, et Walt Whitman, dont les *Brins d'Herbe* paraissent en 1855, n'a pas de lecteur.

Seul, Emerson écrivait au poète son enthousiasme. Il est vrai qu'Emerson est peut-être, de tous les penseurs américains, celui qui prépare le mieux la transition à l'époque qui va suivre. S'il a fait de la *self-reliance* un de ses articles de foi, c'est sans doute écoeuré de la paresse intellectuelle d'un trop grand nombre de ses

(5) Voyez ce que dit Emerson du rôle de l'intellectuel (*scholar*) (et il écrit en 1863) : « L'intellectuel... est trop parfait pour le monde; il est en avance sur sa race; il appartient à une société supérieure et est venu un ou deux siècles trop tôt pour les populations grossières et sensuelles au milieu desquelles il est jeté... Rien n'a pu résister à cette marée de prospérité qui a, ces dernières années, en Amérique, abattu cet espoir de la jeunesse, le saint amour de la science. Le pays regorgeait d'activité avec son blé, son charbon, son fer, son coton; il y avait là toute la richesse du globe, trop de travail et trop peu d'hommes pour le faire. La Grande-Bretagne, la France, l'Allemagne, la Scandinavie, envoyaient des millions de travailleurs; et toujours il en fallait plus. Toutes les aptitudes étaient bonnes, et ce fut pour les intellectuels la voix tentatrice : Allons, venez vous atteler à la tâche. Et ce fut alors dans l'Amérique entière ce spectacle de confusion qu'offrit la Californie en 1849 quand on commença à parler de l'or. Toute distinction de profession ou de tenue cessait à la mine. Tous enlevaient leur veston et travaillaient en bras de chemise. Des hommes de loi allaient et venaient avec des pioches et des brouettes; des médecins devenaient charretiers; çà et là un pasteur servait dans les bars; des professeurs d'université vendaient des cigares, des pâtés ou des allumettes... ». (*The Man of Letters*, an address delivered before the Literary Society of Waterville College, 1863).

compatriotes. Poète et philosophe, il a pressenti et défini mieux que tout autre ce qu'allait être, ce que devait être, par l'effort combiné de tous, l'avenir de la pensée américaine. Dès 1837, revenu d'Angleterre où il avait écouté avidement Carlyle, alors presque inconnu, et Wordsworth, vieilli, il lançait sa Déclaration d'indépendance intellectuelle (6) : « Notre minorité, notre long apprentissage à l'école des autres nations tire à sa fin, disait-il aux jeunes gens qui venaient de quitter l'Université; les millions d'êtres qui tout autour de nous jaillissent à la vie ne sauraient se nourrir toujours des restes desséchés des moissons de l'étranger. » Puis, poursuivant sa vision prophétique : « Un autre signe des temps, ajoutait-il, ... est l'importance nouvelle attribuée à l'individu... Le monde n'est rien; l'individu, tout est là...; à vous de tout savoir, à vous de tout oser... Nous voulons travailler de nos propres mains; nous voulons exprimer notre pensée à nous. » Il y a loin de la timidité de W. Irving à cet appel claironnant d'Emerson. Le sage de Concord, dans son enthousiasme, élaborait ainsi un programme pour lequel l'Amérique n'était pas encore préparée, mais dont devait s'inspirer la génération d'un William James, moins absorbée par les problèmes du moment et soutenue par un public plus dense et plus éclairé. Ajoutons à cela que la théologie, maîtresse de la pensée philosophique en Amérique, donnait des signes évidents de déclin. Une formidable rivale lui était née : la science, qui allait tourner les esprits vers la nouveauté et leur donner la hardiesse, par le grandiose des solutions qu'elle prétendait apporter à l'énigme de la vie. Dès 1846, Agassiz vient se fixer à Cambridge et, bien qu'il fût de la vieille école, il sut faire entrevoir tout ce qu'une étude positive du monde offre de merveilleux. L'histoire naturelle, comme on disait alors, ne cessa de gagner aux dépens de la théologie, et l'habitude de l'observation et de l'interprétation scientifiques exerça les esprits, les prépara aux découvertes, à la révolution qu'allaient accomplir, dans la décade qui suivit la Guerre Civile, les théories de Darwin et de Spencer. Dès lors, la pensée américaine entre dans le cycle des grandes pensées internationales. Sans cesser de prendre son bien où elle le trouve, ce qui reste parfaitement légitime, elle va peu à peu, surtout dans le domaine philosophique, qui semble plus qu'aucun autre ouvert à son génie volontiers grave et spéculatif, se sentir assez forte pour donner des formes nouvelles à la matière

(6) *The American Scholar*, an oration delivered before the Phi Beta Kappa Society, at Cambridge, August 31, 1837.

première importée d'Europe. Moins purement locale, plus largement humaine, sous l'influence d'un William James, d'un Josiah Royce ou d'un John Dewey, elle va donner ses premiers fruits, encore quelque peu acides, sans doute, à notre goût européen, mais néanmoins assez tardifs pour avoir perdu toute âcreté.

Période de transition, donc, où s'effectue le passage de l'esprit provincial à un esprit plus compréhensif, telles furent les années 1840 à 1860, années de jeunesse de William James. Un demi-siècle plus tard, on pouvait mesurer le chemin parcouru. Appelé à l'Université d'Edimbourg en 1901 pour y donner la série de conférences qu'il devait réunir en volume sous le titre *Les Variétés de l'Expérience Religieuse*, James disait à ses auditeurs : « Ce n'est pas sans une grosse émotion que je prends place aujourd'hui dans cette chaire en face d'un public aussi cultivé. C'est pour nous autres, Américains, chose courante que de recevoir de vive voix ou par leurs ouvrages l'enseignement des maîtres d'Europe... Il nous paraît naturel d'écouter quand parle l'Européen. Nous n'avons pas encore acquis l'habitude contraire de parler tandis que l'Européen écoute; et celui qui le premier tente l'aventure sent bien qu'il a à s'excuser d'une telle présomption... Permettez-moi seulement d'ajouter ceci : maintenant que le courant a commencé à se déplacer de l'ouest à l'est, j'espère que le mouvement continuera. » (7).

L'est et l'ouest se sont rencontrés, la période des échanges est ouverte. Mais il a fallu pour en venir là une longue maturation des esprits et l'influence périodique de personnalités assez puissantes pour arriver à souder momentanément deux blocs de civilisation que leurs masses mêmes entraînent vers des directions divergentes. Il semble aujourd'hui que William James fut l'une d'entre elles, et plutôt que de voir en lui simplement une incarnation de l'esprit américain, il y a, croyons-nous, plus d'intérêt à essayer de dégager, dans cette ample personnalité si humaine, ces traits éternels, communs aux fortes individualités de tous les pays et de toutes les races, dont l'ensemble, disposé suivant des plans infiniment capricieux, constitue l'originalité.

Montrer comment l'œuvre de James obéit avant tout aux impulsions profondes qui lui viennent de sa sensibilité, dégager les traits originaux de cette œuvre et tenter de faire revivre l'homme, tel est le triple objet de cette étude.

(7) *The Varieties of Religious Experience*, Lecture I.

Qu'il nous soit permis de remercier ici tous ceux qui nous ont aidé dans notre tâche : M. FL. DELATTRE qui nous en a donné l'idée et n'a cessé de nous encourager à la mener à bien; M. C. CESTRE, dont les conseils nous furent souvent précieux; M. J.-J. CHAPMAN et les membres du Comité de la BOURSE VICTOR CHAPMAN qui nous ont permis d'aller puiser à Harvard même nos renseignements; Mr. HENRY JAMES, à l'amabilité duquel nous devons une foule d'indications utiles; le professeur JAMES H. WOODS, chef de la section de philosophie à l'Université Harvard, professeur d'échange à la Sorbonne, auprès duquel les Français sont toujours sûrs de trouver un accueil charmant, qui a aplani pour nous bien des difficultés, et à qui nous n'avons jamais fait appel en vain; le professeur G.-H. PALMER, l'ancien collègue de James, qui a bien voulu, malgré son grand âge, nous accorder à plusieurs reprises des entretiens pleins de finesse et de charme; les autorités de HARVARD COLLEGE, Mr. Wm. MCINTIRE SALTER, beau-frère de Wm. James, M. G. SANTAYANA, les professeurs WENDELL T. BUSH, LE BARON T. BRIGGS, DICKINSON S. MILLER, Mrs. FRANCIS K. BOHLEN, qui, à des titres divers, ont fait preuve de sympathie à l'égard de nos recherches.

PREMIÈRE PARTIE

Formation et Évolution

CHAPITRE PREMIER

L'EDUCATION D'UN PHILOSOPHE

a) *Naissance. Famille.*

William James naquit au cœur de New-York, dans Broadway, le 11 janvier 1842 (1). Quelques jours après, Ralph Waldo Emerson, ami de la famille, qui était alors descendu à ce même Astor House où naissait le futur pragmatiste, fut prié de venir l'admirer et lui donner sa bénédiction (2). Cinq ans après l'appel enthousiaste de 1837 à la jeunesse d'Amérique, il lui était ainsi donné de saluer l'entrée en ce monde de celui qui devait le mieux réaliser son idéal.

Avec le jeune William, commençait la troisième génération des James sur le sol américain. Les ancêtres (3), probablement de souche écossaise, établis en Irlande au temps de Guillaume d'Orange, avaient émigré comme tant d'autres au cours du xviii^e siècle pour venir se fixer dans les colonies de New-York et de New-Jersey. Le dernier venu, qui s'appelait aussi William James, avait quitté sa famille et sa terre de Corkish, dans le comté de Cavan (4), en l'an 1789, à

(1) *Letters*, I, Introd., 9. Henry James, frère de William, dit : le 9 janvier (*A Small Boy and Others*, p. 8). Mr. H. James a bien voulu mettre les choses au point dans une lettre qu'il nous adresse : « ... January, 11, 1842, is the correct date. It's entered in my grandfather's hand in the family Bible. It was always treated as my father's birthday in the family during his lifetime... ».

(2) *A Small Boy*, 8.

(3) Sur les ancêtres de James, voir *Letters*, I, Introd., 1-16, et aussi : HASTINGS (K.-B.), *William² James of Albany, N. Y., and his descendants*, New-York, 1925.

(4) Il est dit au volume I des *Letters*, p. 2, que le premier William James venait de Bally James-Duff, dans le même comté. Miss Hastings rectifie ainsi la généalogie du grand-père de James (*William² James*, p. 3) :

« William² James, of Albany, was the son of William¹ James (1736-1822) of Corkish (or, to-day « *Curkish* », a townland a mile to the east of Bailieborough, Co. Cavan, Ireland), by his wife Susan Mc. Cartney (1746-1824), both of

l'âge de vingt ans, dans des conditions restées obscures, « avec une petite somme d'argent, une grammaire latine où il était déjà assez avancé, et le désir de visiter un des champs de bataille de la Révolution » (5). Au demeurant, le meilleur fils du monde, comme on va le voir, mais il faut que jeunesse se passe. Ayant dépensé son dernier sou à satisfaire sa légitime et patriotique ambition, il fut tout aise d'accepter dans la petite ville d'Albany une place de commis de magasin. Il est rare que ce modeste emploi satisfasse complètement les âmes éprises d'aventures. Mais notre homme avait de la ressource et dans ce pays neuf la fortune souriait aux audacieux. D'audace, il n'en manquait pas : son équipée l'avait prouvé et le reste de sa vie le fit bien voir. Il ne tarda pas à s'établir à son compte, acheta comme tout le monde des terres dans l'ouest, se lança dans plusieurs branches du commerce et de l'industrie et la fortune lui sourit. La ville qui l'avait recueilli à ses humbles débuts, Albany, capitale de l'Etat de New-York, sur l'Hudson, à mi-chemin entre les Adirondacks et la mer, était alors peuplée d'émigrants irlandais comme lui et de vieilles familles hollandaises venues là lors des premiers établissements de la Nouvelle-Hollande, au temps où l'agglomération n'était encore que Fort-Orange et où l'on allait prendre le frais, l'été, à la pointe de Manhattan, au bord de la mer. Au milieu des Van Ransselaer, Van Cortlandt, Schuyler, Ten Eyck et autres, l'ingéniosité irlandaise fit merveille, si bien que nous retrouvons, en 1823, William James à la tête d'une maison fort achalandée, gros bourgeois bien pourvu, vice-président de la Caisse d'épargne et de la Chambre de commerce d'Albany. Lorsqu'il mourut, en 1832, l'*Evening Post*, de New-York, qui lui consacra un article, pouvait écrire : « Il a plus que quiconque contribué au développement de sa ville. » (6). Il faut croire qu'il avait gardé dans la prospérité l'allant

whom lie buried in Baillieborough, together with other members of the immediate family. ». — Note by Henry⁵ James : « When I said in my Introduction to the *Letters of William James* that his grandfather came from Bally-James-Duff, County Cavan, I stated the family tradition which was positive as to the county, less positive as to the spot. The evidence which you have obtained that his parent regarded Corkish, a few miles from Bally-James-Duff, as their home, is conclusive and convinces me that the report which I accepted was inexact, or at least incomplete. » *Henry James*.

(5) *Letters*, I, 2. Sur cet ancêtre, voir *Notes of a Son and Brother*, 266-67. On trouvera son portrait dans le livre de Miss Hastings.

(6) *Letters*, I, 3. Voici, d'autre part, en quels termes Munsell, le chroniqueur d'Albany, commente la mort de W. James (*Annals of Albany*, vol. 9, p. 239) :

« 1832, Dec. 19. W. James, an eminent Albany merchant, died, aged 63. He had long occupied a conspicuous position among the merchants of the city,

et la bonne humeur de sa jeunesse aventureuse et que les honneurs ne lui faisaient point oublier l'infortune d'autrui, car il paraît avoir laissé le souvenir d'un bon vivant qui déliait volontiers les cordons de sa bourse, et bien que « d'une richesse presque sans égale », il fut néanmoins, dit-on, sincèrement pleuré.

Cet homme énergique, confiant, gai, hospitalier, indulgent jusqu'à la faiblesse pour les onzè enfants qu'il avait eus de trois mariages, n'aurait point donné prise à la critique s'il avait fait preuve, en matière de religion, d'un esprit plus conciliant. Mais, là, il se montrait intraitable. Presbytérien convaincu, ferme soutien de l'église d'Albany, il comprenait mal, en homme habitué à plier le sort à son caprice, qu'on ne partageât pas entièrement ses vues. Et la seule amertume d'une vie presque uniformément heureuse fut de voir, à son déclin, deux de ses fils faire preuve d'une indépendance qu'il jugeait coupable, en s'obstinant à entretenir sur la religion des idées personnelles. Il est vrai que lui-même avait, dit-on, quitté jadis l'Irlande pour des motifs analogues, mais ce sont là des choses qu'une vie mouvementée et couronnée de succès peut faire oublier. Quoi qu'il en soit, il avait maudit les coupables et les eût déshérités tous deux sans l'intervention des tribunaux, qui invalidèrent son testament⁽⁷⁾. Telle fut, avec ses grandeurs et ses faiblesses, la vie du premier William James.

Un de ses fils, Henry, se montrait particulièrement rebelle à la tradition presbytérienne. Né en 1811 du troisième mariage de William, il avait été de bonne heure un esprit sérieux, mais dont les goûts d'indépendance déplaisaient au père. A la mort de celui-ci, il se trouvait au séminaire de Princeton et on le destinait au clergé presbytérien, pour lequel il n'éprouvait aucun enthousiasme. Enfin, vers 1837, après deux années de doutes extrêmement pénibles, il comprit qu'il n'était pas fait pour le ministère. Cè fut en cette âme sensible une crise intérieure de mélancolie profonde. Non seulement il ne se sentait nullement attiré du côté presbytérien, mais l'état ecclésiastique même lui était devenu odieux. Comme Emerson, renonçant aux simples cérémonies de l'église unitarienne dont le dogme lui

and as a liberal and enlightened citizen. Prosperous almost beyond parallel, his career exemplified how surely strong and practical intellect with unremitted perseverance will be accompanied by success. Of unaffected manners, generous, hospitable, public-spirited, open ever to the claims of charity, prompt to participate in any enterprise of general utility and benevolence, W. James enjoyed, as he deserved, the sincere respect and esteem of his fellow-citizens, and his loss was rightly considered as a public calamity. »

(7) *Letters*, I, *Introd.*, 4 et 6.

paraissait « froid et sans vie », Henry James, répudiant le rite écosais, se tournait vers une religion toute personnelle pour laquelle il pût se passionner. Trop indépendant pour se plier aux formes ecclésiastiques, mais resté quelque peu théologien, enfant terrible de la tradition dont, au fond, il respectait l'autorité, ne possédant ni l'ampleur ni la clarté de pensée qui en eussent fait un autre Emerson, il n'avait pu comme lui secouer toute sujétion, « aller seul », et « refuser les bons modèles » (8). L'un, sûr de lui, allait, la tête aux cieux levée; l'autre, cherchant sur qui s'appuyer, venail, après plusieurs crises d'angoisse religieuse (9) de trouver un refuge dans les œuvres du mystique suédois Swedenborg. Henry James, tempérament rêveur et affectueux, s'enthousiasma aux révélations angéliques du philosophe tandis que sa verve goûtait les diatribes dont l'auteur accablait les églises. Comme sa part de l'héritage paternel lui donnait des loisirs et comme il estimait que la religion doit se traduire par des actes, il décida de régler sa vie sur ses principes et de la consacrer à la méditation des œuvres de Swedenborg.

Il avait épousé en 1840 Marie Walsh, de descendance irlandaise elle aussi, et sœur d'un de ses camarades de Princeton. Les premières années du mariage se passèrent tantôt à Albany, tantôt à New-York, où naquit le fils aîné William et où devait naître un an plus tard le second fils, Henry, le futur romancier.

Les souvenirs d'enfance des deux frères que le cadet a évoqués en des livres où ils viennent perler comme de fines gouttelettes sur un réseau extrêmement ténu d'images estompées, se cristallisent autour de la figure du père.

« Homme d'intérieur jusqu'à l'excentricité » (10), parfaitement étranger aux affaires, et d'esprit philosophique, Henry James vécut chez lui, partagé entre Swedenborg et sa famille, qui finit par compter, en 1848, quatre garçons : William, Henry, Garth Wilkinson, Robertson, et une fille, Alice. La personnalité du père répond assez bien à l'idée qu'on se fait généralement de l'Irlandais. Naturellement gai, jovial, pétulant, ce qui frappait en lui, c'était le naturel, l'absence de contrainte. Il était spontané. « Bien différent des gens froids, secs et tranchants qui pullulent aujourd'hui, il avait encore en lui toutes les chaudes fumées de la nature humaine originelle. » (11). Henry James faisait tout avec passion : sa sensibilité,

(8) EMERSON, *Divinity School Address*, 1838.

(9) *Literary Remains of Henry James*, Introd., 59.

(10) *A Small Boy*, 72.

(11) *Letters*, I, 221.

toujours sur le qui-vive, avait des réactions extrêmes de douceur ou de violence. Railleur et mystique, il pleurait silencieusement à la lecture des Psaumes ou se répandait en bruyantes apostrophes contre les églises. Mais il était incapable de cette froide ironie intellectuelle des âmes moins sensibles. Ses colères étaient généreuses et chez lui c'est l'homme tout entier qui réagissait.

Tout cela n'allait point sans quelque exagération. Séduit par la fantaisie du moment, il se lançait dans des paradoxes qui faisaient sourire, ou dans des critiques qui voulaient être sincères et ne paraissaient que blessantes. Quand il parlait ou écrivait sous le feu de cette inspiration impulsive, il était mordant, pittoresque, anarchique, déclarant un jour qu'il préférerait un fils rongé de tous les péchés du Décalogue à un fils parfait⁽¹²⁾, écrivant une autre fois à un ministre swedenborgien, dans une lettre pleine de bienveillance à son adresse et d'âpreté à l'adresse de son église : « Les vieilles sectes sont, de l'avis de tous, assez mauvaises, mais la vôtre, comparée à elles, c'est le tas de morue séchée sur le quai de Boston comparé au même poisson évoluant librement dans l'Atlantique. » (13).

Sans toujours atteindre ce pittoresque, la conversation de Henry James était souvent haute en couleurs, éblouissante, et c'est surtout dans l'intimité que sa verve se donnait libre cours. Il maniait avec brio un vocabulaire riche en images et en pointes acérées. Aimant les bons mots et le rire, il permettait volontiers à ses enfants de railler à ses dépens⁽¹⁴⁾. Afin d'aiguiser leur esprit critique, il prenait souvent un parti extrême et s'amusait de la bruyante indignation qu'il avait provoquée. Les repas étaient l'occasion de joutes spirituelles où tous avaient part. Sur une remarque du père, la table entière, depuis l'ainé William jusqu'au Jeune Robertson se divisait en deux camps. On s'agitait, on gesticulait, on brandissait couteaux et fourchettes, pendant que la petite Alice poursuivait son repas avec un sourire paisible, et la mère riait de bon cœur en disant : « Ne crains rien. Ils ne se tueront pas. C'est toujours comme cela quand tous les enfants sont à la maison. » (15).

Et les anecdotes du père! Qu'elle en a entendu, cette maison de la Quatorzième Rue, deuxième demeure de la famille à New-York après Washington Place où naquit Henry : rapides visions des rues

(12) *Letters*, I, 14.

(13) *Letters*, I, 15.

(14) *Notes of a Son*, 161.

(15) *Letters*, I, 18.

encombrées de la grande ville, brèves notations que le bon philosophe rapportait furtivement à la maison comme un trésor, d'autant plus fraîches et colorées qu'il sortait peu. ayant été victime, à 13 ans, d'un accident qui lui rendait la marche pénible (16); tableaux saisis sur le vif qu'il détaillait avec verve, esquisses dont sa rude naïveté accentuait les traits comme une eau-forte; puis, délivré de son fardeau d'images, soulagé de ses rancœurs, heureux de voir sa famille autour de lui, de retrouver son intérieur, ses livres, la flambée d'hiver, « Qu'on est bien au coin du feu ! » disait-il (17). Et alors, c'étaient d'autres histoires encore, des souvenirs d'enfance, des anecdotes sur les parents d'Albany, qu'il avait mûrement choisies comme propres à édifier les enfants, mais dont souvent, dans son ardeur à conter, il perdait de vue le but moral, et l'on sombrait alors dans des conclusions peu édifiantes (18). Sous son influence, la maison s'égayait, les esprits toujours alertés acquéraient une souplesse, une vivacité qu'entretenait sa présence constante. Insensiblement, les enfants sentaient poindre en eux quelque chose de sa spontanéité, de son aptitude à saisir les reliefs, de son amour de la nuance exacte. Toutes ces qualités qui aident à définir une personnalité, et dont l'origine devient vite insaisissable, c'est à la source même qu'il faut les voir poindre. Ici, la source est particulièrement claire : maint courant de pensée chez les deux fils aînés dérive de la psychologie de Henry James. « Pour moi, écrivait William à la mort de son père, je garde son ironie bienveillante, son entrain, sa bonté, sa croyance au divin et j'estime, comme lui, avoir droit à une opinion sur les causes profondes de l'univers. » (19).

La religion de Henry James, en effet, était avant tout un approfondissement personnel des grandes énigmes de la vie. Elle aboutissait à projeter sur le plan du monde la vision magnifique et confuse qu'avait conçue son esprit, en réalité plus fait pour l'âpre négation que pour la construction. Et naturellement, à cette échelle, ses faiblesses comme son étrange génie paraissent monstrueux, disproportionnés, chaotiques. Mais tout l'homme est là, avec son superbe dédain de la clarté, son incroyable richesse d'imagination qu'il prend tant de peine à cacher sous une poussière dense et irrespirable d'idées sans fraîcheur qu'on dirait pillées dans de vétustes manuels de théologie; pourtant, tout cela aspire à la vie. On dirait d'un

(16) *Letters*, I, 7.

(17) *A Small Boy*, 72.

(18) *A Small Boy*, 47.

(19) *Letters*, I, 221.

homme qui sent trop fortement pour oser traduire ses sentiments et qui, tout à sa vision, accepte de ne laisser à la terre que des dépouilles de mots où l'on cherche en vain l'âme. Mais ceux à qui il a été donné de jouir de cette âme en ont tout de suite pressenti la puissance. « C'était un de ces saints et mystiques, écrira William dans l'Introduction aux *Œuvres Posthumes* de son père, dont ce fut le privilège d'empêcher, par leur seul exemple et l'exposé de leurs expériences intimes, que la religion devînt une convention fossile et qui l'ont conservée à jamais vivante. » (20). Vivante, en effet, et agissante, telle fut la religion de Henry James. Elle était intimement liée à sa personnalité, toute de spontanéité et de passion. C'était une religion du cœur, sans dogme ni cérémonie (21), sans autre autorité que la Bible considérée, à la Swedenborg, comme un symbole, une foi robuste qui méprisait toutes les églises, mortes, selon lui à la vie spirituelle. « Sortez donc de là, s'écrie-t-il dans la lettre que nous avons citée plus haut, avant de vous dessécher comme une feuille d'automne qui, au lieu de vibrer, toute riche de sève et de vie sur sa branche souple, ne fait plus qu'un bruit sec et vide sur la terre sombre et glacée. » (22). Sa religion à lui était d'une sève puissante, elle éclatait périodiquement en bourgeons toujours verts, et, pendant trente ans, il essaya d'exprimer cette vie de l'âme qui était en lui, dans une monotone série de livres où les idées chevauchent et s'entrelacent comme si le feuillage trop touffu en avait empêché le complet épanouissement. Et alors il se remettait au travail, reprenait inlassablement son œuvre, ébauchée, pensait-il, mais d'où un nouvel effort allait faire jaillir la clarté; peut-être même allait-il être compris. Et puis, à mesure qu'il écrivait, la lourde poussière théologique pesait sur sa plume et laissait tomber ses grains sur chaque mot. Lui, alors, dépité, sentant lui monter aux joues une de ses promptes colères : « O, s'écriait-il, si seulement je pouvais fulminer cela en une seule interjection qui exprimerait tout, et ne plus jamais prononcer un mot. » (23).

D'ailleurs, dans la pratique, jamais on ne vit esprit plus libéral et plus discret. Sa religion, au dire de son fils Henry (24), était

(20) *Literary Remains*, 72.

(21) Quelques jours avant sa mort, Henry James disait à sa fille qu'il désirait pour toute oraison funèbre ces simples mots : « Ci-gît un homme qui a pensé toute sa vie que les cérémonies dont on entoure la naissance, le mariage et la mort ne sont que pures bêtises. » *Letters*, I, 16.

(22) *Letters*, I, 18.

(23) *Literary Remains*, 16.

(24) *Notes of a Son*, 164.

essentiellement une philosophie. Aucun signe extérieur ne la trahissait. Il n'était certainement pas pieux, au sens banal du mot. De la piété, il n'avait gardé que la pure tendresse humaine, et c'était là l'atmosphère de la maison. Les « idées » du père étaient aussi respectées que ses livres : c'était autour de ses croyances et de ses ouvrages une conspiration d'indulgence qu'il encourageait par sa discrétion même. Tout au plus certaines expressions chères à Swedenborg revenaient-elles fréquemment dans la conversation, mais c'était des raccourcis commodes évoquant pour le père — et pour lui seul — les nébuleuses théories du prophète suédois. La copieuse correspondance qu'il entretenait avec quelques disciples suffisait à raviver son enthousiasme⁽²⁵⁾. Aux enfants, il aimait lire la Bible⁽²⁶⁾ et savait rendre la religion charmante et familière⁽²⁷⁾. Il y apportait, d'ailleurs, un doigté et un tact infinis, comme s'il avait deviné à l'avance la réaction qu'allait produire chez ses fils la note spirituelle qu'il s'apprêtait à jouer. « Je vois aujourd'hui, observe finement Henry, que ce fut un luxe de bénéficier dans l'ordre intellectuel, spirituel, religieux, philosophique et social de son tempérament passionné, sans que jamais la pression qu'il exerçait nous ait causé la moindre irritation ni le moindre malaise. »⁽²⁸⁾. Un exemple le montrera : il avait trop souffert dans sa jeunesse de la stricte observance du dimanche à Albany pour imposer à la maison aucune contrainte⁽²⁹⁾ et comme les enfants, ne sachant trop que dire lorsqu'on leur demandait quelle église ils fréquentaient, venaient naïvement implorer de lui « ce qu'il fallait répondre », il leur disait doucement qu'ayant le privilège d'être chrétiens, aucune communion ne leur était interdite, fût-ce celle des catholiques, des juifs, ou même (et c'était de sa part un noble sacrifice) celle des swedenborgiens⁽³⁰⁾. Et il fallait l'entendre, dans ses moments d'indignation, lancer l'anathème contre ceux qui adorent un « Dieu du dimanche », « occupé, disait-il, à gonfler notre orgueilleuse et vaine piété de surface ». Il voulait une divinité « qui mit la main à l'ouvrage », comme il l'exposait dans sa langue drue, « toute barbouillée de la poussière et de la sueur de nos appétits et de nos passions les plus charnelles. »⁽³¹⁾.

Dès le matin, il était à sa table de travail, essayant de démêler

(25) *Literary Remains*, 11.

(26) *Notes of a Son*, 166.

(27) *A Small Boy*, 234.

(28) *Notes of a Son*, 187.

(29) *Literary Remains*, *Introd.*, 153.

(30) *A Small Boy*, 234.

(31) *The Secret of Swedenborg*, 6.

la trame confuse de Swedenborg, et les enfants le voyaient là, le front soucieux, ou penché en arrière dans sa chaise, l'air rêveur, maniant distraitemment les vieux volumes aux reliures fanées qui l'accompagnaient dans tous ses déplacements et qu'eux-mêmes considéraient avec une sorte de terreur sacrée (32). Ou, s'il recevait un ami, c'était bientôt des rires éclatants, tandis qu'il arpentait nerveusement son cabinet en boitant à chaque pas, et discourait comme Socrate à la poursuite de quelque malicieuse conclusion (33).

b) *New-York.*

Le seuil franchi, les enfants tombaient tout de suite dans l'animation de la grande ville. Le New-York de 1850, cité active et florissante de 500.000 âmes, perdait chaque jour un peu de son caractère provincial et faisait déjà pressentir ce qu'elle allait devenir par la suite, capitale du commerce et ville cosmopolite (34). Sa récente grandeur lui a coûté beaucoup de sa gaieté, mais c'était alors une agglomération agréable de maisons de briques et de bois — style anglais et style colonial — encore concentrée pour la plus grande partie sur la pointe de l'île de Manhattan où ne s'élevaient ni les énormes masses de la Cité actuelle, ni les somptueuses architectures de la Cinquième Avenue. C'était le temps où Edgard Poe habitait le village de Bloomingsdale, aujourd'hui la 84^e Rue, et où le naturaliste Audubon étudiait les oiseaux de l'Amérique dans sa petite propriété au bord de l'Hudson, hors la ville, là où se déchargent maintenant les cargos d'Europe.

Le port offrait aux enfants le spectacle toujours changeant des lents voiliers quittant la Quarantaine pour venir s'amarrer au quai où les attendaient des équipes de manœuvres blanches ou noirs, près des hangars où s'entassaient les fruits de toutes couleurs, les pêches surtout, qui semblaient se déverser en avalanches d'or sur la ville (35). Mais, plus que tout, c'était Broadway qui les attirait, avec ses boutiques multicolores, ses ateliers de photographie (l'art était alors dans son premier éclat), l'Astor House, où William était né, le plus moderne des hôtels dont chacun disait merveilles et où John Bartlett avait ouvert au rez-de-chaussée sa librairie, rendez-

(32) *Notes of a Son*, 136, 138.

(33) *Early Years of the Saturday Club*, 327.

(34) Voir notamment : HEMSTREET (CH.), *Literary New-York*, ch. IX, Putnam's Sons, 1903. V. Bibliographie.

(35) *A Small Boy*, 68.

vous des gloires littéraires de la ville⁽³⁶⁾. « Vit-on jamais rue aussi ensoleillée que ce Broadway! écrivait Dickens, qui visita New-York en 1842. Les trottoirs polis luisent sous le frottement des pieds, les briques rouges des maisons sont sèches comme si elles étaient encore à la chaleur du four; et si l'on jetait de l'eau sur le toit de ces omnibus, il semble qu'ils se mettraient à siffler, fumer et dégager de l'odeur comme des foyers à demi-étouffés. Ce n'est pas ici qu'on en manque, d'omnibus! En voilà six qui passent en autant de minutes. Et que de cabs, que de fiacres, aussi : puis, des cabriolets, des phaétons, des tilburys à grandes roues, des voitures de maîtres d'un modèle assez rustique et rappelant un peu la voiture de place, bâties qu'elles sont pour les mauvaises routes qui les attendent après le pavé de la ville. Cochers nègres, de blanc vêtus; chapeaux de paille, chapeaux noirs, chapeaux blancs, cirés et toques de fourrure; habits de bure, habits noirs, bruns, verts, bleus, habits de nankin, habits rayés, de coutil et de toile... »⁽³⁷⁾. Un peu plus loin éclataient les cuivres des musiciens de Barnum, « le meilleur musée de la ville, et le seul, à ma connaissance », dit un naïf voyageur contemporain⁽³⁸⁾, sorte de Musée Grévin auquel serait adjoint un bric-à-brac, qui éblouissait les enfants par les couleurs vives d'une toile où figuraient tous les animaux de la création encadrés, on ne sait pourquoi, des drapeaux de vingt nations. Et lorsqu'on rentrait à la maison, le soir, William, dont les yeux étaient encore pleins du pittoresque des scènes entrevues, dessinait sous la lampe, tandis que le tranquille Henry — talent précoce — bâtissait des drames en trois actes qui n'ont jamais vu le feu de la rampe⁽³⁹⁾.

Le dimanche, on allait voir les parents d'Albany. On remontait le fleuve jusqu'à la colline, couronnée par le Capitole, au pied de laquelle s'étend la ville aux maisons de style flamand qui en trahissent les origines. Là, au sortir de la cité cosmopolite, on se retrempait dans l'air plus vif, on se retrouvait en famille. Oncles, tantes, cousins se réunissaient dans la maison de l'aïeule, la grand'mère Barber qui aimait tant les romans de Mr. Trollope et de Mrs. Gore qu'elle lisait le soir à la chandelle⁽⁴⁰⁾. C'était de longs après-midi d'été passés à flâner dans les champs, sur les collines que borde au loin la ligne des Catskill, au milieu des pêcheurs couverts de fruits, « pêches

(36) *Literary New-York*, ch. IX, p. 172.

(37) DICKENS, *American Notes*, Gadshill Edition, 95.

(38) *Across the Atlantic*, 24.

..(39) *A Small Boy*, 260.

(40) *A Small Boy*, 4.

petites et grosses, pêches blanches, pêches jaunes qui poussaient dans tous les jardins, presque dans tous les buissons et jusque dans la poche des enfants. » (41). Au moment de repartir, un de leurs cousins leur mettait dans les mains un livre de Rousseau ou un roman du xviii^e siècle. Ce fut leur premier contact avec la littérature française (42).

La mode était alors, à New-York, à l'acquisition des langues étrangères, particulièrement du français et, pour de plus sérieuses raisons, c'était là un des aspects de l'éducation qui tenaient le plus à cœur à Henry James. Outre qu'il connaissait la France et y avait de la famille à Tours et à Trouville (43), l'initiation à la langue et à la littérature des pays étrangers constituait un des articles du code d'éducation original et bien personnel qu'il appliqua à ses enfants. Ils furent introduits de bonne heure dans les milieux français de New-York, confiés à des gouvernantes françaises — ou suisses — et l'une des premières pensions qu'ils fréquentèrent fut cette Institution Vergnès qui rappelle singulièrement le Gymnase Moronval. « L'impression générale qu'il m'en reste, dit le frère cadet, est un intérieur d'un *noir* sordide... Vaguement, dans l'obscurité, je distingue M. Vergnès lui-même, bien vieux, je le croyais en effet très vieux, et fort en colère, visiblement sur les dents... si bien que mon frère et moi, nous en sommes sortis tous deux l'esprit parfaitement préparé à comprendre l'histoire du *Jack* d'Alphonse Daudet, bien des années plus tard; et faire connaissance, dans ce livre, des « petits pays chauds » au milieu desquels Jack apprit les premières leçons de la vie, c'était voir revivre aussitôt l'Institution Vergnès avec son pullulement de petits Cubains et Mexicains nostalgiques. » (44).

Au sortir de l'Institution, ils connurent d'innombrables établissements publics ou privés, les sombres écoles du New-York de 1850 aux salles froides et enfumées, aux cours étroites et pavées, resserrées entre quatre hautes murailles. Ils en changeaient fréquemment, non par caprice du père, comme on pourrait le croire, mais par méthode : Henry James, philosophe individualiste, avait en horreur la discipline uniforme des écoles, et toute discipline en général. Il consentait bien, par nécessité, à confier à des maîtres le soin d'apprendre à ses enfants le rudiment. Mais, au fond, il entendait se réserver la meilleure part et ne voulait pas se laisser souffler leurs

(41) *A Small Boy*, 68.

(42) *A Small Boy*, 80.

(43) *A Small Boy*, 274.

(44) *A Small Boy*, 198.

petites personnalités naissantes par quelque école qui aurait pu en faire des hommes du type courant, de précoces spécialistes. Son plus cher espoir était de faire d'eux, non des hommes « efficaces » selon l'idéal énergétique, mais étroit, de l'homme d'affaires américain, prêts à la lutte immédiate au sortir de l'Université, mais « d'honnêtes gens » selon la formule européenne, dont la vie, loin d'être une lente déperdition de forces tôt accumulées, fût plutôt un perpétuel enrichissement de l'expérience. Aussi, dans son amour jaloux et presque douloureux⁽⁴⁵⁾, ne voulut-il confier à personne l'éducation morale de ses enfants. Ils s'instruisirent tant bien que mal et comme par raccroc dans les écoles d'Amérique et d'Europe, mais firent à la maison leurs humanités.

Ce que Henry James entendait par là, c'était avant tout une éducation libérale, aimable et de bon ton. Il avait horreur du pédantisme sous toutes ses formes⁽⁴⁶⁾, et ce n'était là qu'un aspect de son aversion générale pour le rigide et le dogmatique. Il visait à développer chez ses enfants la personnalité. Aussi n'encourageait-il pas le savoir livresque et cherchait-il, au contraire, à enrichir leur esprit d'une multitude d'impressions vives dont la succession et le contraste pouvaient, à la réflexion, provoquer d'utiles commentaires. Il pensait que c'était là pour l'esprit travail plus profitable que l'assimilation forcée de substances inertes. Car il aimait la vie en toutes choses. D'autre part, le savoir ne devait point tuer le goût de la société. Il voulait que ses fils fussent gens de bonne compagnie, de commerce agréable, sans excès de grimaces et sans que cela tuât le naturel. Lui-même ne se piquait pas de froide logique. Il se savait quelque peu fantasque, sujet à variations, et il n'aurait voulu pour rien au monde voir ses fils rougir de ses brusques sautes d'humeur. Aussi leur laissait-il à cet égard toute latitude et donnait-il volontiers l'exemple. « Nous respirions l'inconsistance pure, écrit le fils cadet⁽⁴⁷⁾, nous étions nourris de contradictions. »

Mais, plus que tout, le pédantisme moral était odieux à Henry James. Là aussi il voulait de la vie, à tout prix. Rien ne l'irritait plus que la conception d'une morale fossile sans risque et sans chaleur. Il inculquait aux enfants l'horreur de la vertu étudiée, de ce qu'il appelait, dans sa langue pittoresque, la « moralité fla-

(45) Il disait un jour à Emerson qu'il souhaitait parfois que la foudre vînt frapper sa femme et ses enfants pour qu'il ne souffrit plus de son amour pour eux. *Early Days of the Saturday Club*, 326.

(46) *A Small Boy*, 215, 216.

(47) *A Small Boy*, 215 et s.

grante » (48). S'il aimait jusqu'aux erreurs de ses enfants, ce n'était pas par aveuglement paternel, mais parce qu'il en voyait la vertu éducative. Il eût sans doute préféré une vie remplie de fautes à une existence de bonheur sans nuage, comme plus humaine et plus riche d'expériences (49).

A cet égard, les expériences ne manquaient pas aux enfants. A la maison, la fantaisie alerte du père, découpant à tout propos mille silhouettes d'idées, les habituaient au travail de l'esprit; au dehors, c'était à eux d'ouvrir les yeux et de voir la nature au travail dans ses ombres, ses reliefs, ses contours, ses taches de lumière. Et déjà William se révélait observateur. Plus vif et plus entreprenant que son frère, il voyait tout, notait tout, particulièrement les gestes et les attitudes, qu'il dessinait ensuite de mémoire « non point avec une laborieuse patience... mais avec aisance et facilité, impeccablement, pourrait-on dire; et lorsqu'il en était à donner le dernier fini, sa tête se penchait de part et d'autre et la langue venait frotter la lèvre inférieure » (50).

Or, en ce temps-là, les plus belles richesses artistiques de New-York étaient ses mille aspects variés. Le milieu n'était pas favorable aux artistes. Les mieux doués venaient en Europe, à Paris surtout, compléter leurs connaissances techniques, et, le plus souvent, à l'exemple de leurs aînés, les Benjamin West, Copley et autres, ils préféraient demeurer dans les capitales européennes, se contentant d'écouler leurs productions en Amérique dans les collections privées. Comme il n'y avait pas de musée et que la frénésie d'achat ne s'était pas encore emparée de l'Amérique, l'éducation artistique du gros public était tout entière à faire; de temps à autre, l'Europe lui envoyait des modèles, la plupart fort discutables; l'école de Düsseldorf exposait dans Broadway, Cole donnait ses vues de Florence, et le Musée d'art chrétien de Bryan offrait à l'admiration des foules un art de seconde main, de pâles imitations de Madones et de Bambinos primitifs (51). C'était là une des grosses lacunes de l'éducation américaine. L'esthétique y était fort négligée. Il était entendu que l'art demeurerait chose d'Europe et que ceux qui voulaient en jouir n'avaient qu'à traverser l'Atlantique. « Nous savions qu'en Europe nous trouverions l'art comme nous y trouvions des soldats, des maisons à appartements, des concierges et, dans les rues, des petits

(48) *A Small Boy*, 68, 215.

(49) *Notes of a Son*, 110.

(50) *A Small Boy*, 207.

(51) *A Small Boy*, 266, 268.

garçons qui regardaient nos chapeaux et nos chaussures avec de grands yeux, comme s'ils eussent été ridicules. » (32).

Aussi Henry James, dont l'idéal était d'ouvrir à ses fils tous les horizons, qui sentait d'ailleurs, comme tout le monde à cette époque, l'attrait de l'Europe, et dont la nombreuse famille commençait à se trouver à l'étroit dans la maison de New-York, pensa-t-il, dès 1855, à compléter l'éducation des enfants et à entretenir en eux cette vivacité d'impressions qu'il prisait tant, en les plongeant de très bonne heure dans un milieu nouveau. « Je me demande, écrivait-il vers cette date, s'il ne vaudrait pas mieux aller passer avec eux quelques années à l'étranger pour leur permettre de s'assimiler le français et l'allemand, et de recevoir une éducation esthétique qu'ils ne peuvent pas trouver en Amérique. » (33).

c) *Europe.*

On débarque à Liverpool en juin 1855 et l'on passe l'été en Suisse. Premier émerveillement des enfants, qui contemplant, à travers les vitres de la diligence de Lyon à Genève, les rues escarpées des villages alpins, les coloris nouveaux, les ruines qu'on n'a vu jusqu'ici que sur les estampes, et, au sortir de l'affairement familier de New-York, grandeur et calme de la Suisse de 1855 « sans chemins de fer, sans touristes, sans hôtels monstres. » (34). Puis ce furent au cours des années qui suivirent de continuelles allées et venues entre Londres et Paris, des prises de contact rapides et répétées avec deux nations et deux sociétés aussi dissemblables que possible et toutes deux bien différentes du milieu américain. Tour à tour, précepteurs écossais, gouvernantes suisses et pensionnats polyglottes furent chargés de l'instruction des enfants et, chose surprenante, le décousu de cette éducation ne réussit pas à étouffer chez William ni chez son frère cadet toute curiosité intellectuelle. Une seule fois, ils eurent l'impression de recevoir un enseignement régulier, lorsqu'on les confia pour l'hiver 1857-58 au Collège de Boulogne-sur-Mer (35).

Sans doute il eût été facile de mettre les jeunes gens en pension à Londres ou à Paris et de leur assurer ainsi des études normales.

(32) *A Small Boy*, 265.

(33) *Notes of a Son*, 196.

(34) *A Small Boy*, 284, 292.

(35) *Letters*, I, 20.

Mais rien n'était plus contraire aux vues de Henry James. D'une part, il tenait à avoir ses enfants près de lui, et, d'autre part, les mettre au collège, c'était retomber sous la menace de cette « discipline uniforme » qu'il leur avait jalousement évitée à New-York. Et puis, ils étaient venus en Europe pour ouvrir les yeux sur les choses et les gens, non sur les livres, sur tout ce qui les frappait par sa nouveauté, à commencer par les richesses artistiques dont ils étaient privés en Amérique. En quoi le père se montra bon psychologue, car il est frappant de voir, par les souvenirs du fils cadet, comme, dans la multitude des impressions fraîches, les notes d'art occupent la place d'honneur.

La rue elle-même ne manquait de pittoresque ni dans le Londres de Victoria et de Dickens, ni dans le Paris de l'Empire où commençaient timidement les premiers travaux du baron Haussmann et où l'on pouvait voir défiler le cortège du Prince impérial revenant de Notre-Dame entouré des cent-gardes qui caracolaient autour de sa voiture « tous en bleu clair et argent, raidis sur leur selle dans un trot saccadé, pistolets levés et armés » (36). En Angleterre comme en France, l'art se renouvelait. A Londres, la collection Vernon venait d'être léguée à la nation, et elle était l'objet de nombreuses visites des enfants quand ils n'allaient pas au Panthéon, dans Oxford Street, voir les peintures de Haydon dont leur père venait de leur donner à lire l'*Autobiographie* (37). Le mouvement préraphaélite donnait alors ses premiers fruits et à l'Exposition de 1858 on pouvait voir les œuvres de Millais et de Holman Hunt. Longtemps, nos jeunes critiques d'art restèrent en admiration devant le *Val du Repos*, les *Feuilles d'Automne* et la *Jeune Aveugle*. A Paris, c'était parfois des flâneries sur la rive gauche, le long des quais, près de l'Ecole des Beaux-Arts, au Luxembourg, des visites au Louvre où les retenaient émerveillés le *Radeau de la Méduse*, les *Funérailles d'Atala*, les scènes romaines de David ou le *Portrait de Madame Vigée-Lebrun*, toutes les splendeurs de la Galerie d'Apollon « plus instructive, plus suggestive, plus fertile qu'aucun autre contact intellectuel » (38). C'était aussi l'époque des grands paysagistes. Troyon, Rousseau, Daubigny donnaient le ton et fournissaient les marchés de New-York et de Boston. A Paris, dans les ateliers de Couture et d'Edouard Frère travaillait le peintre américain William Hunt qui devait devenir par la suite le maître de William James (39). C'est de son séjour à Paris

(36) *A Small Boy*, 330.

(37) *A Small Boy*, 312..

(38) *A Small Boy*, 349.

(39) *A Small Boy*, 341.

que date la première initiation de James à la technique du dessin. Admis vers 1857 dans l'atelier de Léon Coignet⁽⁶⁰⁾, il sentait se préciser ses goûts artistiques, se livrait avec son frère à la critique d'art, tenait pour Delacroix. Bref, il leur semblait à tous deux vivre en un monde nouveau où les impressions esthétiques les sollicitaient de toutes parts⁽⁶¹⁾.

Aussi William songeait-il sérieusement à se consacrer à la peinture. Jusque-là, distrait par les bouffées d'impressions qui lui arrivaient à chaque pas, au détour de chaque rue, son activité s'était éparpillée en mille directions, au gré du dernier caprice. Curieux de toute nouveauté, il essayait sur lui-même les effets de mélanges hétéroclites de son invention, transportait dans ses voyages tout un attirail électrique et un énorme appareil photographique, le tout à la grande frayeur de ses frères plus jeunes, car William cherchait toujours autour de lui des sujets résignés pour ses expériences physiques ou chimiques⁽⁶²⁾. Au fond, il s'amusait. Mais après une année passée à l'Académie de Genève à étudier l'anatomie, nouvelle fantaisie à laquelle le père se prêta bien volontiers, il écrivait de Bonn en 1860 à son ami Charles Ritter : « Je me suis pleinement décidé à essayer le métier de peintre. En un an ou deux je saurai si j'y suis propre ou non. Il n'y a pas sur la terre un objet plus déplorable qu'un méchant artiste. »⁽⁶³⁾. Un peu plus tard, il disait dans une lettre à son père : « Je voudrais que tu m'exposes par écrit, comme tu me l'as promis, et de façon aussi claire que possible, ta conception de la nature de l'art, car je ne la comprends sans doute pas complètement et je désirerais la voir présentée sous une forme qui me permette de la considérer à loisir. »⁽⁶⁴⁾.

Ce n'était pas exactement ce qu'aurait souhaité Henry James. Il ne voyait pas sans appréhension son fils aîné s'engager dans une carrière qui risquait de l'absorber tout entier. Il aurait voulu prolonger l'éducation de ses enfants au delà des limites généralement admises, sans qu'ils montrassent de préférence bien marquée pour tel art particulier. Car, tant qu'on se bornait aux aspects généraux, à la philosophie de l'éducation, il pouvait dire que celle de ses enfants était son œuvre, et comme l'artisan qui a façonné sa pièce avec amour, il ne s'en séparait qu'à regret. Il craignait que le « mé-

(60) *A Small Boy*, 316.

(61) *A Small Boy*, 338, 346.

(62) *Notes of a Son*, 122, 123.

(63) *Letters*, I, 23. Cette lettre fut écrite en français.

(64) *Notes of a Son*, 48.

tier » ne rompit chez son fils ce délicat équilibre intellectuel auquel il avait travaillé tant d'années. Il consentit pourtant à cette nouvelle fantaisie de William, en vertu du principe que toute erreur porte ses fruits, et la famille, revenue en Amérique vers la fin de 1860, s'établit à Newport (Rhode Island), 13, Kay Street.

Le moment est venu de nous demander quel était, au retour d'Europe, au moment où William James allait avoir dix-neuf ans, le bilan de ses premières années. Y avait-il profit ou perte ?

Pour ce qui est de l'instruction proprement dite, de l'assimilation de connaissances exactes et de l'acquisition d'une méthode de travail, il y avait perte, incontestablement. William James, mieux que personne, a bien senti les lacunes d'une éducation aussi décousue. Il disait souvent qu'il n'avait eu aucune instruction et se décrivait, à son arrivée à l'Académie de Genève en 1860 comme « un pauvre petit ignorant obscur qui n'est pas sorti de chez soi » (65). Plus tard, en 1867, éprouvant quelque peine à classer ses idées, il écrira à un ami : « Si j'avais été mieux *préparé* en mathématiques, physique, chimie, logique, et histoire de la métaphysique, et m'étais constitué, ne fût-ce que de mémoire, un *fonds* de connaissances solides et bien ancrées... auquel rapporter spontanément toute acquisition future de faits ou de pensées, au lieu de reculer sans cesse, en ramassant des bribes de ces éléments, et de perdre des heures entières à rechercher si les faits nouveaux s'y rattachent, et de quelle manière, je pourrais être aujourd'hui en progrès sérieux. » (66). A ne considérer que les résultats tangibles, immédiats, il y eut donc perte, et ce genre d'éducation eût pu être désastreux pour un esprit moins bien trempé que celui de James. Curieux de tout et ne sachant rien à fond, effleurant dix sujets au gré de son caprice, se sentant du goût pour tout ce qu'il ne faisait pas sans vouloir renoncer à ce qu'il faisait, il eût risqué, sans l'influence maîtresse de son père, d'éparpiller son activité en pure perte. Mais il est juste d'ajouter que s'il n'acquiesce pas la méthode qui lui eût rendu, en effet, par la suite, le travail plus facile, il dut peut-être à cette éducation hors des voies communes de saisir les choses sous un angle particulier, sans se rendre trop facilement à l'autorité d'autrui. Certes il pouvait se plaindre que le travail de classification lui fût rendu pénible par l'absence de cadres où insérer les faits nouveaux, mais l'obligation où

(65) *Letters*, I, 20.

(66) *Letters*, I, 119.

il se trouvait ainsi d'examiner minutieusement par lui-même la nature exacte de chaque impression nouvelle, la recherche personnelle des analogies et des contrastes, constituait une introduction excellente à la réflexion philosophique. L'esprit de James n'y a rien perdu en clarté, mais y a gagné en vigueur. Il a pris de bonne heure l'habitude de ne pas considérer qu'il bâtissait sur la pensée d'autrui, avec le souci de garder l'alignement et de respecter les servitudes. Un autre trait de James c'est que chaque nouvelle idée, chez lui, au lieu de venir s'ajouter simplement à la surface des autres idées stagnantes, comme il arrive chez la plupart d'entre nous, entraîne, au contraire, une révision, une réadaptation de la totalité de l'intelligence à cet élément nouveau qui en modifie la teneur intime. Et si l'on voulait pousser plus loin les conséquences, on ajouterait que l'habitude ainsi prise de tout temps par James de conserver la souplesse vivante de son esprit explique peut-être la nature de son œuvre faite de solutions provisoires à des problèmes peu nombreux, chacune établissant momentanément dans l'esprit de l'auteur un équilibre satisfaisant.

Evidemment, Henry James était bien loin de prévoir tout cela, et il faut reconnaître que chez le cadet de ses fils cette accumulation d'impressions sans fil directeur a quelque peu nui à la clarté de l'ensemble de l'œuvre. Mais si l'on estime à leur juste prix les bienfaits que William et Henry en devaient tirer pour l'avenir, on doit dire que les profits de cette éducation dépassent infiniment les pertes. A l'influence de leur père et au contact de l'étranger tous deux doivent les traits les plus significatifs de leur personnalité.

William a rendu pleine justice à son père. S'il se montrait volontiers réservé à la maison, il éclate dans ses lettres en expressions de reconnaissance émue. « Avec un père comme le nôtre, écrit-il de Bonn à sa famille dans une note mêlée d'humour et d'affection, comment ne pas être en quelque façon digne de lui?... Il ne m'est jamais aussi précieux que lorsque je suis loin de lui. A la maison, je ne vois que ses défauts flagrants, mais ici il me semble toute perfection et, tandis que j'écris, je me demande pourquoi je ne l'ai pas plus chéri lorsqu'il était près de moi. » (67). « Je crois que Père est le plus sage de tous les hommes que je connais » dira-t-il ailleurs (68), et il lui écrira à son lit de mort en 1882 : « Dans ce mystérieux abîme du passé où va bientôt s'écrouler le présent, pour s'éloigner sans cesse davantage, c'est toi que je vois toujours au cen-

(67) *Notes of a Son*, 43.

(68) *Letters*, I, 60.

tre. Je te dois toute ma vie intellectuelle... Il n'est pas en mon pouvoir d'évaluer ma dette envers toi, tant ton influence a été précoce, pénétrante et constante. »⁽⁶⁹⁾. Durant de longues années, c'est par rapport à la pensée de Henry James que William définit la sienne, surtout lorsqu'il se dresse en parfaite opposition avec elle. L'opposition, d'ailleurs, si vive au début, alla s'atténuant avec le temps et il semble bien que par delà la tombe Henry James n'ait cessé d'avoir sur William une influence modératrice réelle.

Pénétrante, cette influence le fut par sa nature même. Tout d'abord William a hérité incontestablement du naturel, de l'entrain de son père. Même simplicité naïve chez lui, même optimisme foncier, même vivacité combative. Mais surtout le milieu était des plus favorables à la mise en œuvre de ces qualités et cette influence ne fut si pénétrante que parce qu'elle fut précoce et constante. C'est pour ainsi dire inconsciemment que James respira, comme l'atmosphère de la maison, ce goût des choses de l'esprit qui devait devenir sa passion. L'éducation, telle que son père la comprenait, aiguïait l'esprit des enfants, leur apprenait à tirer d'eux-mêmes leurs ressources intellectuelles. Livrés à leurs propres moyens, ils s'enhardissaient sans craindre de paraître pédants, puisqu'on leur demandait surtout d'être sincères et vivants. Ils assistaient ainsi à l'éclosion des idées, non passivement, mais au contraire heureux d'être admis, dans leur faible mesure, à faire preuve d'originalité. L'âge aidant, ils finirent par goûter comme leur père le spectacle de l'esprit au travail, et ce n'est sans doute pas pur hasard si la même veine psychologique, le même goût de retour sur soi-même se retrouve chez William, Henry et leur sœur Alice⁽⁷⁰⁾. On dirait que les trois enfants se sont partagés certains traits du père : Alice a retenu sa raillerie, Henry tout ce qu'il y avait en lui de rêverie et d'imprécision; quant à William, qui lui ressembla toujours plus que les autres, il lui prit, outre sa sensibilité, son inquiétude philosophique. Il lui prit aussi son riche vocabulaire coloré, et, plus tard, lorsqu'il élaborait pour son compte une philosophie, plus d'une tendance et plus d'une idée qui s'ébauchèrent en lui au sortir de l'enfance. On peut dès maintenant voir là l'origine de l'intérêt qu'eurent pour James toutes les questions qui se rattachent à la religion, envisagée comme expérience individuelle, dont son père lui donnait un exemple⁽⁷¹⁾; de son habi-

(69) *Letters*, I, 249.

(70) Voir *Letters*, I, 239, *note*, un extrait du journal d'Alice James.

(71) Voir II^e partie, ch. I; La Religion de W. James, pour un rapprochement plus complet de Henry James et de W. James.

leté à saisir les choses sous un angle nouveau, à prendre un sujet par un biais inattendu; de l'esprit d'indépendance qui anime chacune de ses pensées. Si l'on compare l'éducation d'un William James à celle d'un John Stuart-Mill, par exemple ⁽⁷²⁾, on comprendra mieux l'importance des premières influences, et comment le second, élevé par un père moins brillant et plus méthodique que Henry James, fit preuve dans ses travaux de plus d'esprit de suite et de moins de variété que son admirateur américain.

Quant au contact de l'étranger, c'est surtout quand on le replace dans le temps qu'il acquiert toute sa valeur. Les voyageurs du nouveau monde n'étaient pas rares en Europe et Irving, pour ne citer qu'un des plus connus, avait déjà consigné bien des impressions dans ses ouvrages et dans son Journal. Mais un homme comme Irving débarquait à Liverpool trop tard, ayant toute son éducation américaine derrière lui; si bien que, malgré les liens de famille qui le rattachaient à l'Angleterre, il n'eut jamais l'impression d'y être parfaitement à l'aise. « Quand je mis le pied sur la terre de mes ancêtres, écrit-il, je m'y sentis étranger. » ⁽⁷³⁾.

William James, au contraire, à l'exception d'un an passé à Newport, a vécu en Europe de la treizième à la dix-neuvième année, les années les plus fertiles en expériences nouvelles, où l'esprit est le plus avide de connaître. Impressions physiques et notations intellectuelles, il assimilait tout dans sa soif de savoir et de comprendre. Passant vers la fin de sa vie dans les rues ensoleillées de Naples qu'il peint avec sa riche palette dont les couleurs sont restées aussi fraîches qu'au temps de sa jeunesse : « Ce soleil et cette ombre, écrira-t-il, cette graisse et cette crasse, ce pullulement et cette amabilité visible, il serait difficile de trouver leurs pareils. Je suis venu ici trop tard dans la vie, alors que le pittoresque a perdu sa réalité et son sérieux. Il fut un temps où j'avais faim de tout cela; c'était pour moi une passion, et à ce moment-là de tels spectacles eussent été la nourriture la plus substantielle pour l'esprit. Je me contentai alors, à leur défaut, des suggestions inférieures que m'offraient Genève et Paris. » ⁽⁷⁴⁾. Non seulement ses yeux se sont accoutumés très jeunes à des spectacles nouveaux et ont appris, par une rapide succession de contrastes, à mieux saisir certaines nuances, certains aspects qu'il a su décrire avec bonheur, mais il a, pour ainsi dire, reçu droit de cité en plusieurs capitales par le seul privilège d'un

(72) Voir J.-S. MILL, *Autobiography*.

(73) W. IRVING, *The Sketch Book*, The Voyage.

(74) *Letters*, II, 222, 31 mars 1903.

séjour précoce et prolongé. Langues, littératures, esprits, tout lui fut ouvert de bonne heure et sa longue exposition à l'air d'Europe fit qu'il ne sentit jamais son provincial. « Nous avons regardé de tous nos yeux, écrit Henry James, les tableaux, les grands Véronèse, la Madone de Murillo qui repose sur la lune, la dame aux mains croisées de Vinci, presque impure, trésors du Salon Carré tel qu'il était alors composé; mais nous avons aussi regardé la France, regardé l'Europe, regardé, même, l'Amérique comme nous pouvions imaginer que la regardait l'Europe elle-même, regardé l'histoire comme un passé encore sensible et un avenir où nous nous plaisions à tout rapporter à nous, regardé la société, les mœurs, les types, les possibilités, les prodiges et les mystères de mille sortes. » (75). Tandis que son frère Henry succombait aux nouvelles influences et travaillait toute sa vie à se faire une âme européenne, William, plus robuste, réussit parfaitement à s'acclimater aux deux continents. Il fut toujours heureux de venir se retremper en Europe et enchanté de repartir. Grâce à ce va-et-vient qui se retrouve dans sa pensée — il emprunte beaucoup et donne aussi largement — il a pu passer en Amérique pour le plus cosmopolite et en Europe pour le plus américain des philosophes. Il fut en son temps un des premiers dans son pays à bien comprendre l'esprit et la lettre des penseurs européens contemporains, à établir avec eux des relations personnelles moins lointaines qu'elles ne le sont d'ordinaire entre intellectuels de l'ancien et du nouveau monde, et à traduire leur pensée à ses compatriotes sans la travestir. D'autre part, en échange des nouveautés qu'il introduisit en Amérique, il nous en donna quelques-unes frappées au coin de son esprit et qui ne s'adressaient pas uniquement à son pays. Car James a le souci de l'opinion européenne, et il y a peut-être là un fait nouveau dans l'histoire de la pensée américaine. Par ses lectures très étendues, son analyse d'un grand nombre de philosophies d'Europe, le soin qu'il prenait de se tenir au courant de ce qui se faisait chez nous, il a bien marqué qu'il entendait entrer dans le cercle international des penseurs et écrire pour le monde entier. Et cet élargissement de son horizon intellectuel date de ses premiers contacts avec l'étranger. Par la suite, il lui devint impossible d'envisager une autre conception de la formation intellectuelle de la jeunesse. De bonne heure, ses propres enfants connurent l'Europe. « Ils y acquièrent une grande ouverture d'esprit, écrit-il à ce sujet de Florence, en 1892, et perdent tout préjugé sur les us et coutumes d'Amérique, et cela ne peut que leur faire du

(75) *A Small Boy*, 351.

bien, de façon générale. Dans la suite, cela leur vaudra mieux que d'avoir passé une année à préparer les examens de Harvard. » (76).

d) *Années d'études et de mélancolie.*

Newport, où la famille James prenait pour la première fois contact avec la Nouvelle-Angleterre, sans être encore à l'époque le « Deauville de l'Amérique » (77), égrenait déjà le long de la baie de Narragansett ses gaies villas, résidences d'été des hommes d'affaires de New-York et des planteurs du Sud. Ceux-ci constituant la haute société de la ville, imposaient leurs modes et leurs préjugés, et il était de bon ton dans un certain milieu d'être « dans les affaires ». Aussi l'opinion — dans cette Nouvelle-Angleterre où l'on était, par atavisme, fort préoccupé de la conduite du voisin — ne concevait-elle guère qu'un homme du meilleur monde comme Henry James ne fût pas à la tête de quelque entreprise et ne cherchât pas à lancer ses fils dans le commerce ou l'industrie (78). Henry James lui-même, dont les occupations ne souffraient pas de définition bien nette, ne savait trop quelle profession il devait avouer et de quelle étiquette revêtir ses loisirs studieux. Les enfants vinrent un jour lui demander en quelle qualité il désirait figurer au milieu de la société mondaine de Newport. « Dites que je suis philosophe, leur lança-t-il, dites que je suis amant de l'humanité, dites que je suis auteur, si vous voulez; ou, mieux que tout cela, dites que je suis étudiant. » (79).

Pour le moment, l'idéal de William était d'être « peintre ». Pendant six mois il fréquenta assidûment l'atelier de William Hunt en compagnie de son ami John La Farge (80). Comme il mettait beaucoup d'ardeur à tout ce qu'il entreprenait, nous pouvons supposer qu'il ne négligea rien pour acquérir la technique du métier et une facture aisée, mais les pièces manquent qui permettraient de juger des résultats (81). De cet entraînement de l'œil et de la main, James a gardé une précision dans la notation des valeurs, qui donne beaucoup de

(76) *Letters*, I, 330.

(77) P. BOURGET, *Outre-Mer*.

(78) *Notes of a Son*, 68.

(79) *Notes of a Son*, 69.

(80) *Notes of a Son*, 79.

(81) Une seule de ses toiles nous a été conservée, le portrait à l'huile d'une de ses cousines, Miss Katharine Temple (reproduit dans les *Notes of a Son*, p. 96). Voir dans ce même volume des reproductions de dessins de W. James. D'autres sont données dans les deux volumes des *Letters*.

charme et de fraîcheur aux peintures que l'on trouve çà et là sous sa plume (82). Toute sa vie, d'ailleurs, il aima tracer négligemment d'une plume alerte des dessins pleins de vivacité sur ses lettres, sur les livres qu'il étudiait, sur les feuilles où il prenait des notes, ou pour amuser ses enfants. Pourquoi s'aperçut-il tout à coup, au cours de l'été de 1861, que la peinture n'était pas sa véritable vocation? James n'était pas patient, et son goût dominant alors était surtout le goût du changement. Il avait la hâte du résultat immédiat qu'il se reprochera plus tard (83) et, sans doute déçu dans ses premières espérances, capturé au passage par d'autres intérêts où il entrevoyait un champ plus large à ses expériences, il abandonna ses premiers projets sans trop de regret. « Ce qui m'a finalement décidé à renoncer à la peinture, disait-il un jour, c'est que je ne pouvais, avant de l'avoir exécuté, concevoir mon tableau ou mon dessin comme un tout. » (84).

D'ailleurs, d'autres intérêts le sollicitaient. L'Europe qui lui avait naguère prodigué ses visions d'art l'attirait surtout, maintenant, par ses grands mouvements d'idées. Henry James avait connu Carlyle, Thackeray, s'était pris d'enthousiasme pour les conceptions sociales de 1848, particulièrement pour les ouvrages de Fourier (85) et se tenait au courant des fluctuations de la pensée européenne par les revues, la *Revue des Deux-Mondes* surtout, dont les fascicules garnissaient les rayons de sa bibliothèque. William commença de bonne heure à s'intéresser aux idées. Dès 1858, entre deux séjours en Europe, lorsque la famille était venue s'installer à Newport, les fils de Henry James avaient attiré autour d'eux un petit cercle d'amis, au nombre desquels Thomas Sergeant Perry, qui devait devenir le camarade d'études de William en Allemagne. « Nous péchions en différentes eaux, écrit T. S. Perry (86), et je me souviens bien que W. James nous apporta un jour un volume de Schopenhauer, nous montrant avec joie la vilaine tête du philosophe, et nous lut des spécimens amusants de son délicieux pessimisme. C'est W. James aussi qui nous parla de Renan, par une de ces fraîches soirées de février où le crépuscule s'attarde après six heures. » Ce ton de bonne humeur, ce détachement avec lequel William parle des choses intellectuelles qui commencent à l'attirer se manifestaient surtout à

(82) V. *infra*, p. .

(83) *Letters*, I, 119, 133.

(84) *New Republican*, 29 déc. 1920; *Books and Things* (P. LITTELL).

(85) *Literary Remains*, Introd., 26.

(86) *The Letters of Henry James*, I, 7.

l'égard de son père, non sans quelque irrévérence, parfois. « Mr. James, le père, raconte T. S. Perry, publiait alors un livre quelque peu abstrus, intitulé *Substance et Ombre* ou *La Morale et la Religion dans leurs rapports avec la Vie*. William James, pour s'amuser et amuser toute la famille, composa une petite vignette destinée à la page du titre et représentant un homme battant un cheval mort. C'est là un exemple des joyeuses moqueries si fréquentes chez les James et qui ne connaissaient pas de limites. On s'intéressait beaucoup aux livres, on en parlait, on en riait, on admirait. Toujours une conversation choisie sans l'ombre de pédantisme ou de préciosité. » (87).

Parfois les discussions entre le père et le fils prenaient un caractère plus sérieux, on abordait les grandes questions sociales et religieuses. Henry James qui préparait ses derniers ouvrages, entre autres celui qui avait excité la verve de William, exposait naturellement son point de vue en des termes que n'aurait point désavoués Swedenborg; mais le temps n'était plus où les enfants passaient avec respect à côté des gros volumes sans oser les ouvrir. L'insatiable curiosité de William l'avait déjà poussé à jeter les yeux sur la Bible de son père et lorsqu'on discutait, il montrait par ses allusions qu'il n'ignorait point les arguments de son adversaire, et par l'énergie de sa résistance, qu'il n'avait pas été convaincu (88).

C'est que les goûts de William ne le portaient point alors à la métaphysique toute spéculative de son père. Il se passionnait maintenant pour la science, « la science physique, la science dans toute sa rigueur et son exactitude » (89), et il est évident que sur ce terrain, Henry James ne pouvait pas le suivre. Mais ce n'était plus seulement, comme naguère, en Europe, la soif d'expériences qui le tourmentait. Il avait déjà franchi le seuil de la philosophie, qui est la réflexion sur l'expérience. Cette étape lui était rendue facile par la nature spéculative de son intelligence et par son éducation même. Accoutumé à prendre un égal intérêt à une foule de sujets disparates, il lui fallait saisir rapidement des ensembles et bâtir sur ces données une philosophie personnelle; d'autre part, observateur né, ses réflexions avaient toujours pour base quelque expérience. C'est-à-dire qu'il était empiriste de tempérament. On comprend alors qu'un Swedenborg le rebutât par le vague même de ses exposés, car il n'avait pas encore poussé à fond son empirisme

(87) *Ibid.*, 9.

(88) *Notes of a Son*, 160.

(89) *Notes of a Son*, 122.

au point de voir dans les visions du Suédois une expérience de l'ordre religieux aussi passionnante que beaucoup d'autres de l'ordre physique. Pour le moment, ses préférences allaient nettement à une pensée plus rigoureuse et ses premières lectures philosophiques ne pouvaient manquer de provoquer son enthousiasme. L'époque était toute aux empiristes. En philosophie, les Ecossais faisaient loi : Hamilton, Dugald-Stewart, Thomas Brown, Frazer, telles furent les premières lectures de William James⁽⁹⁰⁾ et il lut ces auteurs avec respect parce qu'ils confirmaient certaines de ses réflexions et lui ouvraient des horizons nouveaux.

A l'automne de 1861, le moment était venu pour James de choisir le genre d'études qu'il désirait poursuivre. Il n'était plus question de peinture; il fallait un domaine encore inexploré qui pût quelque temps retenir son intérêt. Dans son engouement pour la science, William opta pour la chimie. Il entrevoyait la découverte de terres inconnues, la grande aventure scientifique. Son père l'approuva. Après tout, ce n'était qu'une nouvelle expérience, et la dernière avait porté ses fruits. Il se fit sans doute le même raisonnement qu'avait tenu William une année auparavant : Il saura en un an ou deux s'il y est propre ou non. Si c'est non il sera facile de reculer. William, lui, comme toujours, n'a nulle hésitation. D'un cœur léger, il entre en septembre 1861 à la Lawrence Scientific School à Cambridge (Massachusetts).

Au moment où il arrive à Cambridge, William James est un jeune homme de 20 ans, assez fragile de constitution, de santé médiocre⁽⁹¹⁾ et l'air rêveur⁽⁹²⁾. Au moral, c'est un esprit curieux, vif, un peu mobile mais profondément sérieux au fond. Il vient de quitter la maison et, encore tout plein des souvenirs de Newport, il se montre dans ses lettres affectueux, aimant, ayant pour chacun le mot qui fera rire. D'ailleurs, il a pris gaiement sa vie nouvelle, se révèle rieur, enjoué, aimable conteur, curieux des choses et des gens, humoriste à l'occasion et maniant avec verve un vocabulaire pittoresque. Au total, un grand charme personnel⁽⁹³⁾, une sensibilité en accord avec sa nervosité générale, un esprit méditatif. Tel est James à 20 ans.

(90) *The Varieties of Religious Experience*, I.

(91) V. *Letters*, I, 32, *Mémoire du Président Eliot*.

(92) V. dans le volume I des *Letters* une photographie de W. James à 18 ans.

(93) V. *Mémoire du Président Eliot*.

Cambridge, où il venait faire ses premières études sérieuses, était encore à l'époque groupée tout entière autour du *yard* de l'Université Harvard et conservait le calme d'un village où l'on pouvait venir étudier en paix, loin des bruits de la grande ville, Boston, à quelques kilomètres de là. « Quand j'arrivai pour la première fois à notre vieux Cambridge, en 1860, écrit John Fiske, le philosophe⁽⁹⁴⁾, il avait encore conservé beaucoup du caractère villageois qu'il a bien vite perdu depuis. Presque tout l'espace occupé aujourd'hui par les innombrables files de maisons de bois, style « Reine Anne », si rapprochées qu'on cherche instinctivement des yeux le plus proche signal d'incendie, était alors une campagne riante... Les arbres du mail étaient tout au plus des arbrisseaux, mais un orme au dôme imposant, dont on doit regretter la disparition, étendait son ombre sur Harvard Square tout entier. Les jours de semaine, allaient et venaient les voitures publiques à chevaux, mais le dimanche celui qui voulait aller à Boston devait faire route à pied ou prendre un omnibus dont les seuls cahots punissaient assez durement le voyageur de son péché. »

Ce n'est que plus tard, au retour d'Allemagne, lorsque sa famille sera définitivement fixée à Cambridge, que le milieu absorbera William James devenu une des personnalités du lieu. Pour le moment, il est tout à son travail. « Je me lève à six heures, écrit-il, déjeune, étudie jusqu'à neuf heures, vais au cours jusqu'à une heure, puis dîne, flâne un peu et travaille jusqu'à cinq heures; après quoi, je vais au gymnase ou fais une promenade jusqu'au thé; puis visites, travail, littérature, correspondance, etc...; à dix heures, je « me dépouille de mes habits », pose ma tête lasse sur le mol oreiller de duvet et revois en rêve la vieille maison chérie, Père, Mère, les frères, la sœur, la tante, les cousins, et tout ce qu'éclaire le bon soleil de Newport; puis, je perds connaissance. »⁽⁹⁵⁾.

La Lawrence Scientific School où entrait William James, fondée dix ans auparavant grâce à la générosité d'Abbott Lawrence, était une parente pauvre de l'Université Harvard en un temps où l'Université elle-même n'était pas riche. Située en dehors du *yard*, dans des bâtiments étroits, elle recevait des jeunes gens désireux d'étudier « les sciences » en général, et ils étaient rares à l'époque. Aussi les autorités du Collège la négligeaient-elles et les laboratoires étaient-ils pauvres au point que les étudiants devaient parfois renoncer à

(94) *A Century of Science and other Essays : Cambridge as Village and City*, p. 298.

(95) *Letters*, I, 34.

leurs expériences ou inventer eux-mêmes appareils et méthodes permettant de les exécuter de façon rudimentaire (96). « La bibliothèque de Gore Hall n'avait pas le cinquième des livres qu'elle possède aujourd'hui, dit Fiske, aucun catalogue qui fût accessible au public, et une seule petite table suffisait à tous les lecteurs. Quant au laboratoire, les facilités de travail y étaient médiocres et l'on en usait fort peu. Nous étudions tous dans notre livre de chimie; combien d'entre nous avaient jamais vu du manganèse ou de l'antimoine? » (97).

Le personnel enseignant, par contre, était de grande valeur; deux hommes surtout s'y distinguaient, avec qui James devait venir en contact : Charles W. Eliot, futur président de Harvard de 1869 à 1909, et le naturaliste Jeffries Wyman. Cette année-là, les étudiants de chimie sont peu nombreux, une quinzaine, et le professeur, Eliot, peut examiner chacun d'eux à loisir (98). James est un élève intéressant, non par son assiduité, car sa mauvaise santé l'oblige à de fréquentes absences, mais par sa méthode de travail. On sent qu'il apporte à ce qu'il fait une note personnelle. Il se livre sur lui-même à des expériences chimiques et s'intéresse à tout ce qui est nouveau. Mais aussi, il fait de nombreuses excursions dans le domaine de la pensée. Nous reconnaissons là son esprit curieux. La chimie n'a pas toutes ses faveurs. Il se souvient d'avoir étudié l'anatomie une année à Genève et suit maintenant les cours de Wyman, « prosaïques, peut-être, et monotones, mais simples, clairs et bien nourris. » (99). Il se félicite aussi d'avoir assisté à Boston aux conférences d'Agassiz « admirable, sérieux, clair comme le jour » (100). Maintenant qu'il est lâché dans un monde nouveau où cent voies s'offrent à lui, il voudrait les suivre toutes. A voyager, à voir successivement New-York, Londres, Paris, les écoles, les musées, les laboratoires, le milieu des étudiants, il a pris une grande faim d'impressions nouvelles et entend la satisfaire. « Je compte avoir un hiver de vie *intense*. Je puis être aussi indépendant

(96) *Harvard Graduate Magazine*, juin 1918 : Some Reminiscences of the Lawrence Scientific School (S. P. SHARPLES).

(97) *Loc. cit.* Ecrit en 1902. Gore Hall a fait place depuis à la grande bibliothèque Widener, infiniment plus riche.

(98) V. *Mémoire du Président Eliot, Letters*, I, 31-32. Mr. Henry James a eu l'amabilité de nous communiquer le texte complet de ce document dont le volume I des *Letters* donne des extraits.

(99) *Letters*, I, 35.

(100) *Ibid.*

qu'il me plaît et entends vivre sans me soucier de l'opinion d'autrui, bonne ou mauvaise. » (101). Voilà ce qu'il écrit à vingt ans.

Deux années se passent, le premier enthousiasme pour la chimie tombe. D'ailleurs, James s'intéressait déjà depuis quelque temps à la physiologie. Nouvelle orientation : à l'automne de 1863, il se fait inscrire au cours d'anatomie et de physiologie comparée que donne Wyman.

Wyman était une personnalité attrayante par sa modestie même, et dont la simple histoire n'est pas sans mélancolie. Rongé par une lente consommation qui devait l'emporter en 1874, il consacra sa vie entière à la recherche au milieu de ses amis et de ses étudiants, et, comme il a fort peu publié, son influence a été toute personnelle; mais sa tranquille sagesse s'était fixée pour but la vérité, et son esprit avait un tour philosophique qui était bien fait pour plaire à James. On ne philosophait pas assez en chimie. On risquait, surtout au début, de s'engager dans des voies trop étroites. Au contraire, quels horizons n'ouvrait pas Wyman! La recherche scientifique était pour lui une poésie et une philosophie. Il avait constamment l'esprit tendu vers des rapprochements et des conclusions. « L'expérience isolée en physiologie ne vaut rien », disait-il, ou encore : « En histoire naturelle, une étude isolée est une source inépuisable d'erreurs. » (102). Puis, mélancoliquement, lorsqu'on le pressait de conclure sur les nouvelles théories d'évolution : « Nous n'avons pas encore toutes les preuves, il faut suspendre notre jugement, en attendant, et tenir l'esprit ouvert. » (103).

Tenir l'esprit ouvert! Voilà qui séduisait James. C'était la première fois qu'on lui faisait entrevoir, par delà les faits, des ensembles, des théories, qu'on lui faisait comprendre les liens qui unissent toutes choses, les relations, les interactions mutuelles qui constituent la vie. Dans son premier enthousiasme, le disciple fut moins prudent que le maître. Naturellement fougueux, il omit de « suspendre son jugement » et se lança à corps perdu dans la première traduction philosophique qu'il trouva des principes de l'évolution. Ce fut Spencer.

On imagine mal deux tempéraments plus différents. L'un, Spencer, fils d'un père rigide, rigide lui-même, étroit, pointilleux, pédant, de son propre aveu, systématique jusqu'à la manie (104); l'autre,

(101) *Ibid.*

(102) *Memorial Meeting of the Boston Society of Natural History*, October 7, 1874, Discours d'Asa Gray.

(103) *The Early Days of the Saturday Club*, 425.

(104) V. SPENCER, *Autobiography*, et l'analyse qu'en donne James dans *Memories and Studies* : *Spencer's Autobiography*, p. 411 et s.

James, jeune encore, esprit souple, changeant, avide d'idées, ouvert à tout, prenant son bien où il le trouve, vibrant à tout vent. Mais Spencer, par l'apparente rigueur de ses conclusions mathématiques et la hardiesse de ses vues générales semblait véritablement inspiré de l'esprit nouveau. En philosophie, il inaugurait, et surtout, il répondait à ce qui était alors la préoccupation intime de James : tenant compte des faits scientifiques dans leur ensemble, il leur faisait place dans un domaine jusque-là presque exclusivement réservé à la pure spéculation ou même à la théologie. Il était hardi, nouveau. Aussi James se prit-il d'enthousiasme pour les perspectives intellectuelles que traçait le philosophe d'une main qui n'hésitait jamais. Cette belle assurance, cette synthèse hâtive, cette solution mécanique et simplifiée de l'énigme de l'Univers était bien faite pour plaire à son esprit nouvellement introduit aux grandes questions vitales et qui n'en saisissait point encore toute la complexité. Dès 1862, il lisait les *Premiers Principes* qui paraissaient alors en fascicules et n'en souffrait aucune critique. Lorsqu'un ami de plus d'expérience, Charles S. Peirce, attaqua en sa présence l'œuvre de Spencer, James se sentit blessé comme d'une injure personnelle (105).

C'était le moment où il raillait impitoyablement les efforts de son père pour arriver à une conception du monde qui satisfît ses besoins religieux. Et ce cheval mort qu'il avait dessiné sur la première page de l'ouvrage de Henry James, c'était la vieille représentation théologique de la nature qui avait bien fait son temps et ne se relèverait pas du coup que lui portait l'évolution. William ne s'était pas encore bien sondé et ne voyait pas profond en lui-même. Dans son engouement momentané pour la science, il négligeait trop les exigences du sentiment et semait ainsi le germe des douloureuses expériences qui devaient suivre. On ne renonce jamais tout entier à une idée qu'on a épousée avec ferveur. Il reste toujours un peu de nous-même qui s'y attache, et de là naissent ces conflits qui partagent une âme. James fut quelque temps avant de s'apercevoir qu'il s'était engagé aveuglément dans une voie trop étroite. Il sut s'en dégager plus tard, mais cette erreur et la crainte des conséquences où elle aurait pu l'entraîner, si contraires à son véritable tempérament, firent naître en lui une sorte d'horreur pour Spencer qui n'avait d'égal que son premier enthousiasme et qui se retrouve dans toutes ses critiques du philosophe anglais, malgré la correction que s'efforcent d'y apporter sa raison et sa générosité.

Il sacrifiait alors à l'opinion générale. Il était arrivé à Cambridge

(105) *Memories and Studies*, 127.

au moment où les centres intellectuels de l'Est, et Boston plus particulièrement, étaient en pleine effervescence. La prospérité venue, le pays se formait de nouveaux idéals. Les jeunes gens allaient poursuivre leurs études en Europe : la France retenait les étudiants en médecine, l'Allemagne, les philosophes. Ils en revenaient avec des conceptions nouvelles, des plans nouveaux qu'on voulait appliquer à l'Amérique. On se formait à l'étude, à la discussion, on méditait des réformes (106). La Guerre Civile allait suspendre bien des projets, arrêter bien des travaux, mais elle ne put empêcher l'invasion des Etats-Unis par la pensée étrangère ni les discussions provoquées par les théories nouvelles. L'*Origine des Espèces* publiée à Londres vers la fin de novembre 1859 était connue du public américain moins d'un mois après grâce au compte rendu qu'en donna dans le *Silliman's Journal* Asa Gray, professeur à Harvard, lui aussi, et ami particulier de Darwin. En trois mois, le livre eut deux éditions en Amérique (107).

Il était inévitable qu'en terre américaine la question se présentât tout de suite sous son aspect religieux (108). Elle y souleva de violentes tempêtes théologiques dans lesquelles on put croire un moment que les conceptions anciennes allaient sombrer. L'histoire naturelle, jusqu'alors au service de la religion, menaçait de devenir son ennemie. La querelle dépassait les limites de la controverse scientifique : elle avait sa répercussion dans toutes les consciences. Pour ceux qui, comme James, complétaient Darwin par Spencer, la tendance était forte à renoncer à connaître l'Inconnaissable pour se consacrer uniquement aux faits qui, dans leur ensemble, offraient un système séduisant et non sans grandeur. Autour d'eux la querelle grondait, engageant les plus grands esprits dans deux camps opposés. La question était bien loin d'être résolue. On se chicanait sur les faits, et c'est de ce côté-là que tout l'effort des deux écoles se portait. De toutes façons, l'histoire naturelle ne pouvait que bénéficier de ces controverses. Jamais elle ne fut étudiée avec une telle ardeur. A Cambridge seulement, Asa Gray, Wyman et Agassiz menaient le combat dans des camps opposés et formaient toute une école de naturalistes. La science, où l'on entrevoyait un avenir brillant, éblouissait les intelligences. James ne demandait qu'à être fasciné comme les autres. Peut-être pensait-il pouvoir, par la phy-

(106) V. *The Early Years of the Saturday Club*, ch. I.

(107) *Popular Science Monthly*, (74), p. 362.

(108) V. *Cambridge History of American Literature*, vol. III, ch. XVII; *Later Philosophy*.

siologie, atteindre l'esprit, car, fidèle à la méthode toute personnelle qu'il avait suivie jusque-là, il ne faisait jamais de la science qu'il étudiait son intérêt principal : il était à prévoir, cette fois encore, qu'il se laisserait entraîner par son goût de la variété dans un domaine voisin de la physiologie qui lui offrirait, au cas probable où il viendrait à se lasser de cette science, de riches compensations par ailleurs. Après une dernière année d'études à la Lawrence Scientific School, il opta pour la médecine. « J'ai quatre alternatives, écrit-il dès 1863 : l'histoire naturelle, la médecine, l'imprimerie, la mendicité. Il y a beaucoup à dire en faveur de chacune d'elles... Je sais que j'aimerais étudier les sciences naturelles, mais la perspective de faire vivre une famille avec 600 dollars par an n'est pas un de ces rêves d'or qui hantent, dit-on, la jeunesse... De toutes les variétés de la médecine, celle à laquelle se consacre le docteur Prince⁽¹⁰⁹⁾ me paraît la plus intéressante. »⁽¹¹⁰⁾ Il avait le sentiment que, cette fois, le choix qu'il allait faire l'engageait pour plusieurs années, pour la vie, peut-être, et c'est en toute connaissance de cause qu'il prend une décision. « Me voici parvenu à la bifurcation, dit-il à sa mère, ... j'hésite, je l'avoue; je suis porté à croire que, par une affectueuse lâcheté, commune à toutes les mères, tu ne serais pas fâchée d'avoir un fils très prosaïquement prospère et gras, dût-il y sacrifier quelque chose de ses plus « nobles aspirations ». Mais j'aurais peur, une fois parvenu au faite de cette prospérité... de ne pouvoir, sans angoisse, jeter un regard en arrière sur la vie que m'eût procurée la pure recherche de la vérité. »⁽¹¹¹⁾. C'était reprendre à son compte le titre même que se donnait Henry James : « chercheur de vérité ». On peut juger par là de l'influence du père sur le fils, et s'il fut mauvais éducateur. Sacrifiant les affaires à la science, curieux d'atteindre par le physique au moral qui est, en dernière analyse, son objectif principal, William James entre en 1864 à l'Ecole de médecine de Boston où il va suivre les cours d'Agassiz.

Agassiz était peut-être à cette époque l'homme le plus populaire de Cambridge. Energique, désintéressé, plein d'imagination et prompt à l'enthousiasme, ce petit homme enjoué, toujours en mouvement, toujours prêt à parler, chez qui tout était séduction, jusqu'à l'accent

(109) Un aliéniste de Boston.

(110) *Letters*, I, 44.

(111) *Letters*, I, 46.

étranger, avait, dès son arrivée à Boston, en 1846, gagné l'affection de tous ceux qui l'approchaient. Entièrement dévoué à la science, il ne vivait que pour réaliser sa grande pensée : fonder à Cambridge un musée d'histoire naturelle, et n'épargnait aucune peine pour arriver à ses fins. Travaillant lui-même d'arrache-pied, il entendait que chacun l'aidât selon ses moyens et son habile bonne humeur savait vaincre les résistances. Respecté de tous, aimé de ses étudiants, l'idole de ses amis, Lowell, Holmes, Whittier ont chanté sa simplicité, sa gaieté,

Et son rire d'enfant qui résonnait joyeux (112).

Sa vocation était d'enseigner. Jamais il ne voulut d'autre titre que celui de « teacher », et c'est dans son enseignement que sa personnalité passait au premier plan. Là, il était véritablement un maître. Comme Wyman, il voyait dans sa science une philosophie et une poésie et comparait volontiers l'étude de la nature à la lecture d'Homère (113). Né métaphysicien, il était à son aise dans les régions élevées de la pensée (114). « Ce n'est pas assez, disait-il, pour l'esprit philosophique de connaître les phénomènes naturels. Il peut suffire de connaître quelques faits isolés pour en tirer un grand parti dans les sciences, mais le philosophe ne saurait se contenter d'une connaissance aussi superficielle de la nature. Ce qu'il désire, c'est la comprendre. » (115). Adversaire déclaré de l'évolution, Agassiz, dont l'esprit curieux s'était quelque peu intéressé au spiritisme (116), en était venu vers la fin de sa vie, à épouser la doctrine de Brown-Séquard sur les deux ordres de fonctions mentales et, dans une série de conférences, il essayait de dégager « les méthodes de la création » (117).

Son enseignement se ressentait naturellement de ces tendances spiritualistes, mais ces conclusions philosophiques dont Agassiz faisait le but de sa science, il les subordonnait rigoureusement à une observation stricte des faits. Il avait l'habitude de dire que nul ne peut pousser la généralisation plus loin que ne l'y autorise sa pro-

(112) O. W. HOLMES, *At the Saturday Club*, 86. V. LOWELL, *Agassiz*; WHITTIER, *The Prayer of Agassiz*.

(113) Agassiz, *An Introduction to the Study of Natural History*.

(114) V. *Atlantic Monthly*, févr. 1874; *Recollections of Agassiz* (TH. LYMAN).

(115) AGASSIZ, *loc. cit.*

(116) V. PUTNAM, *Agassiz and Spiritualism*, 8; également TOWNSHEND, *Facts of Mesmerism*.

(117) V. AGASSIZ, Huitième conférence sur les *Méthodes de la création* (1^{er} mai 1873)

pre connaissance du détail (118). Et c'est à l'exactitude dans l'observation qu'il dressait ses étudiants. « Je les préfère totalement ignorants, disait-il un jour, car il faut qu'ils commencent par désapprendre tout ce qu'ils ont appris. » (119). Il leur conseillait d'étudier la nature, non les livres, et les laissait seuls, des heures entières, devant des spécimens dont ils devaient dégager les caractères par l'observation. Il visait à faire de l'étude de l'histoire naturelle une méthode, convaincu qu'un an ou deux de cette discipline constituait la meilleure préparation à n'importe quel travail intellectuel (120). Comme tout le monde, James, qui suivait ses conférences depuis deux ans, avait été conquis par cette personnalité. Cette nature fougueuse, brusque parfois, cordiale toujours, n'était pas sans analogie avec celle de son père. Et surtout, il y avait quelque chose dans la qualité même de sa pensée qui était une source d'inspiration. La réalité prenait avec lui une richesse nouvelle : habitué depuis l'enfance à tout observer de près, il découvrait mille choses là où un œil moins exercé ne voyait rien;

... en lui peut-être,
La Science avait barré le passage du rêve;
... Mais il avait gardé l'œil ouvert du poète
Qui prend un franc plaisir à tout ce qu'il découvre (121).

C'est devant ce sévère observateur qui tenait en horreur le raisonnement prématuré et vivait « dans la plénitude concrète du monde » (122) que paraissait James à l'automne de 1864, assez mal informé encore des faits qu'il étudiait, mais, en revanche, imbu de Spencer et brûlant du désir de construire sa philosophie personnelle sur les données glanées par lui au cours de sa jeune expérience.

Or, à ce moment, Agassiz, fatigué, méditait d'aller se reposer dans le midi quand un de ses amis, Mr. Thayer, sachant son grand désir d'étudier la faune de l'Amazone, offrit de prendre sur lui les frais d'une expédition scientifique au Brésil s'il consentait à la commander. Le naturaliste accepta, s'adjoignit six aides et le départ fut fixé au 1^{er} avril 1865 (123).

(118) *Nation*, 17, 190. William James aimait à citer cette maxime de son maître. V. notamment, *Letters*, I, 65, et *Varieties of Religious Experience*, préface et ch. X, p. 217.

(119) *Notes of a Son*, 133.

(120) W. JAMES, *Memories and Studies*, Agassiz, 9, 12. V. COOPER (Lane); *Louis Agassiz as a teacher*.

(121) LOWELL, *Agassiz*, 380.

(122) W. JAMES, *Memories and Studies*, 14.

(123) V. AGASSIZ (Louis) and Elizabeth CARRY, *A Journey in Brazil*.

James prit part à l'expédition en qualité de volontaire. D'abord, c'était pour lui une expérience nouvelle dont le merveilleux même le tentait⁽¹²⁴⁾, puis il allait enfin approfondir ses connaissances, les classer, les enrichir sous la direction d'Agassiz; enfin, ce travail de collectionneur auquel il se livrerait, ce serait sa façon à lui de voir ce qu'il pouvait faire dans son domaine pour la science à laquelle il se dévouait; il verrait bien s'il était né pour la recherche scientifique; mis en présence des faits, il les connaîtrait mieux⁽¹²⁵⁾.

On arrive à Rio de Janeiro le 20 avril après une traversée assez pénible⁽¹²⁶⁾. La première impression est naturellement toute d'enthousiasme, les lettres sont très gaies, pleines de descriptions vivantes et colorées. Puis la réaction suit, brutale. James est à pied-d'œuvre, et c'est alors qu'un doute le prend. Il s'est fait illusion jusque-là sur sa véritable vocation. A Newport, il a reconnu que ce n'était pas la peinture, à Cambridge, il s'est vite lassé de la chimie, puis l'histoire naturelle l'a séduit et voici maintenant que la lecture des *Voyages* de Humboldt lui révèle qu'il n'a pas l'étoffe d'un naturaliste. « J'avais à peine ouvert le livre, écrit-il à sa famille, que je me sentis comme illuminé : juste ciel, alors qu'il existe de par le monde de tels hommes pour voyager, explorer et observer dans l'intérêt de l'humanité, tous gens à qui ce travail est aussi naturel que l'air à nos poumons, quel besoin avons-nous et de quoi nous mêlons-nous, nous autres les profanes, de nous essouffler sur leurs traces, et de nous donner tant de mal pour les remplacer? Il y a assez d'hommes pour accomplir toutes les tâches nécessaires, sans que nul ait à forcer son talent. »⁽¹²⁷⁾. Puis, à peine débarqué, la maladie vient l'atteindre, et le voilà soumis à une pénible quarantaine, loin de sa famille et de ses amis. La faiblesse et la nervosité aidant, notre pauvre William écrit à ses parents, deux mois après son départ, une lettre désespérée où il parle de retourner au plus vite : il s'est trompé lourdement, il regrette la dépense engagée, il voudrait retrouver ses livres. Il y a, au fond, beaucoup de nostalgie dans ce pessimisme. Mais c'est la première fois que nous observons chez James cette note de désespoir. « Je suis certain aujourd'hui que l'exploration n'est pas mon fort, constate-t-il, je

(124) *Letters*, I, 63.

(125) *Letters*, I, 62.

(126) *Letters*, I, 58.

(127) *Letters*, I, 62.

ne sens rien en moi qui m'y pousse, tandis que tout m'attire au contraire vers la recherche spéculative. Je sais maintenant, pour tout de bon, que je suis fait pour une vie spéculative plutôt qu'active. Voilà pour la *qualité*; au point de vue *quantité*, je suis convaincu depuis quelque temps d'être un des plus légers poids-plume, et j'en ai pris mon parti... J'ai dit que j'avais commis une coûteuse erreur au point de vue de ce que j'avais espéré, mais j'en ai aussi retiré cette *leçon*. » (128). Heureusement, avec la santé, revinrent la bonne humeur et l'ardeur à la tâche. James ne quitta pas le Brésil. Il s'enfonça au cœur du pays avec le reste de l'expédition. Il n'eut pas lieu de le regretter. Les neuf mois qu'il passa avec Agassiz lui furent précieux (129). Dès septembre, il avait retrouvé sa verve et écrivait à sa famille : « J'ai tiré grand profit des causeries d'Agassiz, non pas tant de ce qu'il dit, car jamais homme n'a dit tant de sottises, mais à voir sentir une grande machine pratique comme lui... je suis convaincu que si quelqu'un peut me faire du bien, c'est lui. » (130).

Le bien que lui fit Agassiz, ce fut de le guérir à jamais de sa tendance à construire à la hâte une interprétation aventureuse sur de maigres données. « James, lui disait son maître, certains vous considèrent peut-être maintenant comme un brillant jeune homme; mais quand vous aurez cinquante ans, s'il leur arrive de parler de vous, voici ce qu'ils diront : « Ce James, oh, oui, je le » connais : c'a été autrefois un bien brillant jeune homme » (131). James dut à Agassiz une triple leçon qu'il ne devait jamais oublier : il comprit qu'il n'y avait pas contradiction entre une vie active et une vie spéculative, que l'une, au contraire, était le complément nécessaire de l'autre; il apprit à tenir compte des faits, avant tout, et à y subordonner le raisonnement et la conclusion. Enfin, il eut un avant-goût du véritable travail philosophique : il n'avait tout d'abord vu en Agassiz qu'un collectionneur et la besogne à laquelle il s'astreignait lui paraissait insupportable. Mais Agassiz comptait

(128) *Ibid.*

(129) *Letters*, I, 65. James écrira longtemps après : « Je me souviens de ce moment de folie où je voulais retourner chez moi au sortir de l'hôpital de Rio et plus tard, de mon ignorance, et de mon incapacité à jouer le rôle de naturaliste, avec mes yeux malades. Tout cela, parce que mon destin était d'être philosophe, fait que j'ignorais alors, mais qui montre bien que si l'on n'est bon à rien d'autre, on peut toujours enseigner la philosophie. » *Lettre à Mrs. Agassiz*, 15 déc. 1902, *Letters*, II, 180.

(130) *Letters*, I, 65 66.

(131) W. JAMES, *Memories and Studies*, 14.

bien ne pas s'en tenir là. Cette prodigieuse accumulation de documents — nécessairement très longue et très fastidieuse — n'était que le soubassement d'où jaillirait plus tard la grande théorie de la création qui devait paraître se dégager tout naturellement de la classification des espèces. Le maître expliquait tout cela dans ses causeries et James entrevit le profit qu'il pouvait tirer de ces leçons en adaptant cette méthode à son propre idéal, encore bien vague, mais qui le poussait insensiblement vers la réflexion philosophique. Il se sentit alors comme le voyageur lassé qui aperçoit dans la brume du soir les lumières de la ville. La vision de ce qu'il allait pouvoir atteindre lui donna le coup de fouet. Il dit adieu à « ses façons de penser lâches et superficielles » (132) : maintenant qu'il entraînait en possession du secret, il lui tardait de retrouver ses livres, de les relire, d'étudier l'esprit comme Agassiz étudiait la nature, prudemment, sagement, sans perdre de vue l'inépuisable richesse du concret : « Quand je serai de retour, écrit-il à son frère Henry, je veux me consacrer à la philosophie toute ma vie. » (133).

« Je prétends, dit quelque part J. R. Lowell, qu'avant de se lancer à la découverte d'autres mondes, il est bon d'avoir fait le tour de soi-même et de cette grande terre inconnue qui borde au dehors et au dedans le seuil du moi. » (134). James avait négligé de le faire avant son départ pour le Brésil. L'enthousiasme aidant, il s'était imaginé que l'étude de l'histoire naturelle suffirait amplement à satisfaire sa curiosité. Non seulement il n'en fut rien, mais, ce qui avait contribué à rendre la désillusion plus amère, il n'avait trouvé dans les solitudes de l'Amazone ni chez ses compagnons — sauf un (135) — ni dans ses propres réflexions, ce dérivatif qu'étaient pour lui, en d'autres lieux, les études accessoires qu'il menait toujours de pair avec ses occupations principales. Aussi fut-il doublement heureux de son retour à Cambridge. Il y retrouvait mille intérêts divers auxquels s'ouvrait avidement son esprit, depuis un an en jachère; et, d'autre part, la présence constante de son père — qui venait de s'y fixer définitivement (136) — lui promettait d'ardentes discussions où il pourrait préciser ses points de vue, à l'heure

(132) *Letters*, I, 63.

(133) *Letters*, I, 53.

(134) *Fireside Travels* : Cambridge 30 years ago, p. 4.

(135) Thomas W. Ward, avec lequel il va entretenir une longue correspondance.

(136) *Letters*, I, 73.

même où s'accusaient plus nettement les conclusions définitives auxquelles s'arrêtait Henry James, si étrangères aux préoccupations nouvelles de William, si dédaigneusement insoucieuses des révolutions qui tourmentaient la pensée contemporaine qu'elles semblaient formulées en une langue hermétique pour d'autres générations.

William reprit donc ses études de médecine à l'automne de 1866 (137). C'est alors qu'il se rendit compte à quel point Agassiz était un précurseur. L'enseignement de l'Ecole de médecine était purement verbal. La journée entière se passait en cours et conférences que suivait passivement l'étudiant (138), et encore la présence n'était-elle obligatoire qu'au semestre d'hiver (139). Les méthodes rappelaient celles de Thomas Diafoirus et les examens celui du *Malade Imaginaire*. « Nous nous asseyons tous et l'examen commence, raconte James lui-même (140). Chaque professeur interroge un étudiant dix minutes, puis nous passons tous à la table suivante. L'examen entier est fini en une heure et demie. Il advint qu'à ma première table siégeait un professeur qui avait jadis connu ma famille. Il me posa une question, sur les nerfs à la base du cerveau. Je m'en tirai de mon mieux. « Bon, fit-il, c'est bien; si vous avez réponse » à cela, vous avez réponse à tout. Maintenant, dites-moi, comment » va-t-on chez vous? » Voilà, conclut James, mon examen de docteur. » On comprend l'indignation du Président Eliot dénonçant en 1872 le régime en vigueur et ses résultats. « C'est chose horrible à voir, écrit-il, que l'ignorance, l'incompétence générale de la moyenne des gradués des écoles de médecine américaines, au moment où ils reçoivent le diplôme qui leur livre le public en pâture. » (141). Aussi les meilleurs étudiants ne consentaient-ils à exercer qu'après un séjour en Europe. Et bientôt ce fut l'exode général (142) vers la France d'abord, puis surtout vers l'Allemagne. « Le nombre d'américains qui achèvent leurs études en Allemagne, dit un contemporain, est déjà grand et s'accroît d'année en année. » (143). « Leur nombre, écrit W. James en 1868, dépasse grandement celui de tous les autres étudiants étrangers. » (144). Au milieu du xix^e siècle, en effet, la

(137) *Letters*, I, 71.

(138) HARRINGTON, *History of the Harvard Medical School*, 1002.

(139) JACQUINOT, *L'Université Harvard*, 102.

(140) *Harvard Illustrated Magazine*, 8 févr. 1907, *W. James as a lecturer* (HANS VON KALTENBORN).

(141) *Rapport pour l'année 1871-72* (cité par Jacquinot, *loc. cit.*).

(142) V. HARRINGTON, *op. cit.*, *loc. cit.*

(143) HART, *German Universities*, 1874.

(144) *Letters*, I, 122.

biologie était, par excellence, la science allemande⁽¹⁴⁵⁾. L'école de Johannes Müller (mort en 1858) venait de trouver des méthodes exactes de recherche dans le domaine de la physiologie; Liebig avait établi un laboratoire modèle qu'on copiait dans toute l'Allemagne; il se formait des maîtres éminents dont Helmholtz qui poursuivait alors à Heidelberg, puis à Berlin après 1871, ses recherches sur la physiologie du système nerveux. Parallèlement à ce mouvement, naissait la psychophysique avec Weber et Fechner dont les *Elemente der Psychophysik* paraissent en 1860. Wundt, à Heidelberg, marche sur leurs traces et détache hardiment la psychologie de la métaphysique comme de la physiologie⁽¹⁴⁶⁾. Partout, un esprit nouveau et de nouvelles méthodes. Dans les universités le mot d'ordre est la « recherche ». On encourage le travail personnel; le plus beau monument d'une ville comme Heidelberg est son laboratoire⁽¹⁴⁷⁾; l'Université de Berlin offre en 1867 92 cours de médecine, dont 6 d'anatomie et d'histologie et 2 de psychiatrie; les étudiants sont astreints à cinq heures de travail par semaine au laboratoire de physiologie⁽¹⁴⁸⁾.

A Boston, au contraire, James était le seul qui prît au sérieux les observations au microscope et les classât avec soin⁽¹⁴⁹⁾. Ce n'était pas qu'il rêvât de devenir meilleur médecin que les autres, car, à dire vrai, la médecine ne l'avait jamais tenté⁽¹⁵⁰⁾; mais c'était l'indice d'un esprit curieux qui devinait l'intérêt de certaines recherches négligées et cherchait à saisir les faits à leur origine. Discipliné par Agassiz, il n'y apportait maintenant aucune hâte, mais procédait systématiquement, classant d'une part les faits physiologiques et, d'autre part, mettant de l'ordre dans ses pensées par la réflexion et la confrontation avec la pensée des autres. Un moment, il lui arrive de suivre les conférences de Charles Peirce, le précurseur du pragmatisme, mais il n'arrive pas à comprendre son raisonnement peut-être trop exclusivement mathématique⁽¹⁵¹⁾; il se rabat donc sur la méditation, la lecture et la discussion avec ses amis Ward et O. W. Holmes⁽¹⁵²⁾.

(145) V. MERZ, *A History of European Thought in the XIXth Century*, Ch. II; *The Scientific Spirit in Germany*.

(146) ANDLER : *La Philosophie allemande au XIX^e siècle*, 131.

(147) HART, *op. cit.*, 12.

(148) *Circular of Information of the Bureau of Education for Jan. 1872*, p. 19, *Courses of Studies at the Berlin University during the winter term, Oct 1867 to March 28, 1868*.

(149) *Letters*, I, 72.

(150) *Notes of a Son*, 443.

(151) *Letters*, I, 80.

(152) *Letters*, I, 78, 82.

Au sortir des longs mois de solitude, il a une grande faim de pensée; mais, mûri par l'expérience, il entend en faire, cette fois, le meilleur usage⁽¹⁵³⁾. « Je ressens, écrit-il, plus fort et plus durable que jamais le désir de rétrécir et d'approfondir le canal de mon activité intellectuelle ». Sous la tente, au bord de l'Amazone, ils ont discuté, Ward et lui, les grands problèmes philosophiques, mais dans la solitude l'imagination s'écarte volontiers. Aujourd'hui, James veut une méthode d'approche plus rigoureuse : ne pas heurter les difficultés de front, mais les contourner, procéder par étapes successives, rayonner autour d'une position dont on soit sûr, s'attaquer ensuite aux questions plus générales. Il est curieux de voir James, à 24 ans, se tracer cette méthode de pensée presque cartésienne, « éviter la précipitation et la prévention, diviser les difficultés en autant de parcelles qu'il se pourra, conduire par ordre ses pensées, et faire des dénombrements entiers. »⁽¹⁵⁴⁾. Tout ceci, d'ailleurs, est provisoire, comme le sont tous les états d'esprit de James à cette époque où il cherche sa voie⁽¹⁵⁵⁾, et vers juin 1866, laissant là les méthodes et leurs lenteurs, il se décide à rédiger pour son ami un exposé personnel de sa vision du monde, fort peu scientifique, celle-là, et tout entière conçue dans le plan de la sensibilité, comme s'il n'avait pu attendre plus longtemps le résultat de l'examen des faits et tenait à marquer, ne fût-ce que par un épanchement du cœur, le point de départ de son évolution à venir. C'est la première fois que James aborde cette question dans sa plénitude, car c'est aussi la première fois qu'il passe outre à l'interdit qu'avait jeté Spencer sur l'Inconnaissable. On dirait plutôt qu'il a pris à son compte les préceptes du stoïcien : « Il faut toujours méditer sur ceci : Quelle est la nature du tout? Quelle est la mienne? Quel est le rapport de la mienne à celle du tout? Et, parcelle d'un tout, qu'est-elle à ce point de vue, et qu'est-elle que ce tout lui-même? Dis-toi aussi que personne ne peut t'empêcher de toujours conformer à la nature, dont tu es une parcelle, et tes actes et tes paroles. »⁽¹⁵⁶⁾.

C'est d'ailleurs à Marc-Aurèle que James semble avoir emprunté

(153) Lire à ce sujet les deux lettres qu'il adresse à Ward en mars et en juin 1866, *Letters*, I, 73 et 76.

(154) DESCARTES, *Discours de la Méthode*, II^e partie.

(155) *Letters*, I, 75 : « This temper may be a transient one; mais pour peu qu'il dure un an ou deux, to fix the shorter term... »

I, 79 : « Although these notions and others have of late led me to a practical contentment, I cannot help feeling as if I were insulting Heaven by offering them about as if they had an absolute worth. »

(156) *Les Pensées de Marc-Aurèle*, livre II, 9 (trad. de M. Lemer cier).

ce calme — bien fragile — qu'il oppose à l'agitation inquiète de son ami (157). Le monde, en attendant plus ample information, paraît être livré à une sorte de fatalisme indistinct qui obéirait à la loi des compensations chère à Emerson : « Les beaux jours reviendront, comme ils sont venus; ils s'enfuiront aussi. » La grande raison de tout, c'est que les choses sont ainsi faites. Quelle leçon pratique en tirer, quelle morale? D'abord, n'attribuons pas à nos états d'âme une importance exagérée puisqu'ils sont eux aussi soumis à ce déterminisme rudimentaire qui commande le mouvement de bascule de l'univers. Et puis, si vraiment la raison de tout est la nature, au sens le plus vague du mot, pourquoi ne pas nous borner, dans notre impuissance, à nous conformer à elle en tout, à chercher le bonheur dans la confiance et l'abandon?

Cette combinaison de Marc-Aurèle et d'Emerson, pour consolante qu'elle fût, ne constituait peut-être pas une excellente introduction à une étude impartiale des faits. C'était bien un peu préjuger du résultat de cette étude que de faire preuve dès l'abord d'une si parfaite « confiance dans l'harmonie du Tout », car cette attitude supposait un « Tout » et une « harmonie » et — si réservée qu'en fût l'expression — il n'était pas difficile dès lors de lire entre les lignes l'affirmation nuancée d'un optimisme au moins prématuré. Encore une fois, cette lettre n'est que la transcription d'un état d'âme passager et James n'a pas pris soin d'y dégager nettement tout ce qu'impliquait le choix de cette hypothèse, mais elle n'en trahit que plus fidèlement un des aspects essentiels de sa personnalité. Inconsciemment, peut-on dire, dans l'obscurité des faits, il tend vers l'optimisme comme la plante vers la lumière. Il est né pour les visions consolantes et dès maintenant son tempérament où la sensibilité domine ne se sent pas à l'aise là où l'espoir ne trouve pas sa place. Sans doute il lui est impossible de communier avec son père dans une vaste synthèse dont trop d'éléments lui paraissent dangereusement osés et purement imaginaires. L'optimisme de James ne s'extériorise pas encore : il se concentre; celui de Henry James est diffus, surabondant, généreux. William, au contraire, sent instinctivement qu'il a besoin, pour les combats à venir, d'épargner et de fortifier le sien. Mais, pour être plus timide, cet optimisme n'en est pas moins vigoureux : il promet beaucoup. « C'est un beau spectacle à mes yeux, écrit James, que de voir un homme, d'où qu'il

(157) *Letters*, I, 78 : « J'ai commencé l'autre jour les pensées de Marc-Aurèle... et je te conseille, si ce n'est déjà fait, de les lire, lentement. » (8 juin 1866.)

vienne, arriver, comme lui (Marc-Aurèle), à s'éprendre d'une « vie selon la nature », c'est-à-dire d'une vie où la volonté de l'individu s'harmonise si parfaitement à celle de la nature qu'il souscrit avec joie à tout ce qu'elle lui impose, sachant qu'il contribue, dans cet immense engrenage, à une fin qui jamais ne lui sera révélée. » (158). Bien mieux, cette confiance même, pour peu qu'on l'entretienne, peut suffire à notre bonheur. James ajoute : « Il me prend de plus en plus l'envie, depuis quelque temps (je ne sais si cela durera), de payer ma bienvenue au monde en toute humilité, en exerçant mon métier de médecin, comme n'importe quel individu de dixième ordre, quitte à jouir, à mes heures de loisir, d'une vie de liberté, replié sur moi-même, comme si je n'en devais nul compte au monde; et cette vie, je la voudrais facile et patiente, sans le moindre souci de l'avenir. » D'aucuns trouveront cet optimisme un peu douillet et frileux. Disons plutôt qu'une âme qui se sent le pouvoir de s'abstraire ainsi du monde pour goûter l'harmonie du Tout éternel est une âme religieuse. Il est vrai que le mot de « religion » n'est pas prononcé, mais il est sous-entendu. James sent en lui-même un immense besoin de consolation finale, le désir de voir son idéal devenir réalité. Voilà pourquoi il se défend, dans une autre lettre, d'être matérialiste, et cela au nom du sentiment intérieur. « Comme le bonheur humain dépend du sentiment, écrit-il à O. W. Holmes, je crois le matérialisme incompatible avec beaucoup de bonheur, et c'est en ce sens que j'ai soutenu que le matérialisme ne devrait pas être optimiste, désignant par ce mot celui dont la philosophie consacre les plus grandes joies, en leur reconnaissant un sens objectif. » (159).

Mais n'est-il pas dangereux de prétendre étudier objectivement les faits tels qu'ils se présentent, tels qu'un Agassiz les étudie, si l'on ne peut faire abstraction en philosophie de son bonheur à soi? Henry James faisait-il autre chose? Et n'est-ce pas retomber dans ces « façons de penser lâches et superficielles » dont on se croyait guéri? Faut-il donc en revenir à Spencer? Non, puisque c'est tomber de Charybde en Scylla, d'un optimisme illusoire dans un matérialisme non moins arbitraire et qui n'offre pas les consolations de l'optimisme. Au fond, James se trouve dès maintenant en présence de ce « dilemme de la philosophie moderne » dont il donnera plus tard une solution dans son *Pragmatisme* (160). Mais, en 1866, il n'en est

(158) *Letters*, I, 78, 79.

(159) *Letters*, I, 82.

(160) V. *Pragmatism*, Table des Matières : « Première Conférence : Le dilem-

encore qu'à l'ébauche d'un compromis et cette ébauche est déjà personnelle et impressionniste. La vision philosophique de James a donc son origine dans sa sensibilité et dans les états d'âme qui étaient les siens au moment décisif où se formaient ses habitudes de pensée. Ce n'est pas assez de dire que James a vécu sa philosophie; il l'a parfois douloureusement vécue, car, dans sa nature sensible, ces problèmes si vastes, mais si vagues aussi, de la constitution et du devenir du monde, où d'autres ne voient que des jeux de l'esprit, avaient des résonances graves dont les vibrations frémissaient au plus profond de son être. Et se savoir ainsi acculé à un dilemme devait lui être pénible car l'inquiétude philosophique se compliquait chez lui d'un problème de conscience : son optimisme provisoire était-il sincère? Ou n'était-ce qu'une hypocrisie intellectuelle cachant un désespoir foncier, une aumône jetée en pâture à sa sensibilité et destinée à endormir un moment ses souffrances? Car enfin de ce déterminisme confus, de cette nature aveugle ou livrée à un destin capricieux, de cette vision où l'homme allait et venait comme l'algue que la vague soulève pour la laisser retomber, comment faire sortir l'optimisme, sinon par un coup de baguette et comme par une supercherie presque indigne d'un esprit scientifique? James n'était nullement rassuré et cet optimiste a des réflexions parfois bien pessimistes. Heureusement, il avait pour lui l'avenir, et l'espoir. A lui de travailler, de s'atteler à la tâche et de voir honnêtement si les faits, les faits physiologiques particulièrement, puisque c'était son domaine et qu'on pouvait par là pénétrer le mental, confirmeraient son optimisme et « consacrerait ses grandes joies en leur reconnaissant un sens objectif. » Mais où pouvait-il espérer pousser assez loin la recherche jusqu'à atteindre la frontière du physique et du moral? En Amérique, il n'y fallait pas songer. On a vu combien les laboratoires y étaient rudimentaires et l'enseignement médiocre. Restait l'Europe, vers laquelle allait le grand courant des étudiants américains, l'Allemagne en particulier, où la biologie faisait de tels progrès. Les laboratoires allemands seraient pour lui pleins d'enseignements nouveaux et il y verrait appliquer avec rigueur cette méthode d'observation des faits dont Agassiz lui avait fait comprendre toute la valeur. Sa santé, d'ailleurs, lui donnait des inquiétudes car

me de la philosophie moderne... Nécessité pratique d'avoir une philosophie. — Tout le monde en a une. — Le tempérament est un des facteurs qui la déterminent... D'ordinaire, on veut avoir des faits et la religion... L'empirisme donne des faits sans religion. Le rationalisme donne la religion sans les faits... Le pragmatisme résout le dilemme... »

cette faiblesse nerveuse qu'avait notée son professeur à son arrivée à la Scientific School n'avait fait qu'empirer, favorisée par le surmenage, les vicissitudes éprouvées au Brésil et la perpétuelle inquiétude de l'esprit.

Au printemps de 1867, James interrompt ses cours à l'Ecole de médecine et s'embarque pour l'Europe, pensant y trouver la guérison et la solution des questions qui le tourmentent.

Il se rendit tout de suite à Dresde (161). Il était parti dès le printemps pour prendre quelques mois de repos avant l'ouverture des cours de l'Université de Berlin où il voulait entrer à l'automne. Il en profita pour se familiariser avec la langue qu'un court séjour à Bonn en 1860 ne lui avait pas permis d'apprendre sérieusement. Ce furent donc six mois de vacances interrompus par une cure à Bad-Teplitz, en Bohême, au cours desquels James savoura les impressions nouvelles et chercha à se pénétrer de la vie et de la pensée allemandes. Mais ce n'était plus le jeune homme affamé d'impressions d'Europe tel que nous l'avons vu dix ans auparavant : on sent chez lui l'effet de la maladie. Ses lettres sont écrites dans un ton de grisaille et le montrent moins sensible au pittoresque qui l'entoure qu'aux réflexions tirées du milieu ou de ses lectures. Tout lui paraît terne, éteint, sans fraîcheur. « L'élan de la jeunesse est fini! Hélas! Mon voyage ne m'a guère causé plus d'étonnement ni d'intérêt qu'un voyage à Chicago... » (162).

Entre temps, il se livre à une véritable « débauche littéraire » et s'attaque courageusement à la littérature allemande sur plusieurs fronts : de l'*Esthétique* de Hegel, il passe à Schiller, Goethe, Lessing, chez qui il note « un sentiment religieux qui manque à Goethe » (163); puis c'est le tour des critiques Vischer et Kuno Fischer. Mais il s'irrite de la façon si contraire à la sienne dont la plupart des intellectuels allemands abordent l'étude de l'univers et de la pensée. « Ce qui me dégoûte et me décourage, écrit-il (164), c'est de voir la souplesse avec laquelle tous ces gaillards s'introduisent dans l'« Idéal », l'« Au-delà », l'« Interne », etc., etc., et prétendent donner de tout une explication *logique*, qui s'inspire si visiblement *des faits*, alors que leur raisonnement se montre ridiculement incapable d'empiéter d'un pouce sur l'avenir. »

(161) *Letters*, I, 84, et s.

(162) *Letters*, I, 86.

(163) *Letters*, I, 91.

(164) *Letters*, I, 94.

Ce qu'il leur reproche, au fond, c'est ce pédantisme dont son éducation lui a inspiré une si grande horreur. « On n'a jamais vu une telle fureur de fouiller la vérité jusqu'aux entrailles chez des gens à qui l'intuition fait si totalement défaut qu'ils n'en perçoivent même pas l'extérieur. Leur grand plaisir, c'est d'écouter pousser l'herbe du matin ou soir. Il y a, selon moi, quelque chose de malsain et de vaniteux à se complaire ainsi à donner de tout une explication mécanique. »

Mais s'il critique chez eux le pointilleux et l'étroitesse, il se chagrine, d'autre part, de ne pas se trouver d'accord avec son père dont les théories l'effraient par leur imprécision et leur généralité trop lâche⁽¹⁶⁵⁾. Deux tendances luttent en lui : besoin d'élever les questions, de voir des ensembles; et aussi, respect des faits, prudence dans les conclusions. L'une est le fruit de son éducation, l'autre lui vient des leçons d'Agassiz. Vis-à-vis de son père, il n'use plus de raillerie, mais de réserve : il croit bon de préciser que son intérêt va maintenant à la « constitution naturelle » des choses, c'est-à-dire aux faits de l'ordre physique; quant aux « spirituels », il ne voit pas encore leurs relations avec les premiers. Il s'en tient, provisoirement, à l'empirisme et se permet, pour le reste, de rester sceptique. Il ne peut vraiment pas esquisser une théorie de la création forcément arbitraire.

C'est dire qu'après plus de quatre mois de lectures décousues, d'isolement et de maladie, il n'a pas d'idées plus précises qu'à son départ d'Amérique. Au contraire, cette « débauche littéraire » sans objet précis, cette solitude plus dangereuse que celle du Brésil parce que oisive, le sentiment que son mal empire chaque jour, tout cela l'énerve et l'épuise. Il devient plus irritable, plus fiévreux que jamais. Il le constate lui-même, amèrement. « Quand le corps en est à ce point qu'il n'y a plus non seulement aucune excitation de l'activité musculaire et cérébrale, mais, au contraire, une sollicitation à l'indolence crasse dans un stupide espoir de guérison, il ne faut pas s'attendre à garder un grand ressort. »⁽¹⁶⁶⁾. Ayant goûté de cette « mort intellectuelle » pire que la douleur la plus vive, il songe un moment au suicide⁽¹⁶⁷⁾, puis, sur les conseils du médecin, va chercher à nouveau aux eaux de Teplitz l'amélioration et, surtout, le changement.

Nous le retrouvons à Berlin en septembre 1867, plus gai et pres-

(165) *Letters*, I, 96.

(166) *Letters*, I, 99.

(167) *Ibid.*, 96, 129.

que content, par un de ces brusques retours fréquents chez les neurasthéniques. Berlin est une ville « vivante », les Allemands « affables aux étrangers,... et, en général, d'un commerce très agréable »; foin des esthéticiens pédants! « Si tu as besoin d'une consolation, d'un délassément purement matériel qui te fasse reprendre goût au Cosmos, lis *L'Ami Fritz*, et *Les Confessions d'un Joueur de clarinette*... Autant d'ouvrages précieux comme l'or, qu'il faut bien se garder de lire si l'on n'a pas épuisé en pure perte toute autre philosophie. Alors, ils t'ouvrent le ciel. » (168). Il se sent un homme nouveau, il exulte à la pensée de revoir T. S. Perry, l'ami de Newport, il retrouve toute sa verve moqueuse et ses lettres débordent de belle humeur. Et comme ses journées sont plus riantes qu'à Dresde! Dès le matin, le soleil illumine sa chambre; à son réveil, il trouve le courrier, les journaux, un bon déjeuner et le poêle à bois qui ronfle déjà. Tout James-Sancho se réveille. S'il descend au Thiergarten, il y voit de beaux cavaliers, civils et militaires; il est reçu dans la société des intellectuels et, comme il a enfin passé le « Rubicon linguiste », il peut goûter à son aise leurs savantes dissertations. Après tant de mois d'inertie, il sent le besoin de se remettre au travail : en trois jours, « après s'être arraché les cheveux, après avoir sué tant et plus, copié et recopié », il achève un compte rendu du roman de Grimm, *Unüberwindliche Mächte* qui sera sa première publication (169). Pendant deux mois il a trompé les critiques allemands auprès des romanciers français : George Sand « la fraîche, la brillante, l'indépendante; Balzac un peu criard, mais robuste; Théophile Gautier, bouche d'or » (170), mais désormais la philosophie va reprendre ses droits. Il veut lire Kant. Par précaution, il commencera par l'ouvrage de Cousin et une Introduction « pour préparer le chemin » (171). En même temps que le désir de vivre, le désir de philosopher lui est revenu. Et enfin, en octobre 1867, c'est l'ouverture des cours à l'Université de Berlin qui s'annonce si brillante et si prometteuse (172). Il va toucher au but, se livrer à la recherche personnelle, nourrir sa pensée de faits nouveaux et peut-être arriver à une probabilité concernant les grandes questions qui le préoccupent. Cruelle déception! Tous ses beaux rêves s'évanouissent. Sa santé, sur laquelle il s'est fait illusion, ne lui permet pas un tra-

(168) *Letters*, I, 401.

(169) *Letters*, I, 403; *Nation*, 1867, V, 432.

(170) *Letters*, I, 406.

(171) *Ibid.*, 417.

(172) V. plus haut, p. 73, les cours de la section de médecine à l'Université de Berlin en octobre 1867

vail soutenu au laboratoire. Et c'était là l'objet principal de son voyage! Il lui reste bien la méditation et la lecture — toujours la lecture! Il s'y jette à corps perdu, réfléchit plus avant, s'analyse à la lumière de ses dernières expériences, essaie de voir plus loin, d'approfondir les rapports du physique au moral, de donner un gros effort intellectuel. « Tu seras peut-être tenté de conclure, écrit-il à Ward, que je fais des progrès rapides vers un but bien défini. Hélas, non! Je manie les couvertures des livres avec aussi peu de résultats que jamais. Le fait est que la maladie vous enlève tout ressort, physique et moral. » (173).

Pendant de longs mois encore, son mal va le ronger, d'autant plus épuisant qu'il est plus capricieux, lui laissant des moments de répit où l'optimisme reparaît, où l'énergie reprend le dessus. Puis, nouvelle chute dans des abîmes de désespoir. Ce mouvement de bascule qu'il décrivait naguère à son ami Ward comme universel, s'il n'est pas à coup sûr la loi qui régit le Cosmos, semble bien être celle qui commande au tempérament de James. De là vient peut-être aussi que celui-ci en fait une application générale, car les âmes philosophiques aiment volontiers se retrouver dans leur conception de l'univers. La personnalité entière de James en est bouleversée. L'aspect des choses change à ses yeux. Berlin, naguère « riante », est maintenant « morne et hostile »; les Allemands si « affables aux étrangers et d'un commerce agréable » ne sont plus que « grossiers et balourds... on ne sait jamais quels rapports avoir avec eux » (174). Du côté philosophique, il y a bien des progrès à faire en psychologie, notamment sur la question des rapports du physique et du moral (175), mais tout cela paraît confus, hérissé de difficultés. L'abondance même des documents effraie. Et surtout James a conscience de n'être nullement préparé à une étude approfondie de ces problèmes, faute de méthode. La précision et la rigueur de l'éducation allemande font son admiration. « Tout cela vient de ce que ces gens y ont été habitués dès l'enfance, écrit-il... Il y a de quoi vous faire regretter la façon dont vous avez été élevé. Malheureusement, nous venons trop tard, pour la plupart, pour profiter de ce que nous voyons. » (176). Et alors, il lui vient d'amers regrets quand il compare cette éducation scientifique à la série d'expériences décou-

(173) *Letters*, I, 119.

(174) *Letters*, I, 122.

(175) Cf. son compte rendu du livre de A. D. Liébaut, *Du sommeil et des états analogues considérés surtout au point de vue de l'action du moral sur le physique* (*Nation*, 30, 1868).

(176) *Letters*, I, 121-122.

sues que fut son enfance. Tout lui paraît désordre en son esprit, plongé comme il l'est dans un milieu où fleurissent la classification et le système. Il n'est pas loin de se laisser prendre à cette rigidité qu'il raillera si vertement plus tard (177) et qui est si contraire à son tempérament. Et pourtant, il a pour lui des dons plus précieux : la curiosité, la mobilité, la fraîcheur, l'aversion pour tout esprit de système et la passion pour l'ensemble vivant des choses. Mais la maladie couvre de cendres sa vision. Il méconnaît même la puissance d'analyse que donne à l'esprit ce travail d'épure et de classification auquel il se livre sur lui-même et que n'atteindront jamais ceux pour qui une méthode commode et paresseuse a aplani les obstacles et tracé les chemins. Ce qui désespère James, c'est précisément qu'il lui faut s'ouvrir lui-même une voie, et qu'il n'a pas la force physique nécessaire; ses projets d'avenir s'écroulent un à un : « Je ne puis jamais espérer pouvoir exercer la médecine... mais je ne veux pas rompre avec la biologie. Je ne puis enseigner ni la physiologie, ni la pathologie, ni l'anatomie, car je ne peux me livrer à aucun travail de laboratoire, et, à plus forte raison, d'examen microscopique ou anatomique. Et si je vais mieux, j'ai peur qu'il ne soit alors trop tard pour reprendre mes études. » (178). Ses lectures philosophiques n'ont pas donné tout ce qu'il en attendait : la faute en est surtout, pense-t-il, à sa solitude qui le renferme sur lui-même et supprime l'aiguillon de la discussion. « Il me semble, écrit-il à son ami Holmes, que si je pouvais te parler de n'importe quoi, cela me remettrait sur pied pour au moins trois semaines. Je n'ai fait que remâcher deux ou trois vieux débris d'idées tout secs que j'ai rapportés d'Amérique, si bien qu'il n'en reste plus rien et que le Cosmos se trouve maintenant plus dénudé que je ne l'ai jamais vu. Je n'ai pas encore réussi à trouver de compagnon et je sens que mon âme a besoin de quelque stimulant extérieur. » (179). En désespoir de cause, il va se confier à son vieil ami Thomas Ward, qui luttait lui aussi contre un tempérament capricieux.

Ne désespère pas, lui dit-il en substance (cherchant à se donner à lui-même de bons motifs d'espoir) : la joyeuse richesse de la vie est partout autour de toi, même à tes heures les plus sombres. Et si ton activité ne donne que de médiocres résultats, eh bien! cesse donc d'aspirer à un résultat immédiat. Fais ton devoir et laisse faire aux dieux. Ne te suffit-il pas de te sentir la volonté

(177) *V. Pluralistic Universe*, 46, 47.

(178) *Letters*, I, 123.

(179) *Letters*, I, 123.

d'agir et ne te sens-tu pas, par ton action, en contact direct avec tes semblables? Mais ce n'est pas assez pour toi, n'est-ce pas? Tu voudrais entrer en communication avec l'âme du monde et celle de l'homme. Bien peu le peuvent et tu n'es pas de ceux-là. Contente-toi donc, homme que tu es, de ton action sur l'homme. Là, au moins, tu ne perds pas pied, tu es dans ton élément et en travaillant pour tous, tu travailles pour toi.

C'est à lui-même, au fond, que s'adresse James, dans un sursaut de la volonté, comme si, des profondeurs de l'âme, un chant d'optimisme religieux s'élevait en lui : « Souviens-toi, dit-il à Ward, quand l'obscurité du vieux décembre t'entoure de toutes parts, que le monde est en réalité dans ses particules les plus ténues aussi plein de vie qu'au matin le plus joyeux que tu aies jamais vécu; qu'à l'embouchure de l'Amazone, par exemple, le soleil plonge, les vagues dansent, les mouettes rasant l'eau, et tout est nouveau comme au premier matin de la création; l'heure est aussi propice qu'aucune pour entendre prêcher un nouvel évangile de joie. » (180). Notons bien que James n'a pas avancé d'un pouce en dix-huit mois, il a seulement fortifié sa position. Aujourd'hui plus que jamais, le spectacle seul de la vie lui semble la grande consolation et il est bien près de renoncer à voir plus loin, mais par méthode, non plus par désespoir : c'est une étape qui lui permet de prendre haleine, c'est le retour sur lui-même d'un esprit désabusé de la recherche métaphysique qui se repose et se vivifie au contact de l'action quotidienne.

Ce repli stratégique permet à James de s'établir fermement sur deux positions inébranlables qui vont devenir par la suite les assises mêmes de sa philosophie. D'une part, la volonté lui apparaît, en dernière analyse, comme le fait irréductible dont nul ne peut douter et qui — faute de mieux — peut servir de base à une philosophie pratique; d'autre part, nous sommes pétris d'humanité, notre état d'hommes explique nos aspirations et aussi notre impuissance à pénétrer les fins dernières de la nature. Volontarisme et humanisme sont là en germe, gros de conséquences à venir. Nous pouvons en voir dès maintenant le principe admis par James comme un axiome fondamental et il est intéressant de noter que ce n'est pas un raisonnement abstrait, impersonnel, objectif, qui aboutit à cette conclusion. Il y a là le produit brut d'une série de crises de conscience et

(180) *Letters I*, 127 et s. V. d'autre part l'article que James publie en 1868 dans la *North American Review*, *Review of Darwin : The Variations of Animals and Plants under Domestication*.

d'angoisses intimes. Les termes mêmes dont se sert James sont pittoresques et passionnés. C'est une confession et une profession de foi. « Tout ce que je peux te dire, écrit-il à son ami, c'est la pensée qui pour moi survit à toutes les autres, le rocher où je me trouve jeté quand les vagues du doute font rage sur tout le reste du monde : c'est la pensée que j'ai une volonté, et que j'appartiens à une communauté d'hommes susceptibles de plaisir et de douleurs de différentes sortes. » Même énergie dans l'affirmation de son humanisme naissant. « Au moins, quand tu auras ajouté au patrimoine de la race, même si nul ne sait ton nom, tu auras modifié les actes de certains individus qui, sans tes efforts, agiraient aujourd'hui différemment. Tu as modifié leur vie; tu es en relation *réelle* avec eux; tu as, dans la mesure de tes actes, pénétré leur être même. Est-ce donc là, après tout, un idéal indigne? Et enfin qui sont ces hommes? Ce sont nos prédécesseurs qui nous ont fait ce que nous sommes... *Tout* ce que nous savons et *tout* ce que nous sommes vient de l'homme... Quelque vil que soit l'homme, l'homme est *ce que nous connaissons de mieux*... Ton humanité l'enserme à jamais, enferme tes pensées comme la voûte du ciel — et avec elles, tout le Bien, le Vrai, le Sublime et l'Aimé que tu ne connais que parce que tu participes d'elle. » James insiste, toutefois, sur le côté provisoire de sa philosophie qui reste essentiellement d'ordre pratique. C'est une attitude qu'il prend vis-à-vis de l'univers, un *modus vivendi* qu'on peut dénoncer s'il survient des faits nouveaux. Mais, dès maintenant, c'est l'homme tout entier qui se donne ainsi un champ d'action. James n'est pas un dilettante, il est philosophe par nécessité. Sa philosophie, c'est simplement l'exposé naïf des conditions nécessaires et suffisantes où sa sensibilité peut s'épanouir dans sa plénitude. Ces conditions viennent-elles à n'être pas remplies, c'est bientôt chez James le désespoir, l'aspiration vers un ordre meilleur. Et comme la sensibilité est chose essentiellement variable, il faut que cette philosophie — cette vision comme il disait lui-même, substituant ainsi le langage nuancé des couleurs à la langue moins souple de la pensée — soit elle-même infiniment souple et subtile pour épouser tous les replis et refléter toutes les nuances d'une âme changeante et plastique. Tout chez James est provisoire, parce que tout y est vivant. Et ne nous y trompons pas : tel nous le voyons aujourd'hui, tel nous le verrons toujours. Il n'y a pas d'autre philosophie de James que ces modulations, ces vibrations de plus en plus amples de sa sensibilité. Il pourra, dans la suite, se dire lui-même humaniste ou pragmatiste — et quelle horreur profonde il garda toujours pour ces termes brutaux, carcans de la pensée! —;

mais ce n'était chez lui qu'un pis-aller commode. Il lui fallait suivre sa sensibilité capricieuse dans tous ses méandres, sans jamais la laisser se pétrifier en un système rigide. Avant que Bergson en ait eu l'intuition, James était l'exemple vivant de cette répugnance de l'élan vital à se laisser prendre aux filets de l'intelligence. Est-ce parce que la vision de Bergson lui paraissait dégager clairement — ce que lui-même n'avait jamais pu exprimer avec netteté — l'essence même de son tempérament, que James se prit d'enthousiasme pour son œuvre et le salua, plus tard, du nom de « magicien » ? Plus que les analogies de leurs théories, si saisissantes fussent-elles, plus même qu'un certain idéal commun, cette miraculeuse compréhension par l'un des réactions de l'autre — retenez ce mot de « magicien » — explique et la sympathie qui les unit dès l'abord, et l'attitude de James, qui vit toujours en Bergson celui dont l'autorité lui permettait enfin de tenir pour légitime la ligne de conduite qu'il avait adoptée dès sa jeunesse, en préférant la souplesse de la sensibilité à la rigidité de l'intelligence. L'histoire de l'évolution de la pensée de James ne fera que confirmer cette hypothèse. Notons simplement ici qu'au moment où James, à 26 ans, ébauche une conception très générale de la vie et précise son attitude vis-à-vis de l'univers, il ne songe pas à édifier un ensemble théorique pour en déduire quelle sera sa conduite. Il se borne à tenir pour infiniment précieux les éléments irréductibles de la sensibilité — volonté, douleur, plaisir — qui délimitent le champ de son action, en attendant de pouvoir aller plus avant. Mais, dès maintenant, nous pouvons prévoir que jamais James ne renoncera à voir satisfaire les demandes pressantes de la sensibilité, que jamais — au prix même des pires déchirements — il n'acceptera une philosophie qui reposerait sur les seules données de l'intelligence. Et comme il n'entend pas sacrifier l'une à l'autre, mais les concilier, si possible, il n'est pas difficile de voir que, pour peu que l'une ou l'autre se raidisse et s'exaspère, il y a là tous les éléments d'un conflit, d'une crise, inévitable dès que la tension de l'esprit sera devenue intolérable.

Ainsi donc, l'apaisement qu'il était venu chercher en Europe, James ne l'avait point trouvé. Bien au contraire, lorsqu'il se décide à rentrer en Amérique, en novembre 1868, après un nouveau séjour à Teplitz et une cure à Divonne, il est plus malade et plus inquiet que jamais. Ces dix-huit mois d'Allemagne auront été pour lui une déception. Venu là pour s'initier au travail scientifique, il en a, en réalité, fourni très peu, s'étant borné à suivre les cours de l'Université de Berlin sans pouvoir travailler au laboratoire. Par contre,

il a lu beaucoup, en physiologie surtout (181), mais ses lectures, tout en précisant sa connaissance des faits, n'ont pu que le convaincre de plus en plus de l'importance du physique qu'il n'éprouvait déjà que trop aux moments où la maladie l'abattait et le poussait au suicide. Ajoutons que l'ambiance même, plus que tout, devait exercer sur son esprit déjà assombri une influence déprimante. S'il s'était agi d'un quelconque étudiant en médecine venu là pour pousser ses études, le milieu serait passé au second plan et l'ardeur au travail lui eût fermé les yeux sur certains aspects déplaisants de la société. Mais James, par éducation et par tempérament, ne pouvait s'abstraire du présent et de la vie pour ne considérer que la théorie. Partout où il était, il s'intéressait à tout et subissait toute influence qui flottait en l'air. L'absence de spontanéité vraie chez les Allemands, leur goût immodéré de la généralisation, leur tendance à un pessimisme dogmatique (182), l'avaient vivement contrarié et rien n'était plus éloigné de son optimisme naturel que les lamentations rationnelles d'un Schopenhauer ou d'un Hartmann.

Une fois de plus, donc, il lui fallait vivre sur ses réserves, opposer sa personnalité à la sourde infiltration d'un pessimisme diffus. Mais cette résistance même eut son bon côté. D'une part, la maladie et l'isolement qui firent son désespoir lui apprirent aussi à se mieux connaître, à prendre des habitudes d'introspection plus sérieuses, et à établir sur le sentiment intérieur — ultime recours et suprême espoir — le fondement de sa croyance.

D'autre part, sa personnalité s'affirma et se fortifia par contraste avec l'esprit ambiant, et l'exagération même chez les Allemands des traits qui lui étaient le plus antipathiques a provoqué en lui une réaction, très pénible, qui l'a aidé à se mieux définir lui-même. Enfin, la maladie et les obstacles de toutes sortes qu'elle opposa à l'activité de James décidèrent de son orientation future : incapable d'un travail de laboratoire, ne pouvant songer à exercer la médecine, il va se consacrer de plus en plus à une vie de spéculation philosophique.

Et, par un singulier hasard, c'est au retour de ce voyage d'où il ne semblait rapporter que confusion et amertume qu'il jeta en

(181) Il publie en 1868 dans diverses revues américaines les comptes rendus de trois ouvrages de physiologie. V. *Annotated Bibliography of the works of W. James*, p. 1, 2.

(182) V. *Collected Essays and Reviews*, German Pessimism, 12. Cf. Boutroux : « L'esprit allemand peut se placer au point de vue du Tout parce qu'en lui-même il trouve la conscience du Tout. Son moi est le moi de l'Univers, sa pensée est celle de Dieu. » *Le Bon Sens*, Lausanne, 1916.

passant un coup d'œil sur les écrits d'un philosophe qui devait produire sur lui une impression profonde et faire plus qu'aucun pour l'arracher à la mélancolie et le libérer de son angoisse. « J'ai ici, écrit-il de Divonne à son père⁽¹⁸³⁾, un petit livre écrit par plusieurs auteurs, *L'Année 1867 philosophique*, qui t'intéressera peut-être, si tu ne l'as déjà. L'auteur de l'introduction, où l'on passe en revue l'état de la philosophie en France pendant ces dernières années, est un certain Charles Renouvier, dont je n'ai jamais entendu parler, mais qui n'a pas son pareil pour la vigueur du style et la concision, traitant à fond une demi-douzaine de questions en une seule phrase, et bien loin de la fade prolixité de la plupart des Français. »

(183) *Letters*, I, 138.

CHAPITRE II

CRISE

Quand il revient à Cambridge en novembre 1868, affaibli par la maladie et par les traitements qu'on lui a fait suivre, les yeux fatigués, incapable souvent de lire plus de deux heures par jour (1), James se sent condamné à une oisiveté pire pour lui que la souffrance la plus aiguë. Il faut réagir. C'est le moment de faire intervenir la volonté. N'écrivait-il pas à Ward, aux plus sombres heures de son séjour en Allemagne : « J'avoue que, dans le désespoir qui m'a envahi dans ma solitude, pendant deux mois de l'hiver dernier, la seule chose qui m'ait empêché d'abandonner la partie, c'est le sentiment qu'à la longue, en patientant, je finirais, d'une façon ou d'une autre, par laisser ma *marque*, si petite fût-elle, sur la matière brute que doit façonner la race, affirmant ainsi ma réalité » ? (2). Quelle marque laissera-t-il, dans l'état d'infériorité physique où il se trouve ? Il ne renonce pas à la médecine, il va même jusqu'à l'examen de docteur, mais sans enthousiasme. Il semble bien que le moment soit venu pour lui de se laisser aller à la vie qui l'a toujours tenté, mais d'où son besoin d'activité l'a constamment écarté : la vie spéculative du « chercheur de vérité ».

Cette recherche commençait dans des conditions aussi mauvaises que possible, mais James y apporta une énergie indomptable. En un an, il accumula une somme de lectures qu'on s'étonne de voir réalisée par un homme dans son état physique. « Depuis ton départ, écrit-il à son frère en juin 1869 (3), j'ai lu pour me distraire bon nombre de livres d'allemand : les autobiographies de Steffens et de C. P. Moritz, de la poésie lyrique, les lettres de W. Humboldt, l'histoire de la littérature allemande de Schmidt, etc. A lire les

(1) *Letters*, I, 140.

(2) *Letters*, I, 132.

(3) *Letters*, I, 141.

œuvres de la renaissance — ou plutôt de la naissance de la littérature allemande — Kant, Schiller, Goethe, Jacobi, Fichte, Schelling, les Schlegels, Tieck, Richter, Herder, Steffens, W. Humboldt, on se sent en véritable période classique. » Mais ce n'étaient là qu'amusements pour James. Un de ses carnets qui a été conservé nous renseigne sur la nature de ses lectures « sérieuses » et, par là même, sur ses préoccupations du moment.

En lui se répercutaient, amplifiés par la résonance d'une âme extrêmement sensible, les bruits des conflits extérieurs. Son angoisse devant l'impossibilité où il était de choisir un moyen terme entre une adhésion trop servile au fait et un optimisme religieux trop facile, cette angoisse qu'il essayait de temps en temps d'apaiser en lui donnant en pâture des solutions aussi provisoires qu'incertaines, peut-être n'était-elle qu'un cas particulier du grand malaise général ? Et comment en eût-il été autrement, puisque les germes en avaient été semés par une étude des deux tendances qui se partageaient alors le monde de la philosophie et de la science. En lui comme autour de lui l'expérience empiriste et l'expérience religieuse s'affrontaient. Le milieu du xix^e siècle, tel la Renaissance et la Réforme, est une de ces époques où la pensée s'interroge, où les esprits s'imprègnent profondément des grandes questions que soulève la vague de doute. Matérialisme et spiritualisme se prenaient corps à corps, mais cet assaut, qui pouvait présenter quelque grandeur lorsque la lutte s'établissait entre deux adversaires ou deux écoles, n'offrait qu'amertume et que douleur quand c'était le même esprit qui se trouvait déchiré par deux efforts contraires également puissants. Et plus le conflit se précisait, plus James sentait que la question dépassait les limites de son moi et de sa sensibilité où il avait cru pouvoir tout d'abord l'enfermer jalousement. A mesure qu'il allait de découverte en découverte, il s'effrayait de l'ampleur du problème. C'était vraiment à un des tournants de la pensée moderne qu'il lui était donné d'assister, non en spectateur passif, mais conscient, au contraire, par une expérience personnelle infiniment douloureuse, du déchirement que peut causer au sein des façons de penser anciennes la pénétration d'idées nouvelles. James n'était pas le seul esprit qui vécût ces angoisses et pour qui les rapports de la science et de la religion devaient dorénavant constituer le problème vital par excellence. Une parenté spirituelle unit un James à un Boutroux, et le philosophe américain l'a bien sentie et s'est plu à la souligner (4). L'un comme l'autre, nullement portés aux extrêmes,

(4) Voir notamment l'article de James dans la *Nation*, un des derniers qu'il

voulaient une philosophie qui leur permît de concilier les exigences de la science avec celles de la sensibilité. Mais le tempérament de James, plus instable et plus vibrant, ne pouvait pas attendre patiemment que le temps se chargeât de résoudre le problème. Son impatience naturelle, jointe à l'épuisement nerveux que le séjour en Allemagne n'avait fait qu'accentuer, allait donner au conflit un caractère dramatique.

James lit donc avec avidité ce qui s'écrit de part et d'autre : *Matérialisme et Spiritualisme*, de Leblais; les *Paroles de Philosophie positive*, de Littré; *Le Matérialisme et la Science*, de Caro; le *Cours de Philosophie positive*, de Comte; il suit avec intérêt la controverse Comte-Mill-Spencer. D'autre part, il étudie la philosophie des religions dans Burnouf, Secrétan, Strauss, Réville, Deutsch⁽⁵⁾. Mais ce qui l'attire surtout, c'est l'étude de la réaction de l'individu en présence de l'idée religieuse : il va donc puiser largement aux biographies qui peuvent lui offrir des cas analogues au sien et peut-être un apaisement à ses inquiétudes. C'est ainsi qu'il parcourt la vie de Goethe, de Humboldt, de Forster, de Leopardi, de Schopenhauer, l'*Histoire biographique de la Philosophie* par Lewes, la *Correspondance* de Schleiermacher, et jusqu'à la vie d'un mystique allemand du xviii^e siècle, Jung-Stilling, où il prend grand plaisir à « la vivacité et à la naïveté extrême » du récit⁽⁶⁾.

Que conclure de ces lectures, de cette enquête impartiale d'où doit jaillir la lumière? James va-t-il se trouver enfin en terrain ferme? Bien au contraire. « Je m'embourbe dans une philosophie empirique, écrit-il à Ward au printemps de 1869⁽⁷⁾. Je sens que nous sommes tout

ait publiés : « Maint adepte du « pragmatisme » ou du « bergsonisme » continue à ignorer que le mouvement a été déclenché par le premier ouvrage de Boutroux, *La Contingence des Lois de la nature*, qui nous reporte à 1867... Les points les plus importants du « pragmatisme » et du « bergsonisme » sont clairement exprimés dans ce premier travail... Les lecteurs qui connaissent la philosophie contemporaine reconnaîtront dans mes théories le plaidoyer pour un retour à la plénitude de l'expérience concrète auquel sont associés les Peirce, Dewey, Schiller, Höfding, Bergson et autres : c'est le véritable empirisme, le véritable évolutionnisme, le véritable pluralisme; et Boutroux (après Renouvier), fut son premier comme il est son dernier prophète. Il nous met en rapports cordiaux avec la vie naturelle et refuse de séparer notre « philosophie » de l'homme, du monde de nos affections et de nos affaires. » (*Nation*, 1910, 90, p. 312-314 : A Great French Philosopher at Harvard.)

(5) BURNOUF, *Les orthodoxies, comment elles se forment et déclinent* (*Revue des Deux-Mondes*, 4^{er} juill. 1869); SECRÉTAN, *La Philosophie de la liberté*, 1848; D.-F. STRAUSS, *Christian Marklin*, Mannheim, 1881; RÉVILLE, *Le religion primitive d'Israël et le développement du monothéisme* (*Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} sept. 1869); DEUTSCH, *Islam* (*Quarterly Rev.*, oct. 1869). — V. *Letters*, I, 142.

(6) *Letters*, I, 155.

(7) *Ibid*, 152.

pétris de matière, entièrement conditionnés, qu'il ne se réalise pas une parcelle de notre volonté qui ne soit le résultat d'une loi physique; et pourtant, nous sommes bien en rapport avec la raison. Comment le comprendre? Qui sait? Je suis convaincu que la tactique défensive des « spiritualistes » français, qui se retirent en bon ordre devant le matérialisme, n'aboutira jamais à rien. Ce n'est pas tant que nous ne soyons que matière à l'exception d'un point qui est la raison, mais c'est que tout est matière *et* tout est également raison. Nous verrons bien, que diable, nous verrons bien ! » Nous sentons là une résistance désespérée de James à la menace d'une conclusion matérialiste. Tout plutôt que de s'y laisser glisser : tel semble être son mot d'ordre. Et pourtant ! que vaut cette révolte de la sensibilité contre le témoignage écrasant des faits? Que valent nos espoirs, que vaut notre volonté même, si nous sommes, nous aussi, esclaves de la loi physique? Qu'on ne dise pas : la raison pourra triompher un jour de la matière. Il n'y a pas deux ordres de choses : matière et raison se mêlent inextricablement, et les conséquences en apparaissent tout de suite terribles et inévitables. C'est la perpétuité de ce qui est, la consécration du mal. Car James n'était pas de ces « âmes saines » qui peuvent « régler la question du mal dans l'univers en refusant systématiquement de s'en préoccuper ou de s'en inquiéter, d'en tenir compte dans leurs calculs, ou en niant purement et simplement son existence. » (8). Il n'en était même plus à cette « confiance tranquille dans l'harmonie du Tout » qui lui paraissait en 1866 un mol oreiller pour une tête bien faite. Confiance et tranquillité étaient filles de l'illusion. Il ne comprenait plus « ces âmes une fois nées et leur évangile d'optimisme bleu ciel » (9). Loin de s'écrier avec Browning : « Dieu est dans son ciel, tout va bien dans le monde! », il se sentait l'âme lourde sous le poids du « sentiment de la désespérance humaine » (10). Le mal vivrait donc éternellement, ombre sinistre que le bien verrait toujours attachée à ses pas, et tout finirait par le mal. La maladie, la mort, voilà notre nature. Les quelques biens passagers qui s'y mêlent ne pèseront jamais autant dans la balance, surtout pour l'âme malade. « Il nous faudrait une vie qui ne fût pas liée à la mort, une santé qui ne connût pas la maladie, un bien qui ne pérît pas, un bien, pour tout dire, qui passât tous les biens de la nature » (11). Souhait irréalisable; exigence chimérique qui ne font que précipiter le malheureux qui les formule vers

(8) *The Varieties of Religious Experience*, 127.

(9) *Ibid.*, 135.

(10) *Ibid.*, 136.

(11) *Ibid.*, 140.

des abîmes de désespoir. « La splendeur du moment présent, écrit encore James⁽¹²⁾, est toujours empruntée à l'arrière-plan de possibilités sur lequel il se détache. » Mais quelles possibilités pouvaient illuminer le présent, là où seul l'impossible semblait suffire? Il est vrai qu'être plongé par la réflexion dans ces tristes pensées, c'était pressentir qu'il y avait quelque chose au delà. « L'individu, devait noter James beaucoup plus tard⁽¹³⁾, tant qu'il souffre de son malaise et le critique, le dépasse consciemment d'autant, et entre en contact — si peu que ce soit — avec quelque chose de plus haut — s'il existe rien de plus haut. » Mais ce contact, si contact il y a, seul l'analyse peut le déceler. Et l'âme malade ne s'analyse pas. Elle n'est sensible qu'aux coups qu'on lui porte, qu'aux revers qui l'accablent. Dans sa course vers un idéal trop élevé, elle est victime de son « ardente ambition qui, s'élançant en selle, choit de l'autre côté. »⁽¹⁴⁾

C'est alors que James éprouva cette crise de terreur religieuse qu'il a rapportée trente ans plus tard dans ses conférences d'Edimbourg en l'attribuant à un « correspondant français »⁽¹⁵⁾. Il tombait d'autant plus haut que son idéal était plus inaccessible et cette vision d'un bien immortel, rêve de fièvre, s'évanouit brutalement pour faire place à un cauchemar où, par contraste, toute la bestialité de la nature humaine se révélait, hideuse. C'était comme l'image même du mal qui se formait dans les ténèbres. « Soudain, raconte James, sans le moindre avertissement, je me sentis envahir, comme si elle fût sortie de l'obscurité, par une horrible peur de ma propre existence. En même temps il se forma dans mon esprit l'image d'un épileptique que j'avais vu à l'asile, un jeune homme aux cheveux noirs, à la peau verdâtre, un idiot qui venait s'asseoir tout le long du jour sur l'un des bancs qui garnissaient les murs, les genoux ramassés contre le menton, enveloppés dans la chemise grise de toile grossière qui lui servait de vêtement et le recouvrait tout entier. Il était assis là, comme un de ces chats de la sculpture égyptienne ou une momie péruvienne, dont les yeux noirs seuls étaient mobiles, n'ayant plus rien de l'homme. Cette image et ma peur se combinèrent en quelque sorte. *Cette forme, c'est moi-même*, me dis-je, en puissance. Je ne possède rien qui puisse m'empêcher d'échapper à ce sort si jamais l'heure sonne pour moi comme elle a sonné

(12) *Ibid.*, 141.

(13) *Ibid.*, 308.

(14) *Macbeth*, I, VII-27.

(15) *The Varieties of Religious Experience*, VI and VII, p. 160.

pour lui. » L'horreur fut telle qu'il resta là à trembler « comme si quelque chose venait de céder brusquement dans sa poitrine ». « Après cela, ajoute James, l'univers changea pour moi du tout au tout. Je me réveillai tous les matins avec une crainte horrible au creux de l'estomac et un sentiment de la fragilité de la vie que je n'avais jamais éprouvé auparavant et que je n'ai jamais plus ressenti depuis. Ce fut comme une révélation, et bien que les sensations immédiates eussent disparu, l'épreuve m'a toujours depuis rendu bienveillant aux sentiments morbides chez les autres. » La crise alla s'atténuant, mais pendant plusieurs mois James redouta la solitude. Un sentiment profond lui restait au cœur : le tragique de la vie. « Je me souviens, écrit-il, de mon étonnement à voir que l'on pouvait vivre, que j'avais moi-même vécu, dans une telle inconscience de cet abîme dangereux qui gît sous la surface de la vie ». Il n'était plus question, cette fois, de discuter; James n'en était plus aux arguments. Il fallait faire appel à l'ultime ressource, au réflexe optimiste bien usé certes, mais encore vigoureux, auquel il demanderait simplement la force de vivre. « J'ai toujours pensé, dit-il, que cette crise de mélancolie avait un caractère religieux... Je veux dire par là que cette peur était si générale et si puissante que si je ne m'étais accroché à des textes de l'Écriture tels que : *Le Dieu éternel est mon refuge*, etc... *Venez à moi vous tous qui souffrez et êtes opprimés*, etc... *Je suis la Résurrection et la Vie*, etc., je crois que je serais vraiment devenu fou. »

Comme James Thomson devant l'idée de la mort éternelle, il aurait pu dire, lui, de l'idée d'immortalité :

Je médite cette pensée et elle me console.

Le désespoir avait poussé l'un et l'autre au delà de toute argumentation. Tous les deux voulaient une base solide qui pût leur procurer la paix de l'esprit et chacun se laissa guider par son tempérament vers la solution que la raison seule n'aurait su atteindre. Thomson choisit la mort, James, la vie. Bien entendu, ce choix purement arbitraire et tout personnel ne résolvait aucun problème, mais, chez James, la réaction presque physique qui s'était dessinée en faveur de l'optimisme le rendait plus susceptible aux influences à venir de ce côté-là. En période de crise, on ne procède pas avec toute la lente prudence de la logique. Il faut d'abord vivre : on philosopha ensuite. Et James ne pouvait vivre sans optimisme.

Ainsi se terminait, par une solution comme toujours provisoire, la lente évolution de James dont il a lui-même donné une analyse

minutieuse dans l'essai intitulé : *La vie vaut-elle d'être vécue* ? (16). Les allusions qu'on y trouve sont, en effet, si claires qu'il paraît impossible de n'y pas voir un document autobiographique de première importance.

La première étape est celle de la confiance moniste, telle qu'elle s'exprimait dans la première lettre à Ward. « Si donc nous prenons comme point de départ la nature, et si nous sommes animés de l'idée religieuse, écrit James, nous avons une tendance instinctive à nous écrier avec Marc-Aurèle : « Univers, tes désirs sont mes désirs. » Puis c'est l'idée du mal qui s'insinue graduellement, rongant la croyance moniste et changeant l'admiration primitive en résignation attristée : « Cependant, à mesure que la connaissance devient plus approfondie, les surfaces visibles du ciel et de la terre refusent de se laisser réduire à une unité intelligible. Tout phénomène que nous voudrions glorifier coexiste avec un phénomène opposé qui détruit tout l'effet religieux que le premier pourrait exercer sur l'entendement. La beauté et la laideur, l'amour et la haine, la vie et la mort cohabitent en une indissoluble association; et graduellement la vieille et réchauffante notion de la divinité philanthrope fait place à l'idée d'une puissance redoutable qui n'aime ni ne hait, et qui entraîne toutes choses dans un mouvement sans signification et vers une destinée inconnue. » Voilà résumée par James lui-même l'évolution de son esprit vers la mélancolie des années 1869 et 1870 « cette sorte de mélancolie à laquelle une brute ne saurait être sujet, à laquelle un homme irréligieux échappera toujours. C'est le frisson maladif de l'inspiration religieuse privée de son objet, et non pas simplement la conséquence nécessaire de l'expérience animale ». Plus tard, en 1895, lorsqu'il écrira cet essai, James aura eu le temps de s'analyser, de dégager le mouvement général de sa pensée au cours des années qui vont du voyage au Brésil à la crise de 1870; il aura trouvé aussi la solution raisonnée qui confirmera le geste d'indépendance optimiste qu'un instinct obscur mais impérieux lui dicta en présence de la menace du matérialisme envahissant. Mais au moment même où il sort de cette crise, qui vient de montrer si puissamment l'influence de son tempérament dans la formation de ses façons de penser, James n'est pas en pleine possession de sa philosophie; il l'a vécue, mais sans pouvoir encore la formuler. Quand il s'examine et recherche les causes qui l'ont arraché à sa mélancolie, il ne peut que réunir certains facteurs dispersés, puis-

(16) *The Will to Believe*, p. 41 et s.

sants, certes, mais qu'il ne cherche pas à coordonner de façon plus étroite, comme si chacun, adopté provisoirement pour vrai, demandait à être confirmé par la suite avant que la solution provisoire pût devenir définitive.

Lorsque son père lui demanda la raison du changement qui s'était opéré en lui, James répondit que plusieurs choses l'y avaient aidé : la lecture de Renouvier (et particulièrement sa défense du libre-arbitre), la poésie de Wordsworth, et surtout, l'abandon de l'idée que tout désordre mental provient d'une cause physique⁽¹⁷⁾. On comprend pourquoi James insiste sur ce dernier point : il échappait ainsi au danger matérialiste, de beaucoup le plus grave qu'il ait couru, qu'il avait à peine osé regarder en face et auprès duquel le mortisme, même, n'était rien. Au fond, il dessinait le plan du terrain où évoluera sa philosophie. Déjà, le conflit entre empirisme et rationalisme avait reçu une solution volontairement religieuse et mélioriste grâce à la vigueur d'un optimisme qui, pour être moins naïf que celui d'un Leibniz, n'en était pas moins inné chez lui. Déjà les chaînes qui le liaient à la « science pure » étaient tombées, et il était libre dorénavant de restituer toute leur valeur aux choses de l'esprit et, en premier lieu, à nos sentiments qui cessaient d'être de pures illusions variables avec les influences physiques, pour prendre rang parmi les faits avec lesquels il faudrait compter. Qui sait, en effet, si une étude de ces faits mentaux conçue dans un esprit vraiment scientifique, ne révélerait pas un ordre parallèle à l'ordre physique, plus malléable pour notre volonté humaine, sur lequel nous aurions plus d'emprise et d'où nous viendraient nos raisons d'espérer ? A cet égard, pensait James dès cette époque, des phénomènes psychiques si négligés pourraient peut-être, si on se donnait la peine de les étudier scientifiquement, fournir d'utiles indications⁽¹⁸⁾. Il semble que l'on voit toute l'activité à venir de James s'orienter dès lors vers les buts multiples où elle tendra par la suite, comme si le faisceau d'idées et de tendances qui étouffaient à l'étroit dans la gaine moniste s'épanouissait soudain en une gerbe.

Deux influences en hâtèrent l'épanouissement, dit James : la poésie de Wordsworth et la philosophie de Renouvier. L'une eut un effet apaisant, l'autre un effet régénérateur. Wordsworth neutralisa l'idée du mal, Renouvier fortifia la volonté. La vertu conso-

(17) *Letters*, I, 169.

(18) *V. Collected Essays and Reviews*, la revue, écrite en 1869, du livre de SARGENT, *Planchette or the Despair of Science*.

latrice de la poésie de Wordsworth, que d'autres éprouvèrent, semble être due à l'ampleur même de la sensibilité du poète où toute « âme malade » trouve un asile de paix. John Stuart Mill, lui aussi, en des circonstances qui ne sont pas sans présenter quelque analogie avec celles où se trouvait James, puisa le réconfort dans les poèmes de Wordsworth: « Il me semblait, écrit-il (19), que j'y apprenais quelles seraient les sources éternelles de bonheur, le jour où les grands maux de la vie auraient été supprimés. Et leur influence me rendit à la fois meilleur et plus heureux. ».

James n'avait qu'à parcourir l'*Excursion* pour y retrouver sa mélancolie chez le solitaire et surtout, chez le voyageur, l'affirmation d'une croyance en un ordre meilleur. Comme le solitaire, il avait exploré la destinée de l'homme,

... non par jeu de l'esprit,
Ni curiosité subtile, pour tromper
Des désirs lancinants, mais poussé par l'amour
Du vrai, peut-être aussi par un plaisir intense
A nourrir la pensée, où cela se pouvait (20).

Comme lui, il avait été la proie du désespoir le plus sombre, en homme

... dont la frêle charpente
S'incline jusqu'à la poussière, sous le poids
D'angoisse inconsolée et du manque de forces
Pour convertir en bien le mal de la douleur (21).

Et sa réaction optimiste, provisoire, s'accompagnait, comme celle du voyageur, d'une restriction mentale qui maintenait au premier plan la volonté de persister dans cette attitude tout en reconnaissant non sans douleur et remords accablant,

Que, pour ferme que soit notre croyance, il faut
Le zèle, et la vertu de vivre de la foi
Comme un soldat vit de courage; comme, en mer,
L'homme oppose aux fureurs des flots sa force d'âme (22).

Dans cette philosophie d'optimisme et de volonté, le rôle de la science se trouvait clairement défini par le poète :

(19) *Autobiography*, 148.

(20) *The Excursion*, III, 283.

(21) *Ibid.*, IV, 163.

(22) *Ibid.*, IV, 202. Voir l'usage que James a fait de ces vers de Wordsworth dans l'essai *La Vie vaut-elle d'être vécue?* (*Will to Believe*, p. 60.)

... la Science alors
Nous sera précieuse; et seulement alors
Elle se montrera digne de ce grand nom;
Alors son cœur s'enflammera, son œil si morne
Son œil inanimé cessera, vil esclave,
De rester enchaîné sur son objet...
... son noble usage,
Son domaine le plus illustre, ce sera
D'être le guide clair; le soutien le plus sûr
De l'esprit vagabond... (23).

Et la conclusion de Wordsworth était bien faite pour donner confiance à James en confirmant les idées qu'il sentait germer en lui sur l'influence de la volonté dans la destinée de l'homme et, par suite, du monde :

C'est nous qui bâtissons cet Etre que nous sommes;
Et d'aspirer profondément l'âme des choses
Nous fera sages à coup sûr; nous choisirons,
Sachant que le vouloir est libre, et cependant
Nous suivrons sans écart, comme nous le ferions
Poussés par la nécessité sévère, le sentier
De l'ordre et du bien... (24).

Il y avait là une suggestion à laquelle James était bien préparé par la lecture de Renouvier et où il entrevit — enfin — le moyen de sortir de l'impasse où l'avaient acculé les conclusions matérialistes touchant les relations de la volonté et de la loi physique. « Pas une parcelle de notre volonté qui ne soit le résultat d'une loi physique » écrivait-il à Ward au printemps de 1869, avant la crise religieuse (25). Or, un an après, le 30 avril 1870, il note dans son Journal (26) : « Je crois que la journée d'hier a marqué une crise dans ma vie. J'ai achevé la première partie des seconds *Essais* de Renouvier, et je ne vois pas pourquoi la définition qu'il donne du libre arbitre : le fait de soutenir une idée *parce que j'en ai ainsi décidé* alors que j'aurais pu m'arrêter à d'autres, serait forcément la description d'un mirage. » Ce n'était pas là chez James un coup de tête, mais une révolution longuement méditée et presque décidée du jour où il avait entrevu l'abîme matérialiste. L'autorité de Renouvier venait lui prêter main-forte. Il était sûr, en sa compagnie, de ne pas commettre une imprudence : empiriste comme James,

(23) *Ibid.*, IV, 1251.

(24) *Ibid.*, IV, 1264.

(25) V. ci-dessus, p. 70.

(26) *Letters*, I, 147.

résolu à ne tenir compte que des faits, considérant tout problème sous son aspect scientifique autant qu'il était possible, le philosophe français se rapprochait de l'américain sur plus d'un point. Mais surtout, Renouvier faisait toujours la part de la passion, du sentiment, expliquait que les théories ne sont que des hypothèses, que tout n'est qu'une question subjective de croyance et que la science, même expérimentale, est sujette à erreur. Il donnait à James des armes contre le dogmatisme et contre le déterminisme humiliant et froid sous lequel il avait plié jusqu'alors. « Repoussant à la fois le doute systématique et les systèmes, écrivait Renouvier, j'ai voulu conserver ce nom précieux (la certitude), plein d'une véritable signification humaine. Je n'ai point fait abstraction de tout élément de croyance, en le définissant. C'est dans l'assiette morale de la conscience affirmante que j'ai surtout envisagé l'état qu'il exprime... » Puis, repoussant énergiquement l'idée de nécessité : « Il est clair, ajoutait-il, que la solution du problème ne peut plus être demandée qu'à la raison pratique. C'est une affirmation morale qu'il nous faut; toute autre supposerait aussi celle-là. En d'autres termes, la raison pratique doit poser son propre fondement et celui de toute raison réelle, car la raison ne se scinde pas, la raison n'est, selon notre connaissance, autre chose que l'homme, et l'homme n'est jamais que l'homme pratique. » (27). Enfin, Renouvier affirmait catégoriquement son libre arbitre : « La première des lois pratiques, avant ce qu'on appelle un bon usage de la liberté, c'est l'usage même. Ce seul précepte : *Exerce ta liberté*, s'il est suivi, pose un premier fondement de la moralité des actes, appelle des motifs de tous ordres à intervenir au cours des délibérations, et, en éloignant tout vertige, assure dans beaucoup de cas la prépondérance de la raison. » (28).

C'est un écho de ce passage qu'on trouve dans le Journal de James. « Je veux admettre, y lit-on à cette même date du 30 avril 1870, pour le moment, mettons jusqu'à l'année prochaine, que (la liberté) n'est pas une illusion. Mon premier acte de libre arbitre sera de croire au libre arbitre. Jusqu'à la fin de l'année, je renonce à la pure spéculation et aux subtilités de l'analyse où ma nature se complait, pour cultiver de propos délibéré le sentiment de la liberté morale par la lecture d'ouvrages où elle est considérée avec sympathie, et par mes actes mêmes. » Et le besoin d'action reprenant le dessus, maintenant que l'énergie lui revient avec l'es-

(27) RENOUIER, *Essais de critique générale*, 2^e essai, 2^e partie, 21, 78.

(28) *Ibid.*, 1^{re} partie, 319.

poir, il écrit : « Ce n'est ni dans les maximes, ni dans la contemplation (*Anschaungen*) qu'est le salut, mais dans l'accumulation d'actes de pensée. » Il se promet désormais de prêter plus d'attention à la forme de ses actes, d'arriver à contracter de bonnes habitudes de pensée. Et surtout, Renouvier l'a convaincu du pouvoir créateur de la volonté. Jusqu'alors, le seul acte volontaire indépendant lui paraissait un acte destructeur, le suicide : « Maintenant, dit-il, je ferai faire à ma volonté un pas de plus; avec elle non seulement j'agirai mais je croirai en ma réalité individuelle et en ma puissance créatrice. » (29). On comprend l'enthousiasme de James pour une philosophie qui le rendait à la vie. « Je ne peux pas laisser échapper cette occasion de vous dire toute l'admiration et la reconnaissance que m'a inspirées la lecture de vos Essais, écrit-il à Renouvier le 2 novembre 1872... Grâce à vous, je possède pour la première fois une conception intelligible et raisonnable de la liberté. Je m'y suis rangé à peu près. Sur d'autres points de votre philosophie il me reste encore des doutes, mais je puis dire que par elle je commence à renaître à la vie morale; et croyez, monsieur, que ce n'est pas une petite chose! » (30).

Encore une fois, la solution provisoire où s'arrêtait James, le répit qu'il se donnait, ne préjugeaient en rien du résultat final auquel devait aboutir son enquête sur la nature du Cosmos. Mais c'était tout de même l'amorce d'un système, peut-être éphémère, une indication, en tout cas, de l'esprit individualiste et hardi dans lequel James allait dorénavant étudier les questions philosophiques. « Ma croyance, à coup sûr, se disait-il, ne pourra pas être optimiste, mais je ferai consister la vie (le réel, le bien) dans la résistance autonome du moi au monde. La vie sera fondée sur l'action, la souffrance et la création. » (31). Quant au mal, on se gardera bien de l'éliminer purement et simplement en le tenant pour négligeable, comme un Leibniz l'a pu faire (32); on le regardera, au contraire, bien en face et l'on puisera dans la volonté régénérée l'énergie suffisante pour le dominer. « Je ne peux me résoudre, écrit James à son frère en mai 1870, comme tant d'autres semblent pouvoir le faire, à détourner mon regard du mal et à le présenter sous de belles couleurs. Le mal est tout aussi réel que le bien, et si on le nie, il faut égale-

(29) *The Letters of W. James*, I, 147, 148.

(30) *The Letters*, I, 163.

(31) *Ibid.*, I, 148.

(32) Voir, dans *Pragmatism*, p. 23 et s., la critique de Leibniz par W. James.

ment nier le bien. Il faut l'admettre, le haïr, et le combattre tant qu'il nous restera un souffle de vie. » (33).

En somme, c'était une belle victoire de l'énergie physique et morale que ce redressement de James à un moment où il était encore bien affaibli et aurait eu plus que jamais des motifs de se décourager; mais cette victoire pouvait bien aussi n'être qu'une illusion passagère. James lui-même se donnait un délai d'un an avant de la tenir pour définitivement acquise. Il lui restait à consolider les résultats déjà obtenus. C'est à quoi il va s'employer au cours des années suivantes. On peut dire qu'il y consacra sa vie entière.

La crise de 1870 clôt la première phase de l'évolution de James, la phase physique, physiologique, où la philosophie non encore formulée sinon dans des documents intimes et sans coordination, est toute entière dans les frémissements d'une sensibilité essentiellement instable. Cette instabilité même est nécessaire à l'évolution, mais elle empêche aussi qu'on voie nettement les étapes de la pensée. C'est qu'il n'y a pas là une suite logique de déductions aboutissant à une conclusion ferme, mais plutôt une ondulation continue et qui s'accompagne de reflets plus ou moins vifs, précédant un calme momentané. Mais pour n'être pas formulée, il n'en est pas moins vrai que c'est à cette philosophie vécue qu'il faut en revenir si l'on veut comprendre l'ensemble de la pensée de James. Sans doute, tout n'est là qu'en germe, et l'avenir s'enrichira de vues nouvelles dont il ne saurait être question à la date de 1870; néanmoins, négliger délibérément dans l'histoire de cette pensée les années qui vont de 1865 à la crise finale sous prétexte qu'elles n'ont vu paraître de James que quelques comptes rendus sans grande importance, ce serait s'interdire de remonter à la source de tant de ses idées et fausser du même coup la perspective avec laquelle son œuvre doit être examinée. « On n'aboutit à rien, disait-il volontiers lui-même, avec ce système de thèses qui bâtissent de toutes pièces les idées d'un auteur à l'aide de lambeaux de textes, si l'on n'a, avant tout, fait œuvre d'imagination pour arriver à saisir le noyau de ses conceptions. » (34). Et ceci est vrai de James plus que de tout autre. On comprend mieux la totalité de l'œuvre, et surtout on restitue plus justement leur valeur à des points de vue qui peuvent sembler forcés ou trop poussés lorsqu'on envisage cette philosophie comme

(33) *Letters*, I, 158.

(34) *Letters*, II, Appendix, I, 333.

un organisme vivant qui croît, et lance vigoureusement ses rejets là où les circonstances semblent le plus favorables à son plein épanouissement. Dès maintenant, nous pouvons comprendre qu'il n'y aura pas de coupures dans cette pensée, pas même de ces haltes où le raisonnement reprend haleine pour construire à nouveau par additions successives. Une telle progression n'est plus à l'image de la vie, mais relève plutôt de l'intelligence abstraite « caractérisée par la puissance indéfinie de décomposer selon n'importe quelle loi et de recomposer en n'importe quel système » (35); or, s'il y a une pensée qui, par sa nature même, échappera toujours à la systématisation, c'est bien celle de James, qui ne sera jamais faite que du trop-plein de sa sensibilité.

Pour l'observateur superficiel qui croit pouvoir faire abstraction de la vie et de la personnalité de l'auteur, pour s'en tenir aux œuvres de première importance, quoi de plus osé, de plus romanesque, de moins rigoureux que tel chapitre de la *Volonté de croire* sur la prédominance de la foi personnelle en matière de choix, telle conception « pragmatiste » de la vérité ramenée à ses données humaines et pleine de l'idée de la puissance créatrice de l'homme, tels tableaux des *Variétés de l'Expérience Religieuse* où sont analysés avec sympathie tant d'états d'âmes qui nous paraissent indignes qu'on s'y arrête? Et pourtant, tout cela semble s'insérer naturellement dans le mouvement continu de la pensée de James. Ce chapitre, cette conception, cette analyse, nous n'imaginons pas qu'ils aient pu être autres quand nous avons assisté à la série d'expériences personnelles dont ils ne sont que des comptes rendus raisonnés. Le terroir qui a donné ces fruits, c'est James lui-même, sa personnalité tout entière. C'est donc à lui-même qu'il faut aller pour reconstituer dans toute leur intégrité, dans la chaleur de la vie, les émotions qu'essaient de traduire après coup les œuvres.

Car, il ne s'agit pas ici simplement de cette sorte d'émotion qui accompagne en chacun de nous l'éclosion des idées personnelles, comme le vent est inséparable du mouvement et cesse avec lui. Chez James, c'est l'émotion même qui se métamorphose en pensée. La vie explique l'œuvre, comme le passé, l'avenir.

Dès maintenant, nous pouvons voir ce que ne sera pas la philosophie de James et entrevoir ce qu'elle sera.

« Ma croyance, écrivait-il, ne pourra pas être optimiste. » Au fond de la coupe, en effet, était l'amertume. Il lui restait l'immense regret — qu'il devait exprimer si souvent par la suite — de ne pas pou-

(35) BERGSON, *L'Evolution créatrice*, p. 170.

voir accepter de gaieté de cœur cet étrange amalgame de bien et de mal, ce monstrueux assemblage de contraires qu'est l'univers. « Bienheureux, écrira-t-il en 1884, ceux d'entre nous dont le cœur n'a jamais répété ce vœu d'Omar Khayam :

- « Saisir, encore ouvert, le livre du destin
- » Et nous faire donner une plus belle page
- » Où mettre notre nom, — ou bien, tout effacer.
- » Ah! Pouvoir conspirer tous deux avec le sort,
- » Pour corriger ce triste plan de l'univers!
- » Le voir réduit en poudre et puis le façonner
- » Nous-mêmes, plus conforme au désir de notre âme! » (36).

Vains regrets auxquels James ne s'attarde pas. Mais ils limitent par en haut ses aspirations. Il préfère donc renoncer au Tout plutôt que de sentir sur ses épaules ce poids énorme en se répétant qu'il lui est impossible de l'alléger. James étouffe sous une voûte aussi sombre. Il s'en évade par le pluralisme. Et dorénavant le monisme — son ancienne prison — n'aura pas d'ennemi plus acharné que lui. Comment expliquer autrement l'espèce de zèle apostolique que déploie notre philosophe dans tant d'articles et d'ouvrages à la gloire du pluralisme?

Il avait trouvé là une religion — car toute philosophie est chez lui de nature religieuse — à l'image de son esprit : infiniment souple et toujours ouverte à la nouveauté; une religion où il allait verser tout ce que l'expérience de ces dernières années lui avait appris sur l'importance du rôle de la volonté, sur les limites légitimes de la science et sur la liberté.

Sa philosophie ne sera pas une construction logiquement ordonnée qui sacrifierait volontiers les sentiments les plus chers au cœur de l'homme à un désir immodéré de grandeur et de calme. Voici ce qu'elle sera : un essai de coordination des éléments passionnés qui lui ont permis de vivre et d'espérer et une revendication ferme en faveur de leur légitimité. Quant au problème final, quant à ce qui est en dehors de nous, et qui autoriserait ou ruinerait notre espérance, James fera la part belle au rôle créateur de l'homme dans un monde mouvant fondé sur la puissance de la personnalité individuelle. C'est dire que — consciemment ou non — il généralisera en les étendant à l'humanité et au monde tout entier les conclusions auxquelles il était arrivé par l'examen de son propre cas. Dès 1870, il aurait pu écrire quelques-uns des passages les plus caractéristiques

(36) The Dilemma of Determinism, dans *The Will to Believe*, p. 160.

de ses ouvrages à venir. Sans doute, il n'aurait pu formuler ses idées avec la même netteté et les articulations des développements étaient toutes à forger, mais les grandes convictions qu'il y exprime ne font que confirmer l'état d'âme où il se trouvait au sortir de la crise religieuse. « Je constate, écrit-il en 1881 (37), que la faculté de connaître, là où elle se révèle, apparaît comme un simple élément d'un tout organique mental et comme l'instrument d'une force mentale plus élevée : la volonté. » « Notre seul mode de salut, dira-t-il à une autre occasion (38), réside dans le domaine pratique. La conduite, et non la sensibilité, devient le fait dernier que nous ayons à reconnaître... Prenez donc le joug sur vos épaules, inclinez votre cou sous ce lourd fardeau, car c'est la loi commune; donnez-vous autre chose que le sentiment pour limite, pour maître, pour loi; consentez à vivre et à mourir pour ce devoir nouveau; et, d'un seul coup, nous avons passé de la philosophie subjective à la philosophie objective, comme on sort d'un cauchemar enfiévré et bruyant pour s'éveiller dans l'air tiède et calme de la nuit... Notre responsabilité prend fin avec l'accomplissement de ce devoir, et nous pouvons repasser à des puissances plus hautes le fardeau de ce qui demeure. » Dans ce même esprit, il aimera citer ces vers de Tennyson qui viennent à l'appui de sa thèse :

« ... tu dois aller
De mort en mort, de vie en vie, et te trouver
Plus près, toujours plus près de Celui qui créa
Non pas tant la matière ou l'infini — fini
Que ce miracle enfin qui fait que tu es toi
Maître de tes actions, maître de l'univers. » (39).

De même, il répétera dans son *Dilemme du Déterminisme* la phrase qu'il écrivait dans son Journal le 30 avril 1870 : « Notre premier acte de liberté, si nous sommes libres, est par définition l'affirmation de cette liberté. » (40). Et il insistera un peu partout dans ses ouvrages sur l'importance des sentiments subjectifs dans la formation de nos idées (41) plaidant en faveur de la légitimité de la foi (42).

Il nous suffit pour le moment de noter au passage ces textes significatifs qui, comme tant d'autres, montrent à quel point le *ton* de la

(37) Reflex Action and Theism, dans *The Will to Believe*, 140, 1881.

(38) The Dilemma of Determinism, *op. cit.*, 173, 1884.

(39) Reflex Action and Theism, dans *The Will to Believe*, p. 144.

(40) *Op. cit.*, 146.

(41) V. notamment, *op. cit.*, 152, *Pragmatism*, 7, 51.

(42) V. notamment, *The Will to Believe*, préface, x-xi.

pensée chez James a été fixé une fois pour toutes par le sursaut d'énergie qui a mis fin à la crise de 1870. Sans doute, l'évolution continuera, car, jusqu'au dernier jour, James — et c'est là un des traits les plus attachants de sa personnalité — conservera une souplesse d'esprit qui lui permettra de l'adapter sans cesse aux faits nouveaux. Mais, le sens de cette évolution ne sera plus le même. Au fond, les résultats acquis en 1870 sont pour lui indiscutables. Les expériences ultérieures ne feront que les confirmer. Où l'évolution se manifestera, continue et très sensible, ce n'est que dans l'application de plus en plus généralisée qu'il en fera, dans la hardiesse de plus en plus grande avec laquelle il englobera dans ses façons de sentir des domaines de plus en plus vastes, dans la rigueur de plus en plus sévère, qu'il apportera, vers la fin de sa vie surtout, à condenser dans leurs traits essentiels et toute passion s'éteignant, les aspects vitaux de cette philosophie humaine dont il aurait voulu faire un fidèle reflet de la vie.

CHAPITRE III

POSITION DE JAMES

a) *Influences.*

James était encore tout ébloui de trouver au-dessus de lui le ciel pur après l'orage où il avait failli sombrer quand son ancien maître Eliot, devenu président de l'Université Harvard, vint le prier d'accepter le poste d'instructeur de physiologie que l'on venait d'y créer. C'était enfin là une occasion de faire œuvre utile au sortir de cinq années de vie purement spéculative. James accepta avec joie : on ne l'a jamais vu faire grise mine au changement. Puis, malgré les succès de ses cours auprès des étudiants, quand l'offre lui fut faite, l'année suivante, de joindre l'anatomie à son enseignement, il vit le danger de se spécialiser dans une matière assez éloignée du centre de son intérêt qui était plus que jamais le moral. Il refusa donc, mais non sans quelque perplexité, car l'alternative d'enseigner la philosophie ne lui souriait pas plus. « Le *métier* de philosophe, note-t-il dans son Journal (1), est une anomalie pour moi comme pour la plupart des hommes... Quand la *forme* de toute pensée en vient à constituer le *fond* dominant de la vôtre, c'est l'hypocondrie. » Peut-être aussi, au sortir d'une période bien sombre, ne voulait-il pas fonder tous ses espoirs sur la philosophie, de peur de les voir s'effondrer sans retour dans une autre crise. Partagé entre deux sentiments contraires, il finit par accepter l'offre d'Eliot pour 1874. Dans son esprit, d'ailleurs, l'enseignement de la physiologie devait être un acheminement vers une connaissance plus précise des rapports du physique et du moral, et comme une préface à l'étude de la psychologie. « A quoi bon, disait-il un jour à son collègue G. H. Palmer, étudier les os, les muscles, toutes ces choses physiques, sinon dans leurs rapports avec l'esprit? »

(1) *Letters*, I, 170.

Ce n'était pas là une méthode d'approche courante dans les « collèges » américains. Pour l'y faire prévaloir, il fallait profiter du moment où un mouvement se dessinait en faveur d'un élargissement des conceptions ordinaires. Or, en général, l'enseignement de la philosophie était confié à des ministres dont le moindre défaut était de ne pas sentir très vivement le besoin de faire mieux. La logique déductive et le syllogisme n'avaient peut-être plus de secrets pour eux, mais ils n'offraient guère à leurs auditeurs qu'une morale au service de la théologie (2), se contentant de les mettre en garde contre une chute possible dans l'abîme de scepticisme et de matérialisme qui les attendait s'ils cessaient d'interpréter les Ecritures selon les canons de la critique orthodoxe (3). Pourtant, toute curiosité philosophique n'était point éteinte en Amérique et les remarques que faisait Miss Martineau quarante ans plus tôt restaient vraies : « Plus on voit les individus et moins on voit leurs livres, plus l'espoir de l'étranger s'affermir... Bien que certains dogmatisent, que d'autres attendent une révélation, et que personne ne semble se rappeler l'existence de la méthode expérimentale, on aspire pourtant à une Philosophie de l'Esprit. » (4).

Après la Guerre Civile, et sous l'influence allemande surtout, un renouveau s'était fait sentir, particulièrement dans les grandes universités de l'Est, jusque-là partagées entre la théologie traditionnelle et l'empirisme écossais. Avec la question de l'évolution, la curiosité intellectuelle avait rebondi. A Harvard, surtout, les grands mouvements contemporains avaient leur répercussion. Bowen suivait la tradition; G.-H. Palmer montrait déjà des sympathies pour Hegel; John Fiske, disciple de Spencer, commençait en 1869 l'exposé de sa « Philosophie cosmique ». Le *Journal of Speculative Philosophy* paraît vers cette époque. Un esprit nouveau règne dans l'Université. Il s'agit de fonder de toutes pièces un centre intellectuel, et cela demande du courage et de l'esprit d'initiative (5). Il faut un homme avisé et énergique pour donner l'impulsion première, il faut surtout un esprit qui sache prévoir l'orientation nouvelle que ne peuvent manquer de prendre toutes les disciplines en un temps de renouveau; enfin, il faut un homme qui connaisse les hommes et sache choisir ses seconds. Charles W. Eliot fut à la hauteur de la tâche. « Notre Université, disait-il dans son discours du 19 octo-

(2) *Letters*, I, 189.

(3) Voir *Mind*, IV, Janv. 1879, 31.

(4) *Society in America*, vol. III, 210.

(5) Voir KALLEN (H. M.), *Culture and Democracy in the U. S.*, V, 288.

bre 1869, ne reconnaît aucun antagonisme réel entre la littérature et la science, et n'accepte pas d'alternatives étroites telles que : mathématiques ou classiques, science ou métaphysique. Nous voudrions avoir ce que l'on fait de mieux, en tout. » (6). Puis, examinant la situation en philosophie : « Nul ne sent plus, ajoutait-il, l'insuffisance de nos méthodes actuelles que ceux qui l'enseignent le mieux. L'instruction livresque ne suffit pas : il faut que des maîtres actifs, à l'esprit ouvert et judicieux, lui donnent animation et vie. »

James venait à son heure. Dès 1876, il est maître de conférence de physiologie et annonce un cours de psycho-physiologie où il étudiera les *Principes* de Spencer (7) (on devine dans quel esprit) et cette même année, il inaugure une méthode nouvelle en organisant à Harvard le premier laboratoire de psychologie expérimentale qu'on ait vu en Amérique (8). Ce faisant, James se créait un instrument de travail pour ses recherches personnelles et avançait plus que par des discours la cause qui lui était chère : rechercher la vérité par l'étude approfondie des faits. Le laboratoire lui paraissait un dérivatif utile aux méthodes dogmatiques en usage et plus propre qu'elles à satisfaire la curiosité intellectuelle des étudiants. « Attaquons-nous aux choses, écrit-il en 1876, comme si nous n'avions pas à fournir une réponse officielle... Si sceptique qu'on puisse être sur les chances d'arriver à connaître les vérités universelles (et pour prendre plus nettement position, nous adopterons ici les vues extrêmes du positivisme), on ne peut nier que les études philosophiques apprennent à toujours voir les alternatives, à ne pas tenir l'habituel pour évident, à refondre toutes les conventions. En un mot, elles fournissent une perspective mentale... Quant à la philosophie générale proprement dite, ou réflexion de l'homme sur ses rapports avec l'univers, sa vertu éducative réside dans l'éveil des esprits aux *problèmes* qui la constituent. Peu importent les doctrines qu'enseignent les maîtres, pourvu qu'ils inculquent à leurs élèves l'attitude philosophique vivante, l'examen personnel indépendant de toutes les données de la vie et le désir de les harmoniser. » (9).

C'est ainsi que James entendait faire profiter autrui des leçons de sa propre expérience. Elevé en dehors de toutes les écoles, sa première philosophie avait été l'étonnement, enrichi de mille perceptions au cours de son éducation vagabonde, et son père lui avait

(6) *Addresses at the Inauguration of Charles W. Eliot*, 29.

(7) *Memorandum* du Président Eliot.

(8) *Letters*, I, 179.

(9) *Nation*, 1876-23, 178-179. The Teaching of Philosophy in our Colleges

appris à dépasser les conventions pour repenser les idées sous une forme personnelle. Maintenant, il voulait qu'on cultivât chez les jeunes gens cet étonnement si fugace qui ne tarde pas à se changer en indifférence. Il voulait qu'on leur enseignât non plus à croire, mais à douter, et à prendre eux-mêmes, librement, leurs décisions, à être originaux. Ses récentes expériences, enfin, lui avaient appris que le salut pour chacun n'est pas dans l'adoption passive d'une doctrine établie, mais dans le choix éclairé — peu importe au prix de quelles souffrances — entre des alternatives également plausibles. De toutes façons, le dernier mot devait revenir à l'individu. Dans son enseignement, donc, comme dans sa philosophie, James prenait la défense de l'individualisme à l'heure même où sa propre pensée se définissait par contraste avec toutes celles dont il avait subi ou subissait encore l'influence.

Et, avant d'aller plus loin, le moment est venu de préciser ce qu'on entend généralement par « influence », car ce n'est qu'en délimitant avec toute la précision possible la portée de ce terme assez vague en soi que l'on peut obtenir sans flou et sans bavures la silhouette d'une personnalité. Or, s'il fut un esprit ouvert aux influences, c'est bien celui de James. Successivement, son père, Spencer, Agassiz, les Ecossais, Wordsworth, Renouvier et tant d'autres par la suite, sont venus modifier la pensée du philosophe à des moments divers de son évolution. D'autre part, en philosophie plus qu'ailleurs peut-être, les influences sont grosses de conséquences, car dans ce domaine où la pensée se concentre, les plus petits chocs peuvent ébranler fortement la masse, alors qu'en littérature, ou dans les arts, la matière est assez diluée pour n'être pas sensiblement affectée en tous ses points par les vibrations du dehors. Le lien logique étant plus lâche, on y est moins tenu par une communauté de principes. Comme il s'agit surtout de traduire des états d'âme, on peut imaginer librement mille variations sur un même thème. Il faut avouer qu'en philosophie — comme en science — dans le domaine de la logique, en un mot, la part d'indépendance individuelle est à l'ordinaire assez réduite, car les thèmes sont moins nombreux — peuvent même se ramener par réductions successives à un très petit nombre — les faits commandent, et la nudité des idées ne s'accommode que bien rarement de trop riches parures. Il semble donc qu'il soit d'autant plus malaisé de se dégager de l'autorité que celle-ci repose moins sur une personnalité fragile que sur un ensemble de faits et de déductions sages à caractère plus universel. L'« influence » y revêt donc l'aspect de l'acceptation provisoire ou définitive d'un groupe de conclusions tenues pour vraies et qui —

en tout cas — quel que soit le sort qui leur sera réservé dans la suite — deviennent, pour peu que le penseur vive sa philosophie, partie intégrante de sa personnalité, chose qui ne saurait se produire en littérature où l'autorité ne fait pas loi (10). Et bien souvent, en effet, des sujets trop passifs se contentent de « subir » l'influence, comme écrasés sous le faix. C'est ce qui a pu faire croire qu'il y avait là un obstacle sérieux au développement de la personnalité, alors que chez les esprits robustes l'influence constitue au contraire, le meilleur stimulant de l'originalité.

Mais, tout d'abord, une remarque préliminaire s'impose : c'est qu'on ne peut nier l'originalité de quiconque a subi une ou plusieurs influences, tant la chose est universelle et, pour tout dire, inévitable. Il faut ne voir dans le mot, et dans le fait, qu'un symbole de la solidarité intellectuelle qui lie deux générations ou deux pensées. Souvent l'influence n'est guère plus qu'un léger contact en un point qui marque une continuité, évite une rupture; souvent aussi, c'est l'écho de la rumeur du dehors qui pénètre au dedans pour modifier, redresser, encourager. C'est l'accident de terrain qui imprime au fleuve une direction nouvelle. La personnalité moderne, surtout, nous apparaît non plus comme un jet puissant à l'air libre, mais plutôt comme une source filtrant au travers de dix terrains qui en déterminent la teneur. Il nous paraît impossible aujourd'hui de prétendre ne rien devoir aux devanciers : ce serait méconnaître le lent cheminement souterrain de nos idées les plus originales. Avec le recul des années, d'ailleurs, la personnalité acquiert toute sa valeur, et l'on comprend mieux alors la part exacte de l'influence dans son développement. Plus on approfondit, plus on croit voir que celle-ci n'est pas un habit qu'endosse l'esprit, mais bien la nourriture nécessaire à sa vie. « Je ne sais pas pourquoi, dit Boutroux (11), certains critiques d'aujourd'hui s'imaginent qu'il suffit de dénoncer une influence reçue par un auteur, pour convaincre aussitôt celui-ci de médiocrité; comme si la vie de l'esprit, aussi bien que celle du corps, n'était pas un continuel échange... On est original quand on fait sien ce qu'on emprunte. »

Ajoutons enfin que l'influence ne s'exerce pleinement que sur les esprits déjà orientés dans la même direction par leur originalité propre. Il y a simplement en ce cas confirmation de tendances profondes :

(10) Sauf, bien entendu, en ce qui concerne la *technique* littéraire, qui est, d'ailleurs, une esthétique ou philosophie de l'art. C'est ainsi qu'on peut dire que l'*Art poétique* de Boileau fait loi pour une certaine catégorie d'auteurs.

(11) *De l'Influence de la philosophie écossaise sur la philosophie française.*

au spectacle d'une pensée robuste, l'esprit prend conscience de ses forces cachées. Il semble bien que ce fut le cas de James. Avant 1870, les tendances spiritualiste et matérialiste luttèrent en lui et il eut tantôt l'une, tantôt l'autre pour idéal. C'est ce qu'on traduit en disant qu'il subit l'influence de Spëncer, puis celle d'Agassiz. Ces noms sont simplement les limites vers lesquelles il tendait, et comme son esprit était alors un perpétuel va-et-vient harassant entre deux pôles de natures contraires, il paraît avoir suivi successivement des voies bien différentes, alors qu'il s'agit simplement là d'oscillations très amples d'une personnalité très instable.

Après 1870, au moment où il lui faut échapper au vague et à l'indécision qui l'ont mis à deux doigts de sa perte, James rencontre deux hommes d'inégale valeur qui contribuent à affermir sa pensée et à l'orienter : Renouvier et Chauncey Wright, et il semble bien que le résultat de ces nouvelles influences fut de diminuer l'amplitude de ces oscillations de la pensée et d'accélérer le mouvement de progression des idées.

Outre l'affirmation de la liberté qui lui avait été d'un si grand secours, James avait trouvé chez Renouvier d'autres raisons de sympathie. Tous deux, dégagés de la « superstition du Tout », envisageaient dans l'univers les faits multiples et les individus, insistant, dans l'individu, sur le rôle primordial du sentiment, de la passion. Pour tous deux, le monde physique était distinct du monde moral et le rôle de la science limité à la connaissance du premier. Quant au moral, le champ s'ouvrait aux hypothèses et — c'est ici, surtout, que James se sentait tout près de Renouvier — en cette matière, chacun devait écouter la voix intérieure. « Confirmerons-nous par notre croyance, écrivait Renouvier⁽¹²⁾, une hypothèse (le déterminisme) que les instincts moraux de la conscience démentent à chaque instant, et que combat dès lors la loi morale elle-même, ce grand fait idéal de l'univers ? Si c'est la liberté qui est vraie, tout un ordre de faits échappe à la science et à la prévision de l'homme : ou plutôt l'homme est créateur d'un ordre nouveau dans le monde, d'un ordre qui ne saurait jamais être donné tout entier, mais qui se fait perpétuellement et qui est par excellence le domaine humain, son domaine... Cet absolu cherché de chimère en chimère, à travers les élucubrations théologiques, nous le trouvons au fond de notre nature, non qu'elle échappe à toute relation, mais parce qu'elle peut quelquefois les dominer toutes. La philosophie, enfin *humanisée*, trouve dans

(12) *Essais de critique générale*, 2^e essai, II, 81-83.

l'homme qui est à la fois son créateur et sa principale matière, le type, l'unique type connu de ce que l'être a d'inaccessible, de cette source de faits premiers qui partout ailleurs lui échappe, et qu'elle ne peut que vainement s'efforcer de définir en dehors de tous rapports, par delà les bornes du monde intelligible. » Faire pleinement confiance à l'homme, le grandir en en faisant la source et le but de toutes nos aspirations, voilà qui devait séduire singulièrement celui qui dans sa lettre à Ward de janvier 1868 — bien avant qu'il ait rien lu de Renouvier, avant même qu'il en connût le nom — exprimait des idées si voisines de celles du philosophe français. Et le texte de Renouvier devait sans doute aider James, par la suite, à préciser les conséquences de ses premières affirmations. « La véritable doctrine de la liberté, ajoutait-il (13), nous fait considérer le monde comme un *ordre qui devient et se fait*, non comme un *ordre préétabli* qui n'a qu'à se dérouler dans le temps. »

Le rapprochement est si prononcé qu'on attribuerait volontiers à James telles déclarations passionnées de Renouvier. Nous saisissons ici sur le vif la véritable signification de l'influence : il y a d'abord parallélisme de deux pensées qui s'ignorent, puis, stimulation de la pensée la plus floue par la plus nette et enfin émulation à la poursuite de développements de plus en plus riches. Chez Renouvier, comme plus tard chez Bergson, James a trouvé maint élément de son propre tempérament. Tous deux ont senti à l'unisson, connu les mêmes angoisses, fait passer dans leurs ouvrages toute la chaleur de leur personnalité, et leurs deux âmes, dépassant les obstacles de la technique philosophique, se devinent et se joignent. Quels ne devaient pas être les sentiments de James lorsqu'il lisait, au sortir de la lutte où son instinct religieux l'avait emporté sur le matérialisme, les lignes éloquentes de Renouvier en faveur de l'immortalité, dont il pouvait faire l'application à lui-même : « Qu'importe que dans sa jeunesse même (l'homme) puisse être atteint d'une sorte de désenchantement vital et d'un besoin de tout oublier et de ne rien sentir ? Qu'il s'éprenne d'un goût raisonné pour le néant ? plus que cela, qu'il se trouve capable de l'envisager en face, chose difficile et rare plus qu'on ne le croit, et qu'en le contemplant il l'appelle ? Ni la passion lasse, ni la passion désespérée, ni les intermittences de la vie morale, ni sa décadence ne sont des objections contre l'immortalité... » (14). Même haine de l'Absolu chez tous deux, même répu-

(13) *Op. cit., loc. cit.*, 105.

(14) *Op. cit., loc. cit.*, 230.

gnance pour le pessimisme d'un Schopenhauer (15) comme pour le rationalisme doctrinaire (16), même élan vers un humanisme délivré des terreurs du doute. En dépit de sérieuses divergences dans les doctrines, James sentait en Renouvier un tempérament foncièrement analogue au sien, et la grande raison de son attachement à la pensée du philosophe français, comme, plus tard, de sa sympathie pour Bergson, c'était qu'il y trouvait un exposé net de points de vue encore confus chez lui mais qui n'attendaient que cette occasion pour prendre corps. Les affirmations robustes de Renouvier donnaient à James le courage d'exprimer ses propres idées, et lorsqu'il évoquera vers la fin de sa vie le soulagement que lui apportèrent les essais du néo-criticiste : « Renouvier, dira-t-il, fut un des plus grands esprits philosophiques, et sans l'impression que fit sur moi, au cours des années 70, sa magistrale défense du pluralisme, je n'aurais jamais pu me dégager de la superstition moniste avec laquelle j'avais jusqu'alors vécu. » (17). James aurait pu inscrire en épigraphe sur son œuvre les derniers mots des *Seconds Essais de critique* : « Mon but était de déterminer les probabilités morales d'une foi philosophique, la plus universelle possible, et j'ai confiance de l'avoir atteint. » (18).

En regard de cette influence, et comme lui servant de contre-poids, il faut considérer maintenant celle de Chauncey Wright (19). La destinée humaine n'inquiétait nullement Wright. Il n'y croyait pas. Hors le fait pur et simple, ce positiviste intégral n'estimait

(15) *Ibid.*, 263, 307.

(16) Voir *Ibid.*, I, 350, les critiques que Renouvier adresse à Proudhon : « Si c'est être un mystique que de croire à quelque chose pour de bonnes raisons, c'est-à-dire qu'on estime bonnes, il est vrai, je suis un mystique. S'il faut, pour être un philosophe critique, admettre que toute *solution par la raison* est une solution par raison démonstrative, apodictique, alors je ne suis pas un philosophe critique. »

(17) *Some Problems of Philosophy*, Dédicace.

(18) *Deuxième Essai*, II, 315.

(19) Sur les relations de W. James et de Chauncey Wright, voir *Collected Essays and Reviews*, p. 20-25 et 107. Chauncey Wright, né à Northampton (Massachusetts), le 20 septembre 1830, montra de bonne heure des dispositions pour les mathématiques, fit ses études à Harvard, et fut, de 1852 à 1870, calculateur de l'*Almanach Nautique*. En 1870, le président Eliot lui confia un cours de psychologie, puis de physique mathématique. Mort à Cambridge le 12 septembre 1875. Il a publié des articles réunis sous le titre de *Philosophical Discussions* en 1877 avec notice biographique par Charles Eliot Norton. Ses *Lettres* ont paru en 1878 avec notice par J. Bradley Thayer (édition limitée, hors commerce). Consulter également : *Mind*, IV, 1879, janvier, *Philosophy in the United States* (Stanley Hall), et J. Fiske, *Darwinism and Other Essays*.

rien. Le monde était une agglomération d'éléments rassemblés là par caprice, au gré du « temps cosmique », comme se font et se défont les nuages. L'idée de finalité lui était odieuse, comme d'ailleurs tout système général « anticipation de la nature », disait-il. Il exposait des vues dans des articles pleins de suggestions, mais sans netteté. Il ne savait pas faire passer sa personnalité dans ses écrits. Par contre, sa conversation fourmillait de traits heureux et surtout d'observations fines sur les choses et les gens. Semblable tempérament, où la sensibilité n'avait pas place, qui ne demandait pour ses sentiments nulle garantie extérieure, pour qui « le pessimisme et l'optimisme étaient également dépourvus de sens »⁽²⁰⁾ peut paraître aux antipodes de James et pourtant cette divergence foncière explique l'influence de l'un sur l'autre par les réactions violentes que Chauncey Wright faisait naître en James et qui n'étaient pas sans utilité. Et puis James aimait certains aperçus de cet esprit profond : son empirisme radical, son aversion pour les systèmes, sa critique de l'absolu; il lui emprunta même à plusieurs reprises l'expression de « temps cosmique » qu'il aimait parce qu'elle lui semblait exclure à jamais tout déterminisme⁽²¹⁾. Wright, d'ailleurs, aida James, par contraste, à faire ressortir en un relief plus accentué ses propres convictions. Les esprits aussi franchement matérialistes ne sont pas légion en Nouvelle-Angleterre et Wright prenait dans ce milieu une originalité qu'il n'aurait pas eu ailleurs au même degré. De plus, c'était le matérialisme vivant, en pleine force, combatif autant que l'idéalisme de James, et qui obligeait l'adversaire à tenir ses armes aiguisées. Wright mort, ses arguments vivaient, menaçants, ironiques même si l'on était tenté de les négliger pour se laisser aller à ses penchants paresseux. La crise de 1870 était d'ailleurs encore trop fraîche à la mémoire de James pour qu'il pût ignorer la force de ces arguments. L'adversaire vivait toujours en lui, sur ses gardes, prêt à rompre l'armistice et à prendre l'offensive. Il fallait composer. C'est ainsi que James, sans doute sous l'influence de Wright, fut amené à élargir de plus en plus la place faite dans sa pensée à l'idée de hasard. Ce n'était pas le « temps cosmique », que James jugeait un peu sommaire⁽²²⁾; mais, dans le plan du méliorisme basé sur la puissance de la volonté humaine, un assouplissement de nos conceptions de l'univers qui rendait mieux compte des apparences chaotiques dont le matérialisme tirait parti⁽²³⁾. Le service que

(20) *Collected Essays and Reviews*, Chauncey Wright, p. 23.

(21) *Will to Believe*, 32. *Collected Essays*, Philosophical Conceptions, 421.

(22) V. *Will to Believe*, Is Life Worth Living ? p. 32.

(23) V. *op. cit.*, The Dilemma of Determinism.

Wright rendit à James fut d'amener celui-ci à aller au-devant de l'adversaire, en homme qui, comprenant parfaitement les objections qui lui sont faites, ne demande qu'à redresser les conclusions erronées qu'on en tire. James fut séduit par la plasticité sans limite de la vision de Wright, où le pluralisme le plus échevelé avait l'infini pour carrière, mais il ne voulut y entrer qu'en compagnie de l'espérance; il voulait avoir une chance de gagner dans la course de la vie. C'est ainsi qu'il eut aux premiers temps où il élaborait son œuvre philosophique à faire jouer à son esprit critique le rôle de gardien de sa personnalité : d'une part, il avait sans cesse l'œil sur Chauncey Wright dont la puissante ironie glaçait sa pensée si celle-ci venait à s'embraser pour l'idéalisme d'un zèle trop ardent; d'autre part, le spectacle quotidien des efforts de son père vers une formulation de ses besoins religieux l'encourageait dans son désir de finalité (24). A lui de trouver le moyen terme, car ni Chauncey Wright, ni Henry James n'étaient des modèles à imiter. L'un était trop froid (25), l'autre trop impulsif (26). Il y avait là des vues pleines d'intérêt, mais des méthodes d'analyse défectueuses. Il eût fallu corriger l'un par l'autre, concilier des extrêmes où entraient, il est vrai, bon nombre d'éléments communs, fondre deux pensées en une, et peut-être l'avenir verrait-il cette fusion réalisée...

En attendant, le plus grand service que Renouvier et Wright, comme plus tard Blood et Bergson, rendirent à James, ce fut de l'encourager dans la voie où il s'engageait. Sans doute il doit beaucoup à J.-S. Mill, Lotze, Hodgson, Wundt, Peirce, Stanley Hall, Putnam, Royce et d'autres qui vinrent enrichir ses conceptions et lui suggérer mainte idée intéressante pour qui veut suivre la filiation qui le rattache à la tradition passée, mais quand on en vient à étudier chez James la vie intérieure, les réactions de la sensibilité, on s'aperçoit que ceux qui ont eu sur lui une réelle influence, qui lui ont imprimé des impulsions nouvelles, s'ils l'ont séduit par leur puissance intellectuelle, doivent surtout leur influence à la hardiesse avec laquelle ils surent construire une vision d'ensemble de l'univers qui ne fût pas rigide, mais laissât le champ libre aux possibilités. Renouvier bâtissait son univers sur la liberté, Wright

(24) V. à ce sujet un article de G.-H. Palmer dans le *Harvard Graduate Magazine* (1920), 29.

(25) *Collected Essays and Reviews*, Chauncey Wright, 24.

(26) *Letters*, I, 241 ... He was like Carlyle in being no reasoner at all, in the sense in which philosophers are reasoners. Reasoning was only an unfortunate necessity of exposition for them both.

l'envisageait comme une vision d'orage, Blood voyait partout le miracle, Fechner, l'âme universelle, Bergson, l'élan vital. Toutes ces formules exprimaient un même état d'âme, l'aspiration vers une philosophie de la vie dans toute sa mouvante intégrité. Et qu'importaient à James les détails des systèmes? On était sûr de le gagner en faisant appel à sa sensibilité, et celle-ci n'était pleinement satisfaite qu'autant qu'elle avait cru pouvoir humer le bon air de la vie. James étouffait dans le menu et l'étroit. Et il éprouvait véritablement de la reconnaissance pour ceux qui — mieux doués que lui, peut-être, pour resserrer en des notations pittoresques ou disposer en un plan harmonieux ce qu'ils ressentaient — venaient lui prêter, prêter à la cause pluraliste à laquelle il était tout dévoué, le concours de leur talent et l'appui de leur autorité. On l'a vu exprimer sa gratitude à Renouvier. Plus tard, il dira de Benjamin Blood : « J'avoue que l'existence de ce nouveau genre de mysticisme a mis en fuite ma timidité » (27). Et lorsqu'il rencontrait Bergson au cours de ses voyages en Europe, « l'énergique poignée de mains à peine desserrée, on se lançait dans des discussions lumineuses sur la religion ou la morale qu'interrompaient seulement de temps à autre les brèves phrases insistantes de James : « *You gave me confidence, you made me bold* » (28).

Certes, la nature même de sa philosophie naissante donnait à James ce besoin d'encouragement. Elle reposait sur l'incertitude étayée par l'espérance. L'intuition, la foi, l'instinct lui paraissaient les voies normales à suivre dans la recherche de la vérité, et les sentiments dont il faisait la base de sa philosophie gagnaient tout à devenir collectifs, les probabilités se faisaient plus pressantes quand les plus grands penseurs les mettaient au premier rang. La probabilité à laquelle James tenait le plus était celle d'un monde en perpétuel devenir où la suite des événements fût incalculable, imprévisible. C'est pourquoi il était également éloigné de l'optimisme d'un Leibniz et du pessimisme d'un Schopenhauer, qui se donnaient un univers voué au bien ou au mal. Mais surtout, ce qu'il faut bien voir, c'est que cette attitude de James répondait chez lui à un besoin physique. Schopenhauer lui parut toujours odieux parce qu'il abusait de déductions déjà trop hardies pour aboutir à un pessimisme impardonnable qui était la négation de tout effort. C'était le comble du dogmatisme vicieux, la capitulation de l'individu devant le mal. James était loin de repousser en bloc toutes les idées du philosophe

(27) *Memories and Studies*, A Pluralistic Mystic, 374.

(28) F. DELATTRE, *W. James bergsonien*, 34.

allemand; il admettait même comme « une vérité profonde » le « caractère illusoire de la notion du progrès moral » (29). Il l'approuve même de ne pas « s'enraciner dans une optimiste veulerie ». Mais ce qui lui rend Schopenhauer insupportable, c'est son pessimisme « fort en gueule... d'un chien qui aimerait mieux voir le monde dix fois plus mauvais qu'il ne l'est que de perdre une occasion d'aboyer ». Il n'était pas du tempérament de James d'ériger en système le désespoir : sans cela, l'occasion eût été belle pour lui de céder à la tentation au plus fort de sa crise religieuse. Au contraire, il voulait rester sur le qui-vive, toujours alerté, prêt à l'action. Or, on s'endort dans le pessimisme comme dans l'optimisme quand on ne voit plus au-dessus de sa tête qu'un ciel gris ou bleu sans un nuage, sans une coupure. Avec Renouvier, au contraire, avec Wright, avec Blood, l'avenir, c'était nous qui le ferions. Il y avait dans ces pensées, l'attrait de l'inconnu, des perspectives d'aventure, tout ce qui donne son charme à la vie. Avec eux, elle « valait la peine d'être vécue », même si le « temps cosmique » de Wright devait balayer demain l'œuvre d'aujourd'hui. Il y avait toujours place pour un ordre meilleur, et le seul changement tenait l'esprit sur le qui-vive. Ce que demandait James avant tout, ce n'était pas une béate sécurité ni une cynique certitude, mais la mobilité, le peut-être. L'activité était un besoin de son tempérament : il lui fallait donc une philosophie qui la rendit légitime et efficace. Mais aussi, il n'était point l'ennemi du hasard, bien au contraire, et, en bon joueur qui prise le jeu plus que le gain, il ne se sentait en formé que lorsque la lutte promettait d'être chaude et la victoire incertaine. « J'ai souvent pensé, écrivait-il vers 1878 à Mme James (30), qu'on ne saurait mieux définir un tempérament qu'en recherchant sous l'empire de quelle disposition morale ou mentale particulière nous nous sentons vivre d'une vie plus active, plus profonde et plus intense. A de tels moments, une voix intérieure s'élève, qui dit : *Voilà* comme je suis en réalité!... Or, autant que j'en puis parler, cette attitude caractéristique comporte toujours chez moi un élément de tension active, de résistance, pour ainsi dire, où je compte sur le monde extérieur pour arriver à fondre le tout en une harmonie parfaite, mais sans *garantie* aucune. Qu'on me le garantisse, et voilà mon attitude qui aussitôt s'immobilise et devient insipide. Que la garantie vienne à disparaître, alors, pour peu que je sois en bonne santé, d'une façon générale

(29) *The Will to Believe, The Dilemma of Determinism*, 169. — V. William JAMES, *Extraits de sa correspondance*, appendice II, A Karl Hillebrand.

(30) *Letters*, I, 199.

(überhaupt), je ressens une sorte de bonheur enthousiaste et profond, une âpre détermination à faire ou à souffrir n'importe quoi, qui se traduit dans mon organisme par une sorte de douleur lancinante au sternum (ne souris pas, c'est pour moi un élément essentiel). Et bien qu'il n'y ait là qu'une simple humeur, qu'une émotion que les mots sont impuissants à peindre, c'est ainsi que s'affirme chez moi le principe de toute activité pratique ou théorique... »

Telle est la lumineuse analyse que James lui-même donne de son tempérament quelques années après sa crise religieuse. C'est une nature combative, mais qui se voile de cette nuance de douceur mélancolique qu'apporte avec elle l'espérance. « Vivre d'une vie plus intense! ». Que de fois nous l'entendrons exprimer ce souhait! C'est ce qu'il écrivait en 1861 à ses parents⁽³¹⁾, c'est ce qu'il répète vingt ans plus tard à Mme James, ce sera, par la suite, l'évangile du *strenuous mood* »⁽³²⁾, mais il faut garder dans la lutte l'espoir confiant qui fouette le sang et appelle l'action.

Voilà peut-être ce qui a empêché James de subir très profondément l'influence d'un Carlyle. Tous deux avait éprouvé une crise analogue, l'avaient surmontée par un appel à la liberté, « chassant à jamais l'ignoble Peur »⁽³³⁾ et James voyait dans l'émancipation de Teufelsdröckh le premier pas, nécessaire, vers la conception d'un monde où l'action se trouve pleinement justifiée⁽³⁴⁾. Mais Carlyle n'était pas allé au delà de ce premier pas, et sa peur originelle s'était simplement changée en une amère soumission. Teufelsdröckh était, certes, prêt à tout souffrir; il se sentait un homme par le courage, envisageant le monde en face, presque dieu par la majesté de son acte; toutefois, son action s'arrêtait là. Il se heurtait à une puissance égale qu'il pouvait bien accabler de ses sarcasmes ou de son mépris : rien ne l'émouvait, mieux valait composer. En somme Carlyle, s'il relevait la dignité de l'homme, en abaissant celle de l'univers, lui fermait aussi toute issue et ne tardait pas à retomber dans un pessimisme aussi sarcastique et stérile que celui d'un Schopenhauer. Or, rien ne semblait plus odieux au tempérament vif et enthousiaste de James que l'acceptation maussade de l'univers par une philosophie désabusée⁽³⁵⁾.

(31) V. plus haut, p. 52.

(32) V. *Talks to Students*, III, What makes a life significant; *Pragmatism*, Lecture VIII, Pragmatism and Religion.

(33) *Sartor Resartus*, The Everlasting No.

(34) V. *The Will to Believe*, Is Life worth Living ? 44.

(35) Cf. *The Varieties of Religious Experience*, Lecture II, 41.

D'ailleurs, la personnalité même de Carlyle lui était bien connue pas son père qui avait quelque peu fréquenté le sombre Ecossais, sans parvenir à l'aimer (36). « Chez Carlyle, écrivait Henry James (37), rien de cette large sympathie humaine qu'on aime rencontrer chez les hommes distingués;... il était totalement impénétrable aux appels du cœur ou de l'entendement. Il ne pouvait, je crois, se défendre d'éprouver à votre égard une certaine crainte, une certaine méfiance dès qu'il s'apercevait que vous nourrissiez un ferme espoir en Dieu ou traduisiez par vos actes votre amour de l'humanité... En particulier, Carlyle estimait que nul ne pouvait prendre un vif intérêt au progrès de l'espèce s'il n'était quelque peu déséquilibré... Quant à éprouver la moindre sympathie pour la nature humaine et ses besoins inexorables ou le moindre espoir dans une bonté divine égale à ces besoins, je n'ai jamais vu chez lui le plus petit soupçon de l'une ou de l'autre. » Le côté énergique du tempérament de Carlyle plaisait, certes, à William James (38), mais s'il prisait fort la spontanéité puissante et l'intuition de l'Ecossais, qui lui rappelaient un peu Henry James (39), il eût voulu lui voir un peu plus du lait de la tendresse humaine et une oreille plus attentive aux demandes passionnées de l'âme. C'est qu'il n'avait pas l'étoffe d'un prophète ni la foi rude d'un croisé. Il aimait la bataille, mais à condition de ne pas aller à une défaite certaine, et il entendait savourer chaque jour les fruits de la victoire, qui lui donnaient des forces nouvelles pour le combat du lendemain. Seule l'idée que chacun de ses actes modifiait le monde donnait du prix à la vie, mais livrer contre le roc un assaut désespéré n'était pas son fait. Et l'œuvre de Carlyle, hymne au courage malheureux plutôt que chant de triomphe, n'était guère une source d'inspiration pour qui s'élançait dans la mêlée avec une confiance aussi robuste.

b) *Les aspects de l'inquiétude philosophique chez James.*

Il ne suffit donc pas, on le voit, de dire que James a subi l'influence de Renouvier, de Wright ou de Carlyle. Ces mots restent vagues tant que l'on n'a pas distingué ce qu'il leur doit, et c'est précisément cet examen qui délimite la personnalité de James. En joignant par une ligne idéale les points où il touche à chacun, on

(36) *Notes of a Son*, 184; 197-8.

(37) *Literary Remains*, 423.

(38) *The Will to Believe*, *The Dilemma of Determinism*, 173-174.

(39) *Letters*, I, 241.

obtient comme le contour même, la silhouette de sa pensée. Mais cette silhouette, c'est James lui-même qui en a dessiné les grandes lignes en orientant son esprit selon l'inspiration de son tempérament. Il nous reste à montrer que l'originalité de James est justement d'avoir puisé dans sa propre expérience des matériaux assez riches pour pouvoir, en y insérant quelques emprunts qui font parfaitement corps avec la masse, constituer une philosophie qui ira s'élargissant, s'amplifiant sans que jamais l'expérience intime de l'auteur cesse d'en être le centre. « Les étapes que parcourut James, écrit Mr. Lovejoy⁽⁴⁰⁾, avant d'arriver aux conceptions finales auxquelles il ne se fixa que passé la soixantaine, après trente années au moins de recherche et de réflexion philosophiques pour ainsi dire continues, sont marquées par la solution de problèmes définis ou l'élimination de fausses prémisses; les intervalles semblent avoir été consacrés par James à se dégager, non sans peine, mais toujours avec courage d'un borborygme d'antinomies insolubles. » Il faut insister sur le caractère passionné de ces doutes qui continueront — sa vie durant — de soulever de perpétuels conflits entre son intelligence et son cœur et ce sont ces conflits qui donnent à la philosophie de James sa physionomie si vivante et parfois si tourmentée. On pourrait dire de lui ce qu'il écrivait de H. Sidgwick⁽⁴¹⁾ : « Ce cœur si généreux avait pour collaboratrice une intelligence qui tendait à ruiner toute croyance qui s'offrait à elle. » Dès les débuts, James fut partagé entre l'aspiration religieuse et l'esprit critique. Dès les débuts, aussi, il eut un faible pour la première, quelles que fussent les exigences du second. « L'intelligence, écrit-il en 1874⁽⁴²⁾, avec ses classifications et ses substitutions ingénieuses, demeure, tout compte fait, notre seul terrain d'entente et nous devons nous y tenir. » Mais il s'empresse d'ajouter cette restriction caractéristique : « Toutefois, s'il se présente une expérience mystique personnelle, le devoir de l'intelligence n'est point de la supprimer, mais de l'interpréter... Emousser l'esprit et affaiblir la volonté, ce n'est pas ouvrir la voie bien large à la vérité, même si cela nous permet d'en saisir un aspect particulier; et mysticisme pour mysticisme, la foi qui vient de la volonté, le vertige de la volition morale a des titres un million de fois supérieurs. »

Voilà une déclaration nette qui marque bien la double préoccu-

(40) *International Journal of Ethics*, janvier 1911.

(41) *Memories and Studies*, Psychical Research, 173.

(42) *Atlantic Monthly*, Compte rendu de l'*Anaesthetic Revelation* de Benjamin P. Blood.

tion de James : ne négliger aucun fait, les soumettre tous à une critique sévère « c'est notre seul terrain d'entente et nous devons nous y tenir »; mais, de grâce, qu'il soit permis, en l'absence de preuves concluantes, de faire intervenir le facteur volonté et d'étudier en conscience les manifestations venues de ce côté-là. Il y a tout un ordre de faits qu'on ne peut négliger. C'est ainsi que les deux grandes idées de la pensée de James, modelées, renforcées, corrigées, si l'on veut, par les premières influences, n'en expriment pas moins, dans leur simplicité, le plus pur de sa personnalité. Elles ont seulement été quelque peu débarrassées de la gangue sentimentale qui en rendait primitivement l'expression pénible et douloureuse. Dorénavant, ce sont elles qui vont dicter l'activité pratique et théorique de James. La personnalité du philosophe, de concentrée qu'elle était sur elle-même, va se traduire maintenant par des actes : recherches psychologiques et continuation raisonnée de l'enquête métaphysique sur le rôle de la volonté humaine dans l'univers, tels sont les deux aspects sous lesquels James va paraître au public et qu'on a trop souvent eu tort d'isoler ou même d'opposer, alors qu'ils ne se comprennent bien tous deux que parce qu'ils se complètent et viennent se fondre dans l'ardente volonté de comprendre toute la vie, qui caractérise la personnalité de William James.

CHAPITRE IV

JAMES CHERCHE SA VOIE

a) *La Psychologie, introduction à la Métaphysique.*

1876, c'est l'année où James organise le laboratoire de psychologie expérimentale à Harvard, mais c'est aussi la date de cet article sur *Bain et Renouvier*⁽¹⁾, où, pour la première fois James rend un hommage public à son maître et se déclare nettement partisan de l'intervention de la volonté en matière de choix. Nulle contradiction entre ces deux initiatives : le même esprit peut fort bien les concevoir toutes deux s'il unit, comme c'est le cas de James, une grande souplesse à une grande rigueur. Deux ordres de recherches, deux méthodes : tel sera désormais son principe et il va s'y tenir rigoureusement. Il sent que si l'on a quelque chance d'arriver à se dégager de l'imprécision qui entoure les faits mentaux, — c'est-à-dire de gagner la paix de l'esprit par la satisfaction de ce qu'il nommera plus tard le « sentiment de rationalité », — ce ne peut être qu'en définissant exactement les méthodes de la physiologie et celles de la métaphysique, et en isolant l'une de l'autre.

Cinquante ans de laboratoire nous ont rendu aujourd'hui familiers avec cette division du travail. Mais il n'en allait pas de même au temps où James s'inspirait des modèles allemands pour introduire en Amérique des méthodes nouvelles. On a vu plus haut l'esprit dans lequel ces disciplines étaient enseignées dans les « collèges » d'alors. Il se trouva justement que les méthodes plus modernes, plus objectives, coïncidèrent avec la voie où la réflexion personnelle engageait James et c'est peut-être dans cet accord entre les tendances de sa personnalité et les tendances du moment qu'il faut voir les raisons du brillant succès qu'obtinrent auprès du public d'Amérique et

(1) *Nation*, 1876, 22, 367, 369.

d'Europe les recherches psychologiques exposées dans les *Principes*.

Autant l'esprit de James était confus avant l'éclaircissement apporté par l'orage de 1870, autant il est clair, maintenant. Lui qui devait soulever à chaque pas l'énorme poids des questions métaphysiques, écrasé sous la menace du matérialisme, le voici libre de toute contrainte. Son but est toujours la vérité, mais l'expérience lui a appris qu'on peut y arriver par deux routes : l'une pleine de fondrières où les problèmes s'enchevêtrent et se nuisent; l'autre où les questions sériees cheminent parallèlement. Dorénavant, James va prendre grand soin de faire le partage des problèmes purement psychologiques et des problèmes purement métaphysiques et dans l'une comme dans l'autre série, il va pousser à fond l'application des méthodes qu'il estime appropriées, veillant jalousement à ne jamais introduire la confusion dans la pensée.

Tout d'abord, la méthode en psychologie sera rigoureusement scientifique. Il est temps, pense-t-il, de dégager cet ordre de recherches de la spéculation philosophique où elle se perd trop souvent. « Si un examen suffisamment approfondi du sujet, écrit-il après la publication des *Principes* (2), pouvait aboutir à mettre tout le monde d'accord sur les problèmes de psychologie qui sont de nature métaphysique et ceux qui sont analogues aux problèmes d'histoire naturelle, et s'il était possible de restreindre l'application du mot « psychologie » aux seconds à l'exclusion des premiers, on pourrait alors livrer en toute confiance cette science aux hommes de faits, aux chercheurs de laboratoire, aux biologistes. » Il s'agit donc de faire de la psychologie ce qu'elle était bien loin d'être alors, une histoire naturelle. C'est le point sur lequel James insiste dans la préface de ses *Principes* et l'on sent ici que ses affirmations véhémentes ne visent peut-être pas tant à établir la légitimité de la méthode scientifique en ce domaine qu'à éviter, par la pratique d'une extrême circonspection, des généralisations trop hâtives. « Ce livre, dit-il (3), admet que les pensées et les sentiments existent et sont les véhicules de la connaissance : mais il prétend aussi qu'une fois constatée la corrélation empirique des différentes sortes de pensées ou de sentiments avec des états bien définis du cerveau, la psychologie ne saurait aller au delà, en tant que science naturelle, s'entend. » De là l'aspect fragmentaire et comme décousu du livre. Mais James nous prévient dès la préface : « Le lecteur cherchera en vain dans ce livre un sys-

(2) *Philosophical Review*, 1892, I, 146-153 : A Plea for Psychology as a « Natural science ». Reproduit dans *Collected Essays and Reviews*, p. 316-327.

(3) *Principles of Psychology*, préface, vi.

tème clos. C'est surtout un amas de descriptions détaillées aboutissant à des questions que seule une métaphysique consciente de l'importance de sa tâche peut espérer résoudre avec bonheur. Cela ne viendra peut-être pas avant des siècles; en attendant, le meilleur signe de santé que puisse montrer la science, c'est ce visage en apparence inachevé. » (4). La psychologie lui apparaît donc comme une préface à la métaphysique, le soubassement indispensable à l'édification des théories à venir. Une fois ce point admis, reste à bâtir solidement. James va consacrer à cette tâche douze années d'un travail de pionnier, car tout est à faire pour qui reprend les recherches dans un esprit nouveau. Il lui paraît qu'on a jusqu'ici trop peu dégagé les faits et trop vite conclu. « La psychologie, écrira-t-il à son frère Henry en 1890, en est encore à l'état pré-scientifique, au point que tous les ouvrages de notre génération sont condamnés à n'être plus qu'un vieux ramassis illisible et presque moyenâgeux, dès que les chercheurs auront vraiment mis la cognée dans l'arbre. Le plus tôt sera le mieux, pour moi!... » (5). Ainsi parlait James au souvenir des innombrables difficultés éprouvées dans l'accomplissement de sa tâche. Le laboratoire de Harvard et ses propres cours à l'Université l'aidèrent beaucoup à fixer ses idées, mais c'était un labeur plus ardu qu'il n'avait cru en l'entreprenant que de se frayer un chemin dans la broussaille des faits et surtout d'éviter de glisser dans les erreurs de ses prédécesseurs. « Il me faut forger chaque phrase à même la masse des faits irréductibles, dit-il à Henry James. C'est une véritable marche à travers un maquis inextricable. » (6).

Il est vrai qu'à ce labeur acharné l'œuvre gagne un cachet bien personnel qu'elle n'eût pas possédé si l'auteur s'était contenté de recherches plus superficielles. Il faut reconnaître que la rigueur scientifique et objective des *Principes* n'exclut nullement cette nuance d'originalité dont James revêt tout ce qu'il écrit. L'introspection y est fort en honneur et ce sont souvent les riches aperçus qu'il nous donne d'une forte personnalité qui en font la valeur humaine et le charme (7). Qu'on relise notamment le chapitre X sur la conscience

(4) *Ibid.*, VII.

(5) *Letters*, I, 296.

(6) *Letters*, I, 225. Il écrira plus tard à son frère : « Je m'y suis repris à quatre ou cinq fois pour rédiger chacune de ces pages. » (*Ibid.*, I, 296.)

(7) « Mon ami G. Stanley Hall... a écrit que le livre est l'exemple le plus parfait d'auto-dissection qu'on ait vu depuis le *Journal de Marie Bashkirtseff*. Ne croyez-vous pas que ce soit un peu méchant? Mais en ces temps de névrose, il est bien vrai que toute philosophie en est là... J'ai achevé *La lumière qui*

du moi, un des plus longs du livre, où l'auteur parle si souvent en son nom personnel (8) et fait entendre cette note de résignation et d'optimisme religieux si caractéristique de James (9), que nous retrouverons dans la plupart de ses ouvrages par la suite. Mais surtout, c'est quand il en vient aux problèmes fondamentaux de la psychologie que James laisse percer ses propres tendances spiritualistes. Sans doute se borne-t-il à poser les problèmes et s'abstient-il volontairement d'y apporter une solution personnelle, mais il n'en est pas moins vrai que sa psychologie tout entière repose sur l'assertion anti-matérialiste qu'il existe au delà des faits observables un ordre de choses dont ceux-ci ne sont que des manifestations physiques et tangibles. Toutes les fois qu'il a l'occasion de combattre une conception à tendance mécanistique et de revendiquer l'autonomie de l'esprit, il le fait énergiquement (associationnisme, théorie de l'automate, théorie du *Mind-Stuff*, particulièrement les pages 180 à 182). D'autre part, quand il en viendra à examiner les faits constituant l'activité propre de l'esprit, en particulier la volonté, il insistera sur le rôle de l'attention qui lui paraît le phénomène essentiel dans l'acte de volition (10) et toute la philosophie de James tourne sur cette question de l'attention volontaire. « Quand nous réfléchissons, écrit-il, que les mouvements de notre attention forment le noyau de notre moi intérieur; quand nous voyons que la volition n'est que de l'attention; quand nous croyons que notre autonomie au milieu de la nature vient de ce que nous ne sommes pas uniquement effet, mais aussi cause, —

*Principium quoddam quod fati foedera rumpat,
Ex infinito ne causam causa sequatur,*

il nous faut admettre que la question de savoir si l'attention implique ou non un principe d'activité spirituelle est tout autant métaphysique que psychologique et mérite bien la peine qu'on se donne à la résoudre. Elle constitue, en effet, l'axe de la métaphysique, la charnière même autour de laquelle notre image du monde évolue du maté-

s'éteint, de Rudyard Kipling. Je l'ai trouvée d'un naturalisme indécent, et puis j'ai fini par reconnaître que ma morale et son roman vont de pair. Qui dit auteur dit sacrifice : « Les festins humains qu'ils servent à leurs fêtes » ressemblent la plupart à ceux des pélicans; etc., etc. » (A F. W. H. Myers, 30 janvier 1891.)

(8) V. *Principles*, vol. I, ch. X, p. 310 et s.,

(9) V. *Ibid.*, vol. I, p. 309-13; p. 316-27; p. 348-49.

(10) *Ibid.*, vol. II, ch. XXVI, p. 562.

rialisme, du fatalisme et du monisme vers le spiritualisme, la liberté et le pluralisme, ou inversement. » (11). Lui, James, se range résolument au nombre de ceux qui croient en cette force spirituelle (12) et nous qui connaissons l'histoire antérieure de son esprit nous pouvons mieux comprendre quelle division profonde il introduit ici entre les partisans des doctrines de liberté et les partisans du matérialisme, du fatalisme et du monisme, toutes tendances qu'il juge funestes pour en avoir subi les néfastes effets. C'est ainsi que James en revient toujours aux éléments simples, mais enracinés profondément, de son expérience personnelle. D'ailleurs, les *Principes* ne sont, on le sait, qu'un livre d'attente, « un amas de descriptions détaillées » comme il le dit lui-même, un rapport objectif sur les faits constatés, mais chaque chapitre pose une question, suggère un problème que l'auteur se réserve de traiter ailleurs. Tout en paraissant ainsi écarter de son livre les solutions (13), James les indique, rattache les questions psychologiques aux questions métaphysiques, noue à chaque page la trame serrée qui constitue la vie de l'esprit où les problèmes ne connaissent pas les distinctions trop nettement tranchées, où l'étude du psychologique ne se comprend que si l'on y voit la plus naturelle et la plus sérieuse des introductions à la métaphysique.

C'est bien ainsi que l'entendait James, et dès qu'il eut terminé ses *Principes* et mené en conscience son enquête sur les faits alors offerts à l'examen (14), il ne se sentit pas le désir de persévérer dans un domaine où son intérêt n'était, somme toute, que secondaire et provisoire. Certes, il n'avait rien négligé pour faire mieux qu'on n'avait fait jusque-là. L'organisation du laboratoire de Harvard en est une preuve ainsi que la probité scientifique d'un labeur de douze années. Mais, un des résultats de l'enquête avait été précisément de lui faire sentir plus vivement que jamais les abus de la méthode dite scientifique et les dangers d'une spécialisation trop

(11) *Ibid.*, vol. I, ch. XI, p. 447.

(12) *Ibid.*, p. 434 : « Dans ces circonstances, on peut laisser la question pendante en attendant des éclaircissements, ou l'on peut faire ce que font la plupart des esprits philosophiques, c'est-à-dire, se laisser influencer par sa philosophie générale. C'est ce que font sans hésitation les mécanistes, et ils ne devraient pas refuser semblables privilèges aux spiritualistes. Je suis de ces derniers, mais pour des motifs d'ordre moral qui ne seraient guère à leur place dans un ouvrage de psychologie. »

(13) V. notamment vol. I, ch. vi, p. 182; ch. x, p. 401; ch. xi, p. 434; vol. II, ch. xxvi, p. 572; ch. xxviii, p. 688.

(14) Son enquête sur les « faits psychiques » ne devait se terminer que beaucoup plus tard.

étroite qu'il redoutait maintenant, comme son père, autrefois, l'avait redoutée pour lui. Psychologue, James l'est volontiers par goût, c'est souvent chez lui une attitude naturelle, mais il ne tarda pas à prendre en horreur le *métier* de psychologue, par cette disposition particulière de son tempérament qui le rendait plus sensible à la variété qu'au perfectionnement et plus propre au travail d'intuition qu'au travail de laboratoire. « Je déteste naturellement me livrer à des expériences, écrit-il en 1890, et, dans les années importantes de ma vie, toutes les circonstances ont conspiré à m'empêcher d'en acquérir la pratique. » (15). Dès 1880, il fait un cours où il traite de la « Philosophie » en général, suivi bientôt d'autres leçons sur les « philosophes anglais », étudiant Locke, Berkeley et Hume. Puis il examine les rapports de la logique et de la psychologie, prend pour texte la *Logique* de Mill et enfin, en 1889-90, consacre une année entière à passer en revue la Morale anglaise contemporaine, particulièrement celle des théistes, critiquant le livre de Martineau (16). C'est dire que de plus en plus le laboratoire passe au second plan de ses préoccupations. Dès maintenant, il cherche un remplaçant. Il l'a vite trouvé. Ce sera Hugo Münsterberg, qui avait organisé le laboratoire de Fribourg, et que James connaissait pour en avoir entendu parler avec éloges par un de ses étudiants envoyé en voyage d'études en Allemagne (17). Enfin, en 1896, James peut écrire à son ami Flournoy : « Je me suis à tout jamais débarrassé du laboratoire et j'offrirais sur-le-champ ma démission si l'on voulait m'en charger à nouveau. Les résultats de tout ce travail m'apparaissent de plus en plus décevants et insignifiants... » (18). Plus tard, il traitera la psychologie, de façon assez désinvolte, de « vilain petit sujet » (19), et vers la fin de sa vie il écrira, à propos d'une étude de Dickinson Miller : « Je regrette que vous insistiez tant sur ma période psychologique dont je me soucie peu maintenant et dont je ne me suis jamais beaucoup soucié » (20).

En effet, le problème principal est avant tout pour James le problème métaphysique et les *Principes* eux-mêmes, si scrupuleusement objectifs dans l'examen des faits, constituent, pour qui en étudie l'esprit général, une sorte de paratonnerre destiné à limiter la zone

(15) *Letters*, I, 301. To Hugo Münsterberg.

(16) Memorandum du Président Eliot.

(17) *Hugo Münsterberg, His Life and Work*, p. 20.

(18) *Letters*, II, 84.

(19) *Letters*, II, 2.

(20) *Letters*, II, 332.

où le matérialisme peut exercer ses dégâts (21). Si l'on replace le livre dans le courant de la pensée de James tel que nous l'avons vu se former petit à petit, on voit mieux qu'il se présente non comme un bloc détaché de la masse et d'autre nature, mais comme la consolidation, la confirmation scientifique de pressentiments antérieurs. C'est le dernier apaisement donné par James à ses scrupules. Une opinion assez répandue veut que James soit avant tout psychologue et l'on regrette volontiers qu'il ait de bonne heure abandonné un ordre de recherches où il était passé maître pour se complaire par la suite dans une métaphysique subjective où il se montre peut-être plus brillant que rigoureux. C'est négliger gratuitement l'importance de la personnalité chez notre auteur et se donner un James purement fictif. Les faits prouvent que le philosophe apporta plus de conscience que d'enthousiasme à son *métier* de psychologue et les nombreuses réflexions d'ordre métaphysique ou moral qui émaillent les *Principes*, où elles ont souvent la place d'honneur, montrent bien où allaient ses préoccupations profondes. James ne s'est pas risqué un moment dans le domaine de la psychologie pour se raviser ensuite et faire d'un bon psychologue un métaphysicien moins heureux. Une personnalité ne se disloque pas si facilement, surtout à l'âge qu'avait James lors de la publication des *Principes*. A vrai dire, il est difficile de bien comprendre l'œuvre de James si l'on ne se pénètre pas dès l'abord de cette idée que, sous son apparente diversité, elle demeure profondément une. Les livres ne peuvent pas en donner une image fidèle. La pensée y apparaît par la force des choses fragmentaire et décousue, car ce ne sont que des résumés d'étapes parcourues. Il faut recourir aux articles si nombreux que James semait un peu partout. Ils complètent les livres, les expliquent souvent. Malgré les inévitables redites dues à la hâte ou à la nécessité de reprendre les questions de plus haut, ce sont eux qui constituent, avec leurs enthousiasmes, leur véhémence, avec leurs doutes aussi, leurs hésitations, leurs rétractations même, l'histoire de la pensée de James, qui est celle du développement, de l'élargissement, de l'enrichissement de sa personnalité. C'est là qu'on peut voir le vrai James, centre de mille intérêts, véritable « écho sonore » qui répercutait

(21) V. notamment l'affirmation si souvent répétée dans les *Principes* que la conscience a pour fonction principale la *sélection* (I, 284 ff, 402, 594; II, 584), et cf. surtout l'article que publie James en 1878 dans le *Journal of Speculative Philosophy* : *Remarks on Spencer's definition of Mind as Correspondence* (reproduit dans *Collected Essays and Review*, 45-68) et où il précise quel doit être l'esprit d'une étude psychologique vraiment large et totale.

en les modifiant les bruits du dehors et c'est à suivre pas à pas les progrès de cette pensée dans le plan que lui délimitaient les contours de sa personnalité qu'on s'aperçoit qu' « il n'y eut qu'un James, et un seul, du commencement à la fin » (22). Toute sa vie, James a cherché, sans l'obtenir, ce « sentiment de calme, de paix, et de repos » qui, selon lui (23) constitue la satisfaction du philosophe parvenu au but final. Toute sa vie, il est allé d'hypothèses en hypothèses, jamais pleinement satisfait, « ever not quite », mais heureux de pouvoir enfoncer un nouveau coin dans quelque souche, toujours sur le *qui-vive*, happant les idées nouvelles, les amalgamant à ses conceptions d'hier, forgeant des vérités neuves (n'est-ce point ainsi qu'il conçoit la genèse de nos vérités?), élargissant chaque expérience en une maxime générale bonne pour tous puisque bonne pour lui, toujours sur la brèche et truelle en main, et mourant sur un dernier regret de voir son œuvre inachevée « comme une arche qui ne serait bâtie que d'un côté » (34).

b) *La Métaphysique de James ou la généralisation d'un cas particulier.*

Le véritable coup d'état qui devait pour James changer la face des choses, avait été la reconnaissance de l'indépendance du fait moral, étroitement lié jusque-là au fait physique. On se souvient du premier enthousiasme du jeune étudiant pour Spencer et du désespoir où le plongea par la suite une adhésion trop scrupuleuse à des théories contre lesquelles sa sensibilité se révoltait. Réduit aux abois, il avait fini par adopter le postulat de l'indépendance du fait moral, sous réserve de confirmation ultérieure. Ces pénibles angoisses lui avaient laissé une aversion durable pour les conclusions hâtives prématurément tirées de la lecture de Spencer et de l'étude des sciences naturelles. On peut dire que cette aversion fut le premier sentiment qui le poussa à écrire, car, dans les articles qu'il envoie aux revues, de 1868 à 1890 (25), James cherche surtout

(22) *Collected Essays and Reviews*, préface, ix (R. B. PERRY).

(23) *Ibid.*, *The Sentiment of Rationality*, p. 84.

(24) *Some Problems of Philosophy*, préface, viii.

(25) Voir notamment :

1868, *North American Review*, Compte rendu du *Rapport sur le Progrès et la Marche de la Physiologie générale en France*, de Cl. Bernard;

1874, *Nation*, *The Mood of Science and the Mood of Faith*.

1875, *Atlantic Monthly*, Compte rendu des *Problems of Life and Mind* de G. H. Lewes.

1876, *Nation*, Note sur la *Revue Philosophique*;

à prémunir autrui contre ses propres erreurs et à insister sur les limites légitimes de la science, qui doit s'arrêter là où commence la méthode proprement psychologique. Il adressait aux enthousiastes de la science un double reproche : d'une part, il leur en voulait de chercher à créer une confusion entre le plus simple des organismes physiologiques et le fait mental le plus élémentaire; d'autre part, il protestait contre les conclusions tirées de cette fausse prémisse. Mais alors, il ne parlait plus seulement en son nom; sa pensée s'élargissait en un vaste tableau : « Les faits de l'évolution, disait-il, se sont abattus sur le monde des penseurs en grêle si drue ces dernières années que leur philosophie s'en est assez mal trouvée. Des cohortes chaotiques d'étranges compagnons, les tentacules des polypes, la gorge de la népente, le nid du « bower-bird », l'arrière-train du babouin, les mœurs et coutumes des Dyaks et des Andamans ont ravagé comme un déluge les jardins bien ordonnés où la Philosophie raffinée aimait se promener avec ses disciples, et n'ont presque rien laissé subsister de ce décor d'humanité académique. » (26). Cette révolution opérée, les vainqueurs s'installent en maîtres et substituent les nouveaux dieux aux anciens. « Tous les âges ont leur populace intellectuelle; celle de nos jours s'enorgueillit tout spécialement de son amour pour la science et les faits, et de son dédain pour la métaphysique. A peine sevrée de la nourriture que ses premiers ans ont reçue au catéchisme dont elle garde encore la saveur dans la bouche, rien d'étonnant, sans doute, si son palais manque de finesse et n'arrive pas à reconnaître tout ce qu'il y a encore d'ontologie dans la « Nature », la « Force », la « Loi de nécessité », de mysticisme dans le « Respect », le « Progrès », et l'« Attachement à la vérité » et autres mots sucrés destinés à relever le maigre menu d'une physiologie et d'une physique fragmentaires. » (27). Et encore, si la physiologie bien entendue pouvait nous donner le mot de l'énigme, s'il suffisait de remonter à la genèse des espèces! « Mais, s'écrie James, si l'appel à l'embryologie peut seul nous révéler la véritable essence

1877, *Nation*, Compte rendu du livre de G. Allen, *Physiological Aesthetics*;
1878, *Journal of Speculative Philosophy*, Remarks on Spencer's *Definition of Mind as Correspondence*;

1879, *Nation*, Compte rendu des *Data of Ethics* de H. Spencer;

Nation, Notice sur le livre de A. J. Balfour, *Defence of Philosophic Doubt*;
Mind, The Sentiment of Rationality;

1880, *Atlantic Monthly*, Great Men, Great Thoughts and their Environment;
Nation, The Brain as a Mental Organ, etc.

(26) *Collected Essays and Reviews*, Spencer's, *Data of Ethics*, 147 (1879).

(27) *Op. cit.*, Sentiment of Rationality, 123-124 (1879).

des choses, si le polype doit nous dicter les lois de notre propre esprit, parce qu'il est venu le premier, où nous arrêterons-nous? Il faut lui appliquer le même traitement. Avant lui, il y a le non-encore polype, et, avant tout, la génératrice universelle, le nuage de feu. » (28). D'ailleurs, si ces arguments ont quelque valeur, ce ne peut être que dans les étroites limites des faits signalés. Or, ce sont là des phénomènes de connaissance. Mais les sentiments, les instincts, les affections? (29). A force de vouloir simplifier, on exagère. La simplicité est un bien, c'est même un des critères de la rationalité, mais il en est d'autres, et qui exigent impérieusement qu'on en tienne compte : clarté, d'abord (30), puis, surtout, satisfaction de tous nos intérêts, quels qu'ils soient. Il n'est pas mauvais de classer les faits suivant certaine échelle, mais la classification ne se suffit pas à elle-même. Elle aboutit à quelque loi empirique (31), mais alors cette loi ne vaut que pour certains phénomènes bien définis. Au delà, c'est l'arbitraire et l'illusion (32). Consentirons-nous à cette supercherie? Nullement. Si le monde semble vraiment irrationnel, et que ni la simplicité ni la clarté ne le puissent expliquer, c'est le moment de faire intervenir nos sentiments dont les arguments valent bien les autres. Ainsi font les mystiques, ainsi fait chacun de nous quand un beau mouvement nous soulève tout entier, ainsi fit James quand il sentit le sol se dérober sous ses pieds. « Et puisque le cœur peut ainsi fermer la porte à l'irrationnalité finale que proclame la tête; il serait de première importance pour la philosophie qu'on puisse ériger cette attitude en méthode systématique. » (33).

Grau, theurer Freund, ist alle Theorie
Und grün des Lebens goldner Baum.

L'action seule peut nous offrir une image presque complète de la vie, dégagée des éternels obstacles de la théorie (34).

On voit à quel point la pensée de James reflète les aspects intimes de sa personnalité : horreur des solutions pédantes, appel à la sensibilité, appel à l'action, tous les ressorts qui firent jaillir en lui la crise de 1870 sont encore là qui opèrent, avec plus de douceur

(28) *Op. cit.*, Spencer's Definition of Mind as Correspondence, 47 (1878).

(29) *Ibid.*, 48.

(30) *Op. cit.*, The Sentiment of Rationality, 90-98.

(31) *Ibid.*, 103.

(32) *Ibid.*, 120.

(33) *Ibid.*, 134.

(34) *Ibid.*, 134-135.

maintenant, mais de façon aussi nette, aussi pressante. Au lieu du torrent à la violence concentrée, c'est le fleuve qui s'étale, mais dont les eaux n'en poursuivent pas moins leur cours, irrésistibles. Sur quoi se basait James, en effet, pour opposer avec une telle véhémence et, selon beaucoup, une telle audace, à l'analyse serrée, contrôlable, des faits scientifiques la présence des faits impondérables de la sensibilité? Comme toujours, la force de son argument résidait surtout dans la force de ses convictions personnelles et dans le souvenir vivace des étapes de son expérience intime. Pourquoi attribuait-il au « cœur » la place d'honneur, donnant ainsi par moments à sa pensée le caractère d'un acte de foi, sinon parce que toute sa vie intellectuelle à lui reposait sur un acte de cette nature? Mystique, il ne l'était pas : du moins, l'esprit critique en lui ne perdait pas un pouce de royauté, se montrant peut-être d'autant plus agissant qu'il était noyé dans plus d'éléments contraires. Mais dès 1874, il s'intéresse aux expériences mystiques d'un Benjamin P. Blood (35) et il écrit en 1879 : « La méthode des mystiques a jusqu'ici manqué d'universalité, étant limitée à de rares individus et à de rares occasions, suivies d'ailleurs de périodes de « réaction » et de « sécheresse » ; mais il faut peut-être y voir l'avant-coureur de ce qui sera dans l'avenir la bonne méthode. Si tous les hommes pouvaient dire à tous moments comme Jacobi : « La lumière est dans mon cœur », dussent-ils ne jamais réussir à en donner une explication raisonnée, l'existence serait vraiment rationalisée. » (36). Par tempérament, donc, James tend à élargir singulièrement le domaine du rationnel et son premier souci aura été de justifier cette exigence de sa nature.

Un autre trait de James, c'est son besoin d'action. L'action a été son refuge aux mauvaises heures, sa raison d'être comme il l'écrivait à Ward en 1868 (37). Aussi n'attendit-il pas d'avoir établi en forme la légitimité de l'acte de volonté pour le conseiller à qui voulait l'entendre, comme le malade guéri n'attend pas pour prôner le remède qu'une minutieuse enquête ait établi qu'il peut le faire légitimement. A l'occasion d'une notice, d'un compte rendu d'ouvrage, il pouvait exprimer sans grand déploiement d'arguments et comme entre parenthèses le plus urgent de sa pensée. La justification suivrait. Il en serait quitte, provisoirement, pour paraître

(35) *Atlantic Monthly*, Compte rendu du livre de B. P. Blood, *Anaesthetic Revelation*.

(36) *Collected Essays and Reviews*, The sentiment of Rationality, 134.

(37) V. plus haut, p. 62.

risquer une solution hardie. C'est ce qu'il fait. « Entre nous et l'univers, écrit-il dès 1875 (38) il n'y a pas de « règle de jeu ». L'important est que nos jugements soient vrais, non qu'ils observent une étiquette logique. Il y a dans chaque pensée un élément brut, aveugle, qui retient encore toute la chaleur de la vie et sur lequel la réflexion ne s'est pas encore exercée. Notre pensée actuelle n'en est jamais exempte, nous ne saurions y échapper, et, pour notre part, nous pensons que les philosophes feraient mieux de le reconnaître, et de *poser* ouvertement leur univers, engageant, pour ainsi dire leur personnalité sur la vérité de leurs assertions. » Mais alors, que chacun soit libre de choisir selon l'inspiration qu'il tirera du plus profond de lui-même, de sa personnalité. Car, de certitude absolue en ces matières, nous n'en avons pas. Il y a longtemps, on le sait, que James a renoncé à ce beau rêve d'un monde tout fait, tout donné, que nous aurions à découvrir peu à peu. Il se sent aujourd'hui le courage de l'avouer et de passer outre. « Quant au monde métaphysique, dit-il (39), ou à la signification ultime des choses, il n'y a pas de preuves extérieures, rien que des conceptions du possible. » Dans ces conditions, que valent les lois « universelles » de la science hors de l'étroit domaine des faits mesurables? « Puisque personne ne peut décider empiriquement, faut-il rester toujours incertain, ou faut-il anticiper la preuve et prendre hardiment son parti? » (40). Ce qui revient à dire : puisque, moi, James, j'ai eu confiance dans ce que m'a dicté mon sentiment intérieur, puisque j'ai agi sans attendre une preuve à laquelle je ne crois d'ailleurs pas, puis-je me justifier aux yeux d'autrui et à mes propres yeux? N'ai-je pas bien fait? Et la réponse qui lui vient est naturellement celle que l'on attendait. C'est Renouvier qui répond pour lui : « Je préfère affirmer ma liberté et l'affirmer au moyen de ma liberté. Ma certitude morale et pratique commence *logiquement* par la certitude de ma liberté, de même que, *en fait*, ma liberté a dû toujours intervenir dans la constitution de ma certitude spéculative. » (41).

Jusque-là, James n'a fait, en somme, que s'émanciper définitivement de la tutelle où la science le tenait. Il s'est borné à indiquer succinctement la procédure à suivre. Mais, en 1877, il veut faire

(38) *Collected Essays and Reviews*, *Lewes's Problems*, 40-41 (1875).

(39) *Op. cit.*, *German Pessimism*, 17 (1875).

(40) *Op. cit.*, *Bain and Renouvier*, 32 (1876).

(41) *Ibid.*, 34. James cite, en le traduisant, Renouvier, *Essais de critique générale*, 2^e essai. *Traité de psychologie rationnelle*, vol. II, 2^e partie, ch. xvii, p. 97.

mieux. Il va risquer un grand pas en avant, et, cette fois, il se hasarde seul. C'est la première fois que James expose ses vues d'une façon un peu étendue et esquisse une conception possible de l'univers. Si l'on compare, à dix ans d'intervalle, cet article de la *Critique philosophique* (42-43) à la lettre à Thomas Ward de 1868, on se rend compte des progrès réalisés, comme la personnalité de James s'est affermie et, surtout, comme l'optimisme un peu forcé de ses vingt-six ans s'est mué en une belle et calme confiance. D'ailleurs, c'est à un autre ami que James confie maintenant l'espoir qui lui est né — à l'ami qui a permis cette renaissance —, à Renouvier. Son premier exposé est pour la *Critique philosophique*.

c) La méthode subjective.

Le pas que fait ici James est un pas de géant. Non seulement mes sentiments entrent légitimement en ligne de compte, dit-il cette fois, mais bien mieux : je puis, en certaines circonstances, repousser une théorie parce qu'elle ne répond pas à mes préférences intimes. Il est impossible de ne pas voir ici une nouvelle tentative de justification d'une autre étape de la philosophie vécue de James. Nous savons que la grande raison qui l'a déterminé à adopter le libre arbitre et à repousser le déterminisme, ce fut la révolte de tout son être contre cette dernière hypothèse. Mais, se dit James, puisque j'ai établi que cette révolte était au moins légitime et puisque, d'autre part, elle m'a incontestablement donné paix et courage, c'est donc qu'il est des cas où elle est plus que légitime, nécessaire. Bien entendu, tant qu'il s'était heurté à la résistance des faits physiques, tout son optimisme sonnait un peu faux et la masse d'airain des faits se riait des coups que lui portait cet adversaire mal assuré; mais enfin, il était indéniable que James était parvenu à asseoir son optimisme sur des bases solides puisque, depuis 1870, il n'avait jamais eu de rechute, et il est dans la nature humaine — il est, en tout cas, dans celle de James — de tenir pour valable en général ce qui s'est montré efficace dans un cas particulier. D'où venait donc cette fermeté dans l'optimisme, élément nouveau et durable de la sensibilité du philosophe? Mais, de rien qui soit susceptible d'une analyse très serrée, de ce sentiment presque purement physique

(42-43) V. *op. cit.*, p. 69. Quelques considérations sur la méthode subjective (écrit en novembre 1877, publié en 1878).

qu'est la confiance. C'est-à-dire, au fond, que l'optimisme soigneusement cultivé se suffisait à lui-même et que, dans son cas personnel, cette méthode — étudiée sur dix années — se soldait, en fin de compte, par un bénéfice appréciable. Elle devait donc répondre à certains besoins puisque les effets pratiques en étaient aussi saisissants. Peut-être, même, vu les résultats inespérés qu'on en obtenait, jouait-elle dans l'ordre moral le rôle de la méthode scientifique dans l'ordre physique? Chacune des deux classes de faits demandait à être attaquée par des moyens appropriés, et si lui, James, était parvenu à maîtriser certains éléments moraux et à les soumettre à sa volonté, comme le savant maîtrise les éléments physiques qu'il plie à ses expériences, c'est, sans doute, que sa méthode — qu'il qualifiait de subjective — était bonne pour les faits envisagés. « Je crois ce que je désire; ma confiance me donne des forces et rend possible ce qui, sans elle, ne l'eût pas été. » (44). Et si l'on venait objecter à James que c'était là un acte purement arbitraire, qu'il convenait de garder une certaine mesure, de ne pas pousser à l'absurde une idée qui demeurerait légitime dans les limites où la maintenait Renouvier, que sa foi pouvait se tromper, nul n'était plus que lui disposé à le reconnaître. « Les efforts dont elle me rend capable, avouait-il, peuvent ne pas aboutir à créer un ordre de choses qu'elle entrevoit et voudrait déterminer; voilà qui est dit. Eh bien! ma vie est manquée, c'est indubitable. » (45). Ce serait là un coup fatal pour tout autre que James. Mais cent fois il s'était fait ce raisonnement pour lui-même et cent fois l'avait écarté. Ce serait capituler devant la chimère de la certitude absolue. Ce serait nier l'efficacité de l'effort individuel. Ce serait manquer à l'esprit du programme qu'il s'était imposé en 1870 : « croire en ma puissance créatrice » et « faire consister la vie dans la *résistance* autonome du moi au monde ». L'expérience, d'ailleurs, ne plaide-t-elle pas en sa faveur? Le moment est venu pour James d'examiner un problème qui, pendant dix ans, a été le problème de sa vie, la source de ses mortelles inquiétudes : la question du pessimisme, de l'attitude de l'individu en présence du mal. « A quoi bon la vie? ou, comme on dit vulgairement, le jeu en vaut-il la chandelle? » (46). Il est à peine besoin de souligner que nous avons là l'esquisse d'un essai qu'il publiera dix-huit ans plus tard, enrichi de faits et de réflexions (47),

(44) *Ibid.*, 71.

(45) *Ibid.*, 72.

(46) *Ibid.*, 73.

(47) *The Will to Believe, Is Life Worth Living?* Notamment p. 40.

Toutefois en 1877, James ne fait que *risquer* ses vues. En 1893, il affirmera avec force.

Le point de départ est la question du pessimisme. Autrefois, quand James se laissait aller en Allemagne à la contemplation désespérée du monde, il avait été tenté de se suicider, puis sa décision de résister au monde l'avait sauvé, au delà même de ses premières espérances. Là où il ne cherchait qu'un secours provisoire, il avait trouvé une source d'énergie durable. C'est, en somme, son exemple personnel qu'il donne en 1878, en le généralisant : « Soit M la masse des faits indépendants de moi et soit r ma réaction propre, le contingent des faits qui dérivent de mon activité personnelle. M contient, nous le savons, une somme immense de phénomènes de besoin, misère, vieillesse, douleur, et de choses faites pour inspirer le dégoût et l'effroi. Il se pourrait alors que r se produisît comme une réaction du désespoir, fût un acte de suicide, par exemple; $M+r$, la totalité avec ce qui me concerne, représenterait donc un état de choses mauvais de tout point. Nul rayon dans cette nuit. » (48). Au contraire, r peut contenir « patience, courage, dévouement, foi à l'invisible, toutes les vertus héroïques et les joies qui découlent de ces vertus ». Dans le premier cas, « le pessimisme se trouve parachevé par mon acte lui-même »; dans l'autre, M , si mauvais qu'il soit, *pourra* faire partie d'un optimisme, si nous conservons notre énergie morale.

Cé n'est pas tout. James va aller plus loin. Il se souvient d'avoir revendiqué pour nos sentiments une place dans le monde qui soit égale à celle des faits physiques, et comme la totalité du monde est faite de l'ensemble des faits de ces deux classes, nos sentiments ne doivent pas y occuper un rang inférieur. James veut qu'on reconnaisse une valeur positive et générale à ses actes de volonté. « En toute proposition dont la portée est universelle, il faut que les actes du sujet et leur suites sans fin soient renfermées d'avance dans la formule. » Donc, et c'est là où tend toute la vie intérieure de James depuis qu'il réfléchit à ces questions, nos sentiments et nos actes agissent sur le reste du monde. Nos intérêts ne sont pas passifs, mais actifs. L'univers attend beaucoup de nous, et notre ignorance de sa nature dernière n'est peut-être telle que parce que nous refusons de croire à notre pouvoir. Et pourtant, nous avons le choix : L'un dit : « Le » monde est chose sérieuse, partout et toujours, et il y a fondement » pour le jugement moral. » L'autre, le matérialiste, répond : « Qu'im-

(48) *Ibid.*, 73.

» porte comment je juge, puisque *vanitas vanitatum* est le fond » de tout? » Le dernier mot de la sagesse aux abois, pour celui-ci, c'est l'*anesthésie*; pour celui-là, l'*énergie*. » (49). Il va sans dire que James, qui a vu l'abîme où le menait l'anesthésie, et n'a dû son salut qu'à l'énergie, se prononce pour cette dernière. Il juge d'une hypothèse par ses conséquences, comme le savant. L'une le mène aux capitulations de conscience, l'autre à la résistance dont il a fait un article de sa foi. Et voyez comme il brusque ceux qui, comme Renan, se complaisent à penser que tout est vanité : « Si l'on voulait d'une seule phrase définir l'essence de la religion, il faudrait dire : tout *n'est pas* vanité. Le calme apaisant de cette conclusion de l'Ecclesiaste convient à beaucoup d'entre nous; mais l'ostentation que met M. Renan à prétendre à une sorte de raffinement dans la vertu religieuse lui interdit d'en sentir la douceur. » (50). Si l'on se borne à l'apathie, ne se prive-t-on pas gratuitement du plaisir de la recherche et de l'action? « Il faut agir, et pour agir il faut choisir son hypothèse. Le doute même équivalait souvent à un choix actif... Avec le temps, la vérité se dévoilera » (51). Même, et c'est là une idée qui est venue à James depuis quelque temps, « les intérêts mentaux, les hypothèses, les postulats, tant qu'ils servent de base à l'action humaine — action qui dans une grande mesure transforme le monde — contribuent à *faire* la vérité qu'ils affirment... » (52). Agissons, je suppose, en nous inspirant de la croyance en l'univers moral. Cette vérité que le monde est chose très sérieuse éclatera chaque jour davantage. Au contraire, agissons en matérialistes, et la suite des temps montrera de plus en plus que le monde est chose frivole et que *vanitas vanitatum* est bien le fond de tout. Ainsi, le monde sera ce que nous le faisons. » (53).

Remarquons que James n'a nul souci de la controverse philosophique et n'entoure pas ses propositions d'un réseau d'arguments serrés; il ne cherche pas à élargir sa thèse, à l'étayer. Il parle en homme convaincu. Mais qu'on ne vienne pas lui dire que tout cela est bel et bon pour qui croit d'avance à la puissance de nos sentiments, et fort peu convaincant pour qui n'y croit pas. On pardonne à l'auteur de la Méthode subjective de n'être pas entièrement

(49) *Ibid.*, 77.

(50) *Collected Essays*, Renan's, *Dialogues* (1876), 38. (Reproduit en partie dans les *Variétés de l'Expérience religieuse*, p. 37.)

(51) *Op. cit.*, Quelques considérations, etc. 79.

(52) *Op. cit.*, Spencer's Definition of Mind, 67.

(53) *Op. cit.*, Quelques considérations, 80.

objectif, et d'ailleurs en ces matières, il importe d'être subjectif d'une façon aussi intense que possible. C'est en jetant dans la balance tout le poids d'une forte personnalité qu'on gagne le lecteur. Dès maintenant, se révèle un des principaux caractères de la philosophie de James, qui lui a valu l'admiration des uns et le mépris des autres : le besoin de s'exprimer tout entier l'emporte chez lui sur la rigueur philosophique. L'expression passionnée de ses sentiments intimes lui paraît posséder en soi une valeur absolue au même titre que des arguments dépourvus de toute coloration personnelle.

L'article de la *Critique philosophique* jalonne le point culminant de la pensée de James en 1878. On voit assez combien sa personnalité tout entière a contribué à l'amener là. Bien entendu, il n'est ici question que d'ébauches, d'esquisses un peu floues : les traits ne sont pas encore bien nets, la pensée n'est pas parfaitement dégrossie. Mais on n'en saisit que mieux les éléments encore bruts qui la constituent et qui, avec leurs contours tranchants, présentent une originalité plus agressive que les thèses ultérieures plus travaillées, plus polies et présentées avec art dans les ouvrages qui suivront. La différence entre un Chauncey Wright, un Peirce et un James, c'est que les premiers, une fois le minerai extrait, ne savaient ou ne voulaient pas le travailler, tandis que l'autre n'avait de cesse que les parties précieuses en fussent isolées, apprêtées et montées de façon solide et brillante. James sentait le besoin de consolider quelque peu des thèses édifiées ainsi sur le sentiment personnel, d'autant plus qu'il n'affirmait rien, hors la réalité de l'acte moral, mais procédait par hypothèses qui étaient autant de *Pourquoi pas?* à l'adresse de notre sensibilité. Le travail de sa vie sera désormais d'élargir la base de chacune de ces hypothèses, d'en imaginer d'autres, mais les points essentiels de sa philosophie sont arrêtés avant 1880. Dorénavant, James, comme le physicien qui tente une série d'expériences, va essayer l'effet de ses vues sur la plupart des idées reçues ou discutées qui préoccupent la pensée contemporaine, va confronter les résultats obtenus par sa méthode avec ceux qu'ont obtenu d'autres penseurs et constituer ainsi un dossier d'observations détachées qu'il réunira plus tard dans son recueil : *La Volonté de croire*.

C'est ainsi qu'en 1880, parlant à des naturalistes⁽⁵⁴⁾, il va essayer d'introduire dans l'idée d'évolution sa propre conception de la puissance créatrice de la volonté individuelle, chargeant à fond contre Spencer et sa philosophie, « anachronisme vieillot », soutenant que

(54) La Société d'histoire naturelle de l'Université Harvard.

« la conception évolutionniste de l'histoire qui nie l'importance vitale de l'initiative individuelle est aussi vague et aussi peu scientifique que possible », tandis que la théorie de Darwin, correctement interprétée, « constitue un appel des plus vibrants à l'énergie de l'individu »⁽³⁵⁾. L'année suivante, aux ministres unitariens de Princeton, que ne devaient point manquer de troubler les théories darwiniennes, il présente des arguments tirés de sa propre expérience⁽³⁶⁾. Je n'ignore rien, leur dit-il en substance, des dernières théories à la mode, mais pour être récentes elles n'en valent pas mieux, et si l'étude de la physiologie m'a prouvé quelque chose, c'est que tout notre être est organisé pour servir nos intérêts supérieurs et dominé par notre volonté. Or, seule l'hypothèse d'un Dieu peut répondre aux besoins de notre esprit, car il nous donne un motif d'agir. « Ordonner aux intérêts subjectifs de l'homme de rester passifs en attendant que la vérité se dégage de l'ensemble des choses, c'est ordonner au ciseau du sculpteur de rester passif en attendant que la statue se dégage d'elle-même de la pierre. Il faut agir! et le seul choix qui nous reste est entre une action stérile et une action profitable. » Dieu reste une hypothèse, c'est entendu, mais combien plus riche que la vérité scientifique; nous pouvons collaborer avec lui. « C'est dans cette coopération avec ses desseins, et non dans la prétention de le conquérir par une spéculation chimérique, que doit résider la véritable signification de notre destinée. » Et on le sent las des questions de mots, avide de retrouver la vie dans sa plénitude : « Dans le silence de nos théories, il semble que nous prêtions l'oreille et que nous entendions battre le cœur de l'Etre; nous comprenons alors que le moindre mouvement de notre volonté, le consentement muet à souffrir et à servir l'univers sont plus que toutes les théories accumulées, puisque aucune d'elles ne saurait nous conduire plus loin. » C'est ainsi que James est toujours tenté de trouver en lui-même et dans les sentiments qui l'agitent la solution dernière des grands problèmes de l'humanité.

C'est également pour conserver tout le champ de possibilités et de consolations personnelles que lui donne l'idée d'un monde en formation continue que notre philosophe s'élève contre la dialectique de Hegel, fort en honneur alors chez la plupart de ses collègues de Harvard⁽³⁷⁾. C'est au nom du sens moral qu'il la condamne.

(35) *The Will to Believe, Great Men and their Environment*, 216-234 (1880).

(36) *Op. cit.*, *Reflex Action and Theism* (1881). V. dans *Collected Essays and Reviews*, p. 131, l'essai *The Feeling of Effort*, écrit à la même date.

(37) Cf. *Letters*, I, 208. « Ma grande distraction, cet hiver, a été de résister à

« Dans l'univers de Hegel, dit-il, dans ce bloc absolu où les parties sont dépourvues de toute liberté de jeu, il n'y a place ni pour le bien ni pour le mal, mais pour une fatalité qui ramène tout au même niveau. » (58). Le monisme, l'univers-bloc, autant de synonymes, aux yeux de James, pour un monde fermé à la création, à tout ce qui fait l'espérance de l'homme et le sens de la vie. Qu'on le trouve abusif ou non, c'est là l'angle sous lequel il voyait la doctrine moniste, comme d'ailleurs la doctrine déterministe. A G. H. Howison, qui critiquait le discours que James venait d'adresser aux étudiants de théologie de Harvard (59), celui-ci répond : « C'est au monisme, voyez-vous, que j'en veux. Déterminisme = monisme; et un monisme tel que notre univers ne saurait être l'objet d'une pure contemplation optimiste. Par pessimisme, j'entends simplement, en dernière analyse, un non-optimisme. Faites de l'Univers un Pluralisme, et vous vous créez sur-le-champ un objet d'adoration. Faites-en maintenant une Unité, et vous voilà en présence de deux attitudes également partiales et légitimes toutes deux : l'adoration et l'horreur. En présence d'un tel Univers, une seule conception : l'*Indifférentisme*, et vous aurez beau retourner la question en tous sens, je ne vois pas comment une philosophie de l'Absolu pourrait, dans ses rapports avec sa grande Idole, éviter cette alternance capricieuse de mysticisme et de satanisme que l'histoire nous montre en tout temps. Dans cette philosophie, la vénération est un état d'âme accidentel et personnel; elle n'a rien à voir avec le fonds de la théorie. Du moins, c'est mon avis; et alors je préfère m'enfoncer dans le pluralisme irréductible qui, s'il est dur comme bois, m'offre au moins quelque chose de bien net à adorer et à défendre. » (60). De plus en plus, s'affirme la prépondérance chez James du sentiment religieux d'espérance et la méfiance vis-à-vis des constructions trop

l'envahissement de notre Université par l'Hégélianisme. Mon collègue Palmer, récemment converti et qui ne manque pas de talent, a fait une propagande active parmi nos plus grands étudiants. Elle est étrange, cette résurrection de Hegel en Angleterre et chez nous, après son enterrement en Allemagne. Selon moi, sa philosophie ne manquera pas d'influer fortement sur l'évolution de notre christianisme libéral. Elle lui fournit cette armature quasi métaphysique qui lui a toujours fait défaut, tout en étant, au fond, trop absurde et trop charlatanesque pour durer. Elle peut encore faire œuvre utile en réagissant contre le matérialisme évolutionniste, seulement cet évolutionnisme est fertile, tandis que l'Hégélianisme est la stérilité même... » (A Renouvier, 27 décembre 1880.)

(58) *The Will to Believe*, etc... On some Hegelisms (1882), p. 292.

(59) *Op. cit.*, The Dilemma of Determinism (1884).

(60) *Letters*, I, 238, A G. H. Howison (8 février 1885).

harmonieusement intellectuelles. La logique de Hegel, et peut-être même la Logique en général, comme tout cela tenait peu de place pour lui! De là vient la désespérante rigidité de tous les systèmes de l'Absolu « Quelle est, à vrai dire, la logique de ces systèmes abstraits? Si vous acceptez une Partie, vous acceptez le Tout; sinon, rien. » (61). Mais la vie, les faits, quel compte en tient-on? C'est d'eux seuls que James a souci. « On ne vit pas de premiers principes », écrivait-il dès 1877 (62). Et sept ans plus tard, il pose nettement la question : Reconnaitra-t-on le fait comme ultime principe? (63). Voilà le moment de choisir entre le rationalisme et l'empirisme. Pour lui, qui tient avant tout à voir reconnaître l'indépendance créatrice de la volonté, il ne cesse de supplier ses adversaires d'admettre qu'il peut y avoir des possibilités qui s'imposent. Nous ne savons rien de l'univers, nous sommes guidés par nos préférences, tout n'est qu'hypothèse. « Ah! Pourquoi l'idée d'hypothèse répugne-t-elle tant à l'esprit hégélien? » (64). James, dans sa rudesse, ira là où il entrevoit toute la richesse de la vie. Le monde de l'absolu, outre qu'il est insipide, est trop « collet-monté » pour représenter « le Cosmos inconscient au souffle lourd avec ses redoutables abîmes et ses marées inconnues. » (65). Foin d'une liberté telle que nous l'offre l'Absolu, « les jambes entravées et garantie contre toute évasion. ». Nos aspirations doivent avoir l'infini pour champ et nos sentiments doivent peser dans la balance autant — et plus — que les arguments de la logique. C'est ainsi que chez James, pluralisme, irrationnalisme, empirisme radical, anti-intellectualisme ne constituent pas des théories indépendantes séparées par des cloisons étanches : un même ciment les unit en un bloc, ou plutôt, ce sont autant d'aspects de la souple personnalité du philosophe qui revêtent des noms divers suivant la direction où il lance ses coups de boutoir. Ce qui le guide, c'est son désir profond de voir ses aspirations satisfaites, c'est un égoïsme philosophique absolu. Il lui faut un monde où le nouveau se crée sans cesse, dont toutes les parties comptent également, du fait même qu'elles existent, où le hasard joue son rôle afin que l'homme puisse se passionner au jeu, et Dieu appeler sa collaboration. C'est là le cadre nécessaire au plein épa-

(61) *Mind*, vol. IX, n° 34, Absolutism and Empiricism (1884). Reproduit dans *Essays in Radical Empiricism*, p. 266-279.

(62) *Collected Essays and Reviews*, *Lewes's Physical Basis of Mind*, p. 41 (1877).

(63) *Essays in Radical Empiricism*, 272.

(64) *Ibid.*, 276.

(65) *Ibid.*, 278.

nouissement de l'activité humaine dont James est avant tout le défenseur. C'est pour pouvoir vivre et respirer librement, pleinement conscient de la dignité que confère à l'homme le pouvoir de créer et l'orgueil de collaborer avec Dieu, qu'il se laisse aller à une vision du monde où la raison, la logique, la simplicité, passent après le hasard, le sentiment, la multiplicité. Nous retrouvons là cet amour presque mystique de la vie tel que les lettres à Ward l'esquissaient, le sursaut d'enthousiasme, la foi en lui-même qui lui permirent de traverser les épreuves et qu'il voudrait voir justifiés. Vivre, d'abord, philosopher ensuite. James a tenu à élargir son horizon dès qu'il a eu gagné le repos, en repoussant les obstacles immédiats qui le muraient dans un cercle trop étroit, lui qui ne demandait qu'à aspirer à pleins poumons l'air vif venu des régions les plus lointaines de notre monde.

d) *Le contrôle des faits : Les faits psychiques.*
Confirmation de l'expérience personnelle.

D'hypothèse en hypothèse, de vision en vision, James a fini par s'aventurer assez loin. Il a poussé jusqu'aux limites du plausible les conditions d'un monde possible, tel qu'il comblerait ses vœux les plus chers. Il a surtout montré qu'un tel univers se laisse concevoir sans absurdité et sans forcer le sens de nos observations et de nos réflexions quotidiennes plus que ne le fait la science, dont les conclusions les plus hardies tendent à réduire à néant la part de l'individu. Mais, si fort que soit James de son droit de conclure pour lui-même, il est bien obligé de reconnaître la supériorité du fait constaté sur le raisonnement le mieux construit. Ce qui fait la force des conclusions scientifiques — si erronées qu'elles puissent être — c'est qu'elles se présentent à l'esprit comme le prolongement spirituel des faits matériels, en suivent étroitement les contours, s'identifient à eux de leur mieux, et semblent moins arbitraires et moins tyranniques que les envolées lointaines d'une âme comme celle de James. Celui-ci se rendait bien compte qu'il lui fallait étayer ses conceptions hardies s'il ne voulait les voir s'écrouler au souffle de la critique. Non qu'il doutât de la parfaite légitimité de son attitude. C'était là pour lui un article de foi, et le monde croulant autour de lui ne l'eût pas ébranlé. Mais, s'il voulait sortir de l'étroite subjectivité où s'était cantonné un Henry James, par exemple, il sentait bien qu'un moment viendrait où, pour faire accepter la notion de l'univers et de Dieu telle qu'il la concevait, il ne suffirait plus d'en proclamer la

nécessité du point de vue du sentiment intérieur, ni d'affirmer que s'il n'existait pas, il faudrait l'inventer⁽⁶⁶⁾. C'est donc surtout avec l'espoir de trouver dans la nature confirmation de ses pressentiments, et de renforcer par là même sa position auprès de la critique, sans que toutefois ses convictions en sortent le moins du monde ébranlées, que James va se demander s'il ne se trouverait pas dans le monde un ordre de faits dont l'étude systématique et rationnelle viendrait confirmer ses conclusions d'une façon acceptable pour les uns et les autres. Déjà, l'étude approfondie des faits psychologiques lui prouvait que de ce côté-là il n'y avait pas d'obstacle infranchissable. C'était un encouragement précieux à pousser plus loin. Et James se sentait un immense désir de pouvoir aboutir et aussi un grand apaisement à la pensée que, s'il aboutissait, il goûterait enfin dans la plénitude ce « sentiment de rationalité » qu'il avait toujours entrevu comme le bien suprême du philosophe. C'est aux moments les plus graves qu'il y pensait et dressait le bilan de ses réflexions. Au total, il y puisait un encouragement à persévérer dans son attitude. Le 14 décembre 1882, il écrit à son père mourant : « Pour le reste, et quant à savoir si nous nous retrouverons tous un jour avec Maman, je ne *puis* rien dire. Plus que jamais, en ce moment, je sens que si cela *pouvait* être vrai, tout s'expliquerait et serait justifié. Et, tandis que je te dis adieu, j'ai comme un mystérieux sentiment que la vie ne dure qu'un jour, et ne rend, au fond, qu'une seule note, tant on croirait souhaiter un banal « bonsoir. »⁽⁶⁷⁾.

Nulle part, peut-être, on ne saisit mieux sur le vif l'influence des sentiments intimes de James sur l'orientation que prend sa philosophie. Nulle part, aussi, on ne voit plus nettement que le grand problème, à ses yeux, demeure celui de notre destinée, la grande question étant de savoir comment, en pratique, nos espérances peuvent se trouver justifiées. C'est à quoi James va se consacrer avec un vif intérêt, d'abord; puis, à mesure que les résultats positifs se feront de plus en plus incertains, l'élément plus purement subjectif de sa philosophie, l'affirmation passionnée de la puissance créatrice de la volonté en tous les domaines, qui n'a cessé de grandir en lui du commencement à la fin, se fera plus pressant encore, s'im-

(66) Voir notamment *The Will to Believe, Reflex Action and Theism*, p. 115 : « Je voudrais simplement montrer qu'un être tel que Dieu réaliserait, s'il existait, *de la manière la plus adéquate possible*, pour un entendement façonné comme le nôtre, l'idée que nous nous formons des origines de l'univers... Tout ce qui ne comprend pas Dieu est irrationnel, tout ce qui dépasse Dieu est impossible. » (1881).

(67) *Letters*, I, 220.

posera plus magnifiquement dans les dernières œuvres, soutenu, étayé par trente années d'expériences psychologiques et psychiques.

Car c'est aux faits psychiques que James va maintenant demander l'éclaircissement — sinon la solution — des questions qui le passionnent. S'il lui paraît évident que nous devons renoncer à jamais *savoir* ce que nous sommes, rien ne nous empêche, pense-t-il, et c'est même notre devoir, de tirer le parti le plus avantageux des faits que la science néglige volontiers, si nous pouvons, par là, fortifier nos espoirs. Dès 1869, on s'en souvient, James avait entrevu les résultats à obtenir de l'examen scientifique des faits psychiques, sans toutefois entrer dans le détail de la question. Mais, il faisait déjà preuve de sympathie pour l'hypothèse qui est à la base des recherches des spirites, à savoir, l'existence d'une zone spirituelle entourant notre univers matériel. Avec le temps, cette idée avait pris de la force chez lui et le problème de la liaison entre le monde extra-sensible et l'univers sensible faisait l'objet de ses préoccupations, consciemment ou non. On n'a pas oublié que l'un des éléments principaux de la crise de 1870, la cause immédiate, était la vision de l'aliéné jadis entrevu dans un asile, qui s'était dressé devant lui dans l'obscurité. Plus tard, il ressentira plus profondément encore la présence de cette nappe spirituelle qui nous entoure et où nous puisons plus ou moins, selon nos aptitudes, nos ressources intellectuelles. « Il pensait, écrit Dickinson S. Miller, qui fut longtemps son élève (68), qu'on ne pouvait tracer de ligne de démarcation bien nette entre les esprits « sains » et les esprits « malades », et que tous tiennent des deux. Un jour, comme nous revenions de deux asiles d'aliénés qu'il avait obtenu l'autorisation de faire visiter à ses étudiants, et dans l'un desquels nous avions vu un maniaque dangereux, presque nu, je l'entends encore dire : « Peut-être le président Eliot n'admettrait-il pas » volontiers qu'il n'y a pas de démarcation bien tranchée entre lui » et ceux que nous venons de voir, mais c'est pourtant la vérité ». L'enquête qu'il menait, d'autre part, sur les faits psychologiques le confirmait dans l'idée que la pensée est un courant continu, et quand il en était venu à définir le Moi, il avait rejeté la notion d'Ame pour épouser une hypothèse plus ample qui englobait la totalité des faits et de la vie. « Il en est du mot d'Ame, écrivait-il (69), comme du mot de Substance... Nous ne voulons admettre tel phénomène que s'il y a quelque chose *en plus* de ce phénomène... Mais, on n'a pas répondu à la question : quelle est donc la nature de ce *plus*? quand

(68) *Letters*, II, 15.

(69) *Principles of Psychology*, I, 346.

on a dit que c'était une âme affectée par les états du cerveau...; et puisque nous nous lançons dans des explications métaphysiques, nous aurions tort de ne pas aller aussi loin que possible. Pour ma part, j'avoue que du moment où je fais de la métaphysique en essayant de définir ce *plus*, j'estime que l'idée d'une sorte d'*anima mundi* pensant en nous tous est une hypothèse qui promet plus, en dépit de toutes ses difficultés, que celle d'un grand nombre d'âmes individuelles. » C'était faire sentir l'importance de la zone vague qui borne nos pensées et ouvrir de vastes horizons sur la nature même de notre personnalité. C'était aussi faire du sentiment presque physique de la présence d'un au-delà mal défini, une hypothèse admissible. En tout cas, James appelait de tous ses vœux la vérification scientifique de cette hypothèse. On a vu plus haut (70) l'intérêt qu'il prenait aux expériences mystiques (71), et le sentiment religieux, toujours si fort chez lui, ne demandait qu'à s'appuyer sur un ordre de faits qui le corroborait. « Je crois, déclarera James en 1904 en réponse au *Questionnaire* de Pratt sur la religion, que la grande prémisses qui me rend accueillant au témoignage religieux d'autrui, c'est ma conviction que la conscience « normale » ou « saine » compte pour si peu dans l'expérience réelle. Nulle vérité n'en exclut une autre, comme le prétend l'opinion scientifique des Philistins. » (72). Par contre, si la science bien entendue pouvait collaborer avec la religion et bâtir solidement sur des faits palpables, quel progrès! La vieille religion demande qu'on lui infuse un sang nouveau. N'est-ce pas le moment de voir si les faits psychiques peuvent lui redonner une vie nouvelle, et n'est-ce pas une erreur chez tous ceux qui ont prétendu rénover le sentiment religieux, que cet oubli général des faits sur lesquels se sont élevées les croyances antiques? « Je désespère un peu, je l'avoue, écrit James en 1884 à Thomas Davidson, qui parlait de « greffer sur le tempérament catholique le pâle et anémique Unitarisme de Boston » (73), d'une religion populaire à caractère philosophique, et il m'est arrivé de me demander s'il est possible d'édifier une religion populaire sur les ruines du vieux christianisme, en l'absence de cet élément qui a présidé à la naissance de toutes les religions du passé : la croyance à de nouveaux faits et à de nouvelles possibilités *d'ordre physique*. On ne fera pas en un an, à grand renfort de considérations abstraites sur l'âme et

(70) V. p. 110.

(71) V. également *The Will to Believe*, 74 et 294; *Memories and Studies*, 371; *Principles of Psychology*, 263-64.

(72) *Letters*, II, 212 et s.

(73) *Letters*, I, 236.

la réalité de l'ordre moral, ce què ferait en un clin d'œil la vision d'un monde nouveau dont les possibilités concrètes engloberaient celles de la vie actuelle, et tel que pourrait nous le révéler une connaissance plus approfondie de l'ordre des choses. Le « Spiritualisme » et la « Société des études psychiques », si décriés, sont-ils destinés à préparer l'avènement d'une nouvelle ère de foi ? Ce serait assurément curieux : et pourtant, à leur défaut, je ne vois pas bien qui pourrait s'en charger. »

On le voit, l'étude des faits psychiques est bien dans la ligne de la pensée de James. C'est seulement une nouvelle méthode d'exploration du monde et un nouveau motif à adorer la vie. Mais ce n'est peut-être pas par hasard que le grand intérêt de James pour ces phénomènes se manifeste vers 1882. Son père venait de mourir (19 décembre) et nul événement ne pouvait produire plus d'effet sur sa sensibilité et, par suite, sur le cours de ses idées. Outre que le mystère de la mort, exprimé d'une façon si poignante dans sa dernière lettre à son père, rendait la question de notre destinée plus angoissante encore, William entreprit d'éditer les œuvres posthumes de Henry James et, à cette occasion, il se livra à l'étude de cette philosophie plus complètement qu'il ne l'avait fait jusqu'alors. Sans doute, la plus grande partie dut-elle lui sembler archaïque par la naïveté même avec laquelle le bon swedenborgien se complaisait aux distinguos purement théologiques, mais à la réflexion, à la lecture du fragment de Journal où revivait l'étrange personnalité qui avait eu sur son enfance une influence si profonde, il ne pouvait pas se refuser à voir là une de ces expériences mystiques comme il souhaitait en étudier. Le monisme têtue de son père ne valait peut-être pas mieux que celui de Hegel, mais ce qui était sans prix, c'était cette révélation de l'histoire d'une âme mystique qui venait fortifier en James l'idée qu'en matière de religion, la lumière pouvait nous venir de ce côté-là. Peut-être n'était-il pas sans remords d'avoir adopté jusque-là une ligne de conduite si manifestement différente de celle de son père, négligeant l'ample vision chaotique de Henry James pour la rigueur des faits, au détriment de l'intuition et de la spontanéité. Peut-être aussi se reprochait-il de n'avoir pas été assez hardi dans l'affirmation de la réalité morale, de s'être contenté de l'hypothèse, alors que la foi voulait la certitude. Car, jusque dans ses assertions les plus chaleureuses et les plus passionnées en faveur de l'existence d'un ordre spirituel, il y avait, au fond, comme une voix qui, au milieu même de ses envolées les plus sincères, lui criait : Qui sait ? Et James voulait savoir ; du moins, il voulait parler d'une voix plus assurée, moins troublée par les scrupules, par la

vision de son père qui, du milieu de son ciel théologique, pouvait lui dire avec sa paisible ironie : « Et moi, n'aurais-je pas raison ? » Le souci de concilier son scepticisme intellectuel avec sa foi instinctive, l'idéalisme de son père avec son propre respect des faits, l'engagea sur la seule voie où il pût se sentir aux confins de toutes les tendances qui le partageaient. Il s'astreignit à étudier scientifiquement des faits décevants dans l'espoir hautement avoué de pouvoir y trouver enfin le terrain d'entente solide, le domaine commun où Science et Religion viendraient s'harmoniser (74).

En septembre 1884, se forme à Boston une branche de la Société anglaise d'études psychiques, et James va consacrer généreusement son temps aux travaux qui se poursuivront durant plusieurs années (75). Pour lui, l'objet de l'étude est ce « résidu non classé », ce « nuage de poussière » qui flotte autour des résultats acquis de la science, en l'espèce, « la masse de phénomènes appelés couramment *mystiques* » (76), c'est-à-dire les hallucinations, l'écriture automatique, les révélations des médiums, l'extase, tous états où le Moi semble s'enrichir d'éléments dont les méthodes ordinaires de la science ne peuvent expliquer l'origine. Certains de ses amis qui suivaient ses travaux de laboratoire et connaissaient l'esprit critique qu'il apportait à ses recherches personnelles ainsi que la verve impitoyable avec laquelle il démolissait les théories qui ne lui paraissaient pas reposer sur les faits, s'imaginèrent de bonne foi que James allait aborder ces problèmes dans un esprit plutôt hostile aux idées communément reçues, et Thomas Davidson exprima même la crainte que la *Société américaine d'études psychiques* ne fût une grande machine anti-spiritualiste. C'était évidemment méconnaître quelque peu l'histoire de la pensée de James et même son attitude à l'égard de tout fait qui s'offrait à son étude. Aussi la réponse de James ne laisse-t-elle aucun doute sur la nature de ses préoccupations et la méthode qu'il entend apporter à ces nouvelles recherches. « Quant aux « tendances anti-spiritualistes » de notre société, écrit-il (77), nous n'avons, autant que je puis m'en rendre compte, ni théorie fondamentale, ni *tendances* d'aucune sorte... Ce que je considère comme urgent pour nous tirer de la lamentable situation actuelle, c'est de déterminer, de façon assez complète pour que des profanes en restent convaincus, les conditions matérielles de certains phéno-

(74) Cf. *Human Immortality*, p. 23.

(75) V. *Letters*, I, 227, et surtout *Proceedings of the A. S. P. R. (American Society for Psychical Research)*, I.

(76) *The Will to Believe*, *Psychical Research*, 299, 300.

(77) *Letters*, I, 249-250. A Thomas Davidson, 1^{er} février 1883.

mènes concrets. Ce n'est qu'après cela qu'on pourra discuter les théories spiritualistes ou anti-spiritualistes. Mieux nous réussirons, au début, à éviter les théories, mieux cela vaudra, j'en suis persuadé... Vous devriez bien dire votre mot, mais sans compliquer la question en parlant de spiritualisme et d'anti-spiritualisme. *Des faits*, voilà ce qu'il nous faut. »

Ces faits seront d'autre nature que les phénomènes psychologiques, mais la même méthode qui a permis de faire de la psychologie une « histoire naturelle » doit permettre de les traiter comme les autres : « Ce qui manque à la science, précise James, dans son premier rapport à la *Société d'études psychiques* (78), c'est un *contexte* pour permettre aux phénomènes d'extase de prendre la suite d'autres faits physiologiques et psychologiques. » Ce furent alors de longues séances — combien fastidieuses, parfois, il faut lire la correspondance de James pour en avoir une idée (79) — où son collègue G.-H. Palmer et lui, au milieu d'embûches de mille sortes, essayèrent de dégager d'une masse d'observations floues prises sur le vif dans l'atmosphère forcément nerveuse des expériences de médiums, des faits précis sur lesquels faire fond. James put aussi compléter sa documentation en dirigeant aux Etats-Unis le « Recensement des hallucinations » (80). Et toujours, on le sent préoccupé de n'accueillir que des documents indiscutables susceptibles d'une sévère analyse objective. « Je suis entièrement d'accord avec vous, écrit-il en 1891 à son collègue anglais F. W.H. Myers, sur l'avenir qui attend, *en définitive*, ces recherches, et la gloire est réservée à celui qui réussira à les faire adopter comme branche de la science admise... Mais les faits sont si éparpillés jusqu'ici que peut-être notre génération devra se borner à les faire admettre comme faits. » (81). Il y a des moments, pourtant, où la simple curiosité scientifique ne suffit pas. C'est qu'alors la sensibilité tout entière de James est bouleversée et les événements douloureux sont là qui pressent, qui exigent presque une satisfaction immédiate, et il faut bien, sous peine de trop souffrir d'une impuissance désolante, entrevoir des solutions provisoires, des espoirs qu'on pense vérifier par la suite. En 1882, c'était la mort de Henry James. Dix ans plus tard, c'est Alice, la sœur de William, qui meurt d'une maladie nerveuse que la médecine est

(78) *Proceedings of the A. S. P. R.*, vol. I. Report of the Committee on Mediumistic Phenomena, 104.

(79) V. notamment *Letters*, I, 228.

(80) *Ibid.*, 228, 306. V. *The Will to Believe*, What Psychical Research has accomplished, 321.

(81) *Letters*, I, 306.

impuissante à guérir. « Il y a là, lui écrit son frère en 1891, plus long que n'en sait notre prétendue science. Ces arrêts fonctionnels, ces dédoublements de la personnalité, tous ces faits nouveaux de notre organisme sur lesquels la lumière se fait peu à peu, cet élargissement de la personnalité dans l'extase, etc., tout cela me fait espérer que l'explication sortira de cette masse d'idées spiritualistes et empiriques qu'on méprise tant. Notre père me trouverait aujourd'hui beaucoup plus disposé à l'écouter; c'est toute cette philosophie-là qu'il faut faire connaître. Et voilà qui va singulièrement à l'encontre de l'argument scientifique ordinaire contre l'immortalité (le corps, condition de l'âme, et l'âme disparaissant avec le corps) s'il faut croire, comme le fait se produit dans ces maladies nerveuses, qu'il y a dans notre corps une puissance maligne qui empêche certains éléments bien réels de l'âme de faire valoir leurs droits, les supprime, leur interdit de se mêler à la vie de ce monde, malgré qu'ils soient bien là tout le temps. » (82). Cette idée du Moi subliminal — en quoi James est bien près d'adopter pour siennes les conclusions de F. W. H. Myers (83) — et qui est comme le prolongement naturel de certaines des vues exprimées dans les *Principes de Psychologie*, est celle qui flatterait le plus les instincts religieux de James, cadrerait le mieux avec sa vision du monde, en même temps qu'elle nécessiterait le minimum d'interprétation subjective. Mais, sur ces questions, il ne se croit pas autorisé à formuler plus qu'une vague impression. Ainsi qu'il l'exprime à Henry W. Rankin « il n'y a pas encore de *théorie générale* qui couvre tous les faits » (84). Ce n'est pas qu'une conclusion personnelle l'effraie le moins du monde : « Savants et non-savants, se dit-il (85), nous vivons tous sur quelque plan incliné de crédulité, qui pour l'un penche d'un côté, et pour l'autre d'un côté différent; que celui dont le plan ne penche vers aucune direction nous jette la première pierre! » Mais, son esprit ne concevait pas la nécessité de s'en tenir à une hypothèse invariable, comme si cet entêtement pouvait tenir lieu d'autorité. Un moment, il parut près d'adopter la théorie « spirite » (86) mais, quelques semaines avant sa mort, il eut l'occasion de dire à son collègue Palmer qu'il n'y croyait pas. Au fond, comme il l'avait dit au début à Thomas Davidson, l'essentiel n'était pas de conclure à aucune « géné-

(82) *Letters*, I, 310.

(83) V. *Memories and Studies*, 145-170 : F. Myers' services to Psychology, notamment les pages 163-166 (1901).

(84) *Letters*, II, 86, 1^{er} février 1897.

(85) *The Will to Believe*, What Psychical Research has accomplished, 320.

(86) *Letters*, II, 287. A Ch. Lewis Slattery, 21 avril 1907.

ralité en *isme* » (87). L'essentiel était de mieux comprendre la vie, et cela dépendait largement de la vision de chacun, que nul ne pouvait dédaigner si elle s'appuyait sur une étude suffisamment documentée des faits. « L'idée religieuse, éthique, poétique, téléologique, émotive, sentimentale, ce que l'on peut appeler la conception personnelle de la vie pour la distinguer de la conception impersonnelle et mécanique, et la conception romantique pour la distinguer de la conception rationaliste, a constitué et constitue encore, en dehors des cercles scientifiques bien entraînés, la forme dominante de la pensée. » (88). A cette conception romantique de la pensée philosophique correspond chez James une conception romantique de l'univers. Et l'impossibilité même où il est de conclure sur les faits psychiques (89) semble l'encourager à persévérer dans son interprétation personnelle de la nature. L'absence de solution n'a jamais été un obstacle pour lui. Il a cherché avant tout dans la philosophie ce sentiment de repos que donne l'impression que, finalement, nos désirs les plus chers, les espoirs caressés longuement ne sont pas si absurdes, notre optimisme moins naïf qu'on n'aurait pu croire, nos pressentiments quant à la nature des choses, plus proches, sans doute, de la vérité que les négations savantes des autres. Et James devait sourire en lui-même de ce bon tour joué à la logique de l'Absolu. La rigueur n'était point son fait, ou, du moins, il la tempérerait d'une indulgente réserve. Tout chez lui — et c'est peut-être en cela qu'il ressemble le plus à Henry James — jusqu'à sa conception de la nature, tout est empreint d'un profond sentiment des nuances parce que tout procède non d'une froide logique intellectuelle, mais des régions plus chaudes de la sensibilité. Or, pour qui goûte la nuance et croit qu'elle constitue, au fond, l'insaisissable réalité toujours fuyante et divisible à l'infini, les solutions tranchées demeurent perpétuellement entourées d'un halo indéfinissable, d'une frange où le certain vient se fondre dans le probable. Pour James, sentir en soi-même le désir ardent de voir ses aspirations, religieuses principalement, réalisables pratiquement dans l'espace et le temps, comprendre qu'il

(87) *Letters*, I, 249.

(88) *The Will to Believe*, loc. cit., 324 et s.

(89) Six mois avant sa mort, James écrivait : « Nous sommes si mal renseignés sur la valeur pratique de n'importe lesquels des faits mentaux anormaux que nous ne saurions mieux faire, à mon avis, que de tenir l'esprit ouvert et de recueillir des faits avec bienveillance pendant longtemps encore. Quant à comprendre ces modifications de la personnalité, ce ne sera donné ni à notre génération ni à la suivante. » (*Collected Essays*. A Suggestion about Mysticism.)

y a là un problème, vu la résistance apparente du monde extérieur à la réalisation de cet idéal, confronter les faits et supputer les chances probables, régler sa ligne de conduite sur ces observations, c'était l'essentiel de la philosophie. Or, quel profit avait-il tiré de l'étude des faits psychiques? De solution positive, aucune; mais nous savons que l'on peut, à la rigueur, s'en passer, et ce n'est, d'ailleurs, que partie remise, les générations futures devant y pourvoir. Par contre, il y puisait l'intime satisfaction de sentir qu'au total il avait vu juste. Il y avait bien là un ordre de faits que ne touchaient pas les méthodes ordinaires de la science : c'était justifier une fois de plus l'attitude de ceux qui, comme lui, les jugeaient insuffisantes. D'autre part, en présence des résultats nuls ou négatifs de la science, la « méthode subjective » trouvait là son domaine légitime. James montrait sans peine qu'en ces matières les esprits les plus positifs, un Huxley, par exemple ⁽⁹⁰⁾, ne se faisaient pas faute d'opter délibérément pour ou contre; quant à lui, l'occasion lui semblait unique de revendiquer hautement son droit d'adopter une théorie « parce qu'elle répond à nos préférences intérieures » ⁽⁹¹⁾. Il lui semblait qu'ayant fait le tour des probabilités concernant la nature de l'univers, il était parfaitement justifié — et, chez un tempérament passionné comme James, il n'en faut pas plus pour déterminer un devoir — à donner ses conclusions. Enfin, surtout, la nature se révélait à lui comme infiniment complexe, offrant à l'homme une perspective grandiose, illimitée, plus vaste qu'aucun des systèmes qu'il conçoit, n'entrant dans aucun cadre, trop sauvage pour se laisser saisir par la pensée, mais aussi pleine d'attraits et de promesses, chaos qui recèle des trésors, vie de chaque jour pleine pour nous d'inconnu. Hamlet avait raison.

Il est, Horatio, sur terre et dans les cieux
Plus que n'en a rêvé notre philosophie.

« Le monde est évidemment plus complexe que nous n'avons coutume de le croire. La limite extrême de l'univers sensible, en particulier, est plus éloignée (comme l'a bien montré Mr. F. C. S. Schiller) que ne le pensent communément empiristes ou idéalistes. » ⁽⁹²⁾. La raison de l'aveuglement général sur l'étendue de notre univers et sa complexité, James la voit dans le travers commun des penseurs, qui

⁽⁹⁰⁾ *Memories and Studies, Final Impressions of a Psychological Researcher*, 184 et s.

⁽⁹¹⁾ *Collected Essays and Reviews*, Quelques considérations, 69.

⁽⁹²⁾ *Op. cit.*, Hodgson's, *Observations of Trance* (1898).

est de vouloir plier la nature à nos petites conceptions trop étroites, ridicule déguisement où celle-ci se refuse à entrer. « Les données ultimes de la nature — ses éléments simples, s'il y en a, peuvent bien se combiner suivant des proportions définies et suivre les lois de l'architecture classique; mais dans ses faits les plus rapprochés, dans ses phénomènes tels que nous les percevons immédiatement, la nature est partout gothique, non classique. Elle forme véritablement une jungle, où tout est provisoire, mal assorti, et désordonné. » (93). Mais, passé cette zone, sans doute peut-on entrevoir vaguement la relation finale de l'homme à la nature, et c'est, en définitive, une vision bien généreuse et bien personnelle qu'en donne James. « De toutes mes recherches, dit-il, limitées, il est vrai, une seule conclusion dogmatique se dégage avec quelque netteté : c'est que nous, les vivants, nous sommes comme des îles dans la mer ou des arbres dans la forêt. L'érable et le pin peuvent échanger entre eux les murmures de leurs feuilles, Conanicut et Newport entendre dans la brume l'appel de leurs sirènes. Mais les racines des arbres se mêlent aussi dans l'obscurité de la terre et les îles se joignent au fond de l'océan. De même, il existe une nappe continue de conscience cosmique que notre individualité ne réussit qu'accidentellement à endiguer, et où va plonger l'esprit de chacun comme en une source, ou un réservoir communs. Ce qui limite notre conscience « normale », c'est la nécessité de s'adapter à notre milieu terrestre extérieur, mais la digue faiblit par places et laisse suinter les infiltrations imprévues de l'au-delà qui nous révèlent une communication par ailleurs invérifiable. Non seulement les psychistes, mais les métaphysiciens et les biologistes à tendance philosophique sont ainsi amenés, chacun sous son angle particulier, à se montrer favorables à une conception « panpsychiste » de l'univers analogue à celle-ci. » (94).

(93) *Memories and Studies*, Frederic Myers' services to Psychology, 166.

(94) *Op. cit.*, *Final Impressions of a Psychological Researcher*, 204.

CHAPITRE V

LES CONQUETES DE L'EXPERIENCE PERSONNELLE

a) *La Volonté de croire préface des Variétés. Importance de l'expérience religieuse.*

Biologiste, métaphysicien, psychiste, tels sont bien les trois aspects sous lesquels nous est apparu James au cours de son évolution. Si variées qu'aient été ses recherches, la personnalité du philosophe leur donne une unité continue, et la conclusion qu'il en tire vaut pour les trois ordres. Arrivé au terme de sa vie, il passe en revue la masse de documents amassés durant quarante ans d'études et, reprenant les solutions provisoires auxquelles il s'est successivement arrêté pour les grouper en une déclaration finale, il dépose son rapport.

Mais si ce rapport constitue l'ultime vision, pleine de tout ce que l'expérience et la réflexion lui ont suggéré, l'expression d'une pensée sereine où la personnalité triomphante ne rencontre plus d'obstacle à sa parfaite expansion, il vient évidemment trop tard pour servir de point de départ à une philosophie et à une morale nouvelles basées sur ses conclusions. Aussi James n'a-t-il pas attendu d'avoir terminé ses recherches psychiques pour agir *comme si* ses hypothèses, dès longtemps entrevues, devaient, selon toutes probabilités, recevoir confirmation ultérieure des faits. Et s'appuyant sur ses initiatives précédentes, se haussant sur une montagne de faits nouveaux d'ordre mystique, s'aidant enfin des visions d'autres philosophes qui ne sont pas sans analogie avec la sienne, il va durant les quinze dernières années de sa vie faire un immense effort — que la mort viendra interrompre — pour accumuler et condenser dans des ouvrages offrant plus de cohésion que les articles jusqu'alors épars — les vues qui doivent tendre à consacrer le triomphe de la personnalité humaine.

Tout d'abord, il place hardiment en préface à toute son œuvre cet article sur la *Volonté de croire*, plus nettement affirmatif que l'article

de la *Revue philosophique*, dont il n'est que le développement, plus spécialement, aussi, destiné à permettre l'initiative en matière de croyance religieuse. Il faut convenir, toutefois, que l'histoire antérieure de la pensée du philosophe nous fait paraître la thèse soutenue dans cet article moins hardie qu'elle ne le semble au premier abord et pour le lecteur non averti, car les essais qui le suivent dans le livre et semblent en être déduits sont en réalité antérieurs, et ce sont les réflexions que James a ainsi notées peu à peu qui lui ont permis de poser en thèse générale les idées du premier article. Il faut donc, pour en saisir véritablement la portée, le replacer en son temps. On comprendra alors que James n'a pas seulement, comme on a trop souvent affecté de le croire, forcé une idée acceptable jusqu'à lui faire rendre un sens absurde (et encore, ainsi qu'il le dit lui-même (1), « la faculté de se livrer à des excès de croyances personnelles se trouvait-elle entourée de tant de restrictions et d'avis signalant le danger qu'il devenait difficile de se risquer »); mais plutôt, il a estimé que vingt-cinq ans d'expérience personnelle l'autorisaient à consigner par écrit certaines observations dont l'histoire de ses propres idées était la meilleure vérification. Et encore, devait-il penser qu'il avait poussé bien loin les scrupules d'intellectuel pondéré dans un pays où les élans de la conscience individuelle ne prennent pas à l'ordinaire tant de précautions pour renverser les barrières conventionnelles ou susciter un intérêt tapageur. Enfin, il avait besoin, avant de donner au public une œuvre entièrement fondée sur les probabilités de la vie morale, d'expliquer pourquoi il jugeait bon de ne pas attendre une certitude qui ne viendrait jamais et d'inviter le lecteur à le suivre dans la voie où il s'engageait : « Une règle de pensée, déclarait-il dès le début du volume (2), qui m'empêcherait radicalement de reconnaître certains ordres de vérité si ces vérités se trouvaient réellement présentes, serait une règle irrationnelle... Et si, en tant qu'empiristes, nous pensons qu'aucune cloche intérieure ne vient nous signaler la présence de la vérité, il nous semble bien vain et bien étrange qu'on nous prêche solennellement comme un devoir d'attendre le son de la cloche. Certes, rien ne nous empêche d'attendre, si c'est notre bon plaisir,... mais alors, c'est à nos risques, tout autant que si nous croyions. »

Evidemment, on peut penser — et l'on ne s'en est pas fait faute — qu'une philosophie basée sur un sentiment aussi subjectif et délicat offrait à peu près les garanties de stabilité d'une pyramide en équi-

(1) *Letters*, II, 207. A L. T. Hobhouse, 12 août 1904.

(2) *The Will to Believe*, 28, 30.

libre sur son sommet, et qu'autant valait ne rien tenter que d'aboutir à un résultat aussi mince. Mais c'est là le langage de la froide logique qui ne tient pas compte de la vivante réalité. Le malentendu vient de ce qu'on néglige et les circonstances et l'esprit dans lesquels furent conçues les œuvres du philosophe. Les questions dites « théoriques » étaient pour lui des questions brûlantes parce qu'en définitive il avait toujours eu vue la destinée réelle de l'homme, sa propre destinée, et que, sa sensibilité très vive lui dictant son attitude impatiente et enthousiaste, c'était tout le poids de sa personnalité qu'il jetait dans la balance en faveur des conceptions qu'il émettait. James est aux antipodes de l'homme aux manchettes de dentelles qui cisèle ses phrases et ses raisonnements. Il n'est pas fait pour le minutieux travail de la marqueterie. C'est un peintre plus attaché à la couleur qu'au dessin : il brosse largement, en tons chauds, comme s'il goûtait intérieurement plus de joies qu'il n'en peut exprimer sur sa toile. Qu'il parle croyance ou religion, ce ne sont pas là pour lui des abstractions, mais bien de « chaudes réalités » (3). Il y a là comme un foyer auquel il se réchauffe, et tout ce qu'il peut faire, c'est de nous inviter à en faire autant. Mais il se rend parfaitement compte que ce ne sont pas ses arguments qui dégagent une bonne chaleur, si ardents soient-ils : il faut que notre expérience intime soit, de son côté, en pleine activité, et c'est justement et simplement à quoi James l'engage. « Ce qui entretient la religion, écrit-il en 1898 (4), ce ne sont ni des définitions abstraites ni des systèmes d'adjectifs logiquement enchaînés, ni les facultés de théologie avec leurs professeurs. Tout cela, ce ne sont que des contre-coups, des excroissances secondaires greffées sur une masse d'expériences religieuses concrètes liées à un sentiment et à une ligne de conduite qui se renouvellent *in saecula saeculorum* dans l'humble vie des particuliers. »

Dans les *Variétés de l'Expérience religieuse* où la psychologie a réduit la métaphysique à la portion congrue, James élève une nouvelle protestation contre ceux qui voudraient chasser la personnalité de toutes nos enquêtes. « Tant que nous considérons le cosmique et le général, écrit-il (5), nous n'avons affaire qu'aux symboles de la réalité, mais dès que nous considérons les phénomènes privés et personnels par excellence, nous avons affaire à la réalité au sens le plus plein du mot. » Et qu'est-ce que le volume entier des *Variétés*

(3) *Letters*, II, 13.

(4) *Collected Essays and Reviews*, Philosophical Conceptions and Practical Results, 427-428.

(5) *Varieties*, 498.

sinon l'histoire de l'âme individuelle étudiée dans cent exemples vivants, un vaste tableau d' « états d'âme », une multitude de touches vives ou tendres dont l'ensemble doit insensiblement laisser à l'esprit l'impression que la personnalité humaine infiniment souple et nuancée trouve dans un univers pluraliste plastique le milieu le plus favorable à son plein épanouissement ? C'est une masse de témoignages vécus en faveur d'une hypothèse analogue à celle qui se dégage des recherches psychologiques et psychiques de James : la présence d'un au-delà qui ne nous est pas fermé, bien au contraire, puisque notre devoir n'est pas seulement de chercher à pénétrer ses mystères — il y a longtemps que James a critiqué le simple « gnosticisme » (6) — mais de travailler à préparer dès maintenant par nos actes la réalisation future de nos idéals.

Bien entendu, la partie descriptive, l'analyse psychologique où ses dons de finesse et son lyrisme ému trouvaient à s'exprimer dans un sujet qui lui touchait au cœur, l'emportent sur la partie métaphysique, et c'est à cette vision sympathique de l'âme religieuse que le livre doit son succès (7). Mais, c'est justement sur cette accumulation d'impressions que James comptait pour amener l'auditeur à ses conclusions; et cela est si vrai que celles-ci sont à peine esquissées. Seules les grandes lignes en sont nettement marquées, comme si l'auteur voulait laisser les faits parler pour eux-mêmes, se contentant de suggérer, comme dans son enquête sur les faits psychiques, l'hypothèse qui lui paraissait la plus plausible, et encore ne le faisait-il qu'en toute dernière extrémité (8). La parole restait aux faits. Mais ce n'est là qu'une apparence. Il n'est pas du tempérament de James de laisser en suspens une question tant qu'il se présente un moyen de la reprendre pour l'examiner sous un jour nouveau. L'intensité même des notations psychologiques recueillies dans les *Variétés* faisait pressentir qu'il y avait là un problème touchant de trop près nos intérêts les plus essentiels pour qu'on pût se contenter d'une fragile esquisse de solution. Est-ce là que pouvait aboutir l'immense désir qui tenait au cœur de James; trouvait-il là de quoi satisfaire ses aspirations religieuses ? Suffisait-il d'exposer les faits dans leurs mille variétés et de laisser chacun conclure ? L'ambition de James était tout autre et plus conforme à ce que nous savons de son

(6) V. *Will to Believe*, *Reflex Action and Theism*, p. 138 et s. (1881).

(7) Paraissant en juin 1902, il eut 18 éditions en huit ans, du vivant de James. En mai 1928, on en a donné une 33^e édition. Le *Pragmatisme* en était alors à sa 19^e édition et la *Volonté de croire* à la 20^e.

(8) *Varieties*, 819.

caractère. Il avait d'abord voulu écrire une série de notes purement descriptives sur les « Aspirations religieuses de l'Homme », qui aurait eu pour suite naturelle un ensemble de considérations métaphysiques sur « leur satisfaction par la Philosophie », mais telle était la richesse de la matière à condenser en vingt conférences qu'il dut sacrifier la théorie à l'exposé des faits et remettre à plus tard ses conclusions⁽⁹⁾.

D'ailleurs, les conclusions générales qu'il sentait se dégager des faits, l'interprétation personnelle qu'il en donnait, nécessitaient une telle refonte de nos habitudes de penser courantes et de nos manières de voir ordinaires, il fallait reprendre les choses de si loin et les porter tellement au delà des limites généralement admises qu'il y avait là matière à un ouvrage nouveau, plus théorique, moins exclusivement religieux sans doute, et qui, par suite, dépasserait un peu le cadre, pourtant très souple, des Conférences Gifford. En effet, la logique usuelle, la seule que pût admettre ce public d'Edimbourg qu'attirait surtout l'atmosphère vaguement religieuse des sujets traités, ne pouvait aboutir à des conclusions ni originales ni fructueuses, tandis qu'il s'agissait pour James (les *Variétés de l'Expérience religieuse* étaient un épisode, un dossier, une masse de références) d'ébaucher une philosophie de la personnalité humaine où celle-ci se révélerait, en certains de ses aspects et non des moindres, irréductible aux lois de la logique courante. Or, cette masse de faits « anormaux », négligeables isolément et d'ailleurs négligés, en venaient, une fois groupés et classés, à constituer un ordre de choses aussi étranges que nouvelles, aussi saisissantes par leur intensité et leurs effets positifs, que déroutantes par l'absence de lois générales auxquelles les rapporter. Ces hallucinations, ces extases éparpillées dans le temps et l'espace, des Védas à Mrs Eddy et de l'Inde à la Nouvelle-Angleterre, James, en les rapprochant, semblait vouloir les organiser, donner à ce groupe une individualité, en faire un bloc où venaient s'émousser les armes de notre logique. Dès lors, il fallait songer, en présence de ces faits nouveaux, réels pourtant, indéniables, à les incorporer dans notre vision de l'univers, au même titre que tant d'autres depuis longtemps admis. Les appeler « morbides » et les considérer avec dédain était évidemment le fait d'un pharisaïsme grossier. James était doublement fondé à secouer le joug de la tradition pour mener le combat suivant des méthodes nouvelles : d'une part, il tenait là un ordre de faits puissant, dont l'admission urgente exigeait la disparition de certaines barrières logiques artifi-

(9) V. *Varieties*, préface.

cielles; d'autre part, la personnalité humaine, que cet ordre de faits consacrait, devait être enfin considérée dans toute sa force comme dans toutes ses faiblesses sans jamais perdre son caractère d'action individuelle, faillible, souple et puissante à l'infini.

**b) Nécessité d'une logique de l'expérience.
Le pragmatisme naturel de James.**

A des faits nouveaux, il fallait une logique nouvelle. Et de même qu'au delà des faits psychologiques, James avait sondé les faits psychiques pour y trouver des motifs d'espérer, de même, au delà de la logique des sciences il va entrevoir une logique vivante, une méthode souple qui satisfasse, non plus seulement cet étroit compartiment de notre esprit qu'est l'intelligence discursive, mais toute cette vaste portion de notre personnalité dont les faits de l'*Expérience religieuse* révélaient et l'exigence et la force.

Il ne faut pas perdre de vue qu'à travers l'étude des faits psychiques et religieux, le problème dont James poursuit inlassablement la solution est celui de notre destinée. Il lui faut une philosophie qui puisse exprimer d'une façon saisissante les possibilités qui sont en chacun de nous à l'état latent et aide à faire de la religion une chose vivante. Il n'est donné qu'à une infime minorité — les mystiques — de vivre leur religion avec intensité, et encore sont-ils généralement taxés d'absurdité et font-ils piètre figure aux yeux de nos logiciens. Eh bien, pense James, la logique pourrait avoir tort de refuser aux mystiques leur place au soleil. On n'a pas encore trouvé, pas plus en métaphysique qu'en physique, le fameux point immobile qui commanderait au mouvement de tous les autres. L'histoire de l'esprit humain, toujours en évolution, se traduit par des conflits d'homme à homme, des chocs de personnalités, l'enrichissement de la masse par l'expérience de quelques-uns, l'effort de tous vers une compréhension plus grande de nos besoins. Nulle part, nous ne voyons de critérium inaltérable; partout, au contraire, le tâtonnement vers la lumière, les solutions provisoires et surtout l'action qui fait que la vie continue. La sanction de nos idées, il faut donc la rechercher non dans leurs rapports avec des archétypes, bien artificiels, mais dans les possibilités d'action efficace qu'elles nous laissent. C'est là la vérité profonde que James voit dans le pragmatisme.

On connaît l'histoire de la doctrine : « Dans un article intitulé

Comment rendre claires nos idées (10), M. Peirce, après avoir remarqué que nos croyances sont, en réalité, des règles pour l'action, soutenait que, pour développer le contenu d'une idée, il suffit de déterminer la conduite qu'elle est propre à susciter : sa signification pour nous n'est pas ailleurs. Le *fait* tangible qui se constate à la racine de toutes les distinctions, si subtiles soient-elles, que fait la pensée, c'est qu'il n'y en a pas une seule, fût-ce la plus élaborée, la plus délicate, qui porte sur autre chose qu'une différence possible dans les conséquences pratiques. Aussi, pour obtenir une parfaite clarté dans les idées relatives à un objet, nous devons uniquement considérer les effets d'ordre pratique que nous le concevons susceptible de comporter, les impressions que nous devons en attendre, les réactions auxquelles nous devons nous tenir prêts. A la conception de ces effets, immédiats ou lointains, se réduit donc notre conception de l'objet lui-même, lorsque cette dernière n'est pas dépourvue de toute signification positive. Tel est, posé par M. Peirce, le principe du pragmatisme. » (11). L'originalité de James a été de voir les conséquences que l'on pouvait tirer d'un principe dont les applications étaient à l'origine limitées aux mathématiques. Dès 1898, James a l'idée d'examiner l'idée de Dieu à la lumière du pragmatisme (12), et il en tire des conclusions toutes en faveur du rôle prépondérant du sentiment dans notre conception de l'univers. Il y revient dans le volume des *Variétés de l'Expérience religieuse* où il reproduit certains passages de son article de 1898 (13). Enfin, en 1906, il va faire du pragmatisme, tel qu'il l'interprète en en élargissant la portée, le sujet de ses conférences au Lowell Institute, à Boston.

Ici, comme pour les influences de jeunesse, et de façon plus pressante encore, car maintenant James est en pleine possession de son talent et peut parler en son nom, deux questions se posent : Pourquoi James a-t-il choisi le principe du Pragmatisme comme guide vers une conception plus large de la vérité ? Comment, de ce principe mathématique à l'origine, a-t-il tiré une application si personnelle et si vivante que son nom y est désormais attaché ?

La réponse à ces deux questions est fournie par l'analyse de cer-

(10) Paru dans le *Popular Science Monthly*, janvier 1878. Traduit en français dans la *Revue philosophique*, janvier 1879, vol. VII.

(11) *Pragmatism*, Lecture II, p. 46.

(12) *University of California Chronicle*, 1898. Philosophical Conceptions and Practical Results. Reproduit dans *Collected Essays and Reviews*, p. 406-437. Traduit en français, *Revue de philosophie*, 1906, p. 463-484.

(13) *Varieties of Religious Experience*, XVIII, p. 443-447.

tains aspects de la personnalité de James qui feraient dire — si la chose ne paraissait une trop facile affirmation *a posteriori* — que James ne pouvait pas ne pas être pragmatiste. Car la question ne s'est pas posée pour lui sous la forme d'un choix purement intellectuel entre plusieurs alternatives : une fois de plus, si James a été pragmatiste, il le doit, avant tout, à son tempérament, et c'est parce que la méthode pragmatiste était dans la ligne de moindre résistance, parce qu'il n'avait qu'à obéir à ses inclinations pour l'adopter tout naturellement, qu'il s'y est attaché et lui a, par la suite, communiqué toute la vie dont il débordait.

Il semble bien que, passionné de réalité comme nous l'avons vu tout au long de son évolution, il ait trouvé là la doctrine qui faisait la part la plus large au réel, à l'exclusion des explications purement verbales. Son insistance sur l'élimination des questions de mots et l'espèce de joie naïve qu'il ressent à entrevoir l'avènement d'une philosophie pure de toute vaine dialectique, où le réel seul compterait, cette foi en la nouvelle méthode pour faire justice des anciens préjugés et renouveler l'atmosphère du monde pensant, tout cela prouve à quel point la passion d'exprimer la vie dans son intégrité l'emportait en James sur la satisfaction purement intellectuelle de posséder un bon instrument de recherche. Sans cela, proclamerait-il aussi orgueilleusement tantôt que « c'est l'unique philosophie sans baliverne *d'aucune sorte* », tantôt qu'il y voit « un mouvement tout à fait semblable à la réforme protestante. »⁽¹⁴⁾ La chose lui tient à cœur. C'est comme s'il avait enfin trouvé le moyen de manier la réalité elle-même et d'orienter les esprits vers l'essentiel dans les questions philosophiques — loin du cauchemar des problèmes factices.

Sans doute, James fait-il gloire à la philosophie anglo-saxonne tout entière de ce souci de la réalité et se range-t-il humblement à la suite de Locke, Berkeley, Hume, les Mill, et Bain⁽¹⁵⁾; sans doute, aussi, dédiera-t-il son livre à la mémoire de John Stuart-Mill qui lui aurait le premier appris cette « ouverture d'esprit » sans laquelle il n'est pas de vrai pragmatiste. Mais, James n'avait pas attendu 1906, ni d'avoir profondément médité Stuart-Mill pour penser et agir — parfois inconsciemment et parfois aussi très consciemment, en pragmatiste impeccable. Et cela, parce qu'il est dans sa nature d'exiger aux protestations de sa sensibilité des apaisements bien réels, plus

(14) *Letters*, II, 267, 279.

(15) *Collected Essays*, Philosophical Conceptions and Practical Results, 434, 435.

efficaces que les adroites échappatoires de la dialectique. Dès 1866, à 24 ans, il se montre pragmatiste dans sa critique du matérialisme, qu'il blâme fort de « demeurer dans le vide » et de « passer son temps sur la route qui mène aux réalités sensibles, dans le louable dessein de ravalier, dans le domaine des sens, le supérieur à l'inférieur », pour, en définitive, « terminer par ce petit avertissement que, tout compte fait, le terme inférieur est tout aussi irréal que le supérieur qui précédait ». « L'esprit, ajoute James, n'a aucune sorte de prise sur l'ignorance avouée, qui est une négation fugitive; la prétention de savoir, au contraire, comporte quelque chose de positif, de solide. » (16). Par la suite, sa recherche constante d'un « sens objectif » à ses joies le montre préoccupé avant tout des problèmes réels, et la crise de 1870, en le confrontant avec deux solutions également plausibles, l'optimisme et le pessimisme, l'amène à agir selon les principes de la méthode pragmatique, jugeant des deux attitudes par leurs résultats, sacrifiant le pessimisme (sans nulle peine, d'ailleurs), comme ne menant à rien, et adoptant un optimisme fructueux. Plus tard, encore, lorsqu'il revendiquait le droit d'opter pour la théorie qui répondait le mieux à ses préférences intérieures, qui lui permettait dans la suite l'action la plus féconde, il ne faisait que demander l'application à la conduite de la pensée des principes non encore formulés du pragmatisme. On ne saurait trouver meilleure illustration de ce que James lui-même considère comme l'esprit de la méthode : « se détourner des choses premières, des principes, des « catégories », des nécessités supposées; se tourner vers les choses dernières, les résultats, les conséquences, les faits. » (17).

Le pragmatisme, donc, comme James l'avait souhaité dès le début, « consacrait ses plus grandes joies en leur reconnaissant un sens objectif » (18), et il s'y jeta à corps perdu. Faisant le tour des principaux problèmes qu'il s'était posés successivement, il appliqua la méthode au matérialisme (19), au libre arbitre (20), au monisme (21), et toujours c'était pour rejeter les solutions dogmatiques et saluer la venue d'une logique de l'action, plus souple et plus fructueuse. Rejeter tout dogmatisme n'est pas nouveau chez James, mais avant qu'il usât de la méthode pragmatiste, il y avait toujours un moment déli-

(16) *Letters*, I, 82. To O. W. Holmes, Jr.

(17) *Pragmatism*, II, p. 54.

(18) *Letters*, I, 83.

(19) *Pragmatism*, III, 92 et s.

(20) *Ibid.*, 113 et s.

(21) *Ibid.*, IV.

cat à passer, un saut dans l'inconnu à faire, lorsque intervenait la décision à prendre, basée sur ses préférences intimes. Le pragmatisme, au contraire, en généralisant cette attitude, en la codifiant pour ainsi dire, imposait à l'esprit de prendre parti pour l'alternative fructueuse. Tout cédait devant le fait. Bien plus, le pragmatisme qui devait primitivement servir de guide vers la Vérité, cheminant de fait en fait, a fini par s'apercevoir que cette vérité qu'on lui montrait comme une abstraction sublime n'était elle-même qu'un fait, un fait humain, le fait humain par excellence, peut-être, mais nullement l'Idée immuable des rationalistes. Voilà qui, du même coup, rehaussait singulièrement le prestige de notre personnalité et faisait mieux comprendre pourquoi il est vain de prétendre atteindre une vérité définitive et plus vain encore de se laisser aller au pessimisme par dépit de ne la jamais rencontrer.

c) *Pragmatisme et Humanisme.*

Décidément, le « sentiment de rationalité », chez James, devait se montrer de plus en plus satisfait. Car, après bien des détours, il touchait enfin — d'une façon peut-être inespérée — au moment où deux des éléments essentiels de sa personnalité allaient se trouver justifiés : optimisme et humanisme triomphaient, et l'on comprend l'enthousiasme du philosophe qui voyait, une fois abattue la muraille rationaliste, s'ouvrir devant lui des perspectives illimitées. Dès les premières années où s'exerça sa pensée philosophique, humanisme et optimisme furent chez lui indissolublement unis. James, et c'est peut-être là un trait essentiel qu'on n'explique pas et qui expliquerait tout, croit passionnément et exclusivement à la toute-puissance de l'action humaine; bien plus, cette action dans son ensemble, il la croit orientée vers le bien, tant cet esprit vraiment religieux qui ne sépare pas l'idéal de l'individu devant le réaliser, est convaincu que sur terre la « bonne volonté » de l'Évangile est et doit être la règle de chacun. Il disait que toute philosophie est affaire de tempérament. Rien d'étonnant que son pragmatisme à lui soit de caractère religieux et qu'il y voie, en définitive, une tentative de conciliation entre l'empirisme et la religion. Il est saturé d'un humanisme sans cesse optimiste qui consent joyeusement à la tâche parce que c'est acheter à bas prix l'espoir que nos actes ajoutent sans cesse à la somme infinie de possibilités constituant l'univers. L'humanité donc qui, dans la lettre à Ward de janvier 1868 (22), sem-

(22) Cf. *ante* et *Letters*, I, 127 et s.

blait une prison où nous étions confinés aux humbles devoirs de la routine quotidienne, se révèle, historiquement, créatrice. Loin d'être une prison, elle s'ouvre, au contraire, sur des perspectives infinies. « L'alternative, dit James ⁽²³⁾, entre le pragmatisme et le rationalisme, telle qu'elle se présente maintenant devant nous, ne relève plus de la théorie de la connaissance, elle concerne la structure même de l'univers. »

C'est ici l'aboutissant de l'effort constant de James pour justifier le libre arbitre et toutes les conséquences qu'il en a tirées. James présente sa version du pragmatisme comme un moyen terme entre le positivisme grossier et le rationalisme éthéré ⁽²⁴⁾. Ce fut là son attitude tout au long de son évolution. Rationalistes et positivistes lui paraissaient également éloignés de la simple réalité dans la question du libre arbitre, les uns le niant, les autres n'en admettant qu'une fade caricature, alors qu'il se sentait mal à l'aise sans l'assurance d'une liberté qui fût vraiment créatrice dans le plein sens du terme ⁽²⁵⁾. Depuis le jour d'avril 1870 où James décidait d'agir comme si le libre arbitre n'était pas une illusion ⁽²⁶⁾, et où il pressentait que « l'accumulation d'actes de pensée » ferait plus que toutes les « subtilités de l'analyse », jamais aucune vision ne lui avait paru aussi séduisante que celle offerte par le pragmatisme. Il conciliait deux contradictoires sans cesse présentes à l'esprit de James : d'une part, certain goût sauvage pour l'indépendance absolue, l'amour du risque, un penchant pour une sorte d'anarchie intellectuelle ⁽²⁷⁾, l'âpre joie de vivre seul sous le ciel, la joie du pionnier qui a l'espace inculte autour de lui; et d'autre part, l'atavisme religieux de l'idéalisme irlandais, une sensibilité qui exigeait une harmonie finale et savait en imposer le besoin à l'intelligence. Le goût du risque trouvait à s'exercer dans le présent que la personnalité humaine façonnait à sa guise. L'harmonie, l'avenir la réaliserait, et d'autant plus vite que nous aurons plus tôt pris conscience de l'importance de chacun de nos actes. Ce serait donc notre liberté qui serait créatrice d'un ordre meilleur, et la raison de nos actes ne sera pas dans l'univers, mais au fond de nous-mêmes. « La seule raison *réelle* qui me soit

(23) *Pragmatism*, VII, *Pragmatism and Humanism*, 288, 289.

(24) *Pragmatism*, VII, 266 et s.

(25) Cf. *Ibid.*, III, 113 et s.

(26) *Vide ante*, p. 77.

(27) *Pragmatism*, VII, 289 : « A radical pragmatist... is a happy-go-lucky anarchistic sort of creature. If he had to live in a tub like Diogenes, he wouldn't mind at all if the hoops were loose and the staves let in the sun. »

concevable, à moi, déclare James ⁽²⁸⁾, pour que n'importe quoi puisse, n'importe quand, se produire, c'est qu'il y ait *quelqu'un qui l'appelle de ses vœux*. » Parti de Renouvier, James y retournait. Il avait fini, son expérience personnelle aidant, par trouver une base sérieuse à l'hypothèse qu'émettait le philosophe français : « L'harmonie que la morale a toujours impérieusement réclamée, disait Renouvier ⁽²⁹⁾,... c'est l'accord de la vertu avec le bonheur. Or, cet accord, l'expérience actuelle le dément. Il reste donc à le supposer réel, mais *sous une condition de temps*. »

Quand il s'en tient aux grandes lignes du pragmatisme et de l'humanisme, James a conscience — et cela lui donne une grande confiance en soi qu'il n'eût peut-être pas eue autrement — d'appartenir à un mouvement général, international, contemporain ⁽³⁰⁾. Par une faiblesse bien excusable, il est même porté à exagérer la puissance de ce mouvement et sa cohésion. Il eût volontiers divisé le monde en deux camps ennemis — le camp des « empiristes » et celui des « rationalistes » ⁽³¹⁾ et se contentait pour sa part du rôle obscur de soldat de l'empirisme ⁽³²⁾. Mais cette générosité et cette modestie ne doivent point nous aveugler sur la part qu'a eue James au développement du pragmatisme et de l'humanisme; dans ce mouvement général, il a sa place bien particulière. James — et ceci est entièrement conforme à ce que nous connaissons de sa personnalité — s'est réservé l'étude psychologique des réactions de l'individu, en l'espèce, James lui-même — en présence du pragmatisme. L'ouvrage qui porte ce titre est très nettement orienté dans ce sens. Plutôt qu'un sec exposé de la doctrine et de ses applications, c'est une suite ininterrompue de visions bien personnelles : libre arbitre créateur de nouveauté, univers tout plein encore de l'esprit d'aventure et de risque, reliées assez lâchement par un fil commun. On sent qu'il y avait là une série de questions toutes prêtes, une série d'états d'âme anxieux

(28) *Ibid.*, VIII, 289.

(29) *Traité de psychologie rationnelle*, II, 283.

(30) Cf. *Pragmatism*, préface, et *Letters*, II, 287, à J.-J. Chapman :

« ... Je crois sérieusement que le monde de la pensée est à la veille d'un renouveau aussi important que celui que provoqua Locke. Les chefs du nouveau mouvement sont Dewey, Schiller d'Oxford, en un sens Bergson de Paris, un jeune florentin du nom de Papini, et enfin, le moins digne, W. James. Il faudrait y ajouter H. G. Wells, et, si je ne me trompe, G. K. Chesterton également. »

(31) *V. Pragmatism*, I, 9.

(32) *Letters*, II, 292 : « Je sens qu'au fond nous menons le même combat, vous, comme chef, et moi dans le rang. La position que nous défendons, c'est le « Tychisme » et l'idée d'un monde réellement en croissance... » A Henri Bergson.

attendant un apaisement; ou si l'on veut, ce sont comme autant de serrures auxquelles James essaierait la clef pragmatiste. De là son émerveillement à voir s'ouvrir des portes qui, depuis des années, résistaient à ses efforts. C'est à la satisfaction intime que lui donne ce succès que James doit son enthousiasme : il taille à grands coups dans la logique intellectualiste et brosse des tableaux où s'entremêlent, et les résultats légitimement acquis, et ceux que son élan voudrait voir réalisés. C'est ainsi que ses envolées vers les conceptions métaphysiques — « ces excursions, dira Santayana, qui étaient de la nature de *raids* » (33) sont de courte durée et se ramènent toujours en fin de compte, non à un système d'idées bien jointes, mais à un tableau des réactions de la conscience individuelle en face d'une solution possible aux inquiétudes éternelles. L'univers même n'a jamais intéressé James à un point de vue purement scientifique, objectif. Un Bergson peut posséder à son plus haut degré cette passion intellectuelle, la curiosité, et chercher, pour l'amour de la vérité, à rendre de la façon la plus vivante l'impression de la création continue, tracer le schéma de l'évolution créatrice. Supprimez l'homme de l'univers tel que Bergson nous le présente, l'élan vital n'en poursuivra pas moins son œuvre (34); les formes qu'il revêt en seront modifiées, mais le principe demeurera, et Bergson s'attache avant tout au principe général. L'univers de James — en tant qu'il intéresse James, du moins — n'existe que pour l'homme et par l'homme. C'est l'univers d'un penseur qui s'est donné comme tâche de rechercher un compromis entre notre sensibilité assoiffée d'idéal et le monde des faits, brutal, « muet, aveugle et sourd au cri des créatures ».

(33) *Character and Opinion in the United States*, 67.

(34) V. *Evolution créatrice*, p. 201, 286 et s.

CHAPITRE VI

LA VISION FINALE OU LE TRIOMPHE DES PRESENTIMENTS

a) *L'Univers pluraliste.*

A mesure que sa vision se fait plus ambitieuse, qu'elle prétend dépasser les limites du « moi », James songe, naturellement, à la consolider. Lorsque, au début de sa carrière, il analysait les motifs qui poussaient les hommes à philosopher, il avait été amené à en dégager entre autres deux qui lui paraissaient avoir joué un rôle prépondérant dans l'histoire de la pensée humaine : le besoin d'unité et le besoin de clarté (1). Mais il ne les avait ainsi dégagés que pour en montrer l'insuffisance et combler les lacunes de l'intelligence par un appel vibrant au « cœur ». Par la suite, sa philosophie tout entière avait tendu à faire du cœur le centre de l'intérêt pour l'homme et il avait quelque peu perdu de vue les idées d'unité et de clarté qui — pour exagéré que fût leur rôle dans la philosophie classique — n'en demeuraient pas moins deux nécessités de l'esprit humain. Peu à peu, cependant, il éprouve le besoin de réunir en un ouvrage où dominerait le goût de l'unité et de la clarté les résultats que le mépris même de ces deux éléments lui avait permis d'atteindre. Il sent bien en même temps l'espèce de contradiction qu'il y a entre ce besoin impérieux et sa tendance ordinaire à limiter ses vues aux questions qui pressent, qui exigent une solution immédiate. Aussi n'entrevoit-il d'abord son ouvrage métaphysique que dans un avenir assez éloigné, quoique il ait hâte d'aborder les grandes questions sous l'angle que lui suggère cette nouvelle ondulation de sa personnalité. « Je sens qu'il ne doit plus me rester beaucoup de temps, écrit-il dès 1903, si je veux encore « créer », et il me tarde d'avancer mon travail, qui, malheureusement, ne tolère pas d'être poussé trop hâtivement... J'ai réellement peur de mourir avant

(1) V. *Collected Essays and Reviews*, X, p. 83, *The Sentiment of Rationality*.

d'avoir dit mon dernier mot sur le salmigondis universel en un dernier ouvrage qui fera date (*epochmachend*), enfin, et restera pour mes enfants un titre d'honneur ! Puérile niaiserie ! Comme si l'on pouvait prétendre troubler la majesté de l'Univers avec des formules, et comme si le monde du sens commun et ses obligations n'étaient pas de toute éternité la seule réalité réelle... » (2). Pourtant cette idée persiste — à tel point qu'il éprouve quelque impatience à être obligé de revenir au genre « conférences » lorsqu'on lui demande de parler à Oxford de la « Philosophie contemporaine » (3).

Ce nouveau travail devait pourtant lui être fort utile à un double point de vue : pour remettre au point, en premier lieu, bien des questions que son *Pragmatisme* et surtout les polémiques qui s'en étaient suivies avaient quelque peu brouillées ; pour lui permettre, surtout, de commencer cette conciliation entre la méthode subjective de ses précédents ouvrages et la méthode d'analyse plus classique (ce qu'il appelait la forme ultra-sèche et impersonnelle) qu'il rêvait d'inaugurer dans son ouvrage final.

Comme il arrive toujours avec James, cet « exposé de la philosophie contemporaine » finit par devenir un exposé des réactions de James à l'égard de certains mouvements contemporains. Ce lui était une occasion de renouveler l'air frais qu'il ne cessait de faire passer dans sa philosophie et de situer en même temps sa pensée, au moment où il s'apprêtait à la formuler de façon définitive, par rapport à celles des philosophes qu'il croyait représenter les tendances maîtresses du moment.

Du *Pragmatisme* à l'*Univers pluraliste* il n'y a que deux ans, mais le dernier ouvrage achevé de James renferme en réalité les résultats d'un long travail de méditation dont rien ne transparaît dans le premier, plus primesautier, qui reflète mieux le côté aventureux et passionné de la personnalité du philosophe. Elan et fougue, thèses brillantes, visions hardies, tout ce romantisme philosophique cède la place à une sobriété classique : le sujet est plus étroit ; la pensée, plus harmonieuse, semble révéler en James une sérénité inusitée : le but serait-il enfin atteint après les orages ?

L'*Univers pluraliste*, c'est déjà un essai de systématisation de la pensée, mais sans rigueur logique excessive. C'est, si l'on veut, une démonstration, comme d'une géométrie non euclidienne qui déroute

(2) *Letters*, II, 199. A Mrs. Henry Whitman.

(3) *Ibid.*, II, 300 : « Me voilà condamné à retomber dans ce genre au moment où je croyais en avoir fini à jamais. Ce que j'aurais voulu écrire cet hiver eût été présenté sous une forme ultra-sèche, impersonnelle et exacte. »

quelque peu le profane, bien qu'on y sente une indéniable unité de pensée. James a essayé là de montrer, par l'analyse de l'idée de concept, que la vie dépasse la logique traditionnelle, et comme pour lui le pur raisonnement n'est qu'abstraction sans valeur réelle, il n'a pas procédé par enchaînement d'idées ni déductions logiques. Comme le peintre use de contrastes savants ou de dégradés délicats pour mettre en valeur telle nuance qu'il juge précieuse, il a brossé successivement les visions savamment graduées des trois philosophes les plus propres à faire ressortir en pleine lumière ses hypothèses personnelles. Celles-ci prennent alors toute leur valeur par contraste ou analogie avec ces arrière-plans. La personnalité de James, en effet, aime à se dégager d'une matière un peu floue, d'un ensemble d'impressions qu'elle excelle à créer, d'une atmosphère dont elle s'entoure. Atmosphère passionnée des *Variétés de l'expérience religieuse*, atmosphère combative du *Pragmatisme*, atmosphère plus pure et plus calme de l'*Univers pluraliste*, autant de symptômes de l'état d'esprit de James au moment où il écrivait. Ses idées ne varient pas tellement d'un ouvrage à l'autre : c'est, au fond, le même point de vue qui reparaît, diversement colorié. Mais c'est précisément dans les éclairages successifs qu'il lui donne, dans les lumières où baignent ses visions qu'il faut saisir, impalpable et comme faite du tourbillon sans cesse changeant de paillettes multicolores, la personnalité même du philosophe.

Avec l'*Univers pluraliste*, la lumière se fait moins crue. Ce n'est pas encore le calme crépusculaire de l'*Introduction à la philosophie*, mais c'est déjà un jour atténué, tamisé, une atmosphère reposante où se fondent les contrastes naguère si violemment heurtés. Il y a là comme l'épuration d'une pensée encore trop chargée d'éléments grossiers. La sensibilité de James toujours aussi vibrante semble s'affiner, s'intellectualiser. Elle s'accommode d'une certaine retenue de bon aloi. Elle en vient à se vaincre elle-même, pour atteindre, après avoir tant sacrifié au « cœur », à l'idéal classique d'unité et de clarté. On sent que l'esprit qui composait ces conférences jetait en même temps sur le papier ces notes si compactes et si claires qui devaient former l'*Introduction à la philosophie*.

Comment, d'une façon plus précise, se traduit dans l'œuvre cette orientation nouvelle vers l'unité et la clarté ?

Tout d'abord, James, qui va traiter de la philosophie contemporaine, restreint singulièrement son sujet en se limitant aux conceptions panthéistes, « les seules, dit-il, vraiment dignes d'attirer notre attention, ... celles où Dieu est considéré comme immanent à l'univers, plutôt que comme le créant du dehors, et la vie humaine,

comme faisant partie de cette réalité profonde » (4). Il laisse donc de côté délibérément, et le matérialisme — dont l'influence n'était pourtant pas à dédaigner dans la seconde moitié du xix^e siècle et dans les premières années du xx^e, — et le théisme « démodé » qu'il avait déjà fortement battu en brèche dès 1881 (5). Cela indique un désir de ne pas disperser son attention en controverses suffisamment ouvertes en d'autres ouvrages et de ramener la lutte qu'il a entreprise pour le triomphe d'une philosophie de la vie dans toute sa mouvante réalité à un corps-à-corps courtois mais résolu avec ses ennemis les plus intimes, les partisans de l'absolu. Car plus il avait creusé les choses, plus James s'était rendu compte que le nœud gordien qui restait à trancher avant de pouvoir jouir d'une pleine liberté d'esprit — si toutefois le philosophe en peut jamais jouir — c'était cette question de l'Un et du Multiple qui le tourmentait depuis si longtemps. Sans doute son choix était fait de longue date — du jour où Renouvier l'avait dégagé de la « superstition moniste » (6) — et son œuvre avait exprimé avec une singulière véhémence l'ardeur de ses convictions pluralistes, mais s'il avait jusqu'ici senti, pensé, agi en pluraliste, la vie ne lui avait pas encore laissé le temps d'examiner à fond la question. Dans son *Pragmatisme* même, l'Un et le Multiple ne constituaient qu'un épisode. Dans l'*Univers pluraliste*, ce problème en vient à constituer le sujet même du livre; dans l'*Introduction à la philosophie*, enfin, James y voit « le plus important de tous les dilemmes philosophiques » (7). Le besoin d'unité se manifeste donc ici par une concentration de la pensée autour d'un objet simplifié et tenu pour essentiel.

Quant au besoin de clarté, très voisin et inséparable de l'unité, il apparaît dans le souci de James de concilier toutes les variétés de panthéismes en dégageant l'idée maîtresse de la gangue où la tient la personnalité même de chaque philosophe. Qu'on s'appelle Hegel, Fechner, ou Bergson, quelle que soit la méthode qu'on suive — fût-ce la détestable méthode dialectique, thème favori chez James de raileries, à vrai dire un peu faciles — du moment qu'on a envisagé la vie comme une chose essentiellement changeante et le monde comme vivant et se créant à chaque instant, seule compte la vision qui fait comprendre la nature de notre univers mieux que l'insuffisance logique intellectualiste. James va même jusqu'à atténuer — à certains

(4) *A Pluralistic Universe*, I, 30.

(5) V. *The Will to Believe*, Reflex Action and Theism.

(6) *Some Problems of Philosophy*, 165.

(7) P. 114.

égards — ses rigueurs contre l'Absolu, en faveur de ceux, comme Fechner, qui lui semblent commettre en l'avouant un péché des lèvres que le cœur ne sanctionne pas (8).

C'est que la personnalité de James a subi dans les dernières années de sa vie une évolution rapide et décisive qu'on peut comparer à celle qui, autour de 1870, lui fit abandonner, sous l'influence de Renouvier, le monisme pour le pluralisme. Avec cette différence, toutefois, que cette dernière évolution ne constitue pas une rupture avec un ensemble d'idées essentielles et ne modifie nullement l'angle sous lequel James entrevoit la vie. Mais, elle est comparable à la première en ce sens qu'elle produit chez James l'effet d'une révélation. Pour la seconde fois, des difficultés lentement accumulées et que l'honnêteté intellectuelle du philosophe ne lui permettait pas de négliger pour passer outre, vont se trouver levées grâce à l'influence d'un penseur étranger — un Français, cette fois encore — Henri Bergson.

b) *L'expérience personnelle en danger.*

Rien ne montre mieux la véritable nature de la personnalité de James, faite d'efforts constants pour arriver à des conceptions de plus en plus satisfaisantes, que cette souplesse demeurée grande au seuil de la vieillesse et qui lui permet de s'assimiler les conceptions philosophiques d'autrui, lorsqu'elles lui paraissent corroborer ses propres intuitions. Sans vanité superflue, ce qu'il recherche avant tout, c'est l'expression qui rendra le mieux la continuité foncière de l'expérience, même s'il doit reconnaître qu'il a fait à un moment donné fausse route. Or, dans son examen scrupuleux de la conscience humaine, lorsqu'il publiait en 1890 ses *Principes de psychologie*, il n'avait pu se résoudre à admettre qu'un fait mental pût être un composé d'autres faits mentaux et ceci au nom de la logique (9). Si James avait pu un instant concevoir une psychologie indépendante, un compartiment isolé des autres par des cloisons étanches, le dernier mot était dit, une fois la conclusion logique énoncée. Mais nous avons vu que, pour lui, la psychologie n'était qu'une introduction à la métaphysique, que les conclusions de l'une valaient pour l'autre,

(8) V. notamment *A Pluralistic Universe*, VII, 292-3.

(9) *Principles of Psychology*, vol. I, ch. VI, The Mind Stuff Theory. « But there is a still more fatal objection to the theory of mental units compounding with themselves or integrating. It is logically unintelligible. » P., 158.

le tout devant constituer un tableau aussi vivant que possible du flux mouvant des choses. Et précisément, cette vision pluraliste d'un monde en formation continue à laquelle James tenait tant et dont il avait fait la base de sa métaphysique menaçait — poussée à l'extrême — de sombrer sur cet écueil psychologique. Il eût alors fallu admettre — si l'on ne voulait pas de l'Absolu — un Dieu extérieur à l'univers, bref, revenir au théisme, qu'il avait abandonné pour d'autres raisons. L'important était qu'on pût admettre une expérience collective et cela, la logique l'interdisait. Tout parlait en faveur d'un univers continu. Seule, la logique opposait son veto. Et comment James eût-il passé outre, alors que c'est au nom de cette même logique qu'il condamnait l'absolu? « En y mettant, dit-il ⁽¹⁰⁾, toute la sincérité, toute la patience dont j'étais capable, je suis resté pendant des années aux prises avec ce problème, couvrant des centaines de feuilles de papier, multipliant les notes et les points de repère, sans cesse discutant avec moi-même pour résoudre la difficulté. Comment plusieurs consciences peuvent-elles être en même temps une conscience unique? Comment un seul et même fait, toujours identique, peut-il être pour lui-même l'objet d'une expérience si diverse? J'avais beau m'escrimer, je me trouvais acculé à une impasse. Je me voyais contraint de choisir entre deux alternatives. La première, c'était d'abjurer cette « psychologie sans âme » où m'avait engagé toute mon éducation kantienne, toute mon éducation psychologique, car il me fallait en revenir à des agents spirituels, distincts, capables de connaître les phénomènes de la vie mentale, tantôt isolément et tantôt synthétiquement : en un mot, il me fallait alors en revenir à la scholastique et au sens commun. La seconde alternative, c'était de reconnaître carrément l'impossibilité de résoudre le problème. Dans ce dernier cas, de deux choses l'une, encore : ou bien, abandonner ma logique intellectualiste, celle de l'identité, pour adopter quelque autre type, supérieur (ou inférieur) de conception rationnelle; ou finir par ouvrir les yeux à ce fait que la vie est logiquement irrationnelle. » Nous voyons ici James le pragmatiste résister à cette solution paresseuse que serait l'hypothèse d'âmes substantielles, parce qu'il commettrait là, lui semble-t-il, le plus impardonnable des crimes : donner à un problème réel une solution verbale ⁽¹¹⁾. Nous voyons ensuite l'optimiste qui est en lui se révolter contre l'idée que notre monde pourrait être, du moins en tant qu'il est objet de notre connaissance, absurdité pure, comme l'admettent volontiers les im-

(10) *A Pluralistic Universe*, V, 207 et s.

(11) *Op. cit.*, V, 209-210.

placables logiciens de l'Absolu, les Bradley, les Taylor, les Royce (12). La logique arriverait donc à nous convaincre d'absurdité ? Est-ce là son dernier mot ? Vraiment James n'a pas tort d'appeler cette situation « tragique ». Car que devient alors la puissance créatrice de la volonté humaine ? Certes l'Absolu n'est pas impossible logiquement, comme James l'avait longtemps cru. Par un singulier retour des choses, il se révèle même la seule solution « logiquement » satisfaisante. Mais c'est une supériorité que James ne lui envie pas. Véritable tyran, l'Absolu ne règne qu'aux dépens du bonheur de l'homme, mais il n'a pas prise sur les sentiments les plus profonds. Et ce sont ces sentiments-là qui se révoltent chez James. Comment ! Il aura consacré toute son œuvre à exalter la personnalité, à lui ouvrir des horizons infinis, à en faire presque l'égale de Dieu (car, en définitive, le Dieu du *Pragmatisme*, « le pauvre, disait James lui-même, n'est guère qu'une possibilité idéale » (13), et voilà que la logique, d'un petit coup de son syllogisme, va disperser toutes ces nuées pour y substituer une démonstration en forme de notre impuissance et de notre ridicule néant !

Nul doute que la tentation n'ait été forte pour James de secouer le joug de la logique, et, dès 1895, il avait bien entrevu un moyen de lui échapper (14), par une analyse plus approfondie de la pensée, flux ininterrompu que le concept est incapable de rendre dans sa sèche précision, si toutefois on peut sans ironie appeler précision ce qui est bien l'expression la plus imprécise qui soit de notre vie psychologique. Mais, même dans ce travail d'approfondissement de l'analyse mentale, ce que James cherchait surtout, c'était à enrichir le concept de nuances nouvelles, à le dégourdir un peu. Il ornait son joug, croyant par là se le rendre moins rude. « Je comptais toujours, dit-il (15), sur une méthode intellectualiste rectifiée, pour tourner la difficulté. » A vrai dire, il ne semble pas que le problème se soit posé pour James avec toute sa portée métaphysique avant l'époque où il entreprend sérieusement de mettre au point son « empirisme radical » dans la série d'essais qui ont été plus tard réunis en volume sous ce titre (16). Il s'y intéressait à un point de vue plus étroitement psychologique, sans en voir, peut-être, très nettement les répercussions lointaines. En même temps, d'ailleurs, et sans qu'il y vît une

(12) *Ibid.*, V, 211-212.

(13) *Letters*, II, 270. A Charles A. Strong.

(14) *Collected Essays and Reviews*, *The Knowing of Things together*, p. 371.

(15) *A Pluralistic Universe*, VII, 291.

(16) *Essays in Radical Empiricism*, 1912.

liaison nécessaire (17), il élaborait son pragmatisme, plus attrayant pour lui, par la nouveauté piquante du sujet et par les polémiques qu'il provoquait. Pourtant, James serait peut-être difficilement sorti de l'impasse où la logique l'avait acculé s'il n'avait été doué d'un tempérament aussi foncièrement pragmatiste, si le désir d'action n'avait fini par l'emporter sur le respect de la logique. S'il n'avait écouté que son pragmatisme inné, il eût vite franchi le pas, car il suffit de lire la conclusion de l'*Univers pluraliste* pour se convaincre qu'elle eût pu être écrite l'année même où paraissait le *Pragmatisme*. Entre l'énoncé du problème, toutefois, et la solution (pressentie dès l'énoncé), il y avait un vide énorme que James n'arrivait pas à combler logiquement. Connaissant le résultat par intuition, il en était encore à chercher la méthode. Du but qu'il entrevoyait, un abîme le séparait. Mais la route était tracée, les matériaux à pied d'œuvre. Il n'y avait plus qu'à jeter le pont. C'est ici qu'intervient Bergson.

c) James et Bergson.

La critique — tant américaine que française — s'est dépensée en laborieux efforts pour délimiter, sans y parvenir, le plus souvent, la portée exacte de l'influence de Bergson sur James (18). « L'histoire de la philosophie, disait celui-ci, est dans une grande mesure celle d'un certain conflit de tempéraments humains. » Et sur cette question, les tempéraments se sont donné libre cours. Au lieu de replacer les deux philosophes dans leur temps et leur milieu, au lieu d'essayer de faire revivre deux figures, deux personnalités avec leurs fluctuations et leurs caractères propres, on a trop souvent étréci la question en un examen microscopique de deux « pensées » figées pour l'éternité dans les livres et divisibles en « pièces détachées » qu'on déclare interchangeables. Les uns insistent sur les différences que présentent telles parties de l'œuvre chez l'un; les autres répliquent par un étalage d'analogies avec dates à l'appui. Le tempérament, l'éducation, l'amour-propre national aidant, vite deux écoles se forment, deux camps dont les champions, bardés d'excellents arguments, se défient et s'affrontent. James ni Bergson n'y gagnent rien, mais en peut-il

(17) *Pragmatism*, préface : « Pour éviter un malentendu — sans pouvoir les empêcher tous — qu'on me permette de dire qu'il n'y a aucun lien logique entre le pragmatisme, tel que je le comprends, et « l'empirisme radical », doctrine récemment émise par moi. Cette doctrine a son existence propre, et l'on peut la rejeter entièrement, tout en ne cessant pas d'être pragmatiste. »

(18) V. *Bibliographie*.

être autrement tant qu'on s'obstine à isoler la philosophie de la vie et à voir dans le livre imprimé — si épisodique, quand il s'agit d'un James — l'alpha et l'oméga de la pensée d'un auteur? James et Bergson ne sauraient s'étudier — et par suite, se comparer — utilement que si l'on abandonne les procédés d'une logique par trop « intellectualiste », au pire sens du terme, pour pénétrer, comme James voulait qu'on le fit, « au centre d'expansion du caractère d'un homme » (19). Si la philosophie est avant tout l'expression d'un tempérament et si le tempérament est ce qu'il y a de vraiment profond en nous, la façon la plus vivante d'envisager les relations qui unissent James à Bergson est d'y voir une suite de contacts et de réactions entre deux organisations intellectuelles et deux sensibilités très voisines à certains égards, très différentes à maints autres (20).

Les différences éclatent aux yeux. Leur formation intellectuelle n'a rien de commun. L'un est un universitaire français, rompu de bonne heure aux méthodes et aux traditions de la philosophie classique, vivant dans une atmosphère tout intellectuelle où la pensée réagit surtout sur les pensées qui l'ont précédée et se tourne moins vers l'action que vers la critique des problèmes que lui transmet la tradition. Si le souffle de l'aventure y passe, il ne peut s'agir que de risques intellectuels à courir; si l'on retrouve la personnalité tout entière de l'homme dans l'œuvre, c'est que l'œuvre la trahit, car depuis Pascal le « moi » y est haïssable et ne s'y glisse jamais consciemment. L'idéal de cette pensée n'est pas une confession totale, mais l'expression forte et originale, parée de tous les dons que la grâce ajoute à la science, d'un point de vue bien déterminé sur un sujet précis. James, au contraire, où nulle méthode n'a marqué son empreinte, qui a trop vu dès son enfance pour avoir retenu autre chose que lui-même, esprit curieux et instable sans autorité pour le soumettre au joug d'une tradition qui, d'ailleurs, n'existe pas en Amérique, ne conçoit la philosophie que comme l'expression complète de la personnalité. S'il est curieux des choses de l'esprit, c'est en tant que leur étude peut lui apporter une réponse à ses premières inquiétudes, et ces inquiétudes prennent moins l'aspect d'une contradiction logique entre deux thèses possibles que d'un malaise confus qui froisse sa sensibilité déjà frissonnante au vent des grands problèmes. Une influence surtout le forme : celle de Henry James. Il est né sous le signe

(19) *Univers pluraliste*, 262.

(20) V. sur ce point, *Revue anglo-américaine*, 1923, 1er oct-1er déc., W. James bergsonien (F. DELATTRE), dont nous nous sommes inspiré pour tout ce qui va suivre.

de la religion. Sa préoccupation première sera de résoudre pour lui-même le problème de sa propre destinée. Anglo-saxon, Irlandais même, il est porté, par atavisme, à mettre au premier plan son « moi » et se fera volontiers lyrique. Il peut n'avoir ni méthode ni tradition : qu'on soit sûr que, poussé par l'instinct religieux, cahoté de gauche et de droite par la vie, observateur à qui rien n'échappe, doué d'une robuste énergie vitale, bon pied, bon œil, hardi sans presque qu'il lui en coûte, et visant haut, il ira loin.

Leurs points de départ diffèrent donc totalement, comme la marche que chacun suit. James, nous l'avons vu, désorienté par les impulsions contradictoires que reçoit son esprit passionné, ronge son frein et se consume de longues années avant de trouver en Renouvier et en lui-même la force de secouer les visions de cauchemar qui le hantent. Il procède par coups d'état. Il joue son bonheur sur une idée. Il gagne. C'est toute sa personnalité qui a été engagée. Il ne divise rien, ne conçoit pas en l'homme de cloisons étanches. Et telle est la joie qui s'empare de son être tout entier qu'il consacre par la suite toute son activité au triomphe des idées qui le sauvèrent. Ce n'est que peu à peu, mais sans que jamais l'origine personnelle de sa philosophie se trouve démentie, qu'il intellectualisera ses recherches en s'efforçant de les grouper autour de quelques principes généraux. Bergson part de cet ordre d'idées éminemment abstrait qu'est la critique des mathématiques, mais tout de suite son imagination — toute différente de celle de James — et qui excelle à ramener l'abstraction au niveau du concret — saisit la valeur concrète de l'idée de temps et va chercher à l'exprimer sous tous ses aspects, va en faire le noyau de sa philosophie. En un certain sens, les deux penseurs suivent une marche inverse : l'un, James, va peu à peu du concret de la vie vécue à l'abstrait des principes; l'autre, Bergson, s'attaque tout de suite à l'abstrait pour lui faire rendre toute sa valeur vitale, toute sa chaleur et son mouvement. L'un vient à la philosophie au travers du maquis des faits physiologiques, psychologiques et psychiques; l'autre, qui y est entré d'emblée, aspire à la réduire à ses éléments physiologiques, psychologiques et psychiques dont la vie est faite. S'il n'éprouve pas la jouissance presque physique d'un James à palper le concret à chaque pensée et à chaque page, Bergson ressent pourtant lui aussi un vif désir de limiter l'intervention de l'intelligence abstraite pour assouplir sa représentation de la vie. Mais le concret, chez lui, s'enveloppe toujours comme d'une gaze philosophique. Le concret-type, au fond, pour Bergson, c'est l'*élan vital* insaisissable sauf en ses manifestations — et celles-ci sont déjà de l'abstrait. Quelle révélation pour James qui

eroit toucher à chaque moment le concret d'apprendre qu'il ne manie que des abstractions! Mais pourquoi aussi s'en tient-il à la logique courante et lui, épris de réalité, pourquoi s'entoure-t-il complaisamment de ces images que façonne l'intelligence? Quand il lira Bergson, son enthousiasme n'aura pas de bornes,

Si Bergson cherche à voir si loin, au cœur même des choses, c'est que toute son attention est fixée sur un problème simple d'ordre intellectuel. James est trop teinté de mortalité. Le moi qui fait sa richesse le retient aussi dans ses lacs. Nature d'artiste, le mouvement ne lui suffit pas, il lui faut aussi la couleur. C'est la vie qu'il aime avant tout, mais la vie de tous les jours, le désordre, le pittoresque, le flamboyant, le terne même, pourvu qu'on y sente l'angoisse de la souffrance ou une pointe de joie. Il aime le surabondant, le touffu, tout ce qui est frais, tout ce que balaie le vent, tout ce que brûle le soleil. Arrachez James à cela, et vous lui enlevez sa source d'inspiration la plus sûre; son plaisir le plus cher. Bergson sent bien tout cela — on ne conçoit pas, autrement, de quoi serait fait cet amour de la vie qui règne dans toute son œuvre — mais il ne reste pas dans le plan de la sensibilité, ou, du moins, il ne cherche à en satisfaire que cette région qui vient affleurer notre intelligence supérieure. En dépit de son imagination, la race et l'éducation en font un rationaliste et un classique. Non moins que James il aime la vie, mais d'une toute autre façon. Pour lui, faire sentir le flux mouvant des choses, ce n'est point en montrer les cascades scintillantes de gouttelettes multicolores, ni faire appel aux sourdes inquiétudes du moi, qui exige la réalisation de ses désirs, mais plutôt remonter à la source même où bouillonnent les eaux et esquisser pour l'avenir le schéma de leur cours. Il jouit plus profondément de l'idée de la force qui est là en puissance qu'il ne le fait du spectacle — forcément plus pâle — du fleuve en plaine. Et il se trouve que, dans sa curiosité d'exprimer ce devenir perpétuel qu'est la vie, Bergson remonte le courant plutôt qu'il ne le redescend. Par une fatale disposition de l'intelligence, qu'il est tout le premier à signaler, il vit moins qu'il n'explique la vie. James, au contraire, se laisse emporter par le courant, distrait qu'il est par la fleur qui s'épanouit, l'oiseau qui passe. Nul plus que lui n'est ravi d'avancer, nul ne hume avec plus de volupté le vent frais, n'est plus avide d'action. Remonter le fleuve, il n'y pense pas : s'il s'arrête, c'est pour se laisser griser par le mouvement qui l'entoure; l'explication de tout cela, il lui semble l'entrevoir toujours plus loin; à nous de faire force de rames. Ce que la philosophie demande, donc, c'est du courage et l'effort continu de tout notre être intellectuel et moral, la coopération de tous à la réalisation de l'idéal.

Chez Bergson, nulle préoccupation morale, nulle considération sociale. Sa philosophie relève moins du temps présent que de l'éternité. Elle aspire même à atteindre la source éternelle de toute vie. Dans sa simplicité, elle ignore les problèmes complexes et quotidiens de l'action. Elle n'est ni tourmentée, ni fiévreuse, ni enthousiaste. C'est une sagesse grecque où toute émotion, impersonnelle, semble émaner du frémissement même de la vie. Ce que James réfute au nom de la morale, Bergson le déclare inutile au nom de la simplicité. Nulle part les deux tempéraments ne sont plus en opposition, peut-être, que sur l'idée de Dieu. Pour James, elle est au premier plan de ses préoccupations, la morale l'exige; si mince, si ténue que soit l'image qu'il finit par s'en faire, elle n'en est pas moins indispensable à l'homme, sorte d'âme collective de l'humanité, projection de la personnalité humaine grandie à l'infini. Bergson parle bien d'un « effort créateur », mais il semble que ce minimum lui suffise et il ne souhaite rien de plus que « le retour de l'esprit à lui-même, la coïncidence de la conscience humaine avec le principe vivant d'où elle émane... l'approfondissement du devenir en général » (21).

Au total donc, chez l'Américain, un tempérament sanguin, ardent, nerveux, impulsif, une pensée qui procède par saccades, une vision splendide et décousue, beaucoup de notations colorées, beaucoup de chaleur, quelque exubérance et certaine bonhomie. Chez le Français, de la simplicité, de la netteté, une imagination d'une ampleur extraordinaire, une retenue au moins aussi puissante, et, par-dessus tout, de la mesure. Dans la façon même dont chacun d'eux a élaboré son œuvre, on retrouve les mêmes différences : James va d'expérience en expérience. Il a de solides idées maîtresses, mais il lui manque un plan. Pionnier à maints égards, il en a les goûts. Il ne se fixe pas, il défriche et passe. Il aime le changement, l'activité, la vie rude. La philosophie, c'est une terre à mettre en valeur. Là où le terrain s'y prête, il creuse très profond, très droit surtout. N'attendez pas de lui qu'il s'obstine. Il obéit à son humeur. Entend-il parler de terres plus fertiles, il lève le camp. Nouvelle expérience, suivie d'une nouvelle migration. A ce métier, on s'épuise. Le marin rêve d'une maisonnette au soleil, le pionnier d'une vie bourgeoise, James aspire à l'unité et à la continuité dans la pensée. La tempête emporte l'un, la maladie les autres, et rien n'est encore réalisé. Le drame romantique de la pensée de James voulait ce dénouement tragique.

(21) *Evolution créatrice*, 399

Un moment, pourtant, il a eu la tentation de se fixer. Il a vu ce que pouvait donner une terre féconde patiemment cultivée, il a lu Bergson et la grandiose vision de l'*Evolution créatrice* si hardie dans son unité l'a frappé. Les qualités mêmes du livre sont celles qu'il souhaiterait posséder. « O mon cher Bergson, écrit-il (22), vous êtes un magicien, et votre ouvrage est une merveille, un vrai miracle dans l'histoire de la philosophie; pour le fond, c'est, si je ne m'abuse, le commencement d'une ère toute nouvelle; la forme, cependant, en reste purement classique; et comme cela nous change des œuvres de génie du mouvement « transcendantal », écrites en un style si obscur, si abominable et si inaccessible! La comparaison va peut-être vous amuser, mais cet arrière-goût que m'a laissé votre ouvrage, je l'ai déjà éprouvé à la lecture de *Madame Bovary*; c'est une note d'*euphonie* persistante, c'est une rivière abondante, sans colères comme sans défaillances, qui coulerait à pleins bords entre ses rives, régulière, irrésistible. Et que d'images heureuses qui jamais ne jurent ni n'accrochent, mais qui invariablement simplifient la pensée et l'aident à suivre son cours! Oui, vous êtes vraiment magicien! » James regarde Bergson comme l'homme qui aurait trouvé le secret d'exprimer simplement ce que lui-même s'évertue depuis de longues années à traduire bien imparfaitement. « Avez-vous lu le nouveau livre de Bergson? demande-t-il à tous les échos comme l'autre demandait si l'on avait lu Baruch. Tout me paraît pâlir devant cette apparition divine. Un exposé magistral de toutes nos conceptions : réalité du temps, monde en croissance, et le monstre intellectualiste tué sans retour! Le tout enlevé dans un style incomparable, à mon avis. Lisez-le, et essayez de le digérer. Il y a toute une partie que je ne puis pas encore m'assimiler. » (23). Mais, dès l'abord, il a flairé là une vision sœur de la sienne.

Le moment est venu de voir en quoi ces deux hommes se ressemblent. Leurs formations intellectuelles — si différentes — présentent pourtant ceci de commun qu'elles aboutissent chez l'un comme chez l'autre à une révolte de l'esprit, violente pour James, profonde pour Bergson, contre une attitude de plus en plus répandue au moment où commencent leurs réflexions, et qu'encouragent les progrès de la science en cette dernière partie du xix^e siècle : le positivisme. Que

(22) *Letters*, II, 290, 13 juin 1907.

(23) *Letters*, II, 290. A. F. C. S. Schiller. James n'a pas toujours éprouvé cet enthousiasme pour la pensée de Bergson : « Il y a quatre ans, écrit-il à son ami Flournoy, le 27 janvier 1902, je ne pouvais pas arriver à le comprendre, bien que je sentisse sa puissance. » Et il l'avoue à Bergson lui-même (*Letters*, II, 178-180).

James s'insurge contre un « scientisme » rudimentaire qui prétendrait donner de la vie une explication misérablement étreinte, que Bergson s'applique patiemment à en démontrer la vanité par une plus juste analyse des rapports qui unissent l'homme à la matière, au fond tous deux cherchent à assouplir notre conception de la vie, à la rendre plus malléable, moins grossière, plus vraie. Seules, les méthodes varient avec les tempéraments : James mène le combat sur plusieurs fronts, harcèle sur tous les flancs la position ennemie, déploie partout son activité infatigable. Bergson développe son idée comme si elle mûrissait peu à peu; mais, leur rêve à tous deux, c'est de faire entrevoir sous l'aspect apparent des choses, un monde de pure expérience saisi directement, un « empirisme radical », dirait James, une « philosophie de l'intuition », selon Bergson. Et, bien entendu, sur plus d'un point ils se rencontrent. Il est inévitable que, préoccupés du même objet, leur imagination conçoive des représentations analogues de la pensée. « *Stream of thought* », « *durée réelle* », ne sont point synonymes — c'est une simplification trop hardie qui le fait dire — mais, c'est la vision qu'a suggérée à l'un et à l'autre un même désir de dépasser la psychologie ou la métaphysique courantes. A lire les œuvres des deux philosophes, on rencontre bien souvent pareilles analogies; sur bien des points l'influence de l'un sur l'autre est évidente dans le détail, les références le signalent et la couleur même du vocabulaire et du style le trahit. Mais ce sont là de ces échanges comme il s'en est produit de tout temps entre penseurs : on s'emprunte une formule, comme les mathématiciens s'empruntent des méthodes ou des artifices, à charge de revanche : « La vie de l'esprit, aussi bien que celle du corps, est un continuel échange. »

Bergson et James s'unissent dans une même vision. L'imagination les rapproche. Pour tous les deux, l'image est le moyen d'exprimer ce que la logique pure ne peut atteindre. Ni l'un ni l'autre ne vise à la rigueur, ou plutôt l'un et l'autre placent l'extrême rigueur dans un plan qui n'est plus le plan mathématique qu'on lui assigne à l'ordinaire. « En vain, dira Bergson, on fait briller à nos yeux la perspective d'une mathématique universelle; nous ne pouvons sacrifier l'expérience aux exigences d'un système. » (24). James revient à maintes reprises sur l'insuffisance des conceptions scientifiques actuelles sauf dans le domaine de la pratique. Et que substituent-ils au mécanisme envahissant? Une vision qui dérouté nécessairement l'intelligence habituée à penser à l'aide de conceptions inaltérables; une

(24) *Evolution créatrice*, 42.

vision qui essaie de copier tout le mouvement et aussi toute l'imprécision de la vie, où il est fait un constant appel à notre imagination car on nous avertit à chaque pas que les termes dont on se sert ne sont qu'approximatifs, grossiers, non superposables au réel, lequel est, par définition, toujours fluide et changeant. C'est Bergson surtout qui insistera sur cet aspect des choses, James sera longtemps avant de voir la portée du *Stream of thought* et ses applications possibles à la métaphysique; l'analogie entre l'intuition et la vie et l'idée de l'intelligence dessinant la forme de notre action sur la matière appartiennent bien en propre à Bergson : l'esprit de James ne concevait pas volontiers des idées aussi grandes et aussi simples. Son imagination est d'un tout autre ordre. Il est plus préoccupé de tracer à l'homme une ligne de conduite que de chercher à mettre de l'ordre dans sa vision. Dès qu'il entrevoit une possibilité au delà des faits dûment constatés — et encore, cherche-t-il à élargir autant que possible le domaine du fait « scientifique » — il ne l'exploite pas, car il se méfie des constructions *a priori*; mais s'il y voit un champ ouvert au développement harmonieux de l'activité humaine, il a vite fait d'en pressentir toute la richesse et d'ouvrir des horizons nouveaux. Deux hommes, deux imaginations. L'une, lucide, prenant intérêt au spectacle même de l'esprit qui essaie de dépasser l'intelligence, s'accompagne d'une conscience très nette de la progression lente qui constitue l'irrésistible mouvement de la vie : imagination disciplinée « sans colère, comme sans défaillances » disait James. L'autre, faite d'éclairs, plus brutale, comme éparpillée, ne parvenant pas à se ressaisir ou à se concentrer, plus flattée par les résultats à portée de la main que par l'équilibre de l'ensemble, se colore toujours d'une nuance chaude, intime, qui parle au cœur. Ce sont les reflets de deux personnalités, mais elles présentent ce caractère commun de renoncer franchement à être une explication de la réalité — chose reconnue impossible — pour constituer plutôt un appel à la conscience de chacun, une invitation à se placer dans le plan de l'intuition, pour Bergson, du méliorisme, pour James. Ce sont des tentatives plus ambitieuses, au fond, que les systèmes qu'elles visent à supplanter, puisqu'elles en dépassent de beaucoup les limites, plus souples aussi, parce qu'elles laissent suffisamment de marge au lecteur pour qu'il comble selon les ressources de son imagination cet abîme insondable, qui séparera toujours la réalité de la philosophie la plus expressive. En définitive, donc, ce sont deux philosophies qui, utilisant les théories les plus récentes, leur refusent une valeur absolue mais s'en servent pour faire faire à la pensée un progrès de plus et sollicitent la

collaboration de chacun, l'un dans l'ordre intellectuel⁽²⁵⁾, l'autre dans l'ordre moral⁽²⁶⁾, pour arriver à une compréhension plus grande de la place de l'Homme dans le monde.

Il n'en faut pas tant pour que James subisse l'influence de Bergson, curieux comme il l'était de tout ce qui pouvait le fortifier dans ses opinions. Nous avons vu qu'il n'avait pas hésité à enrôler le philosophe français dans la phalange pragmatiste, dès 1906, et, d'une façon générale, s'il y eut un tempérament éminemment susceptible aux influences — lesquelles n'a-t-il pas subies? — c'est bien celui de James. Mais si l'on s'accorde volontiers à reconnaître que, cette fois, l'impression fut tout particulièrement forte et eût, sans doute, été durable, il faut convenir aussi qu'elle n'eût peut-être pas été telle si elle s'était limitée à un pur emprunt d'idées, sans déclencher en James un mécanisme qui n'attendait vraisemblablement que ce contact, mais qui aurait pu aussi se rouiller inutilement sans lui.

Car si les idées de Bergson eurent incontestablement une grande influence sur James, il ne faudrait pas croire, à notre avis, que le dernier mot a été dit quand on a constaté que James entérina la plupart des vues bergsoniennes et leur fit place dans sa philosophie. Il ne suffit même pas de dire que, grâce à Bergson, James fit faire à sa pensée un grand pas. On peut discuter sur l'importance de la part qu'y eut Bergson. Ce qui reste indiscutable, et qui seul compte, c'est l'influence de Bergson sur la sensibilité de James. Y eut-il une influence contraire, de James sur Bergson? On n'en peut guère douter; mais la chose est restée dans le domaine intellectuel. Jamais elle ne se traduit par de l'enthousiasme. Certaines orientations de la pensée bergsonienne en subissent peut-être le contre-coup, mais l'élan initial de cette pensée est trop puissamment tendu vers un but unique pour que rien la fasse dévier. Au contraire, James, comme ce personnage de la Restauration, est très décidé, mais, il ne sait pas à quoi, ou plutôt, il sait mal discipliner son esprit et subordonner mille points de vue secondaires à une idée essentielle. Son but est assez net, mais les méthodes d'approche se trouvent constamment en défaut, à ses propres yeux. Et cela parce que sa sensibilité le pousse à chaque instant vers des échappées dans le domaine pratique qui finissent pas l'absorber tout entier; et, surtout, parce que cette même sensibilité se trouve rarement satisfaite, partagée qu'elle est entre le respect du fait et le désir de voir réaliser ses aspirations. De là,

(25) *Evolution créatrice*, introd., VIII, et ch. IV.

(26) *Pragmatisme*, VIII.

le décousu et le vague de sa pensée, orientée de part et d'autre. De là, son enthousiasme pour celui qui réussira à concilier en une même vision les exigences de la pratique, de la science et de la sensibilité. Celui-là, James l'a longtemps appelé de ses vœux, dans son impuissance à réaliser cet idéal. Comment toute sa sympathie n'irait-elle pas à celui qui peut le délivrer de cauchemars insupportables, de pièges où sa pensée menace de tomber, et surtout du souci de justifier aux yeux de la raison reconnue défaillante une attitude que la sensibilité seule lui avait dictée depuis longtemps?

Un fait s'avère certain : James ne pouvait pas de lui-même construire une vue d'ensemble vraiment homogène. Dans le détail, ses scrupules le servaient et chaque progrès était une conquête assurée. Mais quand on en venait aux constructions générales, où il eût fallu quelque hardiesse, toute affirmation cessait. James ne se prononçait que sur les questions de méthode, de conduite pratique ou de croyance personnelle. Il hésitait à sortir de lui-même pour observer du dehors ce monde dont il pensait, sans savoir au juste comment, pourvoir saisir la structure intime par le seul exercice de sa sensibilité. Au reste, il se méfiait beaucoup de lui-même, sur ce point, ayant appris, dès sa jeunesse, à se méfier des autres. Ce qu'il tenait avant tout à éviter, c'est la rigidité des systèmes qui transposent illégitimement à une grande échelle des méthodes bonnes pour l'étude de détail. Il faudrait quelqu'un qui repensât les problèmes d'un bout à l'autre avec une grande largeur de vues, une puissante unité de conceptions, mais qui ne fût pas condamné à l'Absolu. Sans doute Fechner ne le confesse-t-il que du bout des lèvres, mais enfin, il est significatif qu'il n'ait pas voulu donner cette entorse à la logique. Quant à James, il ne peut pas non plus passer outre. Il fait une fois de plus le tour des philosophies contemporaines. Voici Bergson qu'il a longtemps lu sans le comprendre, mais qui l'a charmé par le style, à première vue. Il le relira. Et le 14 décembre 1902, il lui écrira : « Je crois bien comprendre maintenant les grandes lignes de votre système, sans pouvoir encore, bien entendu, les relier comme il conviendrait aux aspects de l'expérience que vous n'envisagez pas... C'est une œuvre d'un génie délicieux. A l'égal des *Principes* de Berkeley ou de la *Critique* de Kant, elle opère une sorte de révolution à la Copernic, et, à mesure qu'elle se fera mieux connaître, ouvrira sans doute une ère nouvelle en matière de discussion philosophique. Quant à moi, elle me remplit l'esprit d'une foule de questions et d'hypothèses nouvelles, réduisant les anciennes en liquéfaction, à mon plus grand plaisir. Je vous en remercie du fond du cœur. Le grand point (*Hauptpunkt*) qui me paraît acquis, c'est votre réfutation définitive du dua-

lisme de l'objet et du sujet dans la perception. Je crois que la « transcendance » de l'objet ne se relèvera pas de votre critique, et comme je travaille moi-même dans ce sens depuis bien des années, mais avec d'autres vues générales que les vôtres, je vous vois avec le plus grand plaisir venir à l'appui de mon opinion. Ma santé est actuellement si précaire que le travail en est très ralenti; mais, si je vis, je veux rédiger un système de métaphysique générale qui, sur bien des idées fondamentales, se trouvera étroitement d'accord avec celui que vous exposez, et cet accord m'inspire et m'encourage plus que vous ne sauriez l'imaginer... Qu'on se trouve bien parfois de rompre simplement avec toutes les vieilles catégories, de nier les vieilles croyances usées, et de rétablir les choses *ab initio* en imposant aux lignes de démarcation un tracé absolument nouveau! » (27).

Nous touchons là à un des moments les plus poignants de la biographie intellectuelle de James. Dès 1902, un observateur attentif peut sentir les prodromes de la révolution qui s'opérera quelques années plus tard, dans cette âme plus de deux fois née. Ce qui séduit James dans la pensée de Bergson, ce n'est pas tel ou tel aperçu ingénieux, c'est l'attitude totale du philosophe à l'égard de la vie, si différente de celle de la plupart des auteurs et si proche de la sienne. Voilà enfin, se dit-il, un esprit qui comprend qu'on n'aboutira à rien tant qu'on s'obstinera à suivre les sentiers battus de l'intellectualisme et qui cherche une issue. Dès cet instant, James sent qu'une certaine fraternité vague le rattache à Bergson, en même temps qu'il a l'impression d'être moins seul dans ses efforts. Sa sympathie est acquise à une pensée qui, par ailleurs, le charme par l'aisance avec laquelle elle sait se frayer à travers le maquis des idées une route si rectiligne, une pensée qui sait être continue sans être systématique, hardie sans être forcée. Sans heurts, Bergson fait admettre une vision qui rompt avec tout ce qui s'était fait avant lui. Et le seul sentiment qu'éprouve James, la sensation presque physique qu'il ressent, c'est un immense bien-être. Il y a chez lui un mélange curieux d'activité débordante et de passivité parfois surprenante. Il a fallu qu'un Renouvier lui ouvre la route de la liberté en 1870. Trente ans plus tard, il va mettre toute sa confiance en Bergson. Car c'est une question de confiance. Il faut se représenter entre 1902 et 1907 l'attente anxieuse et pleine d'espérance où vit James : des rapports personnels s'établissent entre Bergson et lui. Les lettres se font plus détaillées et bientôt James, qui poursuit ses recherches de son côté, pressent que la philosophie de Bergson peut l'aider à secouer le joug. « Je voudrais

(27) *Letters*, II, 179.

voir en votre *intuition métaphysique* l'équivalent absolu d'une philosophie des concepts, lui écrit-il à propos de l'*Introduction à la métaphysique* (28). Aucune des deux ne semble être exactement l'équivalent de l'autre; à moins, peut-être, que l'intuition ne devienne complètement mystique (et je l'admettrais volontiers), mais je ne pense pas que ce soit votre idée. » Il sent bien qu'entre Bergson et un mystique comme il en a tant connu il y a un abîme, mais il pense apparemment que, tout comme lui, le philosophe français cherche dans le mysticisme le moyen de sortir de la logique intellectualiste. Il va donc solliciter son avis sur le problème de l'Absolu qui le tourmente. « Je crois, ajoute-t-il, que la philosophie normale, comme la science, doit vivre d'hypothèses, que l'hypothèse indispensable dans une philosophie d'expérience pure est celle qui pose un grand nombre d'expériences différentes de la nôtre, et que la question de la conscience — ou synthèse consciente — (ses conditions, etc) devient des plus urgentes, ainsi que celles des relations du simple possible au réel, du passé et de l'avenir au présent. Je suppose que vous y voyez, vous aussi, autant de questions urgentes. »

Puis, quand paraît l'*Evolution créatrice*, c'est une explosion de joie. James avait vu juste. Si cette philosophie si simple balayait ainsi tous les obstacles, c'est qu'elle était bien l'équivalent de la réalité, la meilleure façon d'exprimer la vie dans toute son intégrité, de la laisser pousser en tous sens ses tentacules. Quelles idées n'y puisait-on pas! Elle n'apportait pas de solution fragmentaire à tel ou tel problème, mais en refondant la pensée philosophique et en la coulant dans un moule nouveau, elle changeait la nature des grandes questions, les rendait vivantes en les incorporant à l'évolution même de la vie. Et James ne pouvait s'empêcher de penser que c'était le comble du bonheur que de pouvoir ainsi rompre avec la logique intellectualiste tout en suivant les contours mêmes des choses. Bien mieux, Bergson montrait que la vie dans son élan originel suit une direction opposée à celle de notre logique de l'intelligence. Qu'attendait donc James pour saisir au vol l'occasion qui se présentait de fausser compagnie à cette logique qui faisait son désespoir? Il n'attendit pas longtemps. Dès juin 1907, il crie bien haut son enthousiasme à Bergson lui-même (29) : « ... Mon visage n'a été qu'un large sourire tandis que je parcourais cette chaîne ininterrompue d'heureuses trouvailles. Je m'en sens tout rajeuni... Pour le moment, j'estime que le résultat capital de votre ouvrage, c'est d'infliger à l'Intel-

(28) *Letters*, II, 184.

(29) *Letters*, II, 290.

lectualisme la blessure mortelle dont il ne se relèvera pas. Il ne peut plus jamais ressusciter! ». Non que James ne ressente quelque inquiétude sur la nature définitive du monde tel que Bergson le conçoit. C'est un monisme assoupli, mais nous sommes encore loin du pluralisme, du moins tel que James l'entend. « Je n'y vois goutte encore, ajoute-t-il, dans les relations du mouvement progressif au mouvement régressif, et dans ce grand précipité de la nature soumis aux catégories statiques. Dans un système franchement pluraliste d'êtres doués d'impulsions vitales, on obtient assez facilement des oppositions et des compromis, ainsi qu'un dépôt stagnant; mais, à première lecture, je ne « saisis » pas exactement la façon dont le flux de réalité se résiste à lui-même provoquant ainsi l'acte. » S'il a un reproche à lui adresser, c'est d'avoir trop mis en lumière sa conception d'une finalité « plus vague et plus vraie » que ne la conçoit la philosophie classique, au détriment de la réalité qui reste dans l'ombre. N'importe : l'intellectualisme était bien mort, et par là James était justifié. Justifiée, sa conception de la liberté dans un monde qui n'avait pas été donné une fois pour toutes, justifiée sa morale mélioriste qui s'appuyait sur un monde ouvert à la nouveauté, justifié son long entêtement à rechercher un moyen de rompre avec la logique et de dissiper le nuage noir de l'absolu, justifiées surtout ses espérances premières qui lui avaient fait entrevoir dans la philosophie l'explication de la vie dans toute sa fraîcheur. « Ouvrez, Bergson, s'écrie-t-il (30), et de nouveaux horizons s'ouvrent à chaque page. Il semble qu'on y respire la brise du matin et qu'on y entende le chant des oiseaux. C'est de la réalité même qu'on nous parle ici, au lieu de nous ressasser simplement ce que des professeurs à l'intelligence poudreuse ont écrit sur ce qu'ont pu penser avant eux d'autres professeurs. Rien de défraîchi, rien d'usagé dans Bergson. » James déborde de reconnaissance : « A l'heure qu'il est, déclare-t-il à ses auditeurs anglais (31), je ne serais pas encore libéré, je ne subordonnerais pas si allègrement la logique à autre chose, ou ne la rejetterais pas hors des régions les plus profondes de la philosophie, pour lui faire reprendre sa place légitime et honorable dans le monde de la simple pratique humaine, si je n'avais subi l'influence d'un écrivain français très original et relativement jeune, le professeur Henri Bergson. C'est la lecture de ses ouvrages qui m'a enhardi. » (32). Et plus loin, revivant les angoisses par où il vient de passer alors que la

(30) *A Pluralistic Universe*, 263.

(31) *Ibid.*, 214.

(32) *Cf. Ibid.*, 215-291.

logique intellectualiste qu'il s'obstinait à suivre le menait à l'abîme : « Il me fallut lire Bergson pour m'apercevoir que tout le mal consistait justement à employer la méthode intellectualiste... C'est ainsi que s'accomplit pour moi cette « catastrophe intérieure », dont je parlais dans ma dernière leçon. J'avais littéralement épuisé mon fonds de concepts. Du point de vue intellectualiste, j'avais fait banqueroute : il me fallait tout reprendre à pied d'œuvre. » (33).

d) *La logique de la foi.*

James insiste avant tout sur l'appui moral que lui prêta Bergson. La philosophie qu'il avait pressentie, il la trouvait enfin dans l'œuvre du penseur français. Celle-ci lui permettait de tirer le meilleur parti de ses observations psychologiques et de dégager le sens véritable de ses recherches psychiques. Très habilement, c'est sur la question de l'existence d'une conscience surhumaine qu'il fait porter tout le poids des nouvelles théories. Mis en possession d'un instrument de travail infiniment plus souple et plus efficace que la méthode pragmatique, il ne perd pas son temps à en admirer l'ingéniosité. Après en avoir expliqué le maniement à ses auditeurs, et célébré les mérites de l'inventeur, il songe aussitôt à l'utiliser. En bon pragmatiste, il jugera l'arbre à ses fruits. Dans l'œuvre de Bergson, James choisit ce qui lui paraît le plus propre à confirmer ses hypothèses antérieures. Appuyé sur Fechner, et grâce à l'aide que lui apporte le philosophe français, il reprend les conclusions à peine esquissées dans les *Variétés de l'Expérience religieuse*. Le coup mortel porté à l'intellectualisme semble raviver en James l'espoir d'arriver à faire admettre comme probables — ou, à tout le moins, n'offrant plus rien d'absurde — certaines des vues audacieuses que lui suggérait l'examen psychologique des particularités de l'expérience religieuse. On pouvait donc, et pour qui voulait suivre le philosophe dans sa « logique de la foi » (34), on devait donc arriver par l'étude largement scientifique des faits à une conception pluraliste qui — selon la formule vieille déjà de plus de quarante ans, mais toujours bonne — « consacrerait nos plus grandes joies en leur reconnaissant un sens objectif » (35). Ainsi se réalisait le long rêve de James. Sa vie intellectuelle n'avait été que le lent approfondissement d'une

(33) *Ibid.*, 291.

(34) *Pluralistic Universe*, VIII, 328.

(35) *Letters*, I, 3. Cf. plus haut, p. 53.

question posée autrefois par sa sensibilité à son intelligence. Rien ne fait mieux ressortir l'unité foncière de sa pensée, qui n'est si une que parce qu'elle est au service de sa personnalité, que de le voir à la fin de sa vie reprendre les problèmes qui le passionnèrent de tout temps, avec un entrain toujours aussi grand et une foi toujours aussi vive — plus vive que jamais, peut-être — dans la solution nouvelle qui s'offre à lui. Il n'a cessé de penser tout au long de son évolution à un élargissement et à un assouplissement des cadres de la philosophie qui devait, selon lui, comprendre tout ce que nous apprendrait sur la constitution de l'univers non seulement l'intelligence, mais aussi la sensibilité. « Voilà pourquoi, écrit-il (36), il me semble que notre faculté logique, opérant toujours sans tenir le moindre compte de ces expériences spécifiquement religieuses, ne pourra jamais ne pas omettre quelque chose, et qu'elle ne saurait arriver à des conclusions tout à fait adéquates... L'expérience religieuse proprement dite doit être attentivement étudiée et interprétée par quiconque éprouve le besoin d'employer sa raison, toute sa raison, à construire une philosophie plus achevée. » Insensiblement, cette philosophie totale en arrive à constituer, aux yeux de James, le trait d'union entre l'expérience et la sensibilité. Sa personnalité, tout entière intéressée à un apaisement de ce genre, lui dicte ici ses vues finales. « Les objections soulevées par l'intellectualisme contre cette hypothèse, ajoute-t-il, tombent d'elles-mêmes quand l'autorité de la logique intellectualiste est renversée par la critique; et alors le témoignage de l'expérience positive reste debout. » (37). L'expérience ainsi confirmée dans ses droits, il entreprend de justifier l'autre point de vue, celui de la raison, en comprenant ce mot en un sens plus large, plus humain, tout intellectualisme rigide en étant banni, ou mieux, en renonçant au mot lui-même, si équivoque, pour n'en retenir que la signification humaine. L'univers pluraliste, dit-il, qu'exige l'expérience, la rationalité bien comprise ne l'exige pas moins puisque l'homme, avec tous ses sentiments, en est partie intégrante. « Et alors, bien loin d'avoir rendu irrationnel l'univers, comme le prétendent si unanimement les partisans de l'absolu, vous le laissez en possession du maximum de rationalité effectivement accessible à nos esprits. Vos relations avec lui, qu'elles soient intellectuelles, émotionnelles ou actives, poursuivent leurs cours et demeurent conformes aux principales exigences de votre nature. » (38). Peu à peu, James reprend

(36) *Pluralistic Universe*, VIII, 306.

(37) *Ibid.*, 309.

(38) *Ibid.*, 319.

en main tous les fils qu'il a si souvent tenté de grouper dans le courant de sa vie; mais toujours quelque difficulté survenait, quelque fil échappait et la trame restait imparfaite. Maintenant plus que jamais, il se sent maître de la situation. Il domine la logique intellectualiste, il impose son point de vue. Son vocabulaire même change. Il conseille d'abandonner la langue imparfaite de la logique pour celle de la sensibilité, plus compréhensive, qui épouse mieux les formes de la vie. Il renonce à dire « rationnel », « irrationnel », il préfère « intime » ou « étranger » et ces termes qui ne semblent pas faits pour dépasser le domaine des impressions personnelles font ainsi leur entrée officielle dans la philosophie. C'est toute notre sensibilité qui y entre avec eux. La lutte a été chaude, car les adversaires étaient de rudes joueurs et James ne se contentait pas de victoires verbales. Il lui fallait des réalités. Sans doute, il aurait pu arriver bien avant 1907 aux conclusions de l'*Univers pluraliste*, mais une telle flatterie à l'adresse de sa sensibilité n'aurait obtenu qu'un maigre succès auprès de sa raison. Le doute et l'esprit critique tuaient en lui toute illusion. Il voulait bien une philosophie nuancée qui fût largement ouverte à la nouveauté et à l'optimisme, mais, si ardent que fût son désir de la faire admettre et si absolue que fût sa foi en elle, la moindre garantie lui était une aide précieuse. Et il avait précisément vu dans la pensée de Bergson une préparation des esprits, un dégourdissement des conceptions classiques qui avaient à la longue subi un tassement néfaste; c'était comme l'indispensable introduction à sa propre pensée, et le fait que cette philosophie était, en somme, postérieure à la sienne importait peu. Les choses se passaient comme si, à l'œuvre de James à laquelle manquaient de solides assises, Bergson eût écrit une préface qui les lui donnait. James était bergsonien avant la lettre, mais, chose curieuse, il lui fallut attendre la fin de sa vie pour saluer celui qui exprimait le mieux les idées qui, logiquement, eussent dû lui servir de base. C'est que la logique est impuissante à expliquer la marche de la pensée de James. Pour la saisir dans son ensemble et la comprendre, il faut s'installer au centre même de l'homme, partir de sa personnalité.

CONCLUSION

C'est elle qui donne l'unité dans cette multiplicité de tendances et d'effort, c'est à elle qu'il faut en revenir finalement comme au fil directeur qui seul nous aide à trouver le bon chemin. L'évolution de la pensée chez James, telle que nous venons de la voir se dérouler, si elle déroute un peu par son aspect chaotique et saccadé, n'en trahit par là même que mieux le tempérament du philosophe. Sa philosophie, c'est dans une large mesure l'histoire de sa vie. Toute la biographie de James est dans ses œuvres. Toute sa psychologie, aussi. Il n'a pas cherché à édifier un monument de logique qui échappât à la critique. Il a voulu vivre en paix avec sa sensibilité et avec sa raison, et il a infatigablement cherché la solution qui lui donnerait le « sentiment de rationalité », souverain bien du philosophe. Le fait même qu'il unisse en une seule expression le mot de « sentiment » à celui de « rationalité » montre suffisamment que ses préoccupations étaient avant tout d'ordre intime et que la raison ne se trouvait chez lui pleinement satisfaite qu'une fois apaisées toutes les révoltes de la sensibilité. Mais justement le caractère même de la sensibilité est d'être instable et jamais complètement satisfaite; quand on croit l'avoir calmée, quelque nouvelle inquiétude surgit, amoncelée par les vents qui, venus d'on ne sait où, balaient sans cesse notre esprit. Il y a ainsi en chacun de nous les germes d'un conflit qui le plus souvent n'éclate pas ou se borne à des escarmouches parce que la pratique nous absorbe tout entiers. Mais chez un James la vie de la pensée est un conflit perpétuel entre trois forces également exigeantes et agissantes : un tempérament nerveux et trépidant, une intelligence incisive et incorruptible, un besoin d'agir qui ne laisse filtrer que les solutions pratiques. Sa sensibilité exige une hypothèse qui laisse le champ libre à l'action. En sourdine, sa raison intervient pour accumuler les faits, et quelquefois les obstacles. Mais jamais aucun élément ne domine. Il s'ensuit que James ne sera ni tout à fait lyrique, ni tout à fait logique, ni tout à fait pratique. Son évolution sera déterminée plus par la tendance du moment que par une préoccupation unique et

exclusive. De là, chez lui, ce manque de cohésion, ces inégalités, ces hésitations, ces enthousiasmes et surtout cette variété de points de vue qu'il ne cherche pas trop à définir ou à réduire, fine poussière qu'il lui plaît de voir voltiger dans un rayon de soleil. Il va toute sa vie d'hypothèse en hypothèse. Tantôt sa sensibilité, tantôt sa raison s'exaspèrent, et tantôt son goût pour l'action. Il passe donc du rêve à la discussion — et à la discussion presque scolastique comme dans tel chapitre du *Pragmatisme* — puis à l'exhortation morale. C'est une pensée composite qui évolue comme évolue l'être humain au gré de l'élan vital et des influences extérieures. Sa nature est d'évoluer, et non suivant une ligne droite idéale, mais comme il peut, comme le lui permettent et les circonstances et les germes de vitalité ou de destruction qu'il porte en lui. Les deux germes se retrouvent en James mêlés intimement comme dans l'organisme humain. Germe de destruction, cette impossibilité où il se trouve de faire prédominer aucun des trois éléments principaux qui se partagent sa personnalité. Il n'arrivera ainsi jamais, en dépit de ses efforts, à l'unité, à la cohésion. Sa philosophie sera toujours touffue, pleine de sève, certes, trop pleine, serait-on tenté de dire parfois. Les idées se gênent mutuellement, s'étouffent, l'évolution en est contrariée, tourmentée. Germe de vitalité, au contraire, et qui, au demeurant, l'emporte sur l'autre, que cette ardeur à satisfaire coûte que coûte la tendance du moment et souvent toutes ses tendances à la fois, germe de vitalité que cette éternelle jeunesse, cette fraîcheur de son esprit toujours aussi vive, qui fait de son évolution une « suite ininterrompue de merveilleuses découvertes humaines » (39). L'homme tout entier se peint dans cette évolution avec ses faiblesses, mais surtout avec le trait qui lui fait peut-être le plus honneur : jamais, si grande que fût sa confiance en soi, l'idée ne lui vint que la pensée d'autrui était superflue pour le philosophe qui prétend construire son univers de toutes pièces. Bien au contraire : personne n'est moins que lui enfermé en lui-même. Il ne craint pas l'influence d'autrui, il la sollicite, en toute confiance. Il est toujours prêt à s'enthousiasmer pour la philosophie des autres et s'il n'est pas vrai qu'il doive aux autres sa philosophie, il est bien près de le croire lui-même, parce qu'ils lui ont apporté encouragements et confirmations.

Un des traits de cette évolution, c'est qu'elle suit une courbe constamment ascendante. C'est la traduction la plus claire de l'énergie et de l'activité de James. Il ne concevait la vie que dans l'activité et le progrès. On ne l'imagine pas cessant de progresser, de passer

(39) R. B. PERRY, dans *Collected Essays and Reviews*, préface.

d'une idée à une autre, de remanier et d'affuter ses hypothèses. On l'imagine moins encore enseignant au déclin de sa vie une théorie conçue en pleine maturité. Un James qui aurait cessé d'évoluer ne serait plus James. Chaque jour sa pensée repartait sur une piste nouvelle, heureux qu'il y eût au monde la possibilité de concevoir tant d'idées variées; son tempérament trépidant frissonnait et vibrail à chaque vague intérieure qui venait le soulever et la pensée de la veille lui semblait souvent décolorée, à lui qui pénétrait chaque jour dans un monde nouveau avec le même émerveillement. Chercher des conclusions chez James est sans doute abusif. Ne pas conclure lui semblait tout naturel. Il n'en éprouvait nulle gêne. Sa philosophie ne s'en rapprochait ainsi que plus de la vie. Le monde, c'était pour lui, quelque chose d'éternellement incomplet. Sur toute son œuvre, il eût volontiers mis en épigraphe la phrase de Benjamin P. Blood, auquel il revient quand il sent la mort le gagner parce qu'il trouve en elle l'expression la plus poignante du mystère de la vie : « Il n'y a pas de conclusion. Puisque rien n'a conclu, sur quoi concluons-nous? » (40).

(40) *Memories and Studies*, A Pluralistic Mystic, p. 411. Ecrit en 1910

DEUXIÈME PARTIE

L'originalité de W. James.

Il nous a paru indispensable de retracer d'abord dans toute son ampleur l'évolution de la personnalité de James depuis les premières inquiétudes jusqu'au calme final afin de faire mieux sentir et revivre l'unité qui anime l'œuvre. Nous avons été amenés à simplifier certains points de vue, à accuser certains rapports, à introduire, peut-être, trop d'esprit de suite dans une pensée dont c'est bien là le moindre défaut. Il nous semble, pourtant, que nous ne pouvions pas ne pas chercher à reconstituer dans tout l'élan de la vie une personnalité dont la qualité première fût d'être avant tout vivante, d'autant plus que l'importance relative des parties de l'œuvre ne se dégage clairement qu'à la lumière de l'évolution et une fois celle-ci terminée. Mais, s'il est intéressant de retrouver et de suivre chez James le fil de la pensée dans ses multiples méandres, condition indispensable à une juste compréhension de sa personnalité, l'étude détaillée des aspects divers que revêt celle-ci, de ses nombreuses facettes, de ses caractères généraux nous fera peut-être pénétrer d'une façon plus intime encore au cœur même de cette pensée, nous en fera vraiment sentir toute la richesse. Et certes, si l'on avait à exprimer d'un mot l'impression première qui se dégage de l'ensemble de l'œuvre de James, on insisterait sur la variété, qui en est bien le trait le plus frappant. Les idées, nous l'avons vu, aiment à revêtir chez lui cent aspects divers suivant les domaines qu'il explore, l'inspiration du moment. Il aborde tous les sujets avec une égale fraîcheur de vue, une naïveté optimiste. Mais il importe de ne pas se faire illusion : ne voir en James que de la dispersion, ce serait fausser la réalité. En fait, son évolution atteste qu'il a su concentrer ses forces sur un nombre très restreint de problèmes. Evitons donc de le pousser trop loin dans l'un ou l'autre sens et contentons-nous de noter qu'il a su allier à une indéniable continuité de vues une ampleur et une originalité qui ne sont pas un des moindres attraits de sa personnalité. Une fois saisi le rythme auquel obéissent les oscillations perpétuelles de sa sensibilité, il est permis d'en faire abstraction pour la commodité de l'analyse et d'étudier de plus près, sans préoccupation d'ordre chronologique, les éléments de cette originalité, par quels liens ils tiennent à la personnalité même de l'auteur et comment ils aident à la mieux définir.

CHAPITRE I

LA RELIGION DE W. JAMES

a) *Position de James.*

Aux yeux du lecteur le moins prévenu, les préoccupations religieuses tiennent une grande place dans l'œuvre de James. Il suffit pour s'en convaincre d'ouvrir la série de ses ouvrages qui va de la *Volonté de Croire* à l'*Univers pluraliste*. Et pour qui pénètre un peu plus avant et s'efforce de découvrir l'homme derrière l'œuvre, la place de ces questions se fait plus grande encore. L'histoire tout entière de son évolution est faite des réactions plus ou moins vives de James au contact des problèmes religieux, qui chez lui côtoient les questions purement philosophiques. Qu'est-ce à dire sinon qu'il ne sépare jamais les uns des autres, parce que c'est en lui tout l'homme qui réagit et que son tempérament est essentiellement religieux? (1).

Le ton de l'œuvre — si spontanée, si naturelle — trahit, ou plutôt reproduit fidèlement la nuance exacte, le coloris même de la pensée. Avant qu'il ait songé à lui donner la rigueur philosophique, la pensée de James était agitée d'inquiétudes religieuses. Celles-ci prédominent en effet chez lui au delà de la crise de 1870, reconnaissables à la note d'angoisse ou d'enthousiasme qu'elles donnent à tout ce qu'écrivit le jeune homme, aux répercussions profondes des problèmes qui assument tout de suite un caractère personnel et exaspèrent la sensibilité, à la prédominance que prend la question du mal. Notons que James lui-même n'en a pas tout d'abord très nettement conscience. La crise de 1870 seule devait lui montrer à quel point — au milieu des doutes les plus cruels — il était resté inconsciemment

(1) « J'ai gardé le souvenir de notre première rencontre, écrit M. Bergson (*W. James, Extraits de sa Correspondance*, préface). Je crois bien que nous nous dîmes bonjour, mais ce fut tout : il y eut quelques instants de silence, et tout de suite il me demanda comment j'envisageais le problème religieux. »

fidèle aux espoirs de son enfance. Rien d'étonnant donc que ce même caractère se retrouve dans toute l'œuvre, car l'œuvre est faite des lambeaux de la pensée que l'auteur a pu fixer un moment. Et pour peu qu'on ait des préoccupations de même ordre, on est facilement porté à voir en James surtout l'écrivain religieux et le moraliste, à en faire un second Jonathan Edwards ou un second Emerson, qui incarnerait en lui les idéals d'une certaine partie de la société américaine du temps. Il y a toutefois quelque difficulté à vouloir faire entrer James dans une « catégorie » quelle qu'elle soit. Sa personnalité rebelle se prête peut-être à la comparaison par certains côtés; toujours, pourtant, une conception originale essentielle vient réduire à néant les tentatives de ce genre. Nous aurons donc à définir la religion de William James moins par analogie que par contraste avec celle d'un Emerson ou d'un Whitman, par exemple. Nous aurons surtout à mesurer l'étendue et les limites exactes du sentiment religieux chez James, qui est d'une nature très particulière et ne se retrouve, semble-t-il, chez nul autre écrivain.

Ecartons tout de suite cette idée un peu puérile d'un James à l'usage des « Ecoles du dimanche » tel qu'une bonne partie de ses compatriotes — et non la moins enthousiaste — se l'était imaginé aux alentours de 1900, d'un James faisant figure d'apôtre ou de saint. Lui-même se gaussait fort de trouver chez de braves gens, à côté du portrait de Lincoln ou de Washington, une gravure plus modeste où il pouvait se reconnaître, et surtout de lire au bas de cette gravure cette prétendue citation, où il ne se reconnaissait plus : « Je suis venu soulager les maux de l'humanité. » (2). Hommage touchant, certes, aux services que ses ouvrages avaient pu rendre aux « âmes malades » qu'ils réconfortèrent, mais singulière déformation de l'idéal du philosophe. Tout ce qu'il y avait de nouveau, de hardi dans sa pensée, tout ce qui, précisément, échappait à la tradition, échappait également à ceux qui ne pouvaient pas se dégager de certains types conventionnels et qui, plutôt que d'aller vers James, se bornaient à ramener James à eux. Lui, montrait à leur égard quelque impatience, adoucie de ce voile d'indulgence qu'il laissait planer sur toutes choses. Mais, il ne lui était pas désagréable de scandaliser son prochain quand il en trouvait l'occasion (3).

(2) *Letters*, II, 43.

(3) Cf. *Letters*, I, 214. « Jones est venu interrompre ma sieste cet après-midi, pour m'amener chez lui revoir Smith et Brown, et un autre Américain, tous réformateurs à tous crins. Jones m'accapare trop... Je suis bien content de m'éloigner sous peu. Passe pour la religion, la régénérescence morale, le progrès social; passe encore pour le courage, le désintéressement, l'idéalisme

A Edimbourg, en 1900, il reçoit la visite d'un ménage écossais, au moment où il donnait ses conférences de la Fondation Gifford. « Il y a deux jours, note-t-il ⁽⁴⁾, nous sommes allés l'après-midi prendre le thé à leur hôtel, la porte à côté. La femme avait joint à son invitation un tract de son cru, et nous donna le spectacle de l'égoïsme dévôt et présomptueux de quelqu'un qui fait profession de ses infirmités et s'encense soi-même. J'aurais voulu que ma sœur Alice fût là pour lui administrer une de ses descriptions! Le mari, un faible, évidemment, et son humble esclave. Nous n'avons fait que parler religion. Pour eux, un conférencier de Gifford devait être forcément un émule de Moody, et cela m'a donné l'avant-goût de ce que peut être l'atmosphère d'Edimbourg. »

Si ces braves gens avaient pu voir la « réaction » de James, sans doute en eussent-ils frémi d'horreur. Lui ne se réjouissait de rien autant que de « souffler alternativement le chaud et le froid sur leurs préjugés chrétiens » et de « réussir à les dérouter complètement jusqu'au dernier quart d'heure » où il devait dévoiler plus clairement son jeu ⁽⁵⁾. C'était une âme religieuse qui parlait de la religion avec une sympathie et une intuition rarement rencontrées ailleurs. Nul mieux que lui n'avait su sentir et exprimer le conflit de l'âme inquiète, et il est assez naturel que ceux qui avaient éprouvé — ou s'imaginaient avoir éprouvé — les angoisses et les extases que peignait si bien le conférencier, aient tout de suite vu en lui une âme semblable à la leur. Or, la nature même de l'esprit de James, où tant d'éléments opposés étaient en perpétuel conflit, ne lui permettait pas de s'accommoder des idées communément reçues. Toute solution était par lui passée au crible d'un impitoyable esprit critique et, d'autre part, sa sensibilité exigeait plus et mieux que des satisfactions moyennes. C'est, en effet, un des traits caractéristiques de James que ces profondes tendances religieuses commandant sa vie spirituelle tout entière, alliées en lui à une critique

en tout genre dont ces gens-là font preuve dans la vie; mais toutes ces qualités n'arriveront jamais, j'en suis convaincu, à faire un homme du monde, un honnête homme, enfin; c'est une question d'atmosphère, de façon de voir et d'agir qui prime tout. Ces éternels commérages sur l'âme finissent pas m'abassourdir! En matière d'idées et de goûts, les opinions les plus erronées d'un homme du monde sont souvent plus justes que les sentiments les plus justes du vulgaire. Et quand j'ai dit au nouveau venu qu'un « matérialiste » n'aurait aucune peine à tenir son rang au Collège de Harvard pour peu qu'il fût bien élevé, j'ai simplement énoncé là le meilleur titre de gloire du Collège. Il doit avoir pris cela pour du cynisme... ».

(4) *Letters*, II, 127.

(5) *Ibid.*, II, 151.

scrupuleuse et méfiante qui savait rester froide aux enthousiasmes, et insérer au point faible sa lame aiguë. L'originalité même de l'œuvre de James réside dans la conciliation, dans la fusion de ces deux éléments discordants. James n'est ni un méditatif, ni un visionnaire, ni un mélancolique religieux; il est parfois un peu de tout cela, mais jamais il ne se laisse — sauf exception — conquérir tout entier par le côté purement sentimental de sa nature. C'est par là qu'il se distingue de son père. Celui-ci, écrivait-il, « avait ceci de commun avec Carlyle qu'il ne *raisonnait* jamais, au sens où raisonnent les philosophes » (6). William, au contraire, qui souhaitait ardemment que quelqu'un pût reprendre certaines parties du système de Henry James dans un esprit plus méthodiquement scientifique (7) et qui s'en est chargé, dans une certaine mesure, était un inquiet — et ceci se retrouve dans sa conception même de la religion si différente du platonisme extatique d'Emerson ou de la truculence brouillonne de Whitman; il ne se sentait vraiment pas possesseur d'une vérité conquise. Sa religion était un beau rêve qu'il souhaitait voir réalisé et si son esprit critique accumulait devant lui les obstacles, c'était bien un peu pour le plaisir d'en triompher. Il s'ingéniait même à multiplier les points de vue, à modifier l'angle sous lequel il voyait les choses. Ses amis disaient de lui en plaisantant que ce qu'il pensait aujourd'hui, on pouvait être sûr qu'il ne le penserait pas demain. Ses scrupules infinis le laissaient toujours à l'affût du terme propre, de l'explication philosophique la plus adéquate. Il se défendait d'être agnostique, et non sans raison : pour lui, l'individu, intéressé au premier chef, devait avoir à cœur d'apporter sa contribution personnelle à la solution de l'énigme.

Telle est la position de James, l'esprit qu'il apportera à l'examen des questions religieuses, et nous n'en sommes point surpris. Cette foi profonde — si différente, pourtant, de ce qu'on appelle communément de ce nom — cet individualisme qui excluait toute autorité, cette confiance en soi, nous les avons déjà trouvés chez celui qui eut sur le jeune William James une influence prépondérante et durable : Henry James. Et si grandes que soient entre eux les différences, on retrouve à toutes les étapes de la pensée de William des traces de cette influence.

On a vu la place qu'occupèrent les questions religieuses dans la famille James. Par atavisme, donc, par tradition de famille, pourrait-on dire, James devait se passionner pour les questions reli-

(6) *Letters*, I, 241.

(7) *Ibid.*, 242.

gieuses. Tout comme son aïeul et son père, il devait y apporter cette fougue irlandaise et cette ténacité si caractéristiques d'une forte race d'émigrants. Mais, ce que ni son aïeul ni son père ne firent jamais, William devait le faire : il disciplina de bonne heure les pensées ardentes qui étaient en lui, sut les tempérer par l'adjonction de tendances contraires et réalisa ainsi un équilibre qui est bien son œuvre. Il est juste d'ajouter que s'il ne fut point, comme son aïeul ou son père, en révolte ouverte contre les idées de sa famille, il le doit à l'indulgence et à l'intelligence de Henry James qui sut être à la fois mystique et tolérant et fit beaucoup par sa douceur pour le développement des idées religieuses chez William. Celui-ci, notons-le, car la chose a son importance et explique en partie l'aisance avec laquelle il évolua toujours dans ce domaine, fut admirablement préparé par son éducation à entrer de plain-pied dans l'étude des choses religieuses, Henry James s'y consacrait tout entier, entretenait une correspondance suivie avec un grand nombre de pasteurs et quelques philosophes, dont Emerson. Il offrait, de plus, ce trait particulier d'être un penseur original doublé d'un mystique enthousiaste et convaincu. Mais, à vrai dire, ce ne sont ni les visions cosmiques de Henry James ni les exposés plus ou moins laborieux qu'il en donnait dans ses ouvrages qui provoquèrent chez William la curiosité et la sympathie qu'il devait apporter à l'étude de ces questions. Henry James, si disert par ailleurs, était fort réservé sur ce point — en famille, au moins — et ce qui transparaissait, ce qui lui donnait cette chaude coloration, seul aspect sous lequel il apparut longtemps à ses enfants, c'était le rayonnement qui se dégageait de ce foyer intérieur si ardent. Lui, n'était nullement prosélyte, tout au contraire : il était trop passionné pour être convaincant, et il le savait. Mais son être tout entier disait ce que son extrême sensibilité lui interdisait d'évoquer, tout son passé de crises et d'angoisses, l'opposition de son père, le doute harcelant, tout cela largement compensé par le bonheur de se voir révéler une ineffable vision qui ne pouvait être — il le sentait — que l'image du grand Tout et le faisait plein d'indulgence pour ceux qui ne voyaient pas encore. Sans doute, certains articles plus précis de sa foi aux multiples aspects ont-ils été adoptés sans discussion par son fils, comme allant de soi. Sa méfiance des religions toutes faites, son individualisme radical, son optimisme, l'intérêt qu'il prenait aux expériences mystiques, des traits plus particuliers même, comme cette idée à laquelle il tenait tant d'un « Dieu de tous les jours » qu'il opposait au « Dieu endimanché » des religions établies, tout cela se retrouve dans la pensée de William et reparait de temps à autre

dans ses ouvrages sous une forme différente et avec les corrections que suggère une étude plus approfondie et plus objective. Mais c'est surtout l'atmosphère même de la maison de Henry James qui prépara ses fils à mieux comprendre les esprits que tourmente le besoin d'une religion personnelle, et peut-être même cette discrétion extrême dont le père fit preuve en la matière ne contribua-t-elle pas peu à leur rendre sympathique un état d'esprit d'une aussi noble qualité. « Je me souviens bien, devait écrire plus tard Henry, le romancier (8), d'avoir été longtemps intrigué par ce qu'il y avait chez nous de bizarre et d'original à être aussi religieux que nous l'étions sans presque pouvoir formuler à cet égard la moindre précision, citer le moindre fait. »

C'est là un excellent point de départ pour toute l'évolution religieuse de William James, car on ne saurait nier le caractère religieux de son évolution philosophique. Vue sous un certain angle, elle peut paraître une lutte de l'esprit pour arriver à la représentation la plus adéquate des choses. Sous un autre angle, c'est un effort pour justifier la foi personnelle comme moyen d'investigation. Les uns insisteront plus volontiers sur son pluralisme, son empirisme radical, les autres sur son pragmatisme ou sa psychologie de l'expérience religieuse. Il est certes permis d'isoler, pour la commodité de l'étude, les diverses branches de l'activité de James. L'origine, pourtant, en est commune: c'est l'angoisse religieuse, qui perdra peu à peu son caractère aigu pour se muer en inquiétude, puis en curiosité philosophique. Empirisme radical, pluralisme, pragmatisme sont autant de voies d'accès à ce qui pourrait être une représentation adéquate de la réalité, mais leur véritable sens ne se dégage, à notre avis, qu'en fonction de l'évolution générale de la pensée du philosophe. Il serait facile, en négligeant volontairement les détails, de tracer le schéma de l'activité religieuse de James, de montrer à quel point elle l'absorbe; bien souvent, même, il lui subordonne d'autres recherches comme s'il avait suivi un plan idéal qui devait aboutir à consacrer en philosophie la place de l'élément « foi », et cela non pour satisfaire un simple besoin logique, mais parce que des forces irrésistibles exigeaient qu'il en fût ainsi. Sa philosophie, d'ailleurs, n'a rien d'un système aux articulations rigides, elle n'est jamais plus prenante, au contraire, que dans ses larges visions imprécises et ses appels romantiques à l'enthousiasme et à l'imagination, elle révèle un tempérament plus épris d'idéal que de rigueur, plus avide de satis-

(8) *Notes of a Son*, 164.

faire aux demandes de la sensibilité qu'aux exigences de la logique. Ce ne sont pas les arguments qui convainquent chez James. C'est l'élan. Il n'est vraiment lui-même que lorsqu'il est pris d'un beau désir d'exprimer avec toutes les ressources de sa langue des vues personnelles sur l'univers. Là seulement, il apparaît dans toute son originalité et il se révèle alors profondément, et parfois douloureusement religieux. Une nuance, pourtant, le distingue à la fois de Henry James, d'Emerson ou de Whitman. L'ombre du doute a passé sur lui. Moins poète qu'eux, sans doute, il demeure aussi — tempérament ou réflexion — plus réservé. Il n'a pas leur belle assurance. Peut-être a-t-il été initié trop profondément au mouvement scientifique contemporain? Peut-être cet Américain européanisé a-t-il perdu à notre contact quelque chose de l'immuable confiance en soi de sa race? Peu de certitude chez lui, beaucoup d'espérance. Quelles que soient, d'ailleurs, ses sympathies, qu'il sait affirmer avec force (car l'énergie lui reste), sa pensée ignore les œillères. Il sait rendre hommage quand l'occasion s'en présente, aux idées qu'il n'approuve pas : agnosticisme, rationalisme, matérialisme même, sont examinés sans parti pris. Et de cette curiosité universelle, il lui reste d'ineffaçables traces. Sa pensée n'est pas sans alliage. Il manie tant d'idées diverses qu'il s'en imprègne, et des plus contradictoires. Il se compose une attitude religieuse, en toute bonne foi, persuadé que chacun de nous gagnerait à le faire pour soi-même. Il assimile beaucoup, et bien souvent des éléments fort éloignés de ses préoccupations maîtresses, mais tout finit par se fondre dans son œuvre en une philosophie à tendances religieuses — qui reste encore partielle, sans doute, en dépit des efforts du philosophe vers l'impartialité — mais qui a voulu se baser — c'est là son originalité — non plus exclusivement sur une révélation, une affirmation dogmatique, ou un rationalisme absolu, mais sur tout ce qui pouvait aider l'homme de bonne volonté à calmer ses inquiétudes, les éléments étrangers à sa nature et ceux qu'il puise en lui-même, les espérances et les faits. La religion de W. James, donc, il faut s'y attendre, loin de constituer un ensemble harmonieux d'aspirations convergentes, sera plutôt une tentative personnelle pour réunir dans un esprit de conciliation et d'optimisme toutes les probabilités qui peuvent aider l'homme à vivre et à comprendre l'univers où il vit.

b) *La personnalité religieuse de James.*

Qu'est-ce donc, au juste, que la religion de W. James? De quoi est-elle faite, et comment peut-elle nous aider à mieux connaître la

personnalité du philosophe⁹ Et, tout d'abord, qu'entendait James lui-même par ce mot¹⁰ Il en a donné plusieurs définitions et montré combien ce terme était imprécis et se prêtait à des interprétations arbitraires (9). Avec le temps, d'ailleurs, il semble que sa propre conception de la chose se soit faite de plus en plus large. La religion lui apparaît d'abord, en un sens limité, comme « la foi dans l'existence d'un ordre invisible quelconque où peut se trouver l'explication des énigmes de l'ordre naturel » (10). Puis, quand le rôle de l'individu lui semble prépondérant et les expériences religieuses d'un type moins uniforme, ses définitions s'essaient à plus d'ampleur : « Le pivot de la vie religieuse, dit-il, c'est l'intérêt que prend l'individu à sa propre destinée personnelle. » ou encore : « La religion, ce sont les sentiments, les actes, les expériences des individus dans leur solitude lorsqu'ils se sentent en relation avec ce qui est pour eux le divin. » et, plus généralement, enfin, « c'est la réaction totale de l'homme sur la vie » (11). Il s'explique : toutes les fois, dit-il, que le sentiment de l'existence pure et simple de l'univers provoque en nous une réaction quelconque — fût-ce l'indifférence — nous avons affaire à un sentiment de nature religieuse. Dans la pratique, pourtant, il convient, ajoute-t-il, de ne parler de religion qu'autant qu'il y a émotion et sensation de bien-être infini et de parfaite confiance (12). D'un côté, donc, il y a l'aveu d'un mystère, de l'autre l'espoir que l'homme ne vit pas inutilement. C'est sur ce thème très simple que chacun de nous s'essaie. Qu'en a tiré James¹¹

Le mystère pour James, l'énigme, c'est la vie, ce n'est pas la mort. La mort n'avait pas pour lui d'aiguillon. L'immortalité de l'âme, sous la forme personnelle, au moins, le laissait étrangement indifférent. « Je dois avouer, écrit-il, que mon sentiment personnel sur l'immortalité n'a jamais été des plus vifs et que, parmi les problèmes qui sollicitent mon esprit, celui-ci n'occupe pas le premier rang. » (13). A la conclusion de son livre sur l'*Expérience religieuse* où le public d'Edimbourg aurait peut-être aimé retrouver quelques-unes des considérations traditionnelles sur l'immortalité de l'âme : « Je n'en ai rien dit dans mes conférences, écrit-il, car c'est là un point secondaire, à mon sens. Si nos idéals se réalisent dans « l'éter-

(9) V. *Variétés de l'Expérience religieuse*, chap. II.

(10) *Will to Believe*, 51.

(11) *Varieties*, 491, 31, 35.

(12) *Ibid.*, 35, 48.

(13) *Human Immortality*, 3.

nité », je ne vois pas pourquoi nous ne laisserions pas volontiers le soin de les réaliser à d'autres que nous. » (14).

Qu'on ne trouve pas étrange cette apparente indifférence de James au problème de la mort — plus immédiat, semble-t-il et qui a dans notre sensibilité des retentissements profonds. Il sentait bien que la question de la destinée individuelle était ce qui devait préoccuper le plus chacun; il avait lui-même ses heures de mélancolie profonde où seul un effort de volonté le ramenait vers la vie et ses exigences, heures plus fréquentes qu'on ne croit chez cet esprit qui ne s'enfermait peut-être tant à l'optimisme que par une réaction de la volonté contre une tendance physique à la dépression nerveuse. Qui sait si l'optimisme de son œuvre — si raisonné, si soigneusement distingué de l'enthousiasme naturel d'un Leibniz, — qui sait si cette horreur instinctive de James pour le pessimisme sous toutes ses formes, qui sait si cette volonté de ne retenir que les doctrines toniques et fortifiantes ne vient pas en dernière analyse d'un grand désir d'échapper à la mélancolie qui le guette pour regarder vers la vie? Une grande partie de la vie de James ne fut qu'un combat contre la maladie et plus d'une fois il sentit l'approche de la mort et connut ses angoisses. En 1867, il songe au suicide tant l'existence lui paraît intenable, puis ce sont de longues années de souffrance, avant et après la crise de 1870; enfin, en 1898, un excès de fatigue survenant après une période de surmenage détermine chez lui une lésion cardiaque qui devait être fatale et l'obligea au cours des dix dernières années de sa vie à se ménager et à interrompre fréquemment les travaux entrepris. Toujours, pourtant, il trouva en lui-même la force de réagir, de ne penser qu'à vivre et à poursuivre l'idée qui le prenait tout entier. En 1900, à Florence, alors qu'il préparait ses conférences d'Edimbourg, « sachant que son cœur pouvait cesser de battre d'un moment à l'autre, il n'en continuait pas moins son travail » (15). Tout son être se tendait vers la vie parce qu'il n'en voyait tout le prix que dans la continuité de l'effort. La vie de l'individu, en tant que limitée à des ambitions égoïstes, lui paraissait de moindre importance que celle de l'humanité entière. En ce sens, il se rapprochait de Fechner, concevant lui aussi une sorte d'âme collective où se fond chaque individualité, le passage de l'homme sur la terre étant un épisode, la vie et la mort deux instants du devenir général. « Moi qui vais atteindre la cinquantaine, lit-on dans une

(14) *Varieties*, 324.

(15) *Harvard Graduate Magazine*, 29, 1920 (G. H. Palmer)

lettre à sa sœur Alice (16), je trouve que la vie et la mort font bon voisinage en chacun de nous, la vie n'étant qu'une farce vaine pour qui cherche à réaliser l'idéal profond vers lequel il se sent porté par affinité et par sympathie. »

Le problème du mal ne se posait pas pour lui comme pour la plupart des esprits. Bien loin de nier le mal ou d'en atténuer délibérément la portée, il lui faisait une large place dans l'univers, sympathisait dans une certaine mesure avec ceux qui avaient la franchise de n'en rien cacher, et se gardait bien d'essayer de lui opposer le bien qui se peut rencontrer dans le monde. A ses yeux, le mal l'emportait incontestablement. Mais il n'y voyait pas une raison de se laisser aller au pessimisme, au contraire. Le mal, pensait-il, entretenait en nous l'énergie et donnait à la vie tout son prix. Il tenait en éveil ce sentiment de *résistance* sur lequel James avait, dès sa jeunesse, construit sa philosophie personnelle. En lui résidait tout l'intérêt dramatique de la vie. « Il y a au Louvre, écrit-il afin de rendre plus saisissant cet état d'esprit dont lui-même nous offre l'exemple (17), une toile de Guido Reni représentant saint Michel qui pose son pied sur le cou de Satan. L'intérêt du tableau est largement dû à la présence du démon, l'intérêt de l'allégorie, également — le monde, en effet, gagne en intérêt à la présence du démon, *tant que nous le tenons sous nos pieds*. » Et si la mort doit compter au nombre des maux, elle s'efface pourtant devant l'avenir qui s'ouvre à l'humanité, pourvu que celle-ci s'efforce sans arrêt de contenir le mal. Dans cet état d'esprit donc, et quelle que soit l'importance de la mort pour chacun de nous, les méditations sur ce sujet ne peuvent pas trouver place dans l'œuvre de James. Elles ne sont guère, d'ailleurs, dans le génie du peuple américain depuis qu'il a pris une individualité propre. L'idéalisme de James, en tout cas, ne peut s'y attarder.

Qu'on ne dise pas surtout que la grande raison en est que James se préoccupe exclusivement du côté psychologique des problèmes qui s'offrent à lui, que son souci de méthode, d'objectivité lui interdit certains sujets plus propres aux développements littéraires qu'à l'analyse philosophique. Lorsqu'il s'agit de célébrer la vie dans toute sa richesse, il trouve des accents profonds et sincères, il se fait alors vraiment lyrique parce qu'il exprime ce qu'il ressent d'une façon intense. Ceux qui l'ont bien connu parlent encore avec émotion du puissant amour de la vie qui était en lui. La vie était colorée, variée,

(16) *Letters*, I, 310. Cf. *Ibid.*, 210.

(17) *Varieties*, 49.

infiniment précieuse en tous ses aspects. Pour qui savait voir, tout offrait à chaque instant un intérêt nouveau, le pittoresque était partout. Le peintre, en lui, discernait les nuances, le psychologue saisissait les détails, observer lui était une passion. Toutes les expériences, les plus étranges même, tous les types, ceux surtout dont le monde souriait avec dédain, retenaient son attention, son intérêt. Il se penchait vers toutes les misères, toutes les laideurs même, et y trouvait des sujets d'émerveillement. Il voyait dans la vie plus que l'on n'y voit à l'ordinaire, il s'indignait de l'apathie générale qui rend la plupart des hommes aveugles aux merveilles qui les entourent. Cette « cécité des êtres humains » (18) lui paraissait un des maux de notre siècle blasé. Nous ne comprenons pas la vie, disait-il, nous ne cherchons même pas à la comprendre, nous vivons purement et simplement, au jour le jour. Il y a bien des moments, certes, où le cœur et l'esprit s'ouvrant, tout se trouve changé à nos yeux : la vie qui nous semblait si terne nous révèle des richesses inconnues. « Cette vision supérieure du sens profond de ce qui jusqu'alors ne nous était connu que sous son froid aspect extérieur, il arrive souvent qu'elle nous apparaisse soudain : et alors, cela fait date dans notre histoire. » (19).

Mais ces moments précieux sont bien rares. « Je plains, ajoute James, le jeune homme ou la jeune fille, l'homme ou la femme, que n'a jamais touché le charme de cette mystérieuse vie élémentaire, avec toute son irrationnalité, s'il plaît de l'appeler ainsi, mais aussi avec toute sa quiétude et sa félicité suprême. Les vacances de la vie sont les moments les plus empreints de ce sens profond parce qu'elles sont, ou du moins, devraient être pleines de ce charme magique et apaisant. » (20).

Cet amour de la vie n'était pas chez James une attitude, un enthousiasme purement littéraire et superficiel. Il avait lui-même vécu ces moments si rares où l'individu semble voir au travers du voile qui cache le sens total des choses. Une nuit, surtout, dans les montagnes des Adirondacks, il eut une inoubliable vision (21). « ... Le guide avait fait une magnifique provision de bois, le ciel se dégagea de toute trace de nuées ou de vapeurs, le vent tomba, et la fumée s'éleva droite dans le ciel. Il faisait une température idéale au dehors comme au dedans de la tente; la lune se leva et vint avant minuit éclairer

(18) V. *Talks to Students*, On a certain Blindness in Human Beings.

(19) *Loc. cit.*, 242.

(20) *Loc. cit.*, 263.

(21) *Letters*, II, 75 et s.

le paysage, ne laissant plus voir que certaines des plus grandes étoiles, et il me sembla sentir, d'une manière extrêmement vivante, comme la légèreté même de mon âme. Influences de la nature, présence autour de moi de tant de braves cœurs, de notre bonne Pauline, surtout, pensées qui allaient vers toi (22) et les enfants, et vers notre cher Henri en mer, problème des conférences d'Edimbourg, tout cela fermentait en moi, et alors ce fut une véritable nuit de Walpurgis. J'en passai une bonne part dans les bois, où les flots du clair de lune s'étendaient sur toutes choses comme une dentelle magique, et je croyais sentir en mon être comme la rencontre ineffable des dieux de toutes les mythologies de la nature avec les dieux moraux de la vie intérieure. Les deux sortes de dieux n'ont rien de commun, et les conférences d'Edimbourg viennent de faire un joli bond en avant. Tout ce paysage avait un sens profond, impossible malheureusement à exprimer : sa vie intérieure intense, si étrangère à l'homme, et d'un *attrait* pourtant si puissant; son éternelle verdure, et son déclin qui remonte à l'antiquité des âges; ce raccourci d'Amérique, mille évocations de la patrie, où nous nous trouvions réunis, amalgame où tourbillonnaient ensemble, au hasard, mémoire et sensations; cela valait la peine d'être venu, et vaudrait d'y revenir tous les ans, si l'on pouvait retrouver ce qui doit être de sa nature fortuit et inattendu. C'est une des nuits solitaires les plus heureuses de mon existence, et je sais maintenant ce que c'est qu'un poète. C'est celui qui peut sentir dans leur immense complexité les influences que j'ai éprouvées, et y ménager par endroits des percées d'où s'échappe le verbe. Je ne trouve pas réellement de mot qui puisse rendre tout ce sens, et n'ayant pu y pénétrer, ce qui m'en reste, c'est un bloc d'*impressions*. Mais il s'en retrouvera sans doute plus d'un écho dans les conférences d'Edimbourg. »

Voilà un « document humain » digne de figurer dans les *Variétés de l'Expérience religieuse* au même titre que la confession personnelle de 1870. Ce sont là deux pages qui nous montrent à quel point, chez James, la sensibilité si frémissante commande à la pensée. De même qu'il a vécu sa philosophie avant de pouvoir la formuler, de même il a vécu sa religion, et de façon intense. C'est pourquoi il était à même plus que personne de comprendre ceux qui, comme un Henry James ou un Benjamin P. Blood, s'absorbaient tout entiers dans leur vision des choses. James lui-même n'était nullement mystique; il l'a souvent regretté (23); mais, il voyait là un des rares états d'esprit

(22) Mme James.

(23) *Letters*, II, 210, 211, 269. « I have no mystical experience of my own, but

qui donnent à l'homme une compréhension plus large de ce que peut être la vérité, il sentait en lui ce qu'il appelle un « germe » mystique, germe qui ne pouvait guère se développer dans un esprit tel que le sien; aussi faisait-il grand crédit au mysticisme, et, ne négligeant aucun moyen de mieux connaître la réalité, il entendait qu'on tînt compte dans une large mesure, et toutes réserves faites, des expériences des mystiques⁽²⁴⁾. L'année même où, au mépris d'inévitables railleries, il donnait à l'*Atlantic Monthly* un compte rendu sympathique de la brochure de Benjamin P. Blood, *Anæsthetic Revelation*, il observait avec grand intérêt la communauté de Petersham (Massachusetts) que dirigeait le Père Howland⁽²⁵⁾. En 1879, il alla jusqu'à voir dans la méthode mystique « l'amorce de ce qui se révélera peut-être la vraie méthode »⁽²⁶⁾. Et après plus de vingt ans d'études et de réflexions contradictoires, il n'hésitait pas à écrire dans les *Variétés de l'Expérience religieuse* (27) : « Les états mystiques, certes, ne tirent aucune autorité de leur nature spéciale. Mais les plus remarquables d'entre eux montrent la voie où s'engage le sentiment religieux des non-mystiques... Les conclusions surnaturalistes et optimistes qu'ils voudraient nous faire partager peuvent, une fois interprétées d'une certaine façon, constituer en dernière analyse la plus fidèle vision du sens de la vie. » Non content de suivre avec intérêt les expériences des autres, James voulut connaître par lui-même toute la gamme des sensations qu'éprouve le mystique. Sur la foi de Benjamin P. Blood, il respira du protoxyde d'azote⁽²⁸⁾, plus tard il mâcha du *mescal*, sorte de cactus dont les Indiens de Californie se servaient dans leurs cérémonies religieuses, afin d'observer sur lui-même l'effet de certaines substances dont l'absorption produit des états analogues à celui de l'extase mystique⁽²⁹⁾. De plus en plus, le

just enough of the germ of mysticism in me to recognize the region from which the voice comes when I hear it... » A Edwin D. Starbuck, 24 août 1904. « ... I have no living sense of commerce with a God... » A J. H. Leuba, 17 avril 1904.

« ... I have no such commerce — I wish I had... » A Charles A. Strong, 9 avril 1907. Cf. *Varieties*, XVI, 379.

(24) V. *Varieties*, XVI et XVII, notamment p. 428.

(25) John Fiske, *A Century of Science, Some Cranks and their Crotchets*, p. 427 et s.

(26) *Collected Essays and Reviews*, The Sentiment of Rationality, 134.

(27) P. 428.

(28) *Will to Believe*, On Some Hegelisms, 294.

(29) *Letters*, II, 37. « J'en ai pris un bourgeon il y a trois jours, ai été très malade vingt-quatre heures, sans autre symptôme que cela et mal aux cheveux le lendemain. Je croirai aux visions sur parole! » A Henry James, 11 juin 1896. Cf. *Varieties*, 253.

côté mystérieux de ces états l'attirait, et, jetant un coup d'œil en arrière sur une pensée qu'il avait longtemps dédaignée, mais qui lui apparaissait alors comme valant mieux que ce dédain, ne fût-ce qu'à titre de document humain, « Il faut que je cherche à comprendre Swedenborg, confiait-il un jour à un ami, il doit y avoir quelque chose là-dedans; sinon, on ne verrait pas tant de gens intelligents s'y intéresser. » N'y a-t-il pas, d'ailleurs, comme un parfum des *Arcana Coelestia* dans les dernières visions apaisantes de l'*Univers pluraliste*?

Si James eut toujours un faible pour les mystiques, c'est sans doute qu'il voyait en eux les véritables philosophes de l'expérience pure, ceux qui, vivant réellement leur philosophie, n'avaient pas besoin du secours de la dialectique pour voir s'édifier peu à peu leur conception personnelle du sens de la vie, celui-ci leur étant révélé par une vision immédiate. De plus en plus, James en vint à restreindre aux limites de cette vision l'expérience religieuse. Cette attitude s'harmonisait parfaitement chez lui avec son désir arrêté de ne dépasser en aucun domaine les bornes de l'expérience pure. « L'origine et la source de toutes les religions, écrit-il à Henry W. Rankin⁽³⁰⁾, ce sont les expériences mystiques individuelles, en prenant le mot mystique en un sens très large. » — « On peut bien dire, à mon avis, déclare-t-il à ses auditeurs d'Edimbourg⁽³¹⁾, que l'expérience religieuse personnelle a ses racines et son centre religieux dans les états de conscience mystiques : pour nous, donc, qui faisons, dans ces conférences, de l'expérience personnelle le sujet exclusif de notre étude, ces états de conscience doivent constituer le chapitre essentiel d'où la lumière jaillira sur tous les autres. » Tout naturellement, quand il en vient à analyser en lui-même son propre sentiment religieux, James se montre extrêmement réservé, l'expérience mystique n'existant chez lui qu'à l'état de « germe ». Il l'explique ainsi à James Henry Leuba⁽³²⁾ : « En ce qui me concerne, ma position est simple. Je n'ai pas le sentiment très vif d'un commerce avec un Dieu. J'en envie ceux qui l'ont, car je sais que la présence de ce sentiment me serait d'un très grand secours. Pour la *pratique* de la vie, le Divin se borne chez moi à des concepts abstraits qui, en tant qu'idéals, m'intéressent et me déterminent, mais bien faiblement en comparaison de l'effet qu'aurait sur moi le sentiment de la Divinité, si je l'avais... Mais, tout dépourvu que je suis de croyance en Dieu (*Gottesbewust-*

(30) *Letters*, II, 149. A Henry W Rankin, 16 juin 1901.

(31) *Varieties*, XVI, 379.

(32) *Letters*, II, 211. A James Henry Leuba, 17 avril 1904.

sein) au sens le plus immédiat et le plus fort, il y a pourtant *quelque chose en moi* qui *répond* quand j'entends les déclarations que ce sentiment inspire à autrui. Je reconnais là une voix plus grave, Quelque chose me dit : « *C'est là qu'est la vérité.* » et je suis *sûr* de ne pas obéir à de vieilles habitudes déistes ou à de vieux préjugés d'enfance. Ce sont là choses chrétiennes; et j'ai si bien dépassé le christianisme qu'avant de pouvoir écouter aucune confession mystique, il me faut la dégager des liens qui l'y rattachent et l'en isoler... » Hors ce sentiment religieux élémentaire qu'il tient à maintenir dans toute sa pureté, indépendant de toute influence traditionnelle, James ne se reconnaît le droit de rien affirmer. Il n'est sûr que de ce qu'il éprouve. Dans son analyse du sentiment religieux, il ne tient compte que des expériences vécues.

En 1904, le professeur James B. Pratt, se livrant à une enquête sur la religion, James l'aide à rédiger le *Questionnaire*. Si l'on ne connaissait, par le professeur Pratt lui-même⁽³³⁾, la participation de James à la rédaction de ce document, on pourrait la pressentir à l'insistance mise à rechercher la notation scrupuleuse de l'expérience strictement individuelle. « Une telle étude, y lit-on⁽³⁴⁾, n'aura de valeur qu'à condition de se baser sur l'expérience personnelle d'un grand nombre d'individus... Pas de généralisation philosophique, votre propre expérience personnelle..., etc. » C'est sans doute parce qu'il avait lui-même collaboré à l'énoncé des questions que les réponses qu'y donne James sont si précises et si révélatrices de son sentiment personnel. Il n'est affirmatif que sur un point : s'il croit en Dieu, c'est uniquement parce qu'une force l'oblige à respecter et à admirer les expériences individuelles de tant d'âmes religieuses. Là se bornent les affirmations du philosophe. Dès qu'il s'aventure hors des limites de l'expérience pure, James est d'une grande timidité. Il a conscience d'être sur un terrain mouvant. Lui demande-t-on ce que c'est pour lui que la religion, si c'est une émotion ressentie ou une attitude de la volonté, il déclare qu'il y a un peu de tout cela, mais ce qui paraît l'emporter, c'est cette constatation que la religion est une réalité sociale. C'est surtout lorsqu'on en vient à parler de Dieu que les réponses de James — par leur vague même — révèlent avec une impitoyable précision la nature exacte du sentiment qui est en lui. Du moment qu'il n'en a pas une vision directe, le Dieu de James fond à l'analyse et n'a plus

(33) V. *Hibbert Journal*, octobre 1911, p. 225, *The Religious Philosophy of W. James*.

(34) *Letters*, II, 212.

de réalité que comme l'objet d'une grande tradition sociale à laquelle certain « germe » mystique permet au philosophe d'attacher une importance. James se dérobe, pour ainsi dire, devant la définition de Dieu, parce que seule la vision mystique lui paraît pouvoir en esquisser l'image en termes humains. S'il se risque à dire que Dieu est un « mélange d'idéal et de finalité efficiente », il ne se fait pas d'illusion sur la portée de ces mots : ce n'est pas Dieu qu'il définit par là, mais bien sa propre idée de l'Univers, de ce Cosmos dont la structure faisait l'objet de réflexions si passionnées au temps de son voyage d'Allemagne. A l'expérience directe défaillante, James supplée par la raison, mais sans rien affirmer. Il essaie de se tirer d'affaire avec le minimum de raison, sentant bien qu'au delà de l'expérience tout n'est que superstructure fragile. Le « germe » mystique prend pourtant ici une importance capitale, hors de proportion, pourrait-on dire, avec sa force intrinsèque. Il empêche James de tomber dans le scepticisme. Dieu est-il une personne, lui demande-t-on, ou n'est-il qu'une Force ? Ou est-il seulement certaine attitude de l'Univers ? Il semble qu'à ces questions James, sans déchoir, pourrait répondre : « Peut-être » ou « Qui sait ? » D'autres l'ont fait, mais la foi dans l'expérience pure — qui est la véritable foi de James — lui impose de faire le maximum d'efforts pour transcrire dans les termes de la langue philosophique et du sens commun les visions vagues, mais fortes, des mystiques. Il ne peut admettre un instant que l'expérience mystique n'ait pas un fondement solide. Si l'on veut, c'est un article de foi chez lui que cette confiance, mais pourtant c'est mieux qu'un article de foi chez un James qui a consacré tant de temps à l'examen de la question. C'est le résultat d'une critique serrée, c'est la conviction profonde que se forme petit à petit l'enquêteur patient qui a bien son idée préconçue, certes, mais qui ne néglige cependant aucune occasion de la contrôler. L'esprit critique de James se refuse à construire Dieu *a priori*. Si on le pousse dans ses derniers retranchements, voici ce qu'il déclare, et qui, bien entendu, n'ajoute rien à ce que nous savons déjà des tendances philosophiques de notre auteur parce qu'il ne serait pas loyal, selon lui, d'ajouter quoi que ce soit à ce que révèle l'expérience : « Dieu, selon moi, n'est pas la seule réalité spirituelle en qui croire. La religion, c'est avant tout un univers de relations spirituelles entourant nos relations terrestres immédiates et qui ne sont pas seulement des relations de « valeur », mais des forces actives. Je crois que la grande prémisse qui me rend accueillant au témoignage religieux d'autrui, c'est ma conviction que la conscience « normale » ou « saine » compte pour si peu dans l'expérience réelle. Nulle vérité n'en exclut une autre, comme le

prétend l'opinion scientifique des Philistins. Les autres sortes de conscience témoignent d'un univers d'expérience beaucoup plus vaste, où notre croyance va choisir et souligner les éléments qui répondent le mieux à nos besoins. »

C'est bien ainsi que James lui-même comprend son attitude. Il « a besoin » que son Dieu soit une Force, que son Dieu soit une conscience, et il le déclare. Dieu « doit » être tout cela, dit-il, et si j'y crois, ce n'est ni convaincu par les arguments, ni par respect de l'autorité, mais parce que « j'ai besoin » que cela soit vrai. Alors, dira-t-on, vous ne croyez pas vraiment en Dieu. Vous n'y voyez qu'un idéal, utile en ce sens qu'il donne à votre vie toute sa signification? Non point, réplique James, je fais une distinction entre mes idéals et Dieu. Je compte sur celui-ci pour m'aider à réaliser ceux-là. C'est pourquoi j'ai besoin que Dieu les connaisse et puisse les seconder. Evidemment, nous sommes loin de la certitude mystique. Cette expectative confiante n'exclut pas l'hypothèse d'un fait nouveau qui la bouleverserait et à laquelle d'ailleurs, elle est un peu résignée. « Si vous veniez à être parfaitement convaincu, demande-t-on à James, que Dieu n'existe pas, cela ferait-il une grande différence dans votre vie, dans votre bonheur, dans votre morale, ou à tout autre point de vue? » « Difficile à dire, concède James. Cela ferait certainement quelque différence. » Cette tiédeur s'explique. Le « germe » mystique est insuffisant pour qu'une telle révélation cause en James un bouleversement profond. Et le Dieu du philosophe, limité au rôle modeste, en somme, de simple « allié » de l'homme, peut, à la rigueur, disparaître sans que le monde cesse de vivre, ni l'homme de penser. Il n'est d'ailleurs pas question de le réduire à néant, au contraire. N'en resterait-il que le principe, ce principe, James l'estime indispensable. « Mon Dieu des choses telles qu'elles sont, écrit-il au philosophe Charles A. Strong ⁽³⁵⁾, faisant partie d'un système pluraliste, n'est responsable que de celles qu'il connaît suffisamment et qu'il est assez puissant pour accomplir. Pour le reste, il s'identifie à votre Dieu « idéal ». Le Dieu « omniscient » et « omnipotent » de la théologie, n'est, à mon sens, qu'une maladie des marchands de philosophie. Mais alors, me direz-vous, puisque vous vous êtes débarrassé de tant de leur marchandise, pourquoi ne pas tout liquider? Ce serait pour moi une volonté de croire négative trop forte. Cela impliquerait une négation dogmatique de toute conscience supérieure à celle de l'esprit humain normal; ceci — en dépit des relations psychologiques extraordinairement vivantes qui unissent

(35) *Letters*, II, 269, 9 avril 1907.

l'esprit de l'homme à certain idéal qui *donne l'impression* d'être aussi du réel (ces relations, je n'en ai pas conscience pour ma part, — à mon grand regret — mais je ne peux pas fermer les yeux sur les cas remarquables que j'observe chez autrui) — en dépit, également, des analogies dont se sert Fechner pour montrer qu'il peut y avoir d'autre conscience que celle de l'homme... Quel mal y a-t-il à laisser à Dieu ce petit résidu, ce petit germe de réalité?... Je doute que vous trouviez fort à redire au Dieu que j'appuie; le pauvre n'est guère plus qu'une possibilité idéale... ». Il est tout de même un peu plus, nous l'avons vu : il est la raison d'être de l'expérience mystique, il est aussi le complément nécessaire de la sensibilité de James. C'est à ce double titre que le philosophe lui octroie une réalité impossible à définir sinon par rapport à l'expérience humaine.

On a dit des réponses de James au *Questionnaire* de Pratt qu'elles « auraient réjoui le cœur de Renan » (36). A première lecture, peut-être, mais à la réflexion, le visage de Renan aurait pu s'assombrir. Il est certain qu'il flotte autour d'elles une atmosphère de vague spiritualité où se retrouvent bien des éléments que Renan n'eût pas désavoués : cette prédominance de l'individu dans la formation de la croyance, cette construction personnelle de l'idée de Dieu, ce mépris de l'autorité, cette incertitude hésitante, ce vague même où Dieu s'estompe, la fragilité de cette figure, tout cela n'était pas pour lui déplaire. Mais il y a autre chose chez James : il y a la volonté de ne pas laisser le problème dans le vague, le désir d'arriver à y voir plus clair, le sérieux profond, la confiance dans l'humanité pour réaliser ses idéals. Dans ce *Questionnaire*, même, où, cependant, la partie négative de la religion de James est plus soulignée que la partie positive, la note dominante est celle que James a toujours opposée au scepticisme ou au pessimisme aussi bien d'un Renan que d'un Schopenhauer : Tout n'est pas vanité (37). Peut-être James et Renan se sont-ils fait en définitive un Dieu selon leur tempérament — et c'est là une attitude qui n'est originale ni chez l'un ni chez l'autre — mais c'est alors sur les différences profondes entre les deux hommes qu'il convient d'insister, non sur de superficielles analogies. Renan est un vieil ennemi de James. De longue date, celui-ci lui en a voulu de son attitude ironique de plus en plus marquée à l'égard des problèmes religieux. Ce détachement, cette légèreté amusée, ce style enchanteur au service d'une ironie ailée, tout ce qu'il y a

(36) Michaud, *Autour d'Emerson*, ch. VII, 159.

(37) V. *Collected Essays and Reviews*, 38; *Varieties*, Lecture II, p. 36-37; *Will to Believe*, The Dilemma of Determinism.

chez Renan d'esprit et de grâce frondeuse paraissait déplacé au génie plus austère de James. Renan avait une sensibilité de dilettante, James une âme profondément religieuse. L'un était du pays de Voltaire, l'autre de souche presbytérienne; si indépendants des traditions qu'on les imagine, tous deux n'en ont pas moins conservé, indélébiles, les caractères profonds de leurs origines et de leur éducation. Pour un James, la vie se révèle infiniment sérieuse; le devoir est au premier plan de ses préoccupations; si Dieu existe, sa seule raison d'être est d'avoir partie liée avec l'homme; les problèmes religieux sont de tous les instants puisque nous nous devons, en chacun de nos actes, à l'accomplissement loyal de notre tâche. La défaillance est inexcusable, le doute, une lourde faute, l'ironie, un mal. James ne se résigna jamais à classer Renan au rang des philosophes. Pour lui, c'est « un génie littéraire exquis » (38), un « magicien » (39); toujours, il lui reprochera d'être en coquetterie avec la religion. Il y a encore en James trop de ferveur américaine, trop de confiance, l'intellectuel en lui le cède encore trop au sensitif pour réjouir le cœur de Renan. Ce n'est pas de ce côté-là que lui vient son inspiration.

Le spectacle seul de la vie peut provoquer en James l'émotion religieuse. « Une des caractéristiques de la vie, écrit-il (40), c'est sa richesse. Il faut avoir trop pour avoir assez... La poudre d'or ne se trouve qu'au milieu du sable de quartz. » Nulle uniformité en ce monde, bien au contraire. « Quel bonheur, s'écriait-il (41), de ne pouvoir ranger les individus sous des rubriques toutes faites! » Dans cette diversité même, pensait-il, résidait le secret de la vie. Il aimait citer, comme l'une des observations philosophiques les plus

(38) *Varieties*, 36.

(39) *Letters*, I, 326, 6 octobre 1892. — C'est en ces termes qu'il commente à son ami William M. Salter la mort de l'écrivain français : « Ainsi donc Renan le magicien n'est plus! Je ne sais s'il vous a jamais beaucoup tenu sous le charme. Vous auriez alors un beau sujet pour vos conférences du dimanche! L'étrange, c'est qu'il ait si lentement évolué vers sa mentalité naturelle d'ironiste et de persifleur, avec des matériaux empruntés à la morale et à la religion. De moins en moins sérieux, il a fini par trouver sa place dans le superficiel, s'affranchissant, une à une, des entraves où il était né, faisant rendre enfin au vieux vocabulaire de la morale et de la religion des effets purement musicaux et poétiques. Pris au sérieux, l'idéal moral et religieux implique certaines négations, certaines renoncations à la liberté que Renan semblait, en dernier lieu, avoir totalement oubliées. Tout compte fait, cette douceur et cette coquetterie purement littéraire laissent une impression déplaisante, et la seule attitude convenable c'est de ne le prendre ni au tragique ni au sérieux. Le pire, c'est qu'il était si infatué de son idéal. » *Letters*, *Ibid.*

(40) *A Pluralistic Universe*, 315, 316.

(41) *Letters*, I, 27.

profondes qu'il ait jamais entendues, cette naïve remarque d'un illettré : « Il y a peu de différence d'un homme à l'autre. Seulement ce peu-là est très important. » (42). Y avait-il un plan d'ensemble, un grand dessein, une direction générale imposée à ce monde ? Non, répondait-il, si l'on exige un dessein arrêté, un plan tout tracé, une direction immuable. Où serait alors l'intérêt du libre arbitre, et pourquoi cette extraordinaire richesse de la vie ? C'est de la diversité même des individus, de l'originalité de chacun de nous, traduite en efforts utiles, que se dégagera, suivant les grandes lignes que trace la vie, l'œuvre collective de l'humanité.

La religion de W. James, comme sa philosophie, en revient donc, en définitive, à l'homme, après de timides reconnaissances dans la direction où s'estompe l'idée de Dieu. Le monde entier lui semble attendre notre collaboration. « La vie vaut-elle d'être vécue ? » demandons-nous, bien en vain. Certes, oui, elle vaut d'être vécue pourvu qu'on ne la passe pas à se lamenter, mais à agir. « Qu'est-il de plus vil et de plus indigne que ce besoin de gémir, de geindre et de grommeler, quels que soient les maux extérieurs qui aient pu le déterminer ? Qu'est-il de plus nuisible aux autres ? de moins propre à vous sortir de difficulté ? » (43). Debout donc, et à l'œuvre. « Fils de l'homme, lève-toi et mon verbe descendra jusqu'à toi. » Tel était le message de James qui ne se fit tant l'apôtre de l'énergie que parce qu'il la jugeait indispensable à la réalisation de nos aspirations communes. « L'essence du bien, écrivait-il (44), consiste simplement à satisfaire une aspiration... Le principe directeur de la morale... n'est-il pas tout simplement de satisfaire en tout temps autant de demandes que nous le pouvons ? » Il était impossible qu'avec James la religion restât dans les limites d'une pure métaphysique ou d'une théologie. Partie de l'expérience vécue, elle aboutissait nécessairement à l'expérience. C'est dans les actes que James voyait l'essence même de la religion. Quelle devait donc être, selon lui, l'attitude de l'homme ? Cela découlait tout naturellement de la nature même de notre univers. C'était à nous à multiplier les demandes et à veiller à leur réalisation. Dans la surabondance de la vie, l'effort universel vers le bien ne peut manquer de produire une ample moisson. C'est d'ailleurs cet effort qui en dégagera le vrai sens à nos yeux. Qu'est-ce qui nous le révélera, en effet, dans toute sa profondeur ? Ce n'est pas seulement l'intelligence, car, comme le dit

(42) *Talks to Students*, 310.

(43) *Varieties*, 89.

(44) *Will to Believe*.

Tolstoï, « plus nous vivons par l'intelligence, moins nous le comprenons (45). » Ce n'est pas seulement le bien-être, encore moins le labeur obscur et harassant du manoeuvre (46). Nous ne pouvons être à l'abri de toute déception et en progrès tant que nous ne nous serons pas proposé des idéals qui nous inspirent et nous soutiennent. Qu'on n'aille pas dire, surtout, qu'il n'est pas donné à tout le monde d'en avoir de sublimes. Il y en a partout autour de nous, si seulement nous savions voir. Le pionnier qui livre bataille à la nature inculte, Benvenuto Cellini, dans son cachot, l'ouvrier sur son gratte-ciel, autant de vies consacrées à la poursuite d'une idée. Oserons-nous dire que la vie ne vaut pas d'être vécue, alors qu'elle offre à qui sait la vivre tant d'occasions héroïques? Faisons preuve d'un peu de loyauté. Comment nous plaindre du néant de notre existence si nous fermons les yeux à son attrait le plus immédiat : l'appel à l'énergie? L'univers et son évolution dépendent du courage de chacun. Ne refusons pas le combat. Ce que James défend ici, c'est l'attitude qu'il a toujours adoptée vis-à-vis d'un Zola, d'un Renan ou d'un Carlyle (47) : « reconnaître que des limites étrangères et opaques bornent notre faculté de comprendre et savoir éprouver une impression de paix lorsque celle-ci a conquis quelque bien extérieur; car notre responsabilité prend fin avec l'accomplissement de ce devoir, et nous pouvons repasser à des puissances plus hautes le fardeau de ce qui demeure ».

Pratiquement, James se montra toujours chaud partisan des mouvements religieux à tendances optimistes fondés sur la culture de l'énergie, tel le « Mind-Cure » ou la « Christian Science ». Il y voyait « un plan de vie délibérément optimiste avec avec un côté spéculatif et un côté pratique » (48) et louait les promoteurs du mouvement de leur « croyance intuitive en la toute-puissance de l'attitude « saine », en la victorieuse efficacité du courage, de l'espoir et de la confiance, et, corrélativement, de leur mépris du doute, de la crainte, du souci et tous états d'esprit dénotant une nervosité inquiète ». Notons que sur ce point James n'hésite pas à souligner ses préférences marquées pour une doctrine qui, à l'encontre du christianisme courant, considère non pas l'orgueil, mais la crainte comme le vice fondamental de la nature humaine. Il insiste sur les divergences des deux points de vue et surtout sur ce fait que ce mouvement vient à point pour régé-

(45) *Talks to Students*, 280.

(46) *Ibid.*, 270-287.

(47) *Will to Believe*, *The Dilemma of Determinism*.

(48) *Varieties*, 94 et s.

nérer un christianisme qui s'enlise dans les formules, en apportant ce que demande toute religion populaire : des faits. La « Christian Science » réalisait trop bien, par certains côtés, son idéal pour que James ne se félicitât pas de son développement sur une terre jadis tout acquise à l'austère théologie puritaine : il y constatait l'influence prépondérante de la volonté optimiste. Les faits sur lesquels s'appuyait cette pensée matérialisaient en quelque sorte à ses yeux les résultats qu'il espérait de ses propres doctrines. James était heureux de trouver toute une catégorie d'individus qui mettaient en pratique ses leçons d'énergie, même s'ils puisaient cette énergie dans une ignorance volontaire du mal. Les effets n'en demeuraient pas moins salutaires, au total. Quant à lui, qui voyait trop clair pour épouser l'enthousiasme des « Christian scientists », et pour qui un bonheur sans mélange ne tardait pas à devenir intolérable⁽⁴⁹⁾, il fallait que l'énergie se mêlât d'un peu d'ascétisme pour constituer, à son goût, l'attitude religieuse véritable : « L'ascétisme, écrit-il, symbolise tant bien que mal, mais en tout cas en toute sincérité, la croyance qu'il y a un élément vraiment mauvais en ce monde, qu'il ne faut ignorer ni éviter, qu'il faut, au contraire, braver et vaincre en faisant appel aux ressources d'héroïsme de l'âme, qu'il faut neutraliser et purger par la souffrance. »⁽⁵⁰⁾.

Se préparer à tous les maux, tout en espérant l'avènement du bien, c'est la note religieuse du *Pragmatisme*. Un des objets du livre, c'est d'harmoniser la pensée empiriste avec les aspirations religieuses de l'homme, une de ses conclusions est un appel à l'énergie humaine comme soutien de la foi. James, qui avait écrit bien longtemps auparavant qu'« un monde qui contenait un Dieu... pouvait bien brûler ou geler puisque nous avons confiance en Lui pour prendre soin de nos idéals et sommes sûrs qu'il les fera mûrir ailleurs »⁽⁵¹⁾, proposait dans le *Pragmatisme* sa propre confiance absolue comme pierre de touche de toute foi. Etes-vous prêt, demandait-il, à vivre dans un univers où rien ne vous garantit que les choses se passeront comme vous l'espérez? Ou vous faut-il un monde où vous n'aurez qu'à souhaiter pour voir aussitôt vos souhaits réalisés? James se prononce pour le risque, comme infiniment plus riche et plus attrayant. Ce sont nos propres aspirations qui doivent façonner le monde. « Les idéals, écrivait-il un jour à un ami⁽⁵²⁾, doivent viser à la transforma-

(49) Cf. *Varieties*, 299.

(50) *Ibid.*, 362.

(51) *Collected Essays, Philosophical Conceptions*, 423.

(52) *Letters*, II, 270. A Charles A. Strong, 9 avril 1907.

tion de la réalité, rien de moins. » « Ceux qui proclament que l'idéal et le réel ne sont qu'une même force continue, dit-il ailleurs (33), sont ceux à qui le monde devra son salut. » Et comme il lisait sur un panneau cette épitaphe de l'Anthologie :

Couché sur cette côte, un naufragé vous dit :

« Mettez à la voile! Courage!

Maint esquif, quand le nôtre avec nous se perdit,

Bravait les vents qui faisaient rage! »

« J'en ferai le meilleur usage, dit-il, dans un prochain livre. Elle résume l'attitude à l'égard de la vie d'un bon philosophe pluraliste. » (34). Il devait, en effet, lui donner une place dans son *Pragmatisme* (35).

La pensée de James formant un tout, il est inévitable que sa religion emprunte à sa philosophie cette coloration pluraliste qui en est la caractéristique la plus marquée. Le pluralisme n'est-il pas d'ailleurs le lien — assez lâche, il faut en convenir — qui unit les éléments si divers de sa pensée? Ici, il sert surtout à James de fond de tableau aux mille nuances heurtées. Dans les crevasses de cet univers morcelé à l'infini, l'homme s'insinue et petit à petit, Dieu aidant et aidant Dieu, l'univers se complète et s'achève. Pourquoi, demandera-t-on, devons-nous vivre toujours sur ce mode énergique? Est-ce, comme l'a dit Renan, parce que « cet univers est un spectacle que Dieu se donne à lui-même » et pour « servir les intentions du grand chorège en contribuant à rendre le spectacle aussi brillant, aussi varié que possible »? Voilà qui est bien loin des idées de James qui ne goûtait point l'ironie en cette matière. Est-ce donc pour obéir au Dieu de nos pères, qui créa le bien et le mal, et nous envoya au combat dans ce monde ténébreux, destinés au salut ou à notre perte, selon sa volonté? Tel n'est pas le Dieu de James qui se refuse à imaginer ce « monarque superbe fait d'une masse d'attributs absurdes et inintelligibles. » (36). Est-ce donc pour suivre le Dieu des déistes dans son envol vers un paradis philosophique? A cette idée, l'esprit de son père revit en James quand il raille la conception rationaliste élégante d'une divinité stérile. « Le Dieu des écrivains déistes, dit-il, tout comme l'Absolu, vit sur des hauteurs purement abstraites. » (37). Notre effort, donc, sera-t-il en pure perte? Nullement.

(33) *Ibid.*, II, 123. A G. H. Palmer, 2 avril 1900.

(34) *Ibid.*, II, 156-7. A Miss Frances R. Morse, 10 juillet 1901.

(35) *Pragmatism*, 297.

(36) *Pragmatism*, 70.

(37) *Ibid.*, 49.

répond James. Cessez un instant de voir en Dieu un maître absolu et vous comprendrez. Renoncez à une divinité aristocratique. « Le prince des ténèbres, dit-on, est fort galant homme, et cela est peut-être vrai. Mais quel que soit le Dieu de la terre et du ciel, ce n'est certainement pas un galant homme. Nous avons besoin de ses bas offices dans la poussière de nos épreuves humaines, plus qu'on n'a besoin de toute sa dignité dans l'empyrée. » (58). Quarante années s'étaient écoulées depuis que Henry James avait fait appel au « Dieu de tous les jours... tout barbouillé de la poussière et de la sueur de nos appétits et de nos passions les plus charnelles » (59), mais le fils n'avait pas oublié les leçons du père. Notre labeur est utile parce que Dieu travaille avec nous; c'est un « puissant allié de nos idéals », c'est notre chef d'équipe à nous tous qui sommes au service du bien. « Dieu est un travailleur, *primus inter pares*, parmi tous ceux qui forgent le destin de notre grand univers. » (60). Et alors, comme l'Absolu paraît mince, froid et sans vie! Ce n'est plus seulement la philosophie qui le condamne, mais le sentiment religieux qui est en notre cœur. Certes, il nous permet des « vacances morales » et nous impressionne, comme le fait l'idée de néant, mais à quoi sert-il? Nous avons besoin de Dieu. Avons-nous besoin de l'Absolu? Le religion est un appel au secours. De quel secours nous est l'Absolu? « Les dieux que nous respectons sont les dieux dont nous avons besoin et dont nous pouvons nous servir, les dieux dont les exigences à notre égard reproduisent, en grand, nos propres exigences à notre égard ou à l'égard d'autrui. » (61).

La clef de la religion de James, envisagée au point de vue social, c'est la collaboration, son dernier mot; la bonne volonté. Il est bien entendu que rien au monde ne s'oppose à ce que nous donnions libre cours à l'une comme à l'autre. Le monde où nous vivons est fait pour nous, il ne connaît ni maître, ni esclaves, ce n'est point l'univers sinistre des premiers puritains, mais une association démocratique comme en rêvait Whitman, où tout travaille à la réalisation d'un idéal inconnu, mais toujours vivant (62). L'idéal finissant par

(58) *Ibid.*, 72.

(59) V. plus haut, p. 22.

(60) *Pragmatism*, 298.

(61) *Varieties*, 331.

(62) Cf. *Varieties*, 487 : The divine can mean no single quality, it must mean a group of qualities, by being champions of which in alternations, different men may all find worthy missions. Each attitude being a syllable in human nature's total message, it takes the whole of us to spell the meaning out completely.

prendre aux yeux de James une importance capitale, il en vint peu à peu à une sorte de polythéisme. Dieu n'était pas « la seule réalité spirituelle en qui croire », il y avait « une somme de probabilités énorme en faveur d'une conception générale de l'univers presque identique à celle de Fechner » (63). C'était se donner des alliés et multiplier à l'infini la puissance de l'homme que d'accepter ainsi l'hypothèse que les âmes individuelles en vinssent à former une « âme de la terre ». Le mystère dernier, donc, n'était sans doute pas celui de Dieu, mais bien l'Homme, et, d'une façon générale, la Vie. La question dernière n'était pas : Qu'est-ce que Dieu?, mais : Que sommes-nous? Et James essaya de lui donner une réponse dans cette note polythéiste, si caractéristique de ses dernières années. « Nous sommes un mystère de condensation, mais aussi de dégagement et d'individualisation, et nous devons adorer le sol dont nous sommes si merveilleusement issus. Je ne crois pas cependant à la nécessité de l'adorer à la façon des théistes, sous forme d'une puissance maîtresse qui embrasserait tout et veillerait à tout, mais plutôt comme les polythéistes, sous forme d'une collectivité d'êtres dont chacun a contribué et contribue encore à la réalisation d'idéals plus ou moins analogues à ceux pour lesquels nous vivons nous-mêmes. Cette interprétation plus voisine du pluralisme me paraît faire plus de place à la fidélité envers ceux qui nous aidèrent dans le passé, tout en cadrant plus exactement avec la multiplicité d'idéals qui se rencontrent dans l'univers. » (64). Puis, dans un sursaut d'énergie : « Et si nous en étions arrivés là par hasard, ajoute-t-il, ou par pure contingence, sans dessein général? Ce qui est gagné est bien gagné. Quant aux pertes éventuelles, qui donc les connaît, après tout? Peut-être valaient-elles beaucoup mieux que la réalité? Mais quand cela serait, cela ne doit pas nous empêcher, nous autres, de bâtir sur ce que nous tenons. » Bâtir! Ce mot révèle l'essence même de la religion comme de la philosophie de James. Le passé doit enterrer ses morts. Nous vivons dans le présent, pour l'avenir. La véritable attitude religieuse, c'est l'action. James eût volontiers fait siens les derniers vers de Longfellow :

Ne rappelons pas le Passé.
Il est sourd à notre prière.
Hors des ténèbres de la nuit,
Le monde va vers la lumière :
L'aurore partout a lui (65).

(63) *Pluralistic Universe*, 309. —

(64) *Letters*, II, 154.

(65) *The Bells of San Blas*.

c) *Originalité de James. James et Stuart-Mill,
James et Emerson, James et Whitman.*

La religion de James est donc bien une « réaction de l'homme tout entier sur la vie » et plus on approfondit cette définition, plus on comprend ce qui en fait l'originalité.

Tout d'abord, c'est presque un réflexe de l'homme. Nous n'en serons pas surpris; l'horreur des systèmes, transposée de la philosophie à la religion, est devenue, chez James, l'aversion pour tout dogme. Comme celle de Henry James, sa foi ne s'accommode d'aucune classification, même très générale. Son attitude à l'égard du christianisme est fort significative. Henry James était — quoique enfant terrible — resté dans les limites d'un christianisme vague. William, semble-t-il, s'en évade, sans qu'on puisse au juste saisir le moment où il l'abandonne. Il n'y a pas rupture; avec James, il n'y a jamais rupture. Il y a seulement relâchement des liens, qui finissent par se faire de plus en plus ténus, comme si le souvenir seul le rattachait à un christianisme qui va s'estompant dans la brume du passé. En effet, le sentiment religieux de James n'est pas quelque chose d'immuable : ses réactions sur l'ambiance sociale obéissent à une certaine évolution, sa distance au christianisme, si l'on veut, n'est pas toujours la même. Tantôt il semble en être tout proche; plus souvent, il mesure l'intervalle qui l'en sépare. Il parle volontiers des « ruines du vieux christianisme » (66), se dit « bien loin du christianisme » (67), « incapable d'admettre le christianisme populaire » (68). C'est peu à peu, tandis qu'il élabore ses conférences d'Edimbourg qu'il sent se préciser la véritable nature de son sentiment. Le philosophe se défend de conclure : il emprunterait volontiers ses conclusions à un Leuba ou à un W. Bender (69). Mais l'homme, qui doit pratiquement se décider pour une hypothèse de préférence à une autre, se sent glisser vers un spiritualisme élargi qui laisse plus de champ aux suggestions nouvelles. « Je sens que mon « sujet » se précise, écrit-il à Henry W. Rankin après sa première série de conférences (70), et vous serez moins heureux d'apprendre que je ne pense pas pouvoir jamais arriver à croire au système

(66) *Letters*, I, 235 et s. A Thomas Davidson, 30 mars 1884.

(67) *Ibid.*, II, 211. A James H. Leuba, 17 avril 1904.

(68) *Varieties*, Postscript, 521.

(69) V. *Varieties*, Conclusions, 306, 307, et *note*.

(70) *Letters*, II, 148, 16 juin 1901.

chrétien du salut par le Médiateur; j'épouse une théorie qui fait une part plus grande à l'évolution continue... Selon moi, la conscience mystique ou religieuse est inséparable d'un moi subliminal étendu qui laisserait filtrer des messages au travers de sa mince cloison. Nous sommes ainsi dûment avertis de la présence d'une sphère de vie plus grande et plus puissante que notre conscience ordinaire, dont elle n'est pourtant qu'un prolongement. Les impressions, impulsions, émotions et excitations qui nous en parviennent nous aident à vivre; elles apportent l'invincible confirmation d'un monde au delà des sens, elles nous attendrissent, donnent à tout un sens et un prix, et nous rendent heureux. Voilà ce qu'elles procurent à qui les ressent, et il n'est bientôt plus seul. Ainsi comprise, la Religion est absolument indestructible. La philosophie et la théologie donnent leur interprétation conceptuelle de cette expérience vitale. Comme nous ignorons tout des limites extrêmes du domaine subliminal, libre à l'idéalisme transcendantal de le considérer comme un esprit absolu dont une partie ferait corps avec nous-mêmes, ou libre à la théologie chrétienne d'y voir une divinité distincte agissant sur nous. Il y a quelque chose qui n'est pas notre moi immédiat, et qui influe sur notre vie! »

Ce que James tente, c'est un rapprochement plus intime de l'Univers et de l'Homme et il croit qu'il y a là tout un ordre d'idées nouvelles à évoquer et à dégager. « Le plus protestant des protestants », ainsi qu'il se qualifia lui-même un jour, il voulait baser sa religion sur le sentiment d'intimité entre l'homme et le monde où il vit, sans intermédiaire. Il lui arrive fréquemment de s'emporter contre la vieille orthodoxie, la vieille théologie. La Religion devait tenir compte des idées scientifiques modernes sur l'évolution, sur la démocratie (71). Il a lui-même caractérisé sa religion comme un spiritualisme où domine l'idée d'intimité (72). L'Univers devait nous être accueillant, familier, puisque aussi bien nous ne faisons qu'un avec le divin, « Dieu n'étant qu'un des éléments de ce monde » (73). C'était à nous de nous attacher à nos idéals et à garder notre individualité propre dans nos relations sociales. Partout, il voyait la main de l'homme, la seule autorité venant de l'expérience mystique pour qui l'éprouve. Selon vous, lui demandait le protestantisme traditionnel, la Bible fait-elle autorité en matière de religion ? « Non, non, non, répondait James (74). C'est un livre

(71) *V. Pluralistic Universe*, 28-30.

(72) *Ibid.*, 31.

(73) *Ibid.*, 43-44.

(74) *Letters*, II, 215, *Questionnaire de PRATT*.

si humain que je ne vois pas comment on peut encore croire, après l'avoir lu, à son origine divine. » « Je n'accepte pas, comme vous, la théorie de l'évangile, écrit-il à Henry W. Rankin (75) : je ne le peux pas. La Bible elle-même, dans ses deux testaments, à part quelques passages de saint Jean et de l'Apocalypse, me semble si intensément naturelle et humaine qu'elle constitue le document le plus fatal à la théologie orthodoxe pour autant que celle-ci prétend se baser sur le texte biblique. » Quand on dit que la philosophie de James est un produit du protestantisme américain, il convient de peser les mots et surtout d'en élargir singulièrement le sens. Nous aurons à voir en quoi James continue la tradition ou rompt avec elle : dès maintenant, retenons la parfaite indépendance du philosophe à l'égard de tous les dogmes. En les comparant, il pèse le pour et le contre, il les considère surtout en homme soucieux de ne dépasser l'expérience pure qu'autant qu'il pourra encore se sentir en relations intimes avec l'univers. Le protestantisme, sur ce point, lui paraît laisser plus de latitude que le catholicisme. Il juge celui-ci trop formaliste et trop rigide (76), moins profond que celui-là (77). Il va jusqu'à écrire en 1890 à Mrs. Henry Whitman (78) : « Je ne crois pas qu'il y ait sur terre ennemi plus convaincu que moi de tout ce que représente *au fond* l'Eglise catholique. » Ce qui n'empêche pas que le protestantisme, en certaines de ses nuances tout au moins, lui semble trop pessimiste (79) et dépourvu de sentiment esthétique (80). Analysant finement les caractères et les lacunes de l'un et de l'autre (81), il en montre le retentissement sur la sensibilité de l'individu et c'est en définitive à celle-ci qu'il en revient. « Les deux croyances, dit-il, ne se comprendront jamais, leurs centres d'énergie émotionnelle sont trop différents. La vérité dans toute sa rigueur et les complications de la nature humaine ont toujours besoin d'un interprète pour s'entendre. » Ni le catholicisme, donc, ni le protestantisme, ne nous satisfont pleinement : si l'un sacrifie trop aux faiblesses de la nature humaine, l'autre n'en tient pas suffisamment compte. James trouve un moyen terme dans son « protestantisme philosophique » qui, laissant là la tradition, cherche à constituer un fondement purement expérimental à l'espérance humaine, qui, elle aussi.

(75) *Letters*, II, 196.

(76) *Varieties*, 114.

(77) *Ibid.*, 461.

(78) *Letters*, I, 296.

(79) *Varieties*, 114.

(80) *Ibid.*, 460.

(81) *Ibid.*, 461.

est une expérience. James, si l'on veut, s'apparente à ces esprits indépendants de la Renaissance, toujours frôlant l'hérésie et toujours assez souples pour n'y point tomber tout à fait, assez clairvoyants pour ne pas heurter de front certaines idées reçues, mais qui n'en cherchaient pas moins à reprendre tous les systèmes à leur origine. Comme eux il fit de la nature humaine son intérêt principal, sentit le besoin de rafraîchir « de vieilles façons de penser », voulut infuser à la religion une vie nouvelle en la libérant du fardeau des formes ecclésiastiques et des dogmes. Il voulut appliquer aux questions religieuses les principes de la critique moderne; et il aboutit lui aussi à des conclusions polythéistes plus voisines, peut-être, de la pensée grecque que de la pensée chrétienne. Il se fit surtout l'apôtre de l'expérience contre toutes les interprétations, quelles qu'elles fussent. Il ne se montra pas moins sévère contre les abus de la science que contre ceux des églises, au contraire. Au mépris du dédain des hommes de science, on vit ce partisan de l'expérience intégrale accorder en ces matières une importance capitale aux préférences de l'individu et à son tempérament.

C'est qu'à ses yeux la religion devait être une réaction de l'*homme entier* sur la vie. Quels sont, en effet, en dernière analyse, les éléments de sa propre croyance? L'élément physique, nous l'avons vu, tient une place prépondérante, le « germe » mystique décide de l'orientation de la pensée de James sur ce point. Comment réfute-t-il le matérialisme qu'il estime logiquement consistant? Par un appel à sa sensibilité, à l'horreur qu'il éprouve à l'idée du néant, telle que Balfour, par exemple, la présente (82). L'Absolu, nous l'avons vu, est abandonné pour des motifs analogues (83). La sensibilité toute entière de James se révolte contre un monde où le mal, comme le bien, serait ordonné de tout temps et ne laisserait nulle place aux jugements de regrets (84). La volonté, enfin, lui est apparue, en matière de religion comme dans la conduite ordinaire de la vie, l'ultime réalité à laquelle l'homme soucieux d'échapper au vague du doute et à la mélancolie du pessimisme doive se rattacher. Cette participation de l'homme tout entier à la formation de son idéal religieux n'est point pour nous étonner de la part d'un James qui projetait sa personnalité au premier plan de son œuvre. C'est dans les questions religieuses, où les données des faits sont réduites au minimum, que la personnalité trouve le milieu le plus favorable à son

(82) *Collected Essays and Reviews*, 421.

(83) *Pragmatism*, 78, 79.

(84) *Will to Believe*, The Dilemma of Determinism.

épanouissement. La volonté de croire si caractéristique du tempérament de James — faculté qui lui permet de s'abstraire de tout ce qui pourrait nuire à l'exercice de la bonne volonté chez l'homme, dans les limites des faits — se déploie ici, comme un drapeau. Dira-t-on qu'elle consiste simplement à mettre au premier plan ce que cache et suppose le « pari » de Pascal, le fait que la religion est chez lui une « option vivante » par suite d'un ensemble de tendances, préférences ou dispositions latentes? L'important, aux yeux de James, est qu'on comprenne bien qu'il faut que ce « pari » ne reste pas un pur jeu intellectuel, mais engage tout notre être intérieur. Son tempérament actif ne comprenait pas une religion passive⁽⁸⁵⁾. James n'est pas le seul penseur à tendances religieuses qui ait obéi à son instinct mystique et se soit laissé guider par des considérations morales. Mais la plupart de ces auteurs réduisent plutôt qu'ils ne la grandissent la part de la volonté humaine dans l'évolution du monde. Pour James, au contraire, qui ne comprend la vie que comme un champ de bataille, la qualité première n'est pas la résignation, mais la volonté.

C'est donc bien une réaction *sur la vie* que la religion. Nous la modifions par nos actes et nous aidons Dieu dans l'éternel combat pour la victoire du bien. J.-S. Mill avait esquissé cette théorie ayant James, et certaines de ses vues expliquent bien souvent l'assurance du philosophe américain qui se sentait fort de l'appui d'un empiriste aussi éprouvé. « Nous sommes à une époque où les croyances s'affaiblissent, écrivait Mill⁽⁸⁶⁾, et où ce qui reste de ces croyances provient plutôt d'un *désir de croire* que d'un effort de l'esprit pour peser les preuves. Ce désir de croire n'obéit pas seulement à des sentiments égoïstes, mais aussi aux plus désintéressés; et s'il ne peut donner la confiance immuable et parfaite de jadis, il protège comme d'un mur tout ce qui subsiste des impressions de notre éducation première; il fait souvent disparaître, faute d'emploi, des doutes personnels; et surtout, il persuade les gens de continuer à mener une vie conforme à des doctrines qui ont perdu beaucoup de leur autorité sur l'esprit et de garder aux yeux du monde la même atti-

(85) Cf. *Will to Believe*, p. 29 : « Cet ordre d'avoir à mettre un frein à notre cœur, à nos instincts, à notre courage et — tout en agissant plus ou moins d'ici là comme si l'idée religieuse était fausse — d'avoir à attendre le jugement dernier ou du moins le moment où la collaboration de l'intelligence et des sens aura rassemblé des preuves suffisantes, cet ordre, dis-je, m'apparaît comme l'idole la plus singulière qui ait jamais été fabriquée dans l'autre de la philosophie. »

(86) *The Utility of Religion*, 1874, 70.

tude croyante — plus démonstrative même qu'on ne le jugeait nécessaire quand les convictions étaient plus fortes. » Situation, estime J.-S. Mill, préjudiciable à la fois à la religion et à la vérité. Lui-même, dans l'instabilité de la croyance qui caractérise les temps modernes, trouve un autre appui. « Si la vie de l'individu est courte, écrit-il (87), la vie de l'espèce humaine ne l'est pas; sa durée est indéfinie et, pratiquement, infinie. Si l'on y joint une capacité d'amélioration indéfinie, voilà pour l'imagination et le cœur un assez bel objet digne de satisfaire par sa grandeur n'importe quelle exigence raisonnable. » J.-S. Mill, donc, comme plus tard James, tend à fixer la croyance instable en lui proposant un objet tangible et assuré d'une continuité certaine : l'humanité. Mieux encore : le rapprochement se fait de plus en plus accusé. « Une seule forme de croyance au surnaturel, ajoute Mill (88), une seule théorie de l'origine et de la marche de l'univers échappe à la fois à la contradiction intellectuelle et à l'ambiguïté morale. C'est celle qui, abandonnant irrévocablement l'idée d'un Créateur tout-puissant, considère la Nature et la Vie non comme l'expression totale du caractère et du dessein moraux de la Divinité, mais comme le produit d'une lutte entre le bien qui cherche à percer et une matière intraitable, comme le croyait Platon, ou un Principe du Mal, comme le soutenaient les Manichéens... L'homme vertueux revêt dans cette hypothèse le caractère sublime d'un compagnon de travail du Très-Haut, d'un compagnon d'armes dans le grand combat : il donne sa quote-part, qui, répétée autant de fois qu'il se trouve d'hommes semblables à lui, finit par compter pour beaucoup... Contre la tendance morale de cette croyance, conclut Mill, on ne peut soulever nulle objection : elle produit *sur tous ceux qui réussissent à l'adopter* un effet qui ne peut être que généreux. » Il semble que le philosophe anglais ait, à première vue, suivi une ligne de pensée parallèle à celle que devait suivre James. Le problème religieux moderne se pose bien à ses yeux comme aux yeux de l'Américain. « La guerre contre les croyances religieuses, note-t-il, se faisait, au siècle dernier, surtout au nom du sens commun ou de la logique; aujourd'hui, au nom de la science. » (89). Lui aussi recommande de « tenir le plus grand compte, en ces matières, de toute probabilité, si petite soit-elle » (90). Lui aussi reconnaît au scepticisme une grande valeur logique et ses « recommandations »

(87) *Ibid.*, 106.

(88) *Ibid.*, 116.

(89) *Theism*, 126.

(90) *Ibid.*, 245.

paraissent vraiment le thème sur lequel James aurait brodé ses envolées plus fougueuses. Mais c'est précisément sur ce point que la différence entre les deux manières — la différence entre les deux tempéraments, et par suite, entre les deux pensées — se révèle très grande. Mill n'offre rien de semblable à la fougue de James; ses suggestions les plus chaleureuses sont toujours empreintes d'une réserve un peu désabusée : ce n'est pas lui qui, comme le voudrait James, « engagerait sa personnalité tout entière sur la vérité de ses assertions ». Il donne tout au plus son hypothèse pour ce qu'elle vaut : aux autres de la confirmer ou de l'infirmer. Certes, si le pragmatisme est un méliorisme fondé sur l'effort individuel, James était autorisé à dédier son livre à J.-S. Mill. Celui-ci offrait sans doute un bon exemple d'« ouverture d'esprit pragmatiste », mais il faut immédiatement ajouter que chez Mill, c'était là un don qu'il ne cherchait pas à exploiter. James, au contraire, prenant un intérêt personnel au succès de ses hypothèses, donnait à cette ouverture d'esprit une vie inaccoutumée. La religion de J.-S. Mill avait bien des côtés intéressants, mais elle manquait vraiment de ferveur. C'était la guérison offerte à « tous ceux qui réussissaient à l'adopter », mais sans garantie. Pour James, ce n'était pas là une « chaude réalité ». On y sentait trop la froide égalité d'âme du philosophe. Marc-Aurèle était plus émouvant. C'est que Mill et James ne s'étaient pas donné le même but. Mill cherchait la vérité par la logique. James, selon l'expression de Jacobi, le James du XVIII^e siècle, comme l'appelle Norman Wilde (91), cherchait « non la vérité en général — chose aussi absurde que l'existence, ou la réalité en général — mais une vérité définie qui satisfasse et l'esprit et le cœur » (92). Il a certes beaucoup emprunté à J.-S. Mill, mais s'il est vrai qu'on reste original lorsqu'« on fait sien ce qu'on emprunte », on peut affirmer que James le fut, car s'il a versé sa personnalité dans certains moules préparés à l'avance, celle-ci est d'une tout autre essence et déborde largement le vase qui ne peut la contenir.

Un Emerson peut paraître plus près de James qu'un J.-S. Mill, car, si différents que soient leurs idéals, on trouve chez le premier chaleur et conviction. Comme la plupart des intellectuels de sa génération, et même plus qu'eux, car les relations entre Henry James et le philosophe de Concord étaient des plus amicales, William James a été touché par l'idéal émersonien de la confiance en soi, sa répu-

(91) *Philosophical Review*, 1914, p. 317 : *A Faith Philosopher of the 18th Century*.

(92) *WERKE : Neue Kritik*, IV, p. xvii, cité par Norman Wilde, *loc. cit.*

gnance à admettre un dieu distinct de notre univers, et sa croyance que chacun de nous participe en tout instant du divin. De plus, Emerson, comme James, visait à la vérité morale, c'est-à-dire à celle qui satisfaisait le mieux son inspiration au bien. Pourtant, même sur le terrain religieux, la pensée de James ne vibre pas à l'unisson de la pensée d'Emerson. Encore une fois, nous sommes en présence de deux tempéraments bien différents. Le mysticisme d'Emerson est plus intense et moins complexe que l'idéalisme de James. Le second possède — en germe, tout au moins, — la plupart des éléments qui composent l'esprit d'Emerson, et plusieurs autres. C'est ce qui rend sa religion si fragmentaire et si hésitante. Tous les deux n'abordent pas la religion dans le même esprit. Sans doute, pour l'un comme pour l'autre, la voix intérieure commande et l'obéissance à cette voix leur paraît la chose la plus naturelle du monde, mais Emerson est plus entier, plus naïf que James, il s'analyse moins, il ne cherche pas la vérité, il l'énonce. Ce qui fait la fraîcheur et la vie de la religion de James, c'est qu'on le sent toujours en quête d'idées nouvelles, préoccupé d'enrichir sa sensibilité de notations humaines, au travail à tout moment. Toute cette besogne d'élaboration, Emerson semble s'en être acquitté dans quelque monde antérieur et il arrive sur terre avec un message tout prêt qu'il n'a pas cherché à éclaircir, comme si l'Absolu parlait par sa bouche. « Les hommes, note-t-il dès 1833 ⁽⁹³⁾, semblent constitutionnellement divisés en croyants et en incroyants. Il n'est pas de pont pour passer d'un état d'âme à un autre. Toutes mes opinions, affections, fantaisies sont colorées par cette croyance, inclinent de ce côté... Mais il m'est impossible de donner à celui dont la foi diffère de la mienne des raisons égales à la force de mes convictions, sans que mon impuissance à trouver ces raisons diminue en rien ma foi. » De plus, la religion d'Emerson, si vibrante qu'elle fût, avait un défaut qui, aux yeux de James, pouvait être pris pour un vice rédhibitoire : elle tournait à l'abstraction. Si le philosophe de Concord aime la détail de la vie, c'est pour en faire honneur au grand dessein qui se déroulait ainsi magnifiquement. Ce qu'il admire, observait finement James, c'est « la structure essentiellement spirituelle de l'univers » ⁽⁹⁴⁾; son Dieu « s'évapore en un idéalisme abstrait ». Nous sommes loin du camarade de combat tel que le pragmatisme nous invite à le concevoir. Nous sommes loin, même, du « germe » de James qui, exigeait quelque objet tangible à l'expérience concrète

(93) *Journal*, 17 septembre.

(94) *Varieties*, 31, 32.

des mystiques. On ne peut pas dire qu'Emerson ait volontairement fermé les yeux au problème du mal, mais, d'une part, son tempérament ne lui permettait pas d'envisager la vie comme un combat, d'autre part, pour lutter contre le mal, il ne songeait pas à faire appel à notre instinct de lutte, mais bien plutôt à la puissance du grand Tout qui se traduisait finalement par une série de lois abstraites en lesquelles il avait toute confiance. Rien donc chez lui qui correspondît à l'image de ce monde vaillant tel que James le concevait, seulement une ferveur philosophique touchante, une sérénité de juriste et un abandon total au dessein de la nature. On conçoit aisément que la volonté humaine n'ait aux yeux d'Emerson qu'un rôle bien diminué dans l'évolution totale de l'univers, si tant est que pour lui l'univers évolue. « En quoi ma volonté a-t-elle contribué à me faire ce que je suis? » demandait-il, et la réponse lui venait, mystique et résignée : « En rien. Des courants matériels et spirituels inconnus m'ont amené à cette heure de ma vie. » La saveur toute orientale de cette résignation n'était pas du goût de James. Il lui fallait une pensée moins fade, au risque d'être plus tourmentée. La vie sociale ne pouvait avoir aux yeux d'Emerson la valeur d'un immense effort collectif vers le mieux. Le monisme émersonien était essentiellement individualiste et n'invitait pas à l'effort commun. Certes l'individu, à qui il était donné de « saisir la réalité » s'en trouvait annobli, mais il ne voyait pas sa force multipliée par l'union ou la coopération telle que la comprenait James. A cet égard au moins, la religion d'Emerson est moins démocratique que celle du philosophe de Cambridge.

Nous tournerons-nous alors vers ce champion de la démocratie, Walt Whitman, pour trouver un idéal plus voisin de celui de James? Celui-ci aimait beaucoup citer le poète, parfois même il le prend comme texte de son discours⁽⁹⁵⁾. Il y a sur bien des points une grande ressemblance entre ces deux personnalités. Toutes deux possédaient — à un degré différent — un certain lyrisme chaleureux, une certaine fougue qui faisait passer leur tempérament au premier plan. Peut-être même leurs visions du monde ne différaient-elles pas sensiblement. Le « hasard » de James, le « chaos » de Whitman, c'était le changement perpétuel imprévisible, même par la divinité; James retrouvait là un peu du « temps cosmique » de Chauncey Wright, de l'air, de la liberté, les perspectives infinies, l'horizon dégagé de la barre de l'Absolu. Surtout, l'individu chez Whitman acquérait une importance capitale. Toute son œuvre est

(95) V. *Varieties*, 86, *Pragmatism*, ch. VIII.

un chant à la gloire du moi et de sa puissance. C'est une véritable philosophie lyrique de l'expérience qui est analysée dans ses recoins les plus intimes. Avec lui comme avec James, on en revient toujours à la vie. Tous deux ont ressenti la pure joie de vivre, tous deux prenaient un intérêt très vif au spectacle de la vie en eux-mêmes et chez leurs semblables. Les barrières des conventions étaient vite rompues : tout le monde se sentait à l'aise avec James, et Whitman se sentait à l'aise avec tout le monde. James range Whitman au nombre des « barbares » (96), mais c'est pour l'en applaudir. Le vieux poète, comme Henry James, était de ces hommes « pleins des fumées de la nature humaine originelle (*ür-sprunglich*) » (97) qu'il eût voulu voir moins rares. Mais plus qu'Emerson il offrait un type pur d'âme « une fois née ». L'optimisme du sage de Concord était pleinement conscient, réfléchi, même lorsqu'il se teintait de vague rêverie. C'était l'optimisme poli d'une âme distinguée. Whitman, lui, n'avait qu'à lâcher la bride à son instinct pour déborder d'une grosse joie naïve. Il parlait avec toute l'assurance du mysticisme, prophète plus que philosophe, toutes les contradictions de ce monde s'atténuant dans son esprit comme les contraires viennent se réconcilier dans l'extase mystique (98). Il pouvait bien chanter qu'il voyait

Non seulement le bien justifié, mais justifié aussi ce qu'on appelle le mal (99);

il n'exprimait là que son impression qu'il identifiait immédiatement avec la réalité. Pas de contre-épreuve : le rejet en bloc ou l'ignorance des tempéraments moins enthousiastes lui tenait lieu de philosophie. « Je ne l'ai jamais vu argumenter ni discuter » disait un de ses amis (100). Tout entier à sa vision, il ne cherchait qu'à l'exprimer de la façon la plus directe et la plus forte. James n'approuvait point cette « ovation irréfléchie à l'univers » (101). « L'optimisme de Whitman, écrit-il (102), est trop volontaire et trop provocant. » L'optimisme de James était plus rassis et plus près de la réalité. Il savait qu'on ne supprimait pas le mal aussi aisément. Alors que Whitman n'envisageait nullement l'application pratique de ses principes et voyait par delà le mal, il s'attaquait, lui, au plus immédiat, invitait chacun de nous à engager le combat.

(96) *Letters*, II, 123. A George H. Palmer, 2 avril 1900.

(97) *Ibid.*, I, 121.

(98) V. p. ex. *Will to Believe*, On Some Hegelisms, appendix.

(99) *Song of the Universal*, 2.

(100) R. M. BUCKE, *Cosmic Consciousness*, cité par James; *Varieties*, 84.

(101) *Memories and Studies*, Emerson, p. 32.

(102) *Varieties*, 87.

Comparée à celle d'un J.-S. Mill, claire, logique, séduisante mais sans ferveur, à celle d'un Emerson fervente mais vaporeuse, à celle d'un Whitman, prophétique et lyrique, la religion de William James apparaît mieux dans son véritable caractère. Elle n'a peut-être pas la belle lucidité de l'un, la ferveur mystique ou la richesse évocatrice des autres, mais plus qu'aucune peut-être, elle parle à l'homme moyen. J.-S. Mill est trop froid, Emerson trop abstrait, Whitman trop échevelé. Le premier est décourageant par son scepticisme désabusé, les autres par leur mysticisme énigmatique. De part et d'autre, il y a une sensibilité trop pauvre ou trop riche en éléments proprement religieux. Ce qui a fait, au contraire, le succès de James, c'est que toutes les nuances d'esprits trouvaient en lui à glaner, et ceci grâce aux multiples aspects que revêt tour à tour sa pensée. La religion de William James, c'est l'analyse consciencieuse et raisonnée des impressions que provoque la vie dans une âme vibrante et confiante. C'est une religion largement humaine. Il n'y entre rien qui ne se rencontre à des degrés divers en chacun de nous, mais aussi aucun côté de la nature humaine n'y est négligé. C'est la religion d'un psychologue soucieux de ne pas dépasser l'expérience, mais c'est aussi celle d'un homme ouvert à l'expérience mystique. C'est le fruit d'une longue évolution personnelle, une tentative de conciliation de sentiments contrastés et puissants, mais c'est aussi une morale très générale, le schéma de la ligne de conduite idéale de l'homme en ce monde. Cette universalité, cette diversité, proviennent du caractère même de la personnalité de James. Aucun aspect de l'être humain ne lui est étranger. Il sent comme lui, il raisonne sur lui, il travaille pour lui. Il connaît l'âme saine et l'âme malade, a éprouvé les pires souffrances morales et connu les joies les plus pures. De chaque expérience il garde une trace et toutes se retrouvent dans son œuvre. Sa religion peut paraître chaotique, désordonnée, vague. Elle l'est certainement, il faut qu'elle le soit, d'autant plus qu'elle cherche à mieux exprimer les oscillations de l'âme humaine. Elle n'est faite que de tentatives pour trouver un idéal réalisable avec les moyens dont l'humanité dispose.

James ne propose pas de solution hors de la portée de l'homme moyen. Psychologue, il sait à qui il s'adresse et ce qu'il peut en attendre. Sa conception d'un Dieu allié de l'homme n'est pas originale. C'est peut-être la forme la plus courante de la religion chez les anglosaxons. Il était sûr du succès en l'offrant au public. Mais, il a fait mieux; à tout le moins, il a voulu mieux faire : il a voulu y amener l'individu par les voies les plus aisées qui sont, comme tou-

jours, les plus inattendues. Il a invité l'homme à renoncer aux anciens errements, à regarder simplement autour de lui, à interpréter autrement qu'on ne l'invitait en général à le faire, les faits que la science lui révélait. Il a fait appel pour rétablir la confiance la plus naïve aux procédés les plus modernes. Il n'a pas renouvelé la foi. Un Emerson pouvait le faire parce qu'il y avait en lui une force mystique capable de créer un élan et une unité de pensée qui tentait certains. Le rôle de James est plus modeste. Il a voulu éviter que la diminution progressive de l'importance de Dieu aux yeux des modernes que séduit l'idée d'évolution n'aboutisse à un effritement total. Il conserve l'évolution, mais il conserve aussi un Dieu, aussi atténué que l'on voudra, mais qui a pour lui l'appréciable privilège d'éloigner à jamais un matérialisme dont il ne veut à aucun prix pour bien des raisons, au premier plan desquelles les raisons morales.

C'est ici le lieu de se demander si Mill n'a pas vu juste quand il a parlé de *désir de croire*. Il y avait certes autre chose en James, mais les résultats pratiques de ses idées religieuses telles qu'il les expose sont bien de cet ordre : en l'absence de la foi qui cède de toutes parts, il fait appel à notre amour-propre pour soutenir le moral de l'humanité. Il se rend compte que, les faits faisant défaut, on ne peut plus baser la religion sur l'autorité. Il cherche à la fonder sur l'expérience, et, en attendant, sur le sentiment qu'il juge, en psychologue, le plus propre à entretenir l'esprit d'énergie, à maintenir le niveau moral de l'humanité : l'amour-propre. On dira que c'est négliger la contemplation pour l'action, substituer à l'idée religieuse l'idée de devoir moral. C'est plutôt, semble-t-il, une conséquence de l'élargissement de l'idée du divin. Aux anciennes formes de fidélité à un être supérieur et tout-puissant, on substitue la fidélité à l'humanité envisagée dans son évolution tout entière et comme chacun de nous est un moment de cette évolution, nous nous devons de contribuer pour notre part à la tâche commune.

James semble avoir espéré qu'un jour viendrait où la science mieux comprise et mieux armée livrerait à nos descendants un peu du secret qui nous entoure. Car, pour cet esprit avide d'expérience, c'est d'une étude complète et sympathique des faits que devait sortir la lumière. Aussi, quand on parle de la religion de James, convient-il de se dégager de la plupart des idées traditionnelles et d'ordre purement sentimental. La part du sentiment est grande chez lui, mais c'est plutôt l'attente confiante d'une révélation, sinon prochaine du moins certaine dans un délai raisonnable, que l'abandon à une puissance supérieure dont les desseins seraient impéné-

trables. Le risque encouru par chacun prend à ses yeux toute sa valeur; nulle bonté ne viendra l'atténuer. L'humanité seule souffrira, dans l'ensemble, de nos fautes.

Cette confiance dans la production de faits nouveaux, par l'intermédiaire des mystiques principalement, constitue la contribution proprement originale de James, en dernière analyse. La plupart des autres éléments de sa religion, il peut les avoir empruntés ou saisis alors qu'ils flottaient dans l'air ambiant. Le dosage, bien entendu, lui est propre ainsi que la coloration personnelle dont il revêt ses emprunts. Mais on peut dire que l'état d'esprit de James pris dans son ensemble — son attitude, par exemple, à l'égard des traditions et son insistance sur la nécessité d'un idéal moral élevé — est celui d'un très grand nombre de ses concitoyens et caractérise à la fois une époque et un pays.

Plus on suit de près l'évolution de la pensée religieuse américaine — celle de la Nouvelle-Angleterre, en particulier — plus on voit qu'elle tend à une simplification, sans qu'on discerne au juste si ce sont les événements qui agissent sur les âmes ou les âmes sur les événements, à un compromis avec les réalités de la science et de la vie. La théocratie puritaine tourne à la démocratie à mesure que le Dieu de la Bible s'estompe pour faire place à l'Humanité de l'Evolution. Le fonds reste sérieux, rigide même, car la rigueur n'est pas un dogme, mais un trait de la race. Mais à la crainte de Dieu, premier fondement de la société puritaine, on substitue peu à peu la confiance en soi et la fidélité au devoir : c'est là qu'on fait désormais commencer la sagesse. Dès que les cadres de la société puritaine craquent sous la pression du mouvement philosophique universel du xvm^e siècle, sous la pression plus directe des fondateurs de l'unité des Treize Colonies qui matérialisent pour ainsi dire ce mouvement en créant de toutes pièces un idéal des droits de l'homme, le dogme biblique se trouve assailli et battu en brèche. Sans doute, et plus qu'ailleurs, il a trouvé en Amérique des défenseurs acharnés; mais, plus qu'ailleurs aussi, l'esprit public toujours très avide d'instruction, de discussions religieuses et de nouveautés, a cherché dans les grands mouvements contemporains de la pensée une satisfaction à sa curiosité. En ces matières, il s'est toujours trouvé des Américains pour innover. Les Tom Paine sont rares, mais, dans les limites des idées spiritualistes, Boston a vu avec l'unitarisme, plus tard avec le transcendantalisme, des exemples de cette simplification de la notion du divin. Et telle est la tension des esprits, si vif leur intérêt, si passionné leur désir de trouver dans la religion un idéal pratique et immédiatement saisissable,

que toute idée crée un mouvement. Les *Revivals* servent de temps en temps de soupapes à cette pression religieuse intense toujours prête à faire éclater l'état de choses. Au milieu du XIX^e siècle, une véritable explosion salua l'avènement de l'Evolution sous sa forme la plus récente telle que Darwin la présentait. Sans doute, l'opposition fut violente, les polémiques parfois brutales. On ne peut pas dire aujourd'hui encore qu'elles soient éteintes. Mais le fait capital et qu'on pouvait prévoir, c'est que cette idée nouvelle a été assimilée très rapidement par la grande masse du public américain. Les théologiens eux-mêmes, en dernier lieu, comme il convient, ont dû en tenir compte dans leurs ouvrages.

Mais — et c'est ici le point important qu'il ne faut jamais perdre de vue — le même homme qui adaptera si aisément ses croyances aux données de la science moderne, qui coulera si volontiers dans un moule nouveau son idéalisme fervent (103) est inébranlable et fidèle à ses plus lointaines traditions pour tout ce qui concerne la morale. Depuis le temps des Pilgrim Fathers, l'atmosphère morale du pays n'a pas sensiblement changé. La morale a seulement pris le pas sur la religion, ou plutôt la ferveur qui s'attachait jadis au culte de Dieu se porte plutôt sur l'idée de devoir envers soi-même et envers autrui. L'empreinte puritaine ne se reconnaît plus guère aujourd'hui qu'à la survivance d'une inflexible volonté d'accomplir jusqu'au bout dans la mesure de ses moyens et dans les limites du droit son rôle d'homme. Ce puritanisme filtré, débarrassé de ses éléments les plus grossiers, constituera longtemps encore, sans doute, l'armature morale du pays parce qu'il convient admirablement au tempérament de la race.

Nous sommes donc en présence d'un peuple qui ne recule pas devant l'examen de la nature même de Dieu — et ceci par les moyens les plus modernes — et qui dans le domaine moral entend ne pas tenter d'expériences trop hardies, mais persister à cultiver chez lui le germe d'énergie que les ancêtres et les immigrants ont semé et fait prospérer. Ce peuple est mûr pour le pragmatisme. Il est pragmatiste avant la lettre, comme James lui-même qui en est un bon représentant. Il a confiance qu'il arrivera un jour ou l'autre à connaître la vérité et agit comme si l'attitude qu'il a prise, parce que les qualités de la race exigent qu'il la prenne, était la bonne. La

(103) Cf. EMERSON *The Transcendentalist* : « The first thing we have to say respecting what are called *new views* here in New-England, at the present time, is that they are not new, but the very oldest of thoughts cast into the mould of these new times. »

vérité elle-même, il se résignerait peut-être à ne jamais la connaître, mais l'attitude prise, la fidélité au devoir, la philosophie de la *loyalty* est bien plus fortement enracinée. Calvinisme, transcendantalisme, hégélianisme, pragmatisme ont passé sur cette terre avec des fortunes diverses, et bien d'autres passeront encore. De ces doctrines, la première et la dernière sont peut-être les seules qui aient de profondes attaches au sol et qui aient réussi à séduire l'homme moyen. Elles ne sentent pas l'importation étrangère. Elles expriment sans raffinement — sans acrobatie intellectuelle ou sentimentale odieuse au tempérament américain — les tendances profondes des âmes. N'est pas transcendantaliste qui veut : certaine nébulosité germanique, certain fatalisme oriental sont nécessaires à qui désire s'en pénétrer. Quant à l'hégélianisme, il est à peine besoin de dire qu'il ne pouvait dépasser les cercles universitaires. Le succès du pragmatisme religieux de James s'explique : les éléments qu'il possède en commun avec le transcendantalisme n'ont rien de spécifiquement transcendantalistes et, par une réaction consciente ou non contre la philosophie allemande que Coleridge ou Carlyle avaient fait passer dans la pensée anglo-saxonne, il puise aux sources les plus pures de la philosophie de langue anglaise.

L'originalité de James est d'avoir uni deux ordres d'idées qui existaient séparément sans qu'on ait encore éprouvé la curiosité de voir ce que donnerait leur alliance. Pragmatisme et religion ne se fondent pas chez lui par pur hasard. Il y a ici rencontre en un même esprit de deux tendances essentiellement anglo-saxonnes. Le volontarisme mitigé de Pascal, ainsi que l'a fait justement remarquer Norman Wilde⁽¹⁰⁴⁾, s'il a des éléments communs avec le pragmatisme — et toute doctrine tant soit peu humaniste en a fatalement — n'en est qu'un ancêtre éloigné. L'empirisme et le moralisme anglo-saxon sont les véritables bases du pragmatisme de James. En appliquant aux choses de la religion la méthode que Peirce préconisait en mathématiques et que lui-même croyait susceptible d'éclairer la nature de la vérité, James illustre une fois de plus ce trait de l'esprit américain toujours prêt à faire sur les questions les plus anciennes qui tourmentent l'humanité l'application des réactifs les plus modernes. D'autre part, la conclusion morale qu'il en tire est strictement dans la tradition. D'une indépendance absolue et d'une belle hardiesse dans l'examen de ces données expérimentales du problème religieux, la pensée de James se fait grave, austère, dans le domaine moral.

(104) *Philosophical Review*, 23, 1914, p. 340, *The Pragmatism of Pascal*.

James avait en lui tout ce qui devait lui conquérir le public : l'élément mystique inséparable du calvinisme, la curiosité intellectuelle, l'énergie, l'initiative qui sait ne pas être esclave des précédents, l'allant, une certaine familiarité dans la forme et surtout une pénétration sympathique de la psychologie de l'homme.

Sur bien des points, l'Américain moyen pouvait se reconnaître en lui. Par là, il gagnait les cœurs. Pour gagner les esprits, il apportait avec lui tout un passé d'études scientifiques, la gloire d'avoir fondé en Amérique le premier laboratoire de psychologie, son autorité de savant. C'était beaucoup aux yeux d'un public orienté vers une étude rationnelle de la religion. On avait confiance : la nuance d'optimisme que représentait James s'harmonisait très bien avec la tonalité générale. C'était comme une poussée donnée au mouvement scientifique montant pour le faire dévier vers la religion, la réaction de bien des esprits moins puissants sur les formes modernes de la pensée. Après avoir sacrifié à la Bible et à l'autorité aux temps calvinistes, à l'idéalisme sentimental du transcendantalisme, on allait à l'expérience pure. James eut le rare bonheur d'éprouver pour lui-même et de façon intense ce malaise passager qui caractérise une époque de transition et de le surmonter en proposant une solution qui convenait à la fois à son tempérament et aux aspirations du moment. Ici encore, il fut admirablement servi par sa personnalité. C'est grâce à cet équilibre particulier de tendances et de sentiments, de volonté et de connaissances qu'il sut exprimer son idéal — qui coïncide souvent avec l'idéal de ses compatriotes — avec autant de ferveur et d'assurance. Surtout, il montra le chemin, il invita les générations à ne pas retomber dans les erreurs du passé, à éviter plus encore celles qui s'ébauchent sous nos yeux, à chercher elles-mêmes les faits qui doivent nous commander. « Le Religion, disait-il, dans toute la plénitude de sa vertu, n'est pas une simple illumination de faits déjà donnés par ailleurs, elle n'est pas non plus une simple passion, comme l'amour, qui voit les choses en rose. Elle est bien tout cela... mais elle est quelque chose de plus, elle postule également des *faits* nouveaux. Le monde vu dans un esprit religieux n'est pas une réédition corrigée du monde matérialiste : il faut qu'avant toute correction il ait une *constitution naturelle* différente sur certains points de celle qu'aurait un monde matérialiste. Il doit être tel qu'on y puisse s'attendre à d'autres événements, et qu'on doive y adapter une ligne de conduite différente. » (105).

CHAPITRE II

LA PHILOSOPHIE DE LA PERSONNALITÉ

James et les personnalités.

Dans son essai sur Chauncey Wright, John Fiske, parlant du philosophe, écrit : « Le ton même de sa pensée, les nuances de ses préventions, sa méthode, sont souvent aussi intéressants et aussi précieux pour l'humanité que les théories qu'il peut imaginer : c'est ainsi qu'il arrive fréquemment que la connaissance personnelle du philosophe est à elle seule une leçon de philosophie des plus instructives. » (1). Il semble que James invite le lecteur à faire connaissance avec lui, tant il prend soin de multiplier les occasions où s'affirme sa personnalité. Sa philosophie n'est bien souvent qu'une confession sincère. En dehors même de ces révélations directes, et mieux qu'elles peut-être, il existe mille indices qui permettent de faire revivre l'homme. Notre façon de penser, nos actes, notre silence en certaines circonstances en disent souvent plus long que nos déclarations les plus explicites. Chez un James, l'esprit dans lequel l'œuvre est conçue, la méthode d'approche des problèmes, la manière même, aident puissamment à découper la silhouette vivante de l'homme. Quel était pour James l'objet de la philosophie ? Comment concevait-il le problème philosophique ? Comment traduisait-il sa pensée ? Telles sont les questions qui nous sollicitent maintenant. Des réponses, devra se dégager une image nette de cette personnalité, et peut-être, comme le voulait Fiske, y pourra-t-on puiser une leçon de philosophie.

Du rôle du philosophe, James a donné lui-même une très belle définition : « Les philosophes, après tout, ressemblent aux poètes. Ce sont des pionniers. Ce que chacun sent, ce que chacun sait au

(1) *Darwinism and other Essays*, p. 76

plus profond de soi-même, ils trouvent parfois les mots pour l'exprimer. Les mots et les pensées des philosophes ne sont pas exactement les mots et les pensées des poètes — et c'est tant pis. Mais tous deux ont le même rôle. Si l'on veut me permettre une métaphore, ce sont des jalons, des marques faites par la hache de l'intelligence humaine sur les arbres de la forêt de l'expérience humaine qui sans eux resterait vierge. Ils vous donnent une direction et un but. Ils ne vous donnent pas toute la forêt dans la splendeur lumineuse du soleil ou dans l'ensorcellement merveilleux du clair de lune. Les fougères des vallons, les cascades moussues, la magie des retraites secrètes vous échappent, royaume jaloux des créatures sauvages qui y vivent. Heureuses de n'avoir point besoin de nos jalons!... Nul mieux que le pionnier ne sent l'immensité de la forêt et la fragilité de ses pistes. Christophe Colomb, rêvant de l'antique Orient, se trouve arrêté par la pauvre Amérique dans toute sa simplicité primitive et ne va pas plus loin ce jour-là : poètes et philosophes aussi savent mieux que quiconque que leurs formules ne peuvent exprimer la plus grande partie de ce qu'ils devinent et sentent d'instinct... » (2).

Ce qui frappe James, c'est que, dans la recherche de la vérité, notre vision intérieure est infiniment plus riche que tout ce que peuvent nous donner nos pauvres efforts. Ce sentiment de l'incomplet, de l'inachevé qui fait le désespoir du philosophe fait aussi tout l'attrait de la philosophie. C'est dans l'effort auquel elle nous oblige pour nous exprimer tout entier que réside son intérêt, c'est dans la révélation même de notre personnalité qu'elle consiste le plus souvent. Car la philosophie, pour James, n'est pas un ordre d'études ardues et rébarbatives réservé aux seuls spécialistes. Elle intéresse tout le monde. « C'est en même temps la plus sublime et la plus banale des occupations humaines... On subit, avouons-le, une étrange fascination à entendre parler de choses si profondes alors même qu'on ne les comprend pas et qu'elles ne sont pas mieux comprises de ceux qui en discutent. On y éprouve le frisson des grands problèmes; on y sent la présence de l'infini. » (3). Nous sommes tous plus ou moins aptes à nous former une opinion sur l'univers; nous avons des préférences, des préjugés, des aversions. Et, lors même que nous sommes rompus aux subtilités techniques, c'est encore, en dépit des apparences et de tous les arguments dont nous

(2) *Collected Essays and Reviews, Philosophical Conceptions and Practical Results*, 408.

(3) *Pragmatism*, 5-6

nous parons, notre tempérament qui décide, au fond, de notre philosophie. Plus ce tempérament est tranché, vigoureux, plus la pensée de celui qui s'exprime ainsi tout entier possède d'emprise sur nous. Qu'est-ce qu'un livre de philosophie? « Les livres de tous les grands philosophes sont, eux-mêmes, comme autant d'hommes. Savoir sentir, en chacun de ces livres, ce qui est comme le parfum caractéristique de la personne, son parfum reconnaissable, mais impossible à définir : cela seul est le plus beau fruit d'une culture philosophique consommée. Le système exposé à la prétention d'être un tableau de ce vaste univers où Dieu se manifeste. Or, qu'est-il, en réalité, ce système, et de la manière la plus flagrante? Il est la révélation du parfum personnel d'un de nos semblables, la révélation de ce qu'il y a d'unique, au plus haut point, dans ce parfum! C'est à cela que se réduisent nos philosophies pour l'homme en qui le savoir a éveillé le sens critique. » (4). Ainsi donc, aux yeux de James, la philosophie est un combat où la palme est à la personnalité la plus marquante. Plus que les idées, plus que les théories, ce que nous retenons d'une philosophie, c'est l'inexprimable sensation d'un contact avec une nouvelle variété d'esprit qui nous était encore inconnue.

De tout temps, James fut grand amateur de personnalités. Il les collectionnait littéralement. A 20 ans, il avait commencé ce qu'il appelle plaisamment une « grande collection anthropomorphologique » (5), qui réunissait les photographies de tous les hommes célèbres contemporains et même de personnalités moins célèbres, dont la physionomie l'avait frappé par quelque détail. Par la suite, il se passionna pour la lecture des biographies. Il en dévora un grand nombre au moment où il y cherchait des analogies et une ligne de conduite (6). Toute sa vie, il en lut avec grand intérêt, des autobiographies surtout, pénétrant profondément dans l'âme de l'auteur (7).

(4) *Ibid.*, 33, 36. Cf. *Pluralistic Universe*, I, 20.

(5) *Letters*, I, 51 et note : « James ne classa jamais cette collection ni n'en prit grand soin, mais il en remplit au moins un album dans sa jeunesse et par la suite il avait toujours près de lui quelque tiroir ou quelque casier où il rangeait des portraits qu'il découpait dans les magazines ou se procurait autrement. Il lui fallait, semble-t-il, l'image visuelle de tous ceux qui l'intéressaient à un titre quelconque. »

(6) *Ibid.*, I, 142, 153.

(7) « C'est un livre qui m'empoigne totalement, écrit-il à propos du *Journal* de Marie Bashkirtseff. Je suis comme si j'avais vécu en elle et, si haïssable qu'elle soit, je l'estime et vais même jusqu'à l'aimer pour son intransigeance à dire toute la vérité. » *Ibid.*, II, 148. V. également II, 134, 262, 336, 340, etc.

Les personnalités les plus accusées étaient celles qu'il préférait. Tout son livre sur les *Variétés de l'Expérience religieuse* est fait de l'étude de multiples types infiniment divers, de *documents humains* le plus souvent de nature autobiographique et tous très nettement caractérisés. Le psychologue, même, qu'est James s'est essayé à tracer les contours de plusieurs personnalités qu'il lui a été donné de connaître ou d'étudier : Agassiz, Emerson, Thomas Davidson. Herbert Spencer, Frederick Myers⁽⁸⁾. Dans ses lettres, il excelle à mettre en relief les traits caractéristiques des individus qu'il côtoie, il se plaît visiblement à les croquer sur le vif, à les analyser. Il recherche le contact personnel avec les philosophes contemporains. Encore inconnu, il rencontre Renouvier à Avignon, et ne manque jamais, au cours de ses nombreuses visites en Europe, de revoir ceux dont la pensée lui paraît plus voisine de la sienne. En 1889, il assiste au Congrès international de Psychologie, à Paris. Il en revient tout réconforté : « Ainsi qu'il est d'usage en ces sortes de réunions, écrit-il⁽⁹⁾, les résultats apparents n'ont eu qu'une importance secondaire relativement aux résultats plus lointains : on fait connaissance, on resserre ses amitiés, et chacun se sent plus de courage et d'inspiration en voyant devant soi, en chair et en os, une si grande partie de cette petite armée de confrères par qui et pour qui existe toute la psychologie contemporaine. Après un tel contact, le travailleur isolé se sent bien moins seul au monde. »

En chaque philosophe, James voyait avant tout l'homme. Il le considérait un moment, analysait sa pensée, en soupesait les éléments et l'homme revivait devant lui, non comme une froide machine intellectuelle, mais comme une variété unique et précieuse de la nature humaine. Comme il y a des « types » physiques, il y a des « types » de penseurs⁽¹⁰⁾. Il n'est plus question d'« écoles », mais de tempéraments. Il faut assouplir et vivifier la notion que chacun doit se faire de la philosophie. C'est la personnalité tout entière qui passe au premier plan. Pourquoi en serait-il autrement ? Que voyons-nous dans la vie courante ? James oppose fréquemment certains types de pensée à d'autres : tantôt ce sera l'esprit scientifique et académique contrasté avec l'intelligence féminine et mystique⁽¹¹⁾ ; tantôt l'âme saine et l'âme malade, les « une fois nés » et les « deux fois nés », ceux qui sont mélancoliques de leur nature ou les opti-

(8) *Memories and Studies*, I, II, V, VI, VII.

(9) *Letters*, I, 289.

(10) V. *Pluralistic Universe*, Lect. I. The Types of Thinking.

(11) *Will to Believe*, *Psychical Research*, 301.

mistes nés (12), les « délicats » et les « barbares » (13) et jamais les arguments des uns ne prévaudront aux yeux des autres. Ce seront aussi les races qui influent sur nos façons de voir et de nous exprimer : la technique allemande irrite fort James; il préfère le naturel anglais ou la clarté française (14).

James s'intéressait plutôt aux individus qu'à l'homme en général. Il s'attachait plus aux différences qu'aux caractères communs (15). Il les voyait et les analysait en peintre pour qui les tons valent surtout par les contrastes qui leur donnent toute leur richesse. Comme le peintre, il aimait le pittoresque, le coloré, ce qui relevait la grisaille quotidienne. L'uniformité n'était point son fait. Puisque la philosophie était, en même temps que la plus sublime, la plus banale des occupations, il voulait que chacun travaillât à s'exprimer tout entier, à dégager son individualité.

Lui-même donnait l'exemple. Son expérience personnelle, sans avoir la richesse de celle des mystiques, était cependant assez nourrie pour qu'on pût en tirer une philosophie. C'est bien ainsi qu'il l'avait compris et non seulement il essayait de modeler sa conception de l'univers sur les données de sa sensibilité, ajoutant, retranchant, modifiant sans cesse, mais encore il illustrait ses assertions d'exemples pris dans sa propre expérience. Tantôt c'est l'âme malade qui trouve dans James lui-même son meilleur interprète (16), tantôt c'est son intoxication au protoxyde d'azote qui lui sert à mieux définir le caractère de la dialectique hégélienne (17) ou l'extase mystique (18). Dans les conférences d'Edimbourg, dans l'*Univers pluraliste*, comme dans son Discours de Californie (18 bis), on retrouve des traces de l'émotion éprouvée cette fameuse nuit dans les Adirondacks où il avait senti le conflit des dieux de la Nature et de ceux de la mythologie. Le

(12) *Varieties*, 75. Lect. IV, V, VI et VII.

(13) *Pragmatism*, I.

(14) *Pluralistic Universe*, I, 17-19.

(15) Cf. *The Meaning of Truth*, p. 38 : « Même dans la sphère de la sensation les esprits présentent probablement d'assez grandes différences individuelles. Une étude comparative des éléments conceptuels les plus simples paraît révéler une divergence plus grande encore. Et quand on en vient aux théories générales et aux attitudes émotives que la vie provoque, il est temps, en vérité, de dire avec Thackeray : « Mon ami, ce sont deux univers différents qu'abritent, » tandis que nous marchons, votre chapeau et le mien. » (*The Function of Cognition*.)

(16) *Varieties*, 160.

(17) *Will to Believe*, On some Hegelisms, 294-298.

(18) *Varieties*, 387.

(18 bis) V. *The University Chronicle* (Berkeley, Californie), septembre 1898.

tremblement de terre de San-Francisco dont il ressent les effets à l'Université Stanford lui fournit matière à de curieuses observations psychologiques. Il note scrupuleusement la nature des impressions vécues, interroge autour de lui, observe, se rend même à San-Francisco dès que cela lui est possible⁽¹⁹⁾. On peut dire que c'est à force de s'observer, de voir jouer en lui les rouages de son mécanisme psychologique que James a atteint ce degré d'exactitude et cette acuité qui sont si caractéristiques de ce qu'il écrit. A son retour d'Allemagne, en 1868, il tient un journal où il consigne les fluctuations de sa sensibilité, ses raisons d'espérer ou de désespérer, le récit de sa crise et ses résolutions. C'est un peu tout cela qui, amplifié, raisonné, étoffé, a fini par faire le fond de sa philosophie. Dans sa *Psychologie*, que d'observations personnelles, que d'échos de ses propres sentiments que lui révélait une introspection constamment alertée. L'esprit tendu vers les problèmes qui le passionnaient, c'est en y pensant toujours, qu'il arrivait à en pressentir la solution. Toute sa vie, il a cherché à pénétrer le mystère des états mystiques : tout naturellement il songe à grouper quelques-unes de ses expériences les plus frappantes pour en tirer des conclusions⁽²⁰⁾. James ne procède pas de déductions en déductions, mais d'observations en observations. Il voulait pour sa philosophie une large base de faits, et les faits personnels lui paraissaient de beaucoup les meilleurs, parce que plus immédiats et plus vivants.

L'humanité en tant que société, collectivité, n'est pas au premier plan de ses préoccupations⁽²¹⁾. Certes, la religion de James envisage bien l'effort collectif comme une des formes possibles de l'évolution de l'univers, mais c'est une hypothèse. Quand on en vient aux faits, James préfère de beaucoup l'analyse minutieuse de cas particuliers — si communs soient-ils — aux considérations sociologiques. Il ignore le « fait social ». Il ramène tout à l'individu, tempérament et sensibilité. Peut-être la « société » lui paraissait-elle une de ces

(19) V. *Letters*, II, 247; *Memories and studies*, On some Mental Effects of the Earthquake, 209.

(20) *Collected Essays and Reviews*, A Suggestion about Mysticism, 1910.

(21) Cf. *Memories and Studies*, Thomas Davidson, 102 : « La mémoire de Th. Davidson renforcera toujours ma foi dans la liberté personnelle avec toute sa spontanéité et me rendra moins respectueux envers la civilisation qui nous parque en troupeaux; nous marque, nous délivre permis et titres, nous autorise à ceci, nous nomme à cela et, d'une façon générale, règle et administre systématiquement la vie des êtres humains. L'individu, la personne au singulier, est certainement le phénomène le plus important, et l'institution sociale, quelle qu'elle soit, n'est que secondaire et au service du premier... »

entités factices comme la philosophie en crée de temps à autre : sa morale même se borne en définitive à une loyauté envers les idéals individuels et à un éloge du tempérament « courageux » (22). James a, si l'on veut, une conception « verticale » du devoir, de l'homme à Dieu et à l'univers. Sur les devoirs sociaux, sa philosophie reste muette. On dirait qu'absorbé tout entier par l'idée de personnalité, il ne jette les yeux de part et d'autre que juste assez pour puiser dans le spectacle qui s'offre ainsi à lui des leçons d'énergie. On n'ose pas qualifier d'étroit un point de vue qui se rachète par des aperçus d'une si haute envolée. Il faut n'y voir sans doute que le désir scrupuleux de sortir le moins possible des limites du « moi » qui est le seul domaine que James prétende explorer et connaître à fond. Quant à ceux qui lui paraissaient négliger par trop ce « moi » pour accumuler des faits « sociaux », pour lui de moindre portée, il les jugeait sans tendresse (23). Son pluralisme dramatique s'accommodait mal d'un univers où le chœur aurait éclipsé les protagonistes. C'est à l'individu que revenait le rôle principal, puisque le drame se déroulait aux dépens de sa sensibilité. Ne voir que l'ensemble « social », c'était penser en moniste, créer un « tout » dans le grand Tout, atténuer la riche réalité individuelle au profit de l'abstraction.

Cet attachement exclusif aux intérêts de l'individu, tant il est inné en James, influe profondément sur la façon dont, inconsciemment, le problème philosophique se pose à son esprit. Son humanisme en est tout imprégné. Il y a longtemps que Renouvier avait remarqué chez James cette tendance à ne retenir d'une idée que juste ce qu'il faut pour intéresser la nature humaine. Il en fait l'observation, sans le souligner, dans une note à l'article que James donne en 1878 à la *Critique philosophique* (24). Comme James y parlait de l'optimisme, soutenant que le monde est susceptible, selon notre propre réaction morale, de figurer dans un ensemble réconfortant. « Il est clair, note Renouvier, qu'il ne faut pas donner ici à ce mot *optimisme* le sens qu'il a reçu par rapport aux questions de théodicée, ou celui qu'on y attache dans la philosophie de l'histoire; sens que résument les propositions *Tout est bien*, *Tout est nécessaire*. Mais le *pessimisme* signifiant ci-dessus la doctrine du *Tout est mal*, on entend sans doute ici par l'*optimisme* non pas le contraire logique, mais simplement le *contradictoire logique* (pour employer

(22) V. *Will to Believe*, The Moral Philosopher and Moral Life.

(23) Cf. *Letters*, II, 439. A Miss Frances R. Morse.

(24) *Quelques considérations sur la méthode subjective*.

les termes de l'Ecole) de cette doctrine; à savoir non pas que tout est bien, mais qu'il est faux que tout soit mal, qu'il y a du bien, que le monde *peut être* bon. Au delà, les questions subsistent. »⁽²⁵⁾. Sans doute, mais elles n'ont plus pour James qu'un intérêt de pure spéculation. Il lui a suffi de pouvoir insérer dans la masse des faits la fine pointe de ses réactions personnelles pour sentir l'univers entier se soulever. C'est donc que nous avons quelque emprise sur ce monde. Et il n'en demande pas plus. C'est assez pour justifier la personnalité, assez pour encourager l'homme à cultiver le don le plus précieux qu'il ait reçu. Mais il ne lui viendra pas à l'idée de se prononcer catégoriquement en affirmant : « Le Monde est mauvais » ou « Le Monde est bon. » Il doute trop de la portée de nos affirmations pour aller jusque-là. Rien ne l'empêche, au contraire, de lancer cette hypothèse : Il est possible que le Monde soit bon, car il en fait retomber la réalisation sur l'homme et lui propose une tâche en rapport avec ses forces. L'optimisme ou le pessimisme absolus dépassent manifestement les limites humaines. Les ponts sont coupés avec l'expérience, tandis que James reste en-deçà et en contact permanent avec elle. Au delà, pense-t-il, ce sont les questions purement verbales. Et il détourne les yeux.

On juge ainsi souvent James superficiel, parce qu'il est volontairement limité. Il ne conçoit la philosophie qu'appliquée. Si l'on ne craignait de créer des malentendus par l'emploi d'un mot aussi vague et souvent compris trop étroitement, on dirait que pour lui il n'y a de philosophie que pratique. Là-dessus, exclamations de ceux qui s'obstinent à donner au mot « pratique » une signification par trop « américaine », et veulent immédiatement rabaisser la pensée de James à une sorte d'utilitarisme grossier, montrant simplement par là que ce seul mot de « pratique » évoque en eux un ordre d'idées bien éloigné des préoccupations du philosophe américain. Le pratique, pour James, c'est tout ce qui ne décourage pas l'action humaine. Il n'y a pas autre chose dans le « Pragmatisme » simple nom d'ensemble de plusieurs aperçus de tendances analogues visant à mettre la personnalité humaine au centre de tout ce qui nous concerne — parce qu'en définitive nous ne connaissons qu'elle et qu'elle seule nous intéresse. Ce n'est pas sans raison que cette philosophie a reçu, en général, un accueil sympathique dans la masse, et réservé chez les spécialistes. Ce n'est pas que la chose fût particulièrement nouvelle. Ce qui a inquiété l'esprit moderne — infiniment plus agissant dans l'élite que dans la foule — c'est qu'il s'agit ici de la réapparition

(25) *Collected Essays and Reviews*, p. 74, note.

d'un anthropocentrisme auquel la science nous a rendus étrangers, mais qui reste rigoureusement implanté, néanmoins, dans la masse de l'humanité. Sous des apparences ultra-modernes, la philosophie de James est, comme il arrive bien souvent, plus proche de certaine pensée antique que nombre de celles qu'on lui oppose. Si James ne dit pas expressément que « l'homme est la mesure de toutes choses », il le pense et s'en inspire. Et, en ce sens, les « modernes » ont raison, à leur point de vue, de le dénoncer. James ne leur emboîte nullement le pas. Notre temps a marqué une prédilection croissante pour l'abstraction, la mathématisation, les collectivités. James ne retient que le concret, l'expérience, l'individu. Cette philosophie de l'action est surtout une réaction. Au milieu d'un monde de formules, elle essaie de rétablir la personnalité avec tout son vague, mais aussi toute sa fraîcheur. Au moment où l'on abandonne la conception romantique de la vie, elle proclame — et avec quelle force, quelle passion digne des batailles de 1830 — que « l'idée religieuse, éthique, poétique, téléologique, émotive, sentimentale, ce que l'on peut appeler la conception personnelle de la vie, a constitué et constitue encore, en dehors des cercles scientifiques bien entraînés, la forme dominante de la pensée » (26). Ce n'est pas là un enthousiasme juvénile. James a cinquante ans quand il écrit cette phrase où il exprime simplement l'intérêt qu'il prend à voir la personnalité mise en sa place. L'humanisme naturel de William James s'exaspère sans doute dans un milieu et à une époque évoluant dans un sens très différent. Mais il contient — et c'est ce qui en fait la valeur — des éléments éternellement enracinés dans les esprits et qui peuvent ébranler les hommes qui ne sont pas uniquement des spécialistes ou les spécialistes qu'intéresse avant tout la personnalité humaine, et c'est à eux, en définitive, que James s'adresse.

Les « humanités » par excellence acquièrent aux yeux de James une grande importance. Il ne les limite pas à quelques études spéciales. « Vous pouvez donner une valeur « humaine » à tout — ou presque — en l'enseignant du point de vue historique. La géologie, l'économie politique, la mécanique, sont des humanités quand on y fait sentir les découvertes successives des génies auxquels ces sciences doivent leur existence. Sinon, la littérature reste à l'état de grammaire, l'art à l'état de catalogue, l'histoire, simple liste de dates, et les sciences naturelles, un recueil de formules et de poids et mesures. Le tamisage des créations humaines, et rien de moins,

(26) *Will to Believe*, *Psychical Research*, 324.

voilà quelle devrait être la signification des humanités, essentiellement biographique... Tous nos arts, toutes nos sciences, toutes nos institutions, ne sont qu'autant d'efforts vers la perfection de la part de l'homme; et quand nous voyons la diversité des modèles, la variété des épreuves, la souplesse des adaptations, nous avons un sentiment plus plein du sens général du « mieux » et du « pire ». Notre esprit critique se fait plus affiné et moins fanatique. Nous sympathisons avec les erreurs humaines au moment même où nous en prenons conscience : nous sentons le pathétique des causes perdues et des époques d'aveuglement, alors même que nous applaudissons aux raisons de leur disparition. » (27). Etudiant les relations de l'Université à l'individu, James se demande quel est le but d'une éducation libérale et répond : « Permettre de distinguer l'homme de valeur quand il se présente. » Il admet donc en dernière analyse que le summum de l'éducation, et, par conséquent, l'ultime objet des efforts de l'esprit humain, c'est de se pénétrer du sens profond de ce mot « la personnalité », de « flairer », comme il le dit, les différences de qualité entre les hommes et leurs projets quand nous entrons dans le monde des affaires qui nous entoure.

On ne saurait donc exagérer l'importance du rôle que joue la personnalité humaine dans l'esprit et l'œuvre de James. L'humanisme n'est pas simplement une des doctrines du philosophe, c'est la coloration même de sa philosophie, sa raison d'être, aussi, car, dès le début, nous avons vu James lui-même se tracer un plan d'action limité aux aspirations et aux besoins de l'homme (28). On pourrait dire que James est un psychologue si épris de son sujet qu'il y voit le commencement et la fin de toute l'angoisse humaine. Et cela est en partie vrai. Un des traits profonds de la psychologie de James, c'est la facilité avec laquelle il accentue l'importance des choses qui lui tiennent à cœur, surtout parce qu'elles lui tiennent à cœur. Il est visible qu'il a non seulement, comme il le dit quelque part, « le culte de la philosophie », mais encore le culte de la personnalité qui en fait l'objet. Et qu'y a-t-il à l'origine de ce culte? Nous y voyons principalement deux faits : tout d'abord, la conscience d'avoir modelé sa propre personnalité et l'exaltation physique et morale données à James par le sentiment de liberté illimitée qui suivit la crise de 1870. Ce ne sont pas seulement quelques points particuliers de philosophie qui se trou-

(27) *Memories and Studies*, XIII, The Social Value of the College-Bred, 312 et s.

(28) *Letters*, I, 127. A Thomas Ward, V. *supra*.

vaient fixés par là; c'est l'horizon qui s'éclairait : l'humanisme un peu attristé de la lettre à Ward allait dès lors se fortifier, s'amplifier et aboutir à l'humanisme triomphant du *Pragmatisme* et de l'*Univers pluraliste*. En second lieu, les habitudes d'introspection, la joie de voir l'esprit au travail, que l'éducation, la solitude d'Allemagne et les travaux psychologiques ont développées, lui ont donné la passion des choses de l'âme humaine. Depuis qu'elle est libérée du déterminisme, elle lui paraît non seulement infiniment puissante, mais infiniment variée. James cherche de plus en plus à rapporter à l'homme et à englober dans l'expérience certains aspects de la structure organique de l'esprit (29). Il comprend de moins en moins qu'on en délaisse la richesse inépuisable pour le mirage de l'abstraction. L'introspection lui livre le processus de formation de la vérité; l'idée de liberté lui permet d'en prolonger indéfiniment la durée et d'incorporer ainsi à la personnalité humaine une notion jusqu'ici nettement abstraite et lointaine.

(29) *Principles of Psychology*, vol. II, ch. xxviii, Necessary Truths and the Effects of Experience.

CHAPITRE III

LA PHILOSOPHIE DU CONCRET

Le respect de James pour la personnalité de l'individu n'est qu'un des aspects de son attachement plus général à la vie et au concret.

L'objet véritable de nos préoccupations étant l'homme dans ce qu'il a de plus insaisissable, il faut immédiatement laisser là les formules ou les déductions qui donnent l'orgueil. « La condition unique pour comprendre l'humanisme, c'est d'acquérir soi-même l'esprit inductif, de renoncer aux définitions rigoureuses, et de suivre « en gros » la ligne de moindre résistance... L'humanisme concevant le plus « vrai » comme le plus « satisfaisant » (selon Dewey), doit renoncer sincèrement aux arguments rectilignes et aux idéals anciens de rigueur et de finalité. C'est précisément dans cet esprit de renoncement, si différent du scepticisme pyrrhonien, que consiste essentiellement l'esprit de l'humanisme. » (1). Pas de règles rigides, donc, mais le mouvement de la vie. « Les systèmes de philosophie nobles, aux arêtes nettes, fixes, éternels, rationnels, pareils à des temples... contredisent le *caractère dramatique* de la nature, tel que notre contact avec cette nature et nos habitudes de pensée nous ont amenés à le concevoir. » C'est en nous-mêmes que nous trouvons la vérité, « relation de parties moins fixées de l'expérience à des parties relativement plus stables, sans qu'il soit nécessaire de la chercher dans le rapport de l'expérience comme telle avec quelque chose qui la dépasse » (2).

Concevoir ainsi la vérité, c'est donner à la personnalité humaine

(1) *Humanism and Truth* dans *Mind.*, vol. XIII. N. S., p. 437.

(2) « La seule garantie réelle que nous ayons contre le dérèglement de la pensée est l'expérience elle-même, qui nous presse de toutes parts, qui nous dégoûte des erreurs de fait, qu'il y ait ou non une réalité transcendante. » — « Toutes les *sanctions* d'une loi de vérité se trouvent à l'intérieur du tissu même de l'expérience », etc. *Ibid.*

une richesse qu'elle n'a pas dans les systèmes « classiques » ou rationalistes qui lui enlèvent systématiquement tout son attrait pour en parer des objets transcendants. James refuse de laisser dépouiller l'homme, et son irritation contre l'« intellectualisme vicieux » (3) vient surtout de la sensation d'appauvrissement que lui donne l'individu ainsi vidé de son contenu. On traite l'homme comme le mathématicien, ses formules. On oublie le sens humain du mot vérité pour en faire une lointaine idole. Et si l'on objectait que l'expérience humaine est chose fragile, qu'elle périt à l'instant même où elle se produit, qu'on ne peut, par conséquent, fonder sur elle aucune relation logique, indépendante du temps : « En vérité, répondait James, voilà qui a l'air profond, mais je jette un défi à cette profondeur. Je somme qui que ce soit de faire voir ici aucune différence entre logique et psychologie. La relation logique est simplement à la relation psychologique existant entre l'idée et l'objet ce que l'abstraction saltatoire est à l'énoncé ambulatoire et concret. L'une et l'autre relations ont besoin d'un véhicule psychologique; et la relation « logique » est tout bonnement la relation « psychologique » dépouillée de sa plénitude et réduite à un pur schéma abstrait. » (4). Ainsi se précise la différence entre la conception de James et la conception traditionnelle. Lui-même l'a heureusement et brièvement définie comme « la querelle du concret et de l'abstrait » (5). James était loin de nier l'utilité de l'abstraction, lui qui ne niait même pas celle de l'Absolu : seulement, il en niait la réalité, ce qui est bien différent. Il reprochait simplement aux partisans d'une philosophie par trop intellectualisée de perdre de vue le fait réel pour la pure logique des formules. « Le monde abstrait des mathématiques et de la logique pure est si familier à Mr. Russell, écrit-il d'un de ses plus intimes adversaires (6), qu'il croit que, nous qui décrivons les fonctions de faits concrets, nous voulons forcément parler, nous aussi, de termes et de fonctions mathématiques fixes. » Si l'on voulait donner à l'humanisme de James une consécration scientifique qu'il ne réclame pas, ce n'est pas aux mathématiques qu'il faudrait la demander, mais plutôt à la biologie. L'humanisme est comme l'histoire naturelle des idées humaines. Et ici nous voyons l'influence de la personnalité même de James, physiologiste, psychologue naturaliste des *Principes*, gagné

(3) *Pluralistic Universe*, 60. *A Word More about Truth*. (*Journal of Philosophy*, 18 juillet 1907).

(4) *A Word More about Truth*.

(5) *The Pragmatist Account of Truth and its Misunderstandings* (*Philosophical Review*, vol. XVII, p. 1, jan. 1908).

(6) *Two English Critics*, *Albany Review*, janvier 1908.

à l'évolution et grand explorateur du domaine de l'expérience. Plutôt que de placer la vérité dans un lointain abstrait, James voit tout de suite combien elle serait plus vivante, combien aussi l'homme gagnerait en richesse psychologique si on la prenait dans le tissu même de l'expérience humaine qui évolue de jour en jour. Le point de vue historique où James se place, c'est simplement le point de vue psychologique infiniment prolongé. « Les vérités nouvelles sont le résultat d'expériences nouvelles et de vieilles vérités combinées et qui se modifient l'une l'autre. C'est ainsi que se font aujourd'hui les changements d'opinion et il n'y a nulle raison de croire qu'il n'en a pas été ainsi de tout temps. » (7). D'ailleurs, abstractions et sciences abstraites sont créations purement humaines, et ce n'est pas tellement leur développement et leurs perfections qui intéressent James que le jour dont elles éclairent les progrès de l'esprit humain.

Cet amour du concret avait pour lui un sens plus positif, il était riche d'un contenu émotionnel. On parle volontiers de concret et d'abstrait et bien peu se déclarent ennemis du concret et partisans exclusifs de l'abstrait. Mais, aux yeux de James, aimer le concret ce n'était pas seulement éviter de donner dans l'abstraction. L'émotion du concret, James la ressentait en présence des spectacles de la nature aussi bien qu'aux prises avec les problèmes psychologiques. Un curieux exemple de cette émotion se rattache au tremblement de terre de San-Francisco, tel que James le ressentit. Son ami Bakewell l'avait bien prévenu que ce phénomène n'est pas rare en Californie. De fait, le 18 avril 1906 au matin, les premières secousses se font sentir. Enthousiasme de James, qui tient là une expérience unique : « L'émotion était toute faite de joie et d'admiration : de joie à voir la vigueur avec laquelle une idée abstraite, purement verbale, celle du « tremblement de terre », se traduisait dans la réalité sensible et se vérifiait dans le concret; d'admiration à voir la façon dont la frêle petite maison de bois supportait les secousses. Je ne ressentais aucune trace de peur : qu'une pure jouissance à accueillir ce fait nouveau. « Encore! m'écriai-je presque à haute voix. Encore » plus fort! »... Dès que je pus réfléchir, je distinguai rétrospectivement certaines particularités dans la façon dont ma conscience avait accueilli le phénomène, d'une manière toute spontanée et, pour ainsi dire, inévitable et irrésistible.

» Tout d'abord, je personnifiai le tremblement de terre, j'y vis une entité individuelle permanente. Le voilà bien, me disais-je, ce tremblement de terre annoncé par l'ami B... S'il s'est tapi dans l'om-

(7) V. *Pragmatism*, V. *Pragmatism and Common Sense*, 169, *passim*

bre et tenu tant de mois à l'écart, c'est pour envahir ma chambre par ce lumineux matin d'avril et montrer — avec quelle intensité et quelle supériorité — ce dont il est capable. Puis, c'est à moi qu'il en voulait, directement. Il est entré furtivement derrière mon dos et, une fois dans la place, il m'avait en son pouvoir et me l'a bien fait voir. Jamais action humaine ne révéla tant de méchanceté ni d'acharnement, jamais acte humain ne parut plus clairement le fait d'une individualité vivante... Je m'explique maintenant mieux que jamais qu'il était inévitable que les premiers hommes donnassent de ces catastrophes des interprétations mythologiques. Je vois en même temps combien les habitudes que nous inculque aujourd'hui la science sont artificielles et contraires à notre perception spontanée... » (8).

On peut noter chez tous les auteurs qui ont su rendre le mouvement et la coloration de la vie cette personnification des phénomènes naturels. On connaît le fameux passage de Dickens sur le vent qui rode autour des églises : « Le vent nocturne a une façon lugubre d'errer autour d'une église, de gémir, de courir à grands pas sur les bas-côtés, de se glisser tout autour des piliers et de chercher quelque fente par où pénétrer. Et quand il a réussi à entrer, comme quelqu'un qui ne trouverait pas ce qu'il cherche, quoi que ce puisse être, — il se plaint et hurle pour ressortir : non content de parcourir à grands pas les bas-côtés, de se glisser tout autour des piliers et de faire vibrer l'orgue à la voix profonde, il prend son vol jusqu'au toit et lutte contre les solives pour les arracher, puis il se jette d'un effort désespéré contre les dalles du bas et s'enfonce en murmurant dans la crypte, etc... ». De même, lorsque Dickens dépeint l'acharnement du vent contre le pauvre Toby Veck, on voit qu'il a ressenti une émotion analogue à celle de James en présence du tremblement de terre et on peut se demander, dès lors, si ce qu'on juge chez l'écrivain « richesse d'imagination » ou « procédé littéraire » n'est pas plutôt fraîcheur de vision, naïveté voulue, effort pour revenir à la perception primitive des choses moins rationnelle, mais combien plus pittoresque et plus vivante!

On a vu plus haut (9) quelle était la passion de James pour la vie dans sa plénitude et sa variété. Il avait bien essayé de la rendre en peintre, mais quand le talent ou la patience lui manquèrent, ce fut à la philosophie qu'il demanda d'exprimer la richesse de ses sensations. Aussi, dans la pensée philosophique, aime-t-il surtout retrou-

(8) *Memories and Studies*, ch. ix, *The Earthquake*, 209.

(9) *Deuxième partie*, ch. I, *La Religion de W. James*.

ver un compte rendu bien vivant des faits de la nature. Malheureusement, les auteurs s'oublient trop souvent dans l'abstraction, qui dispense de l'âpre corps-à-corps avec les faits. Derrière chaque idée James voudrait sentir ce qu'il a éprouvé ce matin d'avril où derrière le concept de « tremblement de terre », il a découvert l'implacable volonté de mal faire du mauvais génie qu'instinctivement il a personnifié. Or, que sont beaucoup d'idées philosophiques, sinon des décors sans réalité, de vastes toiles brossées sans relief et derrière lesquelles il n'y a rien? James voudrait qu'un livre de philosophie fût comme la notation personnelle des impressions recueillies par l'auteur. La technique philosophique lui est odieuse : un passage lui paraît-il obscur, il note nerveusement, en marge du volume, des observations de ce genre : Purement verbal! Ennuyeuse logomachie! Pourquoi couper les cheveux en quatre! Absurde chicane scolastique! Il supplie l'auteur à maintes reprises de lui donner des exemples, d'éclairer son texte. « Inutile d'être aussi technique, écrit-il sur un livre de Wundt. » Et ailleurs « R... s'abandonne à une infinité de distinctions verbales et se répand sur son sujet en contorsions innombrables, comme les multitudes de chenilles qui fourmillent en ce moment sur nos érables... »

Les discussions interminables que provoquèrent ses théories pragmatistes lui furent l'occasion de remarques piquantes sur les tendances de la philosophie contemporaine, en Amérique surtout. « Je commence à me fatiguer, écrit-il en 1905 à Dickinson S. Miller (10), de voir nos philosophes américains obscurcir la vérité sous leur affreux rabâchage abstrait. Cela finira mal. Nous voilà revenus aux plus beaux jours de l'Hégélianisme. C'est l'indice du relâchement total du devoir intellectuel, et Dieu nous punira. S'il y a quelque chose qu'il déteste, c'est bien cette sorte d'embourbement littéraire... » Tout cela vient de ce que beaucoup pensent voir dans la philosophie un monde abstrait, hors du réel. Il aimait citer cet étudiant qui, dans la classe de philosophie, se croyait dans un univers totalement distinct de celui qu'il laissait derrière lui dans la rue. « monde fangeux, tout en broussailles, où tout est laborieux et confus », alors que le monde du philosophe est purement classique : « On dirait un temple de marbre dont la blancheur resplendit sur une colline! » (11). La technique professionnelle subit de la part de James une véritable offensive. Il est peu de ses comptes rendus qui ne reproduisent quelques-uns de ses griefs, ses lettres s'en font très

(10) *Letters*, II, 237. A Dickinson S. Miller, 9 décembre 1905.

(11) *Pragmatism*, ch. I, *The Dilemma in Philosophy*, 21.

souvent l'écho. Dans ses ouvrages, même, des pages entières sont consacrées à stigmatiser l'abus de la technique. « Puisse-t-on, s'écrie James (12), revenir à une tradition plus largement humaine! ».

Il écrit pour le livre de Paulsen, *Introduction à la Philosophie*, une préface très caractéristique. « Le péché mignon des philosophes, y lit-on, a toujours été l'absolutisme de l'intelligence. Cette affirmation qui est l'âme de la scolastique, à savoir que tout ce qu'il est nécessaire de croire se peut prouver en forme, se retrouve aussi absolu que jamais dans l'agnosticisme irréligieux d'aujourd'hui; il lui a même poussé des corollaires : une croyance sans preuves de ce genre est tenue pour non scientifique, et ne pas être scientifique c'est, pour un penseur, la dernière des dégradations. Or, de telles affirmations rompent fatalement les liens qui unissent la philosophie à la vie car, du point de vue biologique, la vie humaine est faite surtout d'ajustements qui n'ont rien de scientifique, de probabilités et non de certitudes. Le professeur Paulsen renoue les liens qui unissent philosophie et vie; les pédants des deux camps s'entendront donc pour condamner son ouvrage... » (13). Pour apprécier cette préface à sa juste valeur, il convient de remarquer qu'elle fut écrite au temps où certaine philosophie abstraite empruntée à l'Allemagne et déformée par des amateurs insuffisamment éclairés faisait fureur dans les universités américaines et où les *Principes de Psychologie* de James étaient fort discutés à cause de leur tendance empiriste (14). A titre de réaction, James avait tenu à préfacer la traduction d'une œuvre conçue dans un esprit plus largement humain et dont l'auteur déclarait ouvertement « ne pas écrire pour les connaisseurs » (15), raillant aussi les critiques du *Göttingen Gelehrten Anzeiger* qui l'accusaient de n'avoir pas « fixé dans l'esprit des jeunes l'image de ce que doit être la philosophie en dehors de la simple philosophie populaire » (16). L'ambition de James fut de tout temps d'être « populaire » : il entendait par là de s'adresser à la masse des lecteurs qui n'avaient pas reçu d'éducation spéciale mais pouvaient comprendre les questions présentées de façon suffisamment concrète (17).

Bien avant même qu'il ait pleinement reconnu que la vie dépasse la

(12) *Pluralistic Universe*, ch. I., The Types of Thinking, 17.

(13) PAULSEN, *Introduction to Philosophy* (traduction anglaise de F. Thilly), préface, VI.

(14) V. *Collected Essays and Reviews*, xxiv, Ladd's Psychology, p. 342.

(15) PAULSEN, *Introduction*, etc., préface, 1^{re} édition.

(16) *Op. cit.*, préface, 2^e édition.

(17) Cf. *The Will to Believe and other Essays in popular philosophy. Pragmatism, popular lectures on philosophy*; V. préface des *Talks to Teachers*.

logique, il mettait en garde qui voulait l'entendre contre l'abus des spéculations hasardeuses. « Splendide est le vol de la raison conceptuelle dans les régions élevées de la vérité, écrit-il dès 1884 (18). Il n'est pas étonnant que les philosophes en soient encore tout éblouis, et qu'ils abaissent avec dédain leur regard vers la terre matérielle d'où la déesse a pris son essor. Mais malheur à elle si elle ne redescend pas y prendre contact. *Ses pas incertains ne se fixeront nulle part*, elle sera à la merci de toutes les brises folles, et comme une montgolfière qu'on a lancée le soir, elle ira se perdre dans les étoiles. » Dans sa correspondance, où il pouvait s'exprimer avec moins de retenue, James ne se fait pas faute de critiquer les abus de l'abstraction en termes énergiques (19). Il y a tout de même dans la philosophie autre chose que ce passe-temps intellectuel aux règles immuables. James aimait à donner l'impression qu'il n'avait pas joué dans les règles. Son jeu était fait de nuances, comme la réalité même qu'il avait constamment sous les yeux et dans la pensée. Il ne manquait jamais l'occasion de marquer toute la différence entre une théorie abstraite aux arêtes rigides et le subtil coloris de la réalité qu'elle essaie de rendre. Quant à prétendre que l'étude abstraite d'un sujet avait quelque chance d'en simplifier la réalisation pratique, c'était à ses yeux soutenir un paradoxe. Les deux domaines étaient nettement séparés (20). Les théories d'un Taine ou d'un Spinoza, si

(18) *Collected Essays and Reviews*, The Function of Cognition, 40.

(19) Cf. *Letters*, II, 164 : A. F. C. S. Schiller, 20 avril 1902. « Il est encourageant de penser que la vérité va enfin être exprimée d'une manière radicale et qui forcera l'attention. Mais je ne sais que trop que beaucoup feront en sorte qu'on ne force pas leur attention : ceux-là sont les entêtés, les partisans des systèmes à exposé technique, artificiel, et *professionnel*, pour qui le langage du bon sens, qui est le vôtre, est aussi barbare et aussi peu digne d'attention que l'argot des gamins qu'on entend au passage dans la rue. On ne daigne pas s'y arrêter. Il faut attendre que l'ensemble de nos idées (c'est-à-dire les vôtres et les miennes) s'organise suffisamment pour constituer, dans les règles, un rouage de la *bureaucratie philosophique*; alors, on nous prendra au sérieux. En ce temps-là j'en ai la conviction intime, notre jour sera venu. Mais alors, direz-vous, plus de cerveau, plus d'homme. Enfin, vive l'amateur anglo-saxon, disciple de Locke et de Hume, et *pereat* le professionnel allemand! »

(20) Cf. *Letters*, II, 86, février 1899. A. H. R. Marshall. « Je crois que l'art pur ne tirera jamais aucun profit de l'étude analytique de l'esthétique, mais plutôt du mal, pour peu qu'on en vint à faire de l'abstraction la base de la pratique. On obtiendrait des œuvres figées et systématiques où manquerait cet impalpable *je ne sais quoi* personnel. La différence entre l'œuvre de tout premier ordre et l'œuvre de premier ordre en matière d'art me paraît échapper à toute définition verbale; c'est l'affaire d'un cheveu, d'une nuance, une sorte de frémissement intérieur, et pourtant quelle distance les sépare au point de vue de

tranchantes dans leur interprétation géométrique ou physique des actes et émotions de l'homme lui répugnaient profondément. Il ressentait comme une blessure de sa sensibilité, un froissement pénible à la pensée qu'on a pu prétendre porter une main aussi brutale sur cette partie si fragile et si fine du réel : l'âme humaine (21).

Le pragmatisme est d'abord une méthode propre à éliminer les questions de mots, « les solutions toutes verbales, les mauvaises raisons *a priori*, les principes immuables, les systèmes clos, les soi-disant absolus, les prétendues origines, pour se tourner vers la pensée concrète et adéquate, vers les faits, vers l'action efficace. » (22). James a travaillé à exclure de sa philosophie tout ce qui sentait l'abstraction pure. Il refuse de commencer l'étude de la psychologie par la sensation comme on le fait généralement pour procéder ensuite par synthèse et reconstituer les échelons supérieurs en partant des plus élémentaires. Il estime qu'il y a là « abandon de la méthode empirique » (23). Sur la question de l'âme, il ne se prononce pas, bien qu'il déclare que la psychologie n'en a pas besoin, que la pensée présente est suffisante sans recourir à une entité spéciale (24) et que l'âme est, somme toute, l'expression de cette philosophie dont la grande maxime est d'expliquer tout par ce qu'on ignore le plus (25). Quand il reprend la question de près pour enfermer son « empirisme radical » dans de plus étroites limites, on le voit renoncer franchement à la notion de « conscience », comme trop chargée d'abstraction. Et qu'on ne croie pas que ce soit de la part de James un mouvement de mauvaise humeur, de dépit anti-intellectualiste, une boutade. L'effort de James pour se rapprocher le plus possible du concret est lent et patient. Il ne se prononce qu'après enquête. « Il y a vingt ans, dit-il, que je soupçonne l'entité « conscience » ; il y a sept ou huit ans que je suggère à mes étudiants l'idée qu'elle n'existe pas et essaie de leur en donner l'équivalent pragmatique en réalités d'expérience. Il me semble que l'heure est venue de la rejeter ouver-

la valeur ! On applique la même formule verbale au succès suprême et à l'œuvre qui le manque de près, et pourtant, ces formules verbales, c'est tout ce que nous donnera l'esthétique.

On obtient certainement de meilleurs résultats avec l'imitation concrète qu'avec des quantités de bavardages abstraits. A nous autres, philosophes, de bavarder, mais n'allez pas nous mêler aux questions d'art pur !... »

(21) Cf. *Varieties*, I : Religion and Neurology, 9-10.

(22) *Pragmatism*, II : What Pragmatism Means, 51.

(23) *Principles of Psychology*, I, ch. ix : *The Stream of Thought*, p. 224.

(24) *Ibid.*, ch. x : *The Consciousness of Self*, 342

(25) *Ibid.*, p. 347.

tement et universellement. » (26). Et tous ses doutes levés, il se croit enfin autorisé à déclarer au Cinquième Congrès International de Psychologie : « La Conscience, telle qu'on l'entend ordinairement, n'existe pas, pas plus que la Matière, à laquelle Berkeley a donné le coup de grâce. » (27). Ce n'est pas la pure joie du paradoxe qui incite James à battre en brèche les opinions généralement tenues pour vénérables, mais le souci de ne pas se laisser impressionner par les créations abstraites même lorsque celles-ci ont acquis droit de cité.

Dans la pratique, comme en philosophie, James se méfie de tout ce qui n'est pas individu, des dogmes, des institutions, entités analogues à celles des philosophes. « Je suis contre la grandeur et la dignité, sous toutes leurs formes », écrivait-il (28). Et ailleurs : « Toute grande institution, sans exception, est fatalement destinée à être un instrument de corruption, sans préjudice du bien qu'elle peut faire. Ce n'est que dans les relations personnelles indépendantes qu'on rencontre l'idéal dans sa plénitude. » (29). L'anathème qui frappe l'abstractionnisme vicieux se colore ici d'une nuance de réprobation morale, assez fréquente chez James, qui en revêt volontiers les idées qui lui tiennent à cœur.

L'Univers pluraliste est un monument à la gloire des trois philosophes qui, selon James, ont fait le plus pour rendre le concret dans toute sa souplesse. Il n'a longtemps vu dans Hegel qu'un « abstracteur de quintessence », mais il en est bien revenu. Il a enfin reconnu en lui un des premiers penseurs qui aient essayé d'assouplir la philosophie, de la modeler sur les faits qu'elle a le devoir de traduire. Hegel, Fechner, Bergson, autant d'étapes vers une expression plus adéquate de la réalité, autant de pensées où le rigide appareil de la philosophie traditionnelle se plie devant une imagination qui saisit de mieux en mieux la nature de l'univers où nous vivons. Ces trois penseurs se tiennent, aux yeux de James, à distance inégale du réel, bien que tous trois en aient la claire vision : Hegel ne peut se dégager de la logique qu'en y substituant maladroitement une logique de son invention qui ne vaut guère mieux; Fechner procède par analogies, s'évadant ainsi de la prison où demeure Hegel, mais avec un regret et en conservant de vieilles habitudes; Bergson paraît,

(26) *Essays in Radical Empiricism*, I : Does Consciousness exist?, p. 3 (écrit en 1904).

(27) *Ibid.*, ch. viii : La notion de conscience, p. 232.

(28) *Letters*, II, 90 : A. Mrs. Henry Whitman, 7 juin 1899, à propos de l'Affaire Dreyfus.

(29) *Ibid.*, II, 100 : A. W. M. Salter, 11 septembre 1899.

qui forge de toutes pièces une philosophie souple comme la vie et colorée comme elle. Il semble à James qu'avec les générations nouvelles le concret — si décrié, et, en tout cas, si ignoré — connaisse enfin l'heure du triomphe (30).

Il en veut à l'Absolu de substituer à la richesse de l'univers une pâle esquisse, de ne comprendre que le côté « noble » de la vie et de dédaigner les aspects plus modestes. « Il est élégant, il est noble dans le mauvais sens du mot : noble parce qu'incapable de rendre d'humbles services. Dans notre monde réel de sueur et de fange, une conception noble devrait être, à notre avis, par ce fait même, présumée fausse et suspecte aux philosophes. » (31). Il voudrait avant tout, et il pose la question bien souvent, que les rationalistes donnent leur point de vue concret de la vérité. Or, les seules définitions qu'il en a retenues ne le satisfont nullement. Les rationalistes n'arrivent pas à toucher le sol du concret. Ils sont semblables à ces hommes qui se disent émus par la beauté et passent indifférents devant les beaux tableaux ou les belles fleurs (32). Comme ces théoriciens de l'esthétique que désapprouvait James, ils risquent de faire oublier que leur abstraction n'est qu'un extrait concentré d'expérience et de faire prendre le parfum pour la fleur. Il faut en revenir à la fleur elle-même. « Un seul accent d'une mélodie, un seul vers, rien qu'un pied carré de couleur véritable, sont plus pour l'âme que tous les livres qu'on ait jamais composé sur la beauté... Il n'est pas de philosophie si vaste fût-elle, si profonde qu'on l'imagine, qui puisse jamais remplacer la plus modeste expérience... » (33). Les faits les plus négligés, parce que les plus minimes de l'expérience humaine lui apparaissent comme les plus importants. « Ces perceptions, ces points d'aboutissement, ces choses sensibles, ces simples représen-

(30) « Il serait difficile de ne pas observer un malaise étrange dans la pensée philosophique de notre époque, un déplacement des vieux points de repère, un adoucissement des oppositions, des emprunts mutuels de la part de systèmes jadis clos, et plus d'intérêt aux idées nouvelles, si vagues soient-elles, comme si l'on n'était sûr que d'une chose : l'insuffisance des solutions actuellement offertes par les écoles. On en est mécontent, semble-t-il, parce qu'on les trouve la plupart du temps trop abstraites et trop académiques. La vie est toute confusion et toute richesse et ce que demande la jeune génération, croyons-nous, c'est que la philosophie reflète mieux ce caractère de la vie, même si l'on doit sacrifier un peu de la rigueur logique et de la pureté de la forme... ». *Essays in Radical Empiricism*, II : A World of Pure Experience, 39.

(31) *Pragmatism*, 72.

(32) *Ibid.*, 229.

(33) *Nation*, 1894, 59 : Compte rendu du livre de H. R. Marshall, *Plain, Pleasure and Æsthetics*, 49-51.

tations sont les seules réalités que nous connaissions jamais directement, et l'histoire entière de notre pensée ne fait que raconter comment le fait substitué est réduit à l'état d'insigne conceptuel. Malgré le mépris qu'ont pour elles quelques philosophes, ces sensations sont la terre nourricière, le mouillage sûr, le roc inébranlable, les premières et les dernières limites, le *terminus a quo* et le *terminus ad quem* de l'esprit. Trouver de tels aboutissants sensibles devrait être le but de toute notre activité intellectuelle supérieure. Ils mettent fin à la discussion, détruisent le faux orgueil du savoir, et sans eux, nous errons tous sur les mers à la recherche de la pensée d'autrui. » (34). Dans son dernier ouvrage, où il essaie de condenser les vues essentielles de sa philosophie, James écrit cette phrase caractéristique, qui dépeint bien l'homme avide de grand air qui ne saurait vivre dans l'atmosphère confinée d'une pensée purement abstraite : « En philosophie, comme dans la vie, il faut laisser ouvertes portes et fenêtres. » (35).

Cette sensation de dessèchement qu'il éprouvait au contact des pensées trop éloignées de l'expérience explique son enthousiasme en présence des philosophies « vivantes ». Sa critique de Bergson en offre un excellent exemple : il le loue de sa nouveauté, d'avoir secoué la poussière philosophique, de ne rien offrir qui sente le renfermé. Les mots qui lui viennent aux lèvres sont ceux de « sympathie vivante », de « nouveaux horizons ». Il lui semble respirer la brise du matin, entendre le chant des oiseaux. Il pénètre avec lui de plain-pied dans l'épaisseur même du réel. Est-ce à dire que James espérait pour son compte parvenir à exprimer le réel dans son intégrité ? Nullement. Il estimait la tâche au-dessus des forces humaines : il voulait, toutefois, qu'on fît effort pour ne pas s'en écarter délibérément comme les rationalistes lui paraissaient le faire, parce que l'élan de la vie brisait toutes nos barrières abstraites et que celui qui désirait la saisir dans sa fougue primitive devait prendre les faits à la crinière et tenir bon. « Quand on descend aux faits, écrit-il (36), comment se comportent vos systèmes théoriques harmonieux et intégraux en pratique ? Tout cède toujours sous la pression croissante de l'expérience, unités dramatiques ; lois de la versification ; doctrines ecclésiastiques ; discipline scolastique. Allons donc !... Ce sont les barbares qui vont dans le sens de la poussée intellectuelle... » Les barbares, c'étaient tous ceux qui laissaient dans leur pensée une large

(34) *The Meaning of Truth*, I : The Function of Cognition, 39.

(35) *Some Problems of Philosophy*, VI : Percept and Concept, 100.

(36) *Letters*, II, 123 : A. G. H. Palmer, 2 avril 1900.

place à l'inconnu et au hasard, ceux qui admettaient le mystère, ceux qui méprisaient les formes usuelles pour n'écouter que leur inspiration, un Walt Whitman, un Browning, un Benjamin P. Blood. Ceux-là pressentaient que tout ne peut pas se plier à nos lois, que la vie dépasse la logique, que « l'expérience immédiate de la vie résout les problèmes qui déconcertent le plus l'intelligence pure ». Le concret type, c'était la vie puisée à sa source même, avant qu'elle n'ait été recueillie par l'intelligence, la vie telle qu'elle se renouvelle à chaque moment. Le problème du « nouveau » finit par absorber toute l'activité philosophique de James qui reconnaissait de plus en plus que pour pouvoir saisir le concret dans toute sa pureté, il ne fallait pas glaner le passé déjà mort, mais happer l'instant qui passe et anticiper l'avenir. « *Jamais complètement* », avait dit Blood, et James sentant la mort le gagner, écrit au début de cet été de 1910 dont il ne devait pas voir la fin, ce commentaire du passage de Blood, qui est comme son testament philosophique : « *Jamais complètement!* — voilà qui semble arracher aux lèvres rationalistes le dernier mot pantelant. C'est la devise héraldique qui convient au pluralisme. Il n'y a pas de généralisation complète, pas de point de vue total, pas d'unité universelle; partout, au contraire, quelque chose échappe aux mots, aux formules, au discours, quelque génie de la réalité qui file entre les doigts de la logique, dit « Bas les mains! » et réclame son indépendance, demande à vivre sa vie. Chaque instant de l'expérience immédiate est quelque chose d'absolument original et nouveau. « Nous sommes les premiers qui ayons pénétré dans cette mer silencieuse. » La philosophie doit passer, des mots, qui ne font que reproduire des éléments anciens, à la vie elle-même qui donne le nouveau dans son intégrité... » (37).

(37) *Memories and Studies* : A Pluralistic Mystic, 409.

CHAPITRE IV

LA VISION

James cite comme type d'attitude générale dégagée de tout appareil technique la pensée des hommes primitifs qu'il reconstitue ainsi : « La Nature ne peut guère avoir d'unité pour les sauvages. A leurs yeux, elle n'est qu'une procession de la nuit de Walpurgis, un mobile damier de lumière et d'ombre, une mêlée confuse d'elfes et de lutins qui sont des puissances amies ou hostiles. Les sauvages ont beau vivre « tout près de la nature », ils ne sont rien moins que des disciples de Wordsworth. Si une parcelle d'émotion cosmique les fait jamais tressaillir, ce sera probablement à minuit, quand la fumée du camp s'élève toute droite vers la pleine lune maléfique brillant au zénith, et que la forêt est toute frémissante des murmures de la sorcellerie et du danger... » (1). On reconnaît là sans peine — les termes mêmes sont parfois reproduits — les impressions qu'avait éprouvées James dans les Adirondacks, cette nuit de juillet 1898 où il lui avait semblé « sentir en son être comme la rencontre ineffable des dieux de toutes les mythologies de la nature avec les dieux moraux de la vie intérieure ». Trait caractéristique : c'est dans ces impressions que James voit « les premiers tressaillements de la curiosité, les premiers émois de l'intelligence ». Il lui semble avoir goûté aux terreurs de l'homme primitif, alors que la nature « plus démoniaque que divine, apparaissait surtout comme *diverse infiniment* ». C'est dans cette expérience personnelle qu'il croit voir la source profonde de sa philosophie, un pluralisme élémentaire et religieux.

Mieux encore : de cette vision cosmique, il ne lui restera pas seulement un inoubliable souvenir, mais aussi un immense regret. La philosophie de James est celle d'un poète qui aurait entrevu une

(1) *Ibid.*, 21.

nuît les splendeurs d'un monde merveilleux, aurait goûté à ses inéfinissables délices et se retrouverait au matin froid devant sa page blanche. Ce qui seul vaudrait la peine qu'on l'exprimât est inexprimable. Nos mots les plus vibrants sont lourds d'amertume. C'est dans cette note désabusée et mélancolique que James rédige sa définition du philosophe poète. Par moments, même, on dirait qu'il ne se livre à la philosophie qu'à contre-cœur, en désespoir de cause, faute de pouvoir exprimer d'un mot sa vision. C'est là qu'est la « vérité dans sa plénitude » et c'est cela que James voudrait atteindre, bien qu'il sache que c'est chose impossible. Éternelle contradiction du poète, source de si fécondes tentatives. Nulle part plus que dans ce Discours de Californie (2), point de départ du pragmatisme de James, ce sentiment ne se trahit avec plus de force. Il est encore sous le charme de la nuit de Walpurgis. Et quand il se voit invité à parler devant un auditoire de l'Ouest, il rêve de lui faire sentir cette riche vision presque mystique. « Si je l'écrivais, dit-il, je crois sincèrement que tout le monde y verrait le dernier mot de la philosophie... Oui, mes amis, j'ai bien au fond de moi-même ces mots que vous attendez. Mais ne me jugez pas sévèrement si je ne puis vous les dire en cette occasion. » Cette impuissance de James à exprimer ce qu'il sent être l'ultime vérité — c'est-à-dire la vie en elle-même et pour elle-même — influe plus qu'on ne croit sur son pragmatisme. Elle le détourne de l'illusion des triomphes faciles. La seule vérité est celle qu'on n'atteint pas. Il se bornera à montrer le chemin.

Pour James, c'est à une vision de ce genre que se ramène toute philosophie. Doublement heureux celui qui peut en exprimer toute la richesse. « Permettez-moi de répéter une fois de plus que la « vision » d'un homme est chez lui le point important » écrit-il (3); et ailleurs : « Nul n'a jamais *compté* en philosophie qu'à la condition d'avoir sur les choses sa *vision* à lui, sa vision directe, personnelle et exclusive de toute autre. » (4). On se plaint que les philosophes soient souvent obscurs, mais c'est faute, pense James, de chercher à les comprendre. « Tout auteur est facile à comprendre si l'on arrive à saisir le centre de sa vision. » (5). « Placez-vous, de même, au centre de la vision philosophique d'un homme, et vous

(2) *Collected Essays and Reviews*, XXVIII : Philosophical Conceptions and Practical Results, 1898 (Lu le 26 août 1898). Cf. *Letters*, II, 79 : A. G. H. Howison.

(3) *Pluralistic Universe*, I, 20.

(4) *Pragmatism*, 8.

(5) *Pluralistic Universe*, 87-263.

comprendrez immédiatement toutes les choses si différentes qu'elle lui fait exprimer par la parole ou par des écrits. Par contre, restez au dehors, employez votre méthode d'autopsie, essayez de reconstruire sa philosophie à l'aide de phrases séparées, en prenant d'abord l'une, puis l'autre, pour chercher ensuite à les faire concorder : vous serez certain d'échouer. Vous vous traînez à la manière d'une fourmi myope qui se traîne le long d'un bâtiment, trébuche et se laisse tomber dans les fentes les plus minuscules, dans les fissures les plus microscopiques, n'aperçoit partout que des vides, et ne soupçonne jamais que tout cela ait un centre. » Critique du travail d'une étudiante en philosophie : « Comme thèse de doctorat, votre travail est parfait, mais pourquoi ne pas aller plus loin ? Vous prenez certaines de mes idées émises à des dates différentes, destinées à des auditoires différents, qui parlent un langage différent, et vous les liez toutes ensemble comme s'il s'agissait d'éléments détachés d'un tout philosophique, dont il ne vous reste plus alors qu'à montrer l'incohérence foncière. Voilà de belle philosophie; mais est-ce bien là saisir sur le vif une philosophie (*Weltanschauung*) quelle qu'elle soit ?... » (6). S'il y a quelqu'un qui déteste la dialectique hégélienne et lui ait décoché des traits cruels, c'est bien James. Mais c'est seulement à la dialectique qu'il en veut. Il a la plus grande admiration pour la *vision* de Hegel. « Je ne prends pas du tout au sérieux l'appareil technique de Hegel, dit-il, je regarde plutôt Hegel comme un de ces nombreux voyants, d'ailleurs pleins d'originalité, qui ne peuvent jamais apprendre à s'exprimer. Sa prétendue logique impérieuse, irrésistible, ne compte pour rien à mes yeux. Ce fait ne porte, du reste, aucune atteinte à l'importance philosophique de sa conception de l'absolu, pourvu qu'on la prenne simplement pour une hypothèse, pour l'un des grands types de la vision cosmique. » (7). Mais que dire des disciples d'une telle dialectique qui n'ont pas pour excuse la richesse d'une vision profonde ! Quand il en vient à Fechner, dont l'histoire personnelle n'est pas sans analogie avec la sienne (8),

(6) *Letters*, II, Appendix, I.

(7) *Pluralistic Universe*, 407.

(8) *Ibid.*, 147 : « Le travail excessif, la pauvreté et une maladie des yeux... produisirent chez Fechner, alors âgé d'environ 38 ans, une terrible attaque de prostration nerveuse... : il en souffrit pendant trois ans et il dut se retirer entièrement de la vie active... Cette maladie, en mettant Fechner aux prises avec le désespoir intérieur, produisit une grande crise dans sa vie. « Si je ne » m'étais pas alors attaché à cette *croyance*, dit-il, que mon attachement même » à ma croyance porterait, d'une manière ou d'une autre, sa récompense, je » n'aurais pas supporté cette épreuve. » Ses croyances religieuses et ses croyances

James ne se tient plus d'enthousiasme. Fechner était un philosophe dans le « grand » sens du mot. Et James de célébrer en termes éloquents la vision romantique du penseur. Le mysticisme de son auteur, loin de l'arrêter, l'aiguillonne. On sent qu'il aimerait jusqu'à Swedenborg, car Swedenborg eut sa vision merveilleuse aussi. « Là où il n'y a pas de vision, finit-il par conclure, c'est la mort. Bien peu de professionnels de la philosophie, en ont une. Fechner en avait, et c'est pourquoi on peut le lire et le relire, sûr d'en rapporter chaque fois une impression nouvelle de réalité. » (9). Rien ne l'irritait plus que l'insistance de certains philosophes trop imbus de leur science technique à négliger les sentiments simplement humains pour l'étalement d'érudition savante. Le philosophe, dit-il, ne prêtera aucune attention à l'homme du commun qui croira comme lui au libre arbitre; mais qu'un adversaire lui oppose un système d'arguments subtils fleurant bon le « métier », et voilà notre homme conquis, en dépit de l'extrême divergence des points de vue (10). James n'attachait d'importance qu'à la personnalité qui se dégagait d'une philosophie, mais c'était pour lui la condition de toute philosophie digne de ce nom d'être autre chose qu'un appareil logique et d'exprimer vraiment une conviction personnelle. C'est le point de vue qu'il ne cessait de soutenir devant ses étudiants. « S'ils pouvaient se mettre à comprendre vraiment, écrit-il à G. H. Palmer (11), que (nos philosophies) sont autant de religions, autant de façons d'affronter la vie, et qui valent qu'on les défende, nous aurions à Harvard un véritable univers philosophique. » A cet égard, Spencer ne trouve pas grâce devant lui. Il l'appelle « une façon de vieille fille de pension de famille, toujours égal et tiède en tous ses goûts, comme en toutes ses passions, ... un désert desséché où chaque grain de sable ressort isolément, sans mystère et sans ombre... » (12). Un Thomas Davidson, « chevalier errant de la vie intellectuelle », a infiniment plus d'attrait pour lui (13). Comme il arrive souvent, c'était un peu lui-même que James aimait en ce simple philosophe, avec sa vie débordante, son franc-parler, son courage dans le malheur et la maladie, ses allures chevaleresques et son urbanité.

cosmologiques le sauvèrent; et son grand but désormais fut de les élaborer pour les communiquer au monde. »

(9) *Ibid.*, p. 163.

(10) *V. Ibid.*, 14.

(11) *Letters*, II, 122.

(12) *Memories and Studies*, VI : Spencer's Autobiography, 111, 112.

(13) *Ibid.* : V. Thomas Davidson, a Knight-errant of the Intellectual Life.

En philosophie, il voulait trouver l'étincelle de vie. Il n'aimait pas les études fragmentaires : seules celles qui exprimaient une vision totale trouvaient grâce devant lui (14). Il fallait être original. « Ce n'est pas en en démontrant l'incohérence foncière qu'on réfute des philosophies, dit-il à l'étudiante qu'il rabroue vertement pour son goût des abstractions (15) (tout être humain est incohérent), mais seulement en leur substituant d'autres philosophies plus satisfaisantes. » Un Benjamin Paul Blood lui paraît infiniment plus précieux qu'aucun de ces tièdes philosophes qu'il qualifie de « sages routiniers » (16). Non seulement il salue l'originalité au passage, mais il la provoque et la recherche. Il y encourage ses étudiants, il veut les voir « attaquer l'Univers en enfonçant la lance au défaut même de la cuirasse » (17). Il regarde autour de lui pour découvrir un esprit original. Peu lui importent la situation sociale de son candidat, les sourires ironiques de ses amis qui l'en blâment doucement. Voici un ouvrier d'une usine de South-Abington qui s'intéresse vivement à la philosophie, et pourra peut-être donner de bons résultats si on l'arrache à son usine. C'est une expérience à tenter. James la tente, et ne réussit pas : tant pis, mais l'homme a « eu sa chance » et la philosophie aussi (18). James aida sans jamais se lasser d'innombrables « originaux » que lui seul pouvait considérer avec indulgence et dont quelques-uns ne se firent pas faute d'abuser de sa générosité. Mais, de même qu'il avait le goût des recherches négligées, de ce qu'il appelle le « résidu non classé », de même il s'attachait aux types hors du commun. Quand il avait découvert un sujet digne d'intérêt, il n'avait de cesse qu'on l'eût reconnu pour tel et aidé par tous les moyens. Sa « découverte » du philosophe Josiah Royce est caractéristique à cet égard. Royce est un fils de l'Ouest, région encore bien peu fertile en esprits philosophiques à l'époque de sa naissance (1855). L'Est l'attire, il vient faire ses études à Baltimore. Entre temps, il lui arrive de passer à Cambridge où il a la bonne fortune de rencontrer James. « Mon premier contact avec James, note Royce (19), date vraiment d'un jour d'été de 1877 où je vins le voir chez son père, dans Quincy Street, et où je pus tout à mon aise m'épancher devant quelqu'un qui paraissait réellement croire qu'un jeune homme avait parfaitement le droit de consacrer sa vie à la

(14) *Collected Essays and Reviews* : Bain and Renouvier, 27.

(15) V. *supra*.

(16) *Memories and Studies* : Thomas Davidson, 84.

(17) *Letters*, I, 28.

(18) *Letters*, I, 292; II, 177.

(19) *Harvard Graduate Magazine*, juin 1910, XVIII, p. 631.

philosophie si bon lui semblait. J'étais alors étudiant à l'Université Johns Hopkins. Les occasions de consacrer sa vie à la philosophie étaient rares dans le pays. La plupart de mes amis m'avaient conseillé depuis longtemps d'abandonner cette idée... Je ne sais pas alors ce que je serais devenu. James me découvrit immédiatement, comprit à notre première entrevue quelles étaient mes préoccupations essentielles, m'accepta avec toutes mes imperfections comme une de ces nombreuses âmes qui doivent être mises à même de poursuivre leur chemin propre, écouta patiemment et avec bienveillance la description de mon expérience philosophique personnelle, et, de ce jour, s'employa de toute son influence non pas à me ranger au nombre de ses disciples, mais à me donner « ma chance ». C'est lui qui prit la responsabilité, par la suite, de me recommander pour mes débuts à Harvard. »

Même quand la philosophie n'y devait manifestement rien gagner, James se sentait attiré par l'originalité, là où il pensait deviner une forte personnalité. Et bien souvent, il faut le dire, il s'abusait étrangement, mais il s'y prêtait volontiers⁽²⁰⁾.

Toutes les nuances du caractère humain trouvaient grâce devant lui pour peu qu'elles fussent assez poussées. Une seule lui était insupportable : c'était la nullité parfaite à laquelle certains psychiatres prétendaient réduire l'homme normal, traitant de « dégénéré » quiconque sortait d'une désolante moyenne. Que reste-t-il de l'homme, pensait James, si on lui enlève tout ce qui en fait la personnalité ? « Exempt de tout le surplus et le superflu qui fait l'intérêt de la vie humaine, sans amour, sans poésie, sans art, sans religion, sans autre idéal que l'orgueil de sa constitution « saine », ce n'est plus que l'équivalent humain de cet hôtel « de tempérance », qui, disent les guides, « ne se recommande par nulle autre qualité. »⁽²¹⁾. C'est une vieille querelle que James réveille là. Dès 1880, il avait vivement pris à part Spencer et Grant Allen, revendiquant énergique-

(20) Cf. *Letters*, I, 261, 5 février 1887. « J'ai un locataire (à Chocorna, sa maison de campagne), un nommé Sanborn, qui me doit 1 dollar et 1/2 par mois, mais ne peut le payer, étant d'une nature poétique et contemplative plutôt qu'active, donc excessivement pauvre. Il a une enseigne d'avoué, et il écrit et parle comme un grand homme. Il travaillait à la machine à coudre quand j'étais là et parlait de ses campagnes, et me disait pourquoi il n'allait pas habiter Boston, etc. (parce qu'il y était inconnu, disait-il) et cela me peinait de voir qu'une nature aussi riche, faite pour habiter un pays de rêve sous les tropiques, n'ait pour tout potage qu'une cabane sans meubles où se blottir, et au dehors la neige et le ciel. »

(21) *Collected Essays and Reviews* : Degeneration and Genius, p. 405 (1895).

ment la part de l'individu dans l'évolution⁽²²⁾. Il avait, certes, le « culte des héros », mais selon lui l'espèce « héros » était beaucoup plus nombreuse que ne le pensait Carlyle. Il applaudissait de tout cœur les « barbares », ceux qui ignorent ou secouent le joug des conventions, un Walt Whitman, un Browning, un « indisciplinable » comme Thomas Davidson. Dans le discours qu'il prononça en 1903 à l'Université Harvard dont il venait d'être fait docteur, il parlait avec émotion de ces étudiants qui viennent y chercher moins un certain poli et la camaraderie des « clubs » que des occasions de penser et de développer leur personnalité. Le plus bel éloge, lui semblait-il, qu'on pût faire de Harvard était de la montrer telle qu'elle est, accueillante à toutes les variétés de l'esprit humain, sans essayer d'imposer à ses étudiants une stérile uniformité. « Le jour, disait-il, où Harvard imprimera à ses enfants un cachet unique et indélébile sera celui de sa ruine. Nos indisciplinables sont notre meilleur ouvrage. Espérons tous qu'il en sortira toujours de nos mains. »⁽²³⁾.

(22) *Will to Believe* : Great Men and their Environment, The Importance of Individuals.

(23) *Memories and Studies* : The True Harvard, p. 353.

CHAPITRE V

LA PHILOSOPHIE ET LA VIE

Il n'en faudrait pas conclure qu'à l'instar de cet Américain qui écrivit une *Conférence contre les conférences* (1), James ait conçu une philosophie contre les philosophes. Sans doute il semble souvent placer sa confiance dans les rêveurs, mystiques et poètes, plutôt que dans ceux dont l'esprit cherche à pénétrer systématiquement les énigmes de l'univers. Mais qu'on se reporte à la définition qu'il a donnée du philosophe, et l'on verra que si le véritable philosophe est bien près du poète par la claire vision qu'il a des choses que chacun sent confusément, le rôle qu'il doit tenir dans la société est tout d'utilité; il comporte des responsabilités et des devoirs. Le premier des devoirs pour le philosophe est de ne pas se laisser aller au dilettantisme, fût-ce à l'innocente rêverie de l'abstraction. Croire qu'on peut écouter cette chimère, c'est, selon James, croire qu'il est permis de perdre son temps, croire que la philosophie est un jeu, et le philosophe un amateur. Or, s'il y a une idée bien ancrée dans l'esprit de James, c'est celle de l'utilité pratique des recherches philosophiques. Emerson avait défini avant lui les devoirs du « scholar » (2). James met ses préceptes en pratique. Au fond de ses diatribes contre l'Absolu, il y a la réprobation morale de l'homme qui a pris sa tâche au sérieux à l'adresse de ceux qui, selon lui, se complaisent un peu trop à la bagatelle. Ce n'est pas que James ne se laisse aller parfois aux subtilités. Il y en a chez lui, et non des meilleures. Mais ce sont comme des divertissements passagers d'un esprit qui a bien d'autres préoccupations. Les discussions oiseuses sont choses d'Europe. Si le philosophe américain veut

(1) Henry Sidgwick.

(2) *The American Scholar*.

garder sa place au soleil, il lui faut essayer de se rendre utile en quelque manière, utile à la science en faisant faire des progrès aux recherches philosophiques, dans le domaine du réel, utile à l'homme, en le munissant d'une arme commode contre les traîtrises de l'esprit et les faiblesses de la sensibilité, et d'une réponse plausible aux énigmes que pose inévitablement la vie. Ce n'est que tout récemment que le dilettantisme a pu se glisser dans les lettres américaines, qu'on a pu, avec telle école de Boston, y envisager l'art pour l'art. Les grandes œuvres américaines portent toutes l'empreinte de ce peuple sérieux qu'intéresse moins la forme que le fond et qui, en général, demande aux lettres moins la distraction que l'instruction. Dans l'ensemble de la littérature d'outre-Atlantique, deux grands noms semblent ne pas répondre à cet idéal, mais il se trouve que ce sont justement deux écrivains imbus des choses d'Europe et qui doivent moins que quiconque au milieu qui les vit naître : un Edgard Poe, un Henry James. L'étrange et le minutieux, le pointillisme et la fantaisie ne sont pas dans la manière américaine.

William James veut le corps-à-corps avec la réalité, toute la réalité. Il a l'impression de se heurter à un bloc solide de faits qui ne se laissera entamer que par une patiente recherche. Tout ce qui ne lui paraît pas contribuer efficacement à cette œuvre, toute doctrine qui escamote les problèmes, et ne touche pas vraiment les fibres sensibles du cœur de l'homme lui semble jeu de l'esprit. Jeu de l'esprit, la fausse science qui, au nom de principes étroits, néglige tout ce qui fait vibrer notre cœur; jeu d'esprit, l'absolu « qui méprise la poussière et s'élève sur la pure logique » (3) « dont l'aide ne vous permet pas de descendre dans le monde des détails ni de déduire, d'après l'idée que vous vous faites de sa nature, aucune des conséquences particulières qui seraient importantes pour la conduite de votre vie » (4). Jeu d'esprit, les attributs de Dieu, la « substance », le « dessein de la nature » quand on n'en peut tirer aucune application pratique, aucune promesse, aucune consolation. « Il n'y a pas un seul de ces termes qui ne soit vide de tout contenu à lui propre; pas un seul qui nous donne le moindre tableau du réel... Pourquoi nous intéressons-nous à une métaphysique religieuse? Parce que notre avenir, tel que l'expérience nous le fait concevoir, ne nous donne pas le sentiment de la sécurité... Si le passé et le présent nous satisfaisaient entièrement, qui est-ce qui pourrait désirer que l'avenir ne leur ressemblât point?... Notre âme, enfermée entre les murailles

(3) *Pragmatism*, II : What Pragmatism means, 76

(4) *Ibid.*, 71.

de l'expérience sensible, ne cesse de dire à l'intelligence perchée sur sa tour : « Veilleur, où en est la nuit, nous apporte-t-elle quelque promesse? » (5). Faire œuvre utile, telle était l'ambition de James et il ne négligea rien pour la réaliser. En présence d'une philosophie, d'un ouvrage, d'un homme, la question qui vient la première à l'esprit de James est : « Quel profit l'humanité peut-elle en tirer? ». Peu lui importait que l'œuvre fût d'une impeccable logique ou le système harmonieux. « Les premiers principes de Mr. Lewes, écrivait-il dès 1877, dans un compte rendu à la *Nation* (6), sont certainement admirables. Mais, l'esprit ne se nourrit pas plus de premiers principes purs que le corps ne vit d'azote ou de carbone pur. » Plus tard, il notera nerveusement en marge de l'*Introduction à la Philosophie* de Paulsen : « Ce n'est pas un pompeux *principe* ou une superbe *entité* qui arracheront le monde au matérialisme; il faut lui faire porter des fruits *spirituels*. » (7). Une autre note manuscrite jette une belle lumière sur l'esprit dans lequel James entendait le travail philosophique. « Tout cet exposé de programme, écrit-il en marge de certaine *Psychologie analytique* me semble terriblement futile. J'espère que je n'ai pas trop péché par là dans mon livre. Que la psychologie opère dans son « domaine » propre ou dans un autre — pourvu qu'elle obtienne des *résultats*. Et pour cela, plus tôt elle cessera de parler de sa sphère et de sa définition, mieux cela vaudra... Ces conceptions idéales *a priori* de la nature des sciences sont absolument inutiles. (Cf. la hiérarchie de Comte, etc.). La discussion même est futile... » James n'oublie jamais qu'il y a à toutes ces recherches un objet pressant : l'homme est là qui doute, qui souffre peut-être, qui attend une réponse, un encouragement. Pour se pénétrer de la gravité de sa tâche, il n'avait qu'à revivre les heures douloureuses qu'il avait lui-même vécues, alors que les problèmes métaphysiques le tourmentaient. Si Renouvier s'était livré à d'abstraites futilités, peut-être lui, James, n'eût-il pas échappé au désespoir qui le guettait. C'est parce qu'il s'est trouvé sur sa route un penseur préoccupé de donner à un problème réel une solution pratique qu'il a pu surmonter l'obstacle qui menaçait de l'arrêter. Ce sera désormais la mission de James de s'attaquer aux problèmes réels, c'est-à-dire à ceux que l'homme se pose instinctivement lorsqu'il essaie d'interroger naïvement sa conscience. Il cherchera à servir, plutôt qu'à briller. Ses théories ne seront jamais paradoxales pour l'amour de l'art; s'il leur

(5) *Ibid.*, III : Some Metaphysical Problems, 119-121.

(6) *Collected Essays and Reviews*, VII : Lewes's *Physical Basis of Mind*, 40.

(7) Notes manuscrites de James, James collection, Harvard Library.

arrive d'être piquantes, attrayantes, c'est grâce au feu qu'il y met, à la façon imprévue dont il aborde les questions, à la verve qu'il déploie. Mais il donnerait volontiers toutes ses théories pour un fait, et une doctrine décourageante, si séduisante fût-elle, lui fait horreur. « Moi-même, écrit-il en réponse aux critiques de G. T. Ladd (8), je ne doute pas du succès final des philosophes. Néanmoins, si l'on en venait à être contraint de choisir entre les « théories » ou les « faits » en psychologie, entre une science de l'esprit purement rationnelle et une purement pratique, je ne vois pas comment l'on pourrait hésiter. La psychologie qui guérirait un cas de mélancolie ou qui dissiperait par sa vertu une illusion morbide chronique doit avoir le pas sur l'analyse la plus sublime de la nature de l'âme. » Toutes les œuvres de James, particulièrement les premières, écrites alors qu'il était encore sous le coup de la crise qui avait failli lui être fatale, proclament leur but pratique. En chacune, le philosophe a inséré une ou plusieurs leçons. Dans les *Principes*, c'est le fameux chapitre sur l'habitude; la *Volonté de croire* n'est qu'une série d'encouragements destinés à réhabiliter la confiance en soi, à ranimer la volonté et à justifier l'espérance. Les *Causeries pédagogiques* sont une application à l'enseignement des théories des *Principes* émaillées de mille considérations psychologiques plus générales. Les *Causeries aux étudiants* ont un objet moral et contiennent de belles leçons d'énergie. Les *Variétés de l'Expérience religieuse*, en même temps qu'une analyse minutieuse de certains types d'esprit, nous offrent des sujets de méditation d'application pratique immédiate, tels le passage sur la pauvreté ou les idées — reprises par ailleurs — sur l'équivalent moral de la guerre. Partout, la morale pratique se trouve alliée à la recherche philosophique. Le passage de l'une à l'autre est insensible et constant. Il n'y a pas deux domaines séparés. James a toujours dans l'esprit les nécessités immédiates de la vie.

Il prend prétexte d'une considération générale pour introduire dans son texte des questions de morale actuelle. C'est toujours pour provoquer chez l'auditeur le sursaut d'énergie qu'il estime indispensable dans un monde qui se laisse aller à une mollesse de plus en plus grande. Il y a ainsi dans son œuvre un certain nombre de « sermons » dignes de la chaire. On a d'ailleurs dit de James qu'il avait dans ses *Variétés* fourni aux pasteurs protestants des sujets de développement pour un an. Tantôt il s'en prend au mépris anglo-saxon

(8) *Collected Essays and Reviews*, XX : A Plea for Psychology as a Natural Science, p. 327.

de la pauvreté, à cet amour du confort qu'il stigmatise rudement : « Nous en sommes venus, s'écrie-t-il, au point que nous avons littéralement peur d'être pauvres. Nous méprisons quiconque choisit d'être pauvre pour simplifier et préserver sa vie intérieure. S'il ne se lance pas dans la mêlée générale et ne va pas s'essouffler dans la foule à la poursuite de l'argent, nous le tenons pour lâche et dépourvu d'ambition... Et quand nous autres, qui appartenons aux classes dites supérieures, nous sommes épouvantés, comme jamais hommes ne le furent dans l'histoire, à l'idée de laideurs ou de souffrances matérielles; quand nous retardons notre mariage jusqu'à ce que nous soyons fait un intérieur artistique, quand nous tremblons à l'idée d'avoir un enfant qui n'ait pas son compte en banque et soit condamné au travail manuel, il est temps que les esprits qui réfléchissent protestent contre une mentalité aussi pusillanime et aussi irréligieuse. » (9). Tantôt il tourne en ridicule ceux qui proposent à l'homme un idéal manifestement insipide et dont aucun esprit bien constitué ne saurait vouloir. « Le ciel où les anges aux robes blanches jouent de la harpe, tel qu'on le dépeint dans nos écoles du dimanche et le paradis-salon de thé pour dames présenté par M. Spencer dans ses *Données de la morale* comme la fin du progrès, tout cela se vaut — ce sont autant de pays de cocagne purs et simples. » (10). Tout autre est le message de James. Il découle naturellement de sa conception religieuse. C'est un idéal de lutte et d'énergie, un idéal agressif, jeune, tenace. Il ne lui suffit pas de critiquer, de montrer les points faibles. Aux maux de l'heure présente, James entend apporter des remèdes. Il ne se contente pas de trouver l'idéal des autres insuffisant ou inadéquat. Il propose le sien (11).

Quand on s'est donné pour mission d'exalter l'énergie humaine, on est bien excusable d'être mal disposé — injuste, parfois — à l'égard des doctrines qui tendent plutôt à la déprimer. La philosophie, selon James, doit être un secours, ou ne pas être. Quel profit la nature humaine peut-elle tirer d'une doctrine qui s'ingénie à la convaincre de faiblesse et d'impuissance? Pour lui, l'homme a en soi des ressources infinies. Désespérer de la nature humaine, c'est ne pas la comprendre. Il suffit de la voir dans les circonstances graves. Quatre heures passées au milieu de San-Francisco en ruines lui montrent de quoi elle est capable (12). C'est un devoir pour le philosophe de

(9) *Varieties*, XIV-XV : The Value of Saintliness, 368.

(10) *Will to Believe* : The Dilemma of Determinism, 168.

(11) Cf. *Memories and Studies*, XI : The Moral Equivalent of War, 267 et *passim*.

(12) *Ibid.*, The Earthquake, 203.

dégager ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, d'inviter à l'optimisme. Aux yeux de James, le philosophe systématiquement pessimiste commet un véritable abus de confiance. Si l'humanité a des faiblesses, qu'on lui offre de les guérir. Qu'elle soit incurable, nul n'en est sûr. L'espoir, en tout cas, fera plus pour elle que le désespoir. Une philosophie utile ne peut être qu'optimiste.

Jamais l'indignation n'est plus forte chez James qu'en présence d'un auteur délibérément sceptique ou pessimiste. Ses deux bêtes noires sont à cet égard Schopenhauer et Renan. Le conflit est ici sans issue, car ce ne sont pas deux théories qui s'affrontent avec la possibilité de concessions mutuelles, de compromis : ce sont des tempéraments qui se heurtent. Dans l'optimisme de James, il entre bien des éléments divers : optimisme de la race, inné au cœur américain, optimisme convaincu de l'homme que le pessimisme faillit entraîner à sa perte, optimisme raisonné du philosophe soucieux de servir et de venir en aide à ceux qui doutent. Il s'ensuit que James, bien que par nature très capable de comprendre ceux dont le tempérament est foncièrement pessimiste, voit aussi qu'en philosophie le pessimisme est l'ennemi ; non point la mélancolie propre à certaines âmes sensibles, que James sentait lui-même si profondément, mais le pessimisme intellectuel volontaire, le pessimisme de sang-froid. Un original américain a soutenu que le pessimisme était « une maladie du cerveau, le produit de l'indigestion, le résultat de l'ignorance, un outrage aux faits, une calomnie contre la providence, un odieux mensonge, une tache de l'esprit » (13). Sans aller jusque-là, James classe sans hésiter le pessimisme dans les états morbides qu'il opposerait volontiers à la robuste confiance anglo-saxonne. Il y voit une question de race avant tout (14). Il n'arrive pas à comprendre le cynisme d'un Schopenhauer, et comment tant d'énergie intellectuelle qui pouvait beaucoup pour montrer aux hommes la bonne route, s'est dépensée en pure perte. « S'il y a quelque chose qui paraît bien étranger à nos esprits anglo-saxons, c'est de voir cette foule de gaillards solides débordants de vitalité et de force consciente se faire de sang-froid ses apôtres permanents. » Il admettrait bien un pessimisme passager ou strictement individuel. Mais qu'on en vienne à l'ériger en théorie, et que cette théorie trouve des partisans, cela le confond. « Il était réservé à Schopenhauer, dit-il, de montrer à ses compatriotes que l'on pouvait entretenir de façon permanente la fureur et l'attendrissement et les étendre à l'infini à l'aide de considérations théori-

(13) H. FLETCHER, *Optimism, A Real Remedy*, 20.

(14) *Collected Essays and Reviews*, IV : German Pessimism, 19, 16, 13.

ques appropriées ». En tout cas, James refuse nettement de contribuer à l'érection d'un monument à Schopenhauer. On a retrouvé dans ses papiers un document qui paraît être le brouillon d'une lettre écrite à ce sujet et qui ne laisse aucun doute sur ses sentiments (15).

Encore Schopenhauer était-il un convaincu et n'avait-il que le tort, entre deux alternatives également plausibles, de choisir celle

(15) William JAMES, *Extraits de sa Correspondance*, appendice, II, p. 325. « Je me vois vraiment contraint, écrit James, de refuser de remuer seulement le petit doigt pour la gloire d'un homme qui ne s'ingénia, sa vie durant, qu'à cracher sur la vie de mes semblables et de tous ceux que j'aime. N'est-il pas quelque peu immoral de rendre *publiquement* hommage à l'homme dont les écrits, si le public pouvait les comprendre et s'en inspirer, détruiraient de fond en comble toute cette simplicité affectueuse et confiante qui fait la douceur de la vie? Et n'y a-t-il pas, au fond, quelque chose de risible à organiser une apothéose officielle, signer un « manifeste », avec mille autres frivolités, en l'honneur d'un individu dont la chanson eut pour refrain, bien que sa vie n'y ait guère répondu, l'annihilation de la personnalité? N'est-ce pas offrir un manteau d'fourrure à un Africain de l'équateur? Et l'esprit de Schopenhauer, du haut du séjour des Bienheureux, ne va-t-il pas décocher, à l'adresse de votre Comité, des sarcasmes plus cruels encore que ceux qu'on rencontre dans ses œuvres? Je trouve que c'est aujourd'hui pousser trop loin l'optimisme béat et la mentalité de journaliste que de se mettre à acclamer l'incarnation même du pessimisme. C'est comme si les Parisiens élevaient un monument à Bismarck, ou le comte de Chambord à Robespierre, sous prétexte qu'« après tout, ce sont tout de même de braves gens ». Oui, *il y a* des distinctions intellectuelles; et pourquoi voudrait-on laisser aux seuls hommes d'étude le soin de les effacer? Si les bourgeois de Francfort désirent embellir leur ville de monuments à la gloire des hommes célèbres qui y ont vécu, uniquement parce qu'ils furent célèbres, et pour que les campagnards viennent s'extasier, sans savoir de quoi il retourne, tant mieux; tout cela, c'est le grand côté populaire de la vie, cette note bruyante des foires qui répugnait tant à Schopenhauer. Mais s'il y a un fond de vérité dans la doctrine de Schopenhauer (et je crois qu'il est très profond) que chacun de ceux qui y sont sensibles l'honore dans le silence et le secret de sa conscience. Il y a des choses qu'on ne peut à la fois prendre au sérieux et « célébrer en grande pompe »! Quant à Schopenhauer lui-même, son pessimisme « fort en gueule » était celui d'un chien qui aimerait mieux voir le monde dix fois plus mauvais qu'il ne l'est que de perdre une occasion d'aboyer, et rien ne l'eût si cruellement déçu que de voir disparaître toute raison de se plaindre. Il y a des pessimistes émuivants, il y en a d'autres qui ne sont que hargneux. Schopenhauer n'était pas émuivant. Léopardi l'était. Et quant à sa métaphysique, elle me paraît réunir tous les défauts. Il a poussé à l'extrême le *schonkheuerk* de Kant et sa façon purement mécanique de représenter les choses, et il a fini par les rendre tout simplement ridicules; il a manifesté la plus grande ignorance de toutes les tendances vraiment créatrices de son temps; ses seuls mérites ont été un style nerveux et vigoureux, et son refus de « s'enraciner » dans une optimiste veulerie. Franchement, ce projet de monument ne se rapproche-t-il pas, en quelque façon, de cette dernière manière de voir, tant soit peu bête?... »

qui interdisait tout effort. Mais que dire de Renan, aux yeux de qui pessimisme et optimisme étaient également illusoires et qui écrivait dans la préface de ses *Dialogues*, cette phrase qui le dépeint tout entier : « La bonne humeur est le correctif de toute philosophie »¹⁶ Impossible de trouver apposition plus nette entre deux pensées. Renan réalisait vraiment pour James le type du dilettante amusé qui n'attendait rien de bon du monde en général et de l'humanité en particulier et prenait volontiers en pitié les efforts des philosophes pour arriver à mettre quelque ordre dans ce chaos. James eût peut-être pardonné à Renan de douter de la philosophie; il ne lui pardonna pas de douter de la nature humaine. « L'immense majorité des cerveaux humains, écrivait Renan, est réfractaire aux vérités tant soit peu relevées... La raison, la science sont des produits de l'humanité, mais vouloir la raison directement pour le peuple et par le peuple est chimérique. » (16). Le Renan des *Dialogues*, tout au moins, semblait se forger un idéal purement aristocratique contrastant violemment avec l'esprit démocratique dans lequel la philosophie de James était conçue. Quand celui-ci lisait dans Renan que « la démocratie est (en un sens) l'antipode des voies de Dieu » et que « l'idéal de la société américaine est peut-être plus éloigné qu'aucun autre de l'idéal d'une société régie par la science » (17), et ceci sous la plume d'un auteur qui n'offrait aucune solution personnelle aux questions qu'il jugeait si mal résolues, on comprend qu'il ait eu un mouvement d'impatience. « Ce n'est pas l'homme à la sensibilité la plus délicate qui prévaudra, écrit-il (18), mais bien celui qui, somme toute, rendra le plus de services. Le héros, en politique comme en philosophie, sera toujours celui qui, alors que tous s'effondraient, est demeuré ferme et autour de qui s'est édifié un ordre nouveau, qui a montré l'issue là où les autres ne voyaient qu'une impasse. Le snobisme désespéré de M. Renan n'a rien de commun avec cet esprit-là. » — « L'idée que M. Renan se fait de Dieu, dit-il encore, semble être celle d'une puissance à qui on peut aller dire avec succès, comme un enfant qui rapporte : « Voudriez-vous faire tenir tranquille l'homme vulgaire, s'il vous plaît? ». En quelques pages bien connues de son *Dilemme du Déterminisme*, James s'inscrit énergiquement contre ceux qui, comme Renan, comme Zola et avec eux toute l'école de littérature subjective moderne, voient le monde comme « un Golgotha immense, ténébreux et solitaire, instrument de mort » (19).

(16) *Dialogues et fragments philosophiques*, 96, 99.

(17) *Ibid.*, 101, 99.

(18) *Collected Essays and Reviews*, VI : Renan's *Dialogues*, 39, 36.

(19) *Will to Believe : The Dilemma of Determinism*, 173.

On se ferait de l'esprit de James une image imparfaite si l'on ne rattachait à cette inébranlable confiance en l'homme qui y est si puissamment ancrée, le sentiment démocratique fervent qu'il y puise. Ce sentiment se trouve d'ailleurs confirmé et fortifié par le milieu même où évolue James. Il est impossible que la grande œuvre collective démocratique qui s'accomplissait chaque jour sous ses yeux n'ait pas eu son retentissement dans la pensée de celui qui d'instinct était porté à exalter la personnalité humaine, si humble fût-elle, et à prêter généreusement à l'homme. C'était en Amérique l'âge du *common man*. Ce vaste champ d'expérience symbolisait assez bien le monde en perpétuel travail dont on ne savait encore quels fruits il porterait. L'humanité était toujours l'énigme et qui désespérait de la démocratie devait aussi désespérer de l'humanité. « L'avenir ne nous offre rien de sûr, disait-il⁽²⁰⁾ : assez de nations sont pourries jusqu'au cœur; et la démocratie peut, elle aussi, finir par s'empoisonner elle-même. Mais, d'un autre côté, la démocratie est une sorte de religion, et nous nous devons de ne pas admettre son échec... » Le sentiment démocratique avait chez James une double origine : d'une part, il était lié à l'idée élevée que le philosophe se faisait de la personnalité humaine; d'autre part, James paraît avoir eu à un degré très prononcé le sens de l'extrême instabilité et de l'extrême fragilité des situations humaines : on se souvient de cette apparition d'épouvante qui l'avait frappé lors de sa crise de mélancolie. Il y aurait là pour plus d'un Schopenhauer une source intarissable de réflexions pessimistes. James ne s'y attarde pas, mais il lui en restera toujours comme un sens aigu de la commune faiblesse des hommes et de la vanité de ceux qui pensent pouvoir régler entre eux le sort de l'univers.

Quand il écrit, ce n'est pas pour un cénacle, c'est pour tout le monde, bien rarement pour lui seul. Il n'a rien publié qu'il n'ait auparavant livré au public sous forme de conférences — hormis ses *Principes de psychologie*, et encore en a-t-il extrait pour ses *Conférences pédagogiques* les passages les plus propres à être éclairés et exposés de façon utile. En général, il laisse de côté les problèmes trop spéciaux. Quand il doit aborder des questions obscures, il s'en excuse. Il finit toujours par envisager l'incidence de ses théories sur les sentiments individuels de ses auditeurs — particulièrement sur leurs sentiments religieux — ceux qui présentent l'intérêt le plus général⁽²¹⁾. Il a le souci — en dehors des polémiques particulières

(20) *Memories and Studies*, XIII : The Social Value of the College-Bred., 317.

(21) Exemples : *Pragmatism*, I, 4; VI, 217. — *A Pluralistic Universe*, I, 3; III, 126, etc.

res — d'écrire pour le grand public. Il tient à être compris de tous, parle une langue simple, se méfie de la déformation professionnelle. Ses lettres sont pleines de l'étonnement qu'il ressent à n'être pas compris en dépit de la simplicité de l'exposé. Son frère Henry, que ne troublaient pas les mêmes scrupules s'indignait, dans sa sensibilité exacerbée, de ces efforts de William pour se mettre à la portée des profanes. Ce fut peut-être là le point le plus délicat des rapports entre les deux frères. William était resté l'Américain pour qui — dans la philosophie comme dans la vie — il ne devait pas y avoir de sommets inaccessibles. Henry, nature aristocratique, réfugié en Angleterre à l'abri des « crudités » de la démocratie américaine, n'écrivant que pour s'exprimer à lui-même toutes les nuances de son ondoyante pensée, inclinait plutôt vers un idéal plus réservé, et se permettait à l'égard de l'attitude de son frère d'innocentes railleries. « Tu es en train de gagner une grande bataille, lui écrit-il après la publication de *l'Univers pluraliste* (22), et grande sera ta renommée. Tes lettres me semblent refléter une heureuse fin d'été dans le calme, et j'ai constaté avec enthousiasme — j'espère ne pas m'être trompé — qu'elles sont relativement exemptes de cet horrible incubus humain, l'atroce cauchemar du « peuple » de jadis, et des sacrifices désastreux que tu offrais à ce sanglant Moloch. » C'était reconnaître avec esprit le tour populaire que William James aimait donner à sa philosophie.

(22) *The Letters of Henry James*, II, 140, 31 octobre 1909.

CHAPITRE VI

LA MANIERE DE W. JAMES

a) *Sensibilité.*

Ce philosophe qui a tant vécu sa philosophie *sente* une idée plutôt qu'il ne la pense. Ses étudiants ont été frappés du fait (1); ses lecteurs ne peuvent pas manquer de l'être à leur tour. Bien rares sont les pages de son œuvre d'où l'on n'emporte que le souvenir d'un enchaînement rigoureux d'arguments. Tout développement chez lui se colore comme d'une mince pellicule aux chaudes tonalités qui semble émaner du texte même, des mots heureux dont il se sert, des associations qu'ils évoquent, et qui finit par créer une atmosphère intime, moins froide que l'air glacial de la logique. Elle vous pénètre et l'on s'en imprègne volontiers. C'est dans cette région vague, mais infiniment précieuse, que nous voyons flotter le vrai visage des auteurs aimés : c'est cet impalpable halo qui bien souvent nous charme, chez ceux surtout dont la sensibilité affleure et semble perler à chaque ligne : un Charles Lamb, un William James.

Henry James, le père, n'était pas, de l'aveu même de son fils, un raisonneur. William a conservé de son père ce don précieux de savoir ne pas tout mettre sous forme de raisonnement. Certes, cela ne veut pas dire que son œuvre soit écrite en dépit des lois de la logique et que les idées n'y soient pas dûment enchaînées. Mais enfin, la belle ordonnance d'une démonstration en règle n'est pas l'idéal de James. Son œuvre n'est pas un parc à la française. C'est le jardin anglais avec son pittoresque, son imprévu, son beau désordre. C'était plaisir, dit-on, de voir

(1) *Letters*, II, 43.

James dans son cours de philosophie « se contorsionner » avant d'arriver à énoncer quelque proposition, suivant le méandre des idées, le dédale des images, les laissant et les reprenant une à une. On dirait que chez lui comme chez son frère Henry, ce qui lui vient en premier à l'esprit, c'est une multitude d'images, et William ne se distinguerait alors du romancier que par la sévère discipline qu'il a su imposer à ces phalanges innombrables qui finissent toujours par se grouper et s'aligner à ses ordres, éclairant le texte au lieu de l'obscurcir.

Les idées passent d'abord chez James par le canal de la sensibilité. C'est là qu'elles revêtent ces nuances si peu intellectuelles de gravité, de mélancolie ou au contraire d'enthousiasme juvénile qui se voient si fréquemment chez notre auteur. C'est à cette origine que la philosophie de James doit son caractère unique, ses brillantes qualités et ses faiblesses, et si James a eu à faire face à de si âpres critiques, s'il a si souvent eu à se plaindre de n'être pas compris, sans que jamais un compromis soit intervenu et sans que la discussion ait convaincu ses adversaires de la parfaite netteté de ses vues, c'est sans doute qu'aux questions posées dans la langue de l'intelligence, il répondait dans la langue de la sensibilité. Il y avait toujours quelque chose en plus ou en moins qui empêchait qu'on s'entendît jamais parfaitement. Des deux côtés de la barrière, on s'envoyait des railleries, les uns reprochant à James d'être vague, superficiel et bohème, James répliquant que ses contradicteurs n'étaient que trop compassés, aussi superficiels et fantaisistes sans le savoir. La lutte s'était faite très âpre, car on en venait à discuter non plus quelle philosophie était la meilleure, mais quels étaient — des antagonistes — les seuls véritables philosophes. Fait caractéristique et qui montre bien qu'il y avait là choc de tempéraments plus encore que conflit d'idées, la polémique prenait souvent un caractère personnel assez prononcé.

James qui ne conçoit le philosophe que comme payant de sa personne, donne généreusement l'exemple. Nous l'avons vu tout au long de son évolution tirer une philosophie de la substance même de sa personnalité. Chaque fois qu'il se mettait à la tâche, c'était son être entier qui vibrail. Son tempérament nerveux se prêtait à ces frémissements qu'il essayait de fixer et de rendre dans une langue qui pût en faire sentir toutes les nuances. Il lui arrivait parfois de s'en trouver comme accablé et d'aspirer à l'oubli. « Quel poids ce serait, disait-il un jour à son collègue Santayana, si l'on n'avait la faculté de tout oublier! » — « J'ai l'impression, ajoute ce dernier, qu'il était content d'entendre sonner la cloche à la fin de son cours. »

Ce fardeau écrasant qu'il supportait presque par nécessité, James ne s'en trouvait un peu soulagé que lorsqu'il avait pu le faire partager à d'autres. Comme son père, il eût volontiers tout exprimé d'un seul mot pour n'avoir plus rien à ajouter. C'est le souhait de tout philosophe, et il est de toute éternité irréalisable. Du moins James essayait-il de plier sa philosophie aux exigences de sa sensibilité, de réduire l'abîme entre une expression purement intellectuelle de sa pensée et l'expression passionnée, mais décousue, qui seule eût pleinement rendu sa vision des choses.

James s'est aliéné — sciemment — bon nombre d'esprits en réclamant pour les éléments affectifs une place de premier rang dans certaines opérations de la pensée, telles que la croyance. S'il ne l'avait pas fait, il ne se serait pas senti en paix avec sa conscience. Combien de fois n'affirme-t-il pas que ses propres décisions ne procèdent que de motifs esthétiques, non logiques? (2). C'est ainsi que va la pensée de James, cherchant à satisfaire le plus grand besoin qui est en lui, et — il en fait bien volontiers l'aveu dépouillé d'artifice — ce n'est pas le besoin de clarté logique. S'il a peu à peu délaissé la logique classique pour la souplesse anti-intellectualiste, c'est parce qu'il tend vers un mode d'expression de moins en moins grossier qui permette les combinaisons variées à l'infini, une sorte de palette philosophique. James est un artiste et un délicat. La philosophie est, dit-on, une langue bien faite. Comme les bons auteurs James a tenu lui-même à forger sa langue. Quand il en vient aux points essentiels, il laisse là le langage philosophique courant — qu'il ne manie en tout temps qu'avec une visible méfiance — pour celui de la sensibilité, où il se sent alors parfaitement à l'aise. Il voudrait faire sentir ce qu'il sent lui-même et pour cela il lui faut transposer résolument les termes trop rebattus et décolorés de la langue des philosophes dans un autre plan, les traduire dans une langue personnelle plus chaude et plus colorée. Il n'est pas défendu au philosophe d'essayer de transmettre à son œuvre un peu de sa personnalité. James est ainsi fait qu'entre deux façons d'écrire, l'une rigoureusement objective et l'autre teintée de sensibilité, il ira toujours sans hésiter vers la seconde. Instinctivement, il ramène tout à lui, envisage les choses au point de vue des répercussions qu'elles ont en lui, juge et décrit d'après des impressions personnelles. Essaie-t-il de classer les esprits, il les répartira en « délicats »

(2) *Will to Believe*, I; *Essays in Radical Empiricism*, XII, Absolutism and Empiricism, 276, *Pluralistic Universe*, I.

et « grossiers » sans chercher à y mettre plus de rigueur. Cette distinction lui paraît plus large et plus profonde que celles en usage qui définissent généralement un esprit par rapport à une idée arbitrairement fixée et n'envisagent que l'aspect purement intellectuel de l'individu, alors que l'adhésion à certaines façons de voir dépend de la personnalité tout entière. Le monde tel que certains le conçoivent lui paraît « sinistre », c'est une « vision de cauchemar » : autre exemple de sa conception « romantique » de la philosophie. La logique d'une hypothèse ne passe qu'au second plan : il en considère d'abord l'ampleur et les effets sur la sensibilité. Il ne fait aucune difficulté pour avouer que l'univers doit donner une impression d'« intimité » et repousse toutes les doctrines qui le lui font paraître « étranger ». Hors du domaine des faits, donc, il n'écoute que sa sensibilité et c'est en son nom qu'il bataille et donne de grands coups d'estoc et de taille à gauche et à droite, tantôt sur la Science, tantôt sur l'Absolu, jusqu'à ce qu'il ait plié son propre esprit à ne plus regimber lorsque au cours d'une démonstration il passe sans transition de la raison au sentiment comme il le fait dans sa « logique de la foi » (3). Sa vision personnelle lui paraît non pas équivalente, mais supérieure à un système de logique impersonnel parce que l'impression est toute fraîcheur et que la fraîcheur, c'est la vie.

Dira-t-on que la philosophie de James c'est la nature vue à travers un tempérament? Lui-même aurait volontiers proposé d'appliquer cette définition à toute philosophie. Il n'en imaginait pas d'autre. Consciemment ou non, c'était toujours le tempérament de l'homme qui demeurerait en dernière analyse l'inspirateur de toute pensée. On ne pouvait saisir vraiment la vision d'un auteur si l'on ne savait pas voir le tempérament sous l'œuvre.

Il semble que James fut surtout en même temps qu'un excellent observateur un grand imaginaire. Son imagination, plus sobre que celle de son père, était surtout pratique. Dès le début, c'est un acte d'imagination — aussi bien qu'un acte de foi — qui l'a sauvé. Il a imaginé (pour un an, disait-il) un monde où le libre arbitre serait une réalité. On sait les proportions et la précision qu'ont prises peu à peu ces vagues esquisses et le luxe de détails qu'y a joints James par la suite. On peut dire que jusqu'à la fin de sa vie, James a vécu sur son imagination. Le seul spectacle des faits — joint à un esprit critique aussi implacable que celui de James — en

(3) *Pluralistic Universe*, VIII, 329.

eût fait un scientifique, — et sans doute un désespéré. On se prend parfois à songer qu'au fond de sa nature étaient le doute et la mélancolie. Il passa sa vie à « s'entraîner » à ne pas céder. Son optimisme, nous l'avons vu, est un sursaut de réaction qui lui est inspiré par toute la partie imaginative de son être, si puissante qu'elle le domine et ferait presque oublier que tout James n'est pas là. Mais c'est elle qui devait fournir chaque jour ces hypothèses nouvelles que son esprit réclamait inlassablement, comme le malade a chaque jour un caprice nouveau. James, on le sait, n'était nullement pressé de conclure : une grande partie de l'intérêt qu'il prenait aux questions philosophiques résidait dans leur nouveauté même. Ayant à choisir entre une carrière scientifique et la recherche philosophique, James n'hésita pas. Il alla vers où l'imagination et la sensibilité l'appelaient. Il ressentait, comme ayant en lui de profondes racines, l'émotion poétique et religieuse du mystère. Il n'eût pas vécu sans un champ librement ouvert à l'imagination. Si James a été si séduit par l'« ever not quite » de Blood, c'est que tout son être s'engouffrait dans la trouée ainsi ménagée, avide de nouveauté de fraîches visions.

James avait de l'imaginatif les qualités et les défauts : promptitude à suivre la vision brillante et à engager chacun à l'imiter, impatience des méthodes trop méticuleuses, souci de faire appel au cœur plutôt qu'à la raison. Il cherche à émouvoir autant qu'à convaincre. Il use de la discussion tout comme un autre, mais il ne se fait pas faute d'insister moins sur l'enchaînement rigoureux des idées que sur le pittoresque des tableaux qu'il présente. Il voudrait entraîner l'adhésion par la seule force de persuasion qui est en lui. En dernier ressort, il jettera dans la balance son opinion personnelle comme suprême argument. La pensée de James, c'est bien souvent la philosophie vue à travers un tempérament. C'est l'introduction de la passion dans le temple de la sérénité.

Fidèle reflet de son tempérament, la philosophie de James en a l'extrême mobilité, les sautes brusques, l'enthousiasme et le décousu. Si on le prend à la lettre, sans chercher à voir quel est son état d'esprit au moment où il écrit, sans se rendre compte que la question qu'il examine éclipse à ses yeux toutes les autres, James paraîtra le plus capricieux des philosophes. On ne trouve pas dans son œuvre la mesure, les proportions qu'on souhaiterait y rencontrer. Il est moins préoccupé de vous offrir un tout bien équilibré que d'analyser à fond un point particulier et de vous exposer à ce sujet son état d'âme, — et ce qui paraissait devoir être une cause d'impatience finit par vous charmer. Ce sont ses « défauts » qui

rendent James aimable. Il ne sacrifie qu'à son tempérament, mais ce tempérament vaut le sacrifice. On s'est amusé (4) à relever les contradictions nombreuses qui surgissent un peu partout dans son œuvre. Mais James lui-même ne pense pas que ce soit là un vice rédhibitoire pour un philosophe. « Tout être humain est incohérent », écrivait-il à l'étudiante à laquelle il reprochait une critique trop peu sympathique de sa pensée. On évoque aussitôt Henry James, si plein de verve, si impulsif lui aussi, si absorbé par l'idée du moment et ce milieu étrange et séduisant où William passa son enfance et où il fut « nourri de contradictions » tout en respirant, de l'aveu même du fils cadet, « l'inconsistance pure ». On est moins surpris, alors, de retrouver dans l'œuvre du philosophe un peu de ce panache, de ce goût pour le libre jeu de l'esprit. James a cru pouvoir aborder des questions éternelles avec une méthode qui rompt franchement avec la tradition. Mais il a pris toutes ses précautions pour qu'on ne puisse le lui reprocher. Quand il faut être rigoureux et scientifique, il l'est plus que beaucoup; quand il y a des solutions pratiques à apporter, des remèdes à proposer, il est toujours au premier rang; en échange, il revendique le droit, sur les points litigieux, de multiplier les hypothèses et de flatter sa sensibilité. La philosophie ne doit pas lui être une croix trop lourde à porter. Dans ce domaine comme dans celui de la morale, il est d'avis que « nous sommes tous libres de tenter une expérience pourvu que nous ne craignons pas de mettre en jeu notre vie et notre personnalité » (5). On ne peut lui en vouloir d'avoir été trop personnel. Abstenons-nous surtout de porter sur lui un jugement dicté moins par une « objectivité » fort sujette à caution que par des préférences personnelles, celles-là très nettes. « L'impression de perplexité et de désarroi qu'éprouvé le lecteur à lire l'une après l'autre les œuvres de ce penseur, dit Tarrozzi (6), est due non pas tant au contraste qui existe entre les philosophes systématiques et lui, qu'au conflit entre sa pensée et le système (trop souvent simpliste) que chacun de ses lecteurs s'est fixé dans son propre esprit, et sur lequel il s'est plus ou moins appesanti. »

Jamais James n'essaya de brider son tempérament, et il raillait fort ceux qui prétendaient le faire (7), attitude, a-t-on dit, qui con-

(4) TARROZZI, *Compendio dei principii di psicologia di W. James coll' introduzione. Il pensiero di W. James e il nostro tempo*, Milan, 1914, introd., ix.

(5) *Will to Believe : The Moral Philosopher and Moral Life*, 206.

(6) *Compendio etc.*, introd., xiv.

(7) *Pragmatism*, I, 6, 7, 8; *Pluralistic Universe*, 14 et s.

vient mieux à la littérature qu'à la philosophie. Il y a là une distinction qui eût paru superflue à l'esprit de James. Il lui était impossible de soumettre sa pensée à des catégories toutes faites et aussi sommaires. La philosophie, c'était pour lui la pénétration des mystères les plus proches de nous, la vie et la mort et notre rôle dans ce monde si complexe. Un de ses buts était de rendre la pensée philosophique accessible à chacun, dans la langue de tous, de la faire claire et, si possible, attrayante. Mais il ne pensait pas que ce rôle fût réservé aux seuls philosophes ni que la technique fût toute la philosophie. Pour lui, tous ceux qui pensaient, hommes de lettres, artistes, philosophes, ceux mêmes qui ne s'inscrivaient dans aucune de ces catégories, des mystiques avérés ou de simples originaux, exprimaient — consciemment ou non — des aspects différents de notre vaste enquête humaine sur les questions qui tourmentent notre curiosité. Tous s'inspiraient des faits : le tempérament faisait le reste. Grand lecteur, James aimait beaucoup le roman et il lui arrive de dire que l'avenir de la philosophie est là. Il y a dans son œuvre des pages poétiques, d'autres où l'analyse psychologique s'apparente pour la finesse à la manière de tel romancier. En adoptant le « genre » philosophique, James est allé au plus pressé, à la méthode qui lui permettait le mieux de donner à des angoisses très vives un apaisement réel. Ce n'est pas une raison pour qu'on oublie et l'artiste et le poète qui étaient en lui.

b) *Impressionnisme.*

Vivre en paix avec sa sensibilité, ne plus sentir de heurt au dedans de soi-même, tel fut l'idéal de James. Croit-on qu'il l'eût servi en suivant les méthodes usuelles? Il lui arrivait souvent de s'estimer plus vraiment « scientifique » que tels de ses collègues moins impressionnistes que lui, parce qu'il tenait compte, disait-il, de tous les éléments, y compris la sensibilité. Et ce n'était certes pas sa faute si dans la plupart des opérations de l'esprit la sensibilité avait la place d'honneur. Les choses étant ainsi faites, il avait conscience, en tenant haut la bannière des faits affectifs, de n'être que le très humble serviteur de la réalité. Lorsqu'il envisageait les questions sous l'angle de la sensibilité, il avait l'impression que ceux qui lui reprochaient de ne pas être « scientifique » lui en voulaient, au fond, d'être trop « vrai » et de ne pas limiter sa vérité au modèle en miniature qu'en donne la « science ».

William James est donc impressionniste. Jusqu'ici, on l'était

peu en philosophie : du moins, admettait-on que le philosophe devait se dissimuler de son mieux derrière les faits ou derrière les formules traditionnelles qu'il lui était cependant loisible de remanier, de rafraîchir ou de renouveler. L'impressionnisme passe pour contraire à l'esprit scientifique, et la philosophie, qui a donné naissance aux sciences, abandonnait volontiers l'impressionnisme à la littérature et aux arts, n'en voyant point l'usage pour elle-même. Avec James, la question change d'aspect. Le problème philosophique, chez lui, revêt un caractère personnel, il ne l'examine jamais objectivement, c'est à lui-même qu'il répond, c'est lui-même qu'il essaie de satisfaire, et c'est lui-même, au fond, qu'explore sa philosophie. Les découvertes successives dont sa vie intellectuelle est faite, c'est lui-même qui en est l'objet.

Suivant qu'on goûte ou non sa façon de concevoir les problèmes, on classera James au premier rang des philosophes ou on le chassera du temple avec indignation. Disons seulement que le procédé lui est bien personnel et voyons-en la portée exacte.

L'impressionnisme n'est admissible et ne se distingue de la faïtassie pure que s'il est pleinement sincère et exprime naïvement une vision personnelle. C'est dans la naïveté que réside tout son intérêt et c'est ce qui fait qu'en dépit de l'attrait du procédé les véritables impressionnistes sont rares. Ils sont rares parce qu'il n'y a pas beaucoup d'esprits qui sachent se dégager des conventions qui facilitent la vision, en la faussant. Savoir revenir au réel tel qu'il est en dehors de nos catégories est en soi un art. Apprendre à dessiner, c'est apprendre à regarder. L'impressionniste qui paraît au profane le plus loin de la réalité est, au contraire, l'observateur le plus fidèle. Sans doute, son art suppose une étude approfondie des valeurs et des rapports, mais il suppose aussi — et c'est là la contre-partie qui est précieuse — une fraîcheur d'impression très vive et une indépendance absolue à l'égard de la matière employée. L'impressionniste fixe la nuance qui passe, non les nuances éternelles, s'il en est. Il ne va pas au fond des choses, ne les détaille pas avant de les noter. Il peint d'un pinceau léger plein du soleil du moment ou de l'ombre fugitive. Il excelle à rendre le mouvement parce qu'il ne s'appesantit pas sur les contours. Il fait confiance à sa palette, il sait que telle teinte isolée ne donnera rien, mais prendra toute sa valeur du contraste où il la jettera. Sa vision est faite de taches heurtées qui purlant donnent à l'œil l'impression du réel avec tout son flou et sa débauche de couleurs. Il arrive même à donner l'illusion de la masse par la juxtaposition d'une multitude de touches indépendantes, et, sans intention de faire un ensemble,

il aboutit cependant à nous en faire savourer les perspectives. Ce fourmillement des touches palpitantes comme les molécules de poussière dans un rayon de soleil nous donne — et peut seul nous donner — l'illusion de la lumière et de la vie. L'impressionniste est le pluraliste de la couleur.

Inversement, James est l'impressionniste de la philosophie. Peut-être son goût pour l'observation et son premier penchant pour la peinture ont-ils laissé là une trace durable. Qu'on veuille bien revenir un instant sur le motif qui, de son propre aveu, lui fit abandonner ses projets primitifs et l'on y verra, à la lumière des faits écoulés, comme le pressentiment de son impressionnisme naissant : « Ce qui m'a finalement décidé à renoncer à la peinture, a-t-il dit, c'est que je ne pouvais, avant de l'avoir exécuté, concevoir mon tableau ou mon dessin comme un tout. » (8). Cette vision fragmentaire et naïve du réel, c'est James tout entier. Son univers infiniment divisé qu'il opposait à l'« Univers-bloc » des partisans de l'Absolu n'a d'autre unité, James le reconnaît explicitement (9), que celle que crée l'« enchaînement ininterrompu » des images et si le philosophe défend aussi énergiquement la forme *chaque* de son « multivers », c'est qu'il a conscience que, dans ce respect de l'indépendance de chaque touche, gît l'intérêt d'une vision plus proche qu'aucune du réel.

Ce n'est pas dans le traitement de l'ensemble seulement que se révèle la manière propre de James, mais aussi dans le détail. Sa pensée, d'ailleurs, ne se préoccupe que du détail. James s'attaque aux choses comme si l'on n'avait jamais entrepris de les voir avant lui. Il essaie honnêtement de faire abstraction de tout ce qu'il sait sur la façon traditionnelle et commode, mais trompeuse, peut-être, de les aborder. A son œil observateur, elles ne se présentent pas avec la netteté qu'on leur prête si obligeamment. Le courant de conscience commence et se perd dans le flou d'un halo. Il faut que la philosophie puisse rendre l'idée de ce perpétuel mouvement. Or, nos concepts sont choses mortes. On n'y sent pas le frémissement de la vie. On a tout fait pour leur donner de la netteté, les découper avec précision, mais qu'a-t-on obtenu, sinon des décors de théâtre interchangeables et sans relief ? Un Turner a su rendre toute la blonde luminosité d'une atmosphère de brouillard d'où émerge un soleil vapoureux. Il n'y a rien là de net : tout est imprécision et

(8) V. plus haut, p. 37.

(9) *A Pluralistic Universe*, VIII, 323 et s.

vague. L'œil ne peut distinguer aucun contour. Pourtant, ce fourmillement des particules lumineuses est la vie même rendue par un maître de la couleur. C'est ainsi que James a senti l'univers et tenté de le peindre. Qu'il n'ait pas su le rendre sensible à tous par un magistral exposé, comme Bergson qui a réussi à grouper ses idées autour d'un thème central, cela n'enlève rien à l'originalité de sa pensée. Cela révèle seulement un tempérament plus sensible aux détails qu'à l'ensemble. Et la vision de James ne gagne-t-elle pas — elle si avide de fragments et de multiplicité — à nous être présentée sous forme d'esquisses plus ou moins poussées? Un grand tableau aurait-il permis une étude aussi complète du détail? Le détail, c'est le domaine de James, les petits faits qui passent inaperçus aux yeux que l'éducation habitue à ne voir que les masses. Les *relations conjonctives* (10) sont réelles, comme ces points lumineux qui seuls nous font sentir les situations respectives de deux objets dans l'espace, bien que nous n'ayons aucun mot pour les nommer. Il faut réduire notre vision des choses, la dégourdir et aussi « dégourdir nos théories ». Les chemins battus n'avaient pas d'intérêt pour lui. Il pensait que la philosophie, comme l'art, ne vit que par le renouvellement. L'intellectualisme, c'était l'équivalent philosophique du poncif.

c) *Originalité.*

On ne demande pas au poète sur quelle autorité il s'appuie pour chanter comme il fait, mais le philosophe n'est pas à l'abri d'une pareille indiscretion. On veut savoir sa pensée fortement étayée, parce que si l'on est prêt à être charmé par le poète, on veut être convaincu par le philosophe et l'on aime juger sur pièces. James qui restait fort sceptique sur ce point, ayant été dans sa jeunesse en Allemagne le témoin indigné des excès d'une méthode trop timide et la voyant envahir les universités américaines, n'a de cesse qu'il en ait montré tout le ridicule. « Telle est pourtant l'habitude qu'on encourage dans nos centres d'enseignement, dit-il (11). Vous devez subordonner votre opinion à celle d'Aristote ou de Spinoza; vous devez la définir par sa distance à l'égard de celle de Kant; vous devez réfuter les vues de votre rival en les identifiant avec celles

(10) *Essays in Radical Empiricism*, II : A World of Pure Experience, 44 et s.

(11) *A Pluralistic Universe*, I, 16, 17, 18.

de Protagoras. Ainsi sont détruites toute la spontanéité de la pensée... En supprimant ainsi le plein air, on fait que toute vraie perspective s'évanouit : aux outrances, aux bizarreries, on attache le même prix qu'aux idées sensées; et, si par hasard un homme écrit sous une forme populaire, en ne s'occupant que des résultats positifs, en faisant converger toute sa pensée directement sur le sujet, son ouvrage passe pour un *fatras superficiel* (*oberflächliches Zeug*); on le juge *dépourvu de toute méthode scientifique* (*ganz unwissenschaftlich*). » Comme la préface au livre de Paulsen, cette réponse anticipée à des critiques qui commençaient à se formuler montre bien l'esprit dans lequel James travaillait. Par éducation et par goût, il n'était pas porté à faire grand cas de l'autorité. En cela, il ne faisait que suivre les conseils de son maître Renouvier et l'indépendance de Henry James. Mais il faut noter à sa décharge que cette indépendance ne vient pas chez lui d'un orgueil mal placé : à le lire, on dirait qu'il doit toutes ses conceptions aux autres et n'a rien apporté de nouveau. Elle est due à un désir sincère de voir les choses sans préjugés et surtout au grand souci de James de se tenir toujours en contact direct avec la vie. On peut dire de lui ce qu'on a dit de l'Ecosais Thomas Brown : « Si la connaissance des modernes est une préparation suffisante à l'étude de la philosophie, Brown pouvait s'approcher du sanctuaire, car il la possédait à fond; mais il faut dire aussi qu'il n'allait pas beaucoup au delà, car il ne paraît pas avoir fait une étude bien approfondie des systèmes de l'antiquité, et quant à la philosophie scolastique, on dirait, chaque fois qu'il en parle, que c'est avec un sentiment de pitié et quelquefois même avec une sorte de dédain. Cette indifférence de Brown pour l'antiquité et ce manque de respect pour les doctrines du moyen âge avaient leur source dans son esprit tout cartésien d'indépendance philosophique. Il se défiait des livres, et, pour étudier l'homme, il préférerait rentrer en lui-même et interroger sa conscience. » (12).

On a reproché à James et son apparent dédain de l'antiquité et son ignorance des méthodes de la science moderne (13). On ne voit pas bien la portée de ce dernier grief s'il s'adresse à l'auteur des *Principes de Psychologie*. Quant au premier point, on peut dire que James, qui goûtait comme quiconque la philosophie antique, n'en a pas fait plus usage parce qu'il n'entrevoyait nulle solution prati-

(12) RÉTHORÉ, *Thomas Brown*, XXVII.

(13) V. BERTHELOT, *Un Romantisme Utilitaire*, III.

que de ce côté-là. Plongé dans le monde moderne, sollicité par des problèmes nouveaux, confronté par les progrès des sciences, les questions qu'il se posait avaient trop d'éléments étrangers à l'antiquité pour qu'il songeât à s'inspirer d'elle. Il est juste d'ajouter que, Marc-Aurèle à part, aucun des anciens ne parle à la sensibilité de James. Les modernes, par contre, toute l'école britannique, et les contemporains, l'attirent parce qu'ils représentent l'avant-garde à la recherche de voies nouvelles. James est, comme tous, l'héritier des générations précédentes, mais il pense moins à recueillir l'héritage qu'à augmenter le patrimoine commun. Et s'il conçoit la philosophie comme la notation la plus vibrante de la vision personnelle, si c'est là une idée nouvelle, il importe assez peu qu'il ait eu une connaissance plus ou moins profonde de l'antiquité ou des subtilités de la physique moderne. S'il les eût moins dédaignées, dira-t-on, il aurait pu construire une philosophie de plus de valeur objective, s'épargner bien des naïvetés, rectifier même certaines erreurs. Mais James lui-même eût été le dernier à réclamer pour sa pensée une valeur objective, hors du domaine des faits explorés avec la conscience que l'on sait dans les *Principes*. On peut être sûr que si James a subi des influences — aussi profondes que variées — ce n'est pas par respect pour une pensée type dont il lui aurait fallu obligatoirement tenir compte, mais parce que son tempérament l'y portait.

Comme la personnalité même de James, sa philosophie est dans un perpétuel état d'instabilité. On ne peut pas en présenter un raccourci qui lui rende justice. Elle est toute dans le mouvement qui l'anime, dans l'évolution qui est sa raison d'être et finit par devenir chez elle une seconde nature. Résumez-la, condensez-la, mettez-y de l'ordre, et vous obtiendrez un honnête squelette qui en dessinera bien les grandes lignes, mais d'où toute vie sera bannie. James avait l'illusion, vers la fin de sa vie, qu'il aurait pu, avec plus de temps, mettre le point final à sa philosophie. Ce n'était qu'une illusion. Un système a une conclusion, une vision n'en a pas. Un voile levé en découvre un autre. Renouvier, Blood, Hegel, Fechner, Bergson aidèrent successivement James à lever les voiles qui lui cachaient une vue plus précise des choses. Chaque fois, il crut toucher au but. Ces mirages successifs ont amené James au mirage dernier. Si la mort ne l'avait pris, n'eût-il pas entrevu encore quelque au-delà plein de promesses ? Son esprit était une plaque sensible qui recueillait toutes les impressions d'une certaine sorte. Comment eût-il été dogmatique ? Ainsi s'explique le manque absolu de rigidité chez ce philosophe. On s'explique aussi le halo de doute

autour de la pensée de James que rien ne vient fixer, et l'absence de doute systématique, cependant, qui impliquerait un dogmatisme d'un genre particulier. Instable en tout, il ne tient à sauvegarder que le strict nécessaire pour assurer la paix d'une sensibilité qui en a besoin. Ses condamnations, même les plus sévères, sont toutes faites au nom de cette sensibilité pour laquelle il plaide. Au delà, l'esprit de l'œuvre de James, c'est la conciliation. « Le Pragmatisme accepte tout : il accepte la logique, il accepte les sens et consent à tenir compte des expériences les plus humbles, les plus particulières. » (14). James ne rejette rien. Il est ouvert à tout. Il prend un soin extrême de ne tomber dans aucun excès. Il tend la main même à l'absolu. Pour peu qu'une philosophie fût voisine de la sienne, il lui faisait fête, il s'inscrivait modestement au rang de ses disciples. James se reconnaissait beaucoup plus de dettes qu'il n'en avait contractées. C'est que son insatiable curiosité le mettait en contact avec une immense variété de pensées et qu'il était toujours prêt à s'émerveiller de l'aide que chacune lui apportait dans son enquête sur le Cosmos. La philosophie anglaise, l'écossaise, Helmholtz, Wundt et la psycho-physique, la philosophie française contemporaine, Janet, Fouillée, Pillon, Flournoy, un polonais, Lutostlawski, des hindous, la jeune école italienne, ses propres collègues, Palmer, Royce, Santayana, des penseurs de tous pays : Bourget, Wells, Chesterton, Tolstoï : à tous James a dû des heures réconfortantes. Il eût voulu comprendre dans sa philosophie ce que chacun avait de mieux. Il cite fréquemment Whitman, Stevenson, Tolstoï et, d'une façon générale, la citation est fréquente chez lui car il aime se sentir appuyé, corroboré par des auteurs qui lui paraissent toujours avoir dit mieux que lui ce qui était à dire. Il est éclectique et cosmopolite, mais ce n'est pas une revue superficielle de la pensée contemporaine qu'il passe ainsi. Il n'en fait pas étalage. il ne cherche pas à donner à son œuvre une teinture d'actualité et un faux brillant. Comme tout Américain cultivé, il est cosmopolite parce que c'est une nécessité et que, placé entre l'Orient et l'Occident, il se trouve sur la route des grands courants de pensée, qu'ils viennent du Pacifique ou de l'Atlantique; parce que nos cultures européennes, vues d'Amérique, se fondent et tendent à s'opposer, en bloc, à celles de l'Asie, de l'Inde surtout. Il est cosmopolite, enfin, parce que de bonne heure il a été initié à d'autres pensées que la pensée américaine et qu'il préfère chercher les solutions nouvelles

(14) *Pragmatism*, II, 80.

dans les efforts des contemporains au travail, plutôt que dans le passé.

James assimile facilement. Il incorpore dans sa pensée les points qui l'ont séduit chez les auteurs dont il subit l'influence, mais il n'est jamais l'homme d'une seule influence. Son esprit tendu vers trop de buts divers ne peut se concentrer sur un sujet unique. Il lui faut trouver des positions déjà bien établies, qu'il n'ait pas besoin de discuter pour son compte et qui puissent lui servir de relais dans sa course. C'est ainsi qu'il va de Renouvier à Blood, puis à Peirce, puis à Bergson, autant de philosophes auxquels il peut dire : « Voilà ce que depuis longtemps je pensais sans parvenir à l'exprimer. » De vanité d'auteur, il ne saurait être question avec William James. Il est tout heureux, au contraire, de présenter au public américain Renouvier et Bergson et de se dire leur disciple. Il ne tient pas à passer pour original. Son pragmatisme, dit-il, est le « nom nouveau de quelques vieilles façons de penser ». S'il le pouvait, il voudrait que sa philosophie ne fût que le regroupement de toutes les autres de même tendance. Son but principal étant de servir, il s'efface volontiers devant cette fin supérieure et s'il estime que d'autres ont fait un travail utile à tous ceux qui cherchent, il n'éprouve pas plus de scrupules à s'en inspirer que le savant n'en a à profiter des méthodes nouvelles de ses confrères pour abréger ses recherches et leur donner le maximum d'efficacité. « Ce serait chose délicate, dit Dewey, de déterminer dans quelle proportion il doit sa réputation d'inconsistance à son désir de faire des concessions à ses adversaires dans l'espoir de trouver un terrain d'entente et à cette largeur d'esprit qui le rendait indifférent aux détails de ses ouvrages antérieurs. » (15).

Imagination, impressionnisme, simplicité et généreux esprit de conciliation, tels sont les principaux aspects de la méthode de James. L'ensemble dénote de la vitalité, de l'élan, le goût de l'indépendance et un minimum de déformation professionnelle. C'est surtout cette absence de pédantisme chez James qui a favorablement impressionné la critique. Il est bien vrai, aussi, qu'on a su le lui reprocher, indirectement, en insinuant qu'une telle philosophie n'avait rien de rigoureux, qu'elle était pleine d'aperçus ingénieux, mais restait un peu en dehors des cadres où la tradition veut que se maintienne la philosophie. On accorde à James de la vigueur, un excès de vigueur, même, qui ne serait pas sans nuire à son sens

(15) *Journal of Philosophy*, 7 (1910), p. 508.

de la mesure. On dit enfin qu'en insistant pour donner des idées traditionnelles, comme celle de la Vérité, une interprétation personnelle, il en a été réduit à jouer sur les mots. Peu de philosophes ont provoqué chez les critiques une pareille mauvaise humeur. Celle-ci ne serait-elle pas due, précisément, à la qualité même de la personnalité de James, soit qu'on l'ait mal comprise, soit qu'il y ait incompatibilité entre le philosophe américain et ses critiques? Notons en passant que ceux qui connurent James personnellement ont su lui consacrer une critique plus sympathique. Quant à nous, qui avons cherché à pénétrer un peu sa personnalité et la raison d'être de sa philosophie, nous croyons qu'on ne peut vraiment lui rendre justice qu'en interprétant sa pensée avec toute la souplesse et tout le doigté qu'exige une vision aussi personnelle et aussi délicate. James n'a pas cru déchoir en jugeant Fechner sur la partie la plus romantique — certains diront : la plus fantaisiste — de son œuvre. Nous ne faisons que respecter la réalité en considérant chez James non seulement les idées philosophiques, mais l'ensemble dont elles font partie. Si l'on isole volontairement les idées de la personnalité dont elles émanent, peut-être est-on fondé, dans le cas de James, à leur adresser certaines critiques justifiées; mais c'est, selon nous, se livrer à un travail bien artificiel et bien stérile que de commencer par séparer les branches du tronc qui leur donne la vie sous prétexte de leur rendre leur valeur propre.

James a passé son temps à défendre une vision « romantique » de la vie et l'on peut dire que la plupart de ses critiques l'ont jugé au nom d'un idéal « classique » de raison pure et de discipline scientifique. On avait devant soi ce spectacle rare d'un homme sans fausse rigueur qui se laissait guider moins par un goût scolaire pour un système bien fait que par les fluctuations capricieuses d'une riche sensibilité. On n'a pas su, ou l'on n'a pas voulu, voir tout l'intérêt qui s'attachait à cette recherche naïve d'un équilibre toujours instable, à cette tentative puissante pour insérer la personnalité humaine dans l'univers d'une façon qui expliquât et satisfît en même temps nos aspirations. Rêveries généreuses, a-t-on dit avec un sourire, et l'on est passé outre. Il y avait là un homme aussi bien informé que quiconque des faits de la cause, trop bien informé, même, pour les déformer en les incorporant en un système d'apparence rigoureuse et qui voulait donner à la pensée son maximum de souplesse. « De la rigueur, lui dit-on, encore de la rigueur. Assez de vos hypothèses subversives, de vos inquiétantes escapades. Donnez-nous de bonnes vérités bien solides, de ces concepts éternels invariables où viennent s'ébrécher les dents des philosophes. A la meule,

avec tous les esclaves de la pensée! » On raconte qu'un jour, alors que James se livrait dans son cours de philosophie à une de ces grandes improvisations qui lui étaient si familières et où jaillissait le plus pur de sa personnalité, un étudiant positif et quelque peu maussade l'interrompit net en lui criant : « Mais enfin, Docteur, Docteur! Si nous parlions sérieusement, un instant! » Cet étudiant anonyme a fait presque autant de disciples que James.

En présence d'une telle personnalité, il semblerait que l'on eût plutôt à se défendre contre la tendance à négliger un peu les idées pour le charme personnel de l'auteur. L'examen des critiques faites à James rassure : bien peu sont allés à lui en confiance. La note qui domine est la méfiance, quand ce n'est pas le dédain. Livrer un impressionniste comme lui entre les mains de juges trop timides, c'est faire estimer un Degas par un antiquaire ou faire commenter les *Châtiments* par un commissaire de police du second Empire. Il y a des nuances que la sympathie seule peut dégager. En s'enfermant dans une objectivité plus apparente que réelle on s'interdit de comprendre.

Qui dit sympathie ne dit pas approbation. La sympathie va à la personne et non aux actes. Nous éprouvons de la sympathie pour un certain nombre de gens dont les actions peuvent nous paraître parfaitement absurdes. Nous les en blâmons, et ce blâme vient précisément du sentiment qui nous porte vers eux. Il en est ainsi de James. On peut rire de sa « volonté de croire », se récrier contre son pragmatisme et être un fidèle partisan de l'Absolu. Encore doit-on en user à son égard comme lui-même faisait en face d'adversaires courtois : viser surtout à saisir l'homme dans l'œuvre. James, quand il avait ainsi touché une forte personnalité se souciait assez peu de ses théories et jouissait pleinement de l'occasion qui lui était offerte. Même si nous devons nous écarter de James sur tous les autres points, imitons-le ici. Ce qui nous attire vers lui, avouons-le, c'est moins son pragmatisme ou son empirisme radical pour eux-mêmes que la vitalité même de l'homme, ses élans, sa verve, ses doutes. Il y a plus de nouveauté et de vigueur dans la personnalité que dans l'œuvre qui en est pourtant si pleine. Devrons-nous juger James aux résultats? Mais la seule conclusion qui se dégage d'une étude de James, c'est qu'on ne peut rien conclure. Et quand le critique après avoir montré que sur dix points James se contredit, que sa philosophie n'est qu'un tissu de paradoxes ou la plus banale des collections de truismes (les avis oscillent entre ces deux extrêmes), croit avoir prononcé un jugement définitif, nous avons l'impression de ne pas être satisfaits car quelque chose nous dit

que James vaut mieux que cette sentence et que — n'eussions-nous rien appris de lui — nous avons pourtant tiré profit d'un long contact avec cette pensée.

Le grand obstacle où viennent se briser les sympathies qu'on peut éprouver pour James, et qui a fait reculer beaucoup, c'est ce préjugé très moderne que la recherche scientifique ou philosophique (les deux tendant à une fusion de plus en plus intime) ne souffre pas l'ingérence de la personnalité du chercheur. La philosophie de James, nous l'avons vu, avait été une protestation énergique contre cet état d'esprit. Il avait planté sa tente dans le désert. Si James, en dépit de sa verdeur et peut-être à cause d'elle, fait à beaucoup l'effet de *dater* déjà, si son influence va s'affaiblissant, c'est qu'il a été submergé par l'esprit contre lequel il a vaillamment lutté de toute son énergie. Il appartenait à une époque où l'individu comptait plus qu'aujourd'hui. Aux alentours de 1870, alors que James avait 30 ans, âge où se précisent les habitudes intellectuelles, les travailleurs scientifiques, en Amérique surtout, infiniment moins nombreux que de nos jours, étaient aussi plus isolés et plus indépendants. La personnalité d'un Agassiz ou d'un Wyman comptait pour beaucoup. Et James, qui goûtait fort cet état de choses, s'en est tout naturellement inspiré dans son travail philosophique.

James n'a pas fait école. Ne le soumettons pas à la critique de l'école. Ce fut un convaincu qui, après bien des tâtonnements, avait trouvé dans certains aperçus philosophiques une satisfaction intime qu'il pensait pouvoir faire partager. Sa nature passionnée, partielle, naïve, irritable, se retrouve dans son œuvre avec une rare fraîcheur. Considérons-le, si nous ne nous sentons pas la force de le suivre, comme une des « variétés de l'expérience philosophique » et étudions-le avec la sympathie qu'il savait réserver aux autres. Lisons-le, même en dehors de tout intérêt philosophique, pour nous donner le spectacle si rare d'un homme sincère engagé dans une lutte qu'il prend à cœur, soyons témoins de ses triomphes et de ses défaillances : mais n'allons pas le juger avec rigueur. Laissons-nous aller, nous aussi, à nos préférences personnelles, même si nous devons lui accorder plus qu'il ne mérite, car « si l'on traitait chacun selon ses mérites, dit le sage Hamlet, qui donc échapperait au fouet? ».

d) *L'Art de William James.*

Ame d'artiste, James se devait d'avoir une *manière* propre, un style personnel. Le style est le vêtement qui épouse les formes de la pensée. A la longue, les deux sont inséparables. Quel auteur sans

relief eût jamais un style vigoureux? La manière définit, de plus, la relation de l'auteur à son public. Bien souvent, elle reflète aussi bien la psychologie du public que celle de l'auteur qui veut lui plaire (et quel auteur ne veut pas plaire?). Par là également elle nous éclaire sur la personnalité de l'écrivain.

A ces différents égards, le contraste entre un Henry et un William James est singulièrement instructif. On connaît la manière du premier, toute faite d'analyse subtile, d'insinuations vivement lancées, de méandres où se faufile l'idée, comme si elle se laissait aller dans la brume au fil d'une rivière sinueuse, ivre de sensations, humant au passage les vives senteurs, perdue dans une vapeur colorée, sans un contour net, sans un point où se fixer, séparée du but par un amoncellement de riches notations que la pensée jouisseuse veut savourer jusqu'au bout. Style flou d'artiste idéaliste fatigué du réel. On y sent le rêve et l'effritement de la personnalité éternellement partagée. Style qui manque de compact, d'élan, de tranchant, fait pour un public raffiné, une élite, même, si l'on veut, mais une élite épuisée, ivre d'analyse, à qui fait défaut l'énergie vitale de la synthèse. « Tu sais, écrivait William James à son frère (16), comme tout ce qui est dans ta « troisième manière » est aussi loin que possible de l'idéal littéraire qui anime ma brutale et vaillante poitrine.

» Mon idéal, c'est de dire les choses en une phrase aussi directe et aussi explicite que possible, puis de n'en plus parler; le tien, c'est d'éviter de rien nommer directement, mais à force de tourner tout autour en soufflant et en soupirant, tu finis par faire naître dans l'esprit du lecteur qui a eu la chance d'éprouver quelque chose d'analogue (sinon, que Dieu lui soit en aide!) l'illusion d'un objet solide ayant cela de commun avec le « fantôme » du « Polytechnic » qu'il est fait de matière impalpable, d'air, et d'interférences prismatiques de lumière habilement concentrée par des miroirs sur un espace vide. Tu y arrives pourtant, et c'est le plus étrange!... Mais c'est bien la méthode la plus bizarre dont on puisse user systématiquement, comme tu le fais aujourd'hui; à tes risques et périls, d'ailleurs. En ces temps de lecture intensive et hâtive, on ne lit pas, on laisse de côté des pages qui demandent une attention aussi soutenue. Pour être sûr de saisir l'effet, il ne faudrait pas sauter un mot, et sur vingt lecteurs intéressants, ils seront dix-neuf à s'impacienter. Cette méthode leur paraît délibérément contrariante. « Au

(16) *Letters*, II, 227, 4 mai 1907.

» fait, pour l'amour de Dieu », s'écrient-ils, « et finissons-en. ». Tu n'as pas ton pareil pour les lueurs, les allusions, les insinuations verbales bien tournées, mais le cœur de la littérature est plus solide. Redonne-le nous, *une fois* encore! On ne vit pas que du parfum des choses, et les effets de solidité où tu atteins ne sont que parfum et illusion. »

Nous avons là la réaction de William James sur une manière aussi différente que possible de son idéal, qui se trouve ainsi précisé : aucun raffinement chez lui, aucune recherche curieuse, un style direct, plein, clair. Entre Henry James et William, il y a toute la différence qui sépare celui qui écrit pour les lettrés de celui qui écrit pour tout le monde. Et là encore, c'est au fond une différence de tempérament que nous révèle la manière de chacun. On a souvent répété, en parlant de Henry et de William James que « le romancier écrivait comme un psychologue, et le psychologue comme un romancier » : formule commode, épigrammatique, et qui veut opposer l'analyse fouillée de l'un à l'aisance brillante de l'autre; formule, pourtant, plus saisissante que vraiment juste. Il n'est pas nécessaire qu'un psychologue soit obscur et confus. On exige, au contraire, de lui plus de clarté qu'on n'est en droit d'en attendre d'un romancier. Le bon psychologue est précis, clair, sans recherche. Il présente, en un mot, les qualités d'un William James. Que reste-t-il alors de notre formule? Henry James écrivait comme un psychologue amateur : c'est l'évidence même et la formule perd beaucoup de son brillant. Quant à William, si beaucoup de ses pages se lisent, en effet, « comme un roman », mieux vaudrait reconnaître le fait en disant qu'il écrivait en bon psychologue et en artiste, c'est-à-dire, qu'il alliait, chose rare, le charme à la précision. Henry avait du charme sans précision, alors que trop de psychologues n'ont que de la précision sans charme. William James, ici comme ailleurs, tient le juste milieu — affaire de finesse et de goût — de là, son succès. Il n'a peut-être pas créé de genre nouveau, mais il a su être naturel en son genre et dominer son sujet : du même coup, il s'est classé parmi les philosophes qui surent écrire.

L'art et le style de William James — comme celui de Bergson — ont été vivement commentés parce que tous deux surent — dans deux genres différents — rendre attrayant un ordre de recherches supposé aride. Nombre de philosophes, pourtant, furent de brillants écrivains. Les plus grands, même, furent ceux qui écrivirent le mieux. Descartes n'est pas seulement le créateur d'un esprit philosophique nouveau, il est aussi le premier à exprimer dans la langue vulgaire et dans un style lucide sa pensée personnelle. En An-

gleterre, Locke, à un degré moindre, fit cependant beaucoup pour exposer clairement les grands problèmes; Hume, surtout, est, par excellence, le philosophe écrivain. Pour être philosophe, on n'en est pas moins artiste, et il y a toujours eu une lignée de penseurs qui furent, avant tout des humanistes, estimant que la profondeur et la précision de la pensée n'excusaient nullement une page mal écrite. Tous ces philosophes, et d'autres encore, ont apporté à leur œuvre une préoccupation esthétique qui en rehausse la valeur.

James avait de bonnes raisons d'être de cette lignée. Son éducation lui avait fait prendre tout pédantisme en horreur. Elle avait été aussi peu livresque que possible. Il n'avait pas fait son apprentissage philosophique dans les universités d'alors — inféodées, en Amérique, aux méthodes allemandes. De bonne heure, une pensée négligée exprimée dans un style rugueux l'impatientait fort. La philosophie lui était, pour ainsi dire, venue du dedans, et, si cela ne suffisait pas à lui donner un style agréable, du moins y mettait-il du naturel et cette aisance qui est un don de nature, quand elle n'est pas le fruit d'une longue étude.

Rien, donc, chez James, qui sente l'effort ou la monotonie. Son style fuse comme sa pensée. L'un et l'autre ont subi un travail d'élaboration que rien ne trahit; mais, de même que la pensée de James ne s'embarrasse pas de vieilles formules et se présente toujours libre, de même, son style ne cherche pas de modèles. Il suit fidèlement la pensée, ne lui impose aucune contrainte, se plie à toutes ses nuances. C'est un bon instrument, mais il a fallu l'usage et les circonstances pour que James arrive à s'en servir avec une véritable maîtrise.

Les circonstances sont ici de première importance. James n'est pas un philosophe de cabinet qui disserte à loisir pour sa satisfaction personnelle. Il a un souci d'utilité sociale, un rôle à jouer, un message à livrer. Il écrit pour un public qu'il veut atteindre, qu'il cherche à convaincre. La plus grande partie de son œuvre est faite de conférences qui s'adressent à des auditoires de composition extrêmement variée : auditoire populaire des foules de Chautauqua, public universitaire des Clubs de Harvard et de Yale, de Berkeley ou de Stanford, sociétés savantes, ecclésiastiques, public des Congrès, auditoires cultivés d'Edimbourg, foule des cérémonies commémoratives, réunions d'Oxford ou causeries du Lowell Institute (17). Il faut être bien habile pour plaire à des goûts si différents

(17) P. ex. : *Talks to Teachers* (Ecoles de la ville de Cambridge); *Talks to Students* (Ecole de gymnastique de Boston); *The Will to Believe* (Clubs de Yale

et intéresser des esprits aussi variés. C'est pourtant ce que James arrive à faire; qu'il ait devant lui des maîtres d'école, des savants, des étudiants, ou le grand public, il est partout assuré du succès; qu'il parle en Amérique ou en Angleterre, qu'il prononce un discours en français en Italie (18) ou écrive dans une revue française (19), il ne livre rien qui sente son provincial. On le comprend sans peine, et non seulement dans les nuances de sa pensée, mais dans l'esprit même dont il l'anime : pénétré comme il l'est des cultures européennes, sa prose française coule de source et ne sent pas la traduction. Cette universalité suppose une souplesse remarquable de toutes les facultés, une maîtrise complète de l'idée et de l'expression.

Mais, si James sait commander aux circonstances, dans l'ensemble ce sont les circonstances qui, dans une large mesure, l'ont fait tel qu'il est. Elles lui imposent le moule dans lequel il va couler sa pensée. James finit par n'écrire que pour parler. Il est conférencier. Or, la conférence est un « genre » littéraire secondaire. Elle exige de la concision, de la force. Il faut ramasser son sujet. L'intérêt doit être soutenu d'un bout à l'autre : de là le brillant, les formules heureuses, les *mots*, même, dont s'émaille le texte. Dans ce court espace de temps, il importe avant tout de frapper l'imagination : l'auditeur veut qu'on lui présente des tableaux, des impressions vives, plutôt que des arguments. Il faut lancer des idées, suggérer plutôt que développer. La conférence souffre la répétition, l'image, l'illustration d'une idée présentée sous des jours différents, la variété dans l'exposition. Elle invite à la discussion alerte, à la réplique qui porte, à la riposte. Peu favorable à l'examen détaillé des questions, elle est, au contraire, un excellent moyen de présenter un résumé des recherches ou des réflexions personnelles. C'est

et Brown); *Is Life Worth Living?* (Y. M. C. A., Harvard); *The Sentiment of Rationality* (Philosophical Club, Harvard); *Philosophical Conceptions and Practical Results* (Philosophical Club, Berkeley, Californie); *Reflex Action and Theism* (Ministres Unitariens); *The Dilemma of Determinism* (Fac. Théologie, Harvard); *Great Men and their Environment* (Soc. Hist. Nat. Harvard); *Varieties of Religious Experience* (Univ. d'Edimbourg); *Pragmatism* (Lowell Institute, Boston); *A Pluralistic Universe* (Manchester College, Oxford); *Emerson* (Centenaire d'Emerson à Concord); *R.-G. Shaw* (Inauguration du monument à R.-G. Shaw); etc.

(18) *La Notion de Conscience*, dans *Essays in Radical Empiricism*, VIII. Communication faite au Ve Congrès internat. de psychologie à Rome, le 30 avril 1903.

(19) Quelques considérations sur la Méthode subjective, *Critique Philosophique*.

un genre qui convient admirablement au tempérament de James, suggestif, batailleur et pratique. Il y faut payer de sa personne, apporter des idées neuves, rester dans les limites du sens commun et être bref. Les questions purement verbales y seront forcément réduites au minimum. James sent qu'il tient là un mode d'expression à sa mesure et qui cadre bien avec sa philosophie orientée vers le résultat. Il aime, d'ailleurs, ce genre de conférences échelonnées qui lui permettent de se compléter entre temps, de rectifier sa pensée jusqu'au dernier moment, d'observer sur le public l'effet de sa parole et d'orienter ses conclusions.

Jamais peut-être philosophe n'eut à ce point l'oreille du public. Ce fut naturellement l'Amérique qui lui réserva ses premiers succès, bien qu'il ait, par la suite, obtenu à Edimbourg, comme à Oxford, les plus beaux triomphes de sa carrière. Mais le public américain se passionnait pour sa parole. Chautauqua, qui se fonde en 1874 a conservé beaucoup des caractères du « Lyceum ». L'institution elle-même du « Lyceum » est tombée en désuétude à mesure que les centres de culture se répandaient et acquéraient de l'importance, mais l'esprit qui contribua à sa création vit encore. Le même public populaire qui se pressait pour entendre Emerson, Agassiz, Horace Mann, O. W. Holmes, Lowell, Dana, Thoreau, applaudit William James. Celui-ci a su suivre heureusement l'évolution des esprits. On demandait autrefois un peu de nouveauté, et beaucoup de religion. Le prêche ou la leçon s'allègent, les sujets varient, se font plus hardis, l'exposé surtout est plus dégagé, plus prime-sautier; l'humour s'y glisse, le texte rit : la conférence est née. Cette alliance parfaite que l'on observe chez James des tendances scientifiques, philosophiques et religieuses, cet équilibre moyen qui est peut-être la note la plus constante de sa philosophie, s'ils ne sont pas dus entièrement au fait que le philosophe, s'adressant à une grande variété d'auditoires, pesait avec justice les exigences des uns et des autres, sont pourtant dans une large mesure une conséquence du genre qu'il avait délibérément choisi. On en pourrait dire autant de la multiplicité des points de vue, du souci d'actualité et surtout du désir de simplification et de clarté bien caractéristiques de James.

Mais les circonstances qui firent de James un conférencier en ont aussi fait un polémiste. Il remue trop d'idées et dans un esprit trop personnel pour ne pas heurter des convictions établies. D'ailleurs, son tempérament le poussait à la lutte : rien ne faisait reculer James, ni la difficulté, ni la contradiction. Celle-ci l'aiguillonnait, au contraire. Il aimait la provoquer en outrant quelque peu sa pensée. Il pensait que les oppositions se dessinaient ainsi plus nettement.

Agressif par tempérament, il se justifiait en présentant sa combativité naturelle comme une tactique habile et un procédé efficace. « Il pensait, écrit son ami Sully (20), que je me souciais trop d'être impartial; il me rappelait que « un soupçon de virus polémique est » souvent bien utile pour faire nettement saisir les contrastes »; il me représenta, plus tard, à propos de mon livre sur *L'Esprit humain*... que j'avais l'esprit trop large. « Si vous étiez plus polémiste, » me disait-il, moins préoccupé de tenir compte de toute vérité, » votre accent *sonnerait* mieux et vous retiendriez mieux vos lecteurs. » Quand il entreprend ses conférences d'Edimbourg, il est animé de résolutions farouches : « défendre, contre tous les préjugés de ma « classe », l'« expérience » contre la « philosophie » comme étant le soutien réel de la vie religieuse universelle ». Et parlant de l'atmosphère qu'il s'attend à trouver à Edimbourg : « J'aurai plaisir à lui planter le couteau dans le cœur, si les atmosphères ont un cœur? » (21). Ses lettres reflètent la trépidation où il vivait, toujours sur la brèche, rendant coup pour coup. La philosophie est une bataille. « Je sens qu'au fond nous menons le même combat, écrit-il à M. Bergson (22), vous, comme chef, et moi dans le rang. » Il multiplie les articles de revue, les réponses, les courtes notes dirigées contre un ou plusieurs adversaires (23). Il cherche des alliances, il veut créer un « mouvement », il se dépense sans compter, il va porter la bonne parole jusqu'en Europe. L'influence de ces préoccupations sur la manière de James est assez considérable. Le style se fait plus alerte, plus nerveux, la pensée évolue plus vite, elle se fait plus saisissante; les coups sont mieux assénés. L'ensemble est plus clair, s'articule mieux; l'arme est parfaitement aiguisée, tranchante, et le combattant s'en sert avec un brio et une souplesse toujours plus grande. On éprouve, du moins, cette impression, en passant des essais de la *Volonté de croire* encore chargés de la mélancolie d'une sensibilité délicate aux arquebusades du *Pragmatisme* lançant la mitraille sur l'ennemi. Ce Chevalier de la Vérité, dit J.-J. Chapman, « prit la philosophie pour lance et bouclier, et il se trouva qu'elle fut entre ses mains aussi malléable que l'eussent été la poésie ou le roman, la politique ou le droit ou tout autre moyen d'action sur la société. » (24).

(20) *My Life and Friends*, 317.

(21) *Letters*, II, 127 : A Miss Frances R. Morse, 13 avril 1900.

(22) *Letters*, II, 292, 13 juin 1907.

(23) V. notamment *The Meaning of Truth*, VII, VIII, X, XI, XII, XIV, XV; *Essays in Radical Empiricism*, VII, IX, X, XI, XII.

(24) *Harvard Graduate Magazine*, vol. XIX, déc. 1910 : W. James, A Portrait.

Conférencier, polémiste, James ne peut écrire qu'une œuvre pleine de vie. Sa passion du concret lui fut ici d'un grand secours. Elle l'aida à faire comprendre à ses auditeurs la portée des grands problèmes vitaux en matérialisant devant eux les conflits d'idées, en en faisant des conflits de tempéraments. Cette vision toute concrète de la pensée philosophique se traduit dans la manière de James par une *dramatisation* des idées. Plutôt que la doctrine moniste, il y a l'état d'âme moniste. Et, de même que le dramaturge incarne dans ses personnages les états d'âme qu'il prétend mettre aux prises, James, qui, lui aussi, veut rendre la psychologie vivante, va camper devant nous ses protagonistes, les mettre en scène, leur faire jouer un drame où il ne manque que le dialogue. Il donne à l'un sa sympathie, la ménage plus à l'autre, les met tous deux en présence d'une situation qu'ils devront résoudre en faisant appel à leur tempérament propre. Nous les voyons agir, ce pluraliste tout de souplesse et de bonhomie, ce moniste si majestueux qu'il cesse d'être respectable pour n'être plus que solennel. Et la pièce est une pièce à thèse : étant donnés les problèmes que pose la vie, qui saura les résoudre au mieux de nos intérêts, le pluraliste ou le moniste, le pessimiste ou l'optimiste ? Le héros de James est sympathique ; il est anti-intellectualiste, donc il a du naturel ; il a du brio, le *strenuous mood* en est une preuve ; il est courageux et fait à l'idée du risque. Il plaira aux foules : la bonne humeur, l'entrain, la générosité, le panache, la témérité, sont naturels chez lui. Pâle, sec, étriqué, sans cet air de bonne santé qui conquiert tout de suite chez le pluraliste, voici le moniste qui s'avance à pas comptés. Il n'a pas les poumons robustes de l'autre, ni ces puissants élans vitaux qui secouent sa solide carcasse. L'autre est un barbare, un être hirsute et presque sauvage, mal à l'aise dans les vêtements intellectualistes, emprunté dès qu'il s'agit de réduire en formules sèches et empesées les pensées vagabondes qui le hantent. Et voyez comme le petit moniste propre, correct dans son habit d'une logique impeccable, ricane au spectacle de cet ours des bois, de ce paysan du Danube

... nez tortu, grosse lèvre,
Portant sayon de poil de chèvre,
Et ceinture de joncs marins,

qui bégaie son pluralisme grossier en maladroites images.

Mais que la scène change, que le vent s'engouffre dans la demeure des hommes, éteignant la lampe studieuse où s'éclairait l'éloquence moniste, qu'au lieu d'être aux prises avec la dialectique, ils aient à mener le rude combat contre la brutalité de la vie, contre la plus

âpre réalité. Le pluraliste est prêt : il a la confiance, la force. Le moniste ne sait que faire, du moment que le monde ne se réduit plus à ses formules. Le vent a éteint la lampe à la lueur de laquelle il pensait. Il n'a pas appris à se conduire dans les ténèbres de la réalité. L'autre, au contraire, qu'éblouirait cette lumière factice, retrouve toute sa liberté d'action. Ne préjugant de rien, il est prêt à tout. C'est à lui, le fort, que reviennent l'honneur et la charge de continuer dans l'ombre cet effort d'où sortira une humanité meilleure.

Telle semble, parfois, la vision dramatique de James. On comprend que le philosophe ait vu dans le théâtre la psychologie de l'avenir. Sans doute, dira-t-on; mais ce ne sont là que des approximations; jamais moniste fut-il si collet-monté? Et quel pluraliste a donc été l'espèce d'anarchiste que peint James? Harpagon est peut-être plus avare que nature, et Tartuffe, plus hypocrite. Qui dira, cependant, que Molière n'a pas su peindre l'avarice et l'hypocrisie? L'essentiel est que l'auteur ait saisi les grands traits et fait vivre l'homme. Toute la portée d'une pièce de théâtre est dans la réaction de chacun des spectateurs. James voulait que nous sentions qu'il y avait là un conflit, et il a produit cette impression de la manière la plus vivante qui soit. Il aurait pu créer des personnages, en faire le portrait, comme un autre B. Shaw; il ne manque à ses héros que le sens de l'intrigue, mais ils sont tout de même voisins du théâtre en ceci que James cherche à nous intéresser à leurs faits et gestes en faisant appel à notre sentiment, en nous laissant juges des motifs qui les animent et du parti qu'ils prennent. Chacun des personnages est en face d'un problème de conscience qui se pose également pour le spectateur. On songe au théâtre plutôt qu'au roman en lisant James, à cause de la concision extrême des répliques. Les arguments volent, l'action presse, nous tient en haleine : l'œuvre fait penser plus qu'elle souligne, suggère plus qu'elle ne peint.

Nous parcourons les chapitres des *Variétés de l'Expérience religieuse*. Mais peut-être ne voyons-nous pas que, sous son apparence fragmentaire, ce livre a une unité réelle qui lui donne son puissant intérêt dramatique. C'est, en réalité, l'histoire d'une âme, l'âme religieuse, l'âme malade, passant de la mélancolie au calme philosophique, au milieu des autres âmes : l'âme saine, l'âme sarcastique, les âmes indifférentes. Pour ne pas se matérialiser, toutes n'en ont pas moins leur rôle dans le drame, tels ces personnages symboliques qui se présentent l'un après l'autre sur la route de *Chrétien* dans l'allégorie de Bunyan. L'âme saine, c'est un peu Mr. Worldly-Wiseman, exempt des grosses passions et jouissant béatement de la

vie. Il y a les railleurs : un Renan, un Schopenhauer, les matérialistes de la médecine et de la science, qui, l'un après l'autre, tentent de détourner l'âme malade de ses préoccupations.

Lisons plus avant : voyons la composition du drame. C'est d'abord l'exposition (25). Puis on nous fait pressentir par la bouche de personnages de second plan tout ce que la situation a de poignant (26). Alors, apparaît Ame Saine, joyeuse, joviale même, éclatant de bonne humeur. Voilà, pensons-nous, une agréable solution aux angoisses qu'on nous a montrées si pressantes (27). Notre émotion n'en est que plus forte lorsque paraît Ame Malade, dont l'entrée nous fait frissonner, car elle se dresse tout de suite, tragique, sur la sérénité et les éclats de joie de cette scène où Ame Saine prodiguait son bonheur. Ame Malade prélude, d'abord, sur un mode doux et triste avec Gœthe, s'anime avec Luther, devient pathétique avec l'Ecclésiaste, Tolstoï, Bunyan, puis éclate enfin dans les horribles convulsions de la « pire espèce de mélancolie », celle même où James faillit sombrer dans la folie (28). C'est là le point culminant du drame. Vient ensuite le passage de la mélancolie à la sainteté par la conversion : la lutte de l'âme divisée, « *homo duplex* », les épisodes de la conversion et l'apothéose. La fin du livre, véritable « Epilogue dans le Ciel » nous fait entrevoir, par le canal du mysticisme, les ressorts surhumains qui ont guidé les actes d'Ame Malade et qui règlent les actions des hommes. La moralité est tirée par Philosophe, qui vient raisonner le cas d'Ame Malade et faire sentir que de l'étude de cas semblables naîtra, dans les temps à venir, une « science des religions ». Le chœur, enfin, donne ses conclusions, chargées, comme se doit, de sagesse, de prudence et d'espoir.

Il y eût eu là, autrefois, matière à *mystère*. On est, comme malgré soi, tenté de personnifier ici les idées, de faire du livre une allégorie. La marche du drame est grave, pleine de pensées, d'épisodes pittoresques, mais d'un bout à l'autre règne une sereine unité de ton, agrémentée d'heureux contrastes. Les personnages sont ici fortement nuancés. Ils parlent eux-mêmes, non par la bouche de l'auteur, livrant leur âme à nu et cette âme a des accents pathétiques et troublants. La thèse, enfin, n'est pas l'essentiel. Elle est là pour servir comme de toile de fond, de grandiose décor digne des person-

(25) Ch. I, *Religion and Neurology*; ch. II, *Circumscription of the Topic*.

(26) Ch. III, *The Reality of the Unseen*.

(27) Ch. IV et V, *The Religion of Healthy-Mindedness*.

(28) Ch. VI et VII, *The Sick Soul*.

nages de la scène. Ce sont eux qui sont au premier plan. La thèse se dégage d'elle-même au cours des tableaux successifs. La brève esquisse qui en est faite n'est qu'un rappel, sans autre prétention. Le drame est bien celui des *variétés* de l'expérience religieuse. James répond aux critiques qui lui reprochent d'avoir présenté des cas extrêmes qu' « on n'arriverait jamais à étudier la passion de l'amour d'après un penchant ou une amitié quelconque, ni la violence meurtrière d'après nos impatiences de tous les jours. » (29). D'instinct, le dramaturge va aux personnages à passions fortes et aux situations tendues. La tragédie est l'étude d'une crise. L'intérêt dramatique des *Variétés* réside précisément dans la vie avec laquelle James a su exposer, développer et analyser la crise religieuse.

A une vision vivante, il faut un style vivant. Il ne suffit plus d'être clair : la clarté s'obtient souvent aux dépens de la vérité. Il faut être alerte aussi et souple comme la vie qu'on veut exprimer. Il faut faire monter la sève dans le style qui ne doit plus peser sur la pensée comme un amas de branches mortes, mais plutôt frissonner à son souffle comme des rameaux verts.

James attachait une grande importance au style. Il goûtait en humaniste un livre de bonne tenue et souffrait de voir la philosophie aller de nos jours en négligé. Il s'en plaint à qui veut l'entendre. « Notre littérature philosophique américaine, écrit-il (30), est abominable du point de vue littéraire. Pierre Janet m'a dit qu'à son avis elle était bien au-dessous de ce qui se fait en Allemagne, et je commence à le croire; un style technique ou demi-technique, une pensée mal éclaircie, de la facilité, et nulle composition! » — « Ce qui se publie est important, dit-il ailleurs (31), mais tout cela est trop technique. On n'arrivera jamais à une clarté suffisante tant qu'on n'en aura pas fait une synthèse en bon anglais... ». Et à son ami Flournoy, qui faisait l'éloge de l'activité philosophique américaine, disant que « la palme était maintenant à l'Amérique », « Je crois, lui répond ironiquement James (32), que le style américain est en train de dépasser en laideur tout ce qu'on a vu jusqu'ici. Les idées de X... s'expriment en un style décousu et amorphe qui dépasse les horreurs de l'époque hégélienne en Allemagne. » Par

(29) *Letters*, II, 209 : A Edwin D. Starbuck, 24 août 1904.

(30) *Ibid.*, II, 217 : A Edwin D. Starbuck, 12 février 1905.

(31) *Ibid.*, II, 235 : A Dickinson S. Miller, 10 novembre 1905.

(32) *Ibid.*, II, 244, 9 février 1906.

contre, il n'a pas assez de mots pour rendre la joie que lui cause la lecture d'un écrivain comme Bergson (33).

Lui-même n'eût rien voulu laisser qui sentit le négligé. On sait qu'il mit douze ans à parachever ses *Principes de psychologie*. Le souci de bien écrire n'est pas étranger à cette longue maturation. « J'y ai travaillé tous les jours depuis mon retour d'Europe, écrit-il à son frère Henry, en 1890 (34), et il m'a fait bien souvent me lever à quatre heures du matin le mois dernier. Je m'y suis repris à quatre ou cinq fois pour rédiger chacune de ses pages, et comme il y a neuf ans que j'y réfléchis, tu peux voir d'ici le débarras! » Voici, d'ailleurs, sa méthode de travail telle qu'il l'expose à une amie de Boston, Mrs. Henry Whitman : « Si le style a quelque mérite, c'est le résultat d'un polissage incessant et laborieux. Ma première rédaction est toujours défectueuse; mais, ce premier brouillon grossier, je le griffonne, le rature, le gratte, le polis jusqu'à ce que je m'en déclare satisfait. » (35). « La façon dont il écrivit *La Notion de Conscience*, dit Mr. Henry James (36), éclaire d'un jour bien saisissant sa méthode de travail. A l'ordinaire, quand il écrivait en anglais, son maximum pour la journée était de vingt-cinq feuilles de manuscrit d'une écriture large, et corrigées. Ce discours, destiné au Congrès de Rome ne fut pas composé en anglais, puis traduit, mais écrit directement en français. James s'aperçut avec étonnement qu'il avait rédigé et corrigé quarante pages manuscrites. Les scrupules que soulevait chez lui l'habitude de soigner les détails de style ne se présentaient pas ici, alors qu'il écrivait une langue qui lui offrait moins de variété dans l'expression et limitait ainsi son travail de critique ». Il n'est pas jusqu'aux traductions françaises qu'on a fait de ses œuvres qu'il n'ait tenu à revoir pour y faire des corrections heureuses (37).

James cherchait à présenter sous la forme la plus accessible une pensée que son charme personnel et l'esprit libéral de sa doctrine

(33) V. plus haut, p. 156. Cf. les remarques de F. C. S. SCHILLER (*Humanism*, préface, XXII-XXIII) : « ... Quant à la barbarie du style, elle sévit également toujours, bien que n'atteignant plus les proportions colossales qu'on rencontre chez Kant et Hegel. Si l'humanisme peut remettre en honneur — contre une telle tendance — le style clair des vieux auteurs anglais, elle fera de nouveau de la Philosophie une lecture agréable aux honnêtes gens... » V. également JAMES, *Letters*, II, 230, 234.

(34) *Letters*, I, 296, 4 juin 1890.

(35) *Ibid.*, 297, 24 juillet 1890.

(36) *Letters*, II, 249.

(37) JAMES, MSS, Harvard University Library.

rendaient déjà attrayante. Cet *attrait*, qui est la note caractéristique de son style, est comme l'émanation de sa personnalité. La langue philosophique n'est pas une langue morte. Sa précision laisse la place aux mille nuances de l'accent et les meilleurs philosophes sont ceux qui surent la parler le plus purement avec l'accent le plus personnel. Nette et sans ornement chez un Stuart-Mill, où elle revêt parfois la froide rigidité d'un texte de loi; articulée, saccadée, âpre et souvent passionnée chez un Renouvier; imagée, raffinée, stylisée chez un Bergson, la langue reste toujours l'irrécusable témoin du tempérament du philosophe : il y montre sa force et ses faiblesses. Plongé dans le monde des idées, le style le rattache à la terre. Et combien n'ont jamais pu prendre à cause de lui leur envolée!

La clarté semble être l'idéal commun de William James et de Henri Bergson. Chacun d'eux, cependant, y arrive par des moyens différents et qui répondent bien à l'idée qu'on se fait de la personnalité de l'un et de l'autre.

Bergson arrive à ses fins par le poli, le fini de la pensée et de l'expression, véritables instruments de précision qui découpent la doctrine sans une bavure. C'est un style où l'image tempère ce que l'intelligence pure aurait de trop aride, et qui, pourtant, avec ses raccourcis, ses formules concises, fait souvent appel à la vivacité de l'intelligence. Continu, ondulé, coulant, il berce et flatte. C'est le style de la conversation intelligente.

De tout autre nature est le langage de James, car il faut dire ici « langage » plutôt que « style ». James parle. Chaque phrase, nous le sentons, a été prononcée dans le silence de la salle de cours ou la rumeur sourde de l'« auditorium » populaire. C'est une parole abrupte, nerveuse, haute en couleur, pleine de relief, taillée dans le roc, claire parce que concrète et souvent familière. C'est l'homme qui passe ici au premier plan avec sa vigueur, sa brusquerie, même. On y sent quelque chose de combatif, de l'énergie, souvent, jamais de laisser-aller. On peut même trouver qu'un certain liant ne serait pas de trop, que la pensée procède trop souvent par bonds, comme une ligne de fantassins qui se portent à l'attaque. La langue reflète le tempérament. James ne cherche pas à lui donner du poli, mais du tranchant. Il vise à frapper de grands coups. Il s'adresse moins à l'intelligence qu'à la sensibilité de l'auditeur. En bon écrivain, il forge des formules pittoresques dont quelques-unes sont classiques : c'est le *courant de conscience*, l'*univers-bloc*, l'*intellectualisme vicieux*. A la lecture d'un exposé ennuyeux et pédant, il griffonne nerveusement en marge du livre : « Matériel

scolaire, que tout cela! » (38). Il aime l'épigramme et en criblé ses adversaires. Kant est, pour lui, « le plus rare et le plus compliqué de tous les musées d'antiquités » (39); il parlera ailleurs du « pédantisme suranné de sa vie à Königsberg » (40). Hegel « tel le corsaire de Byron, a laissé à la postérité un nom évoquant

Une unique vertu, mais des milliers de crimes » (41).

De Spencer il abhorre « le sec tempérament de maître d'école, la monotonie de ritournelle, son goût pour le mauvais pis aller en matière de discussion,... tout son système rigide comme du bois, qu'on dirait fabriqué d'un assemblage hâtif de planches de sapin craquelées » (42). Il parlera de l'« esprit de marbre blanc » d'un de ses collègues platonisants. C'est dire que sa verve ne manque pas de pittoresque. On reconnaît là le fils de ce Henry James qui tançait si vertement tel membre de l'Eglise swedenborgienne (43). Comme un Bernard Shaw esquissant de ses personnages un portrait à l'emporte-pièce, aux contours nets, aux couleurs violentes, la vision dramatique de James se complète d'une amusante imagination toujours prête à découper à l'impromptu de saisissantes silhouettes. Le pragmatiste, vu par le rationaliste, est une sorte « d'anarchiste débraillé » (44). Le rationaliste, par contre, voit l'univers lâche du pluraliste du même oeil qu'un « vieux fonctionnaire du bureau de la censure en Russie » voit la liberté de la presse ou « une vieille institutrice » la réforme de l'orthographe (45). Quand il faut essayer de peindre le monde du pluralisme, James redouble de verve amusée. C'est « un monde errant, vagabond, qui s'en va à la dérive à travers l'espace et n'a pas même un éléphant ou une tortue pour y poser la plante de ses pieds ! Le « home-rule » accordé à l'Irlande serait un millenium en comparaison... Un monde comme celui-là manquerait, philosophiquement, de décorum. Aux yeux de la plupart des professeurs de philosophie, c'est une malle sans étiquette, un chien sans collier ! » (46). On sent qu'écrire ainsi la philosophie n'est pas

(38) MSS. Harvard University Library : « Schoolroom furniture all this! »

(39) *Collected Essays and Reviews*, 436.

(40) *Principles of Psychology*, I, 366.

(41) *Pluralistic Universe*, 88.

(42) *Pragmatism*, 39.

(43) V. plus haut, p. 21.

(44) *Pragmatism*, 239.

(45) *Ibid.*, 260.

(46) *Ibid.*, 260-261.

un labeur pour James, mais un plaisir. Et il s'en donne à cœur joie. Parlant de la conception kantienne de la réalité et de la fonction de l'esprit dans la connaissance : « Il y a quelque chose de presque inconvenant dans l'idée, dit-il⁽⁴⁷⁾, qu'une aussi chaste fonction ait porté dans son sein ce tohu-bohu kantien. » Et à propos de la complication des doctrines de Kant et de Hegel : « Le verjus qu'ont goûté ces pères de la philosophie nous agace terriblement les dents. »⁽⁴⁸⁾ James va même jusqu'au jeu de mots pour donner plus de vivacité à sa pensée et nous reconnaissons là le conférencier qui escompte l'effet de son innocente plaisanterie. Nous rencontrons ce procédé même dans des textes qui ne furent pas lus en public, tant les habitudes de l'orateur se retrouvent dans le style⁽⁴⁹⁾. Le style de James n'est certes pas compassé. C'est souvent une accumulation de notations colorées, de premier jet. Ce style est bien de l'homme dont la conversation par moments éblouissait. « Tel il a peint son père, écrit Henry James, tel on pourrait peindre chez lui le brillant causeur : un fulgurant et pénétrant esprit d'à propos qui vous saisissait. »⁽⁵⁰⁾ James ne parvint jamais à réagir contre cette familiarité du style, malgré les marques de désapprobation qu'il recevait de nombre de ses amis. « Je m'aperçois, écrit-il vers la fin de sa vie⁽⁵¹⁾, que beaucoup de respectables universitaires m'ont pris en horreur à cause de l'indépendance, de la familiarité et de l'originalité de ma manière d'écrire, surtout depuis mon *Pragmatisme*, et je commence à en avoir assez de produire cet effet. »

Ce n'est pas par une perversité détestable de sa nature que James était voué au style familier, comme trop l'ont voulu croire, surtout sur la foi des traductions. Mais il faut bien avouer que la pensée anglo-saxonne — la pensée américaine, plus encore — côtoie le concret à chaque instant et cherche à l'exprimer plus que ne fait la pensée française. Pour la pensée américaine, il faut ajouter à ce goût du concret certaine rudesse voulue, une trivialité cultivée qui fait qu'entre plusieurs expressions équivalentes, l'Américain ira infailliblement à celle qui évoque les images les plus courantes, les plus vulgaires. Il aime la métaphore qui rabaisse, les alliances de mots et les allusions très claires qui provoqueront chez

(47) *Principles of Psychology*, I, 363.

(48) *Ibid.*, 366.

(49) *Ibid.*, 369.

(50) *Letters*, I, introd., 27.

(51) *Ibid.*, II, 300 : A Th. Flournoy, 2 janvier 1908.

lui un gros rire (32). James a simplement introduit dans le style philosophique quelque chose de cette langue drue qui ne sent point son classique. Il n'a pas délibérément cultivé le style populaire. Il a parlé à ses compatriotes le langage qu'il jugeait le plus propre à faire impression sur eux. On remarquera que ce caractère s'accuse surtout dans le *Pragmatisme*, série de conférences données en 1906 au Lowell Institute de Boston. Quant à James, qui savait écrire autrement, et l'avait prouvé, dans les *Variétés de l'Expérience religieuse* notamment, il ne tenait nullement à passer pour attaché à un certain genre et il le fit bien voir trois ans après dans ses conférences d'Oxford. Artiste délicat, il savait prévenir les goûts de son public. Telle image bien accueillie à Boston eût été fraîchement reçue en Angleterre. Il fallait une grande expérience et un sens profond de la psychologie des deux nations pour choisir l'éclairage qu'il convenait de donner aux idées, le jour cru du *Pragmatisme* ou la clarté tamisée de l'*Univers pluraliste*. Jamais on n'a pu prendre en défaut le doigté de James.

S'il n'éprouvait nulle peine à se laisser aller au style familier il y avait à cela une raison profonde. Il lui suffisait de pousser à bout cette faculté de penser par images qui était chez lui très remarquable. Sa conversation en fourmillait et ses ouvrages témoignent de leur richesse. James, « grand faiseur de métaphores » disait Sully (33). Qu'on parcoure les *Principes de psychologie* et l'on sera frappé du nombre d'illustrations, d'évocations, d'images qui y sont prodiguées. Parle-t-il de l'habitude? « Chaque défaillance, dit-il, est comme si on laissait tomber une pelote de ficelle qu'on serait en train d'enrouler avec soin : un seul faux mouvement détruit l'ouvrage d'un grand nombre de tours. » (34). Et ailleurs : « J'avoue ne pouvoir lutter contre le tempérament hégélien. Quand on s'acharne avec une trique sur un pauvre fil de la Vierge, on s'exténue en pure perte sans dommage pour lui. » (35). « Peut-être est-ce faiblesse naturelle, mais je ne trouve nulle consolation dans ces artifices qui prétendent faire un triomphe d'une défaite intel-

(32) Cf. *Pragmatism*, VII, 233 : « Si je veux ennoblir les cieux grâce aux constellations que j'y vois, le « Chariot » sera plus vrai que la Cuiller-à-Pot ». Mon ami Frederick Myers s'indignait plaisamment de voir que ce prodigieux groupe d'étoiles ne nous rappelait, à nous Américains, qu'un ustensile culinaire. »

(33) *My Life and Friends*, 230 : « The highly metaphorical W. James. »

(34) *Principles of Psychology*, I, 123.

(35) *Ibid.*, 163.

lectuelle. Ce n'est que du chloroforme pour l'esprit. » (36). « Une *Idee* qui existerait de façon permanente... est une entité aussi mythologique que le Valet de Piques! » (37). Et cette image si « américaine » : « (Nous reconnaitrons nos *mois* et les distinguerons de ceux qui n'ont pas notre marque) ... comme du troupeau lâché pour l'hiver dans quelque immense prairie de l'Ouest le fermier choisit et assemble quand vient au printemps le moment du recensement, tous les animaux qui portent sa marque. » (38). Il y a longtemps qu'on n'avait pas écrit ainsi la psychologie. Il faut espérer qu'on aura beaucoup pardonné à James de ses audaces en souvenir de la fraîcheur qu'il a su répandre sur ses pages toujours vivantes. Mais le *Pragmatisme* a fait du bruit, a été traduit en plusieurs langues, où ses hardiesses se sont trouvées plus ou moins dépayées. Le souvenir de quelques familiarités ainsi déformées a été grossi par la répétition. On peut dire que seule la lecture de l'œuvre entière de James dans son texte original lui rend justice.

Et c'est alors qu'on s'aperçoit de l'étonnante diversité de ce style qui reflète si fidèlement l'extrême mobilité et les nuances si changeantes de la sensibilité de l'homme. James n'a qu'une ennemie : l'uniformité. Chaotique parfois, souvent plein de charme, son style est à son image. On y passe sans transition du plaisant au sévère. Un seul genre reste interdit à James : le genre ennuyeux. Il n'y a pas chez lui de ces *purple patches* plaquées sur un ensemble monotone. La phrase vit, elle est alerte. Qu'on ouvre un de ses ouvrages : une même page contient souvent des éléments aussi disparates qu'une allusion personnelle, une citation familière ou littéraire, des réminiscences, une leçon de morale et des aperçus psychologiques. James a l'art de dire agréablement des choses utiles. Son secret est dans la division extrême de sa pensée qui semble occupée sans cesse à unir bout à bout des parcelles de concret. Il procède par additions successives et variées. Pas plus qu'il n'a de vision d'ensemble, James n'a d'unité de ton. Son style est impulsif comme lui-même, inégal, mais, comme lui, toujours tourné vers le soleil et la vie.

Son humour n'est jamais rude : il est fin. Ceux qui ont connu James parlent volontiers de son « bon sourire de camarade » (39). On retrouve ce sourire dans son œuvre. Même dans l'ardeur de la po-

(36) *Ibid.*, 179.

(37) *Ibid.*, 236.

(38) *Ibid.*, 333.

(39) *Letters*, II, 9, 13.

lémique, c'est une œuvre de bonne humeur. Et il n'est pas de recherches, si ardues soient-elles, qui aient le pouvoir de lui faire perdre ce caractère. Ses *Principes de psychologie*, même, en dépit de leur rigueur scientifique, abondent en passages franchement humoristiques. Écoutons James parler de l'attention : « Je connais une personne, par exemple, qui attise le feu, remet les chaises en place, ramasse les grains de poussière sur le plancher, range sa table, jette un coup d'œil sur les journaux, prend le premier livre qui lui tombe sous la main, se fait les ongles, enfin perd consciencieusement sa matinée comme il peut, le tout sans préméditation, simplement parce que la seule chose à laquelle il *devrait* apporter son attention est la préparation d'une leçon de logique formelle pour midi, qu'il déteste. Tout sauf *cela* ! » (60). Dans la note gaie, cette fois, voilà bien une preuve que la personnalité de l'auteur est au premier plan dans l'œuvre ! Dans la même veine, il s'amusera doucement de l'attitude des disciples de Fechner qui, après avoir démolì ses théories, croient indispensable de lui reconnaître « la gloire impérissable d'avoir été le premier à les formuler, faisant ainsi de la psychologie une *science exacte*,

Et chacun loua le duc
Qui gagna ce grand combat.
« Mais enfin, quel bien en advint ? »
Dit le petit Peterkin.
« Ma foi, je n'en sais trop rien ; dit-il,
» Mais ce fut une fameuse victoire ! » (61)

Son humour parfois s'applique à détailler choses et gens et ce sont alors de savoureux *portraits* où il condense ses observations. On y voit sa réaction personnelle sur les types qu'il a rencontrés : un psychologue est bien placé pour analyser ainsi son prochain. Il y a dans les *Souvenirs et Etudes* toute une série de notices où James a essayé de dégager la silhouette de plusieurs personnalités qu'il a bien connues : Agassiz, Thomas Davidson, Frederic Myers. On connaît son portrait du philosophe dans l'*Univers pluraliste* (62). « Qu'un homme du commun, marchant dans le même sens que lui, partage aussi sa croyance, s'il ne la possède que par une sorte d'intuition innée, cet homme n'en deviendra pas pour cela cher au philosophe : celui-ci pourra même rougir de se voir associé à un tel

(60) *Principles of Psychology*, I, 421.

(61) *Ibid.*, I, 549.

(62) P. 14.

homme, etc... ». Nouvelle version de l' « amateur de tulipes ». La raillerie n'est jamais amère, chez James. Il traite toute chose avec une indulgence amusée. Et combien ses remarques sont pénétrantes, par leur douceur même! Dans le chapitre X des *Principes de psychologie*, il y a de délicieux passages sur les idéals incompatibles entre lesquels est divisé le cœur de l'homme (63). On croirait lire, parfois, un de ces portraitistes du xvn^e siècle qui nous ont laissé de si fines analyses. Tout ce qui concerne l'Instinct (64) est saisi sur le vif et puissamment ou finement rendu : brutalité des foules, dissimulation, honte. « Si sérieux que soient les *Principes* en tant que manuel, dit un des élèves de James (65), le livre est réellement une série d'essais littéraires. »

Ce livre, plutôt, comme les autres, c'est James lui-même. Il n'a nullement l'intention d'être familier ou d'écrire joliment. Il se laisse plus simplement aller au penchant du moment. Il veut que son style soit en harmonie avec sa pensée, et c'est là ce qui le rend si souple et si varié. C'est aussi, parfois, ce qui le rend si prenant et si vibrant. Quand il est saisi par son sujet, James est d'une véritable éloquence : on connaît les pages qui terminent le chapitre sur l'Habitude (66). Mais que d'autres moins connues où la vague d'émotion saisit James et l'emporte! C'est surtout lorsqu'il lui arrive de méditer sur le mystère où nous vivons que son style se fait tout naturellement plus élevé. On en trouvera des exemples dans le deuxième, le cinquième et le neuvième essais de la *Volonté de croire*. « Les frontières de l'univers me doivent-elles le moindre compte? s'écrie-t-il (67). Par quelle insatiable vanité, par quelle débauche de despotisme intellectuel irais-je m'arroger le droit de pénétrer leur secret et les soumettre à ma voix du haut de mon trône philosophique, comme si j'étais l'Oint du Seigneur? Mais, les connaître, seulement, n'est-ce pas un don plutôt qu'un droit? Et l'aurai-je, ce don, avant que l'univers même me soit donné? Des *données!* des *dons!* des objets à ma reconnaissance! C'est un don que de pouvoir seulement approcher les choses et, au moyen du temps et de l'espace dont notre esprit et elles-mêmes participent, modifier nos actes de façon à aller au-devant d'elles. » Les *Variétés de l'Expérience religieuse*, écrites dans un style plus soutenu qu'aucun autre ouvrage de James, et dont le sujet même lui

(63) P. ex. : p. 309-313.

(64) Ch. XXIV.

(65) *The Bookman*, 33-205; avril 1911 : W. James as a Man of Letters.

(66) *Principles of Psychology*, I, 125-127.

(67) *Will to Believe*, IX : Some Hegelisms, 271.

tenait fort à cœur puisqu'il enferme dans une certaine mesure l'histoire de son âme, offrent plusieurs pages où l'auteur s'abandonne ainsi à son émotion. Qu'on relise la définition de la religion (68), l'analyse si profonde de la mélancolie de l'âme malade (69), le récit de la crise religieuse où James faillit sombrer (70), les pages sur l'ascétisme (71), la pauvreté (72). Le même homme qui cinglait si durement ses adversaires du fouet d'une âpre critique a su trouver ici des accents d'un grande noblesse.

Ce n'est pas seulement à la variété des sujets traités que James doit la souplesse de son style. Un philosophe comme Renouvier a abordé sans doute plus de questions que n'en a touchées James, sans pouvoir se défaire d'une certaine rigidité uniforme. La vigueur et la fraîcheur qu'on remarque en James viennent de sa complète indépendance à l'égard des modes de penser traditionnels. Aussi bien informé que le savant, il a cependant l'aisance de l'homme de lettres. Son savoir ne l'encombre jamais. Il n'a qu'un souci : être fidèle à lui-même, s'exprimer tout entier. S'il était passivement logique, s'il tenait à la rigueur, il serait sans doute moins passionné, donc moins personnel. S'il sacrifiait aux exigences du style académique, il serait moins pittoresque, donc moins vrai, car il lui faudrait peindre en couleurs plates alors que sa vision lui montre les choses violemment contrastées en des tonalités riches et chaudes. S'il adoptait une « manière » uniforme, fût-ce le style familier, ce serait chez lui de l'affectation, car il n'a nul souci de l'unité de ton si contraire à la vie de l'expression. L'étude du style et de la manière de James n'est pas superflue. C'est l'indispensable complément d'un examen de sa personnalité. Celle-ci, même, ne se détacherait peut-être pas aussi nettement, ne s'imposerait pas avec la même vigueur si elle n'avait pas su dominer à ce point ses moyens d'expression. Le style de James n'est pas, si l'on veut, un style philosophique. Ce n'est pas non plus, nous l'accordons, un style « littéraire ». C'est un style qui ne se classe nulle part, un style indépendant. L'essentiel n'est pas de le définir d'un mot : s'il va au but et remplit sa tâche, on ne peut demander plus. C'est un style qui ne dissimule pas l'homme derrière l'œuvre, mais le met, au contraire, au premier plan, assez original pour avoir fait l'objet de critiques et assez puissant pour avoir séduit. Il est à l'image même de l'homme, c'est un style personnel.

(68) P. 48.

(69) P. 139-145.

(70) P. 160.

(71) P. 362-365.

(72) P. 367-368.

TROISIÈME PARTIE

Le Milieu et l'Homme.

CHAPITRE PREMIER

LE MILIEU

Harvard et Shady Hill. Originalité de James.

« Eh oui! disait un jour William James à M. Bergson, qui lui parlait des rapprochements que permettent les congrès de philosophie, parfois, quand on a vu l'homme, on n'a plus du tout envie de lire ce qu'il a écrit. » (1). On pourrait retourner cette boutade du philosophe : que de fois l'œuvre enlève toute envie de faire plus ample connaissance avec l'homme ! En dépit de tout l'intérêt que nous pouvons prendre à les lire, ne nous est-il pas difficile — peut-être, même, désagréable — de nous imaginer en tête-à-tête avec Hegel ou soupant chez Emmanuel Kant ? L'œuvre de James, au contraire, si débordante de vie, est une invitation à mieux connaître l'homme. Elle allèche notre curiosité par son originalité, sa forme alerte, sa verdeur. C'est déjà pénétrer un peu dans l'intimité de l'auteur que lire les pages où il exprime le plus profond de lui-même. Le caractère personnel et comme autobiographique d'une grande partie de l'œuvre amène infailliblement l'esprit à se poser la question : Quel homme était-ce, au juste, dans la vie, dans la société ? Qu'en pensaient ses contemporains ? Que pensait-il d'eux ? Tel est l'attrait de James que nous éprouvons le besoin de compléter par des renseignements plus précis le portrait que nous nous sommes fait de lui en rassemblant les traits les plus saillants notés au cours de nos lectures.

Pure curiosité, dira-t-on ; car, enfin, vous avez l'œuvre et c'est là l'essentiel. Le reste périt, à supposer que l'œuvre elle-même soit impérissable.

Nos pères, sur ce point, étaient gens bien sensés.

(1) W. JAMES, *Extrait de sa Correspondance*, préface.

Il régnait, à cet égard, autrefois, une délicieuse liberté, une naïveté qui avait son charme. On lisait Descartes sans se demander où était ce « poêle » où il s'enfermait seul avec ses pensées. M. Caterus, savant théologien des Pays-Bas et M. Hobbes, célèbre philosophe anglais, faisaient tenir par écrit leurs objections à M. Descartes sans qu'on songeât à évoquer à ce propos la Hollande aux lentes eaux ni les brumes anglaises. Le latin de l'un valait celui de l'autre. Descartes fut en son temps tout aussi personnel et plus révolutionnaire que William James. Ne sauriez-vous vous en tenir aux écrits, qui seuls restent? Craignez, d'ailleurs, que trop d'indiscrétion ne nuise et ne desserve votre cause. Tout l'esprit d'un auteur n'est-il pas souvent en ses ouvrages?

Avouons-le : Cette curiosité est profondément humaine et loin d'être toujours superflue. Il ne s'agit pas d'« expliquer » un auteur par le milieu ou le moment. La personnalité forte puise en soi-même des richesses que ni l'un ni l'autre ne peuvent lui donner. Mais, justement parce qu'elle est forte, elle déborde l'œuvre qu'elle laisse. Celle-ci n'exprime qu'un de ses aspects, le plus durable, nous dit-on, parce qu'il demeure sous forme de livres dans les bibliothèques. Il reste à savoir si cette éternité-là, qui n'est bien souvent qu'un éternel sommeil, est la meilleure qu'on puisse rêver. Les idées, ajoute-t-on, sont éternellement actives et, dussent-elles mourir, donnent au moins naissance avant leur disparition à d'autres idées qui se transmettent elles aussi de génération en génération le flambeau qu'on n'éteint pas. Sans doute, mais autant que les idées, qui, d'ailleurs, finissent par se reproduire après un cycle plus ou moins vaste, le souvenir du contact avec une personnalité marquante et toujours unique, a une puissance d'action réelle. Il y a dans l'homme lui-même, lorsqu'il en vaut la peine, une force qu'il ne sait pas toujours — est-ce possible, après tout? — faire passer en ses ouvrages. Une heure de conversation a souvent fait plus qu'une longue lecture.

Ce n'est donc pas par un vain amour de la couleur locale, un romantisme historique puéril qu'on a tendance aujourd'hui à compléter l'image idéale que se fait le lecteur par une évocation de ce que fut l'homme. Sans doute, on ne réussit jamais à le faire revivre tel qu'il fut, de même qu'on ne peut créer de matière vivante. L'étincelle de vie nous échappera toujours, mais si du seul dessin des contours notre esprit conclut au mouvement, ne pourra-t-il pas le reconstituer aussi bien si on lui offre aussi de la couleur et, ce qui le touche de plus près, de l'émotion et la gamme infiniment délicate et nuancée des souvenirs? Notre époque ne se satisfait plus des idées, il lui faut aussi l'image. Sommes-nous plus

curieux? Notre imagination est-elle plus paresseuse? Quoi qu'il en soit, il y a là une indication, et nous serions inexcusable de n'en point tenir compte, surtout si de cette évocation aussi nette que les documents accessibles le permettent, la personnalité de William James devait se dégager plus forte et plus attrayante encore.

Il faut avouer qu'ici notre tâche devient assez facile. Les documents ne manquent pas. C'est naturellement James lui-même qui nous en fournit le plus, et les plus précieux. Les deux volumes de sa *Correspondance* sont une mine inépuisable pour qui veut connaître l'homme dans son intimité, ses réactions premières, ses impressions, ses opinions, ses fluctuations, en un mot : son histoire. Il a également laissé un certain nombre d'écrits qui ne sont pas proprement philosophiques et donnent d'utiles indications sur certains aspects de son tempérament. Ses contemporains, d'autre part, même de son vivant, ne se sont pas montrés avares d'impressions et comme celles-ci sont suffisamment contradictoires, elles ont un indéniable caractère de véracité qui ne les rend que plus estimables sur les points où elles se rencontrent. Le goût américain de la biographie nous a été d'un grand secours, mais comme nul n'a tenté jusqu'ici d'écrire une biographie suivie de William James, les impressions qu'on a de l'homme, éparpillées dans des articles de revue ou des ouvrages où il est loin d'être la figure centrale, gardent ainsi une vie et une vérité qu'elles eussent pu perdre si on les avait utilisées pour un travail d'ensemble, et constituent comme une série de clichés pris sur le vif. Enfin, W. James est mort en 1910, et nombreux sont ceux qui l'ont connu de près : son souvenir vit en eux. Leur conversation s'anime dès qu'ils en parlent. Nous garderons toujours, quant à nous, une inoubliable impression de nos entretiens avec le professeur G. H. Palmer, qui précéda James à Harvard, fut son collègue pendant trente-cinq ans et pénétra sa psychologie mieux que personne.

Faut-il parler de milieu à propos de James, véritable « citoyen du monde » et qui en fréquenta de si différents? Le « milieu » de sa jeunesse, nous l'avons vu, ce fut sa famille et l'Europe. Par la suite, ses nombreux voyages et ses relations très suivies avec ses confrères européens en firent un agent de liaison d'une activité incessante entre les deux continents. Il est assez malaisé, dans ces conditions, d'assigner un milieu à qui passa sa vie à en rechercher constamment de nouveaux. Avidé de fraîches impressions comme l'était James, rien ne lui eût sans doute été plus pénible que de se voir classer officiellement parmi les notables de Cambridge.

et, d'autre part, si l'on considère le continuel va-et-vient auquel il s'abandonna si complaisamment entre Cambridge et l'Europe d'un côté, Cambridge et la côte du Pacifique de l'autre, on en vient à penser que, pour la commodité tout au moins, on peut, sans trop forcer les choses, voir en lui une des grandes figures de la ville universitaire.

Il y a sa place à part. Il n'est pas originaire de la Nouvelle-Angleterre. Il n'est pas né sous les ormes de Harvard, comme O. W. Holmes ou J. R. Lowell. Il n'a même pas pris ses grades à la grande Université, comme R. W. Emerson. Cela suffit à lui donner un cachet particulier dans un milieu où l'esprit régionaliste et l'esprit de club avaient encore une si forte influence. James le notera lui-même un jour, non sans amertume (2). Ici comme ailleurs, c'est un indépendant, mais tel est son tempérament qu'il subira les influences ambiantes autant que quiconque tout en réagissant fortement de son côté, comme l'exige sa robuste personnalité. A l'égard du milieu l'attitude de James ne peut donc être passive. Comme toute sa vie, elle est faite de tiraillements et de contradictions. Il est très attaché à l'Université qu'il ne cesse de maudire; il aime Cambridge et Boston, bien qu'il ne s'y sente pas chez lui : il leur préfère de beaucoup son ermitage de Chocorua et c'est là qu'il reviendra mourir. Il admire passionnément l'Amérique, non sans la critiquer âprement. On ne sait trop s'il aime ou déteste l'Europe : cela dépend de l'heure où il vient à en parler. Mais ces sautes d'humeur sont précisément significatives de l'influence que les différents milieux qu'il fréquentait prenaient sur lui tour à tour.

Après tout, William James était bien un des hommes en vue de Cambridge. Les étrangers de passage ne manquaient pas de lui faire visite. Il y était populaire et un peu prophète, n'étant pas exactement en son pays. Enfin, il a contribué plus que tout autre, peut-être, et en dépit de ses origines à la célébrité de son Université. Il est entré dans l'histoire intellectuelle de Cambridge. Les cinquante années qui séparent son arrivée à la Lawrence Scientific School (1861) de sa mort (1910) sont les plus importantes qu'ait vécues la ville universitaire depuis sa fondation, importantes non seulement au point de vue des transformations matérielles qui s'y effectuèrent, mais surtout par la préparation intellectuelle des générations à venir dont elle est le théâtre, dont James a pu tirer profit et à laquelle il a apporté sa large part.

William James ne prend véritablement contact avec la société de

(2) *Memories and Studies* : The True Harvard.

Cambridge qu'à son retour d'Allemagne, à l'automne de 1868, bien que ses parents habitassent Quincy Street depuis deux ans déjà (3). Nous avons quelque peine à nous imaginer aujourd'hui le Cambridge d'autrefois tant l'évolution en a été rapide, brusquée même, peut-on dire, par le voisinage à la fois agréable et fatal de la grande cité voisine : Boston. L'histoire de Cambridge est celle de nombre de petites villes tranquilles qu'absorbe peu à peu la gigantesque poussée des cités vers l'ouest. Nous avons vu l'impression de John Fiske qui y arrive en même temps que James, aux alentours de 1860 (4) : c'est le calme et l'isolement. C'est à peine si les bruits de l'extérieur y parviennent. L'existence y est simple, digne, satisfaite, sans excès d'aucune sorte. C'est bien le cadre qui convient aux poésies de Longfellow : une petite ville bourgeoise et lettrée, morale sans hypocrisie et contente de soi. « Les familles y étaient économes sans parcimonie, hospitalières sans extravagance, cultivées sans prétention. L'influence de l'Université donnait à la société une tournure livresque et on lisait beaucoup, mais c'était des lectures qui nourrissaient l'intelligence, plus qu'à notre époque de journaux, de magazines et de romans populaires. Tout le monde à Cambridge s'intéressait, par exemple, aux fascicules trimestriels de la *North American Review* dont chacun devait contenir plus d'un article d'un ami ou d'un voisin. » (5). Cambridge, après tout, devait sa tranquille prospérité, presque son existence, même, à son « College ». C'était un acte de foi qui l'avait fondée là sur les bords du Charles (6); c'était encore un acte de foi qui maintenait dans le « village » les traditions littéraires d'autrefois, surtout en

(3) *Letters*, I, 73.

(4) V. plus haut, p. 40.

(5) C. E. Norton : Cambridge Historical Society, V. I, 1905 : *Reminiscences of Old Cambridge*. En 1888, l'Index de l'*Atlantic Monthly* donne les contributions suivantes :

Nombre d'articles : W. D. Howells, 399; T. S. Perry, 355; O. W. Holmes, 184; H. James Jr., 134; J. R. Lowell, 132; T. W. Higginson, 117; J. Fiske, 89; G. E. Woodberry, 73; H. W. Longfellow, 68; C. E. Norton, 44; N. S. Shaler, 32; R. W. Emerson, 29; H. James Sr., 19; W. James, 12. (T. W. Higginson : *Old Cambridge*.)

(6) « After God had carried us safe to New England, and we had builded our houses, provided necessities for our livelihood, rear'd convenient places for God's worship, and settled the civill government; one of the next things we longed for and looked after was to advance learning and perpetuate it to posterity; dreading to leave an illiterate ministry to the churches, when our present ministers shall lie in the dust. » (V. Official Register of Harvard University, vol. XXII, Jan. 1925, n° 2, p. 82.)

ce milieu du xix^e siècle où la Nouvelle-Angleterre avait, selon l'expression de M. Santayana, « un été de la Saint-Martin intellectuel » (7). Jamais Cambridge ne ressembla plus à Oxford, mais une Oxford américaine, c'est-à-dire vouée au changement. On ne saurait dire au juste combien de temps ce caractère se maintint car en ces matières les dates sont illusoires, mais ce ne fut qu'un des aspects de son évolution. C'était une époque de transition entre la simplicité primitive et l'organisation méthodique qui devait suivre. Quand James débute à l'Université Harvard, ce n'est déjà plus la familiarité patriarcale d'autrefois, mais on est bien loin de l'immense laboratoire actuel. Sans doute on n'était plus au temps où le président de l'Université, Josiah Quincy (1829-1845) connaissait les familles de tous ses étudiants et, revenant de Boston en voiture, laissait aller les rênes sur le cou de son cheval et s'endormait (8). La simplicité était pourtant la note dominante, avec certaine gaieté de bon aloi. « Boston et Cambridge, écrit M. Santayana (9), n'étaient pas alors sans analogie avec le Londres de Dickens : même richesse morne, même goût de la parole, même souci des convenances, mêmes ruelles sordides suant l'abandon et la ruine, mêmes types bizarres, même jovialité bruyante... La vie des plus jeunes étudiants était pleine d'incidents comiques tournant à la grosse farce; on allait avec bonhomie d'un lieu commun à un autre. On s'entassait dans l'omnibus dont les chevaux faisaient tinter leurs grelots, on relevait son col sur les oreilles, on s'enfouissait les pieds dans la paille, l'hiver, et, après une longue demi-heure au petit trot, c'était Boston où l'on allait jouir de la société des dames, du théâtre, d'un bon dîner. L'été, pour la fête des anciens et la cérémonie de fin d'année les dames de Boston et les messieurs d'un certain âge rendaient la visite, précédés du gouverneur du Massachusetts dans sa calèche de louage et des orateurs et poètes locaux débordant de bons mots et de sentiments conventionnels et brûlant moins de souhaiter bonne chance aux jeunes gens qui se lançaient dans la vie que de déployer leur esprit et de se réchauffer le cœur avec du punch et l'évocation en commun des souvenirs de leur jeunesse. C'était une existence idyllique, un peu bohème, amusée, sans raffinement d'imagination, sans connaissances vraiment familières, sans religion bien nette : de l'intelligence qui papillonnait dans le vide, poussée parfois jusqu'à l'insigni-

(7) *Character and Opinion in the United States*, I, 1.

(8) C. E. NORTON, *loc. cit.*

(9) *Op. cit.*, 50.

fiance, puis, les années de collège terminées, la chute dans l'engrenage des affaires. » En somme, beaucoup de facilité, quelque talent et assez peu d'esprit critique, le culte de la moyenne et une aimable faiblesse pour les idées toutes faites : tel semble être le revers de la médaille dans ce Cambridge, à tant d'égards si favorisé. Le cadre local était délicieux, les beaux esprits ne manquaient pas, la vie devait y être d'une rare quiétude. Le danger était dans l'insipidité d'un idéal aussi satisfait, dans la fragilité d'un équilibre auquel on était arrivé sans lutte et qui n'était pas à l'épreuve du temps. Oxford, du moins, avait survécu à des troubles assez profonds pour ne plus avoir à craindre des influences extérieures. Cambridge n'avait pour lui que son isolement et son insouciance. Les conditions nouvelles et l'implacable rigueur avec laquelle allaient se poser les problèmes nouveaux devaient en modifier profondément le caractère et l'orienter dans une direction tout autre.

Génération favorisée que celle des poètes (10). Venue à maturité après l'ère de prospérité qu'avait connu le port de Boston, libérée du souci des affaires, elle n'était pas encore absorbée par les questions morales et pratiques qu'allait poser la science et qui préoccupèrent la génération suivante. A elle revenait la tâche agréable d'inaugurer en Nouvelle-Angleterre le règne des belles-lettres. La situation était idéale pour ces penseurs locaux que sont les poètes du temps; les vieux cadres subsistaient encore et étaient tenus pour suffisants; l'unitarisme, le transcendantalisme, mouvements nouveaux de l'âme toujours inquiète de la Nouvelle-Angleterre, étaient plus des raffinements de la pensée religieuse que des révoltes contre la tradition : l'essor intellectuel n'emportait pas les esprits par delà la volière. Boston donnait le ton et ce ton était nettement religieux et conservateur : l'influence victorienne avait traversé les mers. L'Université suivait, n'ayant pas encore la force de guider. Elle recherchait autour d'elle les meilleurs pour s'en parer; ce n'est que par la suite que les meilleurs l'ont recherché à leur tour. La vie intellectuelle de Cambridge était dispersée, individualiste, jalouse. Le *Saturday Club* chanté par Holmes réunissait une pléiade de personnalités : Emerson, Longfellow, Agassiz, Peirce, Sumner, Holmes, auxquels se joignait parfois Hawthorne. Pas un parmi eux qui n'eût rougi d'être un « spécialiste ». Philosophes, poètes, hommes de science, mathématiciens, politiciens, médecins, tous avaient

(10) Bryant meurt en 1878, Longfellow en 1882, suivi à un mois par Emerson. J. R. Lowell disparaît en 1891, O. W. Holmes, en 1894, tous âgés de plus de 70 ans.

en commun certain idéal de culture et de loisir. Ce fut, peut-être, la seule génération américaine qui connût l'équilibre des désirs et des réalités et goûtât la vraie sagesse. L'Université les comptait bien presque tous parmi ses membres, mais elle n'était pas très exigeante et le joug était léger. C. E. Norton a décrit avec beaucoup de délicatesse « le groupe d'hommes et de femmes réunis autour du Collège et qui formaient une société d'un charme exceptionnel et du pur type de la Nouvelle-Angleterre. Les distinctions artificielles y étaient rares; mais les progrès de la démocratie n'avaient pas balayé les distinctions naturelles d'une bonne éducation et d'une culture supérieure. Les meilleures traditions des premiers temps de la Nouvelle-Angleterre vivaient toujours et constituaient un fonds commun d'idées et de compréhension mutuelle. L'esprit dominant était une heureuse largueur de vues : chacun était content et satisfait des choses telles qu'elles étaient; on espérait, on avait confiance que ce nouveau monde, la Nouvelle-Angleterre au moins, n'était pas simplement la Terre promise, mais que les promesses y avaient déjà été remplies dans une large mesure. » (11). Quoi de plus victorien que cette dernière conviction ?

La Guerre Civile n'avait pas été sans ébranler fortement cette quiétude. C'était un rappel brutal à la réalité. Pratiquement, elle creusait un abîme entre la période qui la précédait et celle qui la suivit. Après 1865, la génération des poètes se survit à elle-même. Elle n'était pas armée pour les luttes âpres de la reconstruction. C'était la tonalité même de la vie qui changeait. Le bel optimisme tranquille n'était plus de mise. Le tonnerre de l'Evolution roulait au-dessus de Cambridge, troublant les sommeils paisibles. La génération nouvelle qu'annonçait ainsi cette triple guerre : politique, intellectuelle et morale, promettait de transformer l'idyllique Cambridge en un champ de bataille.

D'une façon générale, la période qui suit la Guerre civile sonne le glas de l'amateurisme. A une génération de poètes succède une génération de critiques que font, d'ailleurs, pressentir les essais de Holmes et de Lowell. A l'ancien idéal de résignation, de rêverie et d'individualisme, un idéal plus rude se substitue. Les temps sont changés : l'esprit moderne pénètre profondément les masses et celles-ci agissent de plus en plus sur la vie intellectuelle du pays. Les relations avec l'étranger se font plus continues, le besoin d'échanges est plus vif. Il règne une plus grande activité intellectuelle,

(11) *Loc. cit.*, 17.

dans des domaines plus variés. On a soif de résultats. C'est peut-être là un mot nouveau à Cambridge, et il donne à la recherche un caractère plus scientifique que littéraire. La tradition va passer de mauvais jours, la tradition religieuse, surtout, dont l'Évolution qui est dans tous les esprits, sinon dans toutes les bouches, va venir troubler la béate paix. Emerson vieillira vite, car ses racines baignent dans la tradition et ses plus hautes branches se perdent dans les nuées. Les hommes les plus marquants de la génération qui meurt ne vivront bientôt plus que dans les citations et les souvenirs. Pourquoi? Individuellement, ils furent plus grands que ceux qui prennent leur place, plus brillants, et leur œuvre est unique. Mais le mot d'ordre est maintenant : concentration, organisation, nouveauté, initiative. On n'en est pas encore à la « rationalisation » mais elle n'est pas loin. L'individualisme est hors de saison; la grande idée de coopération est en train de mûrir.

Avec le président Eliot, l'Université a su comprendre la nouvelle orientation des esprits. Elle attire à elle tous ceux qu'on sent animés des idées qui flottent dans l'air et qui pourront réaliser l'idéal de rendement qu'on se propose. En même temps qu'elle s'ouvre à un plus grand nombre d'étudiants et se donne des buts plus pratiques, plus efficaces, l'Université entend non plus subir, mais mener le mouvement. De là l'extraordinaire activité qui s'y déploie dans toutes les disciplines, l'intelligent éclectisme qui préside au choix des maîtres, jeunes professeurs d'une Université en pleine croissance et qui se sentent les dents longues devant le travail de construction qu'on leur assigne; de là, aussi, le déplacement du centre de gravité intellectuel de Cambridge, ou plutôt la formation d'un centre de gravité qui lui manquait et qui sera dorénavant l'Université Harvard. C'est à son profit que la révolution s'est accomplie. Répandant au dehors ses lumières, elle n'est pas sans jeter quelque ombre sur les talents qui la servent. Le rayonnement intellectuel de Cambridge sera désormais le fruit d'un effort collectif. Eliot sut trouver dans l'habile assemblage des contrastes le stimulant qui manquait par trop à l'uniforme sagesse du Cambridge d'avant la guerre. Il avait conscience de servir ainsi le talent de chacun en servant la renommée de Harvard : il a été récompensé de ses efforts, car les quarante-cinq années de son administration furent les plus belles que Harvard ait jamais vécues jusqu'alors.

Mais de telles révolutions sont rarement aussi nettes qu'on veut bien les dépeindre pour les mieux faire sentir. Des transformations aussi radicales ne se font point en un jour — même en Amérique —

et Cambridge ne fait pas exception. Il y a toujours des frottements, que le calcul peut négliger, mais qui ont pourtant une importance pratique. Tout Cambridge ne se sentit point d'un même élan soulevé par la vague de nouveauté scientifique. L'Université y était sans doute conquise, d'emblée : mais aussi son salut était dans sa régénération, il y allait sinon de sa vie, du moins de son prestige, elle se devait de prendre la tête du mouvement, de renoncer à l'idéal aristocratique d'Oxford pour devenir une institution essentiellement américaine et démocratique. Mais, autour de l'Université, il y avait la société de Cambridge faite d'individus moins pénétrés d'un idéal collectif, une société qui avait vécu les jours anciens, qui s'en était éprise, dans une certaine mesure, qui opposait aux élans encore jeunes une sagesse moins béate que celle de jadis — car les événements avaient, malgré tout, porté leurs fruits — mais tout de même modératrice. Il ne se formait, bien entendu, nulle coalition tapageuse. Il n'y avait même pas conflit. Il y avait seulement d'un côté beaucoup d'enthousiasme et, de l'autre, moins. Les uns regardaient l'avenir; les autres, le passé. Il y avait là quelques esprits qui prolongeaient dans les temps nouveaux l'idéal de leur jeunesse, au risque de perdre contact avec leur époque. Mais surtout, Cambridge réunissait un nombre suffisamment élevé d'hommes de goût qui, dans un milieu où les loisirs commençaient à se faire plus rares et où la personnalité gardait encore quelque prestige, entendaient, fussent-ils les derniers, jouir des plaisirs d'une fine conversation entre honnêtes gens et renouer un peu avec le passé. En face du *Yard*, il y avait *Shady Hill*.

Le maître de *Shady Hill*, l'ami de Ruskin, Charles Eliot Norton, « sage local et la clef de son époque » dit J.-J. Chapman⁽¹²⁾, incarnait ce qu'on pourrait appeler l'esprit vieux-Cambridge corrigé par un aimable scepticisme qui lui était propre. Aristocratique et conservateur, il assistait en blasé aux profonds changements qui s'opéraient autour de lui. Esprit fin et cultivé, plus voisin d'un Leslie-Stephen que d'un Emerson, bien que d'une famille de théologiens, il n'avait ni la mystique victorienne des intellectuels d'avant la Guerre Civile, ni la mystique évolutionniste de leurs successeurs. Cet agnostique désabusé était avant tout un artiste et un dilettante, humaniste d'une parfaite urbanité, « l'ami de Carlyle, de Ruskin, de Matthew Arnold, et, pour tout dire, l'ami de tout le

(12) *Memories and Milestones*, X, Ch. E. Norton, p. 130.

monde (13), dont la vaste demeure de Shady Hill, isolée au milieu des bois, semblait la jalouse gardienne des vieilles traditions (14).

Ce n'était pas une demeure inaccessible ou revêche, encore moins une tour d'ivoire. On n'y distillait point au compte-goutte des pensées précieuses et hermétiques inaccessibles à la foule. Loin de là : tout ce que Cambridge comptait d'intellectuels aimant les arts, la littérature et la philosophie y avait ses entrées. C'était comme une Université supérieure où l'on se formait à un délicat humanisme au contact de personnalités éclairées et de gens de goût, une société étroite, certes, mais qui étendait son influence non seulement dans ses limites naturelles, mais bien au delà. Elle donnait le ton à tout Cambridge. Le grand secret de son influence c'est qu'elle n'avait pas de doctrine qui en eût fait un clan ou une chapelle, mais seulement des traditions qu'elle avait su comprendre et orienter intelligemment. « Si je pouvais essayer, dit Henry James (15), d'esquisser, sans plus, l'aisance heureuse avec laquelle les cercles universitaires acceptèrent consciemment pour leur satisfaction personnelle, ou parce qu'ils comprenaient que c'était là ce qui s'offrait à leur portée de plus élevé, la prédominance sociale de Shady Hill, du maî-

(13) *Proceedings of the British Academy*, vol. XVIII, Philosophical Opinion in America (Santayana).

(14) Quelques extraits de lettres illustreront mieux que nous ne pouvons le faire ici trop brièvement l'attitude de Ch. E. Norton : A Leslie-Stephen. Shady Hill, 1 March 1893 : The reading of the volume (L.-S. : *Agnostic's Apology*) makes me melancholy, because it compels the conclusion which one would rather avoid, that the lovers of truth are a very small band — otherwise the Agnostics would be in a majority. There are more of them, indeed, than openly train in their ranks; and this also may make away melancholy, as a sign of the timidity which rules the lives of the mass of one's acquaintances. Democracy does not tend to cherish courage. The independent grows less common. I do not see how any man accustomed to use his reason can resist the force of your argument, — unless, indeed, like Lowell, he reject reason in favour of sentiment, or of something which he called intuition. Such a position is possible as we have known, — but as Montaigne says : « Ces choses-là, nous les trouverions autant ou plus incroyables qu'aucunes autres. » (*The Letters of C. E. N.*, II, 215.)

A Goldwin Smith. — 14 juin 1897 : The progress of free-thinking seems to me, in spite of ecclesiastical reaction and resistance, much greater in England than America... No doubt many persons have reached similar conclusions but the timidity which seems to be one of the intellectual conditions of the present stage of democracy, prevents them from giving expression to their convictions. In my own circle, I find myself almost solitary in my open profession of free-thinking.

(15) *Notes of a Son and Brother*, 257.

tre du lieu et des dames de sa famille, je trouverais là une abondante matière... Ainsi se trouvait justifiée ce que j'ai appelé la rareté de Shady Hill : elle agit surtout par son généreux humanisme. Ce fut là tout le sortilège dont elle usa. » Charles Eliot Norton, en effet, sceptique convaincu, s'entendait fort bien avec tout le monde. Avec sa finesse, sa légère ironie, son goût pour la conversation polie et son dilettantisme épris de l'art et de la pensée antiques, il faisait un peu figure d'homme du *xvii^e* siècle dans une société assez peu faite à un idéal aussi aristocratique et distant (16). Il réagissait sur elle à sa manière en assouplissant, décongestionnant, humanisant les traditions assez rigides qui emprisonnaient les esprits en Nouvelle-Angleterre. Aussi s'entourait-il d'hommes à tentances très variées, très contrastées, parfois. La plupart « *scholars and gentlemen* », sachant goûter la finesse des classiques, très versés dans les lettres anciennes ou étrangères, amateurs d'art, aussi, assez libéraux pour unir dans une même sympathie l'idéal chrétien de William Morris et de Burne Jones à l'idéal antique, ils formaient un groupe un peu étrange dans cette vieille colonie puritaine dont ils modifiaient dans une certaine mesure la physionomie par leur souplesse et leurs préoccupations esthétiques avouées. Peu à peu, ils relâchaient les liens qui encerclaient encore la pensée américaine, rétablissaient dans les esprits un équilibre plus équitable entre la vie, les arts et la religion, les rendant plus indépendants les uns des autres. Ce que l'Université accomplissait à coups de hache et avec l'inévitable brutalité d'une machine à faire progresser les questions, eux le réalisaient insensiblement, comme avec onction, comme s'ils eussent surveillé la mise au point d'une œuvre d'art. C'est ainsi que Shady Hill devint, par la force des choses, le véritable régulateur de l'Université dont l'énergie illimitée eût été dépensée en pure perte si l'on n'avait eu constamment sous les yeux cet excellent *témoin* qui — sans prétendre intervenir en rien en ces matières — exerçait pourtant indirectement une influence morale appréciable.

(16) C.-E. Norton à Horace H. Furness, 28 juillet 1908 :

« Donne is right in his verse... in which he speaks of « those unconcerning things, matters of fact »; and the world is more full of those unconcerning things now than it was eighty years ago, and is likely to grow fuller and fuller of them the longer it lasts. They do not provide soil for the gardens of the mind. So we must fall back more and more on the poets, and it will be the poets of Greece and England who will supply the spiritual nourishment which we chiefly need... » (*Letters*.)

Loin de boudier Shady Hill, Harvard y recrutait ses collaborateurs les plus distingués. Elle vint même y chercher Charles Eliot Norton, non sans fracas de la part de vieux éléments irréconciliables à tout ce que celui-ci représentait d'indépendance et de libéralisme. Mais où aurait-on pu trouver esprits plus élevés ? « C'étaient des esprits de choix que réunissait C.-E. Norton dans sa vieille demeure hospitalière du « Bois Norton », abattu depuis longtemps et morcelé, où s'élèvent aujourd'hui de nouvelles constructions de béton; alors, ce gai kentuckien, Nathaniel Shaler, le géologue, les philosophes Royce, Palmer et James, le vénérable helléniste Goodwin, le physiologiste Bowditch et l'incomparable président de Harvard en personne formaient une société remarquablement harmonieuse, à la fois sérieuse et pleine d'entrain. » (17). Charles E. Norton appartenait à une génération où la conversation était encore très cultivée et où l'on attachait une grande importance à l'art de bien dire. « Lowell, R.-N. Dana et Curtis semblaient être nés causeurs; de même, chacun à sa façon, Godkin, Gurney, Chauncey Wright, Child. Leur conversation était dans la meilleure manière américaine qui est, ou qui était alors, voisine, à une nuance près, de celle des anglais, supérieure, selon beaucoup. » (18). Esprit fort accueillant, Norton goûtait surtout chez ses hôtes l'élévation de la pensée et le charme de la personnalité. Au delà, il n'examinait rien (19).

Par sa situation officielle à Harvard, d'une part; d'autre part, grâce aux relations que sa famille et ses recherches lui assurèrent dans la société de Cambridge, James fut donc mêlé de près à deux mondes qui, fort différents et de tendances variées, eurent tous deux leur influence sur sa personnalité et en éclairèrent certains aspects. A l'égard de l'un et de l'autre il conserve sa pleine indépendance par la puissance même de son originalité et les liens qui le rattachent à un troisième monde : l'Europe; mais, comme il était iné-

(17) *Life of Hugo Münsterberg*, 42.

(18) *The Letters of C.-E. Norton*, II, 441.

(19) C.-E. Norton à Miss Gaskell, 24 juillet 1908 : « James... is the most independent and the most popular of metaphysicians and psychologists, and, as you know, is the great protagonist of the new doctrine of pragmatism which is worth to my mind just about as much as the systems of metaphysical speculation which have preceded it. James's spirit and temper do good to whoever comes within their range; and it is as much through their affections as through their intellects that his disciples are attracted to him. It shows how sweet his nature is, that he can get on with me who am absolutely a skeptic in regard to every metaphysical system and as to the value of every inquiry into the unknowable... » (*The Letters of C. E. N.*, II, 412.)

vitale, il lui arrive, lorsqu'il écrit, d'avoir en vue telle façon de penser courante à Harvard, tel préjugé de la société américaine, et, insensiblement, ces préoccupations modifient la courbe de sa pensée. Le ton même de son œuvre, la position qu'il a adoptée à l'égard de certains problèmes, quelques-unes des contradictions qu'on note chez lui perdent à l'examen beaucoup de leur mystère.

James est une des grandes figures de la Section de philosophie de Harvard de 1876 à 1907 (20) et le fait est gros de conséquences. On n'a pas oublié que les premiers colons qui envisagèrent la fondation d'un collège à Cambridge, le firent surtout « de peur de laisser aux églises un clergé illettré quand les ministres d'alors seraient retournés en poussière ». Certes, le College avait depuis longtemps renoncé à n'être qu'un séminaire et une Ecole de théologie distincte s'était organisée en 1816 (21), mais par tradition et par goût, la section de philosophie était de tout temps considérée comme donnant le ton à l'Université. C'est elle qui devait exprimer l'esprit de Harvard, non pas un esprit figé dans une adhérence rigoureuse aux traditions, mais évoluant avec le temps et cherchant à guider plutôt qu'à suivre, s'inspirant de la noble devise de la maison : *Veritas*. De tout temps, Harvard eut l'esprit large et sut s'adapter merveilleusement aux exigences de la pensée contemporaine. Or, où en était-on, au moment où Eliot — qui connaissait bien les préoccupations philosophiques de James pour les avoir remarquées et notées lorsque celui-ci n'était que son élève à la Scientific School — faisait appel au jeune physiologiste pour compléter sa Faculté? Non seulement l'Université se réorganisait sur une plus grande échelle (« Les lauriers de l'Allemagne, dit M. Santayana (22), empêchaient Boston de dormir. ») mais surtout il ne fallait pas que les problèmes nouveaux nés de la controverse évolutionniste et qui pouvaient avoir de graves conséquences religieuses fussent abandonnés à une discussion peu documentée ou mal dirigée. Au moment où l'ancienne conception traditionnelle se révélait nette-

(20) Nous prenons pour point de départ la date de 1876 parce que c'est la première année où James (qui porte en réalité le titre d'*assistant-professor in physiology*) explique avec ses étudiants les *Principes* de H. Spencer. Il ne prendra qu'en 1880 le titre d'*assistant-professor in psychology*, qu'il quitte en 1889 pour celui de *professor of psychology*. Ce n'est que de 1897 à 1907 qu'il sera *professor of philosophy*. Ainsi que le note Henry James, Jr. (*Letters*, II, 4, note), son titre n'indiqua jamais exactement ce qu'il enseignait.

(21) *Harvard Register*, 82.

(22) *Character and Opinion in the U. S.*, 44.

ment insuffisante pour la masse qui aspirait à faire siennes les conclusions des philosophes de l'évolution sans voir, peut-être, la portée de son acte, il fallait que des esprits entraînés, très au courant de la science, vinssent déblayer la question et lui faire sa place dans la philosophie. C'était naturellement Harvard qui devait concentrer les recherches et, en ces temps où l'énergique ventilation des problèmes n'avait pas permis la stagnation d'une doctrine officielle uniforme, il lui appartenait de susciter et d'encourager les penseurs hardis qui essaieraient de reprendre les grandes questions par la base, à la lumière des faits nouveaux. Elle restait ainsi fidèle à son idéal tout en devenant le centre d'un mouvement original et socialement efficace grâce à la dissémination de ses idées par ses étudiants.

Ce n'est donc pas l'unité de pensée qui va caractériser pendant plus de vingt ans la Section de philosophie de Harvard, mais la diversité. Chaque professeur y exposera sa vision personnelle des choses et cette indépendance dans l'effort sincère est bien ce qui en faisait tout le charme, jointe à l'attrait qu'exerçaient sur leurs auditoires des personnalités de premier plan : un G.-H. Palmer, un W. James, un Royce, un Münsterberg et, plus tard, un Santayana, « prêtres sans églises » dira ce dernier auquel, plus prosaïque, H. M. Kallen répond : « Non point, mais Américains soumis à la loi sociale américaine qui veut que, philosophe ou non, chacun justifie son existence par des résultats. » (23). Les étudiants venaient à eux moins par pure curiosité philosophique que pour y chercher des conceptions pratiques utilisables. Leur parole portait bien au delà des ormes de Cambridge. De là leur venait ce sentiment de responsabilité sociale si fort en chacun d'eux, bien qu'ils fussent d'origines très différentes.

Il y avait là tempéraments les plus variés : G.-H. Palmer, le plus ancien du groupe, et le plus racé, peut-être, des philosophes de la Nouvelle-Angleterre, qui tenait le plus au sol par ses racines et voyait avant tout la portée morale pratique des questions; Royce, le Californien, champion enthousiaste de l'Absolu, traditionnel dans son enthousiasme, Santayana, plus lointain, « dont la voix chaude coulait également, en un rythme doux et cadencé comme un chant liturgique, dont les périodes avaient la perfection compliquée d'un poème et un sens prophétique... » (24). « Palmer, James, Royce, Münsterberg et, un peu plus tard, Santayana, dit le professeur

(23) *Culture and Democracy*, 18.

(24) H.-M. Kallen : *op. cit.*, V, 258.

George Foot Moore ⁽²⁵⁾, composaient une constellation telle qu'aucune Université américaine n'en a jamais vu ni peut-être n'en verra jamais de notre temps. C'était des hommes de types différents qui représentaient des philosophies foncièrement distinctes et des façons contraires d'approcher tous les problèmes philosophiques. Il n'y avait pas d'« Ecole de Harvard » possédant un système qu'elle inoculait à ses élèves, mais un groupe de penseurs vigoureux et indépendants dont les divergences mêmes étaient bien faites pour inspirer les étudiants... Aucune opinion philosophique n'était proscrite à Harvard; pourvu qu'il fût compétent, modéré, avec un semblant de théisme, on n'attendait pas du professeur qu'il fût d'accord avec aucun de ses collègues. Je crois que les autorités auraient été assez tentées de compléter leur Faculté par un bouddhiste, un musulman et un théologien catholique si l'on avait pu trouver les sages requis... » Quand on sait quelle était l'atmosphère de Harvard, on comprend mieux certains aspects de la pensée de James : ce sentiment de responsabilité sociale toujours si vif chez lui, cette aptitude à reprendre les problèmes sous une forme toujours nouvelle, la hardiesse à se lancer dans des hypothèses, le besoin de se chercher des alliés, de créer un mouvement d'opinion, la foi en l'efficacité de sa méthode — bref, ce qu'il y a chez lui de plus nettement moderne et de plus typiquement américain. On s'explique son obstination à se battre contre certains adversaires qui reviennent souvent troubler sa quiétude : Hegel, c'est G.-H. Palmer; l'Absolu, c'est Josiah Royce; les ultras de la science, ce sont les Münsterberg; les adorateurs de systèmes harmonieux, les Santayana ⁽²⁶⁾. On pourrait mettre un nom sous chacun de ces « portraits » que grave d'une main ferme l'âpre burin de James. Son tempérament agressif a trouvé là des cibles vivantes. Il aime mieux avoir devant lui des hommes que des idées et bien souvent il voit les idées au travers des hommes. S'il déforme, s'il exagère, ce n'est pas par perversité ni incompréhension, c'est par malice : il grossit les traits, et le peintre se fait caricaturiste. Mais on peut dire que les collègues de James lui ont rendu par leur seule présence un signalé service en lui offrant une galerie dont il s'est fait avec verve le peintre génial. Si Palmer, Royce et Santayana avaient possédé à un degré égal le don de voir ainsi les idées intimement liées à l'homme, nous aurions aujourd'hui une reconstitution vivante de ce que fut pen-

(25) *Münsterberg's Life*, 42 et s.

(26) Voir *Letters*, I, 205, 208; II, 122-124, 135, 268, et *passim*.

dant plus de vingt ans la Section de philosophie de Harvard. « L'idéal, écrivait James à G.-H. Palmer (27), serait une lutte et une rivalité déclarées entre les diverses théories (hélas! dire qu'il me faut me tenir à l'écart, juste au moment d'avoir la partie belle!). Le monde retentirait peut-être de nos luttes, si nous nous attachions exclusivement à nous cogner les uns les autres. » Sur un ton enjoué et plein d'humour, il écrit de Nauheim à Royce une longue lettre qui, sous l'emphase amusée, exprime une vérité bien réelle. « Vous me manquez aussi, profondément, lui dit-il (28). Je ne trouve ni chez les garçons, ni chez les servantes de l'hôtel, ni chez les préposés aux bains qui forment presque toute ma société, ce mélange unique d'érudition, d'originalité, de profondeur et de largeur, cet esprit et ce nonchaloir si humains auxquels vous m'avez habitué depuis tant d'années, et qui me gâtent tout le plaisir des entretiens moins relevés. Vous êtes toujours le centre de ma vision, le pôle de mon aimant moral. Quand j'écris, c'est toujours un œil sur la page et l'autre sur vous. Quand je compose en mon esprit mes conférences d'Edimbourg, c'est à seule fin de renverser votre théorie et de troubler votre quiétude. Je vis sur vous, en parasite, car mon plus ambitieux idéal ne vise qu'à triompher de vous, et à passer à ce titre à la postérité, tous les deux enlacés dans les bras l'un de l'autre, en silence (ou plutôt en continuant de bavarder) et notre étreinte, un acharné et suprême corps à corps... » Sans Harvard et le milieu où il s'y trouvait plongé, il est probable que la philosophie de James eût été différente. Sa personnalité, en tout cas, s'est affirmée plus nettement qu'elle ne l'eût peut-être fait en d'autres circonstances par le contact constant avec des esprits sur lesquels elle trouvait à s'aiguiser et par le contraste qu'elle offre avec ceux qui lui servent comme de repoussoir.

Voilà pour le côté agressif et osé de la pensée de James. Mais, d'autre part, il y a chez ce philosophe une contradiction — apparente, au moins — entre la hardiesse des moyens (volonté de croire, recherches psychiques, pragmatisme) et l'humilité des conclusions. Faut-il en inférer avec M. Santayana que « la grande ombre du temple s'interposait encore entre le soleil et lui. Il s'inquiétait de savoir ce qu'il faut croire et les privations du scepticisme étaient pour lui intolérables. Il fallait qu'il écartât d'abord ce qu'il appelait le point de vue sceptique, sans s'arrêter à se demander si ce

(27) *Letters*, II, 120 et s., 2 avril 1900.

(28) *Letters*, II, 135 et s., 26 septembre 1900.

n'était pas le bon; et il s'était consacré à la recherche de nouvelles raisons superficielles de s'accrocher au libre arbitre, au monde des esprits et aux dieux tutélaires » (29). Il nous semble que sans voir en James un esclave de l'opinion publique, sa timidité naturelle à conclure, son respect de ce fait humain qu'est la tradition, les exigences de sa sensibilité suffisent à expliquer que son goût pour la nouveauté ait eu sa contre-partie. Nous n'avons jamais vu que James fût pour les solutions extrêmes. Il dosait trop finement les éléments de sa croyance.

S'il s'apparente à Shady Hill par cet attachement au passé, c'est aussi que l'évolution de sa pensée l'en rapprochait inévitablement. Jusqu'à 20 ans, James a presque échappé à l'influence du milieu américain. Par la suite, initié comme il l'était à la pensée et aux méthodes européennes, créateur du Laboratoire de Harvard et psychologue des *Principes*, il a certainement donné aux esprits réfléchis en Amérique une impulsion nouvelle. Mais le conflit intérieur avec lequel il est aux prises et qui lui rend impossible, dès le début, toute conclusion sceptique ou matérialiste, le rattache tout naturellement à ceux qui ne veulent point laisser mourir en eux l'optimisme et l'éloigne de plus en plus des préoccupations purement scientifiques vers lesquelles tend Harvard. Ce qui lie James à Shady Hill, ce n'est pas une doctrine : nous avons vu que Shady Hill n'en a pas et que James n'a qu'une « vision ». C'est précisément l'absence de programme défini, l'aspiration à un humanisme élargi et libéral. C'est une question de sympathie. Avec le temps, elle ne fit que croître, car James, l'innovateur, ne devait pas tarder à être, à son tour, dépassé par les générations qui venaient à la vie et il pouvait avoir l'illusion de revoir en Shady Hill l'image du Cambridge de 1880, si vite disparu.

James était mal fait pour participer à une recherche collective de la vérité. Ce qui lui plaisait dans Harvard, c'était la liberté laissée à chacun de s'exprimer à sa guise, mais, de plus en plus, les générations nouvelles semblaient faire fi de l'expression purement personnelle pour s'attacher exclusivement à la rigueur. Comme il arrive souvent, le maître était dépassé par ses élèves. Lui qui, en dépit de ses recherches patientes, ne s'était pas cru autorisé à conclure et faisait reposer tout l'édifice de sa pensée sur son opinion personnelle, sentait monter une génération plus orgueilleuse et moins fine qui, ayant importé en masse les méthodes européennes et sans

(29) *Character and Opinion in the U. S.*, 6.

avoir à la recherche son intérêt personnel, attribuait une valeur intrinsèque aux méthodes mêmes et voyait avant tout le résultat. Tel n'était pas l'idéal que Henry James avait proposé à ses fils. On se souvient qu'il avait longtemps craint que le « métier » ne vînt gâter en eux la spontanéité. Cet idéal était bien trop près de celui des « scholars and gentlemen » de Shady Hill pour que James ne s'y sentît pas attiré. Il se rattache par là à l'ancienne génération individualiste et littéraire plutôt qu'à la nouvelle, vouée à l'effort collectif et à la science. Certes, les vues de James ne sont pas sans avoir été influencées par cette évolution de l'opinion, mais l'impressionnisme même avec lequel il procédait, le détachement qu'il apportait à lancer en avant des vues risquées, son dédain quelque peu aristocratique des méthodes collectives, son goût d'artiste pour le travail personnel, tout cela contribuait à le rapprocher des « gentlemen who wrote with ease », les humanistes de Shady Hill (30).

Au total, si James participe des deux esprits, il n'a les limitations ni de l'un ni de l'autre. C'est que sa position vis-à-vis du milieu américain est unique. Si attaché qu'il demeure à l'Amérique, il n'a, en réalité, de racine nulle part. Il voit l'Amérique avec le recul européen, dégagé de tout parti pris et de toute influence purement locale, sinon de toute illusion. Ses amis, ce sont ses collègues de Harvard, ce sont les gens de Shady Hill, mais ce sont aussi les Flournoy, les Pillon, les Stumpf, les Bergson, les Boutroux, les Schiller, les Sully, les Papini. D'autres importent en Amérique la pensée européenne ou s'en inspirent. Lui cherche à fusionner les deux pensées, à aplanir les différences, sans pour cela renoncer à l'originalité. Et surtout, il a plus pleinement conscience qu'aucun de la véritable nature de l'âme américaine, il la sent mieux que quiconque. Pour préparer cette fusion de l'Amérique et de l'Europe, il fallait un esprit d'une grande souplesse, qui en sût toutes les nuances, un esprit véritablement cosmopolite qui, au risque de perdre parfois le contact avec les traditions (31), se fît citoyen des

(30) Cf. cette lettre de Ch.-E. Norton à S.-G. Ward, 19 septembre 1900 : « Cambridge is not what it once was for me; not a single one of my near friends is left, and among the younger men there are very few with similar tastes and interest. There is no atmosphere of letters. Our scholars are men of learning, in the modern sense, and of very little literature... No, the Cambridge of to-day is a town of prose, and the College is given over to science and athletics... » (*The Letters of C.-E. N.*)

(31) Extrait d'une lettre de William James à Carl Stumpf : « Il ne faut pas être cosmopolite, l'âme « se désintègre » comme dirait Janet. Il en reste

deux mondes. Tel fut William James. Qu'on compare à cette robustesse d'adaptation la sensibilité plus frêle de son cadet Henry, qui a eu la même éducation, a été soumis aux mêmes influences. Henry James est un de ceux que l'évolution américaine a désorientés et qui en souffrent profondément. Il cherche un refuge à l'étranger comme un Barrett-Wendell, par contraste avec le milieu contemporain, trouvera sa consolation dans l'étude du passé puritain ou les raffinements du *xviii^e* siècle anglais (32).

Sur le milieu américain, donc, James se détache, figure indépendante mais non passive, car son tempérament impétueux l'amène parfois à réagir vigoureusement. Mais les réactions de James ne se bornent jamais à un mouvement de mauvaise humeur : il est avant tout constructeur. Henry James peut boudier l'Amérique et se retirer dans sa maison de Rye où la nature si douce lui fait oublier les rudesses de son pays natal. William accepte la lutte, et même il la recherche. Il a plus de vitalité et celle-ci se traduit à l'occasion par des impatiences et des révoltes qu'il ne dissimule pas, qu'il exprime, au contraire, ouvertement dans un pays où une voix autorisée peut espérer agir sur une opinion encore plastique. Et c'est précisément parce qu'il a foi dans la nation américaine qu'il la critique sans ménagements. Si satisfait qu'il soit de l'esprit nouveau du Harvard de 1880 (33), il n'est pas sans s'effrayer du changement qui s'opère d'année en année dans les esprits et de la tournure que prend la recherche intellectuelle après vingt ans de culture forcée dans ce terrain jusque-là trop peu cultivé. A mesure que s'affirme son goût de l'originalité et sa méfiance à

un peu partout, et l'ensemble n'est nulle part. La patrie vous semble étrangère. Cela n'offre pas que des avantages, et je crois que j'en suis moi-même victime. » (*Letters*, I, 347, *note*.)

(32) Voir ses *Lettres*, *passim*.

(33) Cf. *Letters*, I, 214-15, 216, 217, 218 : A Mme James. — Liège, 20 novembre 1882 « ... Au total, ce que je vois depuis un mois me rassure sur mon pays et me dispose plus volontiers à croire que c'est un des coins favorisés de la terre. L'enseignement et les ressources de notre Université sont, somme toute, supérieurs à tout ce que j'ai vu... ». A Henry James. — Paris, 22 novembre 1882 : « ... Nulle part je n'ai vu d'Université qui me paraisse faire pour tous ses étudiants rien qui approche de ce que fait Harvard. Nos méthodes sont partout meilleures... ». A Renouvier. — 18 décembre 1882 : « ... J'ai fait en Allemagne un voyage agréable et, au point de vue pédagogique, instructif; mais le grand résultat en a été de me rendre plus partisan que jamais des méthodes d'enseignement pratiquées à Harvard, persuadé que nous possédons en Amérique le plus cosmopolite, peut-être, des centres d'observation... »

l'égard des grandes organisations qui gênent le libre jeu de la personnalité, il se voit obligé de mener de plus en plus la lutte de l'esprit de finesse contre l'esprit géométrique. Ce qu'il envisage comme devant être le résultat le plus précieux de la continuelle évolution de la démocratie américaine, c'est la création d'une élite intellectuelle. Il voudrait canaliser dans cette direction son énergie débordante qui, selon lui, s'applique trop étroitement à la poursuite de buts immédiatement pratiques. Il veut élever l'idéal de ses compatriotes. « Dans notre démocratie où tout change autour de nous, les anciens élèves du College, dit-il (34), sont la seule force permanente qui corresponde à l'aristocratie des vieux pays. » Sur quoi reposera l'influence de ces « intellectuels » ? sur l'esprit de finesse, l'esprit critique. C'est à l'Université qu'il incombe de voir où porter l'effort et de le guider. L'Université ne doit pas, par pur souci de faire avancer les sciences, se consacrer à une spécialisation à outrance de l'étudiant, qui ne tardera pas, à ce régime, à rappeler ces héros d'Edith Wyatt « faibles caricatures d'humanité, incapables de reconnaître le bien quand ils le voient et incapables d'en jouir s'ils ne s'y sentent autorisés par une étiquette imprimée. » (35).

C'est un véritable cri d'alarme que jette James dans son article sur la *Pieuvre du Doctorat* (36). Les collèges américains prêtent une valeur exagérée aux titres et négligent la personnalité de l'étudiant. Voilà qui va à l'encontre de l'idéal que James conçoit comme devant être celui des Universités. Celles-ci « ne devraient jamais cesser de se considérer comme les jalouses gardiennes de la spontanéité et de la personnalité de l'esprit... elles devraient toujours mettre au premier plan la vérité et le labeur désintéressé, traiter les grades comme des incidents secondaires et ne pas se lasser de bien faire comprendre que leur raison d'être est de venir au secours des âmes et non de décorer leurs étudiants de diplômes » (37). La science livresque ne suffit pas, il faut encourager les individualistes, ceux que James appelle les « indisciplinables », qui n'appartiennent à aucun clan et viennent à l'Université simplement pour cultiver ce qu'il y a de

(34) *Memories and Studies*, The Social Value of the College-Bred, 319.

(35) *Ibid.*, 322. Cf. *Ibid.*, 314 : « Avoir passé sa jeunesse à l'Université, en compagnie de ce qu'il y a de plus beau, de plus rare et de plus précieux, et n'être encore qu'un pédant ou un rustre aveugle, incapable de dépister le mérite ou de le discerner de ce qui le cache, ne le reconnaître que lorsqu'il est dûment classé, étiqueté et imposé par autrui, voilà qui devrait être considéré comme une calamité et le naufrage d'une éducation supérieure. »

(36) *Harvard Monthly*, mars 1903 : v. *Memories and Studies*, p. 329.

(37) *Ibid.*, 343-344.

meilleur en eux. Il commence à éprouver à l'égard de la systématiation outrée et de l'organisation trop parfaite la même horreur que ressentait jadis son père à la pensée de confier ses fils à une école qui les eût disciplinés. Quand il en vient à définir le caractère de l'Université idéale qui, décidément, ne lui paraît pas réalisée dans l'Est et qu'il souhaiterait voir mieux comprise dans les vastes pays nouveaux de l'Ouest ouverts à toute expérience utile, « C'est la qualité des hommes, s'écrie-t-il (38), qui fait la qualité de l'Université... L'éducation est, en fin de compte, affaire entre l'étudiant et les occasions qui s'offrent. Les méthodes dont on parle tant ne jouent qu'un rôle secondaire... Mais notre pays d'Amérique, si extraordinairement fêru d'organisation, commence à peine à s'apercevoir que l'alpha et l'oméga de l'université, c'est le *ton* qui y domine, et que ce ton, ce sont des personnalités humaines qui le donnent, exclusivement. » Au cours d'un voyage en Italie, il écrit à Mme James (39) : « Je viens de passer un très bon après-midi à causer de façon assez intime avec la petite bande de pragmatistes, Papini, Vailati, Calderoni, Amendola, etc..., qui... publient un journal mensuel, *Leonardo*, à leurs frais, et dirigent un mouvement philosophique très sérieux... avec un enthousiasme et aussi un élan et une activité littéraires dont je ne vois nulle part l'équivalent dans notre pays, où notre maudite technique scolaire, notre machine à doctorat et notre organisation universitaire l'étouffent probablement avant sa naissance. »

Un philosophe comme Boutroux vient-il à Cambridge apporter un peu de nouveauté et d'originalité vraiment vivante, les étudiants croiraient perdre leur temps précieux à l'aller entendre. Bien mieux, ils ne se soucient pas d'apprendre le français, perdus qu'ils sont dans leurs livres. « Il est alarmant, note James (40), de constater combien peu comprennent le français parlé, même dans un centre de culture comme Cambridge... Dans l'auditoire, on remarquait à peine une demi-douzaine d'étudiants en philosophie... Nos jeunes barbons des cours supérieurs continuent à préparer leur doctorat en allant, tel le Wagner de Faust, « von Buch zu Buch », « von Blatt zu Blatt » et

(38) *Memories and Studies* : Stanford's Ideal Destiny, 361.

(39) *Letters*, II, 227 : Rome, 23 avril 1905. Sur le même sujet, à son collègue Santayana : « La vue de leur jeune enthousiasme combatif m'a fait sentir d'étrange façon le tempérament de grisaille de nos jeunes docteurs chauves qui s'entretuent d'ennui dans nos cours supérieurs et écrivent ces effroyables comptes rendus dans la *Philosophical Review* et ailleurs, nourris de « livres de référence » et ne confondant jamais *Ästhetik* avec *Erkenntnistheorie*. » (*Ibid.*, 228, Orvieto, 2 mai 1905).

(40) *Nation*, 1910, 90, 312-314 : A Great French Philosopher at Harvard.

ne se rendent pas compte pour la plupart de l'occasion qu'ils viennent de perdre. » C'était poursuivre dans la pratique cette lutte contre le desséchement et l'abstraction qu'il avait menée si vigoureusement en philosophie. C'était aussi continuer — avec plus de modération et d'ampleur — la tradition d'indépendance qu'il tenait de famille, et affirmer cette passion de la vie en toutes choses qui était chez lui le trait dominant. A l'égard d'un milieu doué d'une telle vitalité et qui lui paraissait s'embourber à plaisir dans une conception trop mécanique et simpliste de la vie intellectuelle, la réaction de James ne pouvait être qu'une protestation de son tempérament alerte et vif contre ce que Henry James eût appelé dans son style énergique « une déplorable absence de virilité » (41).

(41) Cf. *Letters*, I, 45.

CHAPITRE II

L'HOMME

Viril, c'est l'épithète qui revient le plus souvent sous la plume de ceux qui ont évoqué la figure de William James. C'est bien une impression de virilité qui ressort du portrait qu'en trace son fils Henry (1) : « Il était de taille moyenne, et, en dépit d'une solide musculature, sa frêle charpente le faisait paraître svelte dans sa jeunesse, et maigre sur ses vieux jours. Il conserva jusqu'au bout le port droit et le pas assuré. Il avait passé la cinquantaine qu'il montait encore chez lui l'escalier en franchissant d'un bond deux ou trois marches. Sa démarche rapide, impatiente même, était pourtant si décidée que toute sa personne en prenait une sorte de dignité familière. A la suite de lésions cardiaques contractées en 1899 dans les Adirondacks, il dut s'habituer à marcher lentement, mais jamais il ne sut modérer ses gestes, ni exécuter posément des mouvements spontanés. Quand il parcourait en voiture les vallons des Adirondacks ou du New-Hampshire, on le voyait constamment sauter à terre pour soulager les chevaux quand la pente était raide. Il lui était même si pénible de voir de son siège les bêtes s'essouffler à monter les côtes qu'il perdit beaucoup du plaisir que lui procurait la voiture quand il dut renoncer à gravir lui-même à pied les collines. Son frère Henry fut fort surpris de le voir, en 1904, à Chocorua, descendre encore d'un break en sautant lestement du haut de la roue. Les médecins l'avaient bien mis en garde contre ces brusques efforts, mais, d'ordinaire, il n'y songeait pas. Il faisait très peu de gestes en parlant, mais le visage et la voix étaient singulièrement expressifs. Il avait les yeux de cette nuance assez claire dont les tons changent avec l'intensité selon les mouvements de l'humeur, d' « irascibles

(1) *Ibid.*, 24 et s.

yeux bleus » déclarait Mrs. Henry Whitman, qui le connaissait bien et qui fit son portrait. Il avait la voix plutôt faible que grave, voix inoubliable et charmeuse, admirablement faite pour la causerie ou la petite salle de conférences, mais qui, dans un amphithéâtre, tremblait et manquait d'ampleur. Sa parole était pleine d'inflexions chaleureuses, amusées ou tendres. James s'habillait toujours aussi simplement que possible. Les caricatures du College ne manquaient jamais de reproduire la veste de sport qu'il portait invariablement à ses cours — sans oublier ses cravates des grandes occasions. Mais rien ne lui inspirait plus de répugnance qu'une tenue négligée — et « rustaude ». Un de ses vieux amis, racontant comme il l'avait rencontré pour la première fois, vers 1870, eut ce mot : « Il avait l'air si *soigneux* ! » Aucun laisser-aller, chez lui, aucune mollesse. »

Plus pittoresque, peut-être encore, est ce trait que rapporte D.-S. Miller, son élève : « Je le vois encore, assis au bout de cette lourde table de chêne clair, près de la baie, à l'extrémité de la salle. Mon frère, de passage à Cambridge, était venu là passer une heure et, le voyant l'air vigoureux, le teint bronzé et sanguin, vêtu de laine marron, me dit : « On dirait plutôt un sportsman qu'un professeur. » Je crois que les sportifs du College l'ont toujours senti un peu des leurs par la vigueur et la virilité qui caractérisaient chez lui l'esprit, l'allure et le débit. » (2).

Homme de sport, il l'était jusque dans son goût pour les larges espaces. « J'écris tous les matins à l'une des tables du salon, note-t-il dans un hôtel de Californie.(3), tout seul dans une pièce de 120 pieds de long, à peu près la dimension qu'il faut pour un homme. » C'est dans cet esprit qu'il avait conçu lui-même le plan de la maison qu'il se fit bâtir dans Irving Street avec sa vaste bibliothèque, longue de 27 pieds et large de plus de 22, garnie de livres de haut en bas et donnant au midi par une large baie vitrée faisant presque la moitié de la longueur totale de la salle, sur une petite pelouse ombragée par un orme et continuée par un rideau d'arbres qui constituait le fond du décor (4). Boutroux qui vit James au milieu de ses livres en 1910 a décrit la maison « merveilleusement propre à l'étude et au recueillement » et si hospitalière. « C'est au milieu de joyeuses

(2) *Letters*, II, 13.

(3) *Ibid.*, I, 290, note.

(4) La bibliothèque conserve aujourd'hui encore le caractère qu'elle avait à la mort de James. Toutefois, la plupart des livres en ont été dispersés, à la mort de Mme James, en 1923, sauf une partie — annotés de la main du philosophe — qui ont été remis à la Bibliothèque de l'Université Harvard par M. Henry James.

conversations, note-t-il, parmi les dames occupées à prendre le thé, que médite et écrit le profond penseur. » (5).

Il ne faudrait pas que ces mots, pris à la lettre, suggèrent le moins du monde l'idée que James fut ce que nous appellerions un « mondain ». Il aimait la société, certes, mais surtout celle des intimes et des familiers, et lorsqu'il était d'humeur à s'abandonner à une joyeuse conversation. « Il semblait, dit son fils (6), ne pas sentir le besoin de la solitude, sauf lorsqu'il lisait des ouvrages spéciaux ou écrivait sa philosophie. » Quand il avait à préparer un article ou une conférence, « il ne pouvait pas s'y mettre à plusieurs reprises. Pour commencer, il essayait de profiter d'un jour de liberté, un dimanche le plus souvent. Il s'enfermait alors dans sa bibliothèque, ou disparaissait dans une chambre en haut de la maison, et y restait caché toute la journée. Si tout allait bien, il couvrait dans ce temps vingt à trente pages de manuscrit aux corrections nombreuses. Après deux ou trois jours de travail ainsi conçu, il était visiblement exténué. » Son délassement, il le trouvait dans la société d'amis intimes avec lesquels il était pleinement lui-même. C'est là, loin de la foule, qu'il fallait le voir. « Il s'animait volontiers en société et dans le cours de la conversation, mais la foule ou les palabres avaient le don de l'irriter et de le pousser à bout. S'il lui arrivait parfois de se montrer maussade et taciturne en petit comité, c'était signe de surmenage et d'épuisement. Mais lorsque, piqué au vif, il se laissait aller au fil d'un de ses sujets favoris, il parlait très vite, s'interrompant de temps à autre pour chercher le mot ou l'image exacts, les lèvres pincées comme pour le mieux attirer. C'était alors une causerie sans apprêts, pleine de verve et souvent d'extravagance... » (7). Par contre, « il prenait rarement la parole dans les réunions universitaires, et, à moins d'y être invité, s'abstenait généralement d'intervenir dans les assemblées ou congrès professionnels. Il ne paraissait pas non plus à son avantage dans les dîners de cérémonie ou les réceptions officielles ». Son tempérament nerveux n'était pas toujours d'accord avec son hospitalité naturelle. Il éprouvait une véritable aversion pour les obligations mondaines et ne tarissait point de furieuses diatribes contre « la farce vaine de nos conventions sociales ». Les invités ne s'en allaient pas toujours sans entrevoir quelque chose de cet état d'esprit (8). Au fond, il avait encore beaucoup de la pétulance et de l'exubérance de son père.

(5) *Observations sur son voyage en Amérique*, 3.

(6) *Letters*, II, 8.

(7) *Letters*, I, 26.

(8) *Letters*, II, 9. Henry James, Jr. raconte qu'un jour où son père recevait

Ajoutez à cela que la perpétuelle agitation où le tenait la vie de Cambridge — conférences, cours, thés, réceptions — et le travail intellectuel qu'il s'imposait, épuisaient rapidement son tempérament nerveux toujours assez délicat. Il en plaisantait lui-même⁽⁹⁾, mais il suffit de parcourir ses lettres pour sentir à quel point le repos — toujours espéré, rarement atteint — était chez lui une impérieuse nécessité. Sa correspondance exhale cette plainte du civilisé à outrance pour qui le retour à la vie plus simple, à la vie de l'âme, aux choses essentielles, finit par constituer un idéal précieux parce que pratiquement irréalisable, une consolation, amère parfois, au sortir des conventions et des vanités de la société. On comprend mieux certaines pages des « Causeries aux Etudiants » quand on les lit dans le milieu même où l'auteur les écrivit. Il avait éprouvé ce dégoût des banalités de chaque jour qui fait mieux entrevoir — dans nos rares moments de retour sur nous-mêmes — le véritable sens de la vie. Et c'est précisément dans le loisir que James — surmené — trouve, par contraste, ce sens profond. Dès 1873, il incriminait la vie haletante de l'étudiant américain « au visage hagard et famélique qu'une habitude tôt prise rend insensible aux plaisirs de la contemplation passive »⁽¹⁰⁾. Il n'a pas besoin d'exhorter les étudiants au travail, tout au contraire. « On a assez prêché, leur dit-il⁽¹¹⁾; dans notre Nouvelle-Angleterre, la nécessité de se créer des responsabilités tout le long du jour. » Il leur conseille le relâchement, la rêverie. Il leur cite Whitman flânant dans Brooklyn, Hudson dans les solitudes de Patagonie, Richard Jefferies. Il sent qu'ils étouffent — et qu'il étouffe avec eux — sous la pression des intérêts pratiques. Il rêve parfois qu'il s'en évade, il est volontiers porté, moins par paradoxe que par lassitude, à envier le sort de ceux qui sont en dehors de nos conventions, « le mystique, le rêveur, le chemineau ou le flâneur insolubles »⁽¹²⁾ qui jouissent au moins du plus pur de la

ses étudiants, Mme James rencontra dans le hall un de ceux-ci, dont le visage trahissait une complète stupéfaction. « Je suis revenu chercher mon chapeau, lui dit-il. J'essayais d'entrer dans la salle à manger quand Mr. James s'est précipité sur moi en me disant : « Dites donc, Smith, vous voulez sortir » de cet Enfer, n'est-ce pas? Je vais vous montrer le chemin. Tenez! » Et avant que j'aie pu répondre, il m'avait fait sortir par une porte dérobée. Mais je n'ai vraiment pas envie de partir! »

(9) SULLY, *Characteristics*, 319 : ... He had already (in 1892) told me of a severe attack of brain-fag : « d — d neurasthenic constitution — thank Heaven for that word *neurasthenic*; it is almost as good as *epiphenomenon* ».

(10) *Nation*, 17, 90-91 : Vacations.

(11) *Talks to Teachers* : The Gospel of Relaxation, 227.

(12) *Ibid.*, 247.

vie. Il n'est pas le seul à s'élever contre le surmenage. Lowell, avant lui, avait proposé d'instituer à Haryard, à côté des « *scholarships* » studieuses, quelques « *lazyships* » qui eussent permis aux étudiants de cultiver, sinon les lettres, du moins, les loisirs (13). James ne faisait que continuer la campagne entreprise depuis longtemps déjà par beaucoup de bons esprits qui voyaient les intellectuels américains et la foule américaine s'engager sur une mauvaise voie en s'imposant une tâche ingrate qu'ils prenaient trop à cœur (14).

Que de fois, depuis le jour où il écrivait à Ward qu'il lui prenait envie de « payer sa bienvenue au monde en toute humilité en exerçant son métier de médecin comme n'importe quel individu de dixième ordre » (15), James a exprimé dans sa correspondance ce désir de simplification. Toute sa vie, ce philosophe qui voulait enfin arriver à formuler plus nettement sa pensée a ressenti le besoin de se retirer à l'écart pour méditer, d'autant plus vivement que ses fonctions le lui permirent rarement. Ce qu'il admire chez un Emerson, c'est cette persévérance dans une voie unique, l'énergie qui lui faisait rejeter tout obstacle à sa vision, la simplification obstinément poursuivie de la pensée et de la vie (16). C'est là l'idée

(13) V. Irving BARBITT : *Literature and the American College*, IX : Academic Leisure.

(14) Cf. ce qu'écrivait John Fiske en janvier 1873, *The Unseen World*, (vol. VI), *Athenian and American Life* : ... The result of this universal quest for money is that we are always in a hurry. Our lives pass by in a whirl. It is all labour and no fruition. We work till we are weary; we carry our work home with us; it haunts our evenings, and disturbs our sleep as well as our digestion. Our minds are so burdened with it that our conversation when serious, can dwell upon little else. If we step into a railway car, or the smoking room of a hotel, or any other place where a dozen or two of men are gathered together, we shall hear them talking of stocks, of investments, of commercial paper, as if there were really nothing in this universe worth thinking of, save only the interchange of dollars and commodities... (p. 423-424.)

(15) *Letters*, I, 79, 8 juin 1866.

(16) *Ibid.*, II, 190, 3 mai 1903 : A Henry James : « La lecture du divin Emerson, de volume en volume, m'a fait le plus grand bien; chose curieuse, ma vie s'en est trouvée comme illuminée d'une vive lueur. Cet incorruptible attachement à sa vocation, ces vérités qui lui furent révélées jour par jour, mois par mois, par cette âme universelle, sa recherche de la forme littéraire adéquate, puis cette façon de se cantonner strictement dans son domaine, en se refusant à toute diversion, même à celles qui pressaient ou tentaient le plus, en homme qui connaît la mesure de ses forces, enfin cet immuable attachement au milieu rural qu'il avait une fois pour toutes estimé le plus favorable; voilà, je crois, une leçon morale pour tous ceux qui se sentent quelque parcelle de génie à cultiver. »

principale du discours qu'il prononce le 23 mai 1903 à l'occasion du Centenaire d'Emerson (17) et James y tient d'autant plus qu'il ne put jamais s'arracher vraiment aux mille préoccupations de sa vie de Cambridge — faite d'interruptions, disait-il lui-même. Pis encore, les honneurs lui vinrent avec l'âge. Il en fut bientôt accablé. « Je ne suis plus bon, disait-il à Flournoy vers la fin de sa vie (18), qu'à servir de porte-manteaux aux compagnies savantes pour accrocher leurs décorations ».

A son ami F. C. S. Schiller, qui le présentait au sujet d'un grade de docteur que l'Université d'Oxford avait l'intention de lui conférer, il écrit (19) : « J'espère que vous plaisantez à propos du grade que vous voulez faire décerner à votre humble serviteur par l'Université d'Oxford? Sinon, n'en parlons plus, voulez-vous? Je ne cours plus après ce genre de futilités. Etablissez-moi un diplôme sur parchemin, et envoyez-le-moi vous-même (de toute manière, c'est vous seul qui m'en jugeriez digne!) cela reviendra moins cher, et sera plus vrai. Je suis un pauvre paysan du New-Hampshire, fort mal en point, et ne demande qu'à m'en retourner, après quatre étés d'absence, revoir ma chaumière et mes enfants sans jamais plus me laisser attirer par des conférences, ou des titres honorifiques, ou quoi que ce soit. »

La nature même du tempérament de James lui interdisait d'afficher le « flegme philosophe » d'Emerson. Cette sérénité se comprenait chez un être de raison, comme Emerson, mais James était toute sensibilité et vibrait à tout vent. Dans sa jeunesse, son maître Eliot avait noté en lui certaine faiblesse nerveuse qui l'empêcha de s'engager dans les armées du Nord au moment de la Guerre Civile. Plus tard, sa santé lui donna de sérieuses inquiétudes; son séjour en Allemagne ne fut qu'une longue souffrance à laquelle succédèrent quatre années languissantes et mélancoliques à Cambridge, qui devaient aboutir à la crise nerveuse et religieuse de 1870. Le mal passé, il lui resta longtemps une grande faiblesse des yeux qui, lui

(17) *Memories and Studies*, II : Address at the Emerson Centenary in Concord, p. 19 et s.

(18) *La Philosophie de William James*, p. 12. Cf. *Letters*, II, 173, 3 juillet 1902 : Il apprend un jour que Harvard veut lui décerner le grade de docteur *honoris causa*. « Faites-le bouillir et mettez-le en boîte à l'abri des microbes, écrit-il à son vieil ami Henry L. Higginson, il pourra servir pour une autre année, si je ne suis pas en prison!... J'ai entendu John La Farge citer un jour ce mot : « La renommée vient à ceux qui ont la patience d'attendre et » s'accroît à raison de leur imbécillité. »

(19) *Letters*, II, 165, 20 avril 1902.

interdisant toute lecture suivie, ne contribua pas peu à le rendre plus nerveux encore. Plus tard, même, il lui arrivait souvent d'avoir de profonds accès de lassitude, des moments de dépression qu'accusaient encore et le climat de la Nouvelle-Angleterre⁽²⁰⁾ et la vie américaine elle-même, et sa méthode de travail, qui allait de la dispersion extrême à l'excès de concentration — ses forces s'épuisant ainsi assez vite, il lui fallait du changement. Il l'avait toujours aimé, mais, de plus en plus, le changement était devenu un important élément de sa vie; c'était alors l'appel de l'Europe, l'appel de l'Ouest ou la tentation des ombrages et des ruisseaux de Chocorua. L'instabilité était chez lui l'état normal. Les voyages répétés n'apportaient jamais le calme tant souhaité et, à peine de retour, James partait de repartir.

« William, raconté sa sœur Alice dans son *Journal*⁽²¹⁾, au lieu d'aller en Suisse, est revenu tout à coup de Paris et reparti pour l'Amérique, ayant, comme d'habitude, épuisé l'Europe en quelques semaines et la trouvant « banale, insipide et sans intérêt ». Comme l'essentiel était qu'il fût rentré chez lui, sa première lettre après son retour était, naturellement, pleine de projets de voyage en Europe avec femme et enfants; c'est un globule de mercure — on ne peut pas mettre le doigt dessus. Henry et moi nous riions en pensant à lui, et en évoquant notre père auquel William ressemble dans ses façons d'être. Les résultats sont les mêmes, mais ils paraissent provenir de natures bien différentes; chez William c'est une totale inaptitude — ou est-ce de l'indifférence ? — à « se tenir à une chose pour le » plaisir de s'y tenir » comme on l'a dit un jour de lui; tandis que Père, le délicieux enfant! ne pouvait pas même se soumettre à la tyrannie de son propre caprice; et puis l'excellent homme était tellement en proie au démon de la nostalgie... » La lecture des œuvres de James donne bien l'impression d'un esprit toujours en route vers quelque nouveau point de vue; tout en ne cessant de pester contre l'inaptitude américaine à se réserver des heures de calme et de rêverie, il était fort incapable de donner l'exemple : toujours sur la brèche, il avait constamment une idée à creuser, une conférence à préparer, un article à rédiger, une réplique à écrire, sans compter les innombrables lettres et les visites pathétiques ou simplement ennuyeuses de gens qui — rançon de la gloire — venaient implorer de lui un conseil ou un encouragement. Bien vite, James

(20) V. les remarques de James sur ce climat dans *Talks to Teachers*, p. 211-12, 215.

(21) *Letters*, I, 289 : Les événements sont de 1889.

était débordé, aspirait au calme, et le trouvait parfois. Mais, par une de ces contradictions qui lui étaient chères, à peine en avait-il ressenti les premiers effets, qu'il commençait à s'agiter, à s'impatienter, à vouloir autre chose. L'agitation le fatiguait, l'insipide le révoltait. Chautauqua n'était pas son idéal : et cependant, c'était bien une oasis, un coin où l'on pouvait oublier la course à l'argent, et songer aux besoins de l'âme. Mais à peine y a-t-il passé une semaine qu'il n'y peut plus tenir : « J'y ai beaucoup appris, écrit-il à Mme James ⁽²²⁾, mais je suis heureux de prendre contact avec un milieu moins pur et plus digne d'admiration... Il me tarde d'échapper à cette insipidité. Un bon massacre d'Arménie — que je sois assassin ou victime — me changerait agréablement de cette innocence de Chautauqua que chaque année retrouve baignant au bord du lac dans le soleil et les averses. L'homme a besoin qu'on l'étire à son maximum, dans un sens ou dans l'autre!... » Au fond, il hésitait entre « *the Gospel of Relaxation* » et « *the strenuous mood* » et, tout en aspirant au premier, mettait le second en pratique.

Ce *strenuous mood* dont il s'était fait l'apôtre, James le vivait même d'une façon intense. Son énergie ne se démentit pas un instant. Nous avons vu la lutte que son optimisme soutint pendant des années contre une mélancolie maladive, jusqu'aux environs de 1870. Plus tard, il eut l'occasion de déployer une énergie constante — de tous les jours, peut-on dire, contre une maladie qui devait l'emporter après plus de dix ans de résistance. Le 8 juillet 1898, dans Keene Valley, au cœur des Adirondacks, à la suite d'une longue marche dans la montagne qu'il n'avait pas craint d'entreprendre en dépit de ses 56 ans et de son peu d'entraînement, James ressentit les premières atteintes de la maladie de cœur dont il mourra en 1910. Il n'en continue pas moins ses exercices l'été suivant. Puis, un jour, il se trompe de piste dans les bois, il s'égare, la nuit tombe, il est depuis midi sans nourriture; à tâtons, dans l'obscurité, il parvient péniblement à une maison, vers onze heures du soir, et peut enfin se faire reconduire au chalet où il séjournait... Pendant deux ans, il devait ensuite chercher en Europe une guérison qui ne vint jamais.

Il ne voulut à aucun moment accepter l'idée qu'il était malade. De Nauheim, il écrit : « C'était un bien joli coin, mais il me tardait de mener une vie plus active. » ⁽²³⁾. Son amour intense de la vie

(22) *Letters*, II, 43, juillet 1896.

(23) *Letters*, II, 104, 5 octobre 1899. A Mrs. Henry Whitman. *Ibid.*, 107, 2 novembre 1899. A Thomas Davidson : « Bon petit endroit tranquille, fait pour les malades, ce qui m'a longtemps empêché de le voir avec sympathie ».

ne s'accommodait pas aisément de l'état physique où sa trop grande activité l'avait réduit. Avec le temps, à mesure que la maladie gagnait, James paraissait se dresser contre elle, plus agressif. Depuis 1902, il refusait de prononcer ces allocutions publiques que la coutume américaine exige des auteurs célèbres ou des hommes en vue (24), mais son activité littéraire ne fut jamais plus grande. C'est à partir de 1900, avec les conférences Gifford, que James a donné leur forme la plus nette à ses doctrines. Il cherchait à entretenir en lui-même l'élan de la jeunesse : « Ce n'est pas le don de facultés élémentaires éminentes qui fait qu'un homme tienne bon, écrivait-il en 1906 (25). Ce qui fait aller la machine, c'est la pression de vapeur au pouce carré. » Il passe quelques jours à New-York et l'activité de la grande cité l'enchantait. « Installé comme je l'étais au Harvard Club, au centre du cyclone, écrit-il à son frère (26), j'ai senti battre le pouls de cet organisme, en ai saisi le rythme et ai vibré à l'unisson, et j'ai trouvé cela simplement magnifique... Je suis sûr qu'une fois pris dans le mouvement et fait à cette vie, toutes les autres doivent paraître insipides ». Rien ne lui paraissait plus étranger que la pensée de vieillir, de voir ses forces s'en aller. « Qu'on dise ce qu'on voudra de la faiblesse de l'âge (*Alters Schwäche*) et de la résignation à la déchéance... au fond, on trouve les raisins trop verts et il y a toujours au plus profond de soi le désir d'être indépendant et actif. » (27). Jusqu'aux derniers moments, il va maintenir une activité débordante, accrue même par le souci de s'exprimer tout entier avant de capituler devant la mort (28). C'est ce qu'il fait comprendre à son frère Henry dans une lettre où cette angoisse se lit entre les lignes : « En fait, dit-il, j'ai essayé d'écrire ces maudites conférences (d'Oxford) malgré une abominable fatigue cérébrale. C'est une course entre le temps et moi... Auparavant, quand j'étais aussi fatigué, je m'arrêtais et partais en voyage, mais cette fois il n'est pas de jour où je n'aie écrit une demi-douzaine de pages... » (29). Il se déclare « prêt au combat une fois de plus et brûlant de scalper

(24) *Ibid.*, 238. 9 décembre 1905. A Daniel Merriman.

(25) *Ibid.*, 261. A Miss Theodora Sedgwick, 13 septembre 1906.

(26) *Ibid.*, 264, 14 février 1907. A son frère et à son fils.

(27) *Ibid.*, 288. A Henry L. Higginson, 1^{er} juin 1907.

(28) D'une lettre à sa fille (2 avril 1908) : « Je travaille à mes conférences d'Oxford jusqu'à 4 heures, puis déjeune, puis somnole, puis vais chez mon docteur à 4 heures tous les jours; ensuite, jusqu'au dîner, visites et « sorties » autant que possible. Je me couche le plus tôt possible après 8 heures — tout ce que je lis est lu entre 3 et 5 heures du matin, heure peu favorable à la correspondance... » (*Letters*, II, 302.)

(29) *Letters*, II, 303, 15 avril 1908.

l'Absolu » (30). Deux années encore, il luttera pied à pied contre la maladie qui progresse inexorablement. Au retour d'une dernière cure à Nauheim, il sent tout de même que la fin approche. Il concentre toute son énergie et réussit à regagner l'Amérique. « La lumière du soir pâlisait sur les collines familières de Chocorua le 19 août quand l'automobile s'arrêta devant la petite maison, et James s'affaissa dans un fauteuil près du feu en sanglotant : « Il fait si bon » se retrouver chez soi. » (31). Le 26 août 1910, Henry James écrivait à Miss Grace Norton : « J'éprouve les craintes les plus sombres et, à l'idée de voir mon merveilleux frère bien-aimé quitter le monde où, du plus obscur de mon enfance, j'ai tant compté sur lui et avec une telle ferveur, je ne ressens plus que l'abjecte faiblesse du chagrin, de la terreur même... P. S. — J'ouvre cette lettre écrite voici trois heures pour ajouter que William s'est éteint sans avoir repris connaissance, il y a une heure... et sans souffrance ni lutte apparentes... » (32).

Chocorua, son lac, ses collines boisées ou dénudées là où la roche perce la mince couche d'un humus ingrat dont se contentent de maigres pommiers, ses horizons grandioses que bordent les pics granitiques des Montagnes Blanches, voilà l'Amérique que James a aimée, dans sa verdure encore sauvage, celle dont le souvenir lui donnait en Europe la nostalgie et celle où il a voulu mourir. « Une ou deux années avant sa mort, nous a raconté M. William McIntire Salter, son beau-frère, il gravit péniblement la colline qui mène à la terrasse de notre maison de campagne et s'étendant là pour se reposer de son gros effort : « Quelle tristesse, dit-il, de quitter un monde si beau ! ». Cet amour de la vie qu'il portait en lui, James l'éprouvait plus intense encore en face de ce paysage si robustement vivant dont il connaissait toutes les tonalités et comprenait tout le sentiment. Venir à Chocorua, c'était pour lui plus et mieux qu'un repos, c'était vraiment se retremper aux sources de la vie, et si James, en philosophe, essayait de comprendre la vie, il voulait, avant tout, en artiste, la goûter. Il y avait en cet enfant de New-York qui avait passé la plus grande partie de sa jeunesse en Europe un profond attachement à la terre et aux paysages d'Amérique. Le spectacle de tant d'instabilité lui avait-il donné, par contraste, le goût du terroir immuable ? Son esprit philosophique y voyait-il l'essentiel dont tout le reste n'était que l'accessoire ? Y sentait-il d'instinct l'inépuisable

(30) *Ibid.*, 303, 29 avril 1908.

(31) *Ibid.*, 380.

(32) *The Letters of Henry James*, II, 166, 167.

matière où son germe mystique pouvait puiser les ineffables sensations qui le faisaient mieux comprendre la vie, le vrai domaine du philosophe?

La pensée de James ne se comprendra qu'imparfaitement si l'on ne lui donne pour toile de fond la nature, la rude nature américaine qu'on dirait jeune encore avec ses contrastes violents et sa fraîcheur vigoureuse, cette nature si voisine du tempérament de James qu'il semble lui avoir emprunté ce qu'il y a en lui de plus profondément et de plus pathétiquement personnel. Cet attachement au sol chez un esprit cultivé « le phénomène le plus rare qui soit en Amérique », dit J. J. Chapman (33), constitue peut-être le seul point sur lequel la pensée de James n'ait pas évolué. D'un bout à l'autre de son existence, le charme d'un paysage a exercé sur lui une forte attraction. « J'avoue, écrit-il en 1889 (34), que je me soucie plus en ce moment des paysages que des hommes. » A Miss Grace Norton, il écrit plus tard, de Chocorua : « La campagne me semble aussi belle que jamais; la vieillesse a ceci de bon que — tout en enlevant de l'attrait à tant de choses — elle semble ne pas altérer en nous la faculté de jouir du paysage et des aspects de la nature. » (35). Et dans une lettre à son fils William, il s'analyse ainsi : « Le paysage semble être des éléments de notre conscience celui que la vie épargne le plus. En cette année fertile en méditations sérieuses ou futiles, j'ai été souvent surpris de voir quel rôle prédominant il a joué dans mon existence spirituelle et de constater que c'est presque la seule chose dont j'aimerais emporter avec moi de l'autre côté de la tombe le souvenir sans correction ni changement d'aucune sorte. De presque tout le reste *surgit amari aliquid*; mais des jours de plein air, jamais aucune bouffée amère ne nous revient, sinon à la pensée qu'ils sont disparus à jamais. » (36).

Il y a toujours eu en James un désir violent de « retour à la nature » jamais assouvi, et c'est ce qui — au milieu du tourbillon de la vie de Cambridge — donne tant de charme à ses aspirations et à ses regrets. Ajoutons qu'il ne sentait pas seulement la nature en citadin privé de ses spectacles. Il la goûtait en artiste et en poète, profondément. Les idées le passionnent, la nature l'émeut, et ceci en toute simplicité. Il éprouve ce sentiment, sans le cultiver. Sa correspondance seule montre à quel point il en jouit, à quel point ce philo-

(33) *Memories and Milestones*, 133.

(34) *Letters*, I, 285. A Henry James.

(35) *Ibid.*, II, 173, 29 août 1902.

(36) *Ibid.*, II, 174 (1900).

sophe se confie à elle et la comprend. Son attachement est fait de sensations presque physiques, amour de grand air, du vent de nord-ouest « qui vous donne de la vie » (37), du climat américain, qu'il aime pour ses extrêmes et qu'il contraste souvent avec le climat plus modéré d'Europe (38). C'est une véritable fête pour lui que de venir se retremper dans l'air d'Amérique. Il en jouit pleinement avec une sorte de volupté d'artiste, il le hume quand il est encore sur le bateau, il s'en régale : « Nous devrions être au large de Boston cette nuit, écrit-il alors qu'il revenait de donner à Edimbourg la deuxième série des conférences Gifford. Après une traversée froide et humide, deux jours debout au grain, par grosse mer, un jour de brouillard compact, dans le mugissement lugubre de la sirène, le soleil s'est levé sur un vrai temps d'Amérique, fort vent d'ouest, vrai champagne, qui nous souffle en plein visage, d'un ciel saturé de bleu, mer en effervescence, toute blanche sous la mousse dentelée des moutons, et le soleil puissant qui trône dans le ciel, l'espoir qui règne au cœur. Est-il rien de plus naturel que de vous peindre cet heureux changement, puisque vous êtes sans doute encore ensevelie sous les nappes de l'atmosphère londonienne, si belles et si opalines, pourtant, et qui, une fois qu'on est fait à ce climat, sont plus riches en merveilleux effets artistiques que tout ce que peut offrir l'Amérique? « C'est le pays de la couleur », comme aime à dire mon frère, après Alphonse Daudet » (39).

Il y a aussi dans cet amour de la nature un sentiment profond, un patriotisme rudimentaire qui montre bien quels liens rattachaient James au sol d'Amérique. Il a finement analysé la campagne anglaise, l'atmosphère écossaise, la nature suisse, les villes italiennes, il a vraiment su en dégager les caractères propres et en jouir avec abandon, mais il a un faible pour le paysage d'Amérique, et il l'avoue : « Misérable, cette campagne du New-Hampshire, écrit-il. Peut-être.

(37) *Letters*, I, 66. A son père, 12-15 septembre 1863. V. aussi I, 106.

(38) Cf. *Letters*, II, 96. A Mrs. E. P. Gibbens. — Bad-Nauheim, 22 août 1899 : « European weather is stagnant and immovable. It is as if it got stuck, and needed a kick to start it; and although it is doubtless better for the nerves than ours, I find my soul thinking most kindly from this distance of our glorious quick passionate American climate, with its transparency and its impulsive extremes. This weather is as if fed on solid pudding... ». — P. 102, à Miss Frances R. Morse : « God bless the American climate, with its transparent, passionate, impulsive variety and headlong fling. There are deeper, slower tones of earnestness and moral gravity here, no doubt, but ours is more like youth and youth's infinite and touching promise... »

(39) *Letters*, II, 167, R. M. S. Ivernia, 18 juin 1902. A Mrs. Henry Whitman.

Falote, en un sens, mince, piloyable, tout ce qu'on voudra, pour-tant comme « Jenny », son baiser m'a pris (40); et elle n'est pas vulgaire (Henry James, lui-même, ne peut l'en accuser), ni « mas-toc », surtout en cette saison encore émaciée. Elle reste pure, claire et distinguée, bénie soit-elle » (41). Il revoit Newport et c'est pour lui toute l'Amérique qu'évoque cette vision de la petite ville en plein hiver (42), « la neige craquant bruyamment sous le pied et même au loin sous les pas des chevaux; le ciel d'un blanc lumineux, éblouissant; plus de distances, tout semble également près des yeux; l'architecture de la ville plus confuse, plus disparate, plus vulgaire, plus laide et plus méprisante qu'elle ne m'est encore jamais apparue. Tout cela me rappelait vivement les jours anciens. Le soir aussi, quand j'ai descendu Kay Street jusqu'au bout, après le coucher du soleil. Cette mince frange à l'ouest, si souvent goûtée, trace sombre mais intense dans le ton cramoisi, comme un feu qui couve au ras de l'horizon, sobre mais profonde, et le dégradé de ces profondeurs du ciel qui vont, par un nombre infini de nuances lumineuses et transparentes dans l'obscurité, de ce cramoisi au bleu profond du zénith : tout cela est purement américain. On ne trouve nulle part ailleurs ce ciel à l'ouest ». James aimait se trouver en compagnie de gens qui sachent apprécier un paysage. « Mon frère Henry, écrit-il de Chocorua en 1904 (43), a passé ici une quinzaine délicieuse et m'a paru jouir de la nature d'une façon intense — il y a trouvé tant de *sentiment* et de délicatesse féminine. C'est un plaisir d'être avec quelqu'un qui absorbe les choses par les yeux. C'est ce que ne font pas la plupart des gens. Les deux « savants » qui étaient ici n'ont *absolument* rien remarqué, bien qu'ils n'aient jamais été en Amérique auparavant. »

Enfin, James retrouve dans la nature la simplicité primitive qu'il aime d'une façon presque mystique. « Comme la Suisse est bonne, s'écrie-t-il, cela ne peut s'exprimer. Tout cet air de santé passe la description — air, routes, montagnes, usages, coutumes, institutions, populations. Pas un souffle d'art, de poésie, d'esthétique, de morbidité ni de « suggestions »! Tout est là, nourriture substantielle pour l'âme et le corps, qui vous attend, prête à vous faire à coup sûr du bien quand vous avez trop vécu d'une vie nerveuse et artificielle. Quel va-et-vient que la vie entre les choses élémentaires

(40) Allusion au poème de Leigh Hunt : *Jenny Kissed Me*.

(41) *Letters*, II, 192. A sa fille, 6 mai 1902.

(42) *Ibid.*, II, 202.

(43) *Letters*, II, 215. A Miss Pauline Goldmark, 21 septembre 1904.

et les autres !... » (44). Mais c'est à Chocorua, surtout, que cette détente est sensible, proportionnelle, pourrait-on dire, à l'activité intense dont James fait preuve tout au long de l'année. Il fait une excursion aux Montagnes Blanches du New-Hampshire en 1886 et la beauté du site le retient. « Il est possible, écrit-il alors, que j'achète une petite ferme que j'y ai vue, dans un coin commode et romantique tout ensemble... Il y a là-bas soixante-quinze acres de terre, les deux tiers plantés de chênes et de pins, l'autre tiers en foin, une magnifique source vive, une gentille petite maison avec une grange spacieuse, à deux pas d'un beau lac; au bas d'une montagne de 3.800 pieds, à quatre heures et demie de Boston, pour 900 dollars! Il y coule un ruisseau d'une grande beauté. Je n'attends plus que de savoir si je puis acheter la langue de terre qui me séparerait du lac... » (45). Quelques mois après, il jouit pleinement de son bonheur de propriétaire campagnard. Il l'écrit à son frère Henry. « ... Les vapeurs de mon cerveau tout farci de sciences se sont encore dissipées, et je me ris de l'orgueil de la Grèce et de Rome, des hauteurs de ma maison du New-Hampshire. J'ai bien peur qu'au total les travaux ne me reviennent plutôt à 2.000 dollars qu'à 800. Mais nous aurons dix grandes chambres (dont deux de 24 pieds × 24) et trois petites, sans compter cuisine, office, etc. Si jamais tu veux goûter, tout à l'aise, le vrai bonheur de la campagne, viens donc passer tous tes étés avec nous. Je vois bien que cette seule idée te répugne, aussi n'insisterai-je pas; mais je persiste à croire que tu ne réussiras pas toujours à vivre de ta plume et que, faute d'avoir pu amasser quelque pécule, tu reviendras, tel l'enfant prodigue, sous mon toit. Tu verras alors qu'avec une provision de bois de la hauteur d'une maison, un foyer de quatre pieds de large, et le soleil d'Amérique pénétrant à flots, on peut trouver plus mal qu'un hiver en New-Hampshire... Mais, suffit! Je suis d'un vulgaire à te faire frémir (46). » Il passe des journées en plein air, prend son bain dans l'étang à la fraîcheur du matin, quelque temps qu'il fasse, cultive son champ, se promène dans les bois, va à la foire voisine troquer des chevaux, explore les hauteurs du voisinage, projette d'acheter cette colline qui l'enchanté ou de construire sur

(44) *Ibid.*, I, 327. A James J. Putnam, 7 octobre 1892.

(45) *Letters*, I, 258. A Shadworth H. Hodgson, 12 septembre 1886.

(46) *Ibid.*, I, 268, 12 avril 1887. Cf. *Ibid.*, I, 273. A Charles Waldstein : « You may play the swell, but I play the yeoman. Which is the better and more godly life? Surely the latter. The mother earth is in my finger-nails and my back is aching and my skin sweating with the ache and sweat of Father Adam and all his *normal* descendants... »

cette autre une hutte pour les excursions à venir (47). Bref, il finit par s'éprendre de cette vie, soupirer après sa liberté et ne reprend qu'avec peine le travail universitaire à Cambridge. Quand il a « découvert » un site sauvage, il s'en réjouit comme s'il venait de trouver un nouvel argument contre l'Absolu (48). Quand on lui demande de s'arracher à la douce vie de flânerie qu'il croit avoir chèrement achetée par une année de labeur à Cambridge, c'est un véritable désespoir. « Songez à ma situation, écrit-il à Mrs. Henry Whitman, qui lui demandait de quitter un moment ses loisirs (49). A peine remis du marasme et de la décomposition où m'a réduit mon année de Cambridge; aux portes mêmes de ce désert de l'Adirondack, dont le souffle me manque depuis tant d'années, rivé comme je le suis par les soucis domestiques; et juste au moment d'acheter un peu de santé, de mener une vie plus simple, plus ferme, plus pure, plus saine, occasion qui ne se représentera plus si je la laisse échapper; juste au moment où je suis blasé sur toutes les minauderies, les conventions et les vaines agitations de ce qu'on appelle la civilisation; affamé du contraire : l'odeur des sapins, la douceur de la mousse, le bruit de la cataracte, le bain dans ses eaux, le divin spectacle du haut de la falaise et de la colline au-dessus de la forêt vierge, oh, Madame, Madame! savez-vous à quels baumes salutaires vous me demandez de renoncer? Hélas! J'aspire à descendre, et ne suis rien du tout, à vrai dire, n'étant pas encore le sauvage que j'aurais voulu devenir, sans être pour cela le civilisé que je devrais bien me contenter d'être! Mais je voudrais vous voir, vous aussi, vous tourner vers le désert. Il y a dans cette région des Adirondacks des coins et des sommets où l'on peut vraiment « s'abandonner à » sa nature divine », et, tant qu'on y demeure, on semble jouir un peu de sa liberté native, loin de toute fièvre et de tout mensonge. Allongés sur ce tertre, — « et toi, à mes côtés, chantant dans le désert » — à quels interminables bavardages nous pourrions nous livrer, à quels entretiens dignes du jugement dernier! »

Cette nature, qu'il savait goûter, comme James savait aussi la peindre! Il la décrivait comme il la sentait, et ses descriptions relèvent tout autant de la sensibilité que de la vision des couleurs. Tantôt ce sont les jardins anglais (50), tantôt un village suisse (51),

(47) *V. Letters*, 270, 271, 272, 273 et *passim*.

(48) *Ibid.*, I, 316. A Miss Grace Ashburner, 25 août 1891.

(49) *Ibid.*, II, 20, 16 juin 1895.

(50) *Letters*, I, 287. A Mrs. James, 29 juillet 1889.

(51) *Ibid.*, 321. A Miss Grace Ashburner, 13 juillet 1892.

tantôt les états de l'Ouest américain qu'il évoque avec une grande précision dans le détail et l'art de noter les traits qui portent⁽³²⁾. Son analyse se fait extrêmement fine pour rendre à la Turner l'aspect d'un paysage anglais sous la pluie ou le vaporeux de l'air d'Ecosse : « Le pays est baigné d'une lumière jaune verdâtre et d'une pluie fine et vaporeuse. La petite ville, où tout est miniature : murs de briques, maisons, coins, recoins et jardins, offre un aspect vieillot étrangement saisissant qui rappelle tour à tour ces effets d'Angleterre, de Hollande et du Japon qu'on a vus dans les tableaux, le tout extrêmement menu, au point qu'on se demande comment on a pu élever *des familles* dans la plupart de ces maisons, et elle forme un ensemble des plus coquets et pimpants (*zierlich*). »⁽³³⁾. « L'air compact, moitié brume, moitié fumée, retient le soleil d'une façon qu'on ne voit que dans ces îles, poussant au noir toutes les parties des choses qui sont dans l'ombre, si bien qu'alignements et perspectives n'offrent que masses qui se détachent en noir les unes sur les autres, selon l'éloignement, et plan sur plan de tons noirs plats ressortant sur une lumière plate en un dégradé qui va se perdant à l'infini. »⁽³⁴⁾. « Si beau que soit ici le printemps, écrit-il d'Edimbourg à Miss Frances R. Morse⁽³⁵⁾, vos allusions si fréquentes au climat d'Amérique m'en donnent la nostalgie. Mais c'est blasphémer que de souhaiter mieux quand on est à Edimbourg en mai, et qu'on peut faire tous les après-midi en voiture découverte sa promenade habituelle dans la campagne environnante. La verdure est des plus fraîches, les arbres et les champs magnifiques, et l'air est par lui-même un *objet* qui tient en dissolution de la vapeur d'eau, une fumée ténue, et des vestiges de soleil, offrant les mélanges et les dégradés les plus exquis du marron argenté au bleu et au gris perle... ». Ses impressions d'Italie ne sont pas moins vives et il sait les rendre en artiste qui voit les détails et sent l'atmosphère où il évolue. Voici Padoue : « Sous la moelleuse brume d'automne, les hauts remparts regardaient paresseusement les Monts Euganéens de l'autre côté de la fertile plaine de Lombardo-Vénétie couverte de petits saules tétards et de mûriers uniformément enguirlandés de vigne. Les minces bras du fleuve traversaient en serpentant dans leur course indolente tous les quartiers de la ville, baignant les vieilles fondations rongées des maisons ou les murs de briques

(32) *Ibid.*, II, 80. A Henry James, 11 août 1898.

(33) *Ibid.*, II, 104. A Mrs. Henry Whitman, 5 octobre 1899.

(34) *Ibid.*, II, 146. A Miss Frances R. Morse, 17 mai 1901.

(35) *Ibid.*, 146, 30 mai 1901.

lézardés des jardins, franchis par des ponts de maçonnerie d'une seule arche aux pieds desquels poussaient les herbes et les fleurs sauvages. Les petites maisons massives, que les siècles ont délavées et noircies, sommeillaient derrière leurs fenêtres aux barreaux de fer ou aux lourds volets de bois; les églises étaient désertes; et sous les basses arcades ténébreuses, les femmes aux yeux éteints semblaient toutes pauvres, tandis que les hommes au pas lent paraissaient décharnés et cassés sous leurs manteaux aux teintes marron ou olive passées... » (36). Curieuse et vivante vision du grand amphithéâtre de l'Université, où se retrouvent les qualités d'observateur de James ainsi que son art de la couleur et de la nuance : « Imaginez une haute salle d'environ cent vingt pieds carrés au plafond fait de lourds caissons d'or bruni, éclairée d'un seul côté par de hautes fenêtres et remplie jusqu'au dernier pouce de créatures humaines assises ou debout. Les murs, d'une chaude couleur bronzée pour le fond, sont presque recouverts d'écussons armoriés que des générations d'étudiants y ont laissés pour perpétuer leur souvenir... Le ton des murs ainsi ornés est d'une richesse et d'une splendeur incroyables, tandis que la lumière se déverse sur eux, saisissant le bord des innombrables rinceaux et banderoles dorées et fondant les vives couleurs héraldiques en un ton plus frais et plus intense. Cette lumière, aussi, versée à flots par les fenêtres, rend visible l'air même de la salle, légère vapeur bleuâtre qui flotte au-dessus des têtes : celles-ci, tandis qu'on les dénombre, se massent en un arrière-plan monotone sur lequel se détachent en un relief accentué, suivant la position qu'ils occupent, des groupes distincts ou des files d'individus. Toutes les têtes reproduisent, nuancé à l'infini par l'éloignement, le même effet décoratif, une partie noire dans l'ombre, l'autre bordée d'une frange blanche sinistre; car, qu'on dise ce qu'on veut de la figure humaine isolée, le ton d'ensemble d' « une mer de visages humains » n'a rien à voir avec ce qu'on appelle la « couleur chair. » (37). Une des choses qui frappent le plus dans la description de James, c'est son aptitude à observer avec sympathie. Il reprochera d'ailleurs aux touristes américains de se contenter d'un pittoresque superficiel sans chercher à comprendre la vie intérieure des pays qu'ils parcourent. Lui essaie avant tout de pénétrer le sens intime de tout objet qui s'offre à ses yeux. Ses lettres fourmillent de petits tableaux saisis sur le vif, de croquis en quelques lignes, mais les personnages qu'il décrit, les lieux qu'il peint revivent dans

(36) The Galileo Festival at Padua, *The Nation*, 36, p. 8-9.

(37) *Ibid.*

leurs traits essentiels. Il a le don de faire percer le moral sous l'enveloppe physique, il est portraitiste. Son goût pour l'individualité, ses talents de psychologue lui servent ici. Certains tableaux de James sont d'une vie et d'une coloration remarquables. Qu'il croque sur le vif ses compagnons de voyage⁽³⁸⁾, sa famille à Chorocua⁽³⁹⁾, ou un repas en Allemagne⁽⁶⁰⁾, il excelle à animer et composer ses ensembles, rendre intéressante la notation de faits en apparence banals. Ses descriptions sont d'un homme qui sait voir, à qui rien n'échappe et qui rend l'atmosphère d'une scène, l'humour aidant. « J'ai été admis dans l'intimité d'une famille d'ici, écrit-il de Tepliz⁽⁶¹⁾, qui tient hôtel et restaurant. Une brave femme qui n'en finit plus, massive et bavarde, le père une grosse figure rouge, de petits yeux et les cheveux blancs comme neige, deux filles d'environ 20 ans. Toute la conversation et le repas me rappelaient si exactement les histoires d'Eckmann-Chatrian que j'aurais voulu avoir un sténographe et un photographe pour les saisir sur le vif. Les grandes remarques épaisses, toutes relatives au ménage et à l'économie domestique; les plaisanteries; les masses de victuailles depuis l'horrible soupe de porc (dont le goût ne me rappelait que la sueur de cet animal et que la terrible mère me forçait à engouffrer en m'accusant toutes les fois qu'elle me voyait pâlir et défaillir de ne pas goûter leur nourriture), en passant par les saucisses, boudins et autres jusqu'au vin et à la bière; puis les masses de fromages odoriférants que je refusai en dépit de toutes attaques, supplications et accusations — pour finir par entendre — ô, horreur! avec un sentiment voisin, je le suppose, de celui qu'éprouve le criminel à entendre le juge, prononcer la sentence de mort — par entendre, dis-je, donner l'ordre de m'apporter, en leur place, d'autres saucisses; le sérieux religieux avec lequel on parlait de la façon dont le père mangeait, la mère disant à sa fille de ne pas lui verser tant de vin qui lui faisait ensuite trouver sa bière moins bonne, tandis que lui avait mis ses lunettes d'argent et, suivant les lignes de son doigt épais, lisait le journal à mi-voix pour son compte; la salle d'une longueur immense, aux sombres boiseries, avec à chaque extrémité le gros poêle de faïence d'autrefois, etc., tout cela m'a rappelé la *Taverne du Jambon de Mayence*... »

Il y a, dans cet amour de la nature et ce don de rendre la vie dans tout son mouvement, un aspect de la personnalité de James

(38) *Ibid.*; I, 172; II, 230.

(39) *Ibid.*, I, 281.

(60) *Ibid.*, I, 109.

(61) *Ibid.*, 136. A Henry James, 4 mars 1868.

qui, s'il ne transparaît pas directement dans l'œuvre, n'en est pas moins très intéressant et éclaire un peu certaines tendances de la pensée du philosophe. Il ne s'agit pas là seulement d'un à-côté pittoresque, d'un talent heureux. Tout se tient chez lui et bien souvent sa philosophie n'est que l'effort pour traduire en une langue rationnelle des impressions profondes éprouvées au spectacle des choses. Si l'on estime que les grands traits de la philosophie de James sont l'attachement au réel, à l'exclusion de l'abstrait, le désir de rendre la souplesse de la vie et sa richesse, certain optimisme volontiers mystique, ne faut-il pas voir, dans l'enthousiasme du philosophe en présence de la nature, son plaisir à en rendre les mille coloris, la source profonde de ses idées les plus personnelles? Ce germe mystique, même, qu'il se reconnaissait volontiers, jamais James n'en ressentit plus vivement les effets que cette nuit mémorable où, dans les forêts de l'Adirondack, il lui sembla sentir « comme la légèreté même de son âme » au milieu des fortes influences de la nature. Cette persistance dans l'optimisme que ne justifient évidemment pas les arguments, si nouveaux soient-ils — car il y a là une question de tempérament — où James puise-t-il la force de l'entretenir, sinon dans cette joie intime qu'il éprouve à entrer en communion complète avec l'« éternelle verdure » de ces paysages « au sens profond » qu'il aimait contempler? La pensée de James présente des trous, des intervalles. C'est que fréquemment, la vision suppléant chez lui au raisonnement rigide, tout ce qu'il éprouve au souvenir des spectacles de la nature, tout cet arrière-plan inexprimé qui fait le fond même de sa sensibilité, vient remplir ces intervalles, unifier à ses yeux sa pensée, la rendre parfaitement adéquate. Pour comprendre un auteur, disait-il, il faut d'abord faire œuvre d'imagination. Il n'est pas besoin que cette imagination soit désordonnée ou fantaisiste. James n'inventait pas en matière de sensibilité. Il n'a pas créé, comme certains l'imaginent, un mysticisme nouveau de la croyance, une attitude nouvelle en face du monde. Il a simplement senti profondément, en poète et en artiste, l'univers qui l'entourait et si nous voulons le comprendre jusqu'au bout, le suivre dans toutes ses nuances, il faut nous rappeler que pour cet esprit, qui n'a pas cherché à faire de la philosophie mais à s'exprimer à fond, tout ce qui était sincère comptait, qu'une impression riche valait une idée forte et un beau paysage, une page de métaphysique. Point de vue naïf, dira-t-on. Mais qui niera qu'il y ait à la pensée de James un fond de naïveté? Seulement, cette naïveté ne signifiait pas confiance béate en des propositions insuffisamment approfondies; elle est d'un tout autre ordre, elle le rapproche des primitifs, c'est l'adoration heu-

reuse du réel jointe à un fervent désir de le rendre dans ses détails.

Nous touchons ici à la sensibilité même de James. Tous ceux qui ont connu l'homme sont unanimes à reconnaître que cette même naïveté — au sens restreint du mot — ce naturel, en était le trait dominant. De nature, James était exubérant et son œuvre, qu'on est bien souvent tenté de prendre en exemple, ne saurait montrer à quel point il l'était car, comme le dit son ami F. C. S. Schiller, « la compression de sa personnalité et l'apaisement de son exubérance lui ont coûté bien du temps et bien des efforts » (62). Mais pas plus qu'il ne savait modérer ses gestes impulsifs, James ne savait ni ne cherchait à atténuer ses sentiments premiers. Son intérêt allait à la personnalité humaine originale. Comme il disait d'un des « protégés » qu'il recommandait à un de ses amis : « Il est inexcusable, je l'admets. Mais Dieu l'a fait. » (63). L'indulgence de James allait jusqu'à se reconnaître des dettes intellectuelles vis-à-vis d'écrivains dont une idée l'avait particulièrement frappé. Jamais il n'oublia ce qu'il devait à Benjamin Paul Blood, et, trois mois avant sa mort, il lui consacra son dernier article (64). Les jugements que James portait sur les hommes, a-t-on dit, étaient entachés de bonté. On pouvait dire de lui ce que Renan disait de Marc-Aurèle : « Il voyait bien la bassesse des hommes; mais il ne se l'avouait pas. Cette façon de s'aveugler volontairement est le défaut des cœurs d'élite. » (65). Ses expériences psychiques lui firent connaître l'humanité sous un jour bien sombre (66), mais il n'en continua pas moins à penser qu'il pouvait y avoir là matière à observations intéressantes. Il lui suffisait que ces recherches fussent négligées pour qu'il crût de son devoir de les remettre en honneur. Il y avait en James un côté chevaleresque qui le poussait à prendre le parti du plus faible sans autre raison, parfois, que cette faiblesse même. Cette générosité avait naturellement sa contre-partie. « Il se montrait volontiers prodigue d'éloges et sobre de réserves, dit son fils (67). Au cas contraire, il fallait s'attendre à le voir lâcher bride à la critique. Ceux qui l'ont eu pour professeur n'ont sans doute pas oublié comme il encourageait leurs efforts, et aussi quelle confiance et quel élargissement de vues il leur apportait par sa critique hardie et souvent implacable des ouvrages fameux et des hommes illustres. »

(62) *Quarterly Review*, 236, p. 27.

(63) *Letters*, II, 177. A Henry L. Higginson, 4^{er} novembre 1902.

(64) *Memories and Studies* : A Pluralistic Mystic.

(65) *Marc-Aurèle*, 15.

(66) Cf. *Letters*, I, 225 et s.

(67) *Letters*, I, 29.

Seule, la bonté entachait ses jugements, mais il n'y mêlait de préjugé d'aucune sorte. C'était l'homme le plus accueillant qui fût. « Il vous faisait sentir qu'il n'entendait nullement vous « classer », pour passer à autre chose, mais au contraire vous le voyiez réjouir d'accueillir en vous un de ses semblables, un être de tous points original, comme lui-même, et toujours captivant... Il se mettait d'instinct au pas de votre esprit, tandis qu'il s'informait de votre âge, de votre profession, de votre vie passée, de votre situation de famille, de vos opinions, de vos préférences, de vos goûts particuliers... Tout ce qui lui était nouveau, tout ce qui lui faisait prendre contact pour la première fois avec un peuple étranger, provoquait tout d'abord chez lui un mouvement d'admiration. « Superbel, s'écriait-il, et » voyez comme c'est bien supérieur, sous tel ou tel rapport, à ce » que nous avons vu! ». — « Comme tout cela a l'air parfait! ». — « Voilà une civilisation bien comprise et qui vaut qu'on lui fasse » crédit! »... Il ne jugeait pas mauvais qu'il y eût une Oxford, qu'elle fût attachée aux moindres détails du passé, et rebelle à l'esprit moderne, et il était bon aussi qu'il y eût une Chautauqua! » (68).

Dans le même esprit, James, professeur, assouplissait toutes les théories, les rendait vivantes : « Imaginez, dit un de ses élèves (69), un professeur de mathématiques qui vous donnerait le sentiment que les triangles étaient des choses que l'on peut trouver dans un verger ou au bord d'un ruisseau. » Le pragmatisme n'est, d'ailleurs, qu'une des formes de ce désir d'épouser de plus près le réel. James n'avait pas de conception définitive à exposer, de vérité à dévoiler. Il vivait sa philosophie, matière infiniment souple qu'il modelait à chaque instant. Ses cours en prenaient un singulier attrait. « Une seule chose semblait lui être impossible, écrit Dickinson S. Miller (70) : parler *ex cathedra*, du haut de son érudition et de ses connaissances scientifiques. Ses remarques fourmillaient de « si » et de « peut-être ». Il était rare, d'ailleurs, de le voir s'attacher longtemps à suivre la logique d'un raisonnement ou d'un exposé théorique; il aurait plutôt tout gâté en émettant, au milieu de toutes ces prétentions systématiques, un doute, ou une question parfaitement naturelle qui replaçait aussitôt le problème dans le domaine du bon sens. » Sa classe était le laboratoire où sa pensée prenait forme. Il y arrivait, dit-on, avec l'idée qu'il n'aurait pas été loyal de sa part de se fixer un sujet bien arrêté. Il sollicitait les questions des étu-

(68) *Ibid.*, 27, 28.

(69) *New Republican*, 25, p. 145 (P. LITTELL).

(70) *Letters*, II, 11 et s.

dians, désireux moins de leur exposer un point de vue bien net que de répondre à leurs besoins immédiats. Puis, peu à peu, il se laissait emporter par son éloquence naturelle et parlait d'abondance jusqu'à ce qu'une difficulté survînt qui l'arrêtait net (71). Lui-même faisait volontiers des erreurs manifestes afin de tenir toujours en alerte ses étudiants.

« Le professeur Royce expliquait d'une façon continue, unie, soutenue, composée. Le professeur James était plus familier, plus varié, plus heurté, cherchant même parfois ses mots en dépit de ce que j'ai appelé sa richesse de vocabulaire. Cela s'explique : l'un s'était installé solidement, à son aise, dans une théorie qui, certes, ne manquait pas d'une certaine grandeur; l'autre risquait des sorties, toujours en quête de quelque chose de plus grand qu'il ne distinguait pas très bien. La méthode de James nous donnait à nous, ses élèves, un aperçu plus direct de ses recherches personnelles. Nous sentions travailler son esprit. » (72). Après le contraste avec Royce, le contraste avec G. H. Palmer : « Palmer était l'impide, trop presque... il croyait qu'il se devait de ne pas infliger à ses étudiants les traces de sa lutte personnelle avec la pensée. A cet égard, il était tout l'opposé de W. James, qui faisait souvent de ses cours ses laboratoires, j'allais dire les hôpitaux où ses pensées voyaient le jour. Au total, Palmer nous montrait un maître, et James comment on le devient. » (73).

C'est là le point qui a frappé tous ceux qui l'ont entendu. « Il faisait penser ses étudiants, écrit un autre élève (74), parce qu'on le voyait penser et parce qu'il traitait chaque sujet avec une telle richesse, une telle chaleur, une telle intensité que le sujet devenait le plus important et le plus intéressant de l'année. Il mettait en toutes choses une sincérité et une conscience si ferventes qu'il se vit contraint de dire un jour : « Quand j'écris, le sujet que je traite me paraît le plus important et quand je passe à un autre chapitre, c'est celui-ci qui prend toute l'importance. » Son enseignement trahissait l'ins-

(71) *Outlook*, 98, p. 644 : « ... Les élèves aimaient évoquer ce jour où, au cours de l'exposé d'un délicat problème de physiologie, après avoir porté pas à pas ses auditeurs haletants vers une conclusion qui semblait devoir suivre infailliblement, il s'interrompit brusquement : « Voilà, leur dit-il, jusqu'où je puis voir; je ne peux pas aller plus loin. »

(72) *Letters*, II, 16.

(73) *Harvard Graduate Magazine*, 30, p. 516 : Professor (Palmer at 80. (W. Ernest Hocking).

(74) *Journal of Educational Psychology*, septembre 1911 : W. J.'s. Contribution to Education (Bird T. Baldwin).

tabilité de son tempérament nerveux. Il était extrêmement brillant par moments, puis venaient des périodes d'apaisement suivies bientôt d'un renouveau où il déployait toute son originalité⁽⁷⁵⁾. On aimait citer cette boutade d'un de ses étudiants à qui l'on demandait si les cours de W. James offraient matière à d'abondantes notes. « Je ne saurais trop vous dire, répondit l'autre. Le professeur James parle si vite qu'il est difficile de tout noter — mais, en tout cas, n'oubliez pas la philosophie en notant les bons mots ! » Ce qu'exprime cette boutade, c'est l'aisance familière avec laquelle James, dans ses meilleurs moments, dominait les questions. « Je fus profondément frappé, écrit D. S. Miller⁽⁷⁶⁾, de ses qualités de jugement et même de justice. Une grande expérience des choses de l'intelligence, une profonde culture littéraire, scientifique et artistique (notre génération a-t-elle vu homme plus cultivé?), un esprit entièrement libre et dégagé, toujours bienveillant et prêt à rendre justice aux hypothèses les plus chancelantes, les plus audacieuses ou les plus dédaignées tout en observant toujours le sens des proportions et le contrôle des témoignages : rien que d'apprendre à connaître ces qualités, c'était recevoir, autant que nous pouvions nous l'assimiler, une éducation d' « honnête homme », au sens le plus noble de ce bon vieux mot. » Ces qualités, James aimait les retrouver chez ses élèves. Les précoces spécialistes ne pouvaient manquer de déplaire à celui qui s'était fait le champion de la souplesse de l'esprit. « Ne philosophez donc pas à jeun ! » disait-il à un de ses étudiants qui venait lui soumettre un plan d'études où il n'était question que de philosophie⁽⁷⁷⁾.

Au demeurant, l'homme le plus simple qui fût. Quand on le voyait au plus fort de sa lutte contre les idées ou lancé dans une de ses impitoyables critiques, on n'aurait pu le soupçonner de timidité. Pourtant la seule idée qu'il allait parler en public le rendait nerveux⁽⁷⁸⁾. Cette nervosité se traduisait dans ses gestes par une impulsivité et une naïveté qu'il ne chercha jamais à corriger. « James,

(75) G. A. GORDON : *My Education and Religion*, Houghton Mifflin, 1923, p. 193. Cf. *Character and Opinion in the U. S.*, 95-96.●

(76) *Letters*, II, 14-15. Cf. *Harvard Graduate Magazine*, 29, 383; Review of W. J.'s *Letters* (T. S. PERRY) : « Il m'a toujours paru un esprit brillant qui s'occupait de science plutôt qu'un brillant homme de science. »

(77) *Harvard Graduate Magazine*, 29, 1920 : W. James (H. G. PALMER).

(78) Cf. *Letters*, II, 16 : « Comme il se rendait à un de ses tout derniers cours à Harvard, il dit à un collègue qu'il rencontra en chemin : « Voilà bien des années que j'enseigne; eh bien ! voyez comme je trépide encore à l'idée d'aller faire un cours ! »

dit D. S. Miller⁽⁷⁹⁾ avait une façon spéciale de se lever brusquement pour aller tracer un diagramme au tableau, de quelques coups de craie rapides. Je le revois encore, l'air distrait, en proie à quelque idée, le coude sur le genou, la main au menton. Voici une scène que m'a peinte un ami. C'était au cours d'une petite classe qui se réunissait dans le cabinet même de James. Désireux d'illustrer sa pensée, il alla chercher un tableau noir, le mit sur une chaise, puis essaya un certain nombre d'autres positions, sans réussir à écrire, tenir le tableau et le mettre bien en vue, tout à la fois. Entièrement à son idée, il finit par maintenir le tableau droit sur le plancher, s'y couchant lui-même de tout son long, et, le soutenant d'une main, dessinant de l'autre, il poursuivit son cours... ».

James passait naturellement à l'Université pour un original, car il lui était parfaitement impossible de se plier strictement aux usages du lieu. Son indépendance s'accommodait mal de la routine journalière de cette grande œuvre collective. Il réagissait parfois avec humour⁽⁸⁰⁾, mais, surtout, son enseignement, si brillant qu'il fût, ne lui paraissait pas répondre à son véritable idéal. Il l'a exprimé bien souvent : le philosophe est un solitaire qui vit à l'écart dans sa bauge⁽⁸¹⁾. Et, de plus en plus, James sentit le besoin de réduire au minimum son rôle de professeur pour se consacrer plus entièrement à la réflexion philosophique. Songeant à la retraite, il écrit dès 1903 à son frère Henry : « Je vois aujourd'hui très nettement que si, jusqu'ici, ma carrière universitaire m'a été fort utile et m'a fait réaliser de grands progrès, le moment est venu de passer d'autre façon le temps qui me

(79) *Ibid.* Cf. *Character and Opinion in the U. S.*, 95 : « ... Ses élèves eux-mêmes attachés qu'ils étaient tous à sa personne, doutaient un peu de la profondeur de pensée d'un homme si naturel qu'après s'être interrompu au milieu de son cours — il disait que la vie n'était faite que d'interruptions — il se frappait le front et demandait au premier rang : De quoi donc parlions-nous?... »

(80) « Bien qu'ayant, par hasard, fait partie de tous les comités qui ont étudié le projet de réforme, bien qu'ayant suivi, l'hiver dernier, les interminables débats de nos assemblées, je ne me reconnais ni le pouvoir ni le droit de parler au nom de la majorité. Les membres de notre chère Faculté ont le don d'aller chercher des raisons qui ne valent que pour eux, et s'ils votent dans le sens de leurs voisins, c'est bien souvent pour des motifs qui n'ont rien de commun avec les leurs. Il faut sans doute y voir l'influence de l'érudition sur des esprits, au fond, remarquables. Il en résulte que la question la plus simple finit par offrir, après une longue discussion au sein de l'assemblée, une abondance de points de vue et d'aspects différents que nul n'aurait pu prévoir et que nul ne saurait énumérer. » Le Projet de Réduction des Cycles d'Etude, *Harvard Monthly*, janvier 1891.

(81) *Letters*, II, 164, 14 novembre 1901. A. H. N. Gardiner.

reste à vivre, je veux dire, dans la contemplation et la simplicité, me livrant à loisir à mon unique occupation désormais, qui sera de consigner en un livre, au moins, les impressions que mon esprit a pu recevoir de l'Univers. Je compte ne point démordre de là, et regrette seulement d'être obligé de rester une année encore à l'Université. Je renonce à l'inessentiel qui maintenant dépasse mes forces pour me rabattre sur le travail qui, somme toute, m'est le plus indiqué, puisqu'il m'est le plus naturel... » (82).

Le « métier de philosophe » n'a jamais eu la sympathie de James (83) et l'opinion que lui-même avait de son enseignement fut toujours des plus modestes. En 1907, seulement, il prend sa retraite et écrit à son frère Henry (84) : « Tu ne saurais t'imaginer comme je suis heureux d'avoir écarté ce cauchemar de l'« Enseignement ». Comme « professeur », je me suis toujours fait l'effet d'un amateur à qui on aurait surtout demandé d'être une encyclopédie vivante. Je suis dorénavant libre d'être une *réalité* et ce m'est un soulagement ineffable, littéralement ineffable, de m'appartenir après avoir, trente-cinq ans durant, appartenu aux autres. Je puis vivre maintenant pour la vérité pure et simple, au lieu de cette vérité qu'il fallait plier aux exigences les plus extraordinaires des autres... »

Ainsi donc, depuis le temps où Henry James cherchait à éviter chez ses fils une trop grande spécialisation et à en faire des « chercheurs de vérité », l'idéal de William n'avait pas varié. Ce qui l'intéressait, c'était toujours le spectacle de l'esprit au travail et l'approfondissement des problèmes éternels. La valeur de son enseignement venait, comme on devait s'y attendre, moins du perfectionnement des méthodes auquel James ne croyait guère que de la puissance même de sa personnalité qu'on voyait à l'œuvre.

Le domaine de la philosophie était loin d'être le seul où James se plût. Certes, son érudition — en ce qui concerne les modernes, surtout — était remarquable et la plus cosmopolite qu'on ait vue; mais l'esprit de James s'exerçait non sans succès à la critique artistique ou littéraire aussi bien qu'à la critique philosophique. Le premier article qu'il écrivit fut une revue d'un roman allemand (85). En 1872,

(82) *Ibid.*, II, 190, 3 mai 1903.

(83) Cf. *Letters*, I, 170; II, 23, 279.

(84) *Letters*, II, 279, 4 mai 1907. Cf. Lettre du 18 mai 1907 à F. C. S. Schiller. Cf. *Harvard Illustrated Magazine*, 8 février 1907 : W. J. at Harvard, p. 93. A son dernier cours dans Emerson Hall, les étudiants lui offrent un encrier et une coupe. Réponse de James : « ... Je frémis quelquefois en pensant au mauvais enseignement que j'ai donné... ».

(85) *Nation*, 1867, 5, 432-433 : A German American Novel (*Unüberwindliche Mächte* de Grimm).

il étudie le Voltaire de John Morley et se prononce déjà contre le pédantisme des spécialistes (86). Sa correspondance est pleine de notes relatives aux auteurs étrangers, la plupart, qu'il a lus, surtout lors de son séjour en Allemagne ou aux premiers temps de son installation à Cambridge. Ses jugements révèlent ses qualités personnelles : vigueur, verdeur même, pénétration, pittoresque. Il s'exerce aux nuances, comme dans cette appréciation d'*Emilia Galotti* qu'il écrit en français : « C'est serré comme du chêne, rapide comme l'avalanche, toute la retenue et la vigueur de Mérimée, et au fond un gros cœur dont la tendresse comprimée n'échappe que par des phrases dont la sobriété même déchire. » (87). Son jugement de George Eliot s'égale d'une pointe d'ironie. Il vient de lire *Daniel Deronda*. « Pourquoi les femmes éprouvent-elles une si grande satisfaction à moraliser ? L'homme est philosophe par profession, par devoir, il l'est le cas échéant, et tout est dit ; mais les femmes ne paraissent pas être revenues de la joie intime de se savoir cette faculté : de là les répétitions ennuyeuses et la surabondance des commentaires de George Eliot sur la vie. » (88). Il a ses enthousiasmes et ses préjugés et il proclame les uns et les autres avec une égale vigueur. On se souvient de sa véhémence critique de l'école naturaliste française dans le *Dilemme du Déterminisme* (89). Il ne cache pas son aversion pour certains aspects de l'œuvre de Bourget : « L'atmosphère morale de Bourget, écrit-il, ayant surtout en vue *Idylle Tragique* (90), m'est en tout cas si étrangère, c'est d'un libertinage si abusif, qu'on ne saurait trop le rattacher à une *donnée* morale quelconque ; et puis il y a ses descriptions trop fouillées, ses explications excessives. Mais, avec tout cela, une sorte de désir enthousiaste d'arriver à tout dire le mieux possible, une richesse d'épithètes et une chaleur qui le fait aimer, malgré ses sujets trop dépravés. Il doit y avoir en France un milieu qui trouve cela noble et plein d'idéal, mais, comme dit Rosine : « Nous sommes mal assortis, lui et moi... ». Tolstoï, par

(86) *Atlantic Monthly*, 1872, 30, p. 624. Cf. *Letters*, I, 144, note : « ... Mr. John Mill, d'une nature et d'une culture si solide et si éclectique, manque pourtant du sens esthétique ; il en est de même de M. Littré en France. Leur lance n'a pas cette pointe lumineuse qui rendait celle de Voltaire irrésistible. Ce que les soldats de Henri IV suivaient, c'était son panache blanc : et il semble que s'il y a un facteur en l'absence duquel on ne peut éveiller la sympathie sur une grande échelle, c'est bien cet impondérable superflu : le charme... ».

(87) *Letters*, I, 91. A ses Parents, 27 mai 1867.

(88) *Ibid.*, 183. A H. James, 3 juin 1876.

(89) *Will to Believe*, p. 172 et s.

(90) *Letters*, II, 37, 11 juin 1896.

contre, l'enchanter, sous certaines réserves « Je n'aime pas son fatalisme, ni son demi-pessimisme, écrit-il à Renouvier⁽⁹¹⁾, mais quand on le voit rendre la nature humaine avec une vérité aussi infail-
lible, avec une méthode aussi simple, c'est à prendre tous les autres romanciers et dramaturges pour des enfants. » De Maupassant, James admire l'art, mais non les tendances. « C'est un petit cube de bronze, dit-il de *Pierre et Jean*; ou, comme le corps du capitaine Beausire, « plein comme un œuf, dur comme une balle », dur sur-
tout! Il y a quinze ans, je me serais peut-être *emballé* pour cet art-là; mais mon esprit faiblit et le charme de cette précision et de cette harmonie admirable entre l'art et le sujet ne me laisse que trop froid. On dirait de ces outils ou instruments modernes, merveilleusement compacts et solides, réduits à leur poids limite. Une de ces petites pompes métalliques, si bien graissées et si puissantes, qui, avec un levier d'environ deux pieds de long, vous envoient à cinq pieds un jet d'eau de quatre pouces. Malheureusement, la pompe de Guy de Maupassant ne lance que de l'eau sale, et je *commence* à être assez « vieille barbe » pour aimer quand même un vieux bras de pompe en bois tout raccommodé, pourvu que l'eau qu'il me donne garde toute la saveur du flanc de la montagne... »⁽⁹²⁾. C'est, bien entendu, dans les limites où un écrivain reste en contact avec le réel que James l'eslime. Il est très sensible aux exagérations, si légères soient-elles et quel qu'en soit le sens. *La lumière qui s'éteint*, de Kipling, est « plus nature qu'il n'est permis »⁽⁹³⁾. Il découvre pourtant chez le romancier anglais une grave lacune. « Il est curieux, remarque-t-il⁽⁹⁴⁾ après s'être rencontré avec lui, qu'avec toute sa sympathie pour l'âme de tout ce qui vit, homme ou animal, ivre ou à jeun, il lui en reste si peu pour celle du Yankee, qui est lui aussi, en dernière analyse, une créature de Dieu. ». Il devait admirer Wells pour ses qualités de hardiesse et la souplesse de sa pensée. « Je crois, lui écrit-il⁽⁹⁵⁾, qu'il faudra reconnaître que vous avez donné à la pensée agissante de la génération qui vient une impulsion

(91) *Letters*, II, 43, 4 août 1896 — « Anna Karénine, livre presque incroyable et surnaturel de vérité. » (24 juillet 1896.) « La vie paraît vraiment moins réelle que les tableaux qu'en donne Tolstoï. » (30 août 1896.) « Ma grande impression littéraire cet été a été Tolstoï. Son atmosphère m'absorbe plus que celle d'aucun et même sa religion et sa mélancolie, sa folie même, sont sans doute plus significatives que l'état normal de ceux qui ne sont pas passés par là. » (28 septembre 1896.)

(92) *Ibid.*, I, 282. A Miss Grace Norton, 12 août 1888.

(93) *Ibid.*, I, 307.

(94) *Ibid.*, II, 22. A Mrs. Henry Whitman, 16 juin 1895

(95) *Ibid.*, II, 230, 6 juin 1905.

qui comptera parmi ses influences les plus bienfaisantes. Avec cela, tout à fait dans la note du génie anglais, sans théorie d'une subtilité excessive, à la française, ni cette technique professionnelle allemande, qu'on vous inflige avec une logique implacable (*unerbittlich*), mais partout le sens du concret et le vent de la liberté se jouant au travers de tous les joints de votre thèse... ». Cette critique impressionniste des auteurs, James l'applique un jour à Shakespeare à propos du livre de Frank Harris (96) : « Avant tout, il me semble avoir été un amuseur de métier, avec la fécondité d'un Dumas ou d'un Scribe; mais possédant aussi ce qu'aucun autre amuseur n'a jamais possédé, une magnificence lyrique alliée à un talent d'orateur qui l'a fait prendre pour plus sérieux, au fond, qu'il ne l'était. C'est un cas d'hyperesthésie nerveuse et érotique, mais aussi un tempérament doué d'une grâce et d'un enjouement que nul n'a surpassés. Il savait être profondément mélancolique; mais sans perdre de vue les exigences de son public. Liège emporté par les rapides, sans lest, sans idéal religieux ou moral, acceptant sans critique toute convention dramatique ou sociale, ce n'était qu'une harpe éolienne qui résonnait, passive, à l'appel de la scène. A-t-on jamais vu auteur faire la part si belle à l'émotion, tout en demeurant parfaitement insensible aux conventions sociales les plus vicieuses? » (97). Les questions de style ont toujours intéressé James. Nous l'avons vu critiquer vertement la négligence des auteurs américains. D'une façon générale, le style des Européens lui paraissait bien supérieur (98).

Il semble qu'il ait avant tout apprécié chez les autres ses qualités propres : netteté et vigueur, sans complications superflues. En réponse à quelques-unes de ses critiques, son frère Henry lui écrit non sans une ironie un peu dédaigneuse : « J'ai l'intention... d'essayer de donner, dans le genre roman, une étrange production qui te fera plaisir, — en tant que Frère, — mais permets-moi de dire, mon cher William, que je serai grandement humilié si cela te plaît

(96) *The Man Shakespeare*.

(97) *Letters*, II, 335. A T. S. Perry, 22 mai 1910.

(98) *Nation*, 1875, 20, 429 : Notice of F. Papillon's *Nature and Life*. Voici pourtant une ironique appréciation de la *Revue des Deux Mondes* de 1875, « ... Tous les lecteurs de cette excellente revue connaissent ce genre d'article : un peu de panache au début, une page environ, comprenant quelques généralités bien tournées, en guise d'introduction; puis, une série de sections marquées I, II, III, qui donnent toujours un exposé des faits bien digéré et, surtout, bien composé, écrit avec ce fini et cette aisance funeste qui interdisent rigoureusement de faire aucune différence, quant au style, entre les rédacteurs de cette revue; puis, en conclusion, une petite effusion d'enthousiasme, moral ou philosophique, bien senti... ».

vraiment et si tu l'associes, dans ton affection, aux choses de notre temps que je préférerais mourir déshonoré plutôt que d'avoir écrites. Je te l'écrirai pourtant, ton livre, d'après ce principe de « deux et deux font quatre » qui inspire toutes les horreurs qui nous entourent, puis je descendrai dans ma tombe, déshonoré... » (99).

Dans ses lettres même, Henry n'eut jamais cette légèreté, cet enjouement, cette limpidité qui fait le charme de la correspondance de William. Celui-ci s'y révèle vraiment épistolier, sans aucune prétention à l'être. Il écrivait beaucoup, mais il a su donner à tout ce qui venait de sa plume un cachet bien personnel. Le charme qui émanait de sa personne se retrouve dans les pages de sa correspondance. C'est là qu'on le saisit sur le vif. James y revit avec sa sensibilité frémissante, ses élans, ses moments d'abandon, ses heures mélancoliques ou graves. C'est là qu'il s'ouvre plus encore qu'il ne le fait en ses ouvrages, qu'il précise d'un exemple frappant telle de ses théories, qu'il révèle parfois l'origine et la profondeur de telle de ses idées, qu'il exprime sans fard ses sympathies et ses répugnances, ses espoirs et ses doutes. Mais toujours le naturel le caractérise. « On lit les lettres de Byron, dit P. Littell (100), avec le sentiment qu'elles valent mieux que lui, celle de Matthew Arnold avec le sentiment qu'il vaut mieux qu'elles, celles de W. James avec le sentiment qu'elles et lui ne font qu'un. ». Chose étrange, cet homme qui écrivit tant semble prendre plaisir à entretenir une correspondance nourrie, si bien qu'on a pu, en ne donnant que les lettres qui illustrent son tempérament de la façon la plus frappante, constituer deux gros volumes (101) d'un intérêt soutenu. L'indomptable énergie de James se traduit ici, comme il convient, non plus par les appels au devoir ou à la lutte qui résonnent dans l'œuvre, mais par le tranquille sourire avec lequel on le voit accepter ses maux et l'entrain qu'apporte ce combatif à préciser ses vues, encourager ses amis et fulminer contre ses adversaires.

Cé qui frappe dans ce recueil, c'est la vie débordante dont James fit preuve jusqu'aux dernières années et la fraîcheur de la pensée où l'humour et la plaisanterie trouvent toujours leur place. « Mes lettres, disait James lui-même (102), tendent à s'évaporer en traits

(99) *The Letters of Henry James*, II, 43, 23 novembre 1905.

(100) *The New-Republican*, 25, 145, 27 décembre 1920 : Books and Things.

(101) *The Letters of William James*, edited by his son, Henry James. Illustrated, 2 vols., Boston : The Atlantic Monthly Press; London : Longmans, Green, and Co., 1920.

(102) *Letters*, II, 111. A Miss Frances R. Morse, 23 décembre 1899.

d'humour, en abstractions et en fantaisies. » Bien souvent, en effet, la correspondance de James donne l'impression du délassement, de la détente, d'une conversation à bâtons rompus et farcie de mots drôles ou d'allusions malicieuses. Il excelle à tourner un « billet » dans la note un peu brusque et nerveuse qui est la sienne (103). Il a des formules saisissantes : Royce, c'est le « Rubens de la philosophie », Papini n'en est que le « Cyrano de Bergerac » (104). Mais il n'y a pas que de la fantaisie dans ces lettres, il y a des analyses très fines, des jugements indépendants; la critique des hommes et des œuvres est un plaisir auquel James s'adonne volontiers. Cet amateur de personnalités a pénétré celles qu'il a fréquentées et les a croquées en quelques traits. « Il prétend être une sorte de Napoléon du monde intellectuel, écrit-il de Wundt (105)... Vous vous souvenez de ce que Victor Hugo dit de Napoléon dans *Les Misérables* : « Il gênait Dieu »; Wundt ne gêne que ses *confrères* (106); pendant que ceux-ci hachent menu quelque une de ses théories, il écrit pendant ce temps un livre sur un autre sujet. Coupez-le en tronçons comme un ver, chaque fragment continue à ramper; il n'y a pas de *nœud vital* (106) dans sa moelle allongée mentale, si bien qu'on ne peut le tuer d'un coup... » De son collègue Royce pour qui il avait, d'ailleurs, une sincère admiration, il écrit : « J'estime aujourd'hui Royce — et cela d'une manière durable — comme l'homme aux esquisses en philosophie. Bien entendu, les esquisses de certains maîtres valent mieux que les tableaux achevés de certains autres. » (107). Ailleurs, il compare Emerson et Santayana : « Emerson accueillant, épanoui, comme s'il aspirait la vie à l'aide d'un large entonnoir où circule un puissant courant d'air : Santayana, émettant son jet rafraîchissant à travers un orifice gros comme une tête d'épingle, comme un désinfectant sort d'un vaporisateur. » (108). Le même esprit si net et si critique savait pourtant, avec ce naturel qui en fait le charme, parler aux enfants, leur dire de ces naïvetés comiques qui devaient les faire rire, leur raconter joliment la mort du coyote ou ses promenades dans la campagne. Il leur parle aussi parfois très noblement de leurs devoirs et leur donne des conseils d'énergie qui sont véritablement inspirés de sa propre philosophie (109). Ça et là, il

(103) Cf. *Letters*, I, 291, 293, 307, 314; II, 33, 173, 290, 321, 322, 328.

(104) *Ibid.*, II, 86, 246.

(105) *Ibid.*, I, 262. A Carl Stumpf, 6 février 1887.

(106) En français dans le texte.

(107) *Letters*, II, 114. A Mrs. Glendower Evans, 17 janvier 1900. Cf. *Ibid.*, 116.

(108) *Ibid.*, 234. A D. S. Miller, 10 novembre 1906.

(109) V. *Ibid.*, I, 275, 276, 278; II, 81, 129, 130.

sème des notes de psychologie, telles qu'elles lui viennent sous la plume et où se condense l'essentiel de sa pensée et de son expérience. « On évalue l'esprit d'un homme, écrit-il (110), à sa capacité à sentir la vie, et Tourguenieff a ce sentiment d'une série de mondes qui s'emboîtent que ne soupçonne pas le vulgaire. » — « La raison pure et simple est au fond le plus philistin et le moins important des attributs de l'homme » (111). « L'article de S... montre bien ce que l'esprit gagne à vieillir : on arrive à dire simplement de grandes choses. » (112). Il y sème aussi des notes d'art qui le montrent sensible non seulement à la ligne et à la couleur mais à l'atmosphère qui se dégage de l'œuvre qu'il admire. « ... J'aurais voulu, écrit-il à Mme James (113), pouvoir te montrer hier quelques-unes des peintures françaises de l' « Internationale Kunst Ausstellung »; elles donnent une idée de la vigueur actuelle de la France dans ce domaine. L'une d'entre elles (114) représente une paysanne dans toute sa rudesse lourde, qui, les yeux grands ouverts au soleil de midi, est assise sur l'herbe qu'elle vient de faucher, tandis que l'homme s'est étendu de tout son long sur le dos, le chapeau de paille ramené sur la figure. Mais, elle, le voile infini du regard, l'enfantine virginité de ce corps informe et de ce visage, quel poème ! Ma chérie, l'impression la plus profonde que j'aie ressentie depuis que je suis en Allemagne est peut-être celle que m'ont faite ces vieilles paysannes ridées, vrais castors infatigables, arpentant les rues comme des hommes, tirant leurs charrettes ou portant leurs lourds paniers, toutes à leurs affaires, semblant ne rien voir du luxe et du vice qui les frôlent, lointaines habitantes d'un monde meilleur et plus pur. Leurs pauvres vieilles figures ravagées et durcies, leurs pauvres vieux corps desséchés par le labeur incessant, leur âme patiente enfin, me font pleurer. « Ce sont nos aînées », ce sont les créatures vénérables qui ont droit à notre respect. Tout le mystère de la femme semble incarné en leur laideur... les Mères ! les Mères ! Vous êtes toutes semblables ! Oui, mon Alice, ce que j'aime en toi, c'est ce que je retrouve chez toutes ces chères bonnes vieilles ; et je suis heureux et fier, quand, le visage baigné de larmes, je pense à ma chère Maman, de savoir qu'elle est toute pareille à celles-là... ». L'art est très souvent le moyen pour lui d'entrevoir des horizons insoupçonnés. Il parcourt

(110) *Ibid.*, I, 185.

(111) *Ibid.*, II, 206.

(112) *Ibid.*, I, 324.

(113) *Ibid.*, I, 210, 24 septembre 1882.

(114) *Les Foins*, de Bastien-Lepage.

la Grèce en 1905 et lui aussi fait sa prière sur l'Acropole, mais une prière qu'il n'arrive pas à formuler nettement. Le pluraliste qu'il est se heurte là à une œuvre d'une perfection achevée et c'est justement cet achèvement qui le trouble. Si le monde, lui aussi,... Il ne conclut pas. « Il y a un mystère de *perfection* dans ce Parthénon, que je ne peux pas comprendre, écrit-il (115). Il est là, en exemple aux autres choses humaines, montrant que la perfection absolue n'est pas inaccessible... Qu'il me suffise de dire que je n'ai pu empêcher les larmes de me venir aux yeux. « J'ai vu la beauté parfaite ».

Rien ne laissait James indifférent. Il a défini lui-même son attitude dans la vie en traçant de son crayon rigoureux ce portrait de certain professeur allemand rencontré à Berlin avec lequel il se trouve en contraste marqué : « Le Professeur ne tarissait pas de renseignements sur toutes choses connaissables et inconnissables. C'est le premier exemple que j'ai rencontré jusqu'ici d'un type d'hommes qui doit être commun ici, pour qui apprendre est devenu aussi naturel que respirer. L'homme cultivé est chez nous un isolé, jusqu'à un certain point; il travaille chez lui, à ses heures. Pour le public, c'est un membre de la communauté, un voisin, etc., et on sait tout au plus de lui qu'il s'adonne à telle ou telle étude; ses occupations intellectuelles paraissent toujours surajoutées et il y a toujours quelque partie de son individualité qui n'en est pas touchée. Mon gaillard, au contraire, m'a l'air de n'être rien, qu'un professeur,... comme s'il pouvait se contenter de faire figure vis-à-vis de la société de savant en telle ou telle branche — sans jamais oublier les intérêts de sa spécialité ni en réprimer les manies... » (116).

Avec l'entrain qu'il apportait à toutes choses, James a pris une part active à la vie publique en certaines circonstances où il estimait que ses idées les plus chères étaient en danger. Un des privilèges qui lui tenaient le plus à cœur était celui de la liberté personnelle. Avec son horreur des grandes organisations, il était naturel qu'il fût plein de méfiance à l'égard de toute tentative pour la limiter, même au nom de la loi. En 1894, le Parlement du Massachusetts est saisi d'un projet de loi tendant à interdire à quiconque n'est pas docteur en médecine l'exercice de cette profession. La chose paraît aujourd'hui assez naturelle, mais c'était aller contre les prétentions de

(115) *Letters*, II, 224. A sa fille, 3 avril 1905.

(116) *Ibid.*, I, 110. A sa sœur, 17 octobre 1867

ceux qui, comme les « Spiritualists » ou les « Christian scientists », se faisaient fort d'obtenir des guérisons par leurs méthodes particulières et donnaient à leurs prétentions un caractère religieux. James, qui voyait là une cause désespérée, qui tenait, d'autre part, à sauvegarder les droits de l'individu, à affirmer l'existence d'un ordre de choses confirmé par une sanction physique, prit fait et cause pour les Mind-Curers et autres spiritualistes. C'est d'abord la liberté qu'il défend. Le Gouvernement, dit-il (117), ne va pas se rendre ridicule au point d'imposer à chaque citoyen son médecin dans un pays où l'on est libre de perdre sa santé, sa fortune, sa vie, son âme, même, sans que l'Etat ait à s'en inquiéter. Puis le physiologiste et le philosophe de la personnalité reparait. Le médecin, ajoute-t-il, n'est pas un serrurier qui ait à trouver la clef qui convient à telle serrure. « Dans tous les cas délicats, ce n'est pas un nom qu'il a devant lui, mais un être humain si unique qu'il n'en a jamais vu auparavant la réplique exacte. Le médecin doit deviner, expérimenter, faire des erreurs... Quel médecin ne rencontre constamment des malades pour lesquels il sent tout de suite qu'il ne peut rien simplement parce que leur personnalité n'est pas à l'unisson de la sienne et qu'après tout c'est leur personnalité qui est à soigner?... » C'est ensuite toute une partie de sa philosophie qui lui sert à appuyer son argument et nous voyons là combien les idées, chez James, sont proches de la réalité, quelle influence elles ont sur son attitude pratique. Les Mind-Curers, dit-il, obtiennent certainement des guérisons inespérées dans les maladies nerveuses. « Quiconque peut aboutir là à un résultat tient la clef de la situation dans ces états morbides dont nous ignorons toute l'importance; car les expériences systématiques en ce domaine sont encore dans leur toute première enfance. » Il se défend de plaider pour ceux qu'on menace, mais ne peut s'empêcher de constater les résultats, et sa conclusion est tout à fait caractéristique. Les Mind-Curers, déclare-t-il, « sont logiques en opposant une résistance farouche à toute mesure législative qui ferait résider dans une « matière à examen » l'essentiel de l'art médical et opposerait au libre jeu de la puissance et des affinités individuelles des obstacles purement mécaniques. » Plus tard, en 1898, lorsque la même question reviendra devant l'Assemblée du Massachusetts, il dira devant la commission saisie du projet : « Ne nous laissons pas envahir par l'esprit de règlement pour l'amour du règlement tel qu'il sévit en France. N'ayons pas la manie

(117) *Boston Evening Transcript*, 24 mars 1894 : Letter to the Editor.

des lois. Ne tombons pas amoureux des décrets et sanctions parée qu'ils sont si logiques, sonnent si bien, et font si bien sur le papier. » (118). Une fois de plus, James entendait rester en contact intime avec les faits. Moins de deux ans avant que s'ouvrit ce débat, sa sœur Alice avait succombé à une maladie nerveuse restée mystérieuse et que la médecine s'était montrée impuissante à combattre.

On surprend de temps à autre James en flagrant délit d'indépendance, témoin ses déclarations réitérées au sujet de la simplification de l'orthographe dont il était partisan par pur individualisme. « Quelle bizarrerie, disait-il un jour à G. H. Palmer, de nous croire tous obligés d'épeler de la même façon ! » A l'occasion, il adressera à un ami une lettre écrite avec humour selon les méthodes simplifiées (119). Il y mêlait aussi certain souci d'esthétique. « Je suis persuadé, écrivait-il à son vieil ami T. S. Perry (120), que l'orthographe simplifiée donnera plus belle allure à la page, de même qu'une foule a meilleure apparence si chacun a l'habit qui lui va. »

Naturellement, quand on en venait aux questions de politique extérieure, l'indépendance de James, son amour de la liberté, son sens psychologique averti, sa haine des grandes organisations, son dégoût de l'abstraction, le rangent du côté de la modération et du libéralisme pacifique. Mais il ne se contente pas de se former une opinion. Il est d'avis qu'une opinion ne compte qu'autant qu'elle agit. Et il agit. Les occasions ne lui manquèrent pas. Affaire du Venezuela, affaire de Cuba, occupation des Philippines, autant de problèmes qui se posèrent à sa conscience de citoyen américain et qu'il essaya de présenter et de résoudre dans l'esprit de large compréhension des intérêts de l'humanité qui fut le sien jusqu'à sa mort. James eut ceci de remarquable que jamais son amour de l'Amérique — si intense, pourtant — ne l'amena à dire ou écrire quoi que ce fût qui eût contredit les tendances générales de sa pensée. Les événements, au contraire, contribuèrent à lui faire préciser celle-ci sur certains points, notamment sur les moyens de supprimer les conflits entre nations. En psychologue, James est assez porté à voir dans les mouvements qui ont agité à plusieurs reprises les foules américaines des cas d'hallucinations collectives.

(118) *Letters*, II, 71.

(119) *Letters*, II, 49. A Henry Holt, 27 mars 1894

(120) *Ibid.*, II, 319, 29 janvier 1907

Ici encore, il mène le combat pour la formation d'une élite indispensable, croit-il, à la nation américaine, et qui la tirerait de l'ignorance où elle est des véritables conditions où se trouvent placés les pays européens. Il traite un peu son pays en malade à la sensibilité exacerbée. Sur ce terrain-là aussi, il fait appel à l'esprit de finesse contre la démagogie forcenée des politiciens. Il ne se borne pas à lancer contre eux l'anathème pour se retirer en sa tour d'ivoire. L'intellectuel tel que James le conçoit n'abdique nullement devant l'audace ou l'arrogance des puissances de la politique ou de la finance. Il se jette dans la lutte. Le 17 décembre 1895, le message du président Cleveland au sujet du différent anglo-vénézuélien met le feu aux poudres. L'anglophobie américaine se réveille, on parle de guerre. James en ressent une tristesse profonde. Il craint pour l'avenir. Il s'en ouvre à E. L. Godkin, le directeur de *The Nation* auquel le lie une solide amitié (124) :

Cambridge, nuit de Noël.

MON CHER VIEUX GODKIN,

« Le seul cadeau de Noël que je puisse vous offrir, c'est un mot de remerciement, et un *bravo bravissimo* pour votre magnifique lutte contre les puissances des ténébres. On jurerait être de retour en 61, alors que les pires ennemis du pays étaient ceux de l'intérieur. Mais puisque voici le calme qui se rétablit, puisque va s'ouvrir une longue, longue campagne de discussion et d'information, il faudra que vous ayez un rôle prépondérant et, je vous en conjure, si vous voulez que vos coups portent, soyez aussi succinct et aussi patient que possible. Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font! Faire de cette propagande jingoïste, toute factice, une simple arme contre le Président, c'était diabolique. Mais l'union du pays s'est faite autour du message présidentiel, grâce à cet instinct d'obéissance aux chefs qui est pour une nation la première condition de toute vraie grandeur. Après tout, quand on pense que l'Angleterre, telle qu'on a appris à la plupart des Américains à l'imaginer, est une sorte de loup-garou poltron prêt à envahir le globe partout où on peut le faire sans danger, cette union n'est pas tant un indice de sauvagerie que d'ignorance. Nous sommes tous disposés à la sauvagerie en faveur d'une cause ou d'une autre. La différence entre l'honnête homme et le coquin dépend de la cause choisie... »

(124) *Letters*, II, 28.

La guerre de Cuba devait lui être une autre révélation de l'état d'esprit américain qui ne laissait pas de l'inquiéter. Il craint moins la toute-puissance du Président que l'énervement de la foule et les intérêts électoraux du Congrès. Ecrivant à un étranger, François Pillon, il est enclin à ne pas se montrer trop sévère pour ses compatriotes. Il déclare cependant : « ... La façon dont le Congrès a déclaré la guerre est un exemple de *psychologie des foules* (122), une véritable panique hystérique au dernier moment, qui montre comme cette clause de notre constitution est vicieuse, qui enlève à l'Exécutif le pouvoir de déclarer la guerre pour en revêtir le Congrès. » L'individualiste reparaît ici. Il continue : « Notre Exécutif a eu une attitude très digne. Les nations européennes du Continent ne peuvent pas croire à notre sincérité quand nous prétendons agir au nom de l'humanité et sans idée de conquête. Nous avons été *absolument* sincères! Le peuple entier s'est senti les coudes sur une question de pure philanthropie, hors laquelle on m'eût pris aucune mesure. Et quand le Congrès, dans son ultimatum à l'Espagne, a nié que nous ayons aucune visée sur Cuba, il était parfaitement sincère d'un bout à l'autre. Mais c'est ici qu'intervient le facteur psychologique : une fois la frénésie de l'intervention déchaînée, les impôts perçus, les victoires remportées, etc., les vieux instincts humains entrèrent en jeu, de toute leur force séculaire, et alors l'ambition et l'esprit de domination du pays provoqueront de nouvelles exigences. Nous ne prendrons jamais Cuba, j'en suis bien sûr, à moins d'avoir vainement essayé d'y faire la police pendant des années, car c'est à quoi nous nous sommes engagés. Mais Porto-Rico et même les Philippines sont plus en danger. En dépit de certaine rudesse barbare, nous avons cru notre niveau moral plus élevé que celui des autres nations, en sécurité chez nous et libres de toute vieille forme d'ambition sauvage, nous semblions destinés à exercer une grande influence internationale en jetant dans la balance notre « poids moral », etc. Rêves que tout cela! La nature humaine est partout la même; et la moindre tentation réveille toutes les vieilles passions militaires qui font le vide autour d'elles. Il sera intéressant de voir comment tout cela finira. » (123).

(122) En français dans le texte.

(123) *Letters*, II, 73; 13 juin 1898. Cf. le discours de Ch. E. Norton : « True Patriotism ». *The Letters of C. E. N.*, II, 260-269. Lettre de Norton à Leslie-Stephen, 24 juin 1898 : « ... All the evil spirits of the Old World which we trusted were exorcised in the New have taken possession of (America), and under their influence she has gone mad... » P. 270.

Mais quand ses pressentiments se confirmèrent et que les Etats-Unis annexèrent purement et simplement les Philippines en février 1899, James sentit qu'une protestation morale ne suffisait pas. Il suivit avec sympathie les premiers efforts de la Ligue anti-impérialiste dont il devait rester jusqu'à sa mort un des vice-présidents (124). Déjà, en 1896, à l'occasion de l'élection présidentielle de cette année-là, il avait répondu en termes énergiques à une lettre de Th. Roosevelt relative à la politique américaine au Venezuela : « Puis-je exprimer l'espoir, y lisait-on (125), que les Etats-Unis, fussent-ils être les seuls sur ce continent, aient le patriotisme de ne pas rester passifs tandis qu'on règle par surprise les destinées du pays (126). Soyons pour ou contre; et si nous sommes contre, que ce soit alors de toute notre force, au moment où se dessine une politique qui doit alors aboutir à modifier tous les idéals que notre nation s'est jusqu'ici proposés... » Cet abandon de l'idéal pacifique des Etats-Unis à la suite de la crise belliqueuse déclenchée par Cleveland en 1895, James le déplore une fois de plus dans la lettre importante qu'il adresse au *Boston Evening Transcript* trois semaines après le vote du Sénat annexant les Philippines (127). « Dans cette affaire, écrit-il, analysant les motifs psychologiques de cet acte, nous sommes en présence d'un facteur tout à fait particulier, à savoir, notre foi en une destinée nationale qui doit être « grande » à tout prix et à laquelle, pour une raison mystérieuse, c'est devenu une infamie que de ne pas croire. » Son aversion pour les grandes masses abstraites prenant le dessus : « Pourrait-on imaginer, s'écrie-t-il, condamnation plus terrible de cette idole si gonflée qu'on appelle « la civilisation moderne » ? C'est donc là cette civilisation, cette énorme chose creuse et sonore, ce torrent de corruption, de confusion et de souillures, cet élan brutal et irraisonné qui donne de tels résultats!... » Il va même jusqu'à glorifier Aguinaldo « type du patriote et du héros national, mais d'une rare beauté ». Il revient à la charge le 4 mars et le 9 avril et il écrit dans le *New-York Evening Post*, le 10 mars, un article où il raille spirituellement la politique républicaine de Mac Kinley. « Parmi les charmantes Fables que publia, voilà bien des années, le *New-York World*, dit-il, il y en

(124) *Atlantic Monthly*, 106, décembre 1910 : W. James (J. J. Putnam).

(125) *Harvard Crimson* : Letter to the Editor, 9 janvier 1896. La lettre de Th. Roosevelt est du 7.

(126) Allusion à la déclaration inattendue du président Cleveland.

(127) *Boston Evening Transcript*, 1^{er} mars 1899.

a une où il était question d'un hippopotame qui, traversant un jour une forêt (excusez l'histoire naturelle), fit s'enfuir de peur une perdrix qui veillait auprès de ses petits à peine sortis de l'œuf. Touché de compassion, l'excellent animal s'écria : « Pauvres petits abandonnés ! Je veux vous servir de mère ! » A ces mots, l'hippopotame se coucha sur le nid de perdrix. Morale : Tout le monde n'est pas qualifié pour diriger un orphelinat... Après avoir forcé l'Espagne à fuir, nous essayons de diriger l'orphelinat selon la méthode de l'hippopotame... »

L'atmosphère internationale n'était pas faite pour le rassurer. En France, l'affaire Dreyfus donnait lieu à un conflit entre « intellectuels » et nationalistes, en Angleterre, la guerre du Transvaal soulève les passions. Plus que jamais, James sent la nécessité de former cette élite qui sauvera l'humanité de la ruine. « Je le vis peu après le début de la guerre, écrit Sully (128), et je me souviens qu'il me parla de la « vague de jingoïsme » qui faisait le tour du monde. En 1900, il m'écrivit de Bad-Nauheim... me pressant de traiter ce sujet : la psychologie de l'homme comme bête de proie. Il était fortement opposé au nouvel impérialisme américain, et éleva sa protestation dans une conférence dont il m'envoya le texte imprimé. Il m'écrivait de Rome (en mars 1901) : « Je vois que vous » prenez toujours la guerre fort à cœur, et mon opinion personnelle est que la maladresse du Colonial Office qui y a poussé les » Hollandais sans se soucier le moins du monde de la psychologie du cas, n'est dépassée que par notre maladresse encore moins » psychologique dans les Philippines. » Nouveau discours de James le 30 novembre 1903 à la Ligue anti-impérialiste de Boston (129). Puis, en 1904, à l'occasion du Congrès universel de la Paix, tenu à Boston, il écrit ses *Remarques* où il développe l'idée d'un « équivalent moral de la guerre » déjà émise dans ses conférences d'Edimbourg (130). Enfin, en 1910, il rédige pour l'*Association for Inter-*

(128) *Characteristics*, 349. Cf. *Letters*, II, 406, 5 octobre 1899. A Mrs. H. Whitman : « ... Mon frère me représente l'opinion anglaise comme moins « va-t-en guerre » qu'on ne l'imaginerait à lire les journaux ; mais je ne pense pas qu'il soit bien placé pour en juger. J'espère qu'en cas de guerre les Boers donneront du fil à retordre, et je formule de tout cœur semblable prière en faveur des Philippins... »

(129) *Address on Philippine Question* : New-England Anti-Imperialist League Report of the Fifth Annual Meeting, 1903. Publié également dans le *New-York Evening Post*, 3 décembre 1903.

(130) V. *Memories and Studies*, XII : Remarks at the Peace Banquet, et *Varieties of Religious Experience*, p. 367 et s.

national Conciliation la dernière version de ses idées sur *The Moral Equivalent of War*, qui paraît dans le *McClure's Magazine* le mois même où il meurt (131).

Les inquiétudes de James venaient de sa connaissance profonde des nations dont il parle. Moins cosmopolite, il eût été moins perspicace. Mais il était cosmopolite d'éducation et de formation intellectuelle et il voyait dans une large compréhension mutuelle le plus sûr gage de paix. Lui-même s'est efforcé, sa vie durant, de pénétrer la psychologie des peuples où il a vécu. Là encore, il se trouvait en présence d'individualités bien marquées et il lui plaisait de noter les impressions différentes qu'il en recevait selon son humeur et le moment. Car elles n'ont rien de définitif, ces notes que James jette çà et là au cours de ses déplacements. Ce sont des touches impressionnistes toujours variées et souvent contradictoires. James ne croyait pas à la valeur des comparaisons internationales (132). Il a bien vu, néanmoins, certains aspects généraux de la mentalité des pays qu'il a visités et même certaines tendances de leur politique.

La guerre de 1870 le trouve à Cambridge, où il est revenu après ses années d'Allemagne. Lui qui, trois ans auparavant, souhaitait la victoire de la Prusse sur l'Autriche (133) s'effraie maintenant des succès des troupes allemandes et lorsqu'il apprend les désastres de l'année terrible, écrit à son ami Bowditch : « Soit ! mais les libéraux allemands n'en auront que plus de mal à livrer leur combat à l'intérieur, ces vingt années qui viennent. » (134). Aux premières nouvelles de la Commune, il note ce trait qui l'a frappé en France. « Qu'attendre de grand d'une nation partagée entre deux factions animés d'une haine et d'une méfiance aussi farouches que le parti religieux et le parti révolutionnaire en France ? » (135). Ses impressions d'Allemagne, toutes contradictoires qu'elles sont, le montrent intéressé surtout aux différences intellectuelles qui séparent le peuple allemand du peuple américain (136). L'Angleterre, en dépit de tout son pittoresque, lui paraît inférieure au Continent. « Se dégage-t-il des choses anglaises une âme essentiellement

(131) *V. Memories and Studies*, XI, *The Moral Equivalent of War*.

(132) Cf. *Letters*, II, 402 : « ... Of all the forms of mental crudity, that of growing earnest over international comparisons is probably the most childish... », 17 septembre 1899. A Miss Frances R. Morse. Cf. *Ibid.*, 405.

(133) *Letters*, I, 95, 12 juin 1867. A sa mère.

(134) *Ibid.*, I, 460, 23 janvier 1871.

(135) *Ibid.*, I, 461. Au même, 8 avril 1871.

(136) Cf. *Letters*, I, 400, 405, 243, 345; II, 404.

identique à la nôtre, qui leur enlève pour moi toute vie et toute saveur, comme si je les connaissais par cœur; ou est-ce ce singulier défaut de tout *sentiment* visible en Angleterre, est-ce absence de charme, lourdeur accablante, toute-puissance de l'inutile et du superflu, que sais-je encore? Toujours est-il que je veux bien être pendu si jamais je désire revoir l'Angleterre! N'importe quel autre pays du Continent est infiniment plus intéressant et plus reposant, quel que soit le pittoresque de ce pays-ci et la beauté de cette nature. L'Angleterre n'est ni gracieuse, ni aimable, ni enjouée, tandis que le Continent est toujours gai, aimable et curieux, jusque dans ses laideurs, comme il arrive souvent en Allemagne. A vrai dire, il me tarde de me plonger en pleine Amérique, et de laisser les racines brisées reprendre dans le sol natal. » (137). Ce qui ne l'empêche pas, bien entendu, de s'écrier un autre jour : « A tout prendre, quelle terre et quelle race magnifique que cette Angleterre! Tout ici est de meilleure qualité que l'analogue aux E. U., à de rares exceptions sans doute! » (138). Enfin, il croit avoir trouvé le juste milieu. Il ajoute : « Si profonds que soient (pour l'Angleterre) mon respect et mon admiration, vive le Continent pour les *vacances*! Ici la civilisation est trop pesante, trop *mastoc*, s'il est permis d'employer un terme aussi peu courtois. La base de toute cette stabilité et de toute cette simplicité naturelle (je laisse de côté la vie des quartiers pauvres, bien entendu!) c'est la stupidité, ou plutôt l'indifférence de la nation pour toutes les choses de l'esprit, fondation sûre et de tout repos sur laquelle peuvent resplendir tout à leur aise et en parfaite sécurité les magnifiques esprits de l'élite... » Encore faudrait-il que ces esprits ne se fassent pas purement et simplement l'écho des passions les moins nobles de la foule. « Je serais *ravi* de revoir les Kipling, écrit-il au moment où commencent les difficultés du Transvaal et où se dessine la politique anglaise (139), mais il n'y a rien à faire. Maintenant que sa verve poétique en a fait la grande force dans la formation du tempérament « anglo-saxon », je voudrais qu'il écoutât un peu plus sa personnalité profonde et humaine, et un peu moins son jingoïsme superficiel. Si la race anglo-saxonne laissait là son « cant » pleurnichard, le poids de son « fardeau » s'en trouverait considérablement allégé. Nous sommes la bande de tartuffes la plus dégoûtante que Dieu ait jamais créée. Kipling sait parfaitement que nos camps

(137) *Letters*, II, 152. A Ch. E. Norton, 26 juin 1901.

(138) *Ibid.*, II, 304. A Miss Pauline Goldmark, 2 juillet 1908.

(139) *Letters*, II, 88. A H. R. Marshall, 8 février 1899.

de coloniaux ne sont pas des bonnes œuvres, ni nos armées des bandes de philanthropes en tournée charitable dans les faubourgs, et je trouve scandaleux qu'il nous peigne à nous-mêmes sous ce jour-là. Je voudrais le voir essayer de nous traduire l'âme *sauvage*, comme *il en est capable*, au lieu d'écrire des choses officielles et conventionnelles comme « moitié-diable et moitié-enfant » qui glissent absolument sur l'essentiel... »

Au fond, c'est toujours à l'Amérique que James en revient, adoptant ici une attitude diamétralement opposée à celle de son frère Henry. Les rencontres des deux frères ne laissent d'ailleurs pas d'être à cet égard très significatives. Henry s'attendait de la part de tout Américain débarquant en Angleterre à un étonnement admiratif en présence des choses anglaises, et William, qui n'était jamais plus Américain qu'en Europe, répondait assez mal à son attente. « Mon Dieu! disait-il avec malice en mettant pied à terre, comme l'Angleterre paraît étriquée et inférieure! Après tout, c'est toujours cette pauvre vieille Europe, tout pareille à ce qu'elle était au temps de notre sombre enfance!... Quelle erreur d'être venu! Je pensais que cela me ferait du bien. Dorénavant, je resterai chez moi. Il faudra que tu viennes en Amérique si tu veux voir la famille. » (140). Il y avait là de quoi tirer des larmes au pauvre Henry, qui se dépêchait de faire partir son frère pour le Continent.

Ce n'est pas de l'admiration systématique qu'éprouve James pour l'Amérique. Si cela était, il ne l'eût pas critiqué aussi vertement. Mais il avait avant tout confiance en elle. C'était là une partie intégrante de sa philosophie. C'est inspiré par son exemple qu'il avait placé ses espoirs en la nature humaine et en l'initiative individuelle. Elle lui offrait ce qu'il ne trouvait pas ailleurs à un même degré, le spectacle de l'énergie, l'image d'un monde comme celui qu'il avait fait sien, d'un monde en croissance. C'était le pays du devenir. Il étouffait un peu dans l'atmosphère trop calme des vieilles villes d'Italie et ne se sentait pas plus à son aise sous le manteau de la lourde tradition anglaise (141). Entre l'Amérique, dont il admirait la nature si jeune et la hardiesse si tonique, et lui-même, dont la pensée toujours hardie ne vibrait que pour le lendemain, il y avait une irrésistible sympathie, un synchronisme, lui vibrant à l'unisson et elle, à l'arrière-plan, paraissant réaliser comme sur une toile immense la vision du philosophe.

(140) *Letters*, I, 209.

(141) Cf. *Letters*, II, 308.

Peut-être l'affection l'aveugle-t-elle un peu sur les défauts de l'Amérique, et c'est bien naturel. Mais James ne cherche nullement à être objectif. Il est simplement un Américain qui aime son pays et qui le dit, qui lui dit même ses vérités, à l'occasion, parce que sa position particulière de demi-Européen et le contact avec Henry James, qui ne veut voir de l'Amérique que les défauts, l'éclairent singulièrement. Et quand il en est là, James ne se contente pas, cette fois, de constater, il s'indigne, parce qu'il veut du bien à l'Amérique et souhaiterait la voir lavée de certains reproches, pure de certaines souillures. Il n'est pas tendre pour elle quand il déclare, dans une cérémonie officielle, que ses vices les plus enracinés sont « l'indélicatesse et l'astuce, la tolérance de l'indélicatesse et de l'astuce, le « cant » et la sympathie pour le « cant » — produits naturels de cette extraordinaire idéalisation du « succès » au sens purement extérieur d' « arrivisme » et d'arrivisme, en aussi grand que possible, qui caractérise notre génération » (142). Il stigmatisera, d'autre part, dans une lettre au romancier anglais H. G. Wells, « cette insensibilité à toute justice abstraite qui constitue, par excellence, dans notre civilisation américaine, ce côté sinistre que ni vous ni moi ne pouvons comprendre, ... symptôme de lâcheté morale née du culte exclusif de l'infâme dieu succès. C'est là, dans le sens basement mercantile que nous donnons au mot « succès », qu'est notre plaie nationale. » (143). Il ne cache pas, non plus, à son frère Henry qu'il comprend parfaitement que la vie américaine a des rudesses qui peuvent blesser un épiderme sensible (144). Lui-même éprouve parfois comme la nostalgie de l'Europe, et jamais autant que lorsqu'il rentre d'un voyage. Il a alors des mélancolies qui lui font tout voir en grisaille, contre-partie de l'américanisme intégral qu'il affiche en Europe. Il revoit Chocorua après dix-huit mois d'absence : « Quelle différence avec la Suisse, cette herbe rare, sous le triste soleil d'Amérique, triste parce que si inerte. Il plane sur toute l'Amérique une étrange sensibilité féminine, si différente de la robuste virilité de la Suisse et de l'Angleterre qu'on se sent pris, en rentrant, d'une singulière tristesse, et qu'on est plus résolu que jamais à ne plus repartir pour l'étranger, à moins que pour y finir ses jours... » (145).

Mais le tempérament de James n'est pas fait, au fond, pour la

(142) *Memories and Studies* : The True Harvard, p. 351.

(143) *Letters*, II, 260, 11 septembre 1906.

(144) *Ibid.*, II, 188.

(145) *Ibid.*, I, 346. A H. James, 22 septembre 1893.

nostalgie. C'est un état qu'il ne saurait longtemps tolérer, en Amérique moins qu'ailleurs. Il aime ces vastes espaces, il est fier de parcourir son pays de l'Atlantique au Pacifique. Il lui semble devenir ainsi un « meilleur Américain » (146). Il écrira en 1901 de Nauheim : « Ce qui me *manque* le plus cruellement, c'est quelque coin sauvage d'Amérique. Curieux besoin presque organique. Les rapports qu'on peut avoir avec les paysages d'Europe sont tout à fait différents, tout y est si enclos et si planté qu'on ne peut s'y coucher ni s'y étendre. Kypling, parlant de la « saignante crudité » de certains de nos campements les plus reculés, dit que « Les Américains ne se fondent pas encore bien dans leur paysage ». Nous nous y fondons pourtant diablement mieux que les Européens, en tant qu'individus, avec notre vie de camp et nos relations personnelles qui sont un peu celles d'animaux sauvages. Dieu merci, notre Nature n'est pas encore « convertie » à ce point ! » (147). La rudesse même de son pays ne lui déplait pas. Il trouve l'Angleterre trop « capitonnée et moelleuse » pour lui (148). L'atmosphère européenne, dit-il à plusieurs reprises, est « insipide ».

Mais, ce sont surtout les possibilités d'avenir, les réserves d'énergie qui remplissent James d'enthousiasme et de confiance quand il pense à l'Amérique. Au cours de cette nuit si poignante qu'il a passée au cœur de Adirondacks et dont le souvenir lui est demeuré comme l'un des moments les plus heureux de son existence, il a senti et compris de toute son âme ce qui fait l'essence de son amour de la terre natale, l'éternelle jeunesse de cette nature (149). Philosophie américaine, a-t-on dit de la pensée de James, non sans esquisser un sourire. L'épithète est plus juste qu'on ne croit, et plus profonde. La philosophie de James porte en effet l'empreinte du pays d'origine, mais ce n'est pas un produit d'Europe qu'on aurait dénaturé pour le réexporter ensuite vers nous sous une forme nouvelle. Elle résulte certainement d'une combinaison d'éléments disparates et dont il ne nous est pas difficile de reconnaître quelques-uns, mais la personnalité qui a opéré la fusion a reçu de la terre même où elle vivait l'élan qui lui a permis de fondre le tout en une vision qui s'harmonisait avec les caractères généraux du milieu. James s'est senti, en quelque sorte, autorisé et confirmé par les faits tels qu'il les sentait autour de lui, tels

(146) *Ibid.*, II, 47. A. Th. Flournoy, 30 août 1896.

(147) *Ibid.*, II, 158. A. Miss F. R. Morse, 10 juillet 1901.

(148) *Ibid.*, II, 161.

(149) V. plus haut, p. 188.

que l'Amérique sous ses yeux les préparait pour l'avenir. Quand James croit discerner dans la nature qui l'entoure son parfum d'américanisme, quand il déclare que sa nation « a été fondée sur ce qu'on peut appeler la religion américaine, baptisée et élevée dans la foi que l'homme n'a pas besoin de maître pour veiller à ses intérêts et que tout le monde peut faire son salut assez facilement pourvu qu'on le laisse libre d'essayer » (150); quand il ajoute que « la nation bénie entre les nations est celle où le civisme des citoyens opère ce salut de jour en jour, par des actes dépourvus de pittoresque extérieur; en parlant, en écrivant et en votant raisonnablement; en combattant sans délai la corruption; par la bonne humeur de parti à parti; en reconnaissant à première vue le mérite, et en le choisissant comme chef de préférence aux partisans forcenés ou aux creux charlatans » (151); ces influences de la nature, cette foi démocratique, cette leçon même donnée à son pays renferment les germes d'une confiance inébranlable en ses destinées. La sensibilité, l'intelligence et le sens pratique s'accordent en James pour juger que si quelque chose justifie sa philosophie, c'est le spectacle qu'il a sous les yeux, et si nous pensons, de notre côté, que c'est faire trop large crédit à la nature humaine, il est toujours prêt à nous montrer ce symbole aperçu jadis par la portière du train qui le menait à Buffalo : l'ouvrier qui travaillait au-dessus de l'âbîme, à l'extrême pointe d'un gratte-ciel.

(150) *Memories and Studies* : Robert Gould Shaw, 43.

(151) *Ibid.*, 58.

CONCLUSION

« James, dit Boutroux, était si remarquable comme homme, indépendamment de ses doctrines, qu'il serait du plus grand intérêt d'étudier pour elle-même sa vie intérieure, son âme, son caractère, son esprit, sa parole et son style, en un mot sa personnalité. »

C'est ce que nous avons essayé de faire dans les pages qu'on vient de lire. Et maintenant, au terme de cette étude, nous sera-t-il possible de discerner, au milieu d'un amas de notations si variées, si disparates peut-être, l'élément le plus original de cette personnalité?

Est-ce l'intensité avec laquelle James a vécu sa philosophie, la renouvelant de jour en jour, ne tenant compte de ce qu'il avait fait que dans la mesure où il pouvait par là faire plus encore? Est-ce l'unité de sa pensée que rien n'a pu distraire de son but ou, au contraire, l'extraordinaire variété des points de vue qu'il offre ou des sujets qu'il aborde? Faut-il admirer la hardiesse avec laquelle il impose à la philosophie tout entière les exigences d'une sensibilité certes remarquable, mais tout de même bien personnelle, ou s'étonner de la souplesse infinie dont il fait preuve en assimilant tant d'idées de sources diverses qu'il incorpore à son œuvre avec la meilleure grâce du monde? Est-ce son amour du Fait auquel il a tant sacrifié et qui lui a valu tant d'heures douloureuses? N'est-ce pas plutôt son impressionnisme, auquel il s'est si généreusement livré et qui lui a procuré tant de purs plaisirs?

On hésite, et l'on se dit qu'en définitive ce que James avait de plus original est peut-être ce qui, par sa nature même, échappe à toute définition, fuit le doigt qui veut le saisir, la pensée qui veut le concevoir : le charme. C'est ce qui rend la critique de James si incertaine et les conclusions auxquelles on prétend atteindre si hasardeuses. On imagine volontiers que l'idée philosophique, comme le nombre mathématique, étant susceptible d'une définition rigoureuse, peut se manier avec une certaine rudesse et que cette

rudesse même à laquelle on la soumet constitue une excellente épreuve d'où une philosophie bien constituée doit sortir à son honneur. Peut-être faut-il en rabattre et admettre, au contraire, que derrière toute philosophie digne de ce nom vit une personnalité qui a exprimé là le meilleur d'elle-même, qui a déposé sur les blocs d'idée que chacun déplace sans précaution une fine pellicule d'une substance que certains peuvent ne pas voir, mais qui n'en donne pas moins aux idées qu'elle revêt leur indéfinissable coloration.

Il semble que James — à qui l'on a reproché de porter sur mainte conception traditionnelle une main sacrilège et de manquer, pour tout dire, de doigté — ait eu, au contraire, plus que nombre de ses critiques, le souci constant de cultiver en lui précieusement le don assez rare qu'il avait reçu en naissant : l'esprit de finesse.

Il s'est toujours fait l'avocat des sentiments les plus délicats du cœur humain qui, pour lui, pesaient dans la balance autant — plus, sans doute — que des facultés moins nuancées, mais aussi plus en vue. Il a toujours été pour « les forces moléculaires invisibles de la morale qui opèrent d'individu à individu, se glissent au travers des fissures de l'univers comme de tendres radicelles ou comme le suintement capillaire de l'eau, et finissent pourtant à la longue par lézarder les plus durs monuments de l'orgueil humain. » (1). Il eût voulu faire de la philosophie la langue commune qui, sans terminologie abusive et sans déformation poétique, eût exprimé ces principes de finesse dont Pascal dit qu'« on les voit à peine, on les sent plutôt qu'on ne les voit : on a des peines infinies à les faire sentir à ceux qui ne les sentent pas d'eux-mêmes ; ce sont choses tellement délicates, et si nombreuses, qu'il faut un sens bien délicat et bien net pour les sentir. » (2).

Ce n'est sans doute pas pousser trop loin James du côté de l'esprit de finesse. Il vaut mieux, en tout cas, en présence d'une sensibilité comme la sienne, pécher par excès de confiance. Assez de critiques ont totalement négligé cet aspect de James. Aspect bien réel, pourtant, mais que la trop grande popularité du philosophe aura certainement fait oublier. On ne va pas volontiers chercher les délicatesses chez un auteur qui fait trop bruyamment parler de lui. Quand les clameurs sont trop hautes, les seuls arguments qui portent sont ceux qui résonnent le mieux. Partisans

(1) *Letters*, II, 90 : A Mrs. Henry Whitman, 7 juin 1899.

(2) *Pensées* : Ed. Brunschvicg, Sect. I, p. 11.

et adversaires choisissant les plus sonores finissent par perdre de vue l'auteur. On ne retient plus que quelques expressions vite déformées, quelques idées mal comprises et qui, n'étant plus insérées à leur place, font assez triste figure. Comme à la bataille d'Hernani, on se prend d'admiration ou de haine pour des mots qu'on n'entend qu'à demi.

Il est temps de revenir à la critique plus humaine d'un auteur qui fut si humain. Quand nous disions que l'élément le plus précieux de la personnalité de James est le charme, nous ne faisons qu'exprimer un jugement que le temps a déjà porté sur son œuvre. On demandait un jour à vingt étudiants de Harvard ce qui les avait orientés vers la philosophie. Trois y étaient venus par la religion, sept par les mathématiques, dix pour des raisons diverses. Pas un ne songea au pragmatisme. Les générations qui montent ne se réclament pas de James, et cependant son nom est sur toutes les lèvres comme un mot familier. Même si l'œuvre doit subir une éclipse, nul nuage ne viendra voiler la figure de l'homme. Peut-être même un jour verra-t-on surtout en lui le poète, celui qui donne aux thèmes généraux la forme la plus personnelle? N'est-ce pas le sort de tous ceux dont la vision dépasse les limites où se tiennent les esprits moins inspirés? Et ne faut-il pas souhaiter que ce jour vienne, si l'on doit alors, mieux éclairé, lui rendre plus pleinement justice?

Paris, le 3 mai 1928.

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

FERDINAND BRUNOT.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

CHARLÉTY.

BIBLIOGRAPHIE

I

Pour la bibliographie des œuvres de W. James, consulter :

PERRY (R.-B.) — *Annotated Bibliography of the writings of William James*. Longmans, Green and Co., New-York, London, 1920.

Traductions françaises :

- La théorie de l'émotion*. — Trad. de G. Dumas. Paris, Alcan, 1903.
L'expérience religieuse. — Trad. de F. Abauzit. Préface d'Émile Boutroux. Paris, Alcan, 1906, 2^e édit., 1908.
Causeries pédagogiques. — Trad. de L.-S. Pidoux. Préface de J. Payot. Lausanne, Payot, et Paris, Alcan, 1907.
La volonté de croire. — Trad. de L.-S. Pidoux. Saint-Blaise, Foyer solidaire, 1908.
Précis de psychologie. — Trad. de E. Baudin et G. Bertier. Paris, Rivière, 1909.
Philosophie de l'expérience. — Trad. de E. Le Brun et M. Paris. Paris, Flammarion (Bibl. de philosophie scientifique), 1910.
Le pragmatisme. — Trad. de E. Le Brun. Préface d'Henri Bergson. Paris, Flammarion (Bibl. de philosophie scientifique), 1911.
L'idée de vérité. — Trad. de L. Veil et M. David. Paris, Alcan, 1913.
Introduction à la philosophie. — Trad. de R. Picard. Paris, Rivière, 1914.
La volonté de croire. — Trad. de Loÿs Moulin. Paris, Flammarion, 1916.
Aux étudiants. — Causeries. Trad. d'Henri Marty. Préface d'Émile Boutroux. Paris, Payot, 1920.
William James. Extraits de sa correspondance. — Trad. de F. Delattre et M. Le Breton. Préface d'Henri Bergson. Paris, Payot, 1924.
Études et Réflexions d'un psychiste. — Trad. par E. Durandeaud. Paris, Payot, 1924. Éditions Jean Meyer, Paris, 1926.

II. — Ouvrages généraux sur la pensée américaine

- MARTINEAU (H.). — *Society in America*, 3 vol. London, 1837.
WHITE (G.). — *Sketch of the Philosophy of American Literature*. Boston, Ginn Co., 1891.

- BOURGET (P.). — *Outre-Mer*. Paris, Lemerre, 1895.
- BARRETT-WENDELL. — *A Literary History of America*. London, 1901.
- BOUTMY. — *Éléments d'une psychologie politique du peuple américain*. Paris, 1902.
- VAN BECELAERE (O.-P.). — *La philosophie en Amérique depuis les origines jusqu'à nos jours (1607-1900)*. N.-Y., The Eclectic Pub. Co., 1904.
- WOODBIDGE RILEY. — *American Philosophy. The Early Schools*. N.-Y., Holt, 1907.
- BABBITT (I.). — *Literature and the American College*. Boston, Houghton, 1908.
- BUTLER (N.-M.). — *Les Américains*. Trois conférences faites à l'Université de Copenhague. Trad. de M^{me} E. Boutroux. Préface de M. Émile Boutroux. Paris, Cornély, 1909.
- BOUTROUX (E.). — *Observations sur son voyage en Amérique*. Lu devant l'Académie des sciences morales et politiques. Paris, Alph. Picard et fils, 1910.
- MÜNSTERBERG (H.). — *American Problems*. N.-Y. Moffat, Yard & Co., 1910.
- ROZ (F.). — *L'énergie américaine*. Paris, Flammarion, 1910.
- BOUTROUX (E.). — *La pensée américaine et la pensée française*. Paris, Delagrave, 1913.
- MACY (J.). — *The Spirit of American Literature*. N.-Y., Doubleday Page & Co., 1913.
- SANTAYANA (G.). — *Winds of Doctrine*. Constable & Co., London, 1913.
- WOODBIDGE RILEY. — *American Thought. From Puritanism to Pragmatism*. N.-Y., H. Holt, 1915.
- STRONG (A.-H.). — *American Poets and their Theology*. Philadelphia, The Griffith & Rowland Press, 1916.
- MICHAUD (R.). — *Mystiques et Réalistes anglo-saxons*. Paris, Colin, 1918.
- BROOKS (V.-W.). — *Letters and Leadership*. N.-Y. Huebsch, 1918.
- CHINARD (G.). — *La doctrine de l'américanisme des Puritains au président Wilson*. Paris, Hachette, 1919.
- JUSSERAND (J.). — *En Amérique. Jadis et maintenant*. Paris, Hachette, 1919.
- SANTAYANA (G.). — *Character and Opinion in the United States*. Constable & Co., London, 1921.
- WOODBIDGE RILEY. — *Le génie américain*. Trad. de E. Renouir. Préface d'Henri Bergson. Paris, Alcan, 1921.
- BUTLER (N.-M.). — *Building the American Nation*. N.-Y., Scribner's Sons, 1923.
- HAUSER (H.). — *L'Amérique vivante*. Paris, Plon, 1923.
- MCDONALD (Wm.). — *Three Centuries of American Democracy*. N.-Y., Holt, 1923.
- ROGERS (A.-K.). — *English and American Philosophy since 1800*. N.-Y., 1923.
- ROZ (F.). — *L'Amérique nouvelle*. Paris, Flammarion, 1923.
- BABBITT (I.). — *Democracy and Leadership*. Boston, Houghton, 1924.
- KALLEN (H.-M.). — *Culture and Democracy in the U. S.* N.-Y., Boni and Liveright, 1924.

- MICHAUD (R.). — *La pensée américaine. Autour d'Emerson*. Paris, Brossard, 1924.
 CESTRE (C.) et GAGNOT (B.). — *Anthologie de la littérature américaine*. Introduction. Paris, Delagrave, 1926.

III. — Ouvrages de philosophie générale pouvant servir à l'étude des questions que pose l'examen de la personnalité de W. James.

- BRIN (P.-M.). — *Histoire de la philosophie contemporaine*. Paris, 1866.
 ROYCE (J.). — *The Spirit of Modern Philosophy*. Boston, Houghton, 1892.
 DRESSER. — *Voices of freedom*. N.-Y., 1900.
 WILLIAMS (M.). — *A Review of Evolutionary Ethics*, 1902.
 CALKINS (M.-W.). — *The Persistent Problems of Philosophy*, 1905.
 HÖFFDING (H.). — *Philosophies contemporaines*. Paris, Alcan, 1907.
 ROY (Abel). — *La philosophie moderne*. Paris, 1908.
 EUCKEN (R.). — *Les grands courants de la pensée contemporaine*. Avant-propos d'Émile Boutroux. Paris, Alcan, 1911.
 BOUTROUX (Émile). — *De l'influence de la philosophie écossaise sur la philosophie française* (Transactions of the Franco-Scottish Society).
 PERRY (R.-B.). — *Present Philosophical Tendencies*. N.-Y., London, Longmans, Green & Co., 1912, 2^e édit., 1919.
 HUDLEY (A.-T.). — *Some Influences in Modern Philosophical Thought*. Newhaven, 1913.
 PERRY (R.-B.). — *The Present Conflict of Ideals*. N.-Y., Longmans, Green & Co., 1919.
 SINGER (Edgard-A.). — *Modern Thinkers and Present Problems*. N.-Y., Holt, 1923.
 WEBER (Alfred). — *History of Philosophy* (Transl. by Fk. Thilly, with Philosophy since 1860 by R.-B. Perry). N.-Y., Scribner's Sons, 1925.

IV. — Ouvrages d'ensemble sur W. James.

- BOUTROUX (E.). — *William James*. (Extrait de la *Revue de métaphysique et de morale*. Tirage à part). Paris, 1910.
 — *William James*. Paris, Colin, 1911 (Trad. anglaise d'Archibald et Barbara Henderson, London, Longmans, Green & Co., 1912).
 FLOURNOY (Th.). — *La philosophie de W. James*. Saint-Blaise, 1911 (Trad. anglaise d'Edwin B. Holt et Wm. James, Jr., N.-York., H. Holt & Co., 1917).
 ROYCE (J.). — *W. James and Other Essays in the Philosophy of Life*. N.-Y., Macmillan, 1911 ; London, 1912.
 REVERDIN (H.). — *La notion d'expérience d'après W. James*. Genève et Bâle, Georg et C^e, 1913.
 KNOX (Howard W.). — *The Philosophy of W. J.* London, Constable & Co., 1914.

TURNER (J.). — *An Examination of W. J.'s philosophy*. Oxford, Blackwell, 1919.

V. également :

GILLOUIN (R.). — *Essais de critique littéraire et philosophique*. Paris, Grasset, 1913.

SALOMON (M.). — *Portraits et paysages*. Paris, Perrin, 1920.

PÉRIODIQUES.

Atlantic Monthly, 106, 835. Décembre 1910 : W. James (J. J. Putnam). — 123, 568. Avril 1919 : W.-J., a belated acknowledgment.

Contemporary Review, 99, 20 janvier 1911 : W. J. and his Message (L. P. Jacks).

Critic, 49, 415. Octobre 1910 : Our Foremost Philosopher.

Dial, 52, 12. 1^{er} janvier 1912 : Legacy of W. J. (J. Jastrow), — 63, 141. 30 août 1917 : The Philosophy of W. J. (H. M. Kallen).

Everybody's Magazine, 23, 800. Décembre 1910 : An Open Mind : W. J. (W. Lippmann).

Harvard Graduate Magazine, 18, 630. Juin 1910 : Word of Greeting to W. J. (Royce). — 19. Décembre 1910. 212 : W. J. (R. B. Perry) : 233 ; W. J. a Portrait (J. J. Chapman). — 20. 1^{er} septembre 1911 : J. as a Philosopher (Royce). — 29. Septembre 1920 : W. J. (G. H. Palmer). — 29. Mars 1921. 348 : Mr. Santayana and W. J. (D. S. Miller) ; 382 : Biography in Letters (T. S. Perry). — 30, 32. Septembre 1921 : An Answer to 29, 348 (G. Santayana).

Harvard Illustrated Magazine, 8. Février 1907 : W. J. as a Philosopher (R.-B. Perry) ; W. J. as a Psychologist (Münsterberg). — 12. 67. Octobre 1910 : W. James (George A. Gordon).

Independent, 69, 533. 8 septembre 1910 : Philosophers who believed in life (Dewey).

International Journal of Ethics, 21, 125. Janvier 1911 : W. J. as a Philosopher (A. O. Lovejoy).

Living Age, 267, 52. 1^{er} octobre 1910 : The Philosophy of W. J. (B. Russell). — 311, 392. 12 novembre 1921 : W. J. and his impetuous philosophy (J. Maritain).

Mind, N. S., 22, 231. Avril 1913 : W. J. and his philosophy (H. V. Knox).

Nation, 91, 210. 8 septembre 1910 : A Philosopher whose work is studied in France, China, Finland and Australia (H. M. Kallen). — 312. 6 octobre 1910 : W. J. (W. S. Archibald).

New Republic, 20, 255. 1^{er} octobre 1919 : An American Philosopher (M. R. Cohen).

Outlook, 85, 448. 23 février 1907 : A Leader in Philosophical Thought (J. Hodgson). — 96, 68. 10 septembre 1910 : The Most Influential of present day American philosophers (H. A. Bruce).

Philosophical Review, 20, 1. Janvier 1911 : The Philosophy of W. J. (R. B. Perry).

Psychological Review, 18, 78. Janvier 1911 : Appreciations (J. R. Angell).

- Quarterly Review (American)*, 236, 24. Juillet 1921 : W. J. (F. C. S. Schiller).
- Science*, N. S. 32, 489. 14 octobre 1910 : W. J. ablest and most influential psychologist of our time (H. R. Marshall). — N. S. 32, 659. 11 novembre 1910 : Life and services of W. J. — N. S. 34, 33. 14 juillet 1911 : J. as a Philosopher (Royce).
- Archives de psychologie*, tome X, n° 37, septembre 1910, p. 96 : W. James (Claparède).
- Le Figaro*, 22 septembre 1910 : Lettre de G. Ferrero.
- Journal des Débats*, 17 avril 1910 : W. J. (E. Boutroux).
- Revue des Deux-Mondes*, 15 octobre 1910 : W. J. (A. Chaumeix).
- Revue de synthèse historique*, 29, 1919 : Le développement de la pensée philosophique aux États-Unis (Leroux).
- Revue universelle*, 1^{er} octobre 1921 (J. Maritain).

V. — Bibliographie par chapitres.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER.

a) **Naissance. Famille.**

- The Works of Henry James; Sr.*
- The Literary Remains of Henry James, Sr.* with an introduction by James. Boston, Houghton, Mifflin Co., 1884.
- KELLOGG (J.-A.). — *The Philosophy of Henry James*. N.-Y., John-W. Lowell, 1883.
- GODKIN (E.-L.). — *Life of E.-L. Godkin*. N.-Y., 1907 (partic., vol. II, 218).
- JAMES (Henry) Jr. — *A Small Boy and Others*. Scribner's Sons, London, N.-Y., 1913.
- *Notes of a son and Brother*. Scribner's Sons, London, N.-Y., 1914.
- CHAPMAN (J.-J.). — *Memories and Milestones*. N.-Y., Moffat, Yard & Co., 1915 (ch. II, p. 19-31).
- HASTINGS (Katherine-B.). — *William James (1774-1832) of Albany, N.-Y., and his descendants* (Reprinted from the *New-York Genealogical and Biographical Record*, 1924). N.-Y., 1925.

PÉRIODIQUES.

- Cosmopolitan*, 50, 145. Décembre 1910 : Our most Distinguished American Family.
- Dial*, 56, 289. 1^{er} avril 1914 : Glimpses of a Gifted Family (P. F. Bicknell).
- Journal of American History*, 5, 462. Juillet-septembre 1911 : Genealogical Notes on the James family.

ALBANY.

- ALBANY. — A Pamphlet edited by the Chamber of Commerce. Photographs. s. l. n. d.
MUNSELL. — *Annals of Albany*, 10 vol., vol. IX : 1858 ; vol. 10 : 1859. Albany, Munsell and Rowland.
WEISE (A. G.). — *The History of the City of Albany*. Albany, Bender, 1884.

b) **New-York.**

- DICKENS. — *American Notes*, 1842.
A Picture of New-York in 1846. — N.-Y., Homans and Ellis, 1846.
Across the Atlantic (Anon.). — London, 1851.
DIX (John A.). — *The City of New-York*. N.-Y., D. Appleton Co., 1853.
MAYO (A. D.). — *Symbols of the Capital*. N.-Y., Thatcher and Hutchinson, 1859.
HEMSTREET (Ch.). — *Literary New-York*. N.-Y., G. P. Putnam's Sons, 1903.
EMERSON (Edw. W.). — *The Early Years of the Saturday Club*. Boston, Houghton, Mifflin, 1918.

c) **Europe.**

- Catalogue des membres de la section genevoise de la Société de Zofingen*. Genève, 1861, p. 31 : W. James, de New-York, stud. phil. « hospes perpetuus » du 4 avril au 27 juillet 1860, sous la présidence d'Aug. Chantre, reçut l'honorariat en sortant.

d) **Années d'études.**

NEWPORT.

- MUNRO (W. A.). — *Picturesque Rhode-Island*. Providence, J. H. and R. A. Reid, 1881 (maps).
BACON (Edgard M.). — *Narragansett Bay*. N.-Y., Putnam's Sons, 1904.
Sur le séjour de W. J. à Newport, voir :
JAMES (H.). Jr. — *The Letters of H. J. Jr.* N.-Y., Scribner's Sons, 1920.
Sur la peinture américaine, consulter :
ISHAM (Samuel). — *The History of American Painting*. N.-Y., Macmillan, 1916.

LAWRENCE SCIENTIFIC SCHOOL.

- Harvard Advocate*, 4. 25 novembre 1867 : The Decay of the L. S. S.
Harvard Graduate Magazine, juin 1918 : Some Reminiscences of the L. S. S. (S. P. Sharples).

WYMAN.

- Atlantic Monthly*, novembre 1874. Prof. J. Wyman : A Memorial Outline (O.-W. Holmes).

- Boston Medical and Surgical Journal*, 15 février 1866 : Medical Education.
Harvard Advocate, 1874, 18, 8. Prof. J. Wyman (W. James).
Memorial Meeting of the Boston Soc. of Nat. History, 7 octobre 1874.
Popular Science Monthly, 6. 20 janvier 1875 : J. Wyman (B. G. Wilder).

AGASSIZ.

- AGASSIZ (Louis) and ELIZ. CARY. — *A Journey in Brazil*. Boston, Ticknor and Fields, 1868.
CALIFORNIA ACADEMY OF SCIENCES. — *Proceedings of the Agassiz Memorial Meeting*. 22 décembre 1873, San-Francisco, The Academy, 1874.
EMERSON (G. B.). — *What we owe to Louis Agassiz as a teacher*. Address before the Boston Soc. of Nat. Hist., 7 janvier 1874. Boston, 1874.
LOWELL (J.-R.). — *Agassiz* (A Poem), 1874.
LUSE (G. P.). — *Agassiz*. The Lessons of his Life. Lecture delivered before the Louisville Library Association, 1874.
PUTNAM (Allen). — *Agassiz and Spiritualism*. Involving the Investigation of Harvard College Professors in 1857. Boston, Colby & Rich, 1874.
WHITTIER (J. G.). — *The Prayer of Agassiz* (A Poem), 1874.
HOLMES (O. W.). — *At the Saturday Club*. v. 83-104, written 1884.
AGASSIZ (Eliz. Cary). — *Louis Agassiz : His Life and correspondence*, 2 vol. Boston, Houghton, Mifflin, 1885.
HOLDER (Ch. F.). — *Louis Agassiz : His Life and Work*. N.-Y., London, G. P. Putnam's Sons, 1893.
GOULD (Alice B.). — *Louis Agassiz : « The Beacon Biographies »*. Boston, Small, Maynard Co., 1901.
COOPER (Lane). — *Louis Agassiz as a teacher*. Illustrative Extracts on his Method of Instruction. Ithaca, The Comstock Publ. Co., 1917.

PÉRIODIQUES.

- Atlantic Monthly*, février 1874 : Recollections of Agassiz (Th. Lyman).
Harvard Advocate, 7, 120, 1869 : Lectures by Prof. Agassiz.
Harvard Graduate Magazine, juin 1907 : The Museum of L. Agassiz. L. Agassiz, teacher (G. Wilder).
Popular Science Monthly, 74, 361 : Darwinism in America.

ÉCOLE DE MÉDECINE.

- HARRINGTON (Th. Fr.). — *The Harvard Medical School*. A History, narrative and documentary. 3 vols. Lewish Publ. Co., 1905.

ALLEMAGNE.

- HART (J. M.). — *German Universities*. A Narrative of personal experience. N.-Y., G. P. Putnam's Sons, 1874.
CONRAD. — *The German Universities* (English translation by J. Hutchinson). Glasgow, D. Bryce, 1885.
PAULSEN. — *The German Universities* (transl. by E. D. Perry). N.-Y., Macmillan, 1895.

- MERZ. — *A History of European Thought in the 19th Century*. London, Edinburgh, Wm. Blackwood and Sons, 1896.
ANDLER, etc. — *La philosophie allemande au XIX^e siècle*. Paris, Alcan, 1912.
BOUTROUX (E.). — *Le bon sens*. Lausanne, Imp. Réunies, 1916.

PÉRIODIQUES.

- Atlantic Monthly*, mars 1861 : German Universities (Böcher).
Circular of Information of the Bureau of Education for Jan. 1872. Washington, Gov^t Printing Office, 1872, p. 19 : Courses of Studies at the Berlin University during the winter term., Oct. 15, 1867, to March 28, 1868.
Forum, août 1894 : Research, the vital Spirit of teaching (Stanley Hall).
North American Review, avril 1863 : Review of *Göttingen und die Georgia Augusta* de von F.-W. Unger.

CHAPITRE II. — CRISE.

- JAMES (William). — *The Will to Believe*, II. — *The Varieties of Religious Experience*, VII. — *Pragmatism*, I.
WORDSWORTH. — *The Excursion*.
RENOUVIER. — *Essais de critique générale*. Paris, Lagrange, 1854-1864.
MILL (J.-S.). — *Autobiography*. London, Holt, 1873.
TAINE (H.). — *Le positivisme anglais*. Paris, 1864.
SPENCER. — *Autobiography*. N.-Y., Appleton, 1904, 2 vols.

PÉRIODIQUES.

- Année philosophique*, 1867.
V. dans l'*Annotated Bibliography* les articles que publie James en 1868, 1869, 1872.

CHAPITRE III. — POSITION DE JAMES.

a) **Harvard vers 1875.**

- Addresses at the Inauguration of Ch. W. Eliot as President of Harvard College*, Tuesday, Oct. 19, 1869, Cambridge, Sever and France, 1869.
APPLETON. — *Harvard College during the War*. Reproduced from *The New England Magazine*, March 1891. Read as a paper before the Bostonian Society, Boston, 1891.

PÉRIODIQUE.

- Mind*, IV, January 1879, p. 89-103 : Philosophy in the U. S. (Stanley Hall).

b) **Chauncey Wright.**

- WRIGHT (Ch.). — *Philosophical Discussions*. With a biographical sketch by Ch. E. Norton. N.-Y., Holt, 1877.

- *The Letters of Ch. Wright*. With some account of his life by J. Bradley Thayer. Privately printed. Cambridge, Press of G. Wilson and Sons, 1878.

FISKE (J.). — *The Miscellaneous Writings of J. Fiske*. Boston, Houghton, Mifflin Co., 1902 (Standard Library Coll.), vol. VIII : *Darwinism and Other Essays*.

JAMES (W.). — *Collected Essays and Reviews*, IV.

c) **B. P. Blood.**

BLOOD (B. P.). — *Anaesthetic Revelation*. Amsterdam, N.-Y., 1874.

— *The Flaw in Supremacy*. Amsterdam, N.-Y., 1893.

— *Pluriverse*. Introd. by H. M. Kallen. Boston, Marshall Jones Co., 1920.

JAMES (W.). — *Will to Believe*. Préface.

— *Memories and Studies*. XV, A Pluralistic Mystic (nombreux extraits de B. P. Blood).

PÉRIODIQUE.

Atlantic Monthly, 34, 627. 1874. Review of B. P. Blood's *Anæsthetic Revelation* (W. James).

d) **Ch. Peirce.**

Cambridge History of American Literature, Bk. III, p. 241.

PÉRIODIQUES.

Journal of Speculative Philosophy, 1869, p. 103 : Questions concerning certain faculties claimed for man (Peirce), p. 156 : Grounds of validity of the laws of logic (Peirce).

Popular Scientific Monthly, janvier 1878 : How to Make our Ideas Clear (Peirce).

e) **Carlyle.**

CARLYLE. — *Sartor Resartus*.

JAMES. — *Will to Believe*, II, V.

CHAPITRE IV.

a) **Laboratoire. Méthodes nouvelles.**

DARWIN (Ch.). — *Life and Letters*, edited by his son, 3 vol., London, Murray, 1888.

BARKER (J. M.). — *Colleges in America*. Cleveland, The Cleveland Pub. Co., 1894.

DEWEY (J.). — *The Influence of Darwin on Philosophy*. N.-Y., Holt, 1910
Cambridge History of American Literature, vol. III, ch. XVI.

CAULLERY (M.). — *Les Universités et la vie scientifique aux États-Unis*. Paris, Colin, 1917.

MÜNSTERBERG (Margaret). — *Hugo Münsterberg. His Life and Work*. N.-Y., Appleton & Co., 1922.

PÉRIODIQUE.

Harvard Graduate Magazine, 1894, 541 : The New Psychology and Harvard's Equipment for learning (G. W. Fitz).

b) **Psychologie.**

MÉNARD (A.). — *Analyse et critique des principes de la psychologie de W. James*, Lyon, Thèse, 1910.

TAROZZI (G.). — *Compendio dei principii di psicologia di W. J. coll'introduzione. Il pensiero di W. J. e il tempo nostro*. Milano, Società Editrice Libreria, 1911.

PÉRIODIQUE.

Chautauquan, 50, 403. Mai 1908 : W. J. as a psychologist.

c) **Faits psychiques.**

Proceedings of the American Society for Psychical Research : vol. I, juillet 1886, p. 95 : Report of the Committee on Hypnotism; p. 102 : Report of the Committee on Mediumistic phenomena; mars 1889, p. 548; juillet 1909 : Mrs. Piper's Hodgson Control. — vol. V, part. 1, avril 1911. — vol. VI, mai 1912 (D. Hyslop).

Journal of the A. S. P. R., vol. 1, janvier 1907; vol. IV, septembre-octobre 1910, p. 526 : Note on the death of Prof. James.

Proceedings of the English S. P. R., vol. XXV, mars 1911 : Commemorative Address : W. James and Fk. Podmore (H. Arthur Smith). — In Memory of W. J. (McDougall). — V. *Annotated Bibliography*, Index : « Psychical Research », la liste des écrits de W. J. relatifs à cet ordre de recherches.

Note : Rappelons ici que Th. Flournoy, si apprécié de W. J., s'occupa lui aussi de faits psychiques. V. ses ouvrages :

Genèse de quelques prétendus messages spirites. Extrait de la *Revue philosophique* de février 1899, brochure in-8°, Genève, Eggeman, 1899.

Des Indes à la Planète Mars. Paris, Alcan; Genève, Eggeman, 1900.

Esprits et Médiums. Genève, Kundig; Paris, Fischbacher, 1911, 2^e édit., 1919.

Métaphysique et psychologie. Préface de H. Höffding.

CHAPITRE V. — LE PRAGMATISME. L'HUMANISME.

On trouvera la bibliographie du pragmatisme dans :

SPIRITO (Ugo). — *Il Pragmatismo nella filosofia contemporanea*. Appendice, p. 193-219, Florence, 1921.

LEROUX (E.). — *Bibliographie méthodique du pragmatisme américain, anglais, italien*. Paris, Alcan, 1922.

Notons ici quelques ouvrages de critique qui aident à définir la place de W. J. dans le mouvement :

SCHILLER (F.-C.-S.). — *Studies in Humanism*. London, 1907.

- HÉBERT (M.). — *Le pragmatisme et ses diverses formes anglo-américaines*. Paris Nourry, 1908.
- BOURDEAU (J.). — *Pragmatisme et modernisme*. Paris, 1909.
- LECLÈRE (A.). — *Pragmatisme, modernisme, protestantisme*. Paris, Blond C^o, 1909.
- O'SULLIVAN (J.-M.). — *Old Criticism and new Pragmatism*. Dublin, Gill and Son, 1909.
- PRATT (J.-B.). — *What is Pragmatism?* N.-Y., 1909.
- BAWDEN (H.-H.). — *The Principles of Pragmatism*. London, Constable, 1910.
- MOORE (A.-W.). — *Pragmatism and its Critics*. Chicago Univ. Press, 1910.
- RUSSELL (B.). — *Philosophical Essays*. London, Longmans, Green Co., 1910. Chap. IV : Pragmatism; chap. V : W. J.'s, Conception of Truth.
- BERTHELOT (R.). — *Un romantisme utilitaire*. Paris, Alcan, 1911, 1913, 1922.
- FOUILLÉE (A.). — *La pensée et les nouvelles écoles anti-intellectualistes*. Paris, Alcan, 1911.
- MURRAY (D.-I.). — *Pragmatism*. Préface de F.-C.-S. Schiller. London, 1912.
- CALDWELL (W.). — *Pragmatism and Idealism*. London, 1913.
- FOUILLÉE (A.). — *Esquisse d'une interprétation du monde*. Paris, Alcan, 1913. Introd. III : Le pragmatisme.
- STEBBING (L.-S.). — *Pragmatism and French Voluntarism*. London, Cambridge University Press, 1914.
- SABIN (E.-E.). — *W. James and Pragmatism*, 1916.
- VAS FERREIRA. — *Le pragmatisme* (Trad. de l'espagnol par Ch. B.). Montevideo, Barreiro y Ramos, 1919.
- SAGERET (J.). — *La vague mystique*. Paris, Flammarion, 1920.
- WAHL (J.). — *Les philosophies pluralistes d'Angleterre et d'Amérique*. Paris, Alcan, 1920.
- SOREL (G.). — *L'utilité du pragmatisme*. Paris, Rivière, 1921.
- LEROUX (E.). — *Le pragmatisme américain et anglais*. Paris, Alcan, 1923. et le curieux article d'Edv. Tausch : *Monist*, 19, 1. Janvier 1909 : W. J. the Pragmatist (A Psychological Analysis).

CHAPITRE VI. — JAMES ET BERGSON.

Outre les ouvrages spéciaux sur W. J. et sur Henri Bergson, consulter :

- KALLEN (H.-M.). — *W. James and Bergson : A Study in Contrasting theories of life*. Chicago, 1914.
- WILM (E.-C.). — *H. Bergson : A Study in Radical Evolution*. N.-Y., Sturgis and Walton Co., 1914.
- PECKHAM (G.-W.). — *Logic of Bergson's Philosophy*. N.-Y., Columbia University Press, 1917.

PÉRIODIQUES.

- Catholic World*, 90, 341. Décembre 1909 : Pragmatism of W. J. (Moore).
- Journal of Philosophy*, avril 1910 : James and Bergson or Who is against Intellect?

- International Journal of Ethics*, 23, 264, 1913 : The Practical Tendencies of Bergsonism (A.-O. Lovejoy).
Mind, N. S. 22, 207 : James, Bergson and Traditional Metaphysics (H.-M. Kallen).
Philosophical Review, 1912, XXI : The Problem of Time in present French philosophy (A.-O. Lovejoy).
Quarterly Review, janvier 1912 : The Philosophy of H. Bergson (S. Waterlow).
University of California Chronicle, 1914, 181 : Bergson and Contemporary Thought (E.-T. Lewis).
Yale Review, 1913, n° 303 : The Significance of Bergson (W. E. Hocking).
Revue anglo-américaine, 1923-1^{er} octobre-1^{er} décembre : W. James bergsonien (Fl. Delattre).
Revue philosophique, janvier-mars 1921 : Le Bergsonisme en Amérique (Woodbridge Riley).

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER. — LA RELIGION DE W.-J.

- WINNEBRENNER (V. D. M.) (éditeur). — *History of all the Religious Denominations in the U. S.* Harrisburg, Pa., 1848, 2nd Edit.
MILL (J.-S.). — *Three Essays on Religion*, 1874.
ROYCE (J.). — *The Religious Aspect of Philosophy*. Boston, 1885.
BYINGTON (P.). — *The Puritan in England and New-England*. London, 1890.
BARGY (L.). — *La religion dans la Société aux États-Unis*. Paris, Colin, 1902.
BOUTROUX (E.). — *La psychologie du mysticisme*. Paris, Éditions de la *Revue Bleue*, 1902.
COOKE (G.-W.). — *Unitarianism in America*. Boston, 1902.
FLOURNOY (Th.). — *Les principes de la psychologie religieuse*. Brochure in-8° (Extrait des *Archives de psychologie*, t. II), Genève, Kündig, 1903.
FROTtingham. — *Transcendentalism in New-England*. Boston, 1903.
FLOURNOY (Th.). — *Le génie religieux*. Brochure in-8°, Saint-Blaise, Foyer solidariste, 1904.
BOUTROUX (E.). — *La religion selon H. Spencer*. Paris, Institut général de psychologie, 1905.
— *L'expérience religieuse selon W. J.* Nîmes, Imp. Coop. « La Laborieuse », 1907.
FOSTER (F.-H.). — *A Genetic History of the New-England Theology*. Chicago, 1907.
PORRET (J.-A.). — *Au sujet de la conversion* (Extrait de la *Revue de théologie et de philosophie*), Genève, 1907.
BOUTROUX (E.). — *Conférences de Foi et Vie*, 1908.
— *Science et Religion*. Paris, Flammarion, 1908.
FLETCHER (H.). — *Optimism. A Real Remedy*. Chicago, McClurg & Co., 1908.

- GODDARD (A.-C.). — *Studies in New-England Transcendentalism*. New-York, 1908.
- MÉNARD (A.). — *Le phénomène religieux dans la philosophie de W. James*. Lyon, 1910, Thèse Lettres.
- BOUTROUX (E.). — *La religion et la vie intérieure*. Éditions de *Foi et Vie*, 1914.
- Cambridge History of American Literature*, vol. II, chap. XXII.
- MICHAUD (R.). — *Autour d'Emerson*. Paris, Bossard, 1924.

PÉRIODIQUES.

- Annual Report of the American Historical Society*, 1891, XIII, p. 243 : Some Neglected Characteristics of the New-England Puritans (Barrett-Wendell).
- Athenæum*, 2, 82, 19 juillet 1902 : The Varieties of Religious Experience.
- Bibliotheca Sacra*, 60, 1 : The Varieties of Religious Experience (A. Berle).
- Catholic University Bulletin*, 20, 2 : From J. S. Mill to W. James (P. B. Vogt).
- Current Opinion*, 54, 314. Avril 1913 : W. J. and the exaggerated mysticism of North America.
- Hibbert Journal*, 10, 225. Octobre 1911 : The Religious Philosophy of W. J. (J. B. Pratt).
- Journal of Philosophy*, etc., 6, 263, 1909 : Transcendentalism and Pragmatism (W. Riley). — 12, 409, 1915 : W. J. and Immortality (J. H. Leuba).
- Journal of the American S. P. R.*, vol. IV, n° 9, p. 526, septembre-octobre 1910.
- Methodist Review*, 5th series, vol. XX, n° 5. Septembre-octobre 1904, 747 : W. J. and the Philosophy of Emerson (Brown).
- Outlook*, 98, 643. 22 juillet 1911 : Debt of the Church to W. J. (C. L. Slatery).
- Philosophical Review*, 1914, p. 317 : A Faith Philosopher of the 18th Century (Norman Wilde); p. 540 : The Pragmatism of Pascal (N. Wilde).
- Sewanee Review*, 24, 41, Janvier 1913 : The Religious Signification of the philosophy of W. J. (Jared S. Moore).
- Unitarian Review*, XX, 481. Décembre 1883 : Unitarianism and Catholicism (Th. Davidson).
- Revue germanique*, 1913, p. 1 : La morale de W. J. et les éléments de l'activité mystique (Seillière).
- Revue de synthèse historique*, 29, 1919, p. 188 : Emerson annonciateur (Ch.-M. Garnier).
- Nuova Antologia*, 1910, 65. 1^{er} novembre : W. James (Tarozzi).

CHAPITRES II, III, IV, V.

V. Bibliographie, IV : Ouvrages d'ensemble sur W. James.

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER. — LE MILIEU.

a) **Cambridge, Ch.-E. Norton.**

- GILMAN (A.) (éditeur). — *The Cambridge of 1896*. The Riverside Press, Boston, 1896.
- HIGGINSON (T.-W.). — *Old Cambridge*. N.-Y., Macmillan, 1900.
- FISKE (J.). — *A Century of Science and Other Essays* (Miscellaneous Writings). Boston, Houghton, Mifflin, 1902.
- WINSLOW (Helen M.). — *Literary Boston of To-day*. Boston, L. C. Page & Co., 1903.
- STEARNS (F.-P.). — *Cambridge Sketches*. Philadelphia, Lippincott Co., 1905.
- EMERSON (Edward-W.) et HARRIS (W.-F.). — *Two Addresses*. Boston, Houghton, 1912.
- NORTON (Ch. Eliot). — *The Letters of Ch.-E. Norton*. Boston, Houghton, Mifflin, 1913, 2 vols.

PÉRIODIQUE.

Proceedings of the Cambridge Historical Soc., I, 30 octobre 1905 : Reminiscences of Old Cambridge (C.-E. Norton).

b) **Harvard.**

- JACQUINOT (A.). — *L'Université Harvard*. Paris, G. Chamerot, 1883.
- THAYER (W.-R.). — *An Historical Sketch of H. University from its foundation to May 1890*. Cambridge, 1890.
- CESTRE (C.). — *Une grande Université américaine : L'U. Harvard*. Dijon, s. d.
- CORBIN (J.). — *Which College for the Boy?* Boston, Houghton, Mifflin, 1908.
- ELIOT (Ch.-W.). — *University Administration*. Boston, Houghton, Mifflin, 1908.
- LEGOUIS (E.). — *Impressions de Harvard*. Paris, E. Champion, 1914.

PÉRIODIQUES.

Harvard Illustrated Magazine, 10. Mai 1909 : Special Eliot Number.

Nation, 115, 412. 18 octobre 1922 : W. J. and the Harvard Tradition.

University of California Chronicle, octobre 1911 : The Genteel Tradition in American Philosophy (G. Santayana).

Journal de l'Université des Annales, 12^e année, n° 12. 1^{er} juin 1918 : L'Université Harvard (J.-H. Hyde).

CHAPITRE II. — L'HOMME.

- JAMES (H.). — *The American Scene*. London, Macmillan, 1909.
- SULLY (J.). — *My Life and Friends*. London, Fisher Unwin, 1918.

BEAUDOUIN (Ch.). — *Contemporary Studies*. N.-Y., E.-P. Dutton, 1925.
GORDON (G.-A.). — *My Education and Religion*. Boston, Houghton, 1925.

PÉRIODIQUES.

- American Magazine*, 73, 16. Novembre 1911 : Reminiscence (S. Reed).
Atlantic Monthly, 128, 197. Août 1921 : W. J. and his Letters (L.-P. Jacks).
Book Buyer, 12, 61 : W. James.
Bookman, 33, 205. Avril 1911 : W. J. as a Man of Letters (J. Macy). — 39, 117. Avril 1914 : W. J. in *Notes of a Son and Brother* (J. Macy).
Critic, 36, 119 : Teachers, Students and Prof. James (C.-L. Pratt). — 42, 128. Février 1903 : College Professors who are Men of Letters (F.-W. Noxon).
Current Opinion, 70, 366. Mars 1921 : W. J. as an inspiration to his family and friends.
Educational Review, 44, 27. Janvier 1911 : An American Academician (J. Jastrow).
Harvard Illustrated Magazine, 8, Février 1907 : W. J. at Harvard (Hans von Kaltenborn). — W. J. as a lecturer (W.-H. Neilson).
Hibbert Journal, 19, 645. Juillet 1921 : Letters of W. J. (H.-V. Knox).
Journal of Educational Psychology, septembre 1911 : W. J.'s Contribution to education (B.-T. Baldwin).
Living Age, 308, 718. 19 mars 1921 : The Letters of W. J. (E. Gosse).
London Quarterly Review, 114, 317 : Prof. W. James (E. S. Waterhouse).
New Republic, 8, 184. 23 septembre 1916 : W. J. as Highbrow (F. Hackett). — 25, 145, 29 décembre 1920 : Books and Things (P. Littell).
Outlook, 96, 54. 10 septembre 1910 : W. J. as a man and a teacher. — 129, 355. 2 novembre 1921 : W. J. Lover of Life (J. Erskine).
Review of Reviews (American), 37, 45. Janvier 1908 : W. J. Man and Thinker (E. Björkman). — 42, 463. Octobre 1910 : W. J. Builder of American Ideals (E. Björkman).
Science, 57, 550. 11 mai 1923 : The Library of W. J.
Scientific American, 103, 198. 10 septembre 1910 : W. J. Student and Teacher of Philosophy (B. Gruenberg).
Revue de France, 1^{er} novembre 1924 : L'américanisme de W. J. (H. Brémond).
Revue philosophique, mai-septembre 1922 : W. J. d'après sa correspondance (J. Wahl).
Foi et Vie, 5 octobre 1910 : W. J. Souvenirs personnels (J. Kaltenbach) ; 20 novembre 1910 : W. J. chez lui (A. Léo).
Semaine littéraire (Genève), 17-24 septembre 1910 : W. James (Abauzit).
-

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION	3-11
PREMIÈRE PARTIE. — Formation et Évolution.....	15-169
CHAPITRE PREMIER. — <i>L'Éducation d'un philosophe.....</i>	<i>15-66</i>
a) Naissance. Famille, 15. — b) New-York, 23. — c) Eu- rope, 28. — d) Années d'études et de mélancolie, 36.	
CHAPITRE II. — <i>Crise.....</i>	<i>67-83</i>
CHAPITRE III. — <i>Position de James.....</i>	<i>84-99</i>
a) Influences : Renouvier. Chauncey Wright. Schopen- hauer. Carlyle, 84. — b) Les aspects de l'inquiétude philosophique chez James, 97.	
CHAPITRE IV. — <i>James cherche sa voie.....</i>	<i>100-130</i>
a) La Psychologie, introduction à la Métaphysique, 100. — b) La Métaphysique de James ou la généralisation d'un cas particulier, 107. — c) La Méthode Subjective, 112. — d) Le contrôle des faits : Les faits psychiques. Confirmation de l'expérience personnelle, 120.	
CHAPITRE V. — <i>Les Conquêtes de l'Expérience personnelle.....</i>	<i>131-143</i>
a) La Volonté de croire, préface des <i>Variétés</i> . Importance de l'expérience religieuse, 131. — b) Nécessité d'une logique de l'expérience. Le pragmatisme naturel de W. James, 136. — c) Pragmatisme et Humanisme, 140.	
CHAPITRE VI. — <i>La Vision finale ou le Triomphe des pressenti- ments.....</i>	<i>144-166</i>
a) <i>L'Univers pluraliste</i> , 144. — b) L'Expérience person- nelle en danger, 148. — c) James et Bergson, 151. — d) La Logique de la foi, 164.	
CONCLUSIONS	167-169
DEUXIÈME PARTIE. — L'Originalité de W. James.....	173-290
CHAPITRE PREMIER. — <i>La Religion de W. James.....</i>	<i>174-214</i>
a) Position de James, 174. — b) La personnalité reli- gieuse de James, 180. — c) Originalité de James. James et Stuart-Mill. James et Emerson. James et Whitman, 199.	

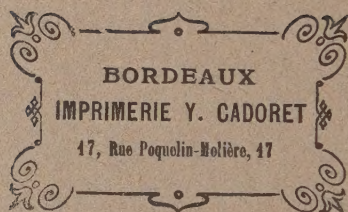
	Pages
CHAPITRE II. — <i>La Philosophie de la Personnalité</i>	215-225
CHAPITRE III. — <i>La Philosophie du Concret</i>	226-237
CHAPITRE IV. — <i>La Vision</i>	238-244
CHAPITRE V. — <i>La Philosophie et la Vie</i>	245-254
CHAPITRE VI. — <i>La Manière de W. James</i> ..	255-290
<i>a) Sensibilité, 255. — b) Impressionnisme, 261. —</i>	
<i>c) Originalité, 264. — d) L'art de W. James, 271.</i>	
 TROISIÈME PARTIE. — Le Milieu et l'Homme	 293-359
CHAPITRE PREMIER. — <i>Le Milieu</i>	293-315
Harvard et Shady Hill. Originalité de James.	
CHAPITRE II. — <i>L'Homme</i>	316-359
Portrait de James. — La vie de Cambridge. — Le tempérament de James. — James et la Nature. — James peintre. — Sensibilité de James. — James professeur. — James et les Lettres. — James et la Vie publique. — James cosmopolite et Américain.	
CONCLUSION	360-363
BIBLIOGRAPHIE	365-379

ERRATA

- Page 37, note (82), *lire* : V. *infra*, p. 331 et s.
 Page 59, note (172), *au lieu de* : 73, *lire* : 52.
 Page 96, note (31), *au lieu de* : 52, *lire* : 41.
 Page 103, ligne 13, *au lieu de* : mécanistique, *lire* : mécaniste.
 Page 107, ligne 16, *au lieu de* : (34), *lire* : (24).
 Page 140, ligne 35, *supprimer* : sans cesse.
 Page 145, dernière ligne, *au lieu de* : non-euclidienne, *lire* : non-euclidienne.
 Page 243, note (20), *au lieu de* : Chocorna, *lire* : Chocorua.
 Page 347, ligne 11, *au lieu de* : rigoureux, *lire* : vigoureux.

ERRATA (suite).

- Page 160, ligne 17, *au lieu de* : pourvoir, *lire* : pouvoir.
Page 169, ligne 15, *au lieu de* : auquel, *lire* : à laquelle.
Page 240, ligne 17, *au lieu de* : philosophie, *lire* : philologie.
Page 290, ligne 21, *au lieu de* : lu, *lire* : lui.
Page 301, ligne 37, *au lieu de* : quarante-cinq, *lire* : quarante.
Page 303, ligne 1, après le premier mot, *fermer les guillemets*.
Page 304, note (16), 2^e ligne, *au lieu de* : c, *lire* : ‘.
Page 358, ligne 9, *au lieu de* : Kypling, *lire* : Kipling.
Page 378, b) Harvard, ligne 5, *au lieu de* : s. d., *lire* : Berthoud, 1899.
Page 379, *ajouter* : *Revue de métaphysique et de morale*, 1926, p. 228-252 : Le plus humain des philosophes. W. James d'après sa correspondance (E. Leroux).
-



BORDEAUX
IMPRIMERIE Y. CADORET
47, Rue Poquelin-Molière, 47